



HAL
open science

Portrait de l'homosexualité masculine dans le roman francophone contemporain pour adolescents et jeunes adultes– France, Belgique et Québec.

Baptiste Bertrand

► **To cite this version:**

Baptiste Bertrand. Portrait de l'homosexualité masculine dans le roman francophone contemporain pour adolescents et jeunes adultes– France, Belgique et Québec.. Littératures. Le Mans Université, 2023. Français. NNT : 2023LEMA3004 . tel-04260616

HAL Id: tel-04260616

<https://theses.hal.science/tel-04260616v1>

Submitted on 26 Oct 2023

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

THESE DE DOCTORAT

DE
LE MANS UNIVERSITE
Sous le sceau de
LA COMUE ANGERS – LE MANS

ECOLE DOCTORALE N° 643
Arts, Lettres, Langues
Spécialité : *Littérature comparée*
NNT : 2023LEMA3004

Par **Baptiste BERTRAND**

Portrait de l'homosexualité masculine dans le roman francophone contemporain pour adolescents et jeunes adultes – France, Belgique et Québec

Thèse présentée et soutenue au Mans, le 23 juin 2023
Unité de recherche : 3L.AM

Rapporteurs avant soutenance :

Christine DETREZ	Professeure de sociologie, ENS de Lyon
Britta BENERT	Professeure de littérature générale et comparée, Université de Strasbourg - INSPE

Composition du Jury :

Examinateurs : Béatrice BLOCH Matthieu FREYHEIT	Professeure de langue et littérature françaises, Université de Poitiers Maître de conférences en études culturelles, Université de Lorraine
Dir. de thèse : Nathalie PRINCE	Professeure de littérature générale et comparée, Le Mans Université
Co-dir. de thèse : Gilles BEHOTEGUY	Maître de conférences en littérature française, Université Bordeaux - INSPE

Remerciements

Je tiens à remercier mes directeurs de thèse. Merci à Gilles Béhotéguy de m'avoir entraîné dans cette belle aventure universitaire et humaine qu'est la rédaction d'une thèse. Merci aussi pour son sens de l'écoute et pour les nombreuses heures de discussions qui ont largement participé à la réalisation de ce travail. L'intérêt commun éprouvé pour le sujet nous a permis de le questionner sans cesse, même dans les plus banals des échanges. Merci également à Nathalie Prince pour m'avoir encadré tout au long de cette thèse notamment grâce à des échanges très constructifs, une bienveillance intelligente et une rigueur nécessaire.

Merci aux membres de mon comité de suivi de thèse, MM. Philippe Clermont et Jean-François Massol pour leurs conseils constructifs apportés lors de nos échanges annuels.

Merci aux auteurs et autrices pour la jeunesse et aux enseignants et enseignantes français, belges et québécois qui ont répondu à mes sollicitations et ont permis d'étoffer ces recherches. Ils ont donné du corps à cette étude en y apportant un vécu précieux à l'analyse.

Un immense merci à tout mon entourage pour leur soutien absolu. Ils ont toujours montré une certitude sans failles à l'égard de ce travail ainsi qu'une confiance en moi qui me faisait parfois défaut. La rédaction de cette thèse aurait été bien plus difficile s'ils n'avaient pas été présents.

Merci aux membres de ma famille et à mes ami.e.s qui ont accepté de relire ce travail pour chasser les dernières fautes d'orthographe. Leurs retours ont été forts constructifs. Un merci tout particulier à mon colocataire, Maxime, qui m'a écouté, épaulé, encouragé, relu et surtout nourri tout au long de ces six années. Il a su me sortir la tête des livres lorsque ceux-ci m'entraînaient dans les profondeurs abyssales de la littérature.

Table des matières

INTRODUCTION	7
CHAPITRE 1 FRANCOPHONIE ET HOMOSEXUALITE : QUESTIONS DE LITTERATURE ET DE SOCIETE	17
I. DE LA GEOGRAPHIE A L'HISTOIRE : TOUR D'HORIZON DES HOMOSEXUALITES FRANCOPHONES.....	18
a. Trois zones géographiques conservées.....	18
<i>Deux espaces européens : le cas de la France et la Belgique</i>	19
<i>Un espace nord-américain : le Québec, province du Canada</i>	25
b. Des littératures en constellation autour du centre français.....	31
<i>La littérature francophone</i>	31
<i>La littérature belge</i>	34
<i>La littérature québécoise</i>	38
II. DE LA RACE DES TANTES A LA FIERTE GAY.....	43
a. XIX ^e et XX ^e siècle, entre esthétique de la discrétion et force des sentiments.....	43
<i>Société et homosexualité : Quand Proust, Yourcenar ou encore Eekhoud en font une affaire de classes sociales</i>	47
<i>Éloge de la pédérastie chez Gide, la jeunesse adorée pour Peyrefitte et Montherlant</i>	61
<i>L'intensité esthétique avant les ruptures morales</i>	68
b. « A bas l'homosexualité de papa ! ».....	76
<i>Le sexe et la pornographie comme approche esthétique</i>	78
<i>L'homosexualité à l'épreuve de la mort, écrire le sida</i>	83
<i>La mémoire gay en littérature</i>	90
III. LA LITTERATURE DE JEUNESSE SOUS INFLUENCE.....	95
a. Les pionniers du roman gay pour adolescents dans l'espace francophone.....	95
<i>Les lettres de mon petit frère de Chris Donner ou la correspondance d'un nouveau genre</i>	98
<i>Christophe Honoré, Raymond Plante et Xavier Deutsch : un triptyque francophone vers une littérature de la douleur</i>	103
b. Vers de nouveaux horizons.....	109
<i>Sang mêlé ou ton fils Léopold d'Albert Russo, la touche de modernité à la belge</i>	110
<i>Premières jouissances homosexuelles adolescentes chez Lachaud et Tremblay</i>	115
CHAPITRE 2 ÊTRE GAY DANS LA LITTERATURE DE JEUNESSE FRANCOPHONE DU NOUVEAU MILLENAIRE : COMING OUT OU RETOUR AU PLACARD ?	125
I. ÉCRIRE L'HOMOSEXUALITE : LA « SEDUCTION DU LECTEUR » ADOLESCENT.....	126
a. Maxime, Jean, Vincent et bien d'autres : le narrateur autodiégétique adolescent.....	128
<i>La voix du récit : caractéristiques générales</i>	129
<i>Le discours du narrateur : parler comme un ado ou parler comme un adulte lettré ?</i>	132
<i>Les récits des narrateurs homosexuels</i>	135
b. De la cour du lycée à la chambre d'adolescent : du ring au cocon familial.....	137
<i>École, collège, lycée : un espace de sociabilité</i>	138
<i>Papa, maman, et autres référents familiaux</i>	141
<i>Le temps d'une histoire</i>	143
II. UN ROMAN LIBERE OU ENTRAVE ?.....	146

a. Héritage et références historiques : quand l’Histoire devient une histoire	146
<i>La déportation des homosexuels : Les roses de cendres ou la parole libérée</i>	148
<i>Cathy Ytak : l’Histoire du combat politique contre le Sida</i>	155
b. Être ou ne pas être homosexuel : l’identité de soi en question	161
<i>Vers une quête de soi entre libération et stigmatisation</i>	162
<i>Remise en question des codes établis</i>	171
c. Mise en place de stéréotypes et présence de l’homophobie : une emprise sur le personnage homosexuel	185
<i>Le père : figure du mâle – du mal ? –, incarnation de la virilité</i>	186
<i>Un miroir stéréotypé de la société : Fifi, Bart et bien d’autres folles</i>	194
<i>De l’injure à l’agression, l’omniprésence de la violence</i>	201
d. Amour et fierté : réponses aux maux/mots qui font mâles	210
<i>La mère, visage de la tolérance ou mater dolorosa ?</i>	211
<i>« Je n’ai rien à me reprocher. Je n’ai rien fait de mal. »</i>	215
<i>La force de l’amour</i>	225
e. De la nudité aux premières jouissances, le corps et les désirs adolescents mis en récit	232
<i>La valse des « premières fois »</i>	233
<i>Sexualité : une évolution pour tirer des leçons ?</i>	251
f. Écrire la mort : du suicide de Loïc à la séropositivité de Joos, les heures difficiles des adolescents	262
<i>Le visible face à l’invisible</i>	263
<i>« ... et puis la solitude. Ça a une odeur, la solitude. »</i>	269
<i>L’oppression sociale intériorisée</i>	273
<i>La mort, une fin obligée ?</i>	282
g. Pour conclure - « Je suis complètement normal, complètement banal »	290
III. LE TRAITEMENT DE L’HOMOSEXUALITE PAR LES ECRIVAINS JEUNESSE : DU MIROIR TROUBLE AU JUSTE REFLET	303
a. Présentation du questionnaire	305
b. Normalité de l’homosexualité et militantisme homosexuel : quand les auteurs balancent entre normalisation et engagement	306
<i>La figure du père</i>	307
<i>La figure de la mère</i>	313
<i>La société et ses codes</i>	319
<i>Le personnage homosexuel</i>	326
<i>L’engagement de l’auteur</i>	333
CHAPITRE 3 ENSEIGNEMENT, ROMANS POUR ADOLESCENTS ET HOMOSEXUALITE : UNE AFFAIRE D’ETAT ?	344
I. LITTÉRATURE DE JEUNESSE ET HOMOSEXUALITE EN MILIEU SCOLAIRE	349
a. Littérature de jeunesse à l’École : la voix des textes officiels	350
<i>Les socles de compétences</i>	350
<i>Les programmes d’enseignement</i>	352
b. Lutte contre l’homophobie : sujet de roman et cas d’école	361
II. LES ENSEIGNANTS ET LA QUESTION DE L’HOMOSEXUALITE : DEBAT EN CLASSE OU DOSSIER DANS LE PLACARD ?	369
a. Présentation du questionnaire	370
b. Analyse des réponses	373
<i>Définition de l’échantillon</i>	373

<i>Homosexualité et École font-elles bon ménage ?</i>	379
<i>Romans pour adolescents et homosexualité : duo gagnant ou binôme méconnu des enseignants francophones ?</i>	389
• Les enseignants face au roman pour adolescents	390
• L’homosexualité adolescente, un sujet central	392
• Un usage envisagé mais pas systématique	401
<i>LGBTphobies, enseignants et romans pour adolescents : un combat en demi-teinte</i>	403
• Une réalité scolaire partiellement admise	403
• La théorie à l’épreuve de la réalité	406
• Manifestation de l’homophobie à l’école	408
• Le roman délaissé par les enseignants	410
<i>Pour conclure – Il faut cultiver notre inclusivité</i>	412
CONCLUSION	415
ANNEXES	421
<i>ANNEXE 1 – ROMANS, EDITEURS ET COLLECTIONS DU CORPUS PRIMAIRE</i>	421
<i>ANNEXE 2 – MATRICE D’ANALYSE DES ROMANS DU CORPUS PRIMAIRE</i>	424
<i>ANNEXE 3 – MATERIEL PEDAGOGIQUE</i>	433
<i>ANNEXE 4 – RESUMES DES ROMANS DE JEUNESSE CITES EN QUESTION N°7</i>	434
<i>ANNEXE 5 – RESUME DES ROMANS GENERAUX CITES EN QUESTION N°7</i>	449
BIBLIOGRAPHIE	453
<i>BIBLIOGRAPHIE PRIMAIRE</i>	454
Romans pour adolescents constituant le corpus	454
Autres textes littéraires pour la jeunesse éclairant l’analyse	455
<i>BIBLIOGRAPHIE SECONDAIRE</i>	457
Essais théoriques sur la littérature.	457
Essais théoriques sur la littérature de jeunesse.	458
Espaces francophones et littératures.	460
Essais théoriques sur la sexualité et le genre.	460
L’homosexualité et la sexualité dans la littérature et la littérature de jeunesse.	462
Essais théoriques sur l’École et textes officiels francophones de l’Éducation nationale.	464
Histoire, Philosophie et Société.	466
Œuvres de littérature apportant un éclairage à la thèse.	469
Sitographie.	471
Filmographie éclairant l’analyse.	472
INDEX DES NOMS	473

INTRODUCTION

« Que cela soit conscient ou non, voulu ou non, accepté ou non, la subjectivité d'un gay est hantée par un monde et un passé qu'il ignore peut-être (jamais totalement, sauf dans l'enfance) mais qui fonde une appartenance collective que la visibilité contemporaine n'a fait que manifester au grand jour¹. »

Dans nos sociétés francophones contemporaines, l'homosexualité serait définie principalement comme l'attraction sexuelle que peut ressentir une personne envers un autre individu de même sexe. Cette attraction concerne tout autant les femmes – qualifiées de lesbiennes – que les hommes – plutôt désignés sous la terminologie gay. Loin d'être une inconnue, cette réalité sociale reste pourtant relativement incomprise et entourée de nombreux questionnements. C'est notamment parce que l'homosexualité a longtemps été réprimée et perçue comme une pratique seulement sexuelle que les sociétés contemporaines passent aujourd'hui à côté de l'entièreté de cette altérité. Elle n'est donc pas à envisager sous le seul prisme de la sexualité mais doit bien être appréhendée, lue et étudiée dans une dynamique plus globale mais cet exercice semble difficile. L'hétérosexualité, parce que plus répandue, est considérée comme la norme applicable à tous les schémas. Ainsi, toutes les composantes fondant cette norme, et pas seulement les pratiques sexuelles mais aussi la binarité homme/femme, la reproduction ou encore les stéréotypes de genre, sont d'office considérés comme innés, là où tous les autres modèles deviennent anormaux. L'observatoire des inégalités rappelle que 69 pays sur 193 répriment encore l'homosexualité en 2022 : « Les peines encourues peuvent aller d'amendes à la prison, en passant par des “thérapies” forcées, des coups de fouet, voire la peine de mort². » L'acharnement de certaines sociétés à encore considérer l'homosexualité comme un problème n'encourage pas la déconstruction des discours tenus par certains contemporains. En effet, c'est notamment parce que l'Histoire s'est entêtée – et s'entête toujours, du moins pour une partie du monde – à faire de la communauté homosexuelle un paria éhonté que de nombreux préjugés et amalgames subsistent encore aujourd'hui. Toutefois, ce sont ces mêmes rejets et stigmatismes qui ont entraîné et entraînent encore les luttes fondatrices de l'Histoire de la communauté

¹Didier Éribon, *Réflexions sur la question gay*, Paris, Flammarion (2ème éd.), 2012, p. 96

² <https://www.inegalites.fr/Dans-69-pays-sur-193-l-homosexualite-est-interdite> [consulté en ligne le 08/02/2023]

LGBTQIA+. Ce sont les manifestations spontanées des prostitués transgenres lors des émeutes de *Stonewall* en 1969 à New-York mais aussi les combats d'*Act up* pour rendre visible la lutte contre le Sida notamment en France dans les années 1990 ou encore la célébration en mairie du premier mariage homosexuel avant même que les législations ne deviennent égalitaires¹. Tous ces événements, et bien plus encore, fondent aujourd'hui l'identité gay, démontrant ainsi qu'être homosexuel ne se réduit pas à une simple pratique sodomite. Impossible alors de nier l'existence d'une telle réalité. D'autant plus pour la France, la Belgique et le Québec qui font partie des sociétés contemporaines les plus avancées quant à l'acceptation de l'altérité. Qu'ils soient historiquement connus comme Nation des droits de l'Homme ou appréciés pour leur ouverture d'esprit, notamment la qualité de vie offerte aux minorités, les trois pays francophones de notre étude sont des lieux de vie sûrs pour toute personne homosexuelle. Pour autant, ces sociétés restent empreintes d'une hétéronorme difficile à dépasser. L'Histoire de la communauté homosexuelle est faite de nombreuses luttes, de combats gagnés et d'autres qui restent encore à mener. Cependant comme l'explique Florence Tamagne dans son *Histoire de l'homosexualité en Europe*², la communauté homosexuelle n'est pas passée d'une répression constante à la libération du *coming out*. Chaque époque a connu des avancés ou des retours en arrière qui font tous partie intégrante de cette histoire commune. Ainsi l'affirmation de l'identité homosexuelle s'est largement répandue dans les sociétés francophones contemporaines et donc par conséquent dans la culture de chacune de ces sociétés, tout particulièrement dans la littérature.

Ce phénomène n'est pas récent et même si de nombreux ouvrages, essais ou documentaires témoignent du vécu des personnages LGBTQIA+, le roman tend à s'imposer comme le genre de prédilection pour aborder les questions sociales et sociétales : il devient un support mémoriel mais aussi créatif, innovant, polémique, ou encore pédagogique pour toute la communauté homosexuelle. D'une évocation subtile, voire imperceptible, à une représentation plus explicite et directe, nombreux sont les auteurs francophones à écrire l'homosexualité. Dans l'avant-propos de son anthologie de l'homosexualité dans la littérature, Michel Larivière revient sur la portée que cette thématique acquiert lorsqu'elle devient sujet de roman :

Montrer, à travers les témoignages littéraires, l'évolution des jugements, des mentalités et des comportements face à l'homosexualité, des origines à nos jours,

¹ On pense notamment ici à Noël Mamère, alors maire de Bègles en Gironde, qui unit deux hommes en juin 2004 et ceci bien avant que la loi ouvrant le mariage aux personnes de mêmes sexes ne soit votée.

² Florence Tamagne, *Histoire de l'homosexualité en Europe, Berlin, Londres, Paris 1919-1939*, Paris, Éditions du Seuil, 2000

qui ne peut être isolée du contexte historique, politique et religieux. Ces trois influences concomitantes forment toujours la toile de fond d'une œuvre¹.

Dominique Fernandez, auteur de la préface du même ouvrage offre un second témoignage quant à l'importance d'une telle littérature en rappelant « l'immense solidarité clandestine qui a lié et continue à lier entre eux les homosexuels de tous les siècles². » Lorsqu'elle choisit de raconter la communauté homosexuelle, la littérature devient alors le trait d'union entre chaque individualité composant cet ensemble mais aussi un lien capital entre cette communauté minoritaire et l'univers dans lequel elle évolue. Support mémoriel indispensable à nos sociétés contemporaines et à l'expression d'une réalité méconnue et trop souvent blâmée, la littérature générale traitant de l'homosexualité voit aujourd'hui naître un écho de ces luttes dans la littérature destinée à la jeunesse. Au même titre que le roman s'est imposé en littérature générale, il s'impose également chez les jeunes lecteurs comme le genre privilégié pour aborder les faits sociaux. C'est ce qu'explique Daniel Delbrassine qui étudie les particularités des relations entre littérature générale et littérature pour la jeunesse :

Elles [les particularités] concernent surtout le domaine du roman, du fait de sa proximité avec celui des aînés, alors que d'autres formes comme l'album, l'imagier ou le conte, ont un statut différent, lié à leur spécificités techniques³.

Ainsi le roman pour adolescents implique un destinataire prédéfini, une littérature adressée qui va confronter le lecteur visé à des sujets qui le concernent. Les dernières décennies ont donc vu paraître une nouvelle pensée en littérature pour la jeunesse : l'idée selon laquelle les enfants et adolescents peuvent être confrontés à des thématiques qui leur étaient jusqu'à présent refusées. Ainsi la mort, la violence, les crises familiales comme le divorce mais aussi la sexualité, les désirs et dans notre cas l'homosexualité sont autant d'éléments nouveaux qui ouvrent sur des représentations moins idéalistes et moralisatrices de l'enfance et de l'adolescence. Le personnage adolescent homosexuel prend place progressivement dans le roman francophone pour la jeunesse et avec lui toute l'histoire de la communauté homosexuelle devient une intrigue narrative destinée au jeune lecteur. Grâce à ce nouveau protagoniste, les adolescents francophones se retrouvent confrontés à des sujets tels que le Sida, l'homophobie mais aussi le *coming out*,

¹Michel Larivière (dir.), *Les amours masculines : anthologie de l'homosexualité dans la littérature*, Paris, Lieu Commun, 1984, p. 27, <https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k3326832f/f33.item.texteImage.zoom> [consulté en ligne le 10/02/2023]

²*Ibid.*, p. 13

³Daniel Delbrassine, *Le roman pour adolescents aujourd'hui ; écriture, thématique et réception*, SCEREN-CRDP, Académie de Créteil, 2006, p. 46

l'acceptation de soi ou encore les premiers désirs. Lorsque les auteurs choisissent d'aborder ces thèmes qui quittent ainsi le statut de tabous, ils fixent dans le roman pour adolescents plusieurs figures qu'il est nécessaire de questionner avec l'adolescent lecteur en cours d'apprentissage. C'est ici que le lien entre pédagogie et plaisir de lire ressurgit comme « un insurmontable paradoxe qui grève encore l'appréhension de cette littérature. Soit elle instruit, soit elle plaît et s'il faut instruire en lisant, elle risque d'être écartelée¹. » La littérature de jeunesse se trouve partagée entre un rôle éducatif historiquement ancré et une volonté d'axer la lecture sur le plaisir. Le choix du roman-miroir comme genre implique que le lecteur adolescent soit confronté à un cadre spatio-temporel connu et à des thématiques qui sont loin d'être fantastiques ou imaginaires puisqu'ancrées dans le monde dans lequel il vit. C'est une nouveauté pour les jeunes lecteurs homosexuels qui vont pouvoir s'identifier à des protagonistes dans lesquels ils se reconnaissent. Tout cela en faisant l'apprentissage de l'histoire de toute une minorité. Les deux composantes paraissent alors intrinsèquement liées :

Ce renversement dialectique de la littérature d'enfance et de jeunesse, qui en même temps qu'elle répugnait à l'éducation la cultivait et la défendait, souligne combien l'originalité du destinataire de la littérature d'enfance et de jeunesse oblige à considérer comme solidairement liés l'instruction et le plaisir que ce destinataire – enfant ou adolescent – va tirer de sa lecture ; mais il ne s'agit pas de choisir entre les deux ; les deux vont de pair. Et par là on retrouve une espèce de quintessence de la littérature de la jeunesse qui a toujours cru qu'elle devait instruire au lieu de plaire alors qu'elle ne cessait d'instruire par le plaisir²...

Il est possible de penser que cette vision antinomique tient au fait qu'historiquement la littérature de jeunesse a été associée à l'instruction et l'éducation des enfants et adolescents. Difficile alors de lui accorder un objectif récréatif quand la finalité visée se veut essentiellement didactique. Toutefois cette ambivalence semble intéressante à questionner puisqu'elle interroge à la fois la réception directe de chaque œuvre par le lecteur adolescent mais aussi de fait la diffusion engagée : qui choisit de faire lire ces romans et dans quel contexte peut-on les retrouver ?

*

* *

¹Nathalie Prince, *La littérature de jeunesse*, Paris, Armand Colin, 2015 (2^{ème} ed.), p. 25

²*Ibid.*, p. 79

Le choix de ce sujet, à savoir l'homosexualité masculine dans le roman francophone pour adolescents, nous pousse alors à constituer un corpus d'analyse qui nous permettra d'approfondir cet objet d'étude. Notre corpus de 34 romans ne prétend pas à l'exhaustivité. Il représente un échantillon de romans pour adolescents écrits entre 2000 et 2019 par des écrivains français, belges et québécois. Renaud Lagabrielle dans *Représentations des homosexualités dans le roman français pour la jeunesse*¹ s'appuie sur un corpus d'ouvrages pour la jeunesse publiés entre 1989 et 2003. Nous souhaitons alors pouvoir proposer une analyse qui viendrait compléter celle déjà entamée par le chercheur français. Nous dénombrons dans notre corpus trois romans belges, quatre romans québécois et vingt-sept romans français. Chacun de ces ouvrages est écrit en français, nous n'avons conservé aucune traduction afin de ne pas avoir à tenir compte du biais possiblement créé par la traduction subjective d'une œuvre. C'est pour cela que nous n'avons pas tenu compte des romans pour adolescents belges néerlandophones ou germanophones possiblement traduits en français. La démarche comparatiste de ce travail nous a amené à conserver trois zones géographiques précises à savoir deux en Europe (la France et la Belgique) et une sur le continent nord-américain (le Québec). La sélection que nous avons opérée s'éloigne donc de la notion *stricto sensu* de littérature francophone qui regroupe « l'ensemble des textes littéraires écrits en français (y compris la littérature française)² ». Ce choix est motivé par les premières recherches entreprises au tout début de ce travail qui ont mis au jour l'absence d'une littérature de jeunesse traitant de l'homosexualité dans certains pays francophones. En effet, nous n'avons pas trouvé de romans de jeunesse suisses ou luxembourgeois abordant cette thématique. Dans une société où l'homosexualité est tolérée, voire même placée sur le devant de la scène médiatique, comment peut-on expliquer cette difficulté à trouver des romans de jeunesse traitant de l'homosexualité ? Cela signifierait-il que le sujet reste encore trop tabou dans ces pays-là pour être abordé en littérature de jeunesse ? Par ailleurs, la francophonie recouvre également tous les pays francophones d'Afrique. Ces pays sont encore largement sous l'influence des colonisations passées et des nombreuses lois mises en place à cette époque et qui sont toujours en vigueur aujourd'hui. L'homosexualité est encore passible d'emprisonnement, voire de peine de mort dans certains pays francophones africains³

¹Renaud Lagabrielle, *Représentations des homosexualités dans le roman français pour la jeunesse*, Paris, l'Harmattan, 2007

² <https://www.universalis.fr/encyclopedie/francophones-litteratures-de-langue-francaise/> [consulté le 16/02/2023]

³En Mauritanie, l'homosexualité est passible de peine de mort. En Algérie ou au Maroc, elle est punie par une amende, des travaux forcés ou de la prison.

justifiant ainsi une omerta autour du sujet. Ceci explique en grande partie pourquoi la littérature pour la jeunesse ne s'est pas encore saisie d'une telle thématique. Depuis quelques années, certains auteurs choisissent de sortir du placard, tant sur le plan personnel que littéraire, et décident d'écrire sur leur quotidien d'hommes noirs et homosexuels en Afrique. C'est le cas de l'écrivain marocain Abdellah Taïa qui ose un nouveau roman, *Celui qui est digne d'être aimé*¹, récit autobiographique épistolaire doublé d'une vive critique politique et sociale. Malgré l'intérêt considérable d'un tel témoignage, nous avons fait le choix de ne pas inclure dans notre aire géographique ces pays qui doivent encore amorcer des luttes sociales sans précédent et qui pourraient faire l'objet d'un tout autre travail de recherche.

On retrouve dans chacun des romans du corpus primaire l'homosexualité comme thème principal ou parmi les sujets les plus récurrents de l'œuvre. Nous avons mis de côté ceux traitant de l'homosexualité masculine de façon secondaire. Nous souhaitons pouvoir avoir suffisamment de matériaux d'analyse afin d'obtenir une critique précise de la représentation de l'homosexualité et du personnage homosexuel masculin dans le roman pour adolescents. Nous avons ainsi retenu trois éléments rassemblés dans la majorité des textes.

L'homosexualité est un actant de la diégèse. L'auteur a choisi de problématiser le rapport à l'homosexualité d'un ou plusieurs personnages, adolescents dans la majorité des cas, mais pas uniquement. Ce choix entraîne le développement d'un système de valeurs liées à l'homosexualité, et plus largement élargi à la question de la diversité sexuelle et de l'acceptation de la différence.

L'homosexualité est un enjeu du récit : adolescent homosexuel en pleine construction de lui-même ou adulte gay affranchi, les personnages homosexuels sont des protagonistes qui posent la question du traitement de l'homosexualité dans nos sociétés et interrogent ainsi la figure de l'homosexuel masculin d'aujourd'hui.

L'écriture romanesque joue avec la réalité : les choix auctoriaux construisent un cadre spatio-temporel et une esthétique du réel. La majorité de ces récits qui traitent de l'homosexualité sont des récits que l'on peut qualifier de réalistes ou de « romans-miroirs ». Seuls cinq romans font exception. Trois peuvent être considérés comme des romans relevant du sous-genre policier. Il s'agit de *Double Vengeance* du belge Frank Andriat, de *Vue sur crime* de la française Sarah Cohen-Scali et de *Un bruit sec et sonore* du français Jean M. Firdion. Un roman peut être rangé dans la catégorie de

¹Abdellah Taïa, *Celui qui est digne d'être aimé*, Paris, Éditions du Seuil, 2017

l'autobiographie, il s'agit de *Comment te le dire ?* de Mikko Ranskalainen. Enfin un ouvrage peut être considéré comme une dystopie, c'est celui de Christophe Léon, *Embardée*. Toutefois, les histoires racontées par ces cinq romans s'inscrivent tout de même dans une veine romancée et réaliste.

En revanche, aucun roman de notre corpus d'étude ne possède d'illustrations. Sont donc exclus de ce corpus les albums – qui n'étaient pas non plus adaptés à l'âge du lectorat – ainsi que les bandes dessinées. De plus, 85 % des textes rassemblés appartiennent soit à des maisons d'édition spécialisées dans la littérature pour la jeunesse soit à des collections destinées à des adolescents. Exception faite pour cinq romans français : *L'œil du maître* de Bernard Souvira, *Comment te le dire ?* de Mikko Ranskalainen, *L'étranger de la famille* et *Passer la nuit* d'Olivier Lebleu et *Ceinture jaune* de Philippe Fréling. Nous pouvons remarquer la forte présence des maisons d'édition spécialisées dans la publication d'ouvrages pour la jeunesse puisqu'elles représentent à elles seules presque 62 % des romans de notre corpus¹. À ce titre, le site internet Ricochet², dédié à la littérature de jeunesse francophone, répertorie une grande partie de la production éditoriale francophone pour la jeunesse. En 2023, il dénombre 962 maisons d'édition françaises, belges et canadiennes publiant des ouvrages pour la jeunesse. La majorité de ces maisons d'édition se trouvent en France, 862 au total. Ces chiffres confirment bien l'essor de l'édition jeunesse et la vitalité qui entoure le secteur.

*

* *

Croisement d'un objet d'étude (la littérature pour la jeunesse), d'une question de société (la diversité sexuelle) et d'un enjeu géographique (la francophonie), les romans francophones pour adolescents qui abordent la thématique de l'homosexualité masculine sont l'écho du contexte culturel et social qui les a vus naître. Ils se trouvent donc traversés par des tensions similaires à celles constatées dans le roman de littérature générale :

Les valeurs qui affleurent dans le texte ne fonctionnent pas en système clos. Si le texte propose sa propre vision du bien et du mal, il le fait en jouant sur des représentations qui existent hors de lui et indépendamment de lui – faute de quoi, il serait tout simplement illisible. Les valeurs inscrites dans le texte ne se laissent donc appréhender qu'à travers les relations implicites qu'elles entretiennent avec les valeurs extérieures au texte³.

¹Voir *Annexe 1* pour une lecture plus complète.

²<https://www.ricochet-jeunes.org/editeurs> [consulté en ligne le 18/02/2023]

³Vincent Jouve, *Poétique des valeurs*, Paris, PUF, 2014 (2ème éd.), p. 15

Notre hypothèse est donc la suivante : ces « valeurs extérieures », ces « relations implicites » inscrites dans les textes mentionnés par Vincent Jouve se constatent également dans les romans pour adolescents invitant ainsi le jeune lecteur à une réflexion sur l'homosexualité masculine et ses représentations. Comment s'articule alors l'implicite entre la fiction et la réalité ? L'usage de ces valeurs extratextuelles en littérature pour la jeunesse tels des schémas préexistants au texte amène l'autorité discursive à les valider implicitement. Si ce mécanisme n'est pas contrarié, il n'y a pas d'affirmation explicite contre les valeurs reçues par le lecteur adolescent qui les intègre en tant que telles. La construction textuelle interroge donc l'auteur sur sa volonté, ou non, à déconstruire un système de valeurs qui permettrait ainsi de repenser les normes sociales en littérature de jeunesse. Autant de conduites agissant sur le roman francophone pour adolescents dont s'empare notre étude. Les relations implicites mentionnées par Vincent Jouve guidant le travail autour d'une problématique qui les met en exergue : quelles représentations de l'homosexualité masculine et du personnage homosexuel masculin ces romans francophones proposent-ils à l'adolescent lecteur ? Pour cela, notre travail de recherche aborde trois aspects de ces représentations.

Il interroge d'abord l'homosexualité masculine comme réalité sociale et sociétale circonscrite aux bornes géographiques et littéraires de la francophonie. Une francophonie restreinte aux trois aires les plus significatives : la France, la Belgique et le Québec ; cette restriction permettant une étude comparative manifeste. XIX^e et XX^e siècles voient différents auteurs peindre différentes homosexualités contraintes par les discours et croyances d'une société en mutation, tout comme l'est la littérature de l'époque. Le chemin sera long et tortueux de la « race des tantes » dépeinte en clair-obscur par Marcel Proust jusqu'à la revendication des fiertés gays sous le feu des projecteurs de la fin du XX^e siècle. Ces évolutions ne sont pas sans conséquences sur la littérature pour la jeunesse francophone qui voit poindre des auteurs pionniers, prêts à faire de l'homosexualité le cœur de leurs récits. Le jeune lecteur se trouve alors confronté aux évolutions de la société dans les pages des romans qui lui sont destinées. Progression timide mais notable, l'homosexualité tend désormais à devenir un thème récurrent du roman pour adolescents. Que reflètent alors les miroirs dévoilés par les auteurs francophones contemporains pour la jeunesse ?

Aussi nouvelles que puissent être ces représentations destinées aux jeunes lecteurs, les schémas choisis par les auteurs ne semblent pas bousculer la figure du protagoniste homosexuel. Pris en tension entre *coming out* et retour au placard, le jeune gay de la

fiction romanesque est finalement représenté tel que se l’imagine la société : soit victime soit rejeté, rarement affirmé mais toujours stéréotypé. Si la séduction du lecteur pousse la littérature de jeunesse à accueillir dans les rangs de ses protagonistes de jeunes adolescents homosexuels, les valeurs sociales et sociétales qui lui sont assignées sont encore à discuter. La représentation de l’homosexualité n’oublie aucune des composantes rythmant le vécu de la communauté homosexuelle. Toutefois, les figures des adolescents homosexuels oscillent entre une conscience trop précoce et un aveuglement éternel. Dans ces romans à la fois libérés mais entravés, rares sont les auteurs francophones à proposer un modèle audacieux. Tous ces éléments amènent à questionner la prégnance de la norme notamment dans la façon dont la littérature s’en nourrit inconsciemment. Qui serait alors mieux placé que l’auteur lui-même pour nous détailler sa démarche créatrice ? Le questionnaire présenté à un panel d’auteurs de notre corpus primaire vise à expliciter ce cheminement de pensée auctorial afin de clarifier notamment la mise en corrélation de tous ces objets d’étude.

Tous ces champs d’analyse soulevés par le traitement de la question de l’homosexualité dans le roman francophone pour adolescents questionnent le lecteur adolescent mais également le contexte scolaire. En effet, une question se fait jour : l’enseignement de ces romans peut-il permettre de déconstruire une figure de l’homosexuel trop stéréotypée ? Cette volonté se dessine à travers la lutte commune qui anime l’école et la littérature de jeunesse : en finir avec les LGBTphobies. Entre bonnes notes et hors-sujets, l’écart se creuse entre les textes officiels théoriques conçus par les trois institutions d’Education Nationale francophone de notre espace d’étude et la réalité vécue par les enseignants mais surtout par la communauté homosexuelle adolescente. Si l’on ne peut nier que la parole des jeunes homosexuels se fait de plus en plus entendre, qu’en est-il de celle des enseignants et de leurs positions face à la question ? Un questionnaire proposé aux enseignants de français exerçant dans les trois pays nous a notamment permis de mesurer la prégnance des représentations sociales de l’homosexualité en contexte scolaire. Il permet également d’analyser la place et le statut de la littérature de jeunesse mentionnée dans notre étude auprès des équipes éducatives qui tentent d’enrayer l’homophobie scolaire : dossier brûlant et polémique soigneusement enfermé dans un placard ou objet de débat en classe avec les adolescents ?

Chapitre 1

Francophonie et homosexualité : questions de littérature et de société

I. De la géographie à l'histoire : tour d'horizon des homosexualités francophones

La nouvelle fait le tour du monde, l'homosexualité n'est plus une maladie. Nous sommes en 1982 et l'Organisation Mondiale de la Santé reconnaît enfin que les homosexuels ne sont plus des malades mentaux. Jusqu'alors des hommes et des femmes étaient encore considérés comme des déficients psychiatriques et discriminés en tant qu'être humain. Depuis plusieurs siècles, les différentes sociétés ont pointé du doigt ce qu'elles considéraient comme une tare, cherchant à la limiter, voire même à l'éradiquer. La sphère francophone n'échappe pas à cette histoire sombre de l'homosexualité. Si aujourd'hui ces hommes et ces femmes combattent pour une légalisation du mariage pour tous, pour un droit à l'adoption ou même pour avoir accès à la procréation médicalement assistée, ces combats n'étaient pas les mêmes il y a trente ans. La dépénalisation et la décriminalisation de l'homosexualité ainsi que la fin de la stigmatisation de cette sexualité par la médecine notamment deviennent alors les luttes de cette époque. Toutefois, comme les sociétés, les revendications de la communauté homosexuelle ont évolué au cours de l'histoire et le temps où les homosexuels étaient brûlés vif au nom du crime de sodomie paraît désormais loin.

Un tour d'horizon géographique va permettre dans un premier temps de définir le cadre géographique de nos recherches. Il sera alors intéressant d'étudier tout d'abord le statut social actuel de l'homosexualité dans les trois espaces francophones conservés – France, Belgique et Québec – afin d'identifier l'histoire de chacun de ces espaces et notamment comment celles-ci entrent en résonance les unes avec les autres. La seconde partie de cette analyse visera à préciser l'état de la littérature francophone, son organisation entre centre et périphérie ainsi que l'évolution des littératures périphériques jusqu'à nos jours. Ces éléments nous permettront ensuite de réfléchir à la question de l'homosexualité dans la littérature.

a. Trois zones géographiques conservées

Plus que le partage d'une frontière géographique commune, la France et la Belgique voient leur histoire s'entremêler depuis maintenant plusieurs siècles. Placées parmi les six pays fondateurs, elles font figure de Nations fortes au sein de l'espace

Européen. La République Française jouit d'une réputation internationale : elle est devenue le modèle révolutionnaire d'un pays qui combat pour les Droits de l'Homme. La Belgique, garante de grandes institutions telles que le siège de l'Union Européenne et celui de l'OTAN, est le point central du territoire européen. Qui plus est, les deux états œuvrent aujourd'hui pour une législation de plus en plus inclusive concernant les droits de la communauté LGBTQI+¹. Mais, à chaque époque son histoire et ses combats et en ce sens les acquis et libertés d'aujourd'hui témoignent des luttes menées dans le passé.

Deux espaces européens : le cas de la France et la Belgique

Au lendemain de la Révolution Française, les remises en question sont nombreuses et les mentalités vont rapidement évoluer. La toute nouvelle République mise en place en 1792 est fragile et ne veut surtout pas reproduire les erreurs commises par la dernière monarchie constitutionnelle. L'un des objectifs principaux est de prendre du recul vis-à-vis du pouvoir de l'Église et plus particulièrement du clergé qui assurait une forte influence sur le peuple et sur les anciens pouvoirs en place. La Révolution Française souhaite mettre fin aux privilèges du clergé catholique pour favoriser le pluralisme religieux. C'est à ce moment que le gouvernement décide de voter la décriminalisation de l'homosexualité en France, dès le lendemain de la Révolution : les rapports homosexuels entre adultes consentants ne sont plus poursuivis par la loi tant que ceux-ci restent pratiqués dans la sphère intime. Par « rapports homosexuels » il faut entendre l'« acte sodomite » qui pendant de longs siècles ne désignait pas seulement la pénétration anale mais bien toutes les pratiques sexuelles jugées répréhensibles par la morale judéo-chrétienne². Par conséquent, c'est davantage pour s'inscrire contre ces anciens interdits ecclésiastiques – et non par avant-gardisme social – que les pouvoirs de l'époque décident de dépénaliser le crime de sodomie en 1791. Pour autant, la dépénalisation de l'homosexualité n'est pas synonyme de liberté, ni même d'égalité. Les relations homosexuelles ne sont envisagées que sous le prisme des relations sexuelles, l'amour possible entre deux hommes, ou deux femmes, étant totalement inimaginable.

¹LGBTQI+ : Lesbienne, Gay, Bisexuels, Transsexuels, Intersexes et Queer. Le « + » signifiant l'ouverture sur des sexualités dont la classification n'existe pas encore.

²Autrement dit, tous les actes sexuels qui n'avaient pas de visée procréative telles que la masturbation et la fellation par exemple.

Au terme de nombreuses guerres, la France annexe les différents territoires belges pour les unifier au sein de son propre gouvernement. Cette période charnière marque à tout jamais l'histoire du pays :

Elle consacre, en effet, la fin des privilèges et du régime seigneurial, la naissance des droits de l'homme, d'un nouvel ordre institutionnel, économique, social et juridique¹.

Le code Napoléon ayant maintenu la dépénalisation de l'homosexualité, les mêmes lois s'appliquent désormais sur le territoire belge français. En 1830, tous les territoires belges s'insurgent contre la volonté des différentes puissances européennes de morceler le pays. Afin d'éviter tout soulèvement populaire qui pourrait ranimer certaines tensions au sein de l'Europe, les puissances décident de reconnaître la naissance de ce nouvel État : la Belgique ; Léopold de Saxe-Cobourg-Gotha est proclamé premier roi des Belges et le pays devient une monarchie constitutionnelle, ainsi qu'une démocratie parlementaire en 1831. Daniel Combe explique la naissance de ce nouvel État :

Ensermé entre la Hollande, la France, la Grande-Bretagne et l'Allemagne, et divisé par les langues (le flamand, le français, l'allemand, sans parler des dialectes, comme le wallon), le nouveau royaume a du mal à se forger une conscience nationale, même s'il possède des habitudes et des valeurs communes².

Après un passé tributaire, où l'existence de ce territoire n'est rythmée que par des annexions et des partages entre les puissants royaumes voisins, la Belgique éprouve des difficultés à se construire une nouvelle identité. Une des causes de ce sentiment d'illégitimité pourrait être la francisation très prononcée de toute une couche sociale européenne. En effet le français est devenu la langue non officielle des élites en Europe, y compris en Flandre, ce qui laisse peu de place aux néerlandophones belges dans leur propre pays. Ce rapide point historique permet alors de comprendre le lien politique et social qui unit la France et la Belgique depuis maintenant des siècles. Concernant la légitimation des droits des homosexuels, les deux pays vont progressivement affirmer une politique en faveur d'une reconnaissance juridique et sociale. Jusqu'aux années 1940, les différentes institutions qui se succèdent semblent ne pas vouloir s'intéresser à la question des droits fondamentaux des homosexuels, laissant ainsi l'homosexualité dans un vide juridique, une non-reconnaissance institutionnelle qui entraîne également une non-reconnaissance sociale. C'est avec le régime de Vichy instauré en France durant la Seconde Guerre mondiale, que vont s'insinuer de nombreuses discriminations dans les textes de loi, le but étant de pénaliser à nouveau l'homosexualité. Si Jean Genet voyait un

¹Hervé Hasquin, *La Belgique française 1792-1815*, Éditions Crédit Communal, 1993, p.5.

²Dominique Combe, *Les littératures francophones. Questions, débats, polémiques*, Paris, PUF, 2010, p. 168

rapport entre la violence nazie et la perversion sexuelle qu'il prête à Adolf Hitler, devenu sodomite castré dans son roman *Pompes Funèbres*¹, la réalité évidemment se manifeste par une violence hautement discriminatoire. C'est ce qu'explique Stéphanie Arc :

Le 6 août 1942, un délit "d'actes impudiques et contre nature avec un mineur de 21 ans ayant le même sexe que l'auteur", passible de trois ans de prison est introduit dans le Code pénal. Le texte instaure une différence dans l'âge du consentement entre ceux qui ont des pratiques homosexuelles (21 ans) et hétérosexuelles (13 ans). Puis en 1960, est votée une loi qui entend lutter contre ces fléaux sociaux que sont l'alcoolisme, le proxénétisme et ... l'homosexualité².

La majorité des arrestations et des déportations d'homosexuels ont été effectuées en Allemagne dès le début des années 1930, au nom du paragraphe 175 du code pénal allemand. Cet article, instauré en 1871, va être renforcé en 1935, à la veille de la Seconde Guerre mondiale, pour n'être abrogé qu'en 1994. Il criminalisait l'homosexualité masculine et est ainsi à l'origine de l'arrestation d'environ 50 000 homosexuels dont 10 000 à 15 000 ont été envoyés dans les camps de concentration. Selon les recherches menées par Florence Tamagne et Mickaël Bertrand³, on compte 62 déportés français arrêtés pour motif d'homosexualité. Certes le chiffre est faible comparé au nombre de déportés homosexuels allemands, cependant cela est suffisant pour en faire une minorité désignée pour l'extermination. Aucun homosexuel belge n'aurait été déporté pour ce motif. La terreur instaurée en Europe par la gouvernance du III^e Reich n'aura pas d'influence directe sur la législation de la Belgique occupée à propos des relations homosexuelles. Étonnement, c'est après la Seconde Guerre mondiale que la législation va se durcir en France comme en Belgique. Dans son ouvrage *La répression des homosexuels au Québec et en France*⁴, Patrice Corriveau explique ce phénomène :

Comme un peu partout en Europe après la Seconde Guerre mondiale, un vent de puritanisme souffle sur la France. Il faut contrôler les mœurs des citoyens et revaloriser les valeurs traditionnelles afin de permettre à l'État de se ressaisir⁵.

Au lendemain de la Guerre, le général de Gaulle maintient donc la discrimination à l'égard des relations homosexuelles mise en place par le régime de Vichy. Les mêmes idées s'appliquent à toute l'Europe : « Toute cette répression s'inscrit dans un relatif consensus européen pour tenter de privilégier un retour aux valeurs familiales. On assiste

¹Jean Genet, *Pompes Funèbres*, Paris, Gallimard, 1947

²Stéphanie Arc, *Identités lesbiennes, en finir avec les idées reçues*, Paris, Le Cavalier Bleu, 2015, pp. 133-134

³Mickaël Bertrand (dir.), *La déportation pour motif d'homosexualité en France. Débats d'histoire et enjeux de mémoire*, Dijon, Mémoire Active, 2011, 176 p.

⁴Patrice Corriveau, *La répression des homosexuels au Québec et en France, du bûcher à la mairie*, Sillery (Québec), Éditions du Septentrion, 2006

⁵*Ibid.*, p. 131.

au triomphe du familialisme¹. » Les députés français choisissent alors de voter en 1960 une loi sur l'outrage public à la pudeur, faisant de l'homosexualité un « acte contre nature ». La même année, l'Assemblée Nationale vote et fait de l'homosexualité un « fléau social » contre lequel il faut lutter. Dans la continuité de tous ces courants de pensées, il faut attendre 1965 pour que le gouvernement belge décide, dans l'article 372bis du code pénal, de fixer la majorité sexuelle à 18 ans pour les homosexuels (contre 15 ans pour les hétérosexuels, à l'époque). Les Trente Glorieuses ne sont donc pas bénéfiques pour tous, et malgré la libéralisation économique et politique, les mœurs sont plus archaïques que jamais. Didier Éribon explique :

La sphère publique exige que l'on porte le masque de l'hétérosexualité et que l'on cache l'identité "anormale" ; la vie publique est fondamentalement liée à l'hétérosexualité, et elle exclut ce qui s'en écarte².

L'anormal, le vice, le déviant sont des comportements jugés néfastes pour la reconstruction des pays affaiblis par les deux dernières guerres. Ces législations discriminatoires identiques dans les deux pays européens seront maintenues comme telles jusque dans les années 1980. Les émeutes de *Stonewall*³ aux États-Unis marquent le début d'une dizaine d'année de mobilisation de la communauté homosexuelle pour la reconnaissance des droits individuels. À partir de cette date charnière pour l'histoire de la communauté LGBTQIA+ mondiale, les homosexuels choisissent de résister. Patrice Corriveau explique cette soudaine sortie du placard :

[Les homosexuels] s'unissent, forment des mouvements de libération et apparaissent de plus en plus sur la scène politique, artistique et culturelle. Bref, les gais s'affichent. Ayant gagné le droit à la visibilité individuelle et collective, plusieurs associations gaies et lesbiennes voient le jour en Occident. Ces groupes politiquement organisés cherchent à améliorer le statut juridique et social des homosexuels et suscitent de nombreuses modifications législatives⁴.

En France, ces différentes discriminations législatives seront définitivement abolies en 1982, date que l'on retient le plus couramment pour mentionner la dépénalisation de l'homosexualité. En réalité, l'homosexualité n'était plus condamnée en France depuis des années : la dernière exécution publique pour crime d'homosexualité ayant été appliquée

¹Patrice Corriveau, *La répression des homosexuels au Québec et en France, du bûcher à la mairie, op.cit.*, p. 133

²Didier Éribon, *Réflexions sur la question gay, op.cit.*, p. 160

³Le Stonewall Inn est un bar new-yorkais où les homosexuels ont l'habitude de se retrouver. Le 28 juin 1969, une descente de police particulièrement violente pousse la foule à se révolter contre les forces de l'ordre, entraînant ainsi ce que l'on considère comme le premier mouvement de lutte des personnes LGBTQIA+.

⁴Patrice Corriveau, *La répression des homosexuels au Québec et en France, du bûcher à la mairie, op.cit.*, p.144

en 1750¹. Enfin, en 1985, le gouvernement belge prendra la décision de mettre fin à ses propres inégalités législatives après un long combat².

Malheureusement pour les homosexuels, l'insouciance de ces nouvelles libertés acquises ne va pas être de longue durée. Après le combat politique mené par de nombreux homosexuels, un nouveau mal vient de faire son apparition : le sida. C'est aux États-Unis que sont découverts les premiers cas de ce qui va très vite devenir le « cancer gay », l'un des points communs des premiers malades est qu'ils sont tous homosexuels. Si ce point a pu être remarqué c'est notamment grâce à la visibilité qu'avaient acquis les homosexuels dans la dernière décennie, à Paris largement, et en province, de manière plus timide. C'est ce qu'explique Frédéric Martel, en reprenant, entre autre les mots de Jean-Noël Jeanneney, historien et homme politique français :

Le sida apparaît en effet après une libération homosexuelle récente, de telle sorte, comme l'explique l'historien Jean-Noël Jeanneney, qu'un temps très court s'est écoulé entre « la diminution du blâme social et les années 1980, où les homosexuels ont été cueillis par le virus ». Sa progression initiale a lieu au moment où les modes de vie homosexuels connaissent en France un fort développement. [...] A bien des égards, le « théâtre » homosexuel du début des années 1980 apparaît comme une aubaine pour un nouveau virus³.

Dans cette perspective, l'arrivée du sida marque un changement radical de revendications de la part de la population homosexuelle. L'heure n'est plus à la reconnaissance personnelle en tant que citoyen égalitaire. Une fois de plus, Frédéric Martel l'aborde avec justesse : « Les exemples abondent d'homosexuels privés de leur légitimité de deuil par la famille de leur ami défunt, comme si leur histoire d'amour était niée et effacée⁴. » Face aux nombreux deuils provoqués par l'arrivée du sida, on assiste à un glissement vers une reconnaissance juridique du couple, voire de la famille qui n'existait pas jusqu'alors comme l'explique David Paternotte : « l'épidémie [du sida] a en effet tout d'abord révélé de manière brutale la précarité du statut légal et social des couples homosexuels⁵. » Ces combats sont notamment portés par une association largement médiatisée pour ces actions coup de poing : *Act Up* Paris. Fondée en 1989 sur le modèle américain par le journaliste Didier Lestrade, *Act Up* Paris entend bien rendre politique la lutte contre le sida comme l'explique Frédéric Martel :

¹Il s'agissait de Jean Diot (40 ans) et Bruno Lenoir (23 ans) étranglés puis brûlés pour sodomie le 6 juillet 1750, en place de Grève. En 2014, une plaque commémorative est inaugurée pour rappeler leur souvenir.

²Combat mené notamment par le socialiste Ernest Glinne, qui dès 1978 dépose une proposition de loi visant à supprimer l'article 372bis du code pénal.

³Frédéric Martel, *Le rose et le noir*, 2^e éditions, Paris, Éditions du Seuil, 1996, pp 327- 328

⁴*Ibid.*, p. 598

⁵David Paternotte, « Quinze ans de débats sur la reconnaissance légale des couples de même sexe », *Courrier Hebdomadaire du CRISP*, n° 1860-1861, 2004

Vingt ans après le Front homosexuel d'action révolutionnaire, dix ans après l'apparition de la maladie, la naissance d'*Act Up* marque donc en 1989-1991 l'entrée du militantisme homosexuel dans la lutte contre le sida¹.

Au vu de ce contexte social et politique français, la Belgique sans doute sous influence valide le 1^{er} janvier 2000 l'entrée en vigueur de la loi sur la cohabitation légale des duos de personnes en couple ou non en couple, de même sexe ou de sexe différent ouvrant ainsi sur des situations de vie commune autres que le schéma hétérosexuel. Les Belges ne s'opposent en aucune façon à cette loi qui réforme la société vers un modèle plus moderne. Une loi semblable existait déjà en France, votée le 15 novembre 1999, et portant sur le pacte civil de solidarité des couples homosexuels et hétérosexuels, plus connue sous le nom de PACS. Cette loi offre ainsi de nouvelles perspectives aux couples de même sexe. Ce pacte, tout comme la loi belge sur la cohabitation, n'est pas uniquement adressé aux personnes de même sexe, l'un des premiers objectifs étant d'offrir un cadre juridique aux couples que ne passent pas par le mariage. Cependant il est possible de se dire que le sida est venu apporter un élément d'urgence supplémentaire dans la reconnaissance des couples homosexuels, ce que rappelle Frédéric Martel : « Le pacs est une conséquence des 48 000 cas de sida diagnostiqués en France depuis 1981, des discriminations qui demeurent² » Cette loi ne se votera pas non sans déclencher de nombreux débats. Les premiers au sein même de l'Assemblée Nationale où une partie de la droite montre clairement son désaccord avec ce projet de loi, l'image de Christine Boutin brandissant la bible en plein hémicycle témoigne de débats houleux. Les seconds dans la rue puisque l'ouverture d'un cadre juridique aux couples homosexuels entraîne un déferlement de haine d'une partie de la population française³. Quelques années plus tard, le 1^{er} juin 2003, l'entrée en vigueur de la loi ouvrant le mariage aux couples homosexuels, fait de la Belgique le second pays au monde à légaliser le mariage entre personnes de même sexe. Les Pays-Bas ouvrent officiellement la voie de cette nouvelle ère en légalisant le mariage pour les personnes de même sexe dès 2001. C'est un pas en avant qui fait de la Belgique un pays précurseur en matière de droit LGBTQI+. Cette position est également renforcée par la réaction du peuple belge qui se montre pour la majorité très favorable à l'instauration de cette nouvelle loi. L'hebdomadaire belge *Le Vif/L'Express* commente :

¹Frédéric Martel, *Le rose et le noir*, op.cit., p. 532

²*Ibid.*, p. 627

³Une manifestation contre le PACS a lieu le 31 janvier 1999 à Paris, elle rassemble près de 100 000 personnes autour d'un slogan bien connu : « les pédés au bûcher ».

Ces lois étaient inscrites dans un agenda global (euthanasie, divorce par consentement mutuel...). Un signe de modernité. Ces lois sont donc passées. Pas de remous donc : personne n'est descendu dans la rue pour protester¹.

L'État français, quant à lui, attend le 17 mai 2013 pour permettre aux couples de personnes de même sexe de se marier², soit quatorze ans après le vote du PACS. Cette nouvelle législation n'est pas sans susciter une nouvelle fois une forte indignation populaire. Ces violentes réactions, semblables aux mobilisations déjà évoquées lors de l'adoption du PACS, étonnent autant certains français que la communauté européenne, dont de nombreux membres ont déjà voté le mariage entre personnes de même sexe³. Après de longues batailles, la France et la Belgique ont fait le choix de mettre un terme à toutes les discriminations à l'encontre des personnes LGBTQI+. Pour cela, elles ont bousculé les mœurs en place depuis plusieurs siècles pour affirmer une politique plus inclusive envers les minorités. Elles ont légiféré afin d'améliorer la vie d'une partie de leurs citoyens et ainsi leur permettre d'acquérir les mêmes droits que tous les autres individus. Ces nouvelles libertés vont de paires avec les grandes évolutions sociétales et l'Europe fait figure de préceuse au niveau mondial. Néanmoins, la province de Québec, au Canada, n'a rien à envier à ses homologues francophones puisqu'elle-même se place en tête de proue d'un mouvement de tolérance et d'acceptation de l'homosexualité dans les sociétés nord-américaines.

Un espace nord-américain : le Québec, province du Canada.

Le système gouvernemental canadien se caractérise par trois entités spécifiques. Le pays est un État fédéral défini par la Loi Constitutionnelle de 1867 et composé de dix Provinces et de trois Territoires. C'est également une démocratie parlementaire où le peuple élit ses représentants nationaux et provinciaux. Enfin le Canada est aussi une monarchie constitutionnelle signifiant ainsi que le chef de l'État est souverain héréditaire et que le chef du gouvernement est le premier ministre, ce dernier étant nommé par le

¹Soraya Ghali, (2013), « Mariage gay : une question de contexte », *Le Vif/L'Express*, consulté en ligne sur https://www.levif.be/actualite/belgique/mariage-gay-une-question-de-contexte/article-opinion-73211.html?cookie_check=1549471347 [le 09 février 2019]

²Une première tentative de législation avait eu lieu le 14 juin 2011 mais l'Assemblée Nationale avait voté non à 293 voix (contre 222 voix pour) à l'ouverture du mariage aux couples de même sexe.

³Les Pays-Bas en 2001, la Belgique en 2003, l'Espagne en 2005, la Norvège en 2008, la Suède en 2009, le Portugal et l'Islande en 2010 et le Danemark en 2012.

Gouverneur Général, représentant de la royauté au Canada¹. Les Provinces sont des États fédérés qui possèdent leurs propres compétences et pouvoirs, indépendants de ceux du gouvernement fédéral. Le Québec est l'une de ces dix provinces canadiennes et c'est précisément celle qui nous intéresse dans le cadre de nos recherches. L'anglais et le français sont les deux langues officielles du Canada, néanmoins, le Québec est la seule province du Canada ayant le français pour seule langue officielle. D'ores et déjà, il est possible de constater que la situation politique, culture et sociale de l'espace francophone nord-américain n'est pas totalement comparable avec celle de la République Française ou du Royaume de Belgique. Cependant, si aujourd'hui le Québec fait partie de l'espace francophone, c'est son passé colonial qu'il faut détailler pour comprendre son histoire. Le territoire a longtemps appartenu au Royaume de France. De 1534 à 1763 les frontières de l'actuel Québec formaient une colonie française dénommée Nouvelle-France. Cette colonie était donc régie par le droit pénal français ce qui implique que le crime de sodomie était passible de la peine de mort, appliquée dans la majorité des cas par le supplice du bûcher. Cependant, Patrice Corriveau nuance le propos et compare la situation de la Nouvelle-France à celle de la France :

Seulement trois procès en près de cent ans (1648 – 1759) sont dénombrés en Nouvelle-France et, en France, seule une minorité des affaires homosexuelles ont eu pour dénouement final le bûcher².

De plus, l'éloignement de la colonie avec le centre métropolitain implique une certaine lenteur législative qui peut ici servir la cause des homosexuels. En 1763, au terme de la Guerre des sept ans que se livrent les Royaumes de France et d'Angleterre dans les colonies, la Nouvelle-France devient une possession britannique. Néanmoins, Jocelyn Létourneau, historien et professeur québécois, pointe une particularité de cet espace qui le démarque des autres pays européens :

Par son intégration à l'Empire Britannique – et sa contiguïté des États-Unis -, l'ancienne colonie française d'Amérique est mise en contact avec une diversité d'horizons qui aère ses habitudes et altère ses traditions³.

Déjà à cette époque la proximité de la Nouvelle-France avec, à la fois la culture britannique mais aussi les États-Unis d'Amérique, est pointée du doigt pour souligner cette particularité. Une fois les possessions anglaises actées, tous les colons français ne

¹En 2019, le chef de l'État est la Reine Elizabeth II, le chef du gouvernement est Justin Trudeau et le Gouverneur Général est Julie Payette. En 2023, le chef de l'État est le Roi Charles III, le chef du Gouvernement est François Legault et le Gouverneur Général est Mary Simon.

²Patrice Corriveau, *La répression des homosexuels au Québec et en France, du bûcher à la mairie*, op.cit., p. 40

³Jocelyn Létourneau, *Le Québec, les Québécois, un parcours historique*, Anjou, Éditions Fidès, 2004, p. 27

quittent pas nécessairement le pays et seule l'élite exilée va choisir de rentrer en France. Face à la présence de ce peuplement français, la couronne britannique décide en 1791 de diviser les territoires acquis et de créer ainsi un espace « francophone » : le Bas-Canada. Mais l'intégration est difficile et des rebellions éclatent en 1837 ainsi qu'en 1838, vite matées par les pouvoirs britanniques. Pour apaiser les tensions, l'Angleterre choisit alors d'unir deux de ses colonies en 1840 : Bas et Haut Canada formeront désormais la Province du Canada. La question des droits des homosexuels n'évolue pas sous le régime britannique. La pression exercée par l'Église reste toujours très forte et le crime de sodomie est encore passible du bûcher jusqu'en 1841. Cette pression s'exerce surtout dans les campagnes et espaces ruraux profonds où le clergé a gagné du pouvoir auprès des populations francophones qui se sentent abandonnées. En effet, l'Église se présente comme garante des valeurs familiales, ce qu'explique Patrice Corriveau :

Au Canada français, la survie de la nation francophone semble dépendre davantage du maintien de la famille traditionnelle catholique et paysanne. [...] En corollaire, la famille traditionnelle devient le point d'ancrage obligé du contrôle social exercé par l'Église¹.

En 1867, la Province du Canada, aussi appelée le Canada-Uni, forme, avec les autres colonies britanniques voisines, une confédération canadienne qui prend le nom de dominion du Canada. Les anciennes colonies deviennent donc des Provinces indépendantes, membres de l'Empire Britannique, mais pas totalement souveraines. La Province du Canada se voit rebaptisée pour l'occasion, elle devient l'actuel Québec. Cette province était, et reste le berceau d'accueil de toute une population francophone puisqu'à l'heure actuelle, quasiment 80 % de la population québécoise possède le français comme langue maternelle. La Confédération Canadienne attend tout de même 1969 pour décriminaliser l'homosexualité. Le gouvernement Trudeau choisit de réformer le code criminel du Canada afin de l'adapter à son époque. Le gouvernement adopte pour cela un *bill Omnibus*² (projet de loi C-150) marquant ainsi la dépénalisation des mœurs sexuelles et notamment des relations homosexuelles privées entre adultes consentants. Un modèle de loi semblable à ceux que l'on retrouve dans les pays francophones européens. Cependant, la loi de 1969 présente certaines lacunes, c'est ce qu'explique Shaw McCutcheon, doctorant en histoire de l'Université McGill de Montréal :

L'âge de consentement pour un rapport sexuel « intravaginal » fut fixé à 18 ans, alors que celui des rapports anaux le fut à 21 ans. Cet âge de consentement allait être revu en 1988, où l'âge de consentement fut fixé à 16 ans dans le premier cas

¹Patrice Corriveau, *La répression des homosexuels au Québec et en France, du bûcher à la mairie*, op.cit., pp. 54 - 55

²Une loi omnibus est une loi qui porte sur plusieurs sujets à la fois, souvent non reliés.

et 18 ans pour le second. Bien que cet état de fait fut jugé inconstitutionnel par les cours du Québec et de l'Ontario, cette différence entre les âges de consentement existe toujours aujourd'hui¹.

La même année ont lieu les émeutes de *Stonewall*, dont nous avons déjà évoqué la portée sur la communauté homosexuelle européenne du milieu du XX^e siècle. Il faut donc imaginer que l'influence exercée sur le milieu homosexuel canadien est encore plus forte. Comme aux États-Unis, les forces de l'ordre canadiennes opèrent de nombreuses descentes dans les bars homosexuels, entraînant de vives réactions et de nombreuses manifestations des lesbiennes et des gays. Shawn McCutcheon détaille :

Le point culminant dans l'intensité de ces descentes se situe en 1975 – 1976. Il survint dans le cadre du ménage préolympique mené, encore une fois, par le maire Jean Drapeau avec le soutien de la population².

L'objectif était clairement de nettoyer la ville de tous ces « parasites » y compris les homosexuels afin de la rendre présentable lorsque tous les regards seraient rivés sur le pays. Le Québec assiste alors à la mise en place d'un véritable mouvement de solidarité de tous les membres de la communauté LGBT, qui va amener le gouvernement à prendre de nouvelles mesures. En 1977, la province fait figure de précurseur puisque le ministre de la justice, Marc-André Bédard fait adopter un nouvel amendement à la Charte des droits et des libertés ; toute forme de discrimination sur la base de l'orientation sexuelle est interdite. La province du Québec devient le premier gouvernement au monde à inclure la protection des droits des homosexuels dans sa Charte des droits. Cependant cette charte ne s'applique que sur le territoire provincial, la discrimination basée sur l'orientation sexuelle n'est pas encore citée dans la Charte canadienne des droits et des libertés. Comme le souligne Patrice Corriveau, il est intéressant d'observer le décalage entre la France et le Québec en matière de répression juridique des homosexuels :

Pendant que le Québec adoucit ses lois tout au long du siècle, la France revient, au milieu du XX^e siècle, à la situation pénale de l'Ancien Régime. Après 150 ans de non-répression juridique, l'homosexualité est pénalisée à nouveau en 1942³.

Évidemment la même remarque est valable pour la Belgique, comme nous avons pu le voir précédemment. Mais le temps euphorique des nouvelles libertés acquises ne va pas durer, la communauté LGBT québécoise va aussi être frappée par l'arrivée du virus du sida. Tout comme en France ou en Belgique, le sida ne va faire que démontrer l'absence

¹Shaw McCutcheon (avril 2015), *Un siècle de lutte, de la chambre à coucher à la rue. Homosexualité au Québec (1892 – 2005)*, Conférence présentée à la SODAM, Mascouche, Québec.

²*Ibid.*, p.

³Patrice Corriveau, *La répression des homosexuels au Québec et en France, du bûcher à la mairie*, *op.cit.*, p. 136

de législation assurant la sécurité des malades. Le premier cas officiel fut diagnostiqué en 1982 au Canada. L'épidémie va ainsi pointer les lacunes législatives et permettre à la communauté homosexuelle de se battre, comme l'explique Maroun Tarabay :

Si la maladie en général peut signifier une forme d'exclusion, de marginalisation sociale, et éventuellement un renvoi à la solitude jusqu'à la réalité de la mort, cela n'empêche pas des malades de se transformer en militants qui se regroupent en associations, pour défendre leurs droits et leurs intérêts¹.

L'une des principales associations portant la lutte des droits de la communauté LGBT au Québec est l'Association pour les Droits des Gai(e)s du Québec qui agit entre 1976 et 1986. L'ADGQ est notamment à l'origine des premières marches de la fierté gaie dans le pays. Ce combat était nécessaire puisque la majorité de la population percevait le sida comme un châtiment divin punissant ceux qu'on appelait à l'époque les 4H (Homosexuels, Hémophiles, Héroïnomanes et Haïtiens²). La lutte de ses homosexuels va porter ses fruits puisque la fin du XX^e siècle voit naître un certain nombre de réformes améliorant la reconnaissance des couples homosexuels et leur accordant des droits semblables à ceux des couples hétérosexuels. En 2002, le Canada adopte la loi sur les unions civiles, un substitut du mariage ouvert aux couples de même sexe. Union comparable au PACS français ou à la cohabitation légale belge notamment parce qu'elle ne vise pas seulement les couples homosexuels. On observe cependant un petit décalage temporel en termes de reconnaissance et de protection juridique entre les deux sociétés. Cette même année, le Québec promulgue également une loi sur la filiation, permettant aux couples de même sexe d'adopter. Particularité des États Fédéraux, la Cour d'appel du Québec a la faculté d'invalider la définition traditionnelle du mariage et décide alors d'ouvrir la voie au premier mariage homosexuel. Neuf juridictions canadiennes sur les treize existantes l'avaient déjà adopté, estimant anticonstitutionnelle la loi existante sur le mariage. Face à cette mobilisation des Provinces, le *Civil Marriage Act* légalise en 2005 le mariage entre personne de même sexe dans tout l'État. Le Canada devient alors le troisième pays au monde à autoriser le mariage homosexuel, juste derrière son homologue francophone, la Belgique. L'homosexualité est très bien acceptée au Canada³ cependant la nouvelle loi ne fait pas l'unanimité chez tous les citoyens ; l'opposition est essentiellement présente dans

¹Maroun Tarabay, *Les stigmates de la maladie. Représentations sociales de l'épidémie du sida*, Dijon, Éditions Payot Lausanne, 2000, p. 56.

²À l'époque de l'arrivée de la maladie aux États-Unis, il avait été noté la très grande fréquence d'infection des immigrants haïtiens. Cette remarque avait entraîné des spéculations, faisant de l'île d'Haïti la source de la maladie. Cette hypothèse a été démentie par la suite.

³Selon un sondage de Pew Research Center datant de 2013, 80 % de la population a répondu oui à la question « l'homosexualité est-elle acceptée dans la société ? ». Voir ici <http://www.pewglobal.org/2013/06/04/the-global-divide-on-homosexuality/>

le camps des conservateurs et des groupes religieux comme l'explique le journal *Le Monde*, publiant un article sur le *Civil Marriage Act* au lendemain du vote de la loi :

33 députés du Parti libéral ont voté contre le projet de loi, et un membre du gouvernement, Joe Comuzzi, ministre d'État au développement économique de l'Ontario, a démissionné. [...] Les opposants avaient fait campagne en arguant que les prêtres seraient ainsi obligés de célébrer des mariages homosexuels¹.

Comme nous l'avons déjà vu, l'influence venant des États-Unis est majeure et le Canada est en première ligne. Dominique Combe, auteur d'un ouvrage sur les littératures francophones écrit à ce propos : « la conscience "nationale" québécoise se fonde elle aussi sur le sentiment d'appartenir à l'espace américain² ». Comme aux États-Unis, la peur de briser les valeurs traditionnelles du mariage est une remarque souvent avancée par les opposants canadiens au mariage pour les couples de même sexe. Au Canada, l'influence des pratiques religieuses est aussi prégnante que chez son voisin américain. En effet les droits des personnes LGBTQIA+ sont des sujets politiques plutôt polémiques en Amérique du Nord et qui s'expriment par des prises de positions conservatrices dont nous avons pu avoir un exemple avec la décision du président Trump, au début de l'année 2019, de limiter l'enrôlement dans l'armée des personnes transgenres.

Aujourd'hui que les homosexuels ne sont plus soumis à la répression dans les trois pays francophones de notre étude, chaque membre de cette communauté cherche à revendiquer ses droits au nom des droits universels de l'Homme. D'une vie secrète à la possibilité de se marier, la France, la Belgique et le Québec ont su faire évoluer les droits et la visibilité de toute la communauté homosexuelle. La littérature francophone a suivi « naturellement » pourrait-on dire, un chemin similaire à celui du combat des droits homosexuels. Tue dans un premier temps puis discrète dans un autre, aujourd'hui l'homosexualité est le sujet de nombreux ouvrages affranchis des barrières morales pour produire des textes au plus près de la vie « comme elle va » des homosexuels. C'est notamment grâce aux combats menés par la communauté LGBTQIA+ que la littérature peut aujourd'hui être aussi libre. À ce stade de notre analyse, il apparaît intéressant de s'interroger sur le mode d'organisation de cette littérature francophone qui se déploie telle une constellation faite de polarités gravitant autour d'un point central rayonnant.

¹« Le Canada, troisième pays au monde à légaliser le mariage homosexuel », (29 juin 2015), Consulté en ligne sur https://www.lemonde.fr/ameriques/article/2005/06/29/le-canada-troisieme-pays-au-monde-a-legaliser-le-mariage-homosexuel_667464_3222.html [le 18 mars 2019]

²Dominique Combe, *Les littératures francophones. Question, débats, polémiques*, op.cit., p.

b. Des littératures en constellation autour du centre français

La France, la Belgique et le Québec ont donc connu de nombreuses révolutions sociétales les menant vers une affirmation de leurs modes de pensée qui assure aujourd'hui une volonté d'égalité de tous les citoyens. L'histoire fait que ces nations font toutes trois parties d'un système Francophone dont l'objectif est d'organiser les relations entre les différents pays de même langue. Ce système s'est notamment mis en œuvre au lendemain de la colonisation et de l'expansion des puissances européennes à travers le monde entier. Mais quelle place ces sociétés laissent-elles à la littérature francophone ? La francophonie est-elle unificatrice ou au contraire met-elle au jour des inégalités littéraires ?

La littérature francophone

Il faut tout d'abord préciser que par littérature francophone nous désignons l'ensemble des œuvres littéraires produites en langue française, d'auteurs français ou non. Elle est à différencier de la littérature française qui désigne la littérature écrite en langue française par des auteurs français. La désignation « littérature belge » est plus délicate puisque l'on sait que le principe de territorialité (ou droit du sol) s'applique en Belgique, ce qui signifie que le choix de la langue est déterminé par la Région. La langue officielle de la Flandre est le Néerlandais, celle de la Wallonie le Français et la Région de Bruxelles bénéficie d'un statut bilingue français-néerlandais. Il serait peut-être alors préférable de lui substituer l'appellation de « littérature francophone belge » mais Benoît Denis et Jean-Marie Klinkenberg expliquent en quoi cette désignation peut être plus complexe qu'elle n'y paraît :

Certes, bien des arguments plaident en faveur de l'appellation "littérature belge" : en particulier, le fait que la littérature écrite en néerlandais dans le Nord du pays est parfaitement caractérisée par le qualificatif "flamande" [...] explique que l'expression "littérature belge" puisse aujourd'hui désigner, par défaut, la littérature écrite en français sur le territoire de l'actuelle Belgique¹.

La Belgique étant un pays bilingue, la notion de littérature belge ne fait pas uniquement référence à une littérature écrite en français. Pourtant comme l'ont expliqué les deux auteurs précédents, nous faisons ici le choix de l'appellation *littérature belge* pour désigner la littérature belge francophone. Si l'on s'intéresse maintenant à la littérature

¹Benoît Denis, Jean-Marie Klinkenberg, *La littérature belge. Précis d'histoire sociale*, Editions Labor, 2005, p. 9

québécoise, on se rend compte qu'elle a connu les mêmes difficultés que la littérature belge ; le français reste, certes, majoritaire dans la Province du Québec mais il est largement minoritaire au Canada. Moins de 2 % de la population canadienne est francophone, ce qui implique que l'affirmation de la langue française n'est pas encore tout à fait acquise. Longtemps nommée « littérature française du Canada » ou « littérature française d'Amérique du Nord », la littérature québécoise a souffert, comme la littérature belge, de la présence d'une autre langue officielle sur son territoire. Catherine Point-Humbert, auteure d'une étude sur la littérature québécoise précise cet effet d'appellations multiples :

C'est souvent de « l'extérieur » que sont venues se plaquer des appellations ou des définitions ayant recours, par méconnaissance, à des comparaisons inadéquates ; elle traduit un regard qui a longtemps considéré cette littérature comme minoritaire, voire mineure¹.

En effet, les contextes socio-politiques du Québec et de la Belgique francophone se rapprochent en différents aspects. Premièrement, les collectivités francophones des deux états cohabitent avec une autre collectivité linguistique majoritaire dans le pays. Nous l'avons vu plus haut, le pourcentage de francophone au Canada est significatif d'une présence minoritaire. Pour ce qui est de la Belgique, la Fédération Wallonie-Bruxelles, l'une des trois communautés fédérées du pays, compte quasiment deux fois moins d'habitant que la communauté flamande soit 3 600 000 Wallons pour 6 500 000 Flamands au 1^{er} janvier 2018². De plus, les questions linguistiques et culturelles sont au cœur des débats : l'indépendance du Québec a été rejetée à 50,58 % au dernier référendum de 1995 et la Belgique fait face à de nombreux problèmes communautaires entre Wallons et Flamands. Ces volontés d'indépendance sont bien le signe que les questions linguistiques continuent encore de susciter de vives réactions au sein même de pays que l'on pouvait penser stables sur la question identitaire. Enfin, et ce point va nous intéresser plus précisément, les deux pays font face à des conditions d'émergence et de réception de la littérature liées à leur degré de marginalité géographique, c'est-à-dire le positionnement dans le système gravitationnel du monde littéraire francophone. Benoît Denis et Jean-Marie Klinkenberg proposent d'étudier la littérature sous l'angle du modèle gravitationnel, qui selon eux se compose de grands ensembles « structurés autour d'un ou plusieurs centres où se concentrent les organes de la vie littéraire³ ». Les deux auteurs justifient également l'application de ce modèle :

¹Catherine Pont-Humbert, *Littérature du Québec*, Paris, Éditions Nathan, 1998, p. 8

²Données recueillies sur www.statbel.fgov.be

³Benoît Denis, Jean-Marie Klinkenberg, *La littérature belge. Précis d'histoire sociale*, op.cit., p. 33

Ces grands ensembles tendent à capter et à assimiler des ensembles littéraires plus petits, trop faibles [...] On parle ainsi de *petites* littératures, de littératures *mineures*, de littératures *dominées*, de littératures *périphériques* ou *marginales*. Cette terminologie éclatée et qui ne fait pas l'unanimité montre la difficulté qu'il y a à penser le phénomène. Mais elle souligne dans tous les cas le caractère *gravitationnel* du système dans lequel elles s'insèrent¹.

La littérature francophone est l'un de ces ensembles littéraires considérés comme périphériques face à la domination de l'ensemble littéraire français. Suite à cette réflexion, les deux auteurs ont pu opérer une catégorisation des littératures francophones selon le rapport qu'elles entretiennent avec l'ensemble français. Le classement des littératures francophones se divise en quatre catégories (deux nous intéressent particulièrement puisqu'elles concernent les pays francophones étudiés) selon la plus ou moins grande distance géographique et institutionnelle avec le centre français. La première catégorie concerne les littératures francophones contiguës à l'ensemble français, ces espaces ont participé à la constitution de la langue littéraire française et les deux auteurs les qualifient de « terres de francité traditionnelle ». La littérature belge serait à classer dans cette première section, tout comme la littérature romande. Ces espaces correspondent à des sphères de développement de la littérature française avant que des frontières institutionnelles ne soient posées. Dès les origines, avant que la Belgique ne devienne la Belgique ou que la Suisse ne délimite ses frontières, ces territoires ont participé à la création d'une littérature de langue française. De plus, grâce à la proximité géographique de la France, ces littératures bénéficient d'une assise internationale plus grande. Viennent ensuite les littératures francophones non contiguës à l'espace français mais de francité traditionnelle, c'est-à-dire les colonies où l'on trouve un véritablement peuplement français existant. On retrouve ici la littérature québécoise mais également la littérature antillaise ainsi que la littérature acadienne. La littérature francophone de ces territoires est une création *ex-nihilo*. Les deux auteurs précisent :

À certaines phases de leur existence, elles se comportent comme celles du premier groupe, et à d'autres moments, comme celle du troisième. Par exemple, les débuts de la littérature québécoise reposent sur des textes rédigés par des colons, comme dans le cas des littératures du troisième ensemble².

Enfin, les deux dernières catégories concernent des littératures à la francité imposée, sur des territoires de diglossie comme par exemple la littérature du Maghreb ; et pour terminer, les littératures à l'indépendance problématique comme la littérature francophone du Luxembourg. Ce modèle est bien évidemment mouvant et les différentes littératures

¹Benoît Denis, Jean-Marie Klinkenberg, *La littérature belge. Précis d'histoire sociale*, op.cit., p. 34

²*Ibid.*, p. 48

francophones connaissent des phases d'attractions et des phases d'éloignement vis-à-vis du centre français. Les forces centripètes caractérisent une domination du centre littéraire face à une littérature périphérique dominée alors que les forces centrifuges sont les marques d'une littérature émergente. La force de ce modèle se trouve justement dans cette mouvance, les littératures françaises, espagnoles, italiennes, etc. étaient autrefois des littératures périphériques face à la centralité de l'ensemble littéraire latin. Elles sont devenues peu à peu des littératures émergentes pour finalement constituer aujourd'hui de véritables centres littéraires. On constate le même processus pour la littérature québécoise notamment, autrefois littérature coloniale qui aujourd'hui s'institutionnalise de plus en plus notamment parce que le Québec jouit d'une forte présence sur son territoire de maisons d'édition ou de structures légitimantes ainsi qu'un enseignement valorisant. Il a su en quelque sorte s'émanciper de la légitimation littéraire française. En revanche, la Belgique est en recherche permanente de reconnaissance institutionnelle de la part de la France ce qui lui vaut une institution littéraire peu autonome. Qu'est-ce qui explique cette différence, alors que ces pays constituent deux des plus importantes aires de la francophonie ? Quelle est l'histoire littéraire de ces deux nations et quelles sont les spécificités de leur littérature francophone ?

La littérature belge

Le développement qui suit permet une approche rapide de l'histoire de la littérature francophone en Belgique, ceci afin de faciliter la compréhension des phénomènes qui vont être détaillés par la suite. La contiguïté des territoires belges et français va influencer l'approche historique de la littérature francophone en Belgique. Comme nous l'avons déjà évoqué précédemment, les frontières de la Belgique ont été mouvantes et revendiquées par de nombreuses puissances voisines pendant de longues années, avant que le pays ne réclame son indépendance en 1830. La littérature belge francophone s'est donc construite au fur et à mesure de ses différentes évolutions sociales et politiques. Il est cependant préférable d'éviter de faire débiter l'histoire de la littérature belge au moment de l'indépendance et de la création du royaume en 1831 puisqu'elle est en réalité une construction cumulative sur un temps beaucoup plus long. Il ne faut donc pas tomber dans ce que Benoît Denis et Jean-Marie Klinkenberg appellent la « mythologie des commencement absolus¹ ». L'idée est de nuancer la question des

¹Benoît Denis, Jean-Marie Klinkenberg, *La littérature belge. Précis d'histoire sociale, op.cit.*, p. 73

origines de la littérature belge. En effet, depuis le Moyen-Age, des productions littéraires paraissent dans la partie occidentale du royaume de France mais la langue romane ayant influencé les écrits au-delà des limites du territoire, il est difficile de classer ces parutions en littérature belge ou littérature française. Les systèmes en place et les obédiences n'étant pas les mêmes, la comparaison est impossible et ne serait absolument pas pertinente. Difficile à considérer, la littérature belge d'avant 1831 est pourtant indispensable à la mise en place de la littérature contemporaine puisqu'elle sert de modèle à la littérature belge moderne. C'est en quelque sorte ces choix des références de la part des auteurs contemporains qui vont créer plus tard l'histoire de la littérature belge. Nous entrons dans le processus décrit par Benoît Denis et Jean-Marie Klinkenberg quant à l'émergence d'une littérature : pour exister, une littérature doit définir une ou plusieurs œuvres fondatrices qui vont entrer en intertextualité et servir de modèle aux productions futures. Mais au lendemain de la Révolution, les lettres françaises de Belgique ont du mal à exister. Tant de l'intérieur du pays que du point de vue européen, cette nouvelle littérature ne s'émancipe pas. L'appellation employée pour nommer cette littérature témoigne en premier lieu d'un désir d'assimilation à la littérature française dominante. De plus l'utilisation du français pour parler et surtout pour écrire en est une des causes principales, comme l'explique le dramaturge liégeois Hubert Joseph Evrard en 1845 : « [les] Belges qui écrivent en français [...] font de la littérature française et point d'autre. Il n'y a pas [non plus] de littérature suisse : comme à Bruxelles, on fait à Genève, de la littérature française¹. » Face à cette difficulté à exister, mais aussi face à la concurrence de la littérature flamande qui se développe de manière plus prospère, la contrefaçon de roman français va faire son entrée sur le marché littéraire belge laissant ainsi à l'écart les auteurs belges qui tentent de faire valoir leurs publications. Cette situation oblige la France à mettre en place une convention franco-belge, signée le 22 août 1852, qui prohibe l'importation de livres en langue française en Belgique. L'indépendance de la littérature belge pose donc quelques problèmes. D'autant plus que les courants littéraires à l'œuvre en France vont influencer les tendances littéraires belges. Chronologiquement, la Belgique va suivre la même évolution des genres littéraires qu'en France, avec un temps de décalage et des particularités qui lui sont propres. Ainsi, le temps fort du romantisme français intervient au moment de l'indépendance de la Belgique ; les auteurs belges vont donc se saisir de ce modèle, de manière moins excessive cependant. Un genre important se démarque également à la même époque, contribuant ainsi à faire naître les premières

¹Hubert Joseph Evrard, *Proverbes dramatiques*, Bruxelles, Boulard, 1845, cité dans J.P Bertrand, M. Biron, B. Denis, R. Grutnam (dir.), *Histoire de la littérature belge, 1830 – 2000*, Fayars, 2003, p. 29

spécificités de la littérature belge : le roman historique. Purement romantique, il va connaître un fort engouement jusqu'en 1870, et permettre ainsi de rendre vie au passé en utilisant la fiction ; cette littérature est aussi un moyen pour la Belgique de s'approprier son propre passé national. À ce moment-là, la littérature belge tente de se différencier de la littérature centrale. La seconde moitié des années 1850 voit l'apparition d'une forme de réalisme littéraire, issue de la volonté de représenter la vie quotidienne des classes moyennes, mais aussi celle des classes populaires, voire paysannes. Comme le modèle français, le réalisme va annoncer les prémices du naturalisme avec en chef de file Camille Lemonnier, qu'on nomme par raccourci le « Zola belge » : son naturalisme est moins une démarche scientifique qu'une vision biologique de l'histoire de l'humanité qui trouve son paroxysme dans son roman *Un mâle*¹, où l'homme entre en communion avec la nature. Une fois de plus la comparaison avec le modèle français est inévitable pour justifier l'histoire littéraire belge alors que cet auteur n'a pourtant pas réussi à se placer dans les milieux littéraires français de l'époque. Autre représentant majeur du naturalisme en Belgique : Georges Eekhoud, qui, à partir des années 1880 devient un romancier engagé et sulfureux. Il est le premier à aborder l'homosexualité dans ses romans. Il publie *Escal-Vigor*² en 1899, et fait immédiatement scandale avec son histoire d'amour entre deux hommes. Un procès aura même lieu mais face au soutien apporté à l'auteur, la justice prononcera un acquittement³. La fin du XIX^e siècle marque l'essor des revues littéraires avec notamment *La Jeune Belgique*, qui va signer un tournant pour la littérature belge :

Elle a identifié les premiers classiques de la littérature belge (De Coster, Lemonnier, etc.), a donné la parole aux jeunes prétendants et a ainsi préparé le succès de la génération symboliste⁴.

Petit à petit, la littérature belge s'est émancipée pour rentrer dans une phase de distanciation du modèle-centre qu'est la littérature française, et ceci tout en conservant son statut de littérature francophone. Mais l'entrée dans le XX^e siècle impose un changement radical de visage pour toute la communauté européenne, notamment après la Grande Guerre, qui cause un véritable traumatisme. La Belgique n'est pas épargnée par ces évolutions. En 1908, elle devient officiellement une puissance coloniale, ce qui va lui conférer une reconnaissance internationale, rejoignant ainsi ses voisins européens. De plus, et comme beaucoup de pays européens, les lendemains de guerre sont synonymes de nombreuses réformes sociales qui viennent structurer le pays. Mais l'unité belge perd

¹Camille Lemonnier, *Un mâle*, Bruxelles, Éditions Kristemaeckers, 1881

²Georges Eekhoud, *Escal-Vigor*, Paris, Mercure de France, 1899

³Nous étudierons la question plus en détails dans les parties suivantes.

⁴Benoît Denis, Jean-Marie Klinkenberg, *La littérature belge. Précis d'histoire sociale*, op.cit., p. 130

de sa superbe notamment face à une bataille bien connue et toujours d'actualité : celle qui oppose deux communautés linguistiques distinctes à savoir les Wallons et les Flamands. Benoît Denis et Jean-Marie Klinkenberg expliquent ce phénomène et ce qu'il en découle sur le plan littéraire :

Si le mythe unitaire disparaît, disparaît avec lui la synthèse culturelle qui le soutenait l'« âme belge » n'a plus de sens. Le mythe nordique, qui avait assuré la relative efficacité des forces centrifuges et l'émergence de l'identité littéraire de la Belgique, ne se maintient qu'en se vidant de son contenu et en devenant un stéréotype exotique destiné au public étranger¹.

Disparaît également à ce moment-là la surreprésentation de la littérature francophone en Belgique puisque le principe de l'unilinguisme des régions impose le Néerlandais comme langue officielle de la Flandre. Au lendemain de la naissance du royaume, la langue française est considérée comme la langue des élites, cela vaut même pour les flamands qui voient un bon nombre de leurs institutions adopter le français. Mais avec le principe d'unilinguisme, la littérature flamande acquiert de l'importance. Les auteurs ne se sentent plus contraints d'écrire en français pour obtenir une quelconque reconnaissance et les auteurs wallons qui le font encore sont maintenant considérés comme isolés et non plus comme majoritaires dans la partie Nord du pays (au-delà de la frontière linguistique). Les conséquences sur la littérature francophone belge sont immédiates : elle se retourne vers le centre parisien afin de se réaffirmer comme littérature belge de champ français. À ce moment pourtant, le pays se dote d'institutions permettant la reconnaissance nationale de la littérature belge (en 1920, l'ouverture de L'Académie royale de Langue et Littérature Française de Belgique) mais ce n'est cependant pas suffisant. L'école est un des vecteurs essentiels de la reconnaissance institutionnelle de la littérature mais « les programmes mettent surtout l'accent sur le canon littéraire français, la littérature belge étant souvent réduite à la portion congrue². ». Cela implique que les jeunes écoliers belges sont « formés à minorer l'importance et la cohérence du corpus littéraire belge³. » L'un des temps forts de l'histoire de la francophonie en Belgique est très certainement la publication du *Manifeste*, en 1937, par ceux que l'on nomme le Groupe du Lundi. La littérature belge en langue française deviendra alors la littérature française de Belgique. Ces auteurs forment également une vive critique du modèle régionaliste, trop « belgo-centré », et qui ne permet pas de reconnaissance au-delà des frontières du pays. Le pays va alors rentrer dans ce que Denis et Klinkenberg qualifient d'« entrisme », période lors de laquelle s'opère un

¹Benoît Denis, Jean-Marie Klinkenberg, *La littérature belge. Précis d'histoire sociale*, op.cit., p. 153

²*Ibid.* 42

³*Ibid.*, p. 43

délaissement de la reconnaissance, voire de la nationalité belge. Paris est renforcé en tant que centre littéraire ce qui appuie le statut de la Belgique comme périphérie francophone. Une singularité va permettre à la Belgique de se différencier des productions littéraires françaises : le genre fantastique ; à tel point qu'« au cours du XX^e siècle, le discours critique va faire du fantastique une constante de la littérature belge, tout en insistant sur son caractère distinctif d'avec la production française¹. » Même phénomène pour la bande dessinée qui connaît un véritable succès en Belgique au point que jusqu'aux années 1960 la BD belge va dominer l'espace francophone avec ses multiples héros, Tintin étant le plus connu d'entre tous. Malgré tout, la littérature Belge reste aujourd'hui une littérature dominée, captée par l'ensemble littéraire français. Elle peut être marquée par différentes périodes d'assimilation ou de différenciation vis-à-vis du centre français, elle n'en demeure pas moins une littérature périphérique. À l'inverse, la littérature québécoise, membre du groupe des littératures francophones, n'a pas usé des mêmes forces pour valoriser sa littérature au sein de l'espace francophone et au regard des productions littéraires françaises.

La littérature québécoise

Le Québec est l'une des aires principales de la Francophonie, hissant Montréal à la seconde place du classement des métropoles francophones, après Paris. Toutefois, il ne faut pas oublier que la littérature québécoise est une littérature à part entière, et non pas seulement une branche annexe de la littérature francophone comme la rappelle Catherine Pont-Humbert, écrivaine et journaliste littéraire : « La littérature du Québec n'est ni un rameau, ni une branche, ni une excroissance de la littérature française. Elle s'en distingue au même titre que la littérature des États-Unis se distingue de celle d'Angleterre². » Elle a su rassembler les conditions nécessaires à son émergence, pour s'émanciper petit à petit du modèle français, à l'inverse de la littérature belge. Un rapide historique de l'histoire de cette littérature va permettre de mieux considérer ses différents aspects. Paradoxalement, l'époque coloniale québécoise, marquée par l'arrivée d'un peuplement français, ne voit pas naître de littérature francophone à proprement parler. Il existe bien des écrits de voyages ou des correspondances faisant état d'une société naissante par-delà les océans, mais pas de grandes publications littéraires majeures. À partir de 1760 le

¹Benoît Denis, Jean-Marie Klinkenberg, *La littérature belge. Précis d'histoire sociale*, op.cit., p 187

²Catherine Pont-Humbert, *Littérature du Québec*, op.cit., p. 8

Canada devient une colonie britannique : l'élite française, toujours loyale à la couronne de Louis XV, décide de quitter le pays pour retourner vivre en France métropolitaine. Face à cette fuite des plus riches, les ouvriers et les paysans les plus pauvres n'ont d'autres choix que de rester sur place. Ils assistent donc à la construction de ce nouveau territoire anglais qui vient rejoindre les autres colonies britanniques nord-américaines. Durant cette période de transition, la langue française ne va pas beaucoup évoluer du moins pas autant que le français peut évoluer en France métropolitaine. Néanmoins, elle reste tout de même parlée dans les foyers des anciens colons français : cette époque n'est pas très riche du point de vue littéraire puisque les contes ou autres légendes se transmettent plutôt de bouche à oreille, l'oralité est privilégiée. La fin du XVIII^e siècle est également marquée par l'importance du journalisme, qui tient aussi lieu de littérature : les journaux à paraître sont nombreux, permettant ainsi une diffusion de la littérature canadienne-française qui se veut alors résistante face à l'arrivée de l'anglais : « La littérature de cette époque est une littérature de survivance ou de résistance [...] une conscience canadienne-française s'exprime au grand jour¹. » C'est à cette période, en 1837 que va paraître le premier roman franco-canadien de Philippe Aubert de Gaspé fils. Cet écrivain fait figure de précurseur car son roman, *L'influence d'un livre*², met en scène les aventures d'un paysan et tiendra notamment son succès du fait qu'il est riche en détail de l'histoire nationale et folklorique du pays. Vient ensuite l'avènement du roman de la terre :

Marqué par des préoccupations régionalistes, le roman du terroir est également respectueux de l'histoire et de la tradition. À la fois nationaliste et religieux, il est fondé sur le mythe de la condition paysanne proposée comme idéal de vie³.

Ce genre de roman caractéristique traduit une véritable aliénation de la société française, qui préfère se replier sur des traditions ancrées, une sorte de refuge, qui représentent pour elle le seul moyen de faire perdurer l'héritage français. Dans la même dynamique que la littérature belge, les premiers pas de la littérature québécoise collent au modèle de référence qu'est la littérature française. Puis jusqu'en 1930, le Québec, et surtout Montréal, fait face à une explosion des publications, de tous les genres, comme nous l'explique Catherine Pont-Humbert :

[Montréal] voit se multiplier les sociétés culturelles et les librairies. Autant de signes d'une collectivité active, vivante, productive qui permettaient d'espérer sur le plan littéraire une ouverture, un regain⁴.

¹Catherine Pont-Humbert, *Littérature du Québec, op.cit.*, p. 27

²Philippe Aubert de Gaspé, *L'influence d'un livre*, Bas-Canada, 1837

³Catherine Pont-Humbert, *Littérature du Québec, op.cit.*, p. 37

⁴*Ibid.*, p. 46

Au début du XX^e siècle le roman de la terre connaît son apogée mais voit également venir le temps de son déclin puisque la société littéraire en place ne souhaite plus valoriser un discours traditionaliste. Elle préfère développer une réelle littérature canadienne-française qu'elle estime être inexistante. Ce sont les années 1938 à 1945 qui marquent un tournant majeur pour la littérature canadienne-française puisque l'on passe du roman qui idéalise la terre à un roman plus urbain, qui s'inscrit dans les réalités sociales de son temps, impliquant à la fois une reconnaissance nationale mais aussi internationale. Dans la suite logique, le monde littéraire du futur Québec assiste à une crise identitaire du personnage de roman dans les années 1950 – 1960. Ce personnage se questionne davantage, reflétant ainsi les modes de pensée de son époque, et mettant en avant une certaine désaffection religieuse qu'il est important de souligner, le respect de la religion allait jusqu'alors de pair avec l'idéalisation de la terre canadienne-française. À ce moment, le peuple québécois opère une réelle rupture avec tout ce qu'il connaissait jusqu'alors. C'est ainsi que la Révolution tranquille¹ succède à une période autoritariste et nationaliste :

Pendant les années 1960, la littérature canadienne-française devient littérature québécoise, elle bénéficie d'un réveil de la conscience nationale lancée à la recherche de son identité et accède à sa pleine reconnaissance².

Dès 1968, un auteur québécois va se démarquer par l'audace de ses publications, mettant en scène des personnages marginaux : les homosexuels et les travestis. Michel Tremblay va ainsi publier *La Duchesse de Langeais*³ en 1968 et *Hosanna*⁴ en 1973. Hosanna, travesti montréalais, n'est pas sans rappeler la Divine de Jean Genet⁵, puisque ces deux œuvres peignent le portrait à la fois cruel et émouvant de l'univers des travestis. A cette même période, les premiers magazines homosexuels vont être publiés au Québec. *Le Thiers* est le tout premier périodique gay qui va véhiculer une image positive de l'homosexualité, le but du journal étant de dénoncer les absurdités véhiculées sur l'homosexualité tout en regroupant la communauté LGBT naissante. Parallèlement, la quête d'identité québécoise va déclencher une remise en cause de la légitimité de la langue parlée et écrite. Le joyal naît dans ce contexte de détachement du français, qui reste une forme de français ancien, dans un registre relativement soutenu. Union du français québécois et de l'anglais, il est parlé dans les banlieues ouvrières des villes du Québec, comme une sorte de *créole* québécois. Le joyal est davantage comparable à un

¹La Révolution tranquille désigne une période de réformes importantes et de modernisation de l'État Québécois dans les années 1960.

²Catherine Pont-Humbert, *Littérature du Québec, op.cit.*, p. 80

³Michel Tremblay, *La duchesse de Langeais*, Montréal, Leméac, 1973

⁴Michel Tremblay, *Hosanna*, Montréal, Leméac, 1973

⁵Jean Genet, *Notre-Dame-des-Fleurs*, Paris, Gallimard, 1976

niveau de langue qu'à une langue elle-même. On retrouve derrière la création de cette pseudo-langue un désir de vouloir exister linguistiquement parlant, c'est une façon de briser l'aliénation imposée par des siècles de colonisation. Les auteurs voient ainsi l'occasion de se démarquer du français pour être reconnus internationalement, la question de la reconnaissance nationale à l'international étant associée à celle de l'indépendance linguistique. L'enjeu de la langue dépasse le simple fait littéraire pour devenir un véritable objet de débat idéologique et politique :

Expression de l'aliénation du peuple québécois, opprimé par les anglophones et méprisé par les Français, et d'une sous-culture assumée comme telle, le joual est revendiqué par des intellectuels qui entendent marquer leur solidarité avec le peuple. [...] Très vite cette position "engagée" s'est figée en une idéologie qui identifie la culture québécoise à l'écriture joualisante. Ce dogmatisme n'a pas manqué de susciter des violentes polémiques en retour¹.

Les québécois sont partagés entre d'un côté l'affirmation d'une culture « joualisante » qui selon certains permettrait une reconnaissance internationale et de l'autre la persistance d'une société bilingue dont la possibilité du choix de la langue représente justement une force internationale. La question linguistique a donc longtemps fait l'objet de nombreux débats au Québec mais aujourd'hui elle a su être dépassée par le monde littéraire comme l'explique Michèle Lalonde :

Par langue québécoise en somme, je n'entends pas autre chose que la langue française elle-même, telle qu'elle s'est tout naturellement déterminée en Nouveau-Monde, à cent lieues de la Mère-Patrie²...

Elle souligne ici l'autonomie finalement acquise par le français québécois qui entraîne *de facto* une autonomie de la littérature québécoise. À ce moment, la littérature québécoise va accepter l'influence étasunienne qu'elle s'est toujours évertuée à rejeter. Cette acceptation amène aujourd'hui le Québec à valoriser son appartenance au continent Américain et ainsi à la littérature américaine. Toujours selon le modèle de Denis et Klinkenberg, les forces centrifuges ainsi que toutes les composantes précédentes ont amené la littérature québécoise à devenir aujourd'hui une littérature émergente. À titre de comparaison, et à l'inverse de la Belgique, il existe au Québec une reconnaissance institutionnelle de la littérature nationale notamment dans l'enseignement :

Au Québec, il existe un large consensus quant à l'existence d'une littérature nationale, et c'est donc très logiquement que l'enseignement secondaire accorde

¹Dominique Combe, *Les littératures francophones. Question, débats, polémiques*, op.cit., pp. 107 – 108

²Michèle Lalonde, *Défense et illustration de la langue québécoise*, 1979 citée dans Catherine Pont-Humbert, *Littérature du Québec*, op.cit., pp. 107 - 108

une place centrale à l'étude de la littérature québécoise, ne réservant qu'une part limitée à la littérature de France¹.

L'émergence de cette littérature, qui la pousse à dépasser le conflit identitaire, traduit aujourd'hui son entrée dans une dynamique nouvelle. L'espace francophone possède donc plusieurs littératures, qui ne sont pas toutes sur le même pied d'égalité. Il est évident que la littérature française a constitué et constitue toujours le modèle central d'où rayonnent des littératures périphériques. Au sein même de cette périphérie, certaines littératures, comme la québécoise, sont plus émergentes que d'autres, la Belgique restant encore dans l'ombre française. Ces spécificités littéraires dans les trois pays francophones de notre étude s'appliquent-elles à la question de l'homosexualité ?

¹Benoît Denis, Jean-Marie Klinkenberg, *La littérature belge. Précis d'histoire sociale*, op.cit., p. 42

II. De la race des tantes à la fierté gay

Le XIX^e siècle est incontestablement le siècle du roman. Cela vaut pour toute la littérature européenne. En France, la volonté des auteurs de l'époque est de peindre la réalité des sociétés de leur temps, c'est d'ailleurs ce que rappelle le Vicomte de Bonald : « la littérature est l'expression de la société, comme la parole est l'expression de l'homme¹. » Elle n'est plus simplement l'apanage de la bourgeoisie et des hautes sphères de la société mais elle parle idéalement à tous et chacun.

a. XIX^e et XX^e siècle, entre esthétique de la discrétion et force des sentiments

C'est à ce titre que le genre romanesque se présente comme un genre tout à fait propice au désir d'une peinture sociale de son époque comme nous l'explique Patrick Marot :

La poétique romanesque permettait mieux que celle du théâtre de déployer les détours de l'intériorité, les complexités du monde social, et l'épaisseur d'une temporalité dont l'évolution même de la société révélait qu'elle devait être désormais représentée sur un mode dynamique. Le déplacement des critères de la représentation et la prise en compte de nouveaux objets allaient dans le sens d'une primauté du narratif [...] la plasticité poétique d'un genre que son statut relativement subalterne dans la hiérarchie littéraire avait moins codifié que les autres [...] le rendait disponible et adaptable pour toutes les exigences de la représentation².

Le roman acquiert ainsi ses lettres de noblesses entraînant dans son sillage plusieurs changements majeurs. En effet ces nouvelles ambitions littéraires ne s'inscrivent pas nécessairement dans la réalité sociale du début du siècle. Le public réel est bien différent du public idéal à l'horizon des auteurs. Néanmoins, des évolutions sont observables permettant ainsi un accès à la littérature progressivement simplifié. Tout d'abord on note une forte augmentation du nombre de cabinets de lecture :

[Ils] offraient selon leur importance des services variés allant de la lecture sur place à la lecture à domicile, en abonnement journalier, hebdomadaire, mensuel ou annuel, pour un ou plusieurs journaux, avec ou sans livres, etc³.

¹Louis de Bonald, *Pensées sur divers sujets*, Paris, Adrien Le Clere, 1817

²Patrick Marot, *Histoire de la littérature française du XIX^e siècle*, Paris, Honoré Champion Éditeur, 2001, p. 97

³Daniel Courty (dir.), *Histoire de la littérature française*, Paris, Éditions Bordas, 2004, p. 485

Ces cabinets permettent un accès simplifié à la littérature pour toute une frange de la population qui en était exclue jusqu'alors. Dès 1793, la loi Lakanal va instituer un droit d'auteur pour régir les publications et permettre ainsi une réglementation de la production de plus en plus florissante. Cependant, comme nous l'avons déjà évoqué précédemment, l'imitation belge de romans français est une pratique répandue au XIX^e siècle. Néfaste pour les auteurs belges comme français, elle permet cependant un accès plus aisé à de grandes publications dont les prix étaient alors très élevés. Au Canada, les sociétés plus rurales inspirent les auteurs et donnent naissance au roman du terroir que nous avons déjà mentionné plus haut. Ce genre romanesque permet aux auteurs québécois du XIX^e siècle de dénoncer clairement leur opposition au romantisme, genre de prédilection des romanciers européens. La société traditionnelle et religieuse québécoise impose piété et nationalisme au romancier du XIX^e siècle, qui « refuse les expédients du feuilleton “made in France” et du romantisme¹ ». En effet, ces deux pratiques sont à l'œuvre chez les écrivains européens et Daniel Couty évoque notamment les dérives possibles du feuilleton-roman :

Évidemment, tout n'était pas de qualité dans ces feuilletons : écrits souvent à la va-vite, au jour le jour, sans plan préétabli, ils ouvrent une brèche importante dans une littérature considérée jusqu'alors comme un espace réservé².

Le roman-feuilleton est alors pensé pour être découpé en fragments à peu près autonomes qui sont publiés les uns à la suite des autres. Honoré de Balzac est un adepte de ce genre de publication et va même écrire le premier roman-feuilleton français, *La Vieille fille*³, en 1836. D'autres romans de la *Comédie Humaine* paraîtront en feuilleton comme la troisième partie d'*Illusions perdues*⁴. Si de chaque côté de l'Atlantique les influences romanesques diffèrent, les sociétés francophones se bâtissent en revanche sur des modèles de pensées communs : « En ce milieu du XVIII^e siècle, la sodomie est un problème principalement d'ordre religieux dans la colonie et une affaire majoritairement judiciaire dans la mère patrie, particulièrement à Paris⁵. » Mais la censure des mœurs se poursuit dans l'ensemble de l'espace francophone : l'esprit de tolérance est en nette régression. Alors qu'au XVIII^e siècle, les peines de bûcher pour homosexualité sont de moins en moins appliquées, les tribunaux continuent tout de même de condamner les pédérastes. Au XIX^e siècle, les luttes vont s'intensifier à la fois contre la prostitution masculine et

¹Daniel Courty (dir.), *Histoire de la littérature française*, op.cit., p. 120

²*Ibid.*, p. 486

³Honoré de Balzac, *La Vieille fille*, 1836

⁴Honoré de Balzac, *Illusions perdues*, 1837 - 1843

⁵Patrice Corriveau, *La répression des homosexuels au Québec et en France, du bûcher à la mairie*, op.cit., p. 69

aussi contre l'homosexualité : « Les statistiques pénales du chef de la police des mœurs de Paris, François Carlier, sont éloquentes. De 1860 à 1870, il dénombre 6342 affaires qui mettent en cause des pédérastes¹ ». Toutefois, nul besoin de chiffres ou lois pour comprendre que l'homosexualité est socialement réprouvée. En effet ces pratiques considérées comme déviantes mettent en péril les impératifs démographiques liés à la croissance économique. C'est dans ce climat négatif que le Professeur Ambroise Tardieu, médecin légiste français, va publier une étude qui va permettre de décrire et classer les différentes catégories d'homosexuels, du fou au malade². Cependant certains auteurs, qu'ils soient français, québécois ou belges, décident tout de même d'écrire l'homosexualité dans leurs romans. Le thème n'est pas nouveau dans la littérature et l'homosexualité est toujours un facteur de souffrance pour les auteurs du XIX^e siècle, cependant elle leur apporte une indéniable source d'inspiration et donne souvent naissance à des récits sur des amours interdites : la littérature devient alors un moyen de transgresser les tabous. Certains auteurs décident de peindre toutes les dimensions sociales de cette société conservatrice faisant ainsi de l'homosexualité une affaire de classes sociales. Dans *Le Père Goriot*³, Vautrin est très probablement le premier personnage de la littérature française à déclarer ne pas aimer les femmes, il ajoute « Pour moi, la femme n'est belle que quand elle ressemble à un homme⁴. » Ce bandit se situe au-dessus des lois (il s'échappe deux fois du bagne et cumule les infractions) mais aussi au-dessus des mœurs de son époque. Néanmoins avec Balzac l'homosexualité se lit en filigrane, elle revêt un caractère imperceptible pour un lecteur non averti et ce n'est souvent pas non plus l'approche que l'on favorise pour l'étude de la *Comédie Humaine*. Subtilement lié au personnage créé par Balzac, Marcel Proust va donner naissance à un personnage homosexuel qui va faire une entrée plus fracassante sur la scène littéraire : il s'agit de Palamède de Guermantes, Baron de Charlus. Philippe Berthier, auteur d'un ouvrage consacré à l'étude du personnage de Charlus, détaille les raisons du succès littéraire de ce personnage dans un chapitre justement intitulé « Monstre sacré » :

La véritable grande théâtreuse de la *Recherche* [...] à savoir la Charlus qui, sur un autre terrain et avec d'autres moyens [...] s'impose comme la star incontestée des planches mondaines. Son visage maquillé est déjà, en soi, celui d'une *persona*, le masque du comédien antique, destiné à dissimuler l'interprète, avec ses singularités, ses détails individualisants et donc limitatifs, derrière une abstraction

¹Patrice Corriveau, *La répression des homosexuels au Québec et en France, du bûcher à la mairie*, op.cit., p. 71

²Ambroise Tardieu, *Étude médico-légale sur les attentats aux mœurs*, Paris, 1859

³Honoré de Balzac, *Le père Goriot*, Paris, Edmond Werdet Éditions, 1835

⁴Honoré de Balzac, *Splendeurs et misères des courtisanes*, de Potter Éditions, 1838 - 1847

fonctionnelle immédiatement comprise par le public et lui conférant une forme d'exemplarité, une portée générale¹.

Dans une émission diffusée sur France Culture², Berthier explique que si Vautrin a pu servir de modèle au personnage du Baron, on retrouve un parallèle entre l'un des noms de Vautrin lorsqu'il se fait appeler *Carlos* Herrera et celui de Baron de *Charlus*. Les sonorités entre Carlos et Charlus sont relativement semblables ce qui pourrait confirmer l'hypothèse d'un éventuel hommage au personnage de Balzac. Mais toujours selon Philippe Berthier, le Vautrin de Balzac est moins risible que le Charlus de Proust. L'un est puissant par l'emprise qu'il exerce sur Lucien de Rubempré, le second est une caricature de l'homosexuel vu par une société empreinte d'une forte idéologie religieuse qui façonnera un personnage caricatural et stéréotypé. Philippe Berthier explique :

Le portrait du baron de Charlus comme l'inverti suprême présente des traits si caricaturaux qu'ils le mettent à distance et le rendent recevable, et presque nécessaire, comme un emploi de théâtre ou de cirque³.

Cet imaginaire va laisser une empreinte durable sur la représentation sociale de l'homosexualité pendant plusieurs dizaines d'années. Honoré de Balzac pose les bases d'une nouvelle réflexion sur le personnage et ses possibles mœurs ; réflexion vite reprise au début du XX^e siècle par Marcel Proust. Cependant, il existe aussi quelques romans publiés entre la fin du XIX^e siècle et le début du XX^e siècle par des auteurs qui avaient trouvé le courage d'écrire l'homosexualité à une époque où le sujet était encore marqué par de nombreux tabous. C'est dans son essai *Amants d'Apollon*⁴, que Dominique Fernandez se fait un devoir de restituer à ces auteurs une reconnaissance méritée et s'attarde notamment sur Jean Binet-Valmer, auteur franco-suisse qui publie en 1910 l'un de ses premiers romans intitulé *Lucien*⁵. Selon Dominique Fernandez, il s'agit de l'un des seuls romans positifs de cette période : l'auteur est un romancier bourgeois, lu par la bourgeoisie et qui se fait ici l'avocat des homosexuels. La trame narrative assez classique reprend l'histoire d'une famille bourgeoise parisienne secouée par l'annonce de l'homosexualité du fils. L'auteur présente un jeune Lucien, reconnu comme homosexuel par son médecin de père, et qui « est tenu à l'œil par deux pouvoirs : la police et la médecine, qui se sont substituées, depuis la fin du XIX^e siècle, à l'Église et assument

¹Philippe Berthier, *Charlus*, Paris, Éditions de Fallois, 2017, p. 49

²<https://www.franceculture.fr/emissions/les-chemins-de-la-philosophie/la-virilite-34-le-troisieme-sexe-du-baron-de-charlus> [consulté le 06/08/2019]

³Philippe Berthier, *Charlus*, *op.cit.*, p. 113

⁴Dominique Fernandez, *Amants d'Apollon*, Paris, Grasset, 2015

⁵Jean Binet-Valmer, *Lucien*, Ollendorf, 1910

désormais la mission d'encadrer le coupable et d'assurer l'ordre moral¹. » La modernité du propos tient dans la réaction anti-bourgeoise de Lucien face à son père : « Pour le reste, j'ai le droit de vivre, j'entends vivre ma vie² ! » En allant à la rencontre d'autres homosexuels, Lucien a réussi à accepter qui il était. Ce qui le fait souffrir désormais c'est le rejet de sa famille et notamment celui de son père. C'est notamment grâce à Reginald que Lucien va s'émanciper : il va lui apprendre ce que Dominique Fernandez qualifie comme étant le vrai sexe mâle, en témoigne les mots de Lucien : « Avant de le connaître, j'étais un pauvre être qui agonisait sous la honte ! ... Il m'a rendu le courage et l'orgueil, oui ! l'orgueil³ !... » Il quitte alors sa famille pour rejoindre son amant en Italie, laissant entrevoir ainsi une fin heureuse pour un couple d'hommes amoureux. Dominique Fernandez souligne la particularité de ce roman, qui le distingue justement des précédents par cette fin heureuse : « Le drame, ce n'était plus l'homosexualité du fils, c'était l'homophobie du père. Le roman arrachait l'homosexualité à la honte, la clandestinité⁴. » Ces temps difficiles pour les homosexuels n'inspirent pas l'écriture de romans optimistes. La réalité, vue sous le prisme des inégalités sociales, est difficile à vivre pour tout le monde et cela peu importe le rang de chaque individu.

Société et homosexualité : Quand Proust, Yourcenar ou encore Eekhoud en font une affaire de classes sociales

Les auteurs francophones du XX^e siècle ont fait le choix de questionner toutes les couches sociales, le panel de textes couvre donc tous les milieux présents en ce début de siècle : les hautes sphères sociales pour Marcel Proust et Marguerite Yourcenar ou encore le prolétariat pour George Eekhoud ou Marie-Claire Blais. Il s'agit bien d'écrire sur les contemporains issus de toutes les classes sociales. Nous sommes encore loin des discours tenus par les auteurs contemporains qui prônent des valeurs modernes d'acceptation de soi, de sa sexualité et de son corps. Néanmoins le mouvement est enclenché. L'homosexualité fait son entrée en littérature en tant que sujet, elle est écrite de manière directe par certains auteurs dont Marcel Proust, ou de manière plus indirecte, à la mode de Balzac, comme va le faire Marguerite Yourcenar par exemple. Dans un article qui se penche sur les œuvres de l'auteure, Vicente Torres Mariño évoque les raisons

¹Dominique Fernandez, *Amants d'Apollon*, op.cit., p. 370

²La rareté des romans édités ne m'a pas permis de consulter le roman. Cette citation est extraite de l'analyse de Dominique Fernandez dans *Amants d'Apollon*, Paris, Grasset, 2015, p. 370

³Même remarque que la citation précédente. Voir Dominique Fernandez, *Amants d'Apollon*, op.cit., p. 372

⁴Dominique Fernandez, *Amants d'Apollon*, op.cit., p. 374

de cette pudeur littéraire de la part des auteurs francophones. Il fait notamment un point sur la situation politique et sociale de la France au temps de la publication d'*Alexis* :

Et c'est à partir des politiques répressives dans le domaine de la morale et de la sexualité [...] que la censure de l'État, articulée autour de l'Église et des valeurs traditionnelles, contre la littérature "immorale", accusée de "féminiser la nation", rentre dans une période de vigueurs nouvelles : on exerce un véritable contrôle sur les publications littéraires [...] Rien qu'entre 1910 et 1914 on assiste à 175 procès, échelonnés par d'autres poursuites ou condamnations qui se suivent après la Libération¹

Le contrôle mis en place par l'État Français instaure une forme d'autocensure et touche la liberté d'écriture de chaque auteur. Marcel Proust et Marguerite Yourcenar témoignent en un sens de ce contrôle exercé sur la liberté d'écrire.

- Marcel Proust et Marguerite Yourcenar, deux auteurs pour deux homosexualités

Dans l'un de ses premiers romans publié en 1929, *Alexis ou le traité du vain combat*², Marguerite Yourcenar met en scène un jeune musicien qui écrit une longue lettre à sa femme afin de lui avouer la nature exacte de ses désirs les plus profonds : il est en réalité homosexuel. À ce titre, Marcel Proust préfère employer le terme d'inverti plutôt que celui d'homosexuel, encore trop associé au milieu médical à l'époque. Tout comme Alexis chez Yourcenar, nombreux sont les personnages de *la Recherche* à être invertis. Dans son œuvre, Proust aborde tant l'homosexualité féminine que l'homosexualité masculine. Le Narrateur de *la Recherche* découvre l'homosexualité de Charlus en assistant de loin aux ébats de Jupien et du Baron. Il est important de mentionner cette scène ici puisqu'elle est dans *la Recherche*, ainsi que dans la littérature française du début du XX^e siècle, relativement inédite. Malgré lui, le Narrateur va se retrouver le témoin oculaire mais surtout auditif de la première rencontre entre Jupien, giletier de son état, et le baron de Charlus venu rendre visite à sa tante Mme de Villeparisis. Le baron a un véritable coup de foudre pour le petit ouvrier, et le Narrateur observe le ballet amoureux des deux hommes. Proust choisit la métaphore florale du bourdon qui vient féconder l'orchidée de manière à laisser entendre que Charlus et Jupien sont sur le point d'avoir des relations sexuelles :

¹Vicente Torres Mariño, « De la difficulté d'être (homosexuel) : *Alexis ou le traité du vain combat* » dans Bruno Blanckeman, *Les Diagonales du temps*, Presses Universitaires de Rennes, <https://books.openedition.org/pur/32376?lang=fr> [consulté en ligne le 13/08/19]

²Marguerite Yourcenar, *Alexis ou le traité du vain combat*, Paris, Gallimard, 1978

J'avais perdu de vue le bourdon, je ne savais pas s'il était l'insecte qu'il fallait à l'orchidée, mais je ne doutais plus, pour un insecte très rare et une fleur captive, de la possibilité miraculeuse de se conjoindre¹.

Il va d'ailleurs expliciter l'utilisation de cette métaphore : « simple comparaison [...] et sans la moindre prétention scientifique de rapprocher certaines lois de la botanique et ce qu'on appelle parfois fort mal l'homosexualité². » Philippe Berthier utilisera l'expression de « poésie botanique³ » qui narre l'assouvissement d'une véritable pulsion triviale entre les deux hommes. En effet il s'agit véritablement d'une passion animale qui les anime lors de leur première rencontre : « ces sons étaient si violents [...] j'aurais pu croire qu'une personne en égorgeait une autre [...] J'en conclus plus tard qu'il y a une chose aussi bruyante que la souffrance, c'est le plaisir⁴. » Grâce à cette relation amoureuse, Jupien va pouvoir accéder à de plus hautes fonctions : un changement de classe sociale lui permettant de devenir tenancier d'un bordel pour homme. Cependant comme par opposition à ce qu'est réellement Marcel Proust, le Narrateur de *la Recherche* est un homme à femmes, un grand séducteur et même l'un des rares personnages à ne pas être homosexuel.

- Alexis ou le double reflet ; à la fois Charlus et Proust

On note un point commun entre Marcel Proust et l'Alexis de Yourcenar, pour qui le discours médical reste la vision retenue de l'homosexualité au début du XX^e siècle. L'idée est tellement bien ancrée chez Alexis que pas une seule fois nous n'allons lire le mot « homosexuel » ou « homosexualité » dans le roman de Marguerite Yourcenar. Dans une *interview*⁵ accordée à Bernard Pivot l'auteure explique ne pas aimer « les étiquettes » ce qui justifierait l'absence de ces deux termes dans son roman. Alexis se défendra d'une autre façon : « Je sais qu'il y a des noms pour toutes les maladies, et que ce dont je [...] parle passe pour être une maladie⁶. » Andrea Hynynen revient sur la sexualité dans les œuvres de Marguerite Yourcenar. Selon elle il faut « rattacher le texte yourcenarien à un certain moment dans l'histoire de l'homosexualité⁷ ». Elle évoque notamment « le débat

¹Marcel Proust, *Sodome et Gomorrhe*, Paris, Éditions Gallimard, 1988, p. 8

²*Ibidem*.

³Philippe Berthier, *Charlus*, *op.cit.*, p.114

⁴Marcel Proust, *Sodome et Gomorrhe*, *op.cit.*, p. 11

⁵<https://www.youtube.com/watch?v=QZFuolkWKPA> [consulté le 15/08/2019]

⁶Marguerite Yourcenar, *Alexis ou le traité du vain combat*, *op.cit.*, p. 18

⁷Andrea Hynynen, « Le chercheur queer et le roman historique : quelques défis de Marguerite Yourcenar », *Itinéraires* [en ligne] 2011-1 | 2011, p. 147, <https://journals.openedition.org/itineraires/1670> [consulté en ligne le 17/08/2019]

médical et psychanalytique qui [...] se prolongea pendant les premières décennies du XX^e siècle, en France également¹. » Le baron de Charlus, quant à lui est le personnage homosexuel le plus connu créé par Proust. Le baron est décrit comme un homme au physique entretenu, quoi qu'ayant un embonpoint prononcé. Il pratique des activités sportives qu'il considère viriles, porte des costumes classiques, voire même fades et refuse d'exhiber le moindre bijou. On comprend alors qu'il met un point d'honneur à se construire une image sociale en opposition à ce que sont les stéréotypes d'un inverti au début du XX^e siècle. De plus il se refuse toute extravagance, pourtant comme le souligne Philippe Berthier dans son ouvrage *Charlus*, certains signes le trahissent. Sa démarche chaloupée, la rose accrochée à sa boutonnière, son teint de plus en plus fardé à mesure qu'il prend de l'âge ou encore sa voix, font de son inversion un véritable secret de polichinelle. À ce titre, Philippe Berthier précise :

On dirait que cette voix foncièrement désaccordée n'a pas trouvé son assise, qu'elle hésite entre plusieurs sexes divergents : [...] « dont le chant rappelle le duo alterné d'un jeune homme et d'une femme » [...] (II, 122-123)²

Le Narrateur ayant également remarqué cette particularité va finir par se demander si cette voix est héréditaire (les Guermantes ayant tous une voix emplie de préciosité) ou si elle est un trait caractéristique à tous les invertis, permettant ainsi de les reconnaître comme tels. Dans les premières pages de *Sodome et Gomorrhe*, le Narrateur nous livre son ressenti à propos de Charlus :

Ce à quoi me faisait penser cet homme qui était si épris, qui se piquait si fort de virilité, à qui tout le monde semblait odieusement efféminé, ce à quoi il me faisait penser tout d'un coup, tant il en avait passagèrement les traits, l'expression, le sourire, c'était à une femme³ !

Il s'ensuit alors un long exposé sur ces êtres « dont l'idéal est viril, justement parce que leur tempérament est féminin, et qui sont dans la vie pareils, en apparence seulement, aux autres hommes⁴ » La race des tantes est née. Alexis va vivre dans l'ombre de ces mêmes carcans sociaux qui vont le pousser dans un premier temps à refuser d'accepter la personne qu'il est réellement. Vicente Torres Marino écrit : « il condense et reflète l'atmosphère morale qui règne en matière sexuelle et les problématiques religieuses des premières décennies du XX^e siècle⁵. » Tout d'abord Alexis rejette très tôt les figures

¹Andrea Hynynen, « Le chercheur queer et le roman historique : quelques défis de Marguerite Yourcenar », *art.cit.*, p. 147

²Philippe Berthier, *Charlus*, *op.cit.*, p. 45

³Marcel Proust, *Sodome et Gomorrhe*, *op.cit.*, p. 6

⁴Marcel Proust, *A la recherche du temps perdu*, Paris, Robert Laffont, 1987, p. 509

⁵Vicente Torres Mariño, « De la difficulté d'être (homosexuel) : *Alexis ou le traité du vain combat* », *op.cit.*

masculines qui l'entourent : « Nous avons peur de mon père ; plus tard, de mes frères aînés¹. » Il est très proche de sa mère et ne voit pas les modèles familiaux masculins comme des figures identificatoires mais au contraire il les tient à distance. Andrea Hynynen explique :

Alexis décrit son enfance et sa jeunesse de manière à évoquer les interprétations de l'homosexualité comme une inversion de genre, telles que la théorie de l'uranisme avancée par Karl Heinrich Ulrichs dans les années 1860 [...] Le narrateur-héros s'attribue des qualités qu'il associe autrement aux femmes : timidité, silence, sensibilité².

Comme Charlus, la sexualité d'Alexis s'inscrit dans un cadre religieux et très répressif qui va imposer toute déviance comme une forme de péché. Cette prédominance de la religion est un trait caractéristique des hautes sphères sociales du début du XX^e siècle auxquelles les deux personnages appartiennent. Il n'est donc pas étonnant que les deux hommes aient dans un premier temps choisi de mener une vie tout à fait conformiste. En effet, le baron de Charlus est veuf, quant à Alexis il est marié à Monique et ils ont ensemble un jeune garçon. Le mariage n'a pour objectif que de justifier sa normalité auprès des spectateurs, pour ainsi rentrer dans le cadre hétéronormatif et procréateur présenté par l'Église catholique. À ce propos, Alexis va confirmer lui-même cette théorie selon laquelle le modèle hétérocentré permettrait de cacher la réelle nature des sentiments : « Mes idées religieuses me portaient à voir, dans le mariage, le seul idéal innocent et permis³ ». Toujours selon Vicente Torres Marino, Alexis, et par extension Charlus, répond à ce qu'il nomme la « triple injonction de l'ordre bourgeois » à savoir : le mariage, la procréation et l'héritage. Pour les deux héros, le fait d'appartenir à de vieilles familles de la noblesse ou de la bourgeoisie leur impose un devoir familial ainsi qu'une responsabilité sociale incompatible avec la nature de leurs désirs. Dans *La Recherche*, le bordel tenu par Jupien est un facteur de mixité sociale qui va permettre une remise en cause du statut de chacun où les perceptions et les personnages vont pouvoir changer. Cette remise en cause de l'ordre social établi est également présente dans l'œuvre de Yourcenar.

- Homosexualité et bourgeoisie : le plaisir du vice chez Charlus

Philippe Berthier décrit le bordel tenu par Jupien de la façon suivante :

¹Marguerite Yourcenar, *Alexis ou le traité du vain combat*, *op.cit.*, p. 21

²Andrea Hynynen, « Le chercheur queer et le roman historique : quelques défis de Marguerite Yourcenar », *op.cit.*, p. 147

³Marguerite Yourcenar, *Alexis ou le traité du vain combat*, *op.cit.*, p. 60

L'hôtel Jupien est un *melting-pot* social où, dans un contrat sexuel librement consenti hors des balises de la morale officielle, fraternisent des représentants de milieux qui, dans des circonstances ordinaires, n'entreraient jamais en contact. La foire aux amants d'occasion, le marché d'occasion des amants, la brocante homo-érotique scelle la débâcle de Marx et la fin de la lutte des classes en proposant l'exemple réconfortant d'une enclave où les antagonismes idéologiques les plus virulents rendent les armes, vaincus par un principe supérieur.¹

Le principe supérieur mentionné par Philippe Berthier étant bien évidemment les pulsions sexuelles de chacun. Elles sont difficilement contrôlables et encore moins avouables, et représentent un maillon solidarissant toutes les classes sociales. Le personnage de Charlus le démontre bien : malgré son fort caractère qui en fait une personne redoutée de tous, le baron s'adonne à des plaisirs coupables, voire sadomasochistes dans le bordel de Jupien. Effectivement à la fin de l'œuvre le Narrateur surprend Charlus enchaîné et se faisant fouetter par un autre homme. Le baron demande grâce au bourreau qui insulte l'aristocrate de « crapule² ». Dominique Fernandez explique cette idée selon laquelle Proust démantèle l'ordre social « dans l'épisode étincelant de Charlus et Jupien : l'homosexualité comme transgression sociale, démolition des barrières entre classes et donc véritable libération de l'individu³. » Alexis va être confronté à des rencontres similaires, la morale pesant sur la nature de ses désirs l'oblige à les assouvir à la tombée du jour, avec des inconnus bien évidemment : « Ne vous effrayez pas : je ne décrirai rien ; je ne dirai pas les noms ; j'ai même oublié les noms, ou je ne les ai jamais sus⁴. » Toutefois, Alexis va réussir à s'affranchir de ces dogmes religieux et sociaux pour vivre en paix avec la personne qu'il est réellement ; là est tout l'objet de cette longue lettre écrite à Monique :

[J]'aime [...] mieux la faute (si c'en est une) qu'un déni de soi si proche de la démence. La vie m'a fait ce que je suis, prisonnier (si l'on veut) d'instincts que je n'ai pas choisis [...] et cet acquiescement, je l'espère, à défaut du bonheur, me procurera la sérénité⁵.

On note les expressions entre parenthèses qui signifient qu'aujourd'hui Alexis accepte plus facilement ce qui autrefois lui faisait mal tout, en marquant tout de même une certaine retenue. La nouveauté de cette acceptation de soi se révèle par ces phrases entre parenthèses qui sont certes écrites mais pas encore pleinement assumées par l'auteur de la lettre. Vicente Torres Marino conclue :

¹Philippe Berthier, *Charlus*, op.cit., p. 122

²Marcel Proust, *Sodome et Gomorrhe*, op.cit., p. 394

³Dominique Fernandez, « Préface » dans François Carlier, *La prostitution antiphysique*, Paris, Le Sycomore, 1981, p. 3

⁴Marguerite Yourcenar, *Alexis ou le traité du vain combat*, op.cit., p. 42

⁵*Ibid.*, p. 75

La victoire d'Alexis consiste justement dans cette lucidité du regard et du jugement, dans l'affirmation de son individualité par rapport aux "nécessités sociales", à "la mode" et "aux croyances" [...] La reconnaissance de sa différence emmène Alexis à la revendication de la nature humaine, à l'acceptation de sa propre morale, à la sérénité et à la liberté¹.

À l'inverse de l'Alexis libéré, les autres personnages homosexuels de *la Recherche* n'offrent guère un portrait attrayant : la majorité d'entre eux sont mariés et ont fondé une famille démontrant ainsi qu'ils n'arrivent pas à se détacher du modèle hétérocentré. L'homosexualité omniprésente doit pourtant se cantonner à des espaces cachés et des temps secrets. Ils se séduisent pour une nuit, en espérant ne pas se recroiser et si par malheur cela arrive, les regards témoignent des passions inavouées de chacun. Le duc de Châtellerauld peut en attester ; lors d'une réception donnée par le prince et la princesse de Guermantes, il se rend compte que l'aboyeur chargé d'annoncer son nom est l'homme avec qui il a eu une aventure amoureuse deux jours avant. L'image est posée de manière négative, ne laissant qu'à l'homosexualité une part de honte. Marcel Proust donne alors l'impression de mépriser une sexualité qui pourtant est la sienne, de ridiculiser un milieu social auquel il appartient ; néanmoins, la volonté de l'auteur est toute autre. Dans une lettre adressée au journaliste et poète français Charles Maurras, et dont Philippe Berthier nous rapporte le contenu, Marcel Proust explique sa démarche :

En ces temps-là, ces goûts, traduits bien souvent de la mode, du désir d'être pareil aux autres, étaient naturels. Tant de siècles de réprobation ne les ont plus laissés survivre que chez les malades impuissants à les guérir. Et voilà pourquoi j'ai l'air de blâmer dans ces livres ce que je ne blâme pas, tandis que je suis sans plaisir les vallées empestées par les poix et le soufre².

Contre toute attente, Palamède de Guermantes va marquer les milieux littéraires pendant plusieurs années. Quatorze ans après la publication du premier tome de *la Recherche*, Marguerite Yourcenar fait naître un personnage homosexuel beaucoup moins excentrique que le Charlus de Proust. Tout aussi torturé, il n'a pourtant pas le même vécu du monde social qui l'entoure et quoique plus puritain que Palamède de Guermantes, il réussit néanmoins à se libérer de ses lourdes chaînes pour offrir aux lecteurs l'image d'un dénouement triomphant. Comme on peut se l'imaginer, le sujet ne s'est pas uniquement limité aux hautes sphères de la société. Certains auteurs, à l'instar du belge Georges Eekhoud ou de la québécoise Marie-Claire Blais, décident de peindre l'homosexualité dans les couches sociales les moins favorisées, sans privilèges aucuns, ce qui donne une tout autre vision de cette sexualité.

¹Vicente Torres Mariño, « De la difficulté d'être (homosexuel) : *Alexis ou le traité du vain combat* », *op.cit.*

²Philippe Berthier, *Charlus*, *op.cit.*, p. 134

- Homosexualité : la pauvreté vicieuse chez Marie-Claire Blais ou Georges Eekhoud

L'homosexualité peut aussi être racontée dans ce qu'elle a de plus triviale. Elle ne prend pas la forme d'une critique sociale ou d'une volonté de comprendre la différence mais bien de l'évocation d'un état, tel qu'il peut l'être dans les plus basses couches de la société. Cet état n'est pas nécessairement identifié comme de l'homosexualité, même s'il est forcément compris comme tel par le lecteur. C'est de cette façon que Marie-Claire Blais a choisi d'évoquer le sujet dans son roman *Une saison dans la vie d'Emmanuel*¹ paru en 1965. Le roman fait état de la pauvreté et de la misère d'une famille rurale québécoise dont les seize membres sont soumis à l'autorité de Grand-Mère Antoinette. Le cadre spatio-temporel n'est pas clairement défini, le lecteur sait seulement que l'action se déroule dans un petit village de campagne, en période d'après-guerre. Emmanuel est le dernier né de cette grande fratrie et l'œuvre s'attache à raconter l'histoire de ses aînés durant sa première année de vie. En réalité, le personnage principal de ce roman est Jean le Maigre, l'un des frères aînés d'Emmanuel. C'est un enfant chétif et souvent malade, ce qui lui confère un caractère pessimiste. Il réussit néanmoins à s'évader grâce à la force de son imaginaire et de son écriture. Les enfants grandissent dans une période d'obscurantisme où l'on ressent une forte domination du clergé catholique. Néanmoins la contestation religieuse est aussi très présente tant dans les paroles que dans les actes. Le manque de moyens oblige quatre des grands frères à dormir dans le même lit, ouvrant ainsi la porte à des découvertes sexuelles pourtant réprimées par la morale catholique. Par les nuits les plus froides, les garçons se réchauffent grâce à la masturbation collective, voire plus : « Maintenant, je n'ai plus froid, dit le Septième, qui appréciait les chaudes caresses de son frère [...] Soudain : “*Non, défense de toucher à mon derrière, il brûle comme un brasier !*”². » L'auteure retire tout plaisir de cette pratique sexuelle : face à la misère les enfants n'ont pas d'autres solutions possibles pour se réchauffer. C'est en cela que l'homosexualité s'impose sans pourtant être directement nommée. Involontairement, les adolescents posent l'acte sexuel comme une provocation à la domination religieuse. On comprend dans ce paragraphe que c'est une habitude pour les jeunes frères : « Si tu continues à te plaindre comme une petite vierge des bois, dit Jean Le Maigre, je vais

¹Marie-Claire Blais, *Une saison dans la vie d'Emmanuel*, Québec, Éditions du Jour, 1965

²*Ibid.*, p. 50

réveiller Pomme, lui au moins ne parle pas en même temps...¹ » Cependant, ils ressentent le besoin de se confesser immédiatement après la jouissance. Leurs séances masturbatoires sont associées à un péché coupable qui pourrait les envoyer en enfer mais pour autant les deux frères ressentent la satisfaction d'une tâche accomplie :

Jean Le Maigre se tut un instant, car coulait à ses doigts la dernière caresse mouillée du Septième.

- Eh bien, reprit Jean Le Maigre, qui maîtrisa vite fait un petit frémissement, nous avons bien travaillé [...]

- J'aimerais beaucoup me confesser tout de suite, dit le Septième, qui résistait mal au sommeil, et qui voyait danser les flammes de l'enfer sur le mur.²

Toutefois, comme nous pouvons le souligner dans cet extrait, la place de la religion est telle que la sexualité, et d'autant plus l'homosexualité, est intégrée comme un péché, une salissure à nettoyer le plus rapidement possible grâce à la confession. Ce n'est pas seulement une volonté de se défaire des traces physiques laissées par cette jouissance – le sperme coulant sur les doigts de Jean Le Maigre – mais aussi le besoin de purifier son esprit de cette marque du mal. Cette idée d'impureté de la sexualité et davantage de la sexualité homosexuelle est présente dans l'ensemble des pays francophones étudiés. En effet au XIX^e siècle, les courants hygiénistes sont en plein essor notamment grâce à la montée en puissance de la bourgeoisie. Thierry Pastorello explique qu'à cette époque deux discours existent : un souci d'hygiène émanant du monde médical et un souci de propreté trouvant son origine dans la montée progressive de la bourgeoisie. Selon lui, la rencontre de ces deux courants ferait basculer l'hygiénisme dans la morale, d'autant plus que la littérature de l'époque se saisit de ce thème. Il appuie ces propos³ en citant Alain Corbin, historien français spécialiste du XIX^e siècle en France :

Ces auteurs [du XIX^e siècle] créent des catégories de gens emblématiques d'une mauvaise hygiène : le milieu d'où l'on est issu détermine notre hygiène. De ce point de vue, le pédéraste sera vu comme manquant d'hygiène en raison de sa vie désordonnée⁴.

Il n'est donc pas étonnant que les personnages homosexuels deviennent des parias aux pratiques rebutantes pour la société. Toutefois pour reprendre l'exemple des frères d'Emmanuel dans le roman de Marie-Claire Bais, on pourrait considérer qu'ils ne sont

¹Marie-Claire Blais, *Une saison dans la vie*, *op.cit.*, p. 50

²*Ibid.*, pp. 51-52

³Thierry Pastorello, « Stigmatisation et identification des pratiques homosexuelles masculines à travers des membres des classes populaires parisiennes au cours de la première partie du xix^e siècle », *L'Atelier du Centre de recherches historiques*, 08 | 2011, mis en ligne le 23 avril 2011, [consulté en ligne le 07 septembre 2019] <http://journals.openedition.org/acrh/3808>

⁴Alain Corbin, *Le Miasme et la jonquille : l'odorat et l'imaginaire social xviii^e-xix^e siècle*, Paris, Flammarion, 2008

pas pédérastes ; s'ils ont recours à ces pratiques sexuelles c'est notamment pour des raisons que l'on peut qualifier d'économiques, à savoir la pauvreté de la famille qui entraîne l'absence de chauffage. La masturbation leur permettant ainsi de se réchauffer à moindre coup. La pratique exclue ainsi toute volonté de sentimentalisme et renvoie les deux personnages à leur condition de pauvreté extrême, tout en n'excluant pas complètement le plaisir ressenti par les adolescents. En France, un auteur va suivre cette volonté de révéler l'homosexualité des couches sociales abandonnées. L'approche homosexuelle de Genet est crue, il ne mâche pas ses mots lorsqu'il fait parler Divine, dans *Notre-Dame-des-Fleurs*¹. Elle représente la pauvreté parisienne, ce que la société bourgeoise rejette en masse. Sa vision de l'homosexualité est négative, d'ailleurs l'auteur « ne s'intéresse pas à l'homosexualité comme mode de vie, mais expression d'une rébellion contre la société². » Cette rébellion se fera alors nécessairement dans la négativité : « C'est sans doute pourquoi Jean Genet ne cherche pas à l'expliquer et préfère établir un constat pessimiste de la condition homosexuelle³. » Frédéric Martel écrit : « Par un ton déculpabilisant et un vocabulaire cru, Genet s'oppose à la fois au *Corydon*⁴ de Gide et au *Livre blanc*⁵ anonyme de Cocteau⁶. » Le climat social de l'époque pousse la majorité des écrivains à une forme de clandestinité pourtant Genet fait figure de précurseur puisque la plupart des écrivains de l'époque n'avaient pas pris conscience de cette liberté d'écriture possible :

Il suppose d'avoir pris conscience du comique que peuvent engendrer les contraintes mêmes de la vie homosexuelle dans nos sociétés. Or, cet état d'esprit n'a réellement vu le jour que parmi les écrivains contemporains. Sans doute est-ce pour cette raison que l'on en trouve certaines prémises dans l'œuvre de Jean Genet, qui est d'une facture plus contemporaine. Jamais mieux que dans *Notre-Dame-des-Fleurs*, il ne décrit les ridicules des invertis entre eux. [...] Tandis qu'au début du XX^e siècle, l'homosexualité étant taboue, son évocation pouvait revêtir une forte valeur symbolique. C'est d'autant plus vrai pour l'œuvre de Genet qui [...] s'est plu à exploiter ce qu'il pouvait y avoir de révolutionnaire dans l'homosexualité⁷.

En même temps mais en Belgique, en ce tout début du XX^e siècle, il est un second auteur qui va prendre le contre-pied des discours sur l'homosexualité de son époque : il s'agit de

¹Jean Genet, *Notre-Dame-des-Fleurs*, Paris, 1943

²Patrick Dubuis, *Émergence de l'homosexualité dans la littérature française d'André Gide à Jean Genet*, Paris, L'Harmattan, 2001, p. 53

³*Ibidem*.

⁴André Gide, *Corydon*, Paris, Gallimard, 1924, 160 p.F

⁵Jean Cocteau, *Le livre blanc*, Paris, Maurice Sachs Éditions, 1928

⁶Frédéric Martel, *Le rose et le noir. Les Homosexuels en France depuis 1968*, op.cit., p. 62

⁷Patrick Dubuis, *Émergence de l'homosexualité dans la littérature française d'André Gide à Jean Genet*, op.cit., pp. 283 - 284

Georges Eekhoud. Il se place à mi-chemin entre l'homosexualité bourgeoise et le vice populaire. Dès son premier roman¹ il porte un intérêt esthétique tout particulier aux héros parias ainsi qu'aux déshérités. En 1899 il publie *Escal-Vigor*², le tout premier roman en littérature française belge à traiter ouvertement de l'homosexualité. Dans son analyse du roman³, Caroline Granier propose de lire *Escal-Vigor* comme un roman utopique, et plus précisément comme une utopie sexuelle. L'action se déroule sur une île imaginaire aux traditions mi celtes et mi germaniques. Le comte Henry de Kehlmark, jeune aristocrate, revient s'installer sur l'île après avoir fui le pays à la mort de ses parents. Très vite, il tombe amoureux d'un jeune habitant, Guidon, et les deux hommes vont vivre une histoire passionnelle dans le château d'Henry, à l'abri des regards. La rencontre des deux hommes est synonyme d'un véritable coup de foudre : « son cœur se serra, il retient sa respiration, en proie à une ferveur trop grande⁴ » Face à eux, les habitants de l'île jugés représentatifs de ce que pouvait être la paysannerie belge de la fin du XIX^e siècle. Ils sont décrits comme un peuple robuste, appartenant à « la race de Celtes noirs et nerveux, aux cheveux crépus et en révolte⁵ ». Le portrait d'Henry est tout à l'opposé de celui de ces paysans, que l'auteur a pris l'habitude de nommer « indigènes » : « Il demeura, en même temps que liseur et homme d'étude, grand amateur de prouesses physiques et de jeux décoratifs ; rappelant sous ce rapport les hommes accomplis, les harmonieux vivants de la Renaissance.⁶ » La première césure s'opère donc entre l'homme de lettres et les solides paysans. L'un étant comparé aux érudits de la Renaissance, les autres à un peuple primitif. Au-delà de la comparaison du narrateur, Henry est également perçu comme tel par les habitants, et notamment Claudie, figure importante de l'île, qui a tout de suite une très bonne impression du comte : « son élégance, ses traits aristocratiques, ses mains de demoiselle, ses beaux yeux d'outre-mer, sa fine moustache, et sa barbiche soigneusement taillée⁷. » Une majorité de qualificatifs féminins sont employés pour décrire un homme beaucoup plus apprêté et soigné que ne le sont les indigènes. Dans la suite du roman, une seconde cassure a lieu entre les habitants de l'île et le couple formé par Henry et Guidon :

Dans le roman de Georges Eekhoud, les deux héros n'ont pas honte de leur homosexualité, n'y voyant ni un péché ni un délit. C'est bien ce que les habitants de l'île ne peuvent admettre :

¹Georges Eekhoud, *Kees Doorik, Scène de Polder*, 1883

²Georges Eekhoud, *Escal-Vigor*, Bruxelles, Ultraletters Éditions, 2015

³Caroline Granier, « Une utopie sexuelle : *Escal-Vigor* », dans M. Lucien, P. Cardon, *Georges Eekhoud : un illustre uraniste*, Montpellier, GKC Éditions, 2012, p. 89

⁴Georges Eekhoud, *Escal-Vigor*, Toulouse, Éditions Ombres, 1999, p. 33

⁵Georges Eekhoud, *Escal-Vigor*, Bruxelles, Ultraletters Éditions, 2015, p. 10

⁶*Ibid.*, p. 6

⁷*Ibid.*, p. 15

“ Vrai, ils ont de l’aplomb et un toupet ! Concilier des mœurs pareilles avec de la dignité ! Il ne leur manque plus que de tirer gloire de leur ignominie ! ”¹

Il est important de souligner deux constats majeurs dans cette remarque. Dans un premier temps, les deux personnages homosexuels sont fiers de leur amour. C’est ce qui différencie Eekhoud des autres auteurs de son temps : Henry et Guidon, même s’ils sentent le poids de la religion sur leur amour, décident de le vivre librement. Ils ne souhaitent plus à aucun moment se sentir malades ou coupables, comme peuvent le ressentir les personnages des romans de Proust ou Yourcenar. Henry fait même preuve d’une véritable fierté homosexuelle lorsqu’il dit à son amie Blandine : « Oui, à partir d’aujourd’hui je n’aurai plus de respect humain et de lâche pudeur, Blandine. Un moment viendra où je proclamerai ma raison d’être à la face de l’univers entier... Il en est temps. Mon enfer n’a que trop duré.² » Nous pourrions penser que tout comme Alexis chez Yourcenar, Henry se libère à ce moment d’un secret qu’il a voulu enfouir et d’une façon d’aimer qu’il a voulu cacher trop longtemps. Cependant, l’explosion d’Henry est plus éclatante que celle d’Alexis en cela qu’il a la volonté de s’exposer au monde entier là où Alexis ne le révèle qu’à sa femme, dans une lettre, puisque n’ayant pas trouvé la force de lui en parler. Plus loin encore, il remet en cause la religion, plus fermement qu’Alexis n’a pu le faire : « Mais non, la nature ne désavoue, ne répudie rien de ce qui nous béatifie. Ce sont les religions bibliques qui veulent que la terre nous ait enfantés pour l’abstinence et la douleur. Imposture !³ » C’est donc là que se trouve toute la modernité du discours d’Eekhoud, à savoir qu’il a fait de l’homosexualité une véritable fierté pour ses personnages. Néanmoins, et c’est ce que nous fait remarquer Caroline Granier dans un second temps, Eekhoud choisit de peindre une vision d’une société qui stigmatise et condamne l’inversion alors même que les héros n’ont plus honte d’être homosexuels. L’auteur reprend délibérément les codes sociaux en vigueur au début du XX^e siècle, et qui sont les mêmes que l’on retrouve chez Marcel Proust, Marguerite Yourcenar et Marie-Claire Blais. Mais, toujours selon Caroline Granier, les intentions de Georges Eekhoud vont bien au-delà :

Accepter l’homosexualité n’est donc pas seulement, pour les personnages, se conformer à leur nature véritable, c’est aussi aller contre un préjugé tenace, faire preuve d’une “élévation”, d’une grandeur d’esprit hors du commun. Georges

¹Caroline Granier, « Une utopie sexuelle : *Escal-Vigor* », *op.cit.*, p. 90

²Georges Eekhoud, *Escal-Vigor*, *op.cit.*, pp. 136 - 137

³*Ibid.*, p. 141

Eekhoud dépasse ici le thème de l'homosexualité pour aborder, plus largement, le problème des relations humaines entre individus, de même sexe ou non¹.

Cette affirmation de fiertés, répétée à plusieurs reprises dans le roman, remet d'autant plus en cause le schéma hétérocentré où la sexualité n'est pas envisagée sans procréation. Elle met en avant un amour gratuit, un plaisir désintéressé de toute « utilité sociale ». Le personnage de Guidon incarne cette gratuité et inutilité sociale, pour reprendre les termes de Caroline Granier. Il ne vit que pour lui-même et n'apporte rien à la communauté. D'emblée le père de l'adolescent pose les bases de l'inutilité sociale de son fils, le qualifiant de « vaurien² » et précisant bien « que depuis sa naissance il ne nous a encore été d'aucune utilité³ ». Plus loin dans la description il utilise le démonstratif « ça » pour mettre une distance encore plus prononcée entre lui et son fils, qu'il ne reconnaît même pas comme tel : « Et pleurnichard ! Ça se met à braire, ça se trouve mal quand on tue un porc à la kermesse ou quand le boucher passe la craie rouge sur le dos des ouailles à convertir en gigots ! ... Guidon, c'est une fille manquée...⁴ » La féminité est utilisée par le père de Guidon comme moyen de le dévaloriser, l'expression prend donc un sens péjoratif. Georges Eekhoud réussit à inverser les stéréotypes en donnant une vision terrifiante des amours hétérosexuelles : elles ne sont guidées que par l'appât du gain, Claudie cherchant l'élévation sociale grâce à un possible mariage avec Henry. Ces amours sont également sauvages, comme l'indique la description des femmes lors de la kermesse de Smaragdis au cours de laquelle elles doivent choisir leurs prétendants. Ces « dix femelles, solides gaillardes » en viennent finalement à violer Guidon avec la volonté de faire de lui « un honnête gens ». Caroline Granier explique la violence de cette scène : « La passivité (incarnée par la sodomie) est condamnée en tant que sexualité marginale, non reproductrice, donc antisociale. La gratuité ne peut être tolérée dans la société régie par les lois du capitalisme⁵. » Ce viol correctif n'est pas non plus sans rappeler les thérapies de conversion infligées aux homosexuels et qui étaient très prisées au XX^e siècle. En voulant ainsi dénoncer l'ordre établi, Georges Eekhoud donne aux lecteurs la vision d'un monde utopique qui va leur permettre d'entrevoir de nouvelles possibilités. Toutes ces raisons précédemment évoquées ont abouti à un procès. En effet, l'auteur est poursuivi pour outrage aux bonnes mœurs par le procureur du Roi à Bruges en 1899. Plus d'une centaine d'écrivains français et étrangers publient une lettre de protestation, Eekhoud sera

¹Caroline Granier, « Une utopie sexuelle : *Escal-Vigor* », *op.cit.*, p. 92

²Georges Eekhoud, *Escal-Vigor*, *op.cit.*, p. 26

³*Ibidem.*

⁴*Ibidem.*

⁵Caroline Granier, « Une utopie sexuelle : *Escal-Vigor* », *op.cit.*, pp. 94-95

finalement acquitté. Dans un article sur le procès paru dans *Les Annales* de Hirschfeld en 1901, Numa Praetorius, de son vrai nom Eugène Wilhelm, détaille les raisons des poursuites judiciaires :

Dans son roman, Eekhoud n'a pas seulement traité le problème homosexuel, mais a aussi fustigé avec les mots parfois les plus durs le fanatisme religieux, l'orthodoxie mesquine [...] et l'hypocrisie se cachant sous les dehors de la dévotion¹.

Escal-Vigor introduit un nouveau ton dans la littérature belge, malheureusement cette vision utopiste ne sera pas forcément reprise par les auteurs du monde francophone. L'homosexualité masculine y est encore associée à la débauche extrême et n'engage aucun discours valorisant. Malgré la présence d'« invertis » dans toutes les couches de la société, ces derniers n'arrivent pas à acquérir un statut social reconnu par les normes de l'époque. Alexis chez Yourcenar aurait pu engager une réflexion intéressante mais son discours est empreint de trop de retenue pour être compris par l'ensemble des lecteurs. De même, Georges Eekhoud, malgré sa démarche novatrice, reste relativement méconnu et son roman n'aura pas le retentissement qu'en aurait espéré l'auteur. Il y a cependant une facette d'*Escal-Vigor* que l'on retrouve chez d'autres auteurs contemporains de Eekhoud. Si l'on s'intéresse de plus près à la relation entre Henry et Guidon, on peut y reconnaître les codes des pratiques pédérastiques antiques. Henry fait venir Guidon dans son château pour l'éduquer : « Je t'apprendrai moi-même à lire et à écrire, à dessiner, à peindre² » Les deux hommes se désirent mais Henry reste « maître » de Guidon. Néanmoins, ces pratiques anciennes ne sont pas révolues pour autant. La jeunesse est encore adulée chez certains auteurs comme nous l'explique Dominique Fernandez :

La vision de Gide, homme tourné vers l'avenir, a supplanté la vision de Proust, homme du XIX^e siècle, nourri inconsciemment des horreurs distillées dans la classe bourgeoise par les Tardieu et les Carlier. A Sodome on ne vient plus pour se brûler au soufre ; mais pour goûter aux douceurs du miel³.

La douceur de ce miel permet d'attendrir la réalité des faits qui vont suivre, les auteurs et leurs amours pédérastiques ouvrant ici une nouvelle facette de l'homosexualité.

¹Numa Praetorius, « Le procès de Georges Eekhoud pour son roman *Escal-Vigor* » dans M. Lucien, P. Cardon, *Georges Eekhoud : un illustre uraniste, op.cit.*, p. 33

²Georges Eekhoud, *Escal-Vigor, op.cit.*, p. 88

³Dominique Fernandez, « Préface » dans François Carlier, *La prostitution antiphysique*, Paris, Le Sycomore, 1981, p. 9

Éloge de la pédérastie chez Gide, la jeunesse adorée pour Peyrefitte et Montherlant

Au XX^e siècle, l'école des femmes de Molière a cédé la place à l'école des garçons de Gide comme le fait justement remarquer Dominique Fernandez. D'André Gide à Henry de Montherlant et Roger Peyrefitte, en passant par Marie-Claire Blais mais aussi Marguerite Yourcenar, les auteurs de l'époque ont insinué une nouvelle facette de l'homosexualité dans la littérature. Les amours pédérastiques sont à l'honneur et vont engager de nouvelles visions sur les relations homosexuelles. Cependant, la notion de pédérastie n'est pas la même pour tous et la pratique a bien évolué au-delà des siècles. Deux hommes célèbres fixent le dernier modèle pédérastique d'érastrate et d'éromène : il s'agit de l'empereur Hadrien et d'Antinoüs dont la relation va être romancée par Yourcenar dans *Les mémoires d'Hadrien*¹. Le mot pédéraste va ensuite tomber relativement dans l'oubli et vont lui être substitué d'autres termes tels que sodomite ou bougre. Néanmoins ces auteurs ont conservé ce lien particulier entre relation éducative et adolescence. Qu'ils envisagent la pédérastie sous des jours plus antiques comme Marguerite Yourcenar ou au contraire selon des mœurs que l'on peut qualifier de plus modernes comme André Gide, Henry de Montherlant ou même Marie-Claire Blais, ces auteurs ont choisi de redonner à cette pratique son sens premier à savoir celui d'une relation éducative entre un homme mûr et un jeune homme ; tout cela assorti d'une volonté nouvelle de glorifier l'adolescence et les désirs nouveaux qui lui sont propres.

Dans *Mémoires d'Hadrien*, Marguerite Yourcenar choisit de se mettre à la place de l'empereur Hadrien rédigeant ses mémoires à l'approche de sa mort. Dans une interview accordée à Bernard Pivot pour l'émission *Apostrophe*², Yourcenar explique sa démarche d'écriture. À force de recherches faites sur le sujet, elle en vient à connaître mieux Hadrien que son propre père, justifiant ainsi le travail titanesque entrepris pour donner au texte l'objectivité recherchée. Les références aux relations pédérastiques sont multiples tout au long du roman puisque selon le souhait de l'auteure, l'époque évoquée est « encore très près de la libre vérité du pied nu³. » Autrement dit elle évoque une coutume encore d'usage dans la Rome antique de l'empereur Hadrien, loin du regard et des pratiques de nos sociétés contemporaines. Selon Andrea Hynynen « la documentation historique et l'époque recréée sont d'une importance capitale pour la représentation de la

¹Marguerite Yourcenar, *Mémoires d'Hadrien*, op.cit., 323 p.

²https://www.youtube.com/watch?v=aafDzs_jssA, en ligne, [consulté le 07/10/2019]

³Marguerite Yourcenar, *Mémoires d'Hadrien* suivi de *Carnets de notes de Mémoires d'Hadrien*, Paris, Gallimard, 1974, p. 333

sexualité dans *Mémoires d'Hadrien*¹. » Marguerite Yourcenar est poussée par un vrai souci d'authenticité attesté par une longue imprégnation de nombreuses sources historiques et des lectures abondantes des historiens grecs et latins. La scène de rencontre entre Hadrien et Antinoüs est relativement classique : un court paragraphe permet de poser les bases de ce qui s'annonce comme l'âge d'or du règne d'Hadrien. Cette scène est replacée dans un contexte mythologique puisque la rencontre se fait « au bord d'une source consacrée à Pan² » De plus on note une contextualisation littéraire de la scène puisqu'il s'agit d'une soirée de lecture d'une pièce d'un poète grec. La double référence à la civilisation grecque ne fait que renforcer cette volonté de poser les bases d'un modèle idéalisé des amours homosexuelles antiques. De même qu'à plusieurs reprises Achille et Patrocle sont mentionnés dans le roman. Très vite, les codes d'une relation pédérastique sont énoncés puisqu'Antinoüs est décrit par Hadrien comme étant « peu lettré, ignorant de presque tout, réfléchi, crédule³. » L'adolescent, dont Marguerite Yourcenar efface le très jeune âge, va rapidement se soumettre à l'empereur et le suivre dans tous ses déplacements. Il va gagner en maturité et Hadrien ne peut que constater ses progrès physiques et intellectuels. Cependant, à l'instar du modèle pédérastique grec, Hadrien voue un véritable culte à la beauté du jeune éphèbe. Avant cette rencontre, Hadrien a eu l'occasion de tomber sous le charme d'autres jeunes garçons, néanmoins Yourcenar prend le parti de n'évoquer que les sentiments de l'empereur envers ces jeunes hommes. Hadrien n'est séduit que par les qualités physiques de ces éphèbes ; Dominique Fernandez explique le glissement de pratique entre Grèce et Rome antique, dont rend compte Yourcenar : « Les mœurs sont dominées par un culte fanatique de la virilité [...] Les Romains se croyaient un peuple né pour la conquête et la domination. D'où une éthique du maître, du despote absolu, dans le domaine sexuel aussi⁴. » L'homosexualité devient un moyen symbolique de renforcer la suprématie des citoyens libres. Cependant les dangers de l'amour guettent Hadrien et Antinoüs, l'empereur craint un attachement trop proche de la dépendance, lui qui ne cherche que « des délices banales qui n'engagent à rien⁵ ». À plusieurs reprises il est infidèle au jeune adolescent, lui imposant également des pratiques qu'il n'approuve pas : « ces vaines tentatives s'expliquent assez par le goût de la débauche [...] l'envie d'instruire l'autre, de faire passer sa jeunesse par des

¹Andrea Hynynen, « Le chercheur queer et le roman historique : quelques défis de Marguerite Yourcenar », *op.cit.*, p. 151

²Marguerite Yourcenar, *Mémoires d'Hadrien* suivi de *Carnets de notes de Mémoires d'Hadrien*, *op.cit.*, p. 169

³Marguerite Yourcenar, *Mémoires d'Hadrien*, *op.cit.*, p. 170

⁴Dominique Fernandez, *L'amour qui ose dire son nom*, Paris, Éditions Stock, 2005, p. 36

⁵Marguerite Yourcenar, *Mémoires d'Hadrien*, *op.cit.*, p. 194

expériences qui avaient été celles de la mienne¹. » Néanmoins à la mort d'Antinoüs, Hadrien va instituer un culte dédié au jeune homme et ainsi l'élever au rang de dieu : commémoration annuelle sur les lieux du suicide, fondation d'une ville en son nom, ouverture d'un tombeau à Rome. La relation transitoire décrite par Dominique Fernandez est bien loin de ce que nous raconte Yourcenar. Entre les deux hommes est né un amour coupable puisque le jeune éromène avait alors dépassé les dix-huit ans ; il est mort à seulement quelques jours de sa vingtième année. Malgré toute une dimension sentimentale éloignée de la réalité des pratiques pédérastiques, les deux hommes fixent l'un des derniers modèles d'érastrate et d'éromène. Marguerite Yourcenar est la seule des auteurs de ce début de siècle à avoir choisi d'aborder l'homosexualité sous un jour antique, reprenant ainsi les codes d'une pratique aujourd'hui oubliée et largement dépassée. Les relations sexuelles antiques décrites par Yourcenar ne sont pas reçues par le lectorat de la même manière que les relations décrites par Marie-Claire Blais dans *Une saison dans la vie d'Emmanuel*. Lorsque Jean Le Maigre est envoyé par Grand-Mère Antoinette au noviciat, il va devenir la proie d'un prêtre qui viendra passer ses nuits dans le lit du jeune garçon : « Le Frère Théodule était jeune et aimait la jeunesse. Encore épris de la fleur de l'adolescence, il la cueillait au passage, quand il avait le temps.² » Frère Théodule va continuer à s'occuper de Jean Le Maigre jusqu'à la mort de l'adolescent. Plus tard, mis à la porte par le Supérieur du noviciat, on apprend que Frère Théodule a multiplié les relations avec de jeunes garçons, eux aussi exclus par le Supérieur « leur rappelant qu'en enfer vous brûlerez à l'endroit où vous avez péché, accompagnant ses paroles de châtiments honteux dont se souviendraient pour toujours ces coupables³. » L'acte autrefois glorifié est maintenant réprimé par la morale judéo-chrétienne, et par extension par les sociétés de l'époque. La dimension éducative a complètement été occultée par le plaisir inapproprié ressenti lors de ces relations sexuelles. Paradoxalement, face aux lecteurs se trouve une nouvelle génération d'auteurs : ils sont homosexuels et choisissent de mettre en scène dans leurs romans des amours homosexuelles adolescentes bravant ainsi les mœurs de ce début de siècle.

Roger Peyrefitte et Henry de Montherlant sont certainement les pédérastes les plus notoires de leur génération⁴. Les deux hommes estiment qu'ils peuvent assouvir leurs

¹Marguerite Yourcenar, *Mémoires d'Hadrien*, op.cit., p. 194

²Marie-Claire Blais, *Une saison dans la vie d'Emmanuel*, op.cit., p. 65

³*Ibid.*, p. 129

⁴Les deux amis partagent le même goût pour les adolescents et se sont rencontrés lors d'une soirée parisienne, où les messieurs en quête de jeunes gens traquent leurs proies. Une amitié est née entre les deux auteurs qui vont partager pendant de nombreuses années une correspondance sur leurs rencontres respectives, leurs amants. Publiée par Roger Peyrefitte en 1983, cette correspondance révèle au grand jour

désirs individuels avant ceux de la communauté, autrement dit au-dessus des lois comme l'écrit Montherlant à Peyrefitte en février 1939 :

Je n'aime rien tant qu'une certaine morale à l'intérieur de l'immoralité ; je veux dire : une certaine morale que l'individu ou le clan s'est forgée par lui seul, et qui va de pair avec l'indifférence à la morale du commun¹.

Cette morale forgée par l'individu, Montherlant va choisir de la mettre en scène dans son roman *Les Garçons*² qui paraît en 1969. La croyance religieuse est forte chez Montherlant néanmoins il vit la religion à sa façon comme l'explique Pierre Sipriot, auteur d'une biographie sur l'écrivain : « une religion qui n'a point de dogme [...] , car elle existe par son reflet qui est le sérieux de la vie humaine [...] la nature humaine pour Montherlant "dérive du christianisme"³ » Les deux prêtres du roman, l'abbé de Pradts et son supérieur l'abbé Pradeau, sont l'image littéraire de cette religion impossible. En effet dans ce roman, Alban de Bricoule a seize ans et demi et rentre à Notre-Dame-du-Parc, un établissement chrétien où riches et domestiques sont scolarisés sur les mêmes bancs. Dans ce collège hors du temps, chaque petit est protégé par un grand : autrement dit c'est un lieu rêvé pour la naissance de ce que l'on appelle déjà à l'époque les amitiés particulières, qui sont même encouragées par les prêtres. Pierre Sipriot explique : « Dans ces liaisons, le sexe est déjà un élément de bonheur, mais il y a de quoi éveiller d'autres curiosités touchant la littérature, l'art, la musique. » *Les Garçons* se révèle donc être une œuvre proche du roman d'initiation⁴. Il n'y a en réalité pas de relations pédophiles dans le roman de Montherlant puisque les amants sont des adolescents n'ayant pas plus de cinq ans de différence d'âge. À l'inverse du schéma présenté dans le roman de Marie-Claire Blais, les prêtres n'ont pas de relations intimes avec leurs élèves. En revanche, l'adolescence, et plus particulièrement les adolescents sont regardés avec désir et envie, comme peut le confirmer l'attitude de l'abbé de Pradts, très soucieux du sort de ces élèves. Montherlant y dévoile toute sa pensée pédéraste – et pédophile – et les désirs qu'il a pu connaître dans son adolescence⁵. Roger Peyrefitte a quant à lui publié dès 1943 son roman *Les Amitiés*

les sombres aspects des relations sexuelles des deux auteurs avec de très jeunes garçons, souvent âgés entre 9 et 14 ans.

¹Henry de Montherlant, Roger Peyrefitte, *Correspondance*, Paris, Éditions Robert Laffont, 1983, p. 53

²Henry de Montherlant, *Les Garçons*, Paris, Gallimard, 1969

³Pierre Sipriot, *Montherlant sans masque, tome II*, Paris, Éditions Robert Laffont, 1990, p. 442

⁴C'est l'œuvre de toute une vie puisqu'en effet quatre couches rédactionnelles ont été nécessaires avant publication définitive. Des prémices du roman en 1914 à la publication en 1969, Henry de Montherlant a passé plus de 50 ans à rédiger *Les garçons*.

⁵À 17 ans, il est renvoyé de l'école Notre-Dame de Sainte-Croix pour avoir eu une relation avec un camarade plus jeune. Si pour certains *Les Garçons* reflète les amours de jeunesse de l'auteur, Montherlant a toujours minimisé l'apport autobiographique dans ce roman.

*particuliers*¹, dans lequel il évoque le même sujet que son acolyte Henry de Montherlant, comme le préfigure le titre. Les cadres spatio-temporels des deux romans sont quasiment identiques puisque Peyrefitte choisit de suivre la scolarité de Georges de Sarre, nouvel élève d'un collège catholique qui souhaite mettre en place un nouveau système de fonctionnement basé sur l'entraide d'un étudiant plus âgé envers un étudiant plus jeune. Marie Sorel, auteure d'un article sur la chevalerie de Montherlant, détaille cette ressemblance dans l'écriture des deux auteurs :

Dans *Les Garçons*, roman paru en 1969, Montherlant, comme son ami Roger Peyrefitte dans *Les Amitiés particulières*, nous offre une vision chevaleresque du collège à travers la description des relations sensuelles entre les pensionnaires d'une école religieuse [...] les liens de vassalité entre les adolescents, leurs serments passionnés et les rites de passage auxquels ils se livrent naissent de la fusion de l'épopée antique et des romans de la chevalerie dans l'imaginaire des collégiens. [...] épopée dans laquelle se mêlent harmonieusement le chant des aèdes en l'honneur de leurs petits protégés et toutes sortes de rites initiatiques²

Roger Peyrefitte multiplie les références antiques dans son roman à travers de nombreuses évocation de la Grèce et de ses coutumes et légendes d'autrefois³. Les héros adolescents, chez Montherlant et Peyrefitte sont donc ancrés dans une idéologie pédérastique qui met en valeur la beauté de leurs corps mais aussi la bravoure de leurs sentiments et de leurs choix. La pédérastie n'est donc pas le sujet premier de ces romans mais l'on comprend bien grâce aux analyses qui peuvent en découler que les deux auteurs ont milité discrètement pour une pratique qui leur tenait à cœur et qui dépasse aujourd'hui les frontières légales de nos sociétés contemporaines. Ce n'est toutefois pas la manière de procéder de tous les auteurs. En effet il faut réserver à André Gide une place toute particulière dans l'analyse de la pédérastie dans la littérature du XX^e siècle. Il est le premier à oser l'apologie de cette pratique sexuelle et la défense de ce qu'il appelle l'uranisme. Dans son *Essai sur André Gide et l'homosexualité*, Monique Nemer détaille « ce qui fut, en 1924 et bien avant le mot, le premier *coming out* d'un écrivain d'une telle stature, qu'il paya d'un déferlement d'injures publiques et de haines privées⁴ ». Comme

¹Roger Peyrefitte, *Les Amitiés particulières*, Éditions Jean Vigneau, 1943

²Marie Sorel, « Les chevaleries de monsieur de Montherlant » dans *Revue d'histoire littéraire de la France*, 2010, n°4, <https://www.cairn.info/revue-d-histoire-litteraire-de-la-france-2010-4-page-953.htm> [consulté en ligne le 09/11/19]

³Pour exemple, il va citer l'histoire de Nisus et Euryale qui sont deux personnages que l'on retrouve dans *L'Énéide* de Virgile. Couple emblématique de la relation pédérastique dans l'Antiquité : Euryale, l'éromène et Nisus, l'éraсте sont deux troyens qui décident de suivre Enée dans ses pérégrinations entamées suite à la prise de Troie par les Grecs.

⁴Monique Nemer, *Corydon Citoyen, Essai sur André Gide et l'homosexualité*, Paris, Gallimard, 2006, p. 10

ses contemporains Montherlant ou Peyrefitte, André Gide est un pédéraste notoire¹. Il entretiendra de nombreuses passions avec de jeunes garçons, sans pourtant remettre en cause l'âge de la majorité sexuelle fixé à 13 ans au début du XX^e siècle. Ce goût pour les jeunes adolescents, André Gide le partage dans *Corydon* qu'il publie d'abord partiellement et anonymement en 1910 puis complète l'œuvre en 1917 et finalement la signe en 1924. À la différence de Peyrefitte ou Montherlant qui choisissent de valoriser l'adolescence des amitiés particulières, ne transgressant donc pas la barrière morale de la société sur les relations pédérastiques, Gide choisit d'en prendre audacieusement la défense. C'est précisément cette position qui fait courir à l'auteur de nombreux risques :

Un "Je" se confronte directement à ce qui est tenu pour indicible, ou éludé dans d'elliptiques périphrases, le constitue en objet passible de définitions personnellement assumées, s'empare du champ de la parole qui le concerne².

André Gide, audacieux, n'hésite pas à ironiser sur le puritanisme de certains de ces contemporains : « Le mot dont Montherlant use le plus souvent, c'est le mot peur. Ce torero est un froussard³. » *Corydon* est donc un essai dans lequel Gide va exposer une nouvelle théorie de l'amour pédérastique « normal » afin de démontrer notamment que tous les homosexuels ne sont pas efféminés et que chaque groupe social a ses propres « dégénérés ». Son développement tend à prouver que la pédérastie n'est pas contre nature. Il pense l'homosexualité comme une composante de la nature humaine : puisque l'homosexualité est répandue chez les animaux, Gide en vient à conclure qu'elle est naturelle⁴. L'œuvre se compose de quatre dialogues entre deux hommes, Corydon médecin reconnu et l'un de ses anciens amis, le narrateur. Le modèle pédérastique antique n'arrive qu'à la fin de l'œuvre, Gide s'étant alors jusqu'ici efforcé de démontrer le caractère naturel de l'homosexualité. À partir de cet instant, les interventions du narrateur se font plus rares, il n'est là que pour apporter de nouveaux questionnements. La parole est donc entièrement donnée à Gide qui grâce à son personnage va exposer sa réflexion sur l'utilité de la pédérastie précisant tout de même : « Elle n'est pas de mon invention. C'est celle même qu'avait préconisée la Grèce⁵. » Le postulat de l'auteur semble simple : puisque la Grèce est adulée par les sociétés occidentales pour ses œuvres, ses artistes, ses héros représentant avec justesse la sagesse et la sérénité des hommes, pourquoi ses mœurs

¹Marié à sa cousine Madeleine, le mariage ne sera pourtant jamais consommé, Gide préférant la compagnie de jeunes garçons. C'est au cours d'un périple avec l'un de ses amis que Gide va s'affranchir moralement et sexuellement en découvrant le plaisir avec un jeune garçon tunisien rencontré au pays.

²Monique Nemer, *Corydon Citoyen, Essai sur André Gide et l'homosexualité, op.cit.*, p. 26

³André Gide, *Journal Gide*, II, 1928, p. 86

⁴Gide opère à une remise en cause du discours médical sur l'homosexualité, très en vogue à cette époque

⁵André Gide, *Corydon, op.cit.*, p. 117

seraient-elles moins qualitatives ? C'est le message que nous fait passer Corydon dans cette plainte :

Prétendriez-vous me faire admettre que ce peuple, capable d'offrir au monde de tels miroirs de sagesse, de force gracieuse et de félicité, ne sut pas lui-même se conduire – ne sut pas apporter d'abord cette sagesse heureuse, cette harmonie, dans sa vie même et le régime de ses mœurs¹ !

Si la Grèce a fourni tant de merveilles artistiques, pourquoi faudrait-il dévaloriser ses mœurs ? Et Corydon enchaîne les références à cette civilisation antique pour étayer son propos : il cite bien sûr le bataillon sacré de Thèbes, aussi appelé le bataillon des amants, composé d'amants et d'aimés combattants les uns aux côtés des autres. La force de leur amour était censée les protéger de tout. Il évoque ensuite Iolaüs, fidèle compagnon d'Hercule, en précisant que les amants et ceux qu'ils aimaient allaient prêter serment sur la tombe de l'adolescent disparu. Malgré cela, le roman en retire une réception jugée décevante par Monique Nemer, ainsi qu'un relatif oubli autour de cette œuvre dû notamment aux raisonnements de Gide qui sont taxés de trop naturalistes. Cependant elle défend l'intérêt de ce roman au moment de sa publication :

Il faut prendre la défense de ces mœurs dites innommables, au nom desquelles on peut envoyer un innocent au bague, et en finir avec l'imputation qui leur est faite d'être contre nature. Tout l'enjeu de *Corydon* est la réfutation de ce pré-jugé, au terme d'une démonstration conduite « en naturaliste, en moraliste, en sociologue, en historien »².

Gide, dans cet éloge non dissimulé de la pédérastie, se place en précurseur d'un mouvement qui pourtant n'aura pas l'ampleur escompté et dont la reconnaissance sera tardive. Forçant François Mauriac à la réflexion : « Il y a un Spartacus dans André Gide [...] [il] jette *Corydon* à la figure des bourgeois, des pasteurs et des prêtres [...] et en échange de tant de provocations, obtient le prix Nobel³. » Néanmoins, la pédérastie trouve sa place dans la littérature francophone du début du XX^e siècle. Elle remet au goût du jour un attrait pour les civilisations antiques et leurs pratiques aujourd'hui dépassées. Peut-on penser toutefois que le manque de reconnaissance soit lié à une lecture morale de ces relations – légales à l'époque – mais qui restent tout de même une apologie de la pédophilie déguisée sous couvert de puissance littéraire ? Cela ne va pas se limiter uniquement au modèle pédérastique. En effet, l'intensité esthétique va être également de mise en ce début de siècle. Le beau est valorisé tout comme il l'était dans la Grèce ou la Rome antique. C'est une réelle exaltation des sentiments, une évocation poétique des

¹André Gide, *Corydon*, *op.cit.*, pp. 118 - 119

²Monique Nemer, *Corydon Citoyen, Essai sur André Gide et l'homosexualité*, *op.cit.*, p. 56

³François Mauriac, « La victoire de Spartacus », *La Table ronde*, avril 1951, p. 9 – 13

amours homosexuelles qui préfigure cependant une rupture imminente des barrières morales et sexuelles.

L'intensité esthétique avant les ruptures morales

Au XX^e siècle les auteurs dévoilent enfin leurs amours dans des textes qui paraissent très osés à l'époque alors qu'ils sont en réalité pudiques. La première moitié du siècle voit naître des textes intenses et maîtrisés avec une évocation de l'homosexualité qui reste discrète et poétique. C'est la naissance d'un sentimentalisme littéraire homosexuel qui révèle une liaison capricieuse entre le cœur et l'esprit de l'auteur. Les sentiments des narrateurs et des personnages donnent à voir la pureté des émois entraînant cette intensité esthétique chez certains auteurs que nous détaillerons plus loin. Luc Boltanski explique qu'il existe des formes intermédiaires qui amènent des rapports d'intériorité dans le roman. Que cela soit dans une histoire à la troisième personne avec un narrateur omniscient non présent dans l'œuvre ou dans un récit à la première personne (biographie fictive ou roman épistolaire par exemple), ces procédés sont « une véritable pédagogie des sentiments et de l'introspection¹ » et permettent notamment aux lecteurs d'ouvrir les yeux sur le monde alentour. En effet, les auteurs qui plongent un être au demeurant sympathique dans un univers hostile entraînent un « attendrissement sentimental et [une] dénonciation sociale². » C'est bien cette dynamique que l'on retrouve chez les auteurs de ce début du siècle. Ils décident d'une part de retracer leurs propres histoires ou du moins de reprendre les codes de l'autobiographie. D'autre part ils choisissent la narration omnisciente pour peindre la force des sentiments qu'ils ont pu éprouver à un moment donné. Cette omniscience préfigure-t-elle une narration du même ordre chez les auteurs de littérature de jeunesse ? Nous étudierons cette question plus en détail dans le chapitre suivant. Patrick Dubuis a toutefois étudié l'émergence de l'homosexualité dans la littérature du XX^e siècle. Il explique « [qu']à cause même de son caractère très polémique en ce commencement du XX^e siècle, les écrivains ont utilisé le thème homosexuel pour provoquer certains effets tragiques, comiques ou encore subversifs³. » Boltanski parle d'une « fenêtre à la place du cœur » qui va laisser entrevoir toute l'intensité esthétique des auteurs avant que celle-ci ne soit mise à mal par les

¹Luc Boltanski, *La souffrance à distance*, Paris, Éditions Métailié, 1993, p. 131

²*Ibid.*, p. 142

³Patrick Dubuis, *Émergence de l'homosexualité dans la littérature française d'André Gide à Jean Genet*, *op.cit.*, p. 242

révolutions menées à la fin des années 1960. La seconde moitié du siècle stigmatisera la littérature homosexuelle pour n'en faire qu'une littérature débridée que l'on ne met pas à la portée de tout le monde, et surtout pas dans les mains des enfants. Certains écrivains francophones subliment donc l'exaltation des sentiments et vont pour cela utiliser différents procédés littéraires permettant de jouer sur le sens des mots, instaurant ainsi un univers esthétique riche et poétique. Jean Cocteau et Marguerite Yourcenar ont choisi la forme autobiographique tandis que Marie-Claire Blais ou Henry de Montherlant préfèrent une narration romancée. En revanche la ligne de conduite reste la même pour tous : les sentiments avant tout.

Jean Cocteau et Marguerite Yourcenar ont choisi l'autobiographie pour aborder le sujet encore tabou de l'homosexualité. Ils présentent tous les deux la confession d'une sexualité différente au regard des codes en place en ce début du XX^e siècle. C'est avec son *Livre Blanc*¹ publié anonymement en 1928 puis agrémenté de dessins érotiques en 1930 que Cocteau va aborder avec une simplicité étonnante la beauté masculine et les désirs qu'elle lui procure. Néanmoins il s'est toujours refusé à signer ce roman, déclarant dans la préface de l'édition de 1930 : « Mais quel que soit le bien que je pense de ce livre – serait-il même de moi – je ne voudrais pas le signer parce qu'il prendrait forme d'autobiographie et que je me réserve d'écrire la mienne, beaucoup plus singulière encore². » Certains détails évoqués sont troublants de réalisme et la paternité de l'œuvre lui est entièrement reconnue aujourd'hui. À cette époque, Cocteau vit son homosexualité librement comme en témoigne sa très célèbre relation avec l'acteur Jean Marais. Cependant, si les codes sociétaux donnent l'impression de tolérer cette sexualité nouvelle, elle reste encore difficile à nommer. Ceci pourrait expliquer la crainte ressentie par Cocteau à la signature du roman. Marguerite Yourcenar va bel et bien signer son roman *Alexis ou le traité du vain combat*³ mais la tâche paraît plus simple puisqu'il s'agit ici d'un roman épistolaire fictif qui ne l'engage pas à écrire sur sa propre homosexualité. Le genre choisi lui permet un certain degré de généralisation qui conserve de la distance avec le sujet. Il est également possible d'analyser ce roman au regard de l'intensité des sentiments éprouvés puisque euphémismes, litotes et périphrases sont tels que l'homosexualité du personnage n'est pas perçue par tous les lecteurs. Patrick Dubuis explique ces effets et leurs résultats : « Dans ce roman, la suggestion naît aussi et surtout

¹Jean Cocteau, *Le livre blanc*, Paris, Éditions Maurice Sachs, 1928

²Jean Cocteau, *Le livre blanc*, Paris, Passage du Marais Éditions, 1992, p. 87

³Marguerite Yourcenar, *Alexis ou le traité du vain combat*, Paris, 1929

de la fuite du narrateur face au pouvoir évocateur des mots [...] Ensuite, il préfère avoir recours à des figures de style qui lui évitent d'exprimer brutalement une réalité qu'il semble tant redouter¹. » L'inemploi du terme « homosexualité » démontre bien le cheminement complexe de Yourcenar qui pour écrire un livre qui traite justement de l'homosexualité ne va pas une seule fois employer ce mot. L'auteure se tourne vers une évocation discrète, basée sur des sentiments très forts, une remise en question du personnage principal, comme un aveu ou une demande de pardon. Par exemple lorsque Alexis mentionne sa première expérience homosexuelle à la page 53 du roman, ce qu'explique Éric Thil :

Alexis cherche à atténuer ce qui semble s'avérer sa première expérience (homo)sexuelle. L'utilisation du pronom démonstratif *cela* [...] et qui ne renvoie à rien de connu, ainsi que la métaphore de la *rencontre avec la beauté* réalise le projet d'Alexis : *dire d'une façon très vague*. Le personnage erre sans *but*, dans une sorte de transe, à travers un univers en harmonie dont le silence s'impose à lui tout comme cette rencontre. Le silence semble ainsi annoncer son extase et c'est en silence que le personnage semble retranscrire l'expérience qu'il vient de faire².

La transe évoquée par Éric Thil renvoie bien à l'idée d'intensité sentimentale qui accompagne l'évocation de l'homosexualité. L'auteur insiste aussi à de nombreuses reprises sur le silence, omniprésent dans le roman de Yourcenar. Ce silence marquant l'entrée d'Alexis dans une forme d'extase, démontre également la force des sentiments ressentis par le jeune musicien, sensibilité sur laquelle il revient sans cesse : « Yourcenar prête à son personnage un style tremblant notamment dû à la figure de l'épanorthose, qui condamne l'écriture à revenir perpétuellement sur elle-même pour se nuancer, d'où les nombreuses répétitions qui fleurissent à l'intérieur de la missive³. » L'esthétique privilégiée par Yourcenar amène donc le lecteur à mesurer le poids de l'aveu d'Alexis, de la réalité de porter un tel secret à cette époque et de la difficulté à l'avouer. Cette figure de style (l'épanorthose) ne cesse donc de revenir sur ce qui est dit afin de préciser et affiner le propos. Il sera intéressant de voir dans notre analyse de la littérature de jeunesse comment cette difficulté à mentionner l'homosexualité, pour tout un nombre de raisons, entraîne l'utilisation forcée de figures de style rendant ainsi compte d'un lyrisme semblable à celui que l'on mentionne chez Cocteau ou Yourcenar entre autres. En revanche, Jean Cocteau va d'emblée être plus honnête avec son lecteur puisque son *livre*

¹Patrick Dubuis, *Émergence de l'homosexualité dans la littérature française d'André Gide à Jean Genet*, *op.cit.*, p. 244

²Éric Thil, « "Révéler" le silence : 'Alexis' de M. Yourcenar » dans *Initiales*, Vol. 23, 2013, p. 25

³*Ibid.*, p. 29

blanc s'ouvre ainsi : « Au plus loin que je remonte et même à l'âge où l'esprit n'influence pas encore les sens, je trouve des traces de mon amour des garçons¹. » On souligne immédiatement une innocente vérité qui n'est pas présente chez Yourcenar. Pierre-Marie Héron, enseignant chercheur en langue et littérature française, analyse les allures de la narration chez Cocteau :

Imprégné des valeurs de l'esthétique classique mais aussi dirigé par la conviction d'un fluide créateur qui les transcende, Cocteau conçoit les contacts d'une œuvre avec les publics comme le résultat de [...] pièges de la beauté défendant l'œuvre contre sa solitude. Dans bien des cas, son génie de la conversation joue ce rôle [...] de charme à tout va opérant l'accroche et le filtre de lecteur pour permettre à des germes plus secrets de travailler².

Le livre blanc, autobiographie édulcorée dans le sens où elle ne colle pas parfaitement à la vie de l'auteur, peut se lire comme une conversation entre l'écrivain et le lecteur. Cocteau y déploie son génie esthétique pour aborder l'homosexualité avec intensité et maîtrise, une affirmation de cette sexualité qui exalte les sentiments. Volonté à la fois d'ébranler le lecteur par des obscénités racontées de manière charmante, notamment ses soirées dans les « maisons de garçons » mais aussi de faire part de ses propres étourdissements dus à un trop plein de sentiments :

Le hâle sur sa figure [...] me rappelait les marrons d'Inde qui jaillissent de leurs cosses, mais ces tâches sombres n'étaient pas les seules. Une autre attirait mes regards, au milieu de laquelle une énigme se détachait dans ses moindres détails. Mes oreilles bourdonnèrent. Ma figure s'empourpra. La force abandonnait mes jambes. Le cœur me battait comme un cœur d'assassin. Sans me rendre compte, je tournai de l'œil et on ne me retrouva qu'après quatre heures de recherches³.

Toute la puissance des premiers émois de l'auteur est retranscrite avec le double effet d'agir à la fois sur l'auteur mais aussi sur le lecteur. Patrick Dubuis commente : « Parfois il s'agit de véritables détournements, l'écrivain réussissant à rendre trouble voire équivoque l'évocation *a priori* la plus neutre⁴. » Même si de son vivant, Jean Cocteau n'a jamais signé ce roman, les dessins érotiques ajoutés à l'édition de 1930 signés de sa main témoignent bien de la compréhension et de l'intérêt qu'il portait à ce livre. Toujours selon Patrick Dubuis :

L'inflation autobiographique, qui caractérise tant d'œuvres d'écrivains homosexuels au début du XX^e siècle, s'explique essentiellement par la volonté de

¹Jean Cocteau, *Le livre blanc*, *op.cit.*, p. 15

²Pierre-Marie Héron, « Comment Cocteau raconte quand il parle. Allures de la narration dans quelques genres parlés. » dans Serge Linares (dir.), *Jean Cocteau, figures de la narration*, Caen, Minard Lettres Modernes Éditions, 2010, p. 159

³Jean Cocteau, *Le livre blanc*, *op.cit.*, p. 18

⁴Patrick Dubuis, *Émergence de l'homosexualité dans la littérature française d'André Gide à Jean Genet*, *op.cit.*, p. 243

survivre dans un monde hostile. C'est pourquoi le "Je", qui est le signe de l'affirmation de soi, revient si souvent sous leur plume.

Ce patrimoine autobiographique sera notamment récupéré par la littérature de jeunesse contemporaine afin de traiter la question de l'homosexualité au plus proche de ce qui peut être vécu. Cocteau conclut la préface avec ces mots : « Je me contente donc d'approuver par l'image cet effort anonyme vers le défrichement d'un terrain resté trop inculte¹. » Il ne pensait pas si bien dire, et ce ne sont pas les auteurs québécois qui vont le contredire puisqu'il a fallu attendre 1944 pour que paraisse le premier roman québécois traitant de l'homosexualité : *Orage sur mon corps*² d'André Béland. Malheureusement il est quasiment impossible de trouver ce roman : il n'est plus en vente et ne sera *a priori* pas réédité. L'analyse qui sera menée se fera à partir du travail de mémoire d'Éric Gauthier présenté à l'université du Québec à Chicoutimi et intitulé « Problématique de l'homosexualité dans *Orage sur mon corps* d'André Béland. Texte, intertextes et réception critique³ ». Écrit par un jeune auteur, Béland n'était alors âgé que de 18 ans, ce roman met en lumière l'histoire d'un adolescent renvoyé de son pensionnat pour avoir perverti ses camarades. Il sera également rejeté par sa famille. Farouchement déterminé à devenir hétérosexuel, Julien Sanche va tout tenter pour ne pas laisser sa part féminine l'emporter. Il s'essaie à la sexualité avec les femmes mais n'en ressort pas pour autant changé. Il décide alors d'élaborer un plan pour séduire une cousine tuberculeuse qu'il abandonnera juste avant qu'elle ne meure. Isolé à la campagne, il finit par accepter sa sexualité après avoir vaincu la mort et le spectre de sa mère sous les traits de sa défunte cousine. Dès l'introduction de son travail, les premières impressions d'Éric Gauthier à propos du roman d'André Béland sont les suivantes : « La question homosexuelle est suggérée d'une manière si détournée qu'elle mérite que l'on s'y attache⁴. » André Béland doit faire face à une censure encore extrêmement présente au Canada et qui l'oblige lui aussi à utiliser nombre de procédés littéraires pour éviter de voir son roman relégué au placard :

Dans le cas de Béland, on présume que cette forme de censure ait pu influencer son écriture (bien que nous ne disposions pas de preuves formelles à ce sujet) puisque, d'une part, il ne fait que tacitement allusion à l'homosexualité (elle n'est

¹Patrick Dubuis, *Émergence de l'homosexualité dans la littérature française d'André Gide à Jean Genet*, *op.cit.*, p. 87

²André Béland, *Orage sur mon corps*, Montréal, 1944

³<https://constellation.uqac.ca/704/>, Consulté en ligne, [le 19/11/2019]

⁴Éric Gauthier, *Problématique de l'homosexualité dans Orage sur mon corps d'André Béland. Textes, intertextes et réception critique*, Chicoutimi, Québec, 2004, p. 2

jamais clairement nommée) et que, d'autre part, il a eu recours à trois intertextes pour tenter de contourner cet interdit¹.

Comme Yourcenar, Béland choisit d'évoquer l'homosexualité sans pour autant la mentionner. Il est possible de dégager deux niveaux d'analyse sur l'intensité esthétique de cette œuvre québécoise. Le premier se trouve au niveau du personnage de Julien à qui l'on peut prêter un puissant sentimentalisme. Il vit et décrit ses émotions de la même manière que peuvent le faire les jeunes adolescents de Peyrefitte ou Montherlant. La faible différence d'âge peut être une raison de cette force commune. En effet, de la même manière que peuvent aujourd'hui le faire certains auteurs pour la jeunesse, son langage est métaphorique, ce qui donne une intensité accrue à toutes ses émotions, comme lorsqu'il fait le bilan de sa vie, à la fin du roman : « Maintenant, il faut reconstruire sur ces amas de décombres, sur cet incendie qui fumera encore j'en suis sûr. L'homme ne peut oublier les grands chocs de sa vie. Et ce fut un choc pour moi, cette tempête de longs mois où j'aurais pu laisser ma peau déchue et piteuse². » La métaphore filée de la météo reprend les éléments d'un temps maussade où l'orage et la tempête représentent toutes les turpitudes vécues par Julien. Comme le dit l'adage : « après la pluie vient le beau temps », la fin du mauvais temps signe la libération du héros. De plus, on trouve dans ce roman une particularité intéressante que l'on ne rencontre pas chez d'autres auteurs européens. En effet, le romancier va user de l'intertextualité pour pouvoir traiter de l'homosexualité. Cette perception du rapport entre plusieurs œuvres, là est le second niveau d'analyse, est une « contestation face à un certain rapport à la littérature, particulièrement en ce qui concerne les mauvais livres dont le clergé a fait son cheval de bataille³ » Éric Gauthier relève trois intertextes dans l'œuvre de Béland : un rimbaldien, un gidien et pour finir un proustien. Il ajoute :

Béland s'est inspiré des trois intertextes [...] dans lesquels l'homosexualité n'est considérée ni comme un vice ni comme un péché. Elle est une façon d'accéder à la volupté (chez Gide) et caractérise une société très en vue de la bourgeoisie française (chez Proust)⁴.

Il cible juste lorsqu'il évoque l'accession à la volupté puisqu'en effet l'intertextualité vise ici la sublimation des émotions ressenties par le lecteur. Les amitiés particulières évoquées précédemment sont également dignes d'intérêt puisqu'elles livrent un exemple

¹Éric Gauthier, *Problématique de l'homosexualité dans Orage sur mon corps d'André Béland. Textes, intertextes et réception critique*, op.cit., p. 63

²André Béland, *Orage sur mon corps*, op.cit., p. 111

³Éric Gauthier, *Problématique de l'homosexualité dans Orage sur mon corps d'André Béland. Textes, intertextes et réception critique*, op.cit., p. 38

⁴*Ibid.*, p. 65

de sentiments passionnels et intenses entre deux adolescents. Les promesses faites dans l'intimité d'une serre ou les pactes scellés par le sang sont autant de comportements qui nous confirment la force des sentiments ressentis par ces jeunes garçons. Patrick Dubuis va même plus loin : « Plutôt que de sentiment, il s'agirait plus d'une tendance à l'exaltation chez ces jeunes adolescents qui reporteraient sur leurs cadets, selon la formule de Roger Martin du Gard, "leur besoin sentimental et poétique d'amour"¹. » Ces adolescents n'arrivent pas toujours à porter le poids de leurs sentiments à tel point qu'ils préfèrent ne plus rien ressentir du tout. Le jeune Alexandre, héros des *Amitiés particulières* de Peyrefitte va finir par se suicider à la fin du roman. L'adolescent n'a pas réussi à supporter la douleur que lui cause la fin de sa relation avec Georges. Patrick Dubuis s'interroge alors : « Lorsqu'un sentiment peut pousser à de telles extrémités, s'agit-il encore d'amitié² ? » L'évocation de ces amitiés/amours obéit à une codification stricte qui n'est pas pour autant exempte de toute sensualité :

Et bien que leur jeune âge semble éliminer toute relation à caractère sexuel, un doute subsiste. Quoi qu'il en soit, seules sont décrites avec complaisances des scènes de baisers qui restent assez chastes. En définitive, il semble que les amitiés particulières ne doivent pas se départir d'une certaine innocence. Innocence relative peut-être, mais la pureté – mythique ou réelle – est toujours réaffirmée avec insistance.

Le même constat est fait dans le roman de Montherlant où l'on peut citer en exemple les derniers mots écrits par Alban à Serge avant qu'ils ne se quittent : « Adieu, cher Serge, mon enfant chéri. Laisse-moi t'embrasser une dernière fois, te tenir longuement contre moi, avec une tendresse et une tristesse que tu ne peux pas comprendre, et que je ne comprends pas bien moi-même [...] Comme j'ai eu raison de t'aimer³ ! » Le lecteur ressent à travers ce passage toute l'intensité évoquée précédemment. Chez Marie-Claire Blais, les premières pages de son roman *Le loup*⁴ publié en 1972 au Québec condamnent cette innocence juvénile dans les paroles d'Éric, l'homme plus âgé avec qui Sébastien, le jeune personnage principal et narrateur, partage sa vie : « Quelle prétention on a à votre âge de vouloir aider et sauver tous les êtres, c'est insupportable⁵ ! » S'ajoute à cet effet d'innocence pure, l'incompréhension quasi-systématique des parents qui ne fait qu'accroître la naïveté du héros ; comme avec l'exemple d'Alexandre dans le roman de Peyrefitte, une fin tragique destinée à valoriser cette force esthétique voulue par l'auteur.

¹Patrick Dubuis, *Émergence de l'homosexualité dans la littérature française d'André Gide à Jean Genet*, op.cit., p. 29

²*Ibidem*.

³Henry de Montherlant, *Les Garçons*, op.cit., p. 244

⁴Marie-Claire Blais, *Le loup*, Montréal, Stanké Éditions, 1972

⁵Marie-Claire Blais, *Le loup*, Paris, Éditions Robert Laffont, 1973, p. 13

Marie-Claire Blais engage une réflexion similaire dans son roman *Le loup*, et François Rochon détaille notamment pour quelle raison un esthétisme de l'innocence a perduré au Québec, plus longtemps qu'en Europe : « la libération sexuelle qui a soufflé sur l'Occident dans les années 1960 et 1970 a tardé à se manifester dans la littérature romanesque au Québec relativement à cette question¹. » Ceci peut notamment s'expliquer par la forte influence catholique qui a perduré au Québec jusque dans les années 1960. Néanmoins, François Rochon démontre comment deux registres régulièrement vus comme opposés, à savoir la sexualité et la religion, sont ici intriqués. Il détaille : « Or l'ensemble de ces *topoi* renvoie, selon le traitement qu'ils reçoivent tout au long du roman, à une conception de la sexualité qui fait de celle-ci une expérience extérieure, spirituelle, voire mystique². » Et d'ajouter plus loin que Sébastien « raconte les tribulations de sa vie amoureuse dans un style lyrique soutenu [...] relevant du lexique de l'expérience religieuse et de l'action messianique³. » Le lien entre homosexualité et catholicisme donne donc de l'intensité aux relations amoureuses de Sébastien. Enfin, nous pouvons évoquer *L'œuvre au noir* écrit en 1968 par Marguerite Yourcenar qui peut faire figure de transition entre l'intensité esthétique de la première moitié de XX^e siècle et les ruptures morales post 1968. Xénon le personnage principal, revendique une liberté anticonformiste, qui passe par le désir de la connaissance. Sa bisexualité choque à la Renaissance, époque où se déroule le roman. Face à Bernard Pivot, l'auteure va comparer ses différents écrits et faire notamment le constat d'un virage amorcé aux alentours des années 1960 :

Hadrien a été écrit en 1948 et dieu sait que les événements en 1948 étaient tels qu'on aurait pu déjà donner dans le pessimisme absolu. Mais enfin comme toujours après une guerre terminée, il y a ce relèvement dans lequel on dit "enfin la raison, la sagesse, ou tout au moins des accords raisonnables vont peut-être triompher". Tandis que dans *L'œuvre au noir* écrite entre 1960 et 1965 on voyait déjà craquer beaucoup plus de choses⁴.

Le XIX^e siècle voit donc naître un accès de plus en plus simplifié à la littérature. L'objet livre devient abordable et avec lui toute une multitude de nouveaux horizons qui s'ouvrent aux lecteurs. La société n'est pourtant pas prête à recevoir tous les thèmes novateurs mais face à l'homophobie latente certains auteurs francophones font tout de même le choix d'écrire l'homosexualité. Nous l'avons vu, cette période est marquée

¹François Rochon, « Homosexualité et christianisme dans *Le loup* de Marie-Claire Blais » dans *Voix et Images*, n°41, p. 76

²*Ibidem*.

³*Ibidem*.

⁴<https://www.youtube.com/watch?v=UXv923PTIJU> [consulté le 25/11/2019]

notamment par une évocation de l'homosexualité qui reste discrète : elle se déchiffre en filigrane dans les écrits de Balzac, se métaphorise dans ceux de Yourcenar ou encore est dévalorisée par la pensée de Proust. Ce qu'il faut noter c'est que mot à mot les plumes se délient et différentes thématiques vont être corrélées à l'homosexualité : la problématisation des différences de traitement entre classes sociales ou encore le retour de la pédérastie sur le devant de la scène. Il sera intéressant d'observer qu'un siècle plus tard, la même dynamique se met en place quant au traitement de l'homosexualité dans la littérature de jeunesse. Le début du XX^e siècle est également marqué par une intensité esthétique particulière qui vient sublimer ces amours homosexuelles (quand elles ne sont pas noyées sous trop de figures de styles). Quelle est alors la réalité des sentiments ressentis par les héros adolescents de la littérature de jeunesse contemporaine ? Cette passion est-elle toujours d'actualité ou au contraire le narrateur s'inscrit-il dans un réalisme davantage dépouillé ? La retenue littéraire évoquée en littérature générale va connaître une vraie révolution à partir de la fin des années 1960. Les mouvements de libération sexuelle apparaissent en France entre 1969 et 1972, ils signifient une rupture avec le monde homosexuel antérieur. Les années 1980 sont aussi marquée par l'arrivée du sida en France qui va également bouleverser le monde littéraire. Des écrivains qui sortent du placard, des thèmes nouveaux sont abordés dans les romans : le sida, la mort, les thérapies de conversion, l'isolement. Cette nouvelle génération d'auteurs aborde des questions qui dérangent et le fait d'une manière qui dérange tout autant ; les textes sont bruts, réels, crus, les modes d'écritures s'apparentent à de l'oralité. Ce patrimoine sombre de la vie homosexuelle sera également, nous le verrons, une thématique récupérée par la littérature de jeunesse et les personnages des romans pour adolescents vivront des péripéties semblables à celles qu'ont pu vivre les héros de la littérature générale.

b. « A bas l'homosexualité de papa ! »¹

Mai 1968 est connu pour sa crise sociale marquée par de nombreuses grèves et une mobilisation sans précédent des travailleurs comme des étudiants. Bien sur les milieux littéraires, au même titre que tous les autres milieux artistiques, s'ébranlent face à cette mobilisation et ce depuis quelques années déjà comme l'explique Patrick Combes :

¹Slogan lancé par les lesbiennes du MLF et les premiers garçons du FHAR au cours d'une émission en 1971, Il annonce l'effondrement d'un monde ancien.

« Les dix années qui précèdent 68 sont donc animées par des interrogations, une activité critique intense¹. » Néanmoins l'importance des œuvres précitées reste fondamentale. Elles constituent le terreau des révolutions à venir et seront considérées comme des œuvres majeures de la littérature francophone traitant de l'homosexualité. Le pouvoir d'action qu'elles ont eu sur les nouveaux auteurs ainsi que sur les nouvelles formes d'écriture ne doit pas être minimisé, comme le rappelle Frédéric Martel :

À la fin des années 1940 [...] la littérature a déjà accouché de la plupart de ces œuvres cultes sur l'homosexualité.

On peut faire l'hypothèse que, sous des formes diverses, c'est la littérature qui a hébergé, jusqu'à la Seconde Guerre mondiale, le militantisme homosexuel en France. Les premiers militants de 1948 pourront s'appuyer sur un terrain labouré et préparé par les écrivains².

Frédérique Martel fait notamment référence à André Baudry, ancien séminariste passionné par Proust et Gide ainsi qu'à Roger Peyrefitte. Les deux hommes commencent à repenser les luttes homosexuelles dès le début des années 1950 et sont notamment à l'origine de la création de la revue homosexuelle *Arcadie*, dont le premier numéro paraît en France en 1954. Le mouvement est donc lancé. Cet esprit contestataire n'est pas isolé de la conjoncture internationale et il commence à souffler un vent de rébellion chez une grande partie de la jeunesse mondiale. Les étudiants québécois bloquent plusieurs écoles et universités tout en réclamant des réformes sociales. La Belgique est aussi secouée par des mouvements de révoltes et le clivage entre francophones et néerlandophones va se creuser un peu plus. La période de Mai 1968 voit donc naître des bouleversements littéraires : « Il y a enfin les écrivains. Ce qui témoigne de la vitalité de la littérature, du littéraire en 1968, c'est la violence et l'importance des interrogations dont font l'objet ceux qui "l'incarnent", la pratiquent – et parallèlement leurs réactions³. » Ces écrivains suscitent le débat : ils vont amener la littérature vers des horizons qui n'étaient alors qu'abordés discrètement. La sexualité devient pornographique et percutante sous la plume de Guillaume Dustan. La littérature du sida voit le jour dans un contexte social marqué par une fulgurante propagation de la maladie, surtout chez les homosexuels. Enfin les remises en question de l'ordre social trouvent également leurs places dans la réflexion de l'écrivain qui va s'interroger sur ce qu'il connaît ou qu'il a pu connaître dans le but de déconstruire un ordre établi ou de remettre en cause des préjugés.

¹Patrick Combes, *La littérature et le mouvement de mai 68*, Paris, Éditions Seghers, 1984, p. 17

²Frédéric Martel, *Le rose et le noir. Les homosexuels en France depuis 1968*, *op.cit.*, p. 88

³Patrick Combes, *La littérature et le mouvement de mai 68*, *op.cit.*, p.

Le sexe et la pornographie comme approche esthétique

Avec les révolutions sexuelles, la parole des auteurs se libère davantage. L'évocation de la sexualité fait alors son apparition de manière moins métaphorisée. Le sexe interroge et ouvre vers de nouvelles perspectives. Toutefois il dérange le plus souvent puisqu'il donne au récit une longueur d'avance sur les états de la société. En effet les auteurs ressentent le besoin de faire bouger les lignes, qu'elles soient politiques, sociales ou sexuelles. Les années 1970 voient également naître un concept social novateur : celui du genre, désigné par « la partition sexe/genre. Le “sexe” renvoie à la distinction biologique entre mâles et femelles, tandis que le “genre” renvoie à la distinction culturelle entre les rôles sociaux, les attributs psychologiques et les identités des hommes et des femmes¹. ». C'est la naissance des *gender studies*. Christine Delphy, sociologue française et figure de proue du féminisme, explique le cheminement de cette nouvelle analyse :

Dans les années quatre-vingt, et maintenant encore, le sexe est conceptualisé comme une division naturelle de l'humanité – la division mâles/femelles – division dans laquelle la société met son grain de sel. C'était aussi ma vision, c'est de là que comme tout le monde je suis partie. C'était déjà une avancée considérable que de penser qu'il y avait, dans les différences de sexe, quelque chose qui n'était pas attribuable à la nature².

Bien évidemment, et comme le précise Romain Carnac dans un article sur Foucault et les *gender studies*³, un nouveau mode pour appréhender les identités sexuées se développe dans le sillage des *gender studies* pour aboutir notamment aux *queer studies* :

Il s'agit, pour reprendre la formulation fameuse de Butler, de jeter le “trouble dans le genre” : il n'y a pas deux, mais une pluralité d'identités sexuelles ; elles ne sont pas déterminées par l'appartenance biologique mais déconnectables du sexe extérieur⁴.

Dans son roman autofictionnel *Ma moitié d'orange*⁵, Jean-Louis Bory explique qu'à sa naissance, ses parents s'attendaient à voir arriver une fille. Finalement c'est un garçon qui naît mais cette anecdote a marqué sa personnalité à jamais : « Il fallut virer soudain du rose au bleu. Changement de dragées, plutôt brutal. Le chiendent, c'est qu'il restait du rose en moi. Caché profond, au plus obscur, dans cette nuit tiède où l'incertitude entre le

¹Laurence Bereni, Sébastien Chauvin, Alexandre Jaunait, Anne Revillard, *Introduction aux Gender Studies – Manuel des études sur le genre*, Bruxelles, Éditions De Boeck, 2008, p. 17

²Christine Delphy, *L'ennemi principal 2. Penser le genre*, Paris, Syllepse, 2001, p. 25

³Romain Carnac, « Foucault et les *gender studies* : un malentendu ? », 2010, consulté en ligne, https://www.academia.edu/30772083/_Foucault_et_les_gender_studies_un_malentendu_2010 [le 11/01/2020]

⁴*Ibid.*, p. 3

⁵Jean-Louis Bory, *Ma moitié d'orange*, Paris, Éditions Julliard, 1974

bleu et le rose se prépare à jouer les plus vilains tours¹. » Reprenant les codes sociaux genrés attribués aux couleurs, rose pour les filles et bleu pour les garçons, il explique comment et pourquoi ces désirs parentaux ont façonné un personnage double : « N’empêche : Denise est là. Petite bonne femme vit encore [...] Dans mes pires moments de faiblesse ou de fatigue, je la sens qui se lève, plus moelleuse que molle. Sournoise, elle sort de ma nuit². » Denise étant le prénom qu’avait choisi sa mère qui s’attendait à donner naissance à une fille. L’autobiographie semble de mise pour sonder cet aspect intime de la vie.

Yves Navarre dans *Une vie de chat*³ et Guillaume Dustan dans sa trilogie « autopornographique⁴ » mettent à nu les relations sexuelles. Dans le roman de Navarre, la narration est portée par Tiffauges, le chat d’Abel, héros de l’histoire. Dans un article sur le rôle du chat comme révélateur autobiographique, Véronique Montémont explique ce procédé de narration : « En effet, par un mécanisme de ricochet, évoquer son petit compagnon, son arrivée, son histoire et même sa mort devient une manière de restituer une partie de sa propre vie en contournant, ou même en transcendant ses propres réticences à se dévoiler⁵. » Le roman débute par la présentation du narrateur : « Je m’appelle Tiffauges. Je suis un chat. J’écris. Comme si quelqu’un pouvait écrire à ma place. C’est moi. Je suis je. Le chat. Un chat⁶. » Cet ouvrage se présente donc comme un roman fictionnel puisqu’il est écrit par un chat toutefois comme le précise Véronique Montémont, le chat-narrateur ne cesse d’insister sur les assimilations possibles entre sa voix et celle du personnage d’Abel dans lequel le lecteur reconnaît bien évidemment Yves Navarre. Elle complète : « le choix de se raconter à travers son animal est aussi celui de passer par un regard dépourvu de tout préjugé social⁷. » Cette logique narrative correspond donc totalement aux renouvellements littéraires qui découlent directement des révolutions post 1968. En revanche, on ne retrouve pas les mêmes procédés littéraires dans la trilogie de Guillaume Dustan *Dans ma chambre*⁸, *Je sors ce soir*⁹ et *Plus fort que*

¹Jean-Louis Bory, *Ma moitié d’orange*, op.cit., pp. 17-18

²*Ibid.*, pp. 18-19

³Yves Navarre, *Une vie de chat*, Paris, Éditions Albin Michel, 1986

⁴Néologisme inventé par Guillaume Dustan pour désigner l’autofiction centrée sur sa sexualité

⁵Véronique Montémont, « La médiation des moustaches : le chat comme révélateur autobiographique dans *Une vie de chat*, d’Yves Navarre et *Les chats de hasard*, d’Anny Duperey » dans *Ecrire l’animal aujourd’hui / Études réunies par Lucile Desblache.*, 2005, Londres, France. p. 65

⁶Yves Navarre, *Une vie de chat*, op.cit., p. 9

⁷Véronique Montémont, « La médiation des moustaches : le chat comme révélateur autobiographique dans *Une vie de chat*, d’Yves Navarre et *Les chats de hasard*, d’Anny Duperey », art.cit., p. 66

⁸Guillaume Dustan, *Dans ma chambre*, Paris, P.O.L., 1994

⁹Guillaume Dustan, *Je sors ce soir*, Paris, P.O.L., 1997

*moi*¹. Philippe Mangerel, auteur d'un article sur l'engagement sexuel chez Guillaume Dustan définit parfaitement cette trilogie : « romans autofictionnels dans lesquels il relate des épisodes de sa vie en insistant sur ses aventures nombreuses, marquées par l'usage quotidien de drogues et par une activité sexuelle extrême.² » Il adopte pour cela un langage proche du parler qui va renforcer la portée de son discours : une écriture sans fioritures qui donne un ton plus réaliste au thème. La manière de procéder n'est donc pas la même chez les deux auteurs cependant la thématique de la sexualité va y apparaître plus réaliste qu'elle ne pouvait l'être jusqu'à présent. Elle est observée à travers les yeux du chat chez Navarre et sera évoquée sans détours métaphoriques ou lyriques chez Dustan. Les deux auteurs présentent des pratiques sexuelles différentes qui pourtant restent tabous malgré les révolutions sexuelles passées. Dans *Une vie de chat*, Abel est amateur de « mounons » : c'est comme cela que Tiffauges appelle les hommes qui se succèdent dans le lit et le cœur de son maître. Il mentionne l'intensité et la rapidité de ces rencontres nocturnes :

La nuit, il y avait un cortège de mounons, blousons de cuir, bottes, jeans. Sur la couverture dépliée, jeux d'ombres, la lumière du quai faisait éclairage, j'observais les étreintes brutales et désabusées, cela semblait les amuser, brèves rencontres "salut ?", "salut !"

Déjà évoquées par Alexis chez Yourcenar, les rencontres sans lendemain sont pourtant ici présentées de manière positive puisque ce qui prime selon Tiffauges, c'est l'intensité de ces courts échanges, qui amusent les partenaires, plutôt que l'indécence de ces brèves rencontres avec des inconnus. Véronique Montémont développe dans ce sens :

Son regard faussement naïf [au chat] permet de lever le tabou qui entoure la relation sexuelle masculine et la débarrasser de toute connotation scabreuse. Nulle réprobation morale dans cet univers félin où les caresses semblent une évidence, qu'elles s'attachent à une peau ou à un pelage³.

Yves Navarre fini par se dévoiler, plus que dans d'autres ouvrages puisqu'il est ici allégé d'une narration à la première personne. Chez Dustan, le sexe occupe une place importante dans la narration et plusieurs pratiques sont évoquées. Philippe Mangerel cerne l'univers de ces trois romans : « À coups de scènes pornographiques *hard*, de fantasmes idéologiques fascinants, d'éclairs de contestation brillants, proches de la science-fiction

¹Guillaume Dustan, *Plus fort que moi*, Paris, P.O.L, 1998

²Philippe Mangerel, « Guillaume Dustan et l'engagement sexuel » dans *Postures*, Actes du colloque « Engagement : imaginaires et pratiques », 2009, Hors-série n°1, p. 87

³Véronique Montémont, « La médiation des moustaches : le chat comme révélateur autobiographique dans *Une vie de chat*, d'Yves Navarre et *Les chats de hasard*, d'Anny Duperey », *art.cit.*, p. 67

— voire de la prophétie —, Dustan érige (maître mot) un monde utopique et queer¹. »
Cependant loin de l’auteur l’envie de ne faire que choquer son lecteur.

Il a dit Il y a lui, tu t’entendrais bien avec lui je suis sûr. J’ai dit Pourquoi ? Il a dit Il baise très bien. J’ai demandé Il est actif-passif ? Bien monté ? Branché sm ou baise classique ? Dennis a répondu Oui à tout, mais plus passif qu’actif [...] Il était évidemment hyper bien foutu. Entièrement rasé. Tétos développés. Pas un poil de ventre. J’ai dit Mais dans la baise il est comment ? Plutôt cérébral ou plutôt physique ? Dennis a dit Plutôt cérébral. La dernière fois que je l’ai baisé il m’a dit Attends, il est allé chercher un miroir et l’a mis sous lui pour voir ma bite dans son cul [...] J’ai demandé C’était avec ou sans capotes ? Sans, a dit Dennis. J’ai décidé de ne pas le faire. Ça devenait trop tentant².

Comme nous pouvons le souligner dans l’extrait précédent, la sexualité est évoquée dans une esthétique précise : « Au centre de la scène, le sexe, vécu d’une façon désinvolte, mais jamais superficielle, où à la description minutieuse des rencontres, multiples, répond une constante réflexion sur l’identité, sur le corps, sur la présence de l’Autre³. » Le moyen pour le narrateur de se retrouver en tant qu’individu passe par la rencontre de l’autre. C’est pourquoi Guillaume Dustan multiplie les partenaires tout comme Alexis ou Abel, dans l’optique de finalement mener à bien sa quête identitaire. Mais bien au-delà de cela, « la sexualité constitue un moyen privilégié, un apprentissage subtil, une voie d’accès à la connaissance du monde⁴. » L’originalité de cette écriture tient en la profusion de détails que Dustan insère dans ses descriptions dans l’optique de toujours esthétiser cette pratique trop longtemps restée taboue. Dans *Je sors ce soir*, il raconte une soirée passée en boîte de nuit et évoque notamment les différents partenaires sexuels qu’il a eus et qui sont présents à cette soirée : « Il a un corps sublime. Sans parler de ses tétons (énormes), ni de sa bite qui est aussi vraiment très bien. Lourde, large, pleine de peau⁵. » La masturbation, racontée sans détours, représente la symbiose totale de son corps et de son esprit avec le partenaire comme il le mentionne dans son premier roman :

La fois suivante, j’ai branlé nos queues ensemble, bien dures, la mienne 17x15, la sienne 22x16, il fallait que je m’empêche d’être hypnotisé par elle, je voulais que ça soit seulement deux bites, pas de différence, que chacun des deux aime autant celle de l’autre que la sienne, pas plus pas moins⁶.

¹Philippe Mangerel, « Guillaume Dustan et l’engagement sexuel », *op.cit.*, p. 88

²Guillaume Dustan, *Œuvres I – Dans ma chambre – Je sors ce soir – Plus fort que moi*, Paris, P.O.L Éditeur, 2013, pp. 127 - 128

³Allessandro Badin, (Re)lire Guillaume Dustan, quinze ans après / *Oeuvres I : Dans ma chambre — Je sors ce soir — Plus fort que moi* de Guillaume Dustan. Préfaces et notes de Thomas Clerc, P.O.L, 358 p. *Spirale*, 2004, (248), p. 40

⁴*Ibid.*, p. 41

⁵Guillaume Dustan, *Je sors ce soir*, *op.cit.*, p. 35

⁶Guillaume Dustan, *Dans ma chambre*, *op.cit.*, 1996

La seule préoccupation de Dustan est bien le plaisir réciproque, confirmant l'idée de recherche de la plénitude dans la rencontre de l'autre. Le *bareback*¹ est également mis à l'honneur, au mépris de toutes les injonctions médicales pour la protection contre le sida et autre infection sexuellement transmissible. Dustan voit dans les rapports non protégés une pratique du sexe sans barrières, comme une sorte de communion avec l'autre. Pourtant ça n'a pas toujours été le cas puisqu'au début de *Dans ma chambre*, Dustan utilise des préservatifs à chaque rapport et se lamente de cette obligation : « je retire la capote, je me branle en regardant son cul, je pense à la vidéo hétéro que j'ai qui s'appelle Anus Juteux, le slogan c'est Tout anus éclaté sera arrosé de bonnes giclées de sperme. Dommage qu'on ne puisse pas le faire pour de vrai². » Mais quelques pages plus loin le verdict tombe : « Tu sais personne ne met plus de capotes, même les américaines, maintenant tout le monde est séropositif, je ne connais plus personne qui soit séronégatif [...] et tu sais moi j'y vais, je bouffe le sperme [...] la baise c'est vraiment bon quand on peut tout faire³. » Les scènes de sexe vorace dans les *backrooms* des fonds de boîtes de nuits ou les rapports plus tendres sous la douceur des draps présentent une sexualité vécue comme une catharsis qui mène à la sublimation des passions. Ahmed Haderbache de l'Université de Valence nous explique que Dustan est l'un des premiers auteurs à aborder le milieu sadomasochiste : « Les pratiques SM gays ont été très peu mises en valeur dans la littérature. Elles sont confinées dans les récits courts des revues pornographiques. Dustan est sans nul doute le précurseur en cette question. Il aborde le SM comme mode de vie⁴. » Et c'est bien là que le problème se trouve puisque les pratiques sadomasochistes placent l'auteur aux limites du licite et de l'illicite. De plus Dustan défend la *barebacking*⁵ dans une période où le sida fait des ravages chez les homosexuels et où la seule protection possible à ce fléau est l'utilisation du préservatif. En effet si la sexualité sans détours fait son apparition dans les textes comme ceux de Yves Navarre ou Guillaume Dustan par exemple, elle n'est pas dissociée du spectre de la mort qui flotte sur la communauté homosexuelle en ce début des années 1980. Le sida apparaît aux lendemains des libérations sexuelles et législatives de la communauté francophone LGBTQ et certains auteurs décident de se saisir de cette thématique pour aborder l'homosexualité en la confrontant à l'épreuve de la mort.

¹Littéralement le « cul nu » autrement dit la pratique du sexe sans préservatif

²Guillaume Dustan, *Dans ma chambre*, *op.cit.*, p. 37

³*Ibid.*, p. 47

⁴Ahmed Haderbache, « Sexe, dogue, séropositivité : un leitmotiv de la fête chez Guillaume Dustan » dans Real, E., Jiménez, D., Pujante, D. et Cortijo, A. (dir.), *Écrire, traduire et représenter la fête*, Université de Valence, 2001, p. 571

⁵Pratique du *bareback*

L'homosexualité à l'épreuve de la mort, écrire le sida

Le sida est sans conteste la maladie qui a marqué les sociétés à la fin de XX^e siècle. La fulgurance de cette épidémie ainsi que son attachement particulier à certaines communautés a fait d'elle un des maux les plus redoutés à travers le monde. Joseph Levy et Alexis Nouss sont les auteurs d'un essai d'anthropologie romanesque sur les questions liées au sida. Dans l'avant-propos, ils précisent en quoi le sida est devenu selon eux la maladie de la fin du siècle :

L'absence de traitement qui remet en question le système médical triomphant et une liberté sexuelle jugée irréversible se conjugue à la connotation homosexuelle pour démoniser la maladie et susciter un ensemble de réactions collectives aux effets psychotiques répressifs : angoisse, soupçon, stigmatisation, exclusion¹.

La littérature constitue un matériau d'étude qui pourra renseigner sur la construction de la maladie ainsi que sur les diverses informations d'ordre subjectif ou objectif. En effet, ils sont nombreux à écrire sur la maladie et l'on ne retrouve pas uniquement des écrivains : des anthropologues, des sociologues, des médecins, des hommes politiques, etc. Tous ont été concernés à divers titres par le sida et ont décidé de l'écrire. Dans un article sur les fonds autobiographiques du sida, Philippe Artières et Gilles Cugnon écrivent :

Cette production discursive, qui n'a probablement pas d'équivalent par son ampleur et sa diversité dans notre histoire contemporaine, se caractérise surtout par la place importante qu'occupent les textes émanant des personnes atteintes elles-mêmes, de leurs proches².

Le roman va permettre de dépasser le discours médical, toujours étroitement associé à l'évocation de l'homosexualité dans la littérature, pour cerner les représentations sociales de la maladie. Contrairement à d'autres maladies contagieuses qui ont pu être sublimées, on peut notamment penser à la mort de Nana chez Zola³ qui porte toute une esthétique particulière : l'utilisation d'un lexique médical précis, Zola est un naturaliste, associé à de nombreuses hyperboles rendent compte d'une volonté précise de l'auteur. Pour Zola, Nana incarne la société pourrissante et la variole vient matérialiser cette pourriture du régime et de la société de l'époque. Le sida ne rentre pas dans cette dynamique :

¹Joseph Lévy, Alexis Nouss, *Sida-Fiction, Essai d'anthropologie romanesque*, Lyon, PUL, 1994, p. 13

² Philippe Artières, Gilles Cugnon, « Sida-Mémoires. Naissances d'un fonds d'archives autobiographiques » dans *Genesis*, n°16, 2001, p. 205

³Émile Zola, *Nana*, Paris, G. Charpentier Éditions, 1880

Cette fois la maladie n'appelle aucune justification, aucun espoir, aucune transmutation esthétique [...] le sida, c'est le cauchemar absolu, l'horreur dans laquelle le livre que l'on va lire nous fait pénétrer¹.

L'autobiographie est apparue comme le genre de prédilection qui va permettre de parler le mieux du sida puisque bien souvent il s'agit du malade lui-même ou de l'un de ses proches qui relate la pénibilité et les nombreuses angoisses vécues. Cependant il existe aussi des récits à la troisième personne ou des biographiques fictives dont la distance narrative permet une perception plus objective du phénomène. Pour la plupart des ouvrages, la maladie est rattachée à la communauté homosexuelle puisqu'elle est la première touchée par le sida d'un point de vue sociologique. Elle fait planer sur le milieu LGBTQIA+ le spectre d'une mort douloureuse et inévitable. C'est tout l'objet de l'analyse menée par Joseph Lévy et Alexis Nouss dans *Sida-Fiction, essai d'anthropologie romanesque*.

Avec le sida, la mort revêt une nouvelle dimension puisqu'elle ne symbolise rien d'autre qu'une finalité à atteindre, l'achèvement de douleurs difficilement supportables. Cependant, dans le panel de romans étudiés la personnification de la mort est présente à différents degrés. Pour Hervé Guibert par exemple, la mort reçoit un traitement iconographique à l'aide d'images picturales :

Le tableau s'intitulait : Après le duel, on y discernait en second plan, dans le bas à droite, une chemise d'homme souillée de sang en train de sécher [...] Le tableau n'avouait pas l'anecdote de son sujet pour le murer, comme j'aime toujours, sur une énigme : le jeune modèle était-il l'assassin de la victime emportée hors du tableau ? Ou le témoin, était-il son frère ? Son amant ? Son fils ?²

Le silence qui entoure la mort due au sida est retranscrit par un tableau italien du XIX^e siècle. De son côté, Yves Navarre choisit la mort tragique de Carmen, tuée par Don José pour mettre des mots sur le suicide raté de David, qui écrit à son compagnon qu'il se laisse maintenant tout entièrement à lui : « Tu prends le relais. “C'est toi ?” dit Carmen. “Oui, c'est moi”, répond don José. C'est la fin ? Aide-moi à franchir le gué. “Carmen ?, Carmen ?, je t'aime, je t'adore.”³ » Les paroles écrites par Mérimée se mêlent aux mots de David à tel point que l'on ne sait plus qui dit quoi. On comprend en revanche la souffrance psychologique du personnage. Chez Dominique Fernandez, la mort recouvre un jugement de valeur ferme, qui ne fait qu'appuyer l'horreur de la maladie : « La mort est hideuse, il n'y a rien de plus à en dire, tout comme le cœur ne peut que la haïr avec la

¹François Laplanine, « Préface » dans Joseph Lévy, Alexis Nouss, *Sida-Fiction, Essai d'anthropologie romanesque*, op.cit., p. 11

²Hervé Guibert, *A l'ami qui ne m'a pas sauvé la vie*, Paris, Gallimard, 1990, p. 73

³Yves Navarre, *Ce sont amis que vent emporte*, Paris, Flammarion, 1991, p. 54

dernière énergie [...] je suis sûr que tu n'as jamais visité le service sida dans un hôpital¹. »
Cependant l'évocation de la mort en littérature reste paradoxale comme l'expliquent
Joseph Lévy et Alexis Nouss :

La littérature assure deux fonctions contradictoires dans son traitement de la mort.
Expression humaine, d'une part, elle tend naturellement à nier le phénomène fatal
en s'inscrivant par définition dans une dynamique de transmission, de continuité.
Mais d'autre part, en tant que reflet de la condition humaine, elle ne peut qu'en
proclamer l'inéluctabilité²

Pour le cas du sida cette inéluctabilité est renforcée par l'inexistence de traitement
médical. De ce fait, contracter le virus est synonyme de mort. Les personnages atteints
ont quasiment tous un raisonnement similaire : les autres en meurent donc je vais mourir
aussi puisque « la dimension sociale du milieu atteint par le sida amplifie la preuve et la
probabilité de la mort de l'individu dans une dialectique complexe entre mort de soi, de
moi, de toi et de tous³. » C'est ce qu'explique Guibert lorsque son personnage prend
conscience que l'écriture de la mort de son ami est en réalité l'écriture de sa propre mort
à venir :

Car ce n'était pas tant l'agonie de mon ami que j'étais en train de décrire que
l'agonie qui m'attendait, et qui serait identique, c'était désormais une certitude
qu'en plus de l'amitié nous étions liés par un sort thanatologique commun⁴.

Néanmoins, l'inéluctabilité de la mort peut avoir des effets inattendus sur les personnages.
La perspective d'une fin proche peut « embellir » le quotidien en augmentant la valeur de
ce qui est vécu. Le personnage profite de l'instant justement parce qu'il sait qu'il fera
partie des derniers comme le vivent Roch et David : « de la mort qui n'est pas une porte
qui se ferme, elle s'ouvre pour laisser entrer [...] Il marmonne que je suis son Sganarelle,
que Sganarelle vient du lombard *sganiare*, et il explique que cela veut dire tout à la fois
mordre à pleines dents et parler clair⁵. » Pascal de Duve, auteur belge atteint du sida et
mort prématurément à l'âge de 29 ans, pose dès les premières lignes de son roman le
cadre du récit qu'il s'apprête à nous livrer :

Je m'appelle Pascal, j'ai vingt-trois ans. Il est temps que je raconte mon histoire
[...] Elle commence le jour où j'ai décidé de ne plus vivre ma vie comme on
remonte un escalator qui descend⁶.

¹Dominique Fernandez, *La gloire du paria*, Paris, Éditions Grasset, 1987, p. 176

²Joseph Lévy, Alexis Nouss, *Sida-Fiction, Essai d'anthropologie romanesque, op.cit.*, p. 92

³*Ibid.*, p. 94

⁴Hervé Guibert, *A l'ami qui ne m'a pas sauvé la vie, op.cit.*, p. 102

⁵Yves Navarre, *Ce sont amis que vent emporte, op.cit.*, p. 34

⁶Pascal de Duve, *L'orage de vivre*, Paris, Éditions Jean-Claude Lattès, 1994, p. 16

Cette porte ouverte sur une furieuse envie de vivre, Guibert la détaille aussi de manière très précise : « c'était une maladie qui donnait le temps de mourir, et qui donnait à la mort le temps de vivre, le temps de découvrir le temps et de découvrir enfin la vie¹. » Lévy et Nouss ont appelé ce phénomène la « puissance de transformation » qui pousse le héros mourant à vouloir vivre plus qu'il ne le peut. Ce que formule également le héros du *Protocole compassionnel* : « après avoir tant rêvé à la mort, dorénavant j'ai horriblement envie de vivre². » Cependant, face à la violence de la maladie, certains personnages choisissent d'accélérer le processus de la mort en se suicidant. Ils préfèrent une mort rapide et prématurée à la lente agonie. Cela peut commencer par l'abandon du traitement médical prescrit comme dans *Ce sont amis que vent emporte* de Navarre, ou bien ignorer les mauvais résultats des examens médicaux, ce que fait le héros du *Protocole compassionnel* de Guibert. Certains vont plus loin et passent à l'acte. Ils choisissent de mourir pour rester maître de leur vie, de leur corps, faire un pied de nez à la mort mais aussi pour ne pas avoir à endurer les souffrances, les changements corporels ou encore l'inévitable solitude. Marc et Bernard, les amants du roman de Fernandez, décident de mourir ensemble pour donner le dénouement qu'ils ont choisi à leur propre mort :

À une heure moins deux Marc fit disparaître le plateau sous le lit, ne gardant dans sa main que la seringue. Il se coucha à côté de Bernard et chercha la veine usée par les goutte-à-goutte. Il éleva la seringue dans le jet de lumière qui tombait du cierge le plus proche. Le liquide rose traversé par le rayon s'irisa de diaprures chatoyantes. La dose était suffisante pour les guérir tous les deux³.

La mort est ici synonyme de guérison puisque face à l'horreur de la maladie, le suicide leur permet de guérir. L'acte final apparaît comme une cérémonie religieuse confirmée par la présence des cierges préfigurant ainsi un retour du sacré dans le texte. La solennité du moment décrit par l'auteur lui confère une certaine sainteté, l'élevant presque au rang de rite. Le rituel imposé au malade ne lui fait pas seulement porter le poids de la maladie, il est aussi socialement stigmatisé parce que considéré comme un passeur de mort. On voit poindre ici une notion de responsabilité qui met en place une éthique des pratiques sexuelles. Le malade porte la responsabilité de subir sa maladie et de peut-être y survivre mais il a également la responsabilité de ne pas la transmettre à d'autres hommes. Le statut de séropositif lui confère donc des allures de faucheuse, prête à semer la mort chez les homosexuels qui ne font désormais pas usage de contraceptifs. Guillaume Dustan en fait mention dans sa *trilogie autopornographique*. Dans *je sors ce soir*, il raconte la fête

¹Hervé Guibert, *A l'ami qui ne m'a pas sauvé la vie*, op.cit., p. 181

²Hervé Guibert, *Le protocole compassionnel*, Paris, Gallimard, 1991, p. 167

³Dominique Fernandez, *La gloire du paria*, Paris, Éditions Grasset, 1987, p. 251

comme si le lecteur assistait à un enterrement, énumérant ses amants décédés ou ses amis en phase terminale de la maladie. Alessandro Bassin souligne : « L'idée de la mort hante le texte tout entier, la maladie, le VIH, est là même quand les mots ne sont pas prononcés¹. » L'auteur, également adepte du *barebacking*, ne rentre pas dans les nouvelles pratiques responsables de la sexualité des homosexuels. Ce parti pris va l'isoler du reste de la communauté homosexuelle et avoir un effet plutôt négatif sur ses publications :

C'est d'ailleurs à cause de leur caractère perturbant — profondément très controversé que leur réception a été éclipsée par une lecture qui reléguait les propos de l'écrivain à de simples provocations, à la promotion stérile de modes de vie alternatifs, dangereux, voir éthiquement inacceptables à un moment où, au milieu de la deuxième décennie de l'épidémie, se substitue à la prise de conscience la plus virulente prise de défense que l'histoire du VIH n'est jamais connue².

En effet, dans cette apologie des drogues et de la sexualité non protégée, Dustan dénonce également un effacement de la voix individuelle au profit de la voix collective :

N'est-ce point la responsabilité de chacun de s'assurer de sa propre protection ? Doit-on blâmer l'autre de ne pas porter de préservatif ? Ne devrait-on pas se blâmer soi-même de ne l'avoir pas exigé³ ?

Il n'en reste pas moins que la notion de transgression est bien présente dans le discours de Guillaume Dustan et qu'il appartient à chacun de l'interpréter de la façon qu'il le souhaite. Face à la mort, toutes les émotions sont ressenties : le lecteur est face à un véritable marché des sentiments où se mêlent douleur, joie, peine, nostalgie, etc. L'une des premières émotions qui fait son apparition de manière quasi systématique est l'impuissance face au décès des proches, des amis, des amants. Les listes des personnes malades ou décédées se rallongent de jour en jour. Michel Tremblay fait ce constat dans le milieu LGBTQ québécois : « Tandis qu'avec le SIDA... Des gars ont commencé à s'éteindre doucement, à Montréal même, une ou deux connaissances, un ancien journaliste du *Devoir*⁴... » Les personnages se sentent désemparés :

C'était sans doute cela qui était le plus dur à supporter dans cette nouvelle ère du malheur qui nous tendait ses bras, c'était de sentir son ami, son frère, si démuni par ce qui lui arrivait, c'était physiquement dégueulasse⁵.

¹ Alessandro Badin, « (Re)lire Guillaume Dustan, quinze ans après / *Oeuvres I : Dans ma chambre — Je sors ce soir — Plus fort que moi* de Guillaume Dustan. » *op.cit.*, p. 41

² *Ibid.*, p. 41

³ Philippe Mangerel, « Guillaume Dustan et l'engagement sexuel », *op.cit.*, p. 87

⁴ Michel Tremblay, *Le cœur découvert*, Paris, Éditions Grasset, 1987, p. 13

⁵ Hervé Guibert, *A l'ami qui ne m'a pas sauvé la vie*, *op.cit.*, p. 148

La dégradation physique entraîne un désespoir immense pour cette communauté qui vit selon des codes esthétiques précis qui permettent notamment à chacun d'optimiser son pouvoir de séduction. C'est ce que rappelle Guillaume Dustan dès les premières lignes de *Je sors ce soir* : « Il y a un certain plaisir à ne pas faire les choses dans les règles. Comme aller au *Gay tea dance* en 501 deux tailles trop grand, chaussures non montantes, chemise à carreaux bcbg¹. » Dès lors, l'auteur se trouve à contre-courant de ce qui fait la mode de son temps et qu'il cite à plusieurs reprises comme composante intégrante de la personnalité homosexuelle : le tee-shirt près du corps, le jean 501 moulant et les chaussures Dr. Martens montantes. Pascal de Duve renverse les effets de la maladie sur le corps et rhabille la mort face à la laideur qu'elle impose : « VIH, de mes lèvres gourmandes, je te bousille affectueusement. Je t'embrasse tendrement. Consciente de sa laideur, la Mort à honte. Elle est partie se rhabiller, la queue basse². » On note également que le traumatisme d'une mort imminente déclenche des réactions de panique chez les malades qui peuvent les amener jusqu'au déni de la mort : « une mort fantasmée et désirée qui devient alors passage et transformation³. » comme chez Guibert :

C'est ce que je lui ai conseillé, à ton petit copain, son truc ça ne devrait pas être une institution où l'on vient mourir. Tout y serait splendide [...] mais seulement pour mieux dissimuler le pot aux roses, car il y aurait une petite porte dérobée tout au fond de cette clinique, peut-être derrière un de ces tableaux propres à faire rêver [...] on se glisserait en douce derrière le tableau, et hop, on disparaîtrait, on serait mort aux yeux de tous, et on réapparaîtrait sans témoin de l'autre côté du mur [...] devant inventer sa nouvelle identité⁴.

Le personnage préfère ici s'inventer une dimension parallèle où peuvent s'évader les personnes décédées plutôt que de croire à la réalité brutale de la mort. Ce tiers-lieu où l'on peut s'évader et qui ne ressemble pas aux tristes hôpitaux fréquentés par tous les malades, c'est l'Hôtel Styx, inventé par Yves Navarre dans le roman du même nom publié en 1989. L'hôtel est « un hôtel comme un autre, “pas vraiment de salubrité mais presque”, dit Roger, l'époux de Madame, l'aiguilleur. Et encore “ le goût de vivre n'a pas de prix, le droit de partir non plus⁵. » Ce lieu est conçu pour accompagner les mourants dans leurs derniers jours. L'anthroponymie révèle d'ailleurs que l'auteur a déjà rattaché les personnages de son roman à la mort : Caron fils de Madame, mènent les âmes mourantes dans les dédales de l'hôtel Styx tout comme son homonyme mythologique conduit sur sa

¹Guillaume Dustan, *Œuvres I – Dans ma chambre – Je sors ce soir – Plus fort que moi*, Paris, *op.cit.*, p. 149

²Pascal de Duve, *L'orage de vivre*, *op.cit.*, pp. 177 - 178

³Joseph Lévy, Alexis Nouss, *Sida-Fiction, Essai d'anthropologie romanesque*, *op.cit.*, p.104

⁴Hervé Guibert, *A l'ami qui ne m'a pas sauvé la vie*, *op.cit.*, pp. 24-25

⁵Yves Navarre, *hôtel styx*, Paris, Éditions Albin Michel, 1989, p. 25

barque les âmes des morts pour leur faire traverser le fleuve Styx. Il est d'ailleurs fils de la nuit, et Madame, gérante de l'hôtel, figure très bien la nuit, elle qui est « sans âge ». Parmi les personnages, on retrouve notamment Jonathan, malade du sida venu mourir à l'hôtel Styx. Il a laissé une dernière lettre à son amant décédé que Madame va lire après la mort de son pensionnaire. Il écrit ceci : « Je suis venu ici parce que je savais que tu ne viendrais pas à mon chevet¹. » L'individualité de la mort prend sens au sein de la communauté LGBTQIA+ où chaque décès représente le maillon d'un véritable réseau que l'on voit s'atténuer considérablement jour après jour : « C'est Quentin qui m'a appris la semaine dernière qu'Alain est mort. Il y a quelques mois déjà. Je ne savais pas². » La même idée est présente chez Pascal de Duve qui dans *L'orage de vivre* écrit : « Derrière les cris du plaisir, le cliquetis du barillet se fait de plus en plus obsédant [...] Héros des corps, les garçons se font faucher les uns après les autres³. » Ce que confirment Lévy et Nouss :

Cette conscience communautaire va certes développer des réflexes de solidarité propres aux moments d'épreuves [...] mais le décompte des morts qui semble interminable [...] s'ouvre sur le sentiment désespéré d'une extinction de la communauté⁴

Ce sentiment est tout à fait paradoxal puisqu'un point particulier apparaît régulièrement à la lecture du corpus : la solitude qu'éprouvent les homosexuels malades. Les différents noms énumérés par Dustan, Navarre, Guibert et bien d'autres constituent une communauté qui pourtant laisse ses membres porteurs du virus du sida à l'écart, « une notion de communauté qui dépasse la simple association entre vivants pour englober les disparus alors que, paradoxalement, les mourants, eux, restent souvent isolés⁵. » Paradoxalement, le Sida est créateur de liens au sein de la communauté et l'écriture devient un support mémoriel qui repousse les limites du langage : la capacité à exprimer l'indicible permet un travail du deuil ainsi qu'un maintien de la mémoire. Toutefois, comment les auteurs peuvent-ils faire transparaître toute la complexité de leur histoire dans un roman ? La part d'autobiographie qu'insère un auteur dans son œuvre a toujours servi cette volonté de vérité et de mémoire. Néanmoins l'autobiographie est trop éloignée des codes romanesques ; c'est pourquoi, à la fin des années 1970 éclate une petite révolution lorsque Serge Doubrovsky invente le néologisme *autofiction* pour qualifier les

¹Yves Navarre, *hôtel styx*, *op.cit.*, p. 32

²Guillaume Dustan, *Œuvres I – Dans ma chambre – Je sors ce soir – Plus fort que moi*, Paris, *op.cit.*, p. 149

³Pascal de Duve, *L'orage de vivre*, *op.cit.*, p. 25

⁴Joseph Lévy, Alexis Nouss, *Sida-Fiction, Essai d'anthropologie romanesque*, *op.cit.*, p. 113

⁵*Ibid.*, p. 114

récits romancés à partir de faits réels. Les auteurs homosexuels réalisent qu'ils peuvent jouer consciemment avec cette ambivalence entre réel et fictionnel. C'est d'ailleurs ce qu'a fait Hervé Guibert et dont parle Dominique Viard dans son ouvrage : « La mise en texte du corps, entre jouissance et défection, était déjà l'objet essentiel de l'œuvre antérieure [...] et l'on ne saurait réduire cet auteur à une "sida-fiction"¹ » Il poursuit : « Mais il est vrai que toute la réflexion sur la culture, les mœurs du temps, l'état du monde, l'imaginaire qui traverse ces livres est comme articulée autour de ce pivot central². » Les stigmates laissés par les années passées forcent donc les auteurs à remettre en cause les grilles de lecture exploitées jusqu'à présent et la scène littéraire voit naître une nouvelle littérature axée sur la mémoire.

La mémoire gay en littérature

Faut-il se souvenir pour écrire ou écrire pour se souvenir ? L'émission³ diffusée sur France Culture le 16 août 2016 traite la question de la mémoire gay en littérature. Autour de la table sont rassemblés Daniel Arsand – écrivain et éditeur, Pauline Rousseau – chercheuse et spécialiste du théâtre LGBT et Jérémy Lambert – chercheur et spécialiste de la construction des identités. Pour Daniel Arsand, la mémoire des camps de concentration nazis réactive la prise de conscience que tout peut recommencer à tout moment : il nomme notamment ce procédé les « temps de peste ». L'arrivée du sida en est un, impossible à nier dans l'historique de l'homosexualité. Ces questions mémorielles refont alors surface dans la fiction littéraire. La déportation des homosexuels, un autre grand « temps de peste » selon l'expression de Daniel Arsand, a été très longtemps occultée, comme si la société obligeait les homosexuels à rester dans le placard. Cette idée est réactivée par l'arrivée du sida dans les années 1980, qui renforce l'esprit du « vivons cachés » chez les homosexuels, faute de pouvoir vivre heureux.

Le roman *Je suis en vie et tu ne m'entends pas*⁴ de Daniel Arsand est né d'une volonté de raconter. Klaus est un jeune déporté allemand homosexuel qui réapprend à vivre à sa sortie des camps de concentration. Exilé en France, le jeune homme va mener un vrai combat pour sa survie. Pour cela, l'auteur adopte une dynamique d'écriture différente de ses habitudes : « une écriture plus heurtée, plus violente qui s'est imposée »

¹Dominique Viard, *Le Roman français au XX^e siècle*, Paris, Armand Colin, 2011, p. 154

²*Ibidem*

³ <https://www.franceculture.fr/emissions/la-grande-table-dete/la-memoire-gay-en-litterature-portrait-daniel-arsand> [consulté le 20/01/20]

⁴Daniel Arsand, *Je suis en vie et tu ne m'entends pas*, Paris, Éditions Actes sud, 2016

L'écrivain explique notamment que son roman est une fiction militante qui ne l'était pas forcément au moment de l'écrire, il avait alors plutôt l'impression de parler d'une certaine manière des homosexuels, de se trouver au cœur de la vie gay. Cette remarque de l'auteur pointe effectivement la difficulté de faire la part des choses entre la mémoire véhiculée dans les romans et l'écriture sur soi qui est nécessairement subjective. Guibert a souvent visité son ami Foucault à l'hôpital lorsque celui-ci était en fin de vie. Il raconte son histoire dans *A l'ami qui ne m'a pas sauvé la vie*. Après avoir hésité à écrire sur la mort de son ami, il retranscrit dans son journal les étapes d'une révélation :

J'allais le voir à l'hôpital, et bon je me suis mis très vite à écrire chaque fois que je rentrais de l'hôpital. Bon c'était des choses intolérables. Je me suis mis à les écrire dans mon journal. Je crois que je l'ai fait en fait pour oublier ces choses parce qu'en fait quand j'écris, tout ce que j'écris, c'est oublié donc ça me permettait d'oublier instantanément les choses au fur et à mesure. Et est arrivé un moment je me suis dit : « de quel droit je fais ça ? » Il serait furieux je me disais, il serait peiné. Je fais un acte de trahison là même si je le fais pour l'oublier. Et d'un seul coup ça a été comme une révélation je me suis dit : « en fait je suis habilité complètement à écrire ça parce qu'en fait c'est mon propre destin, c'est ma propre mort que je raconte¹ »

La mémoire gay se construit dans la littérature pour aborder des questions qui ont été socialement dures à accepter. Les mots de Guibert soulignent parfaitement la nécessité d'écrire, et ceux qui peuvent laisser une trace le font en écrivant leur vie quotidienne pour l'amener sur la scène artistique et culturelle.

Dominique Fernandez écrit en 1978 un émouvant plaidoyer contre l'homophobie qu'il titre *L'Étoile rose*². Dans ce roman, David raconte à son compagnon la longue histoire de son éveil à l'homosexualité. Une vingtaine d'année les sépare et David souhaite faire prendre conscience à son amant qu'ils n'ont pas vécu leur homosexualité de la même façon, justement à cause des carcans sociétaux d'avant les révolutions sexuelles et autres avancées sociétales : « Toi, rien qu'à te voir dormir, on comprend que tu as toujours été libre³. » Il compare ces nouvelles libertés acquises à son vécu plus difficile :

À Paris même, vient de s'ouvrir un service "S.O.S.-homosexualité" [...] Le pasteur Joseph Doucé a fondé ce centre pour permettre à chacun de parler, anonymement, "de sa solitude, de sa détresse". Il n'y a pas de quoi te moquer, va. Vingt-cinq ans plus tôt, qui aurait pu m'aider ? Le secret inviolable enfoui au fond de mon cœur, à qui aurais-je osé en faire part ? Autour de moi je ne voyais que répression et ténèbres⁴.

¹Hervé Guibert, entretien retranscrit depuis <https://www.franceculture.fr/emissions/la-grande-table-dete/la-memoire-gay-en-litterature-portrait-daniel-arsand>, 9min24s

²Dominique Fernandez, *L'Étoile rose*, Paris, Éditions Grasset, 1978

³*Ibid.*, p. 14

⁴*Ibid.*, p. 92

On ressent dans ces mots tout le désespoir de l'auteur qui, loin de vouloir tomber dans le *pathos*, souhaite déclencher une prise de conscience chez Alain son amant. Jérémy Lambert rappelle que mettre des mots sur des moments de vie et prendre sa place dans la mémoire collective est important pour instaurer une forme d'appropriation. Ainsi, il ne faut pas laisser mourir la mémoire, même si cette dernière n'est pas vécue directement, il faut la transmettre. Daniel Arsand fait passer le message à la fin de son roman :

Il n'y aura bientôt plus de témoins oculaires de ces temps de peste, et les temps de peste sont sur le point de revenir [...] Nous sommes les héritiers de Buchenwald [...] ils ne seront plus parmi nous, mais c'est à nous de continuer à dresser le poing¹.

Tous les moyens sont donc bons pour transmettre cette mémoire, et la littérature en fait partie. Toutefois il est possible de se questionner sur un point : comment la fiction peut-elle digérer ce passé ? Jérémy Lambert insiste sur le processus de mise en mot qui institue une mise à distance. Il existe bien une compréhension des choses qui s'opère mais la littérature n'est pas qu'un travail de mise en mots, c'est aussi un travail d'émotions. Il évoque pour cela la notion de *tonalité littéraire*², d'émotion transmise. La littérature fait passer affectivement cette mémoire qui n'est pas qu'une mémoire communautaire mais aussi, plus largement, une mémoire de la société. C'est ce qu'affirme Walter Siti dans *Les gays savoirs* : « La seule voie est celle qui consiste à affirmer la particularité de son propre désir comme une forme particulière de la connaissance, qui va enrichir la connaissance générale³. » La revendication de l'homosexualité est un moyen utile pour l'écrivain ou le personnage homosexuel de sortir des bornes de sa classe sociale. Il faut intégrer ses productions dans une production plus globale, afin de permettre un rééquilibrage de ce que l'histoire a pu oublier mais sans pour autant marquer ces œuvres du sceau du militantisme. Cependant, il est réducteur de croire que la fiction ne fait que panser les plaies. En effet, elle acquiert une dimension esthétique variable selon les écrivains. Chaque auteur trouve la façon dont il ressent les choses et l'esthétique va donc être très différente d'un roman à l'autre. Jérémy Lambert compare l'écriture à un accouchement difficile, qui vient toucher directement des éléments sensibles chez l'auteur. Le sida et la déportation ont instauré le fait d'être montré du doigt dans la communauté homosexuelle. L'homosexuel a été agressé et considéré comme un sous-homme dans les camps de

¹Daniel Arsand, *Je suis en vie et tu ne m'entends pas*, Paris, Éditions Actes sud, 2016, p. 267

²Effet produit par le texte sur le lecteur, le plus souvent recherché par l'auteur

³Walter Siti, « Particularité et connaissance » dans Patrick Mauriès (dir.), *Les gays savoirs*, Paris, Gallimard, 1998, p. 73

concentration. Les malades ont été socialement ostracisés comme le rappellent les mots de Jean-Marie Le Pen envers ceux qu'il appelle les « sidaïques » et dont il estime qu'ils sont contagieux même par la sueur. Il en va de même en 2012, lorsque les homosexuels français ont dû se confronter à l'homophobie de toute une frange de la société qui ne souhaitait pas voir voter le droit au mariage et à l'adoption pour les personnes de même sexe. Le contexte social évoqué permet de mieux saisir la douleur des auteurs qui participent à cette mémoire gay. Pourtant, ces romans sont devenus des écrits de référence pour les homosexuels. Cette cause commune qui rattache toutes les œuvres traitant de l'homosexualité pourrait être le désir de mémoire puisque comme le rappelle David à son amant dans le roman *L'Étoile Rose* de Dominique Fernandez :

Mais si tu pensais que, en te racontant mon histoire, je ne te parle pas de toi également, tu ferais preuve de légèreté. Ignores-tu que tu portes en toi-même, en plus des quelques années de ton état civil, le passé historique de ta race ? Une chaîne, ininterrompue, nous unit à Étienne Benjamin Deschauffours, qu'on brûla vif sur la place de Grève¹

En citant Étienne Benjamin Deschauffours, brûlé vif au début du XVIII^e siècle pour crime de sodomie, David relie ainsi sa propre histoire d'amour homosexuelle à toutes ces années qui ont façonné l'homosexualité au sein de nos sociétés francophones démontrant ainsi que la mémoire permet une contextualisation de l'instant vécu au regard de la mémoire conservée.

Au XIX^e siècle, le roman devient le genre littéraire favori pour parler des sociétés et de ce qui s'y trame. L'homosexualité est encore contre nature à cette époque mais le thème n'est pas nouveau dans la littérature. En passant de Balzac à Proust, le traitement de l'homosexualité a changé de siècle et la littérature a ouvert de nouvelles voies. Elle fait naître en particulier un questionnement sur les couches sociales : l'homosexualité noble de la bourgeoisie ou l'exceptionnelle différence tolérée face à la pédérastie sale des petites gens. Le belge Eekhoud viendra alors faire souffler un vent nouveau sur la littérature francophone en ce début de siècle. Gide va s'inscrire contre Proust pour faire l'éloge de la pédérastie : l'adoration de la jeunesse va devenir un topos récurrent de la littérature et revalorisera les valeurs antiques. Une intensité esthétique remarquable en découle préfigurant les ruptures engendrées par les révolutions de la fin des années 1960. L'homosexualité devient sentimentale et intense : Cocteau et le *Livre blanc* seront les dignes représentants de ce temps. La fin des années 1970 entraînera de nombreuses ruptures sociales qui se répercuteront sur toutes les franges de la société. La littérature

¹Dominique Fernandez, *L'Étoile rose*, *op.cit.*, p. 15

sera transportée dans cette mouvance et des thèmes nouveaux apparaîtront. La révolution sociale va délier les plumes et les auteurs se saisiront de la sexualité pour un renouveau esthétique dont Guillaume Dustan reste le chef de file. Malheureusement, la fin du XX^e siècle voit aussi apparaître l'épidémie du Sida. Les écrivains vont se saisir de cette thématique pour écrire l'amour à mort. Cette fictionnalisation du Sida est aussi violente que la confrontation de la communauté homosexuelle à cette maladie qui entraîne alors une mort lente et sans solution. Ce douloureux vécu laisse entrevoir de nouvelles pistes de réflexions. Toutefois, une chose reste certaine, cette approche réactive les questions mémorielles de la communauté LGBTQIA+ aux lendemains de périodes difficiles. Des camps de concentration au sida, une littérature de la mémoire se dessine et son rôle devient très important pour les nouvelles générations. C'est à ce titre qu'il faut interroger la littérature de jeunesse : la mémoire peut-elle être la cheville entre littérature générale et littérature de jeunesse ? Selon Isabelle Nières-Chevrel, au même titre que la littérature générale, « les livres pour enfants sont également autant de témoignages pour une histoire des mœurs, qu'il s'agisse des conduites privées (politesse, manières de table, tenue vestimentaire, etc.) ou des rapports sociaux¹. » Si la littérature de jeunesse se fait l'écho des représentations de nos sociétés contemporaines et de leur mémoire, cela signifie-t-il que parmi les pionniers du roman-miroir pour adolescents, l'homosexuel peut devenir un personnage de premier plan ?

¹Isabelle Nières-Chevrel, « Faire une place à la littérature de jeunesse » dans *Revue d'histoire littéraire de France*, PUF, ol. 102, 2002, p. 101, <https://www.cairn.info/revue-d-histoire-litteraire-de-la-france-2002-1-page-97.htm> [consulté en ligne le 19/03/2020]

III. La littérature de jeunesse sous influence

Isabelle Nières-Chevrel précise le lien qui unit littérature générale et littérature de jeunesse

Les interactions de la littérature pour enfants et de la littérature pour adultes sont plus complexes et elles ne se limitent pas à la création “d’effets d’enfance”. Fictions pour enfants et fictions pour adultes échangent des schémas narratifs¹.

Au titre des échanges entre littérature générale et littérature de jeunesse mentionnés par Isabelle Nières-Chevrel, nous avons pu remarquer que la question mémorielle est présente en littérature de jeunesse notamment dans l’objectif de favoriser la transmission de l’Histoire de nos sociétés aux jeunes lecteurs. Les personnages d’adolescents, au centre de cette transmission, deviennent des passeurs de mémoire et leur construction identitaire est alors ancrée dans ce passé afin de l’assumer et de le dépasser pour ainsi permettre de construire l’avenir. En effet cette mémoire présentée aux adolescents est un palier important dans la construction identitaire de chacun, tant individuelle que sociale et citoyenne. À ce titre, la lecture de l’homosexualité dans les romans pour adolescents permet d’étudier le tabou que représente cette différence sexuelle au sein d’une société hétéronormée. En effet si l’homosexualité a pu passer d’un interdit à une relative banalisation en littérature générale, ce n’est pas le cas en littérature de jeunesse. L’homosexualité et la sexualité en général restent encore taboues et s’inscrivent ainsi dans une absence à laquelle ont tenté de pallier les précurseurs du roman gay en littérature de jeunesse francophone.

a. Les pionniers du roman gay pour adolescents dans l’espace francophone

L’article publié au Québec en 1996 par Tony Esposito a le mérite de présenter un titre en adéquation avec l’état de l’homosexualité dans la littérature de jeunesse francophone en cette fin du XX^e siècle : « Présence de l’absence : l’homosexualité dans le roman jeunesse québécois² » L’homosexualité brille en effet par son absence dans la littérature de jeunesse québécoise. Toutefois, si Esposito ne mentionne ici que le roman de jeunesse québécois, la remarque est aussi vraie pour l’ensemble de la littérature de

¹Isabelle Nières-Chevrel, « Faire une place à la littérature de jeunesse, *art.cit.*, p. 108

²Tony Esposito "Présence de l’absence : L’homosexualité dans le roman jeunesse québécois." dans *Lurelu*, n°183, 1996, pp. 53–54.

jeunesse francophone de notre corpus. La France et la Belgique n'offrent guère un panel beaucoup plus large avant le début des années 2000. Au début des années 1990 la littérature de jeunesse classe certaines thématiques comme l'homosexualité parmi les sujets tabous car ils transgressent un prérequis normatif admis par l'ordre social du moment. En effet, l'utilisation du terme « tabou » revêt un sens particulier comme l'explique Barbara Glowczewski, citée par Daniel Delbrassine : « [le tabou est] un interdit socialement énoncé, [...] structurant pour la société et l'individu, [...] car il protège un ordre¹. » Barbara Glowczewski se propose de donner comme exemple le tabou contemporain lié à l'apparition du Sida :

L'appel à un changement de comportement sexuel face à la menace du SIDA est un tabou au sens traditionnel : interdit de faire l'amour sans prendre certaines précautions sous peine d'un danger mortel incontrôlable par la société.²

Daniel Delbrassine complète : « l'évocation de ces sujets par des auteurs audacieux – et leur réception par des lecteurs naturellement curieux – prend alors véritablement l'aspect d'une “transgression”³. ». Si l'évocation de l'homosexualité dans le roman pour adolescents devient transgressive, c'est notamment à cause des législations mises en place par les sociétés francophones afin de protéger la jeunesse des textes qui pourraient heurter. C'est à ce titre qu'est promulguée en France la loi n°49-956 du 16 juillet 1949 précisant que :

[Les publications pour la jeunesse] ne doivent comporter aucune illustration, aucun récit, aucune chronique, aucune rubrique, aucune insertion présentant sous un jour favorable le banditisme, le mensonge, le vol, la paresse, la lâcheté, la haine, la débauche ou tous actes qualifiés crimes ou délits ou de nature à démoraliser l'enfance ou la jeunesse, ou à inspirer ou entretenir des préjugés ethniques ou sexistes⁴.

De même le Québec stipule dans le code criminel canadien qu'il est interdit de présenter sous quelque forme, dont l'écriture, la sexualité adolescente lorsque les personnages sont âgés de moins de 18 ans. Au moment de leur promulgation ces lois se voulaient novatrices pourtant elles ne sont plus aujourd'hui en phase avec la société contemporaine. Au contraire, elles vont restreindre les possibilités des auteurs notamment à cause de leur préoccupation morale importante. Daniel Delbrassine insiste sur la censure provoquée par la législation française qui : « rencontrait les préoccupations conservatrices des uns, les

¹Daniel Delbrassine, *Le roman pour adolescents aujourd'hui : écriture, thématiques et réception*, op.cit., p. 287

²*Ibid.*, p. 288

³*Ibidem.*

⁴<https://www.legifrance.gouv.fr/affichTexte.do?cidTexte=JORFTEXT000000878175&idArticle&dateTexte=20101226> [consulté le 11/02/2020]

positions anti-américaines des autres et se voulait un instrument de protection de l'enfance¹. » Dans un article sur la littérature de jeunesse, il explique l'effet toujours d'actualité de cette loi sur la littérature de jeunesse dans la sphère francophone :

Si vous observez bien, tout ouvrage publié en France et destiné à la jeunesse porte la mention de cette loi déjà ancienne, mais toujours en application. Nous avons donc là un moyen concret de vérifier si tel ou tel livre doit être considéré comme appartenant au domaine de la littérature de jeunesse. La France fait ici exception, mais cette loi influence fortement les éditeurs de pays francophones comme la Belgique ou la Suisse².

Malgré cette volonté de protection de la jeunesse, la fin des années 1990 marque une évolution législative des droits des homosexuels qui traduit la révolte grandissante de la communauté LGBTQIA+ et va influencer fortement la production pour la jeunesse francophone. La littérature de jeunesse va alors pouvoir combattre la violence des idées reçues qui s'amorcent à cette époque et ainsi accompagner les adolescents dans leurs questionnements, comme l'explique Daniel Delbrassine :

Le roman qui leur est destiné aurait alors une fonction que nous pourrions qualifier d'initiatique au sens large, en ce sens qu'il s'agirait de transmettre, par la médiation du récit de fiction, une mémoire, des valeurs et des usages culturels³.

Dès lors le roman, et plus particulièrement le roman-miroir⁴ se présente comme un outil salutaire pour répondre à ces interrogations et angoisses nouvelles. Ce courant réaliste entend montrer le monde tel qu'il est. Annie-France Belaval, citée par Renaud Lagabrielle synthétise ces schémas de pensées :

Les livres aident à trouver les mots qui donnent sens à ce qui est vécu et le recul nécessaire. Ils permettent de jouer avec les émotions de manière à les dominer. Parfois les mots contribuent à ne pas mettre en œuvre la violence contre les autres (bagarre, viol, meurtre...) ou contre soi (drogue, suicide...). Les livres invitent à imaginer d'autres solutions, à atteindre la sortie du tunnel. Les livres peuvent ouvrir des horizons nouveaux. Les héros peuvent être des compagnons de route, des amis imaginaires, des modèles d'identification et des aides à une sublimation réussie⁵.

¹Daniel Delbrassine, *Le roman pour adolescents aujourd'hui : écriture, thématiques et réception*, op.cit., p. 272

² Daniel Delbrassine, « La loi française de 1949 sur les publications destinées à la jeunesse », https://www.fun-mooc.fr/asset-v1:ulg+108002+session01+type@asset+block/loi_1949.pdf [consulté en ligne le 20/04/2020]

³Daniel Delbrassine, *Le roman pour adolescents aujourd'hui : écriture, thématiques et réception*, op.cit., p. 408

⁴Le roman-miroir se définit comme une œuvre réaliste destinée à la jeunesse qui représente au plus près la réalité de nos sociétés.

⁵Renaud Lagabrielle, *Représentations des homosexualités dans le roman français pour la jeunesse*, op.cit., p. 27

Le roman-miroir est donc considéré comme un texte de formation qui va permettre à l'adolescent lecteur de trouver des mots à ses peines, ses douleurs et de pouvoir s'identifier au vécu de tel ou tel héros homosexuels qui lui ressemble. Dans son étude sur le roman pour adolescents, Daniel Delbrassine fait un point sur la part initiatique et formatrice des romans pour adolescents. Il écrit :

Le roman adressé aux adolescents opère deux formations simultanément : celle du héros, représentée dans la fiction, et celle du lecteur, réalisée en cours de lecture. Cette concomitance est possible parce que la formation mise en scène dans le récit trouve auprès du lecteur un écho exceptionnel [...] Ainsi en est-il par exemple de cette expérience du deuil, vécue par le héros et confiée au lecteur, comme une préparation à des séparations bien réelles¹.

On retrouve notamment cette double formation chez Chris Donner, l'un des premiers auteurs francophones à engager une réflexion de ce genre sur l'homosexualité dans son roman *Les lettres de mon petit frère*² publié en France en 1991.

Les lettres de mon petit frère de Chris Donner ou la correspondance d'un nouveau genre

Il est important de souligner que ce roman est édité dans la collection « Neuf » de l'école des loisirs, collection destinée aux enfants entre huit et onze ans. Ce « public visé » composé de très jeunes lecteurs rend l'œuvre doublement avant-gardiste et nous amène à la considérer comme le roman gay précurseur de la littérature de jeunesse francophone et une référence utile pour toutes les générations de lecteurs. Mathieu est ce que Vincent Jouve appelle un « narrateur-témoin³ », c'est-à-dire qu'il nous raconte à la première personne l'histoire de ses vacances en famille au bord de la mer. Le roman est fondé sur une construction narrative originale : il s'agit d'un échange épistolaire où le lecteur ne peut lire que les lettres écrites par Mathieu. Chris Donner choisit de reprendre la même forme narrative que Yourcenar dans *Alexis ou le traité du vain combat*. La lettre revêt donc une forme d'aveu de l'homosexualité chez les deux auteurs mais se double d'un aveu de l'homophobie familiale chez Donner. Dans ses lettres, le petit frère raconte à Christophe, l'aîné, comment se déroulent les vacances. Au-delà du séjour apocalyptique décrit par le jeune garçon, on comprend au fil des lettres que si Christophe est exclu du voyage, c'est parce que ses parents viennent d'apprendre son homosexualité et qu'ils le rejettent pour cette raison. On le voit, l'objet du récit est moins l'homosexualité que

¹Daniel Delbrassine, *Le roman pour adolescents aujourd'hui : écriture, thématiques et réception*, op.cit., pp. 367-368

²Chris Donner, *Les lettres de mon petit frère*, Paris, École des loisirs, 1991

³Vincent Jouve, *La poésie du roman*, Paris, Armand Colin, 2001, p. 57

l'homophobie que Donner souhaite dénoncer. Elle se lit en filigrane et le jeune lecteur doit saisir et comprendre les allusions qui affleurent au détour des pages du roman, ce qui rappelle une fois de plus l'*Alexis* de Yourcenar. Tout d'abord, Mathieu mentionne les paroles rapportées de Christophe lorsque sa mère intercepte l'un des courriers :

C'était la lettre où tu racontais toutes les merveilles de Florence et de Sienne, et comment les Italiens étaient beaux et accueillants [...] À un moment, j'ai vu son visage grimacer, et je crois que c'est au moment où tu écrivais toutes les parties de rigolade que tu faisais avec ton copain Florian ; elle est devenue pâle en lisant ça. C'est incroyable comme elle le déteste¹.

Le petit-ami de Christophe n'est mentionné qu'à travers l'appellation « copain » tout au long du roman, ne facilitant pas ainsi la compréhension de l'existence d'un couple homosexuel par le lecteur. Ceci induit un second phénomène : comme le lecteur ne saisit pas nécessairement que Mathieu parle d'homosexualité, il ne saisit pas non plus que la réaction de la mère marque le rejet de la différence, donc doit être catégorisée comme de l'homophobie. Ce n'est qu'à la neuvième lettre, lorsque l'atmosphère très tendue au sein de la famille a atteint un point de non-retour que l'homophobie maternelle devient nettement plus compréhensible. Les catastrophes s'enchaînent crescendo et dans cette lettre Mathieu rapporte le vocabulaire violent employé par sa mère à l'égard de Christophe et Florian. L'homosexualité devient un vice lorsqu'elle qualifie Florian d'« espèce de voyou vicieux² », l'emploi du mot « voyou » renvoyant aux représentations de l'homosexuel comme délinquant et/ou criminel. La mère conclut que son fils a commis « des choses que... je ne peux pas dire. Des fautes graves, extrêmement graves³. » L'auteur pointe du doigt la dépréciation sociale de l'homosexualité qui émerge dans les propos de la mère dévalorisant l'aîné des enfants devant le reste de la fratrie ainsi qu'aux yeux du lecteur. Ce débat pointe la tension irréductible entre l'homosexualité et la conception hétéronormative du couple qui domine encore dans nos sociétés. C'est ce que confirme notamment Renaud Lagabrielle :

La littérature de jeunesse participe ainsi largement aujourd'hui encore de la construction et de la reproduction de la « matrice hétérosexuelle » telle que l'a définie Judith Butler :

« cette grille d'intelligibilité culturelle qui naturalise les corps, les genres et les désirs [...] dans ce modèle, l'existence d'un sexe stable est présumée nécessaire à ce que les corps fassent corps et aient un sens, un sexe stable

¹Chris Donner, *Les lettres de mon petit frère*, op.cit., p. 50

²*Ibid.* p. 70

³*Ibid.*, p. 71

traduisible en un genre stable (le masculin traduit le mâle, le féminin traduit la femelle)”¹

Le modèle hétéronormé prédomine donc en littérature de jeunesse comme il prédomine dans le monde comme l’explique Renaud Lagabrielle. Le lecteur est confronté à la normalité hétérosexuelle imposée par la société, reflet du monde dans lequel il vit. Ce modèle hétéronormé revendiqué et qui s’affiche à contrario d’une homosexualité que l’envers du discours laisse envisager glauque et malsaine construit également dans l’œuvre un discours de classe sociale. La famille bourgeoise de Christophe, qui passe ses vacances dans une location en bord de mer, à manger du homard et faire du voilier, rejette le fils aîné de la même manière que Proust dénonce l’hypocrisie de son milieu concernant l’homosexualité à travers l’aura et les non-dits qui entourent le personnage de Charlus dans *la Recherche*². La mise en abîme du rejet qui s’opère dans le roman de Chris Donner est intéressante à étudier. Pendant que la famille rejette Christophe le fils hors normes, elle est elle-même rejetée à cause d’une affaire de muret branlant par les autres vacanciers, condamnée à rester dans l’espace clos de la maison, comme l’homosexuel se retrouve enfermé dans « le placard » s’il ne veut pas subir l’homophobie de la société. Si dix ans après la décriminalisation de l’homosexualité en France, le discours demeure majoritairement péjoratif Chris Donner a choisi de faire évoluer dans son court roman les rapports familiaux de manière positive. Le fils aîné apparaît comme un membre essentiel au bon fonctionnement de cette famille qui va se rendre compte progressivement que son absence pèse sur chacun d’eux. Malgré l’impuissance des enfants dans le processus décisionnel d’exclusion de l’un des leurs, ils se présentent finalement comme une alternative réflexive qui amène les parents à repenser leurs décisions. Dès le début du roman les trois enfants ne sont pas consultés par les parents pour le choix du lieu de vacances, des repas ou encore des activités. Lors d’une scène racontée par Mathieu, le père décide de prendre la mer alors que la tempête gronde à l’extérieur. Mathieu espère : « Maman va venir ; au dernier moment elle va nous empêcher d’y aller. Mais non, elle regardait par le carreau et c’est tout³. » La virée en mer tourne au drame et Mathieu et son père doivent être secourus par les garde-côtes alors que le bateau a chaviré. Malgré ses tentatives pour améliorer la situation, Mathieu n’est pas écouté par son père :

¹Renaud Lagabrielle, *Représentations des homosexualités dans le roman français pour la jeunesse*, op.cit., p. 17

²Proust a préféré faire de son Narrateur un homme à femmes, multipliant les conquêtes et observant le ballet de la bourgeoisie qui l’entoure et qui s’adonne secrètement aux plaisirs homosexuels, confiant ainsi la narration à une entité hétéronormée ce qui appuie davantage le rejet de l’homosexualité tout comme le fait la mère de Christophe.

³Chris Donner, *Les lettres de mon petit frère*, op.cit., p. 40

Je ne pouvais pas lui parler, lui expliquer, ni lui donner les consignes, il n'entendait rien et ne faisait que hurler et gesticuler dans l'eau en me traitant d'imbécile et de triple idiot¹.

Les enfants, considérés comme trop jeunes, ne sont pas entendus. Toutefois, malgré cette soumission apparente Mathieu finira par exploser de colère face à l'attitude de sa mère à l'égard du fils aîné : « Elle criait tellement que moi aussi je me suis mis à crier : - Il a quand même le droit d'avoir les copains qu'il veut² ! » Cet éclat est l'occasion de mettre à jour une tolérance doublée d'une naïveté juvénile qui permet de remettre en cause le discours homophobe de la mère. Cela est confirmé quelques lignes plus loin lorsque Mathieu écrit :

À mon avis la faute grave, c'est quand cette idiote de Sylvie est allée lui raconter [à la mère] qu'elle vous avait vus, toi et Florian, en train de vous embrasser sur la bouche.

Je ne trouve pas que ça soit une faute grave, je ne trouve même pas que ce soit une faute. Bon. Si on n'a plus le droit d'embrasser ses copains où on veut, autant aller en prison tout de suite³.

Le narrateur prend le parti de la tolérance pour clore le récit de manière positive. Finalement, Christophe vient passer une journée en famille, accompagné de Florian, trouve une solution à tous les maux rencontrés depuis le début du séjour et les vacances se terminent sur une note positive. C'est d'ailleurs ce que confirme Renaud Lagabrielle dans son analyse du roman :

Le dernier chapitre fait apparaître Christophe tel un *Deus ex Machina*, dont la simple visite, et tout ce qu'elle comporte de signification, réussit à transformer des vacances catastrophiques en vacances de rêve⁴.

L'auteur figure un renversement des valeurs : Christophe incarne ce dieu surnaturel opérant comme par magie au revirement de la pièce de théâtre jouée par l'ensemble de la famille. Depuis *Les lettres de mon petit frère*, le nombre de romans de jeunesse abordant l'homosexualité a connu une petite progression dans les trois pays que nous étudions. D'autres auteurs sont venus compléter les rangs en cette fin du XX^e siècle mais c'est surtout après les années 2000 que les changements sont notables. Le support du roman-miroir laisse entrevoir petit à petit cette envie de vérité pour offrir aux enfants une vision plus élargie que la norme hétérosexuelle proposée jusqu'alors. Mais la question de la censure est bien évidemment sous-jacente, davantage encore que pour la littérature

¹Chris Donner, *Les lettres de mon petit frère*, op.cit., pp. 45 - 46

²*Ibid.*, p. 71

³*Ibid.*, p. 72

⁴Renaud Lagabrielle, *Représentations des homosexualités dans le roman français pour la jeunesse*, op.cit., p. 141

générale, d'autant plus que l'on peut noter un phénomène supplémentaire que Renaud Lagabrielle appelle « le spectre du prosélytisme ». En effet, la majorité des acteurs contribuant à la littérature de jeunesse – auteurs, éditeurs, parents – « continuent de penser que les romans qui abordent l'homosexualité pourraient influencer négativement [...] les choix sexuels des jeunes lecteurs et des jeunes lectrices, c'est à dire les inciter à devenir homosexuel-le-s¹. » Ce qui explique certainement qu'il faille attendre la page 72 du roman de Chris Donner pour comprendre réellement qu'il s'agit d'homosexualité. Il s'avère donc que la littérature de jeunesse française est bien timide et la thématique de l'homosexualité semble effrayer davantage les auteurs qu'elle ne les séduit. Daniel Delbrassine évoque d'ailleurs les raisons qui poussent les auteurs français à sembler si frileux face au sujet :

Alors que les représentations des corps et du sexe a colonisé tous les supports médiatiques, les créateurs d'aujourd'hui continuent de recourir à certaines formes d'autocensure lorsqu'il s'agit de s'adresser à l'enfance ou à la jeunesse².

Mais l'exemple du roman français de Chris Donner fait partie d'une dynamique englobant tout l'espace francophone étudié. C'est d'ailleurs ce qu'explique Tony Esposito :

Malgré l'important corpus québécois, nous n'avons pu trouver que dix livres où un ou plusieurs personnages homosexuels évidents participaient plus ou moins à l'histoire. Ce constat est significatif de la crainte qui entoure encore l'illustration de l'homosexualité à l'intérieur de publications destinées à des jeunes³.

Ce que confirme également Marie Fradette : « Les auteurs d'ici [le Québec] évitent en général d'explorer ou de dépasser une certaine frontière⁴ » Ce qui est vrai pour le Québec l'est aussi pour la France et la Belgique. Toutefois, si certaines publications ont été remarquées, c'est parce que certains auteurs ont décidé de franchir ces barrières et de suivre l'exemple initié par Chris Donner. Mais entre les années 1980 et 2020, les sociétés n'ont eu de cesse d'évoluer et ces évolutions sont remarquables en littérature de jeunesse : les premières images de l'homosexualité, des amours masculines, de leur sexualité ne sont plus celles que l'on retrouve aujourd'hui dans les romans pour adolescents. Sur quelles bases ont donc été imaginés ces personnages et héros pionniers ?

¹Renaud Lagabrielle, *Représentations des homosexualités dans le roman français pour la jeunesse*, op.cit., p. 21

²Daniel Delbrassine, *Le roman pour adolescents aujourd'hui : écriture, thématiques et réception*, op.cit., p. 288

³Tony Esposito, « Présence de l'absence : L'homosexualité dans le roman jeunesse québécois. », *art.cit.*, p. 53

⁴Marie Fradette, « La sexualité dans la production littéraire destinée à la jeunesse. » dans *Québec français*, n°155, 2009, p. 47

Christophe Honoré, Raymond Plante et Xavier Deutsch : un triptyque francophone vers une littérature de la douleur

Les débuts de l'homosexualité dans les romans pour adolescents coïncident avec les années Sida qui ont touché la communauté homosexuelle francophone. La thématique est alors reprise par certains auteurs pour la jeunesse qui voient là une occasion d'aborder cette sexualité encore trop peu évoquée à une époque où pourtant les homosexuels se retrouvent sur le devant de la scène médiatique en raison de cette pandémie mondiale. De nouveaux personnages apparaissent : il s'agit d'homosexuels atteints du Sida qui entraînent dans leur sillage de nouvelles thématiques de réflexion comme la solitude du malade, les mensonges quotidiens liés à la honte de la maladie ou encore le rejet du malade par la société ou son entourage. Autant d'aspects de la maladie qu'ont évoqués les auteurs de littérature générale dans leurs romans autofictionnels (Hervé Guibert ou Guillaume Dustan par exemple) comme le mentionne Renaud Lagabrielle :

La maladie, [...] a notamment donné lieu à l'émergence dans les années 1990 d'une "littérature du sida", dans laquelle la maladie et les malades sont au centre de récits dont ils sont la matière même¹.

En littérature de jeunesse, le roman *Tout contre Léo*² de l'auteur français Christophe Honoré publié en 1996, est le premier roman pour adolescents à aborder le sujet. Tout comme *Les lettres de mon petit frère*, le roman est publié aux éditions L'école des loisirs dans la collection « Neuf ». Toutefois, Lionel Labosse précise sur son site internet que le roman se trouve dans « la sélection de l'accompagnement de programmes pour les classes de 5^e et 4^e. La collection "Neuf" s'adresse a priori à des élèves plus jeunes³. » Il ajoute : « c'est sans doute le thème abordé qui a poussé les inspecteurs à surclasser le livre, pour éviter de choquer⁴. » La réflexion sur ce roman menée par Renaud Lagabrielle dans *Représentations des homosexualités dans le roman français pour la jeunesse* paraît tout à fait intéressante. Dans le roman, la narration est portée par Marcel, également protagoniste de l'histoire. Léo, son grand frère âgé de 19 ans, annonce à ses parents qu'il est malade du Sida depuis maintenant trois ans. Le récit est celui d'un enfant de 10 ans qui surprend l'annonce de la maladie de son frère et doit faire semblant de ne pas le savoir. Dans ce roman, Christophe Honoré condamne la vision de la maladie et de l'homosexualité telle qu'elle était dans les années 1990. À savoir une association entre

¹Renaud Lagabrielle, *Représentations des homosexualités dans le roman français pour la jeunesse*, op.cit., p. 220

²Christophe Honoré, *Tout contre Léo*, Paris, École des loisirs, 1996, 127 p.

³<http://www.altersexualite.com/spip.php?article202> [consulté en ligne le 05/05/2020]

⁴*Ibidem*.

une pratique sexuelle, la sodomie, et une maladie, le sida, qui a donné naissance au « cancer gay » et fait des homosexuels de véritables pestiférés rejetés par la société terrifiée par une contamination possible au moindre toucher. Cette volonté a donc pour effet de produire une peinture de l'homosexualité qui n'a rien de gai. Tout d'abord Lagabrielle mentionne que Christophe Honoré condamne l'association spontanée qui est faite entre Sida et homosexualité, reflet des premiers discours sur le Sida, le cancer gay qui ne touchait que les homosexuels masculins. Léo reproche à son frère aîné cette association d'idée mal venue : « Putain, on s'en fout de savoir comment je l'ai attrapé. Qu'est-ce que ça changerait ? T'es con ou quoi ? Je te dis que je vais crever du sida et toi tu me demandes comment je l'ai choppé¹ ! » Plus loin dans le roman, l'association des deux composantes est à nouveau mise à mal lors d'une discussion entre Marcel et sa grand-mère. Elle le questionne : « C'est un pédé, Léo² ? » et Marcel de répondre : « Peut-être, je sais pas. Ça changerait rien... Une fille, un garçon, la maladie vient de quelqu'un forcément, mais ça nous servirait à quoi de savoir qui³ ? » Ces paroles mettent à mal les préjugés de l'époque en remettant en cause notamment le discours paranoïaque qui entoure le Sida et la façon dont il se transmet. Outre la peur de la contagion, Honoré choisit également de pointer du doigt un autre sujet abordé en littérature générale et peu commun en littérature de jeunesse : la mort. Léo associe sa maladie à sa mort prochaine et prématurée : « Je te dis que je vais crever du sida [...] J'ai dix-neuf ans et je vais mourir, t'imagines Tristan, je vais mourir...⁴ » Renaud Lagabrielle précise à ce propos :

L'association du sida et de la mort est en outre signifiée dans le récit par la répétition d'énoncés dans lesquels les deux états sont présentés comme liés l'un à l'autre de manière irréversible. Marcel se dit ainsi que : « Léo est très malade, qu'il est en train de crever du sida », se répétant juste après : « Léo va mourir » (65 – 66)⁵

Le chapitre des au revoir entre Léo et Marcel marque un basculement dans le récit puisque Léo avoue enfin à Marcel, qui n'ignorait pourtant pas la nouvelle, qu'il va mourir. Ce passage émouvant permet de mettre en lumière toute la force mobilisée par les parents pour tenir Marcel dans l'ignorance. Estimant qu'il doit être préservé, le jeune garçon n'est même pas autorisé à assister à l'enterrement de son grand frère. La honte de la maladie, déjà mentionnée en littérature, est également présente en littérature de jeunesse. Grâce

¹Christophe Honoré, *Tout contre Léo*, op.cit., p. 22

²*Ibid.*, p. 93

³*Ibid.*, p. 93

⁴*Ibid.*, p. 22

⁵Renaud Lagabrielle, *Représentations des homosexualités dans le roman français pour la jeunesse*, op.cit., p. 231

aux indications de Marcel, il est possible de reconstituer le cadre spatio-temporel du récit. Léo est âgé de 19 ans et il est malade depuis 3 ans, il avait donc 16 ans au moment où il a été infecté par le Sida. De plus, Marcel mentionne le « bled » dans lequel il habite avec ses parents, laissant ainsi penser qu'il s'agit d'un petit village rural où l'interconnaissance est forte. Un cadre spatio-temporel semblable à celui décrit par Édouard Louis dans *En finir avec Eddy Bellegueule*¹ qui démontre encore aujourd'hui que le cadre rural est un espace difficile et peu propice à l'acceptation de soi par soi et par les autres². Renaud Lagabrielle explique alors pourquoi le secret et le tabou représenté par l'homosexualité ont pu entraîner sa maladie :

Il est alors possible d'envisager un scénario qui concerne un certain nombre de jeunes gens dans la même situation que le personnage de Léo : tellement heureux d'avoir trouvé quelqu'un avec qui vivre sa sexualité qu'il s'efforce de tenir secrète, il n'a pas réussi à réunir la force nécessaire pour se protéger d'éventuelles maladies³.

Finalement le lecteur prend conscience de l'absurdité de tout rendre secret puisque Marcel est en réalité bien conscient de ce qui se trame dans son dos. La crédibilité de la démarche est mise à mal par ce que Marcel nomme lui-même comme la « grande entreprise de dissimulation⁴ ». Grâce à cette critique, et à la condamnation plus globale du discours qui prévaut au début des années 1990, Christophe Honoré devient le précurseur de la thématique du sida en littérature de jeunesse. Toutefois l'image de l'homosexualité véhiculée à cette époque dans le roman pour adolescent prend une tournure dramatique. De manière générale, les auteurs du début des années 1990 choisissent de donner un ton plutôt grave à leurs textes qui se veut en adéquation avec la volonté de peindre la réalité de cette fin de millénaire. Dans ce cas-là, l'homosexualité est perçue comme un fardeau qui pèse sur les protagonistes. Ou parfois elle peut aussi être simplement représentée de manière stéréotypée.

Comme on peut le voir dans *La fille en cuir*⁵ de l'auteur québécois Raymond Plante, publié en 1993. La narratrice Esther fait la connaissance de Cléo Damphousse surnommé la Comtesse : c'est un homme qui se maquille et porte des perruques. Le protagoniste parle de lui-même au féminin et agrmente toutes ses phrases d'expressions

¹Édouard Louis, *En finir avec Eddy Bellegueule*, Paris, Éditions du Seuil, 2014

²Le phénomène étudié par Didier Éribon dans le chapitre « La fuite vers la ville » de son ouvrage *Réflexions sur la question gay*.

³Renaud Lagabrielle, *Représentations des homosexualités dans le roman français pour la jeunesse, op.cit.*, p. 241

⁴Christophe Honoré, *Mon cœur bouleversé*, Paris, École des loisirs, 1999, p. 28

⁵Raymond Plante, *La Fille en cuir*, Montréal, Éditions du Boréal, 1993, 219 p.

stéréotypées faisant de lui le cliché bien connu de la folle travestie. Pourtant, Tony Esposito précise qu'à aucun moment dans le roman il n'est présenté comme travesti mais uniquement comme homosexuel. L'association induite est celle de l'homosexuel efféminé, caricature majoritairement véhiculée dans les sociétés francophones et cible de toutes les insultes de cours de récréations. Esposito développe : « Dans le cas de Cléo, [...] la représentation de l'homosexualité en prend un coup, reculant aux travestis de Michel Tremblay, sans en avoir la sordide grandeur¹. » Esposito fait référence ici à Hosanna, personnage travesti de Tremblay² pour qui la quête d'identité sexuelle n'est pas évidente mais dont Tremblay arrive tout de même à faire un personnage intéressant, bien construit et qui témoigne d'une épaisseur psychologique, à la différence de la Comtesse. Pour le personnage de Cléo, Tony Esposito ajoute même : « La représentation stéréotypée du personnage de Cléo est complètement gratuite dans le roman, n'ajoutant absolument rien à l'histoire³. » Il n'y a donc aucun intérêt à faire intervenir un personnage homosexuel dans ce récit, qui de surcroît choisit le cliché comme mode de représentation. La même remarque peut être faite à propos d'un passage du roman *Les garçons*⁴, écrit par le belge Xavier Deutsch et publié en 1990. Arthur Rimbaud, jeune lycéen à l'homonyme bien célèbre, fugue et part faire le tour d'Europe (alors qu'il n'a que 15 ans). Lors de son périple ponctué de nombreuses péripéties, il rencontre, l'espace d'une demi-page, un homme plus âgé qu'il va embrasser. Le passage est servi par une narration complexe avec de nombreuses répétitions du verbe comprendre qui viennent justement alourdir la compréhension. Le baiser de cet adolescent à cet homme n'est pas expliqué, détaillé ou même questionné et le récit reprend son cours tout naturellement comme en témoigne cet extrait :

Oui le garçon comprend, ses yeux comprennent, son regard comprend, son cœur comprend, ses mains comprennent. Son cou aussi, il comprend, sur lequel est posée la chaleur d'une main d'homme.

Alors que fait-il ? S'il comprend, que va-t-il faire ? Voilà : il tend sa main aussi, et sa bouche, et pose la bouche sur la joue de l'homme, puis sur la bouche de l'homme. Voilà ce qu'il fait. Parce que, d'une façon ou d'une autre, cela ressemble à ce qu'il cherche, et puis c'est tout. C'est à lui.

Demain sera samedi⁵.

¹Tony Esposito, « Présence de l'absence : L'homosexualité dans le roman jeunesse québécois. », *op.cit.*, p. 53

²Michel Tremblay, *Hosanna*, Lemeac, 1973

³Tony Esposito, « Présence de l'absence : L'homosexualité dans le roman jeunesse québécois. », *op.cit.*, p. 53

⁴Xavier Deutsch, *Les garçons*, Paris, École des loisirs, 1990, 324 p.

⁵*Ibid.*, pp. 159 – 159

On peut alors se demander quelle est la réelle utilité de cette aventure ? Le récit suit son cours et ne reviendra pas sur cet évènement surprenant. Le lecteur doit-il ainsi comprendre, que tout comme Arthur Rimbaud le poète, Arthur Rimbaud le personnage est homosexuel ? L'amour pour la poésie, qui les lie tous les deux, leur permet peut-être de partager une même sexualité. Dans son travail mené sur les livres, les lectures et les lecteurs dans le roman français contemporain pour la jeunesse, Gilles Béhotéguy soulève plusieurs interventions de ce genre dans le roman de Deutsch, à la fois complexes et inexpliquées, il conclut ainsi :

L'ensemble du roman, saturé d'images, de notations poétiques, d'effets de style apparaît impossible à évaluer parce que livré à l'indicible, à l'indécidable, aux impressions du lecteur, en charge d'en saisir selon l'esthétique classique, la beauté en soi, une et universelle¹.

C'est la même dynamique de l'indicible que l'on retrouve dans le roman belge *Le secret*², écrit par Anita Van Belle en 1991. Le personnage de Sandro, âgé de 16 ans, est torturé tout au long du roman puisqu'il n'arrive pas à s'avouer qu'il est homosexuel, du moins il ne le comprend pas. Le problème ne vient pas de la longue acceptation de cette nouvelle donnée, au contraire, c'est plutôt dans la façon dont l'auteure a traité la question. Dès les premières pages du roman, les sentiments éprouvés par Sandro envers Giuliano sont évoqués de manière métaphorique : « nous ne nous voyions que le soir. Mais si l'océan était mon horizon lointain, Giuliano représentait la partie concrète de mon existence. Il était mon double³. » Dès le début du roman les sentiments entre Sandro et son meilleur ami Giuliano sont donc intenses et insaisissables. Le héros est totalement opaque pour lui-même et de ce fait, l'est aussi pour le lecteur :

Il me vint à l'esprit que j'avais un secret. [...] ce secret n'était pas une information enfouie que je désirais tenir cachée, non, ce secret était plus grand et plus étrange, c'était une partie de moi-même que j'ignorais et qui me poussait à agir d'une manière ou d'une autre, sans que je sache pourquoi⁴.

Quel est ce secret ? La complexité des sentiments de Sandro est palpable tout au long du roman et résulte des jugements moraux de l'époque qui poussent l'auteure à proposer un personnage alambiqué, aux sentiments torturés, qui souffre d'un lourd secret qu'il ne révélera qu'à la toute fin du roman, quasiment avec un couteau sous la gorge. Au terme d'une course poursuite qui l'amène à vouloir sauver Giuliano, à la seconde où il évite de

¹Gilles Béhotéguy, « Livres, lectures et lecteurs dans le roman français contemporain pour la jeunesse (1980 – 2005) » Thèse de doctorat, Université Rennes 2, p. 228

²Anita Van Belle, *Le Secret*, Paris, Éditions Duculot, 1991

³*Ibid.*, p. 9

⁴*Ibid.*, p. 13

justesse une balle qui aurait pu le tuer, allongé sur le sol encore en état de choc, Sandro avoue : « J'entrouvris les lèvres. Rien ne vint. Puis tout à coup, j'entendis les mots comme prononcés par un autre. "Je t'aime." Je retombais dans mon trou noir, le secret était dévoilé¹. » Le roman se termine 15 lignes plus loin. La justesse des sentiments est l'une des forces de ce roman, néanmoins elle est difficile à saisir pour un adolescent encore novice dans ce domaine, elle peut même finir par ennuyer le lecteur qui se perd dans les tergiversations de l'adolescent qui ne le mènent *a priori* nulle part. Quand elle n'est pas stigmatisée ou complexifiée, l'homosexualité peut devenir un danger. *L'étoile a pleuré rouge*², roman dans lequel Plante reprend les aventures d'Esther, ouvre sur une scène effrayante : le lynchage d'un homme dans un lieu public par plusieurs agresseurs au seul motif qu'il est homosexuel. Le personnage sera hospitalisé, encore en vie grâce à l'intervention d'Esther. Dans son article Esposito argumente sur cette violence :

Tous ces éléments, quoique réalistes, donnent à l'homosexualité un cachet de victimisation, de sensationnalisme médiatique et d'exutoire physique et verbal à la violence des jeunes criminels³.

La victimisation de l'homosexualité interroge également sur les rapports victimes/bourreaux et la façon dont ils sont présentés dans les romans francophones pour adolescents. En effet les personnages homosexuels victimes d'homophobie sont souvent les proies de plusieurs personnages homophobes, comme c'est le cas dans le roman de Plante :

Ensuite est apparu ce mastodonte au crâne rasé. Vif comme un chat, il a surgi du buisson et a asséné un coup de bâton de base-ball sur la cheville de l'homme. Pendant que la victime s'écroulait, l'autre, presque aussi costaud, l'a roué de coups. Enfin les deux plus maigres sortent à leur tour. Ce grand dégingandé, armé d'un bâton lui aussi, qui hésite, qui laisse l'autre le devancer, celui qui, un couteau à la main, amorce une danse sanglante, cruelle. Esther n'en peut plus. Elle se trouve maintenant à moins de cent mètres de la scène. Cela n'a rien d'un rêve, ce n'est même pas un cauchemar, c'est bien réel, une réalité qui brûle les yeux⁴.

Ceci démontre bien un rapport de force difficile à surmonter pour une jeune victime en manque de repères. La caricature qui est faite de l'homosexualité apparaît alors comme une caractéristique commune à ces premières œuvres. Elles n'offrent guère une image positive de cette sexualité mais il est difficile de leur reprocher puisqu'il faut garder en tête que la dépénalisation de l'homosexualité n'est arrivée que tardivement dans nos

¹Anita Van Belle, *Le Secret*, *op.cit.*, p. 136

²Raymond Plante, *L'Étoile a pleuré rouge*, Éditions du Boréal, 1994, 161 p.

³Tony Esposito, « Présence de l'absence : L'homosexualité dans le roman jeunesse québécois. », *art.cit.*, pp. 53 - 54

⁴Raymond Plante, *L'Étoile a pleuré rouge*, *op.cit.*, p. 31

sociétés francophones, de même que son déclassement des maladies mentales. Ces données impliquent qu'à cette époque encore, qui n'est pourtant pas si éloignée de nos sociétés actuelles, l'homosexualité n'était pas perçue de façon positive et l'image renvoyée par la littérature reflète ce consensus social. Toutefois, il est possible de mentionner certains romans précurseurs qui ont pu constituer un terreau fertile et propice à une évolution positive du traitement de l'homosexualité dans la littérature de jeunesse.

b. Vers de nouveaux horizons

Les romans étudiés proposent un vécu difficile de l'homosexualité ponctué d'expériences douloureuses tant pour le protagoniste adolescent que pour le personnage d'adulte gay. Renaud Lagabrielle, ayant remarqué cette constante, mentionne toutefois les effets qui en dérivent :

Des récits d'enfances douloureuses générées par l'ordre hétérosexiste chez les individus qui ont le sentiment, la conscience de ne pas correspondre aux exigences de l'hétéronorme, mais ils soulignent également la volonté des personnages homosexuels de résister à cet ordre dominant et de se construire en sujets gais et lesbiens décidant, dans les cadres qui leur sont donnés, de leur existence¹.

En effet, ces romans ne manquent pas pour autant d'ouvrir leurs personnages sur une nouvelle vie et de nouvelles possibilités puisque toujours selon Lagabrielle :

Ces romans signifient qu'une enfance difficile n'impliquent pas nécessairement une vie vécue dans la douleur, mais que de vivre des épreuves marquantes au cours de l'enfance confronte les individus à un choix, celui de se soumettre à ces épreuves ou au contraire d'y résister, de choisir plutôt que de subir².

L'amour et l'érotisme peuvent ainsi devenir des moyens mis en place pour que les personnages homosexuels puissent résister à cette normalisation sociale. Les discours tenus dans les romans, sur les différentes formes d'amour, sur la sexualité ou l'érotisme naissant d'un adolescent dépeignent des situations qui permettent aux lecteurs une identification ou du moins un élargissement de la matrice hétérosexuelle dominante.

¹Renaud Lagabrielle, *Représentations des homosexualités dans le roman français pour la jeunesse*, op.cit., p. 147

²*Ibid.*, pp. 148-149

La possible identité homosexuelle d'un personnage se fait une place progressive dans la littérature de jeunesse notamment grâce aux auteurs qui offrent une vision positive de cette sexualité, malgré toutes les tourmentes que peuvent connaître les personnages homosexuels. En 1990, l'auteur belge Albert Russo décide d'offrir au lectorat adolescent un récit inédit et résolument moderne. Il écrit *Sang mêlé ou ton fils Léopold*¹ dont le ton avant-gardiste lui vaut même une réédition en 2007. L'histoire se déroule dans le Congo belge de la fin des années 1950. Harry Wilson est un américain installé à Elisabethville qui a fui son père homophobe pour vivre une histoire d'amour avec l'homme qu'il aimait. Malheureusement de nombreux bouleversements sont survenus et Harry se retrouve seul dans ce nouveau pays. Il fait quelques rencontres amicales et intimes pour finir par s'intégrer totalement dans la société bourgeoise et coloniale de l'époque. L'homme va un jour décider d'adopter un jeune métis abandonné qu'il va élever avec l'aide de Mama Malkia, une nourrice africaine qui travaille chez lui et qui va en grande partie se charger de l'éducation de l'enfant. Le choix du cadre spatio-temporel apparaît comme avant-gardiste parmi l'échantillon de romans déjà évoqués. En effet, l'auteur confronte directement l'homosexualité à une culture et des coutumes différentes, voire opposées : celle de l'Afrique pré-coloniale peuplée de clans aux croyances méconnues face aux colons occidentaux et monothéistes. Cette confrontation est notamment évoquée dans la troisième partie du roman lorsque Mama Malkia retourne dans sa tribu et évoque sa vie chez son maître blanc, américain, père célibataire et homosexuel. La tribu de l'africaine idéalise le couple hétérosexuel et procréateur, qui permet de transmettre l'âme pure dans chaque nouveau-né :

À ces paroles, les anciens hochèrent la tête. Ils émirent pourtant quelques réserves sur l'attitude de m'sieur Harry ; pas tant sur l'adoption de Léo – l'humanité n'était après tout qu'une grande famille –, que sur l'homosexualité du Blanc. [...] Quelle valeur un homme pouvait-il avoir s'il abandonnait le premier de ses devoirs qui était de procréer ? Quel exemple donnerait-il au garçon² ?

L'objectif de l'auteur n'est pas de blâmer le discours tenu par la tribu mais bien d'engager un débat sur les différentes conceptions de l'homosexualité dans la Belgique coloniale des années 1950. Il pointe notamment du doigt l'association entre homosexualité et pédophilie que l'on constate dans le discours de la tribu de Mama Malkia :

¹Albert Russo, *Sang mêlé ou ton fils Léopold*, Paris, Ginko Éditeur (réédition), 2015

²*Ibid.*, p. 186

Mama Malkia leur révéla l'existence de Kitoko Léo. C'était très délicat. Et à chaque nouvelle question, les yo ! Yo ! s'amplifiaient de plus belle. Pourquoi le *bwana*¹ avait-il voulu adopter un enfant de sexe masculin² ?

La crainte du peuple est liée à la diabolisation de l'homosexualité vue encore comme un vice et une déviance au milieu du XX^e siècle. Mama Malkia se trouve donc à la croisée de ces deux mondes aux croyances et coutumes bien différentes. L'adoption du petit Léopold par Harry suscite également de nombreuses réactions au sein de la communauté des occidentaux, les poussant à inventer de folles rumeurs telles qu'une liaison entre Harry et Mama Malkia. Harry s'indigne à ce propos : « Est-il donc si difficile d'admettre que j'ai adopté un fils ? Exactement comme l'aurait fait n'importe quel couple ? Non, car un homosexuel n'a pas ce droit. Que c'est épuisant³ ! » Les propos d'Harry sont éminemment avant-gardiste si l'on considère l'époque choisie dans le roman. L'auteur joue même avec l'utopie puisqu'en 1950, l'homosexualité était encore punie par la loi. Aux lendemains de la Seconde Guerre mondiale, les valeurs patriarcales prônant un retour à la famille traditionnelle avaient repris le dessus dans toute l'Europe et elles se transmettaient jusque dans les colonies, motivant ainsi la réaction de l'entourage d'Harry. Toutefois la réflexion engagée par Albert Russo sur l'homoparentalité est extrêmement intéressante si l'on considère que le roman a été publié en 1990, soit 13 ans avant le vote de la loi ouvrant le mariage et l'adoption aux couples de même sexe en Belgique. L'auteur amène cette réflexion par une narration à plusieurs voix qui permet une circulation des idées et une confrontation des points de vue. Les trois personnages principaux se chargent de cette narration, ils sont épaulés par un narrateur omniscient qui complète les informations et approfondit l'analyse. La première partie est celle de Léopold, qui détaille son enfance, de ses premières années dans une école Montessori à son entrée au collège catholique d'Elisabethville. Il est témoin des différentes relations qu'a connues son père mais pour autant il ne saisit pas réellement la réalité des choses. La vérité ne lui sera révélée que par l'un de ses camarades. Alors que Léopold assiste à une scène de sexe entre son ami et une jeune prostituée, il entend :

Mmmm... murmura-t-il, enfonçant son pénis gonflé en elle. Petite putain, dit-il en reprenant son souffle, Léopold a un papa américain, c'est un pédéraste, il ne sait pas ce qu'il rate, le pauvre⁴.

¹Certains mots du roman sont écrits en kiswahili, la langue nationale du Congo. Ici le mot *bwana* signifie maître.

²Albert Russo, *Sang mêlé ou ton fils Léopold*, op.cit., p. 186

³*Ibid.*, p. 129

⁴*Ibid.*, p. 54

Néanmoins, le jeune garçon fait preuve d'une grande naïveté et analyse les relations de son père sans le moindre jugement de valeur : « Il s'avéra que Monsieur le commissaire nous rendit souvent visite par la suite. [...] nous l'avions à notre table pratiquement un vendredi sur deux¹. » Toutefois, il saisit les sentiments que son père peut éprouver pour ces hommes. À la suite d'un accident, Harry est hospitalisé. Lorsqu'il se réveille, il est encore sous le coup de l'anesthésie et va murmurer le nom du commissaire : « - Eric, où es-tu ? Demanda-t-il. Je ressentis un accès de jalousie, et le doute m'effleura qu'il les aimait plus que moi. » La jalousie de Léopold démontre qu'il comprend que le commissaire n'est pas qu'un simple ami de son père. Cette finesse dans la compréhension des sentiments de son père se ressent également lorsque Léopold analyse les choix de son père lorsqu'il rompt avec Eric pour revenir vers Giorgos :

Cependant le choix de papa demeurait le plus grand mystère. Car il n'y avait désormais plus de doute : c'était monsieur Giorgos ou Monsieur le commissaire. [...] Une intimité qui, comme j'en étais maintenant certain, allait bien au-delà d'une simple amitié².

La seconde partie de la narration est semblable à un journal intime que pourrait tenir Harry. Dès lors, les analepses sont nombreuses et permettent de revenir sur certains éléments déjà évoqués par Léopold qui vont être analysés de manière plus précise par le père, figure de l'adulte. Le lecteur apprend qu'Harry a été rejeté par son père à cause de son homosexualité et qu'il a fui les États-Unis pour s'installer en Afrique. Harry mentionne également l'homophobie quotidienne dont il est destinataire : « D'une pédale comme toi on peut s'attendre à tout. Avec tes instincts dépravés [...] Saloperie de pédé³ ! » Cependant, la narration se concentre davantage sur l'homoparentalité et Harry engage de nombreuses réflexions sur sa double identité d'homosexuel et de père. Giorgos ne pense pas que les deux sont compatibles et le fait savoir à Harry :

Laisse tomber, mon vieux, tu es ridicule, fit-il, moqueur. Dans quel pétrin tu vas te fourrer ? Un gosse a besoin d'une mère. Tu t'imagines que ça s'élève comme ça ? Tu ne sauras pas par où commencer⁴.

Face à cela, Harry décide d'envisager différemment son homosexualité et va choisir d'adapter ses relations et ses sentiments à son nouveau statut de père :

Nous nous revîmes, mais sur des bases différentes. Giorgos devait tenir compte de Léo, bon gré mal gré. Nous ne nous rencontrions plus que chez lui, et ses visites à la maison se limitaient à des occasions telles que l'anniversaire du garçon ou

¹Albert Russo, *Sang mêlé ou ton fils Léopold*, op.cit., p. 42

²*Ibid.*, p. 78

³*Ibid.*, p. 123

⁴*Ibid.*, p. 157

des grandes fêtes. Les soins que je prodiguais à mon doux Léopold, et la joie de participer à son éducation, avaient modifié la nature de ma relation avec Giorgos¹.

L'arrivée de Léopold dans la relation intime d'Harry et de Giorgos ainsi que tous les changements que cela entraîne, amène l'amant à ressentir de la jalousie envers le jeune garçon. En effet, Harry, Léopold et Mama Malkia forment désormais une famille dont Giorgos est exclu :

Sa colère, sans l'ombre d'un doute, était dirigée contre Léo, ou plutôt contre mon amour pour l'enfant. Il savait bien sûr que, s'il touchait à Léo, ce serait fini entre nous, irrémédiablement².

L'amour qu'il éprouve pour son fils dépasse tous les sentiments qu'il peut ressentir pour ses amants. Cependant Harry n'est pas prêt à tirer un trait sur ses émois sexuels. À la suite d'une violente dispute avec Giorgos qui va finir par le blesser physiquement, Harry sera hospitalisé. Contre toute attente il pardonne à son amant au grand désespoir de Mama Malkia qui ne veut plus voir cet affreux personnage rentrer dans la maison. Saisissant le malaise entre Giorgos et le reste de sa famille, Harry décide de prendre les devants et d'expliquer à Léopold, la nature de sa relation avec Giorgos, ainsi que la différence de ses sentiments plus généralement. La scène décrite par Harry se pare d'un lyrisme puissant dans lequel la nature est personnifiée : « Il me fallait la complicité de la nature pour aborder un sujet aussi délicat, et la beauté a le pouvoir d'adoucir les aspects les plus rudes de notre vie³. » Il finit par inverser les rôles et les mots rêvés sortent de la bouche de Léo, comme s'il avait toujours su :

Grand-père ne t'a jamais aimé, n'est-ce pas, papa... Je sais à quel point ta maman t'a manqué. [...] Ensuite, lorsque tu étais sur le point de devenir un homme, tu rencontras John. C'était la personne la plus merveilleuse que tu aies jamais connue. Avec lui, tu découvris que l'on pouvait vivre autrement...

Les gens n'admirent pas que tu m'adoptes. Monsieur Giorgos prétendait que tu n'y arriverais jamais et te conseilla de renoncer. Mais rien ne pouvait t'arrêter et tu avais une alliée en madame Janine... Maintenant, tout le monde s'est habitué à te considérer comme mon père...

Quelqu'un, je ne sais plus qui, t'a traité de pédéraste. Cela m'a bouleversé, et j'ai cherché le mot dans le dictionnaire. Mais pour tout l'or du monde, je ne voudrais pas d'autre papa, mon papa... Certains croient que tu es né... pour ainsi dire handicapé, mais tu ne leur prêtes pas attention. Tu estimes que c'est une question de conscience, si intime, que, même moi, j'aurai à prendre une décision sur ce point. Tu affirmes n'avoir pas eu le choix. Pourtant, tu me dis que le moment le plus heureux de ta vie sera le jour où j'aurai un enfant de la femme que j'aimerai...

¹Albert Russo, *Sang mêlé ou ton fils Léopold*, op.cit., p. 158

²*Ibid.*, p. 159

³*Ibid.*, p. 173

Papa, cessons ce discours, mon cœur va éclater... Je veux rentrer à la maison voir Mama Malkia...¹

Le monologue de Léopold donne de l'intensité au moment vécu, ses mots d'enfants et son hésitation marquée par les points de suspensions, démontrent l'innocence et la délicatesse avec laquelle l'enfant aborde l'homosexualité de son père. Toutefois l'omniscience dont il fait preuve brise le réalisme de la scène et coupe avec la ligne de conduite du roman qui se veut réaliste. Le lecteur peut être surpris par cet effet merveilleux et regretter ainsi de ne pas pouvoir être confronté à un discours empreint de davantage de réalisme lorsque Harry est face à son fils pour lui parler d'homosexualité et d'homoparentalité. D'autant plus que l'auteur ne s'interdit pas d'aborder l'épineux sujet de la sexualité de manière réaliste dans le roman. Léo est témoin d'une scène de sexe entre l'un de ses camarades et une prostituée ; la narration est riche en détails : « Il écarta ensuite les cuisses de Josepha, enfonça un doigt au milieu et me fit toucher. - Regarde comme son *cuma*² est humide, comme il est juteux et sombre³. » Le jeune enfant est confronté à une sexualité sans artifices dans laquelle la femme noire n'est qu'un objet utilisé pour assouvir les désirs du colon blanc. La réalité de cette scène contraste avec le lyrisme de dialogue père/fils sur l'homoparentalité. Certaines scènes de sexe impliquant Harry ne manquent pas non plus de réalisme. Dans l'une d'entre elles particulièrement, Harry mentionne une nuit partagée avec un soldat de passage à Elisabethville pour la semaine : « Il tira les rideaux et, me regardant fixement, ôta ses vêtements. [...] Son jeune corps musclé m'excita [...] Le spectacle de son sexe vibrant de désir et que je distinguais à travers les lourds plis du voile eut raison de moi⁴. » Malgré tout, la sexualité n'est pas le sujet principal de ce roman. Albert Russo fait le choix de centrer son roman sur la question de l'homoparentalité, un choix audacieux pour son époque alors même que les sociétés francophones n'ont pas encore affronté les débats sur le vote du PACS ou imaginé l'ouverture de l'adoption aux couples de même sexe. Toutefois, dans la même dynamique que celle instaurée par Albert Russo, il existe des auteurs qui ont souhaité faire la part belle à la sexualité, autre thématique avant-gardiste dans le roman pour adolescents. Ces auteurs n'ont donc pas hésité à emprunter cette voie novatrice avec un réalisme révolutionnaire.

¹Albert Russo, *Sang mêlé ou ton fils Léopold*, op.cit., p. 174

²Terme kiswahili signifiant vagin, traduit comme *sexe féminin* dans le lexique du roman

³Albert Russo, *Sang mêlé ou ton fils Léopold*, op.cit., p. 53

⁴*Ibid.*, p. 140

C'est également à la fin des années 1990 que vont paraître trois romans – deux ouvrages québécois et un ouvrage français – qui vont ouvrir de nouvelles perspectives quant au traitement de l'homosexualité dans les œuvres pour adolescents. Denis Lachaud, auteur de *J'apprends l'allemand*¹ et Michel Tremblay avec *La Nuit des princes charmants*² vont s'engager tous deux sur une nouvelle piste : celle d'aborder la sexualité gay en littérature de jeunesse. Michel Tremblay est un auteur québécois déjà bien connu. Il n'en est donc pas à son premier coup d'essai et c'est certainement pour cela qu'il trouve le ton juste pour nous raconter une nuit dans la vie d'un adolescent amateur d'opéra âgé de 18 ans. Cette nuit est celle où le jeune homme, habitué des rencontres anonymes dans les allées sombres des parcs montréalais, décide de perdre sa virginité. Denis Lachaud dans *J'apprends l'allemand* invite le lecteur dans la vie d'Ernst, dont les parents allemands ont immigré en France après la Seconde Guerre mondiale. La temporalité des deux ouvrages n'est pas la même puisque Tremblay concentre la narration sur une nuit bien précise, celle où le narrateur va perdre sa virginité, alors que Lachaud décide de détailler une partie de la vie d'Ernst, de son entrée au collège jusqu'aux premiers pas de sa vie d'adulte. Toutefois, les deux romans font preuve de la même audace dans le traitement de la question homosexuelle en cela qu'ils abordent les maux d'adolescents en pleine construction identitaire et sexuelle et amorcent ainsi les prémices du personnage homosexuel adolescent qui va se préciser dans le roman du XXI^e siècle. Les deux narrateurs vont rendre compte de leurs réflexions aux lecteurs avec une liberté de parole qui fait de ces deux ouvrages de réels récits initiatiques. De plus, l'impertinence dont ils font preuve est un tour de force au sein du cadre moral strict imposé par la société francophone sur le traitement de la sexualité, et plus particulièrement de l'homosexualité en littérature de jeunesse. La première expérience homosexuelle d'Ernst témoigne de cette intention. La scène ne pousse pas l'adolescent dans une remise en question profonde de son existence et de son identité. Dans un premier temps, Ernst ne fait qu'écouter et ressentir les mouvements masturbatoires de Rolf. Finalement, sous l'effet de l'excitation, le jeune français va synchroniser sa masturbation à celle de son correspondant :

Le mouvement me fait bander.

Si je prends le même rythme que lui, Rolf ne se rendra compte de rien.

Ça m'excite de le suivre.

Je fais une petite pause pour l'écouter. Immédiatement, le lit s'immobilise.

Merde.

¹Denis Lachaud, *J'apprends l'allemand*, Paris, Acte Sud, 1998

²Michel Tremblay, *La Nuit des princes charmants*, Montréal, Léméac Éditions, 1995

Je me sens rougir dans le noir.
Le mouvement reprend, un peu plus rapide.
Je le suis.
Rolf accélère, il pousse un petit cri qui me fait jouir en même temps que lui¹.

Le rythme de cette séance masturbatoire est traduit d'une part par la succession de phrases courtes et d'autre part par les renvois à la ligne faits par l'auteur qui viennent saccader la lecture. De plus le vocabulaire précis et sans fioritures employé par l'adolescent permet également d'accentuer le réalisme de la scène. Quelques pages plus loin, Ernst expose avec la même simplicité ses premiers échanges sexuels :

Rolf est debout entre mes jambes, nu, j'ai posé mes mains sur ses cuisses. Je suce Rolf. Le rythme s'accélère, il attrape mes cheveux, je sens un liquide chaud et salé envahir ma bouche².

Cette scène dénuée d'artifices vaut au roman une publication en édition jeunesse tardive. Il n'est pas d'usage d'écrire de telles scènes initiatiques et de les destiner ensuite à des adolescents. David Caron revient justement sur ce passage dans un article traitant entre autres de la masculinité dans ce roman français :

Dans le roman, l'homosexualité de plusieurs personnages a une valeur purement symbolique, et ce d'autant plus qu'elle n'est jamais présentée ni comme un problème ni en soi comme un ressort de l'intrigue. *J'apprends l'allemand* n'est pas l'histoire d'une découverte de l'identité sexuelle suivie d'un *coming out* plus ou moins difficile ou des aléas d'une relation amoureuse. L'homosexualité ici a l'évidente simplicité de la phrase qui l'introduit dans le roman : « Je suce Rolf. » (p. 66)³

L'évidence d'une homosexualité naturelle voulue par Lachaud explique le choix d'une narration éloignée du lyrisme habituellement préféré aux descriptions de scènes sexuelles adolescentes. De plus l'homosexualité ne fait plus l'objet d'une victimisation conceptualisée par Tony Esposito et expliquée par David Caron dans son article. Toutefois il précise que si l'homosexualité n'est pas présentée comme une problématique elle est tout de même évoquée comme une différence notable dans la construction identitaire et familiale du héros. En effet, l'adolescent âgé de 16 ans prend conscience du fossé qui se creuse entre lui et les autres adolescents de son âge : « J'ai 16 ans, je suis seul entre deux portes et tout m'emmerde. Rien d'original⁴. » À l'inverse le narrateur de Tremblay est en constante interrogation sur son identité et ses pratiques sexuelles, ses réflexions sont

¹Denis Lachaud, *J'apprends l'allemand*, *op.cit.*, p. 62

²*Ibid.*, p. 66

³David Caron, « Masculinité et altertemporalité dans *J'apprends l'allemand* de Denis Lachaud », dans *Itinéraires*, Numéro inaugural, 2008, p. 186 [consulté en ligne le 19/04/2019] <http://journals.openedition.org/itineraires/2223>

⁴Denis Lachaud, *J'apprends l'allemand*, *op.cit.*, p. 113

celles d'un adolescent qui se construit et découvre son corps et ses envies. Amateur d'opéra, il donne un ton lyrique à ses amours : « Je me vois déclarer à un autre gars en serinant un air magnifique, rimes riches et accents toniques bien placés [...] Oui, quand j'aimerai, j'aimerai en chantant¹ ! » Toutefois, si les sentiments sont lyriques, la sexualité est abordée sans fards tout comme chez Denis Lachaud. Le narrateur de Tremblay âgé de 18 ans, bien que vierge, a déjà expérimenté « la petite mort qui dure si peu longtemps² » dans l'ombre des parcs publics montréalais. La sexualité est omniprésente dans le discours du narrateur qui s'est fixé comme objectif de perdre sa virginité durant cette nuit à l'extérieur de son cercle social habituel. Il voit dans cette soirée l'occasion de rencontrer nombre de ses semblables, c'est-à-dire de jeunes amateurs d'opéra homosexuels. À la sortie de la représentation, il suit un figurant qu'il trouve à son goût et s'imagine déjà « dans une piaule de la rue Ontario en train de déshabiller le premier corps de ma vie³ » La soirée se poursuit dans un bar homosexuel et le narrateur est une fois de plus troublé par l'ambiance sexuelle qu'il perçoit dans ce lieu : « des couples d'hommes et de femmes qui dansaient enlacés, passionnés au-delà de toute décence, pendant que la drague sauvage faisait rage autour de la piste⁴. » Il vit ses premiers émois intensément et rappelle aux lecteurs que le corps réagit tout autant que l'esprit aux désirs naissants ; lors d'un slow avec un autre jeune homme il détaille :

L'abandon physique total était une chose que j'ignorais jusque-là. [...] mais pour la première fois de mon existence mes cinq sens participaient à une jouissance et je rêvais que je restais là, dans les bras d'Alan, pour le restant de mes jours [...] Et, couronnement normal de l'évènement, deux magnifiques érections se rencontraient à travers nos pantalons⁵.

Alan est finalement le prince charmant qu'attendait le narrateur. Tout aussi vierge l'un que l'autre, leur première nuit se révèle exaltante puisque les deux adolescents vont découvrir leurs plaisirs mutuels et l'acte sexuel revêt alors des allures mystiques notamment grâce à l'utilisation d'un champ lexical cérémoniel : « Les odeurs qui montaient du lit étaient tellement divines² », « Je perdis ma virginité alors que le soleil se levait, il perdit la sienne quelques minutes plus tard² » et le narrateur conclut ainsi : « La grande séance terminée, la cérémonie portée à sa conclusion sonore et même tonitruante⁶. » L'acte tant attendu par le narrateur ne se produira finalement qu'à la fin du

¹Michel Tremblay, *La nuit des Princes Charmants*, *op.cit.*, pp. 20 – 21

²*Ibid.*, p. 25

³*Ibid.*, p. 85

⁴*Ibid.*, p. 151

⁵*Ibid.*, pp. 155 – 156

⁶*Ibid.*, pp. 196 - 197

roman, comme une apothéose de tous les sentiments accumulés et de toutes les sensations ressenties. Pour Ernst, la dynamique est inversée puisque c'est au début du roman que sera décrite la première scène sexuelle. Après une ellipse de quatre ans dans la narration, durant laquelle Ernst va passer tous les étés chez Rolf mais où l'on ne sait pas ce qu'il advient de la relation des deux adolescents, ils finissent par stopper leur liaison. Rolf va s'orienter vers une sexualité hétérosexuelle et présenter sa nouvelle petite-amie à son ancien correspondant tandis que le temps passé confirme les sentiments et désirs homosexuels d'Ernst. Tout comme le narrateur de Tremblay ne jure que par la perte de sa virginité, Ernst est entouré tout au long du roman par de nombreux corps masculins nus, ou quasiment, qu'il observe avec désir et sensualité. Lorsqu'il va à la piscine avec Rolf, il observe le « maître-nageur sculpté dans la masse¹ ». Il analyse également le corps de son beau-père qu'il croise un matin dans la salle de bain : « Il sortait de la douche. Il avait juste enfilé un slip. Il était gêné, il se raclait continuellement la gorge. Il a un beau corps². » La présence de cette nudité constante s'accroît lorsque Ernst va passer un week-end chez l'oncle de Rolf qui vit dans la forêt avec son petit-ami. Il constate déjà dans la voiture : « Il est vraiment bien foutu Peter³ ». Le couple va finalement représenter l'élément déclencheur qui va permettre à Ernst d'avancer dans sa construction personnelle. Une fois arrivé dans la petite maison reculée, Ernst constate la liberté des deux hommes :

Nous posons nos affaires et rejoignons Art dans le jardin, derrière la maison, nu dans une chaise longue, torse poilu, peau mate, pubis noir, bite circoncise, Peter se penche pour l'embrasser, peau claire, torse glabre. Les deux sont joliment musclés⁴.

Au début, l'adolescent est intimidé tant par Peter que par la nudité, préfigurant une réaction courante des adolescents face à la vision de corps nus : « Serrer la main à un homme nu, intimidant et ridicule à la fois⁵ ». Pourtant Ernst se sent vite à l'aise avec ces deux hommes et va finir par adopter leur mode de vie. La mise à nu physique d'Ernst figure la mise à nu de sa personnalité, de son identité : « je ressors la serviette autour de la taille, je l'étends au sol et m'allonge sur le ventre. Je suis maigrelet, maigre et laid⁶. » Si la nudité le dérange c'est parce qu'il n'aime pas son corps qu'il compare sans arrêt aux autres hommes qu'il voit et qui l'excitent. Néanmoins cette situation va permettre à Ernst

¹Denis Lachaud, *J'apprends l'allemand, op.cit.*, p. 59

²*Ibid.*, p. 87

³*Ibid.*, p. 118

⁴*Ibid.*, p.119

⁵*Ibidem.*

⁶*Ibidem.*

de verbaliser ses désirs : « Toutes ces heures à me promener à poil, ces deux corps, ces deux sexes sous mes yeux, à portée de main, ça m'a épuisé nerveusement¹. » Cette fatigue nerveuse témoigne du tiraillement de l'adolescent face à ces nouveaux désirs qui vont le pousser à rejoindre Peter et son compagnon dans leur lit : « je m'enfonce dans leur bulle, deux cuisses moites le long des miennes, deux souffles². » Comme la scène sexuelle finale chez Tremblay, l'instant revêt un caractère spirituel et initiatique pour Ernst. L'auteur laisse le soin au lecteur d'imaginer ce qu'on fait les trois hommes dans ce lit, toutefois il conclut le chapitre sur ces mots d'Ernst : « Je repense à ce jour où, dans mon petit lit d'enfant, j'ai senti avec désespoir qu'il fallait laisser s'écouler patiemment les années pour devenir un homme parmi les hommes³. » La nuit qu'il passe avec les deux hommes est l'occasion pour Ernst de revenir sur la personne qu'il est, sur sa place dans la société hétérosexuelle binaire et cette étape marque pour lui un nouveau commencement : celui de la fin de sa vie d'adolescent et du début de sa vie d'adulte. Le cadre temporel choisi par les deux auteurs, à savoir la période d'après Seconde Guerre mondiale, permet également d'aborder la question mémorielle. En effet, la mémoire figure un palier important dans la construction identitaire du personnage mais aussi du lecteur. Tremblay et Lachaud empruntent deux voies différentes quant au traitement de la mémoire. Chez Tremblay, le roman en lui-même offre un miroir de la vie homosexuelle à une époque où elle était encore clandestine. Le narrateur insiste sur l'aspect criminel de cette soirée à laquelle il participe : « si une police nous voit, on va finir la nuit en prison⁴. » La Monroe, travesti propriétaire du bar dans lequel l'adolescent termine la soirée, évoque cette relation entre communauté LGBTQIA+ et police :

Vous savez que chaque samedi soir, après le *last call*, je demande à quelques centaines de mes intimes de rester pour un dernier spectacle... et un dernier verre. Y faut bien que l'argent que je verse à la police pour la protection serve à quequ'chose⁵...

L'histoire revêt l'aspect d'un témoignage rendant compte au lecteur de la réalité de la situation de l'époque. Autre élément notable, le narrateur rencontre pour la première fois de sa vie des travestis : « Les premiers travestis de ma vie s'étaient trémoussés sous mes yeux pendant dix bonnes minutes avant que je me rende compte que c'étaient des hommes⁶. » La présentation stéréotypée des travestis correspond à l'image que ce faisait

¹Denis Lachaud, *J'apprends l'allemand*, op.cit., p. 120

²*Ibid.*, p. 122

³*Ibidem.*

⁴Michel Tremblay, *La nuit des Princes Charmants*, op.cit., p. 158

⁵*Ibid.*, p. 165

⁶*Ibid.*, p. 152

la société de ces personnes dans les années 1960. En effet le narrateur insiste sur leur caractère moqueur, leurs blagues salaces, « Y y vont pas de main morte¹ » Tremblay fait le choix de faire de son roman un miroir de la société Montréalaise des années 1960, en incluant ces personnages dans cette leçon d'histoire. Pour Lachaud, le vecteur de cette question mémorielle n'est pas le cadre spatio-temporel mais le personnage d'Ernst. En effet l'adolescent en quête de réponses va mener des entretiens avec les différents membres de sa famille ainsi que ceux de la famille de Rolf. Les parents de l'adolescent ont fui l'Allemagne au lendemain de la Seconde Guerre mondiale et Ernst ne connaît rien de ses racines allemandes. Cet échange scolaire est pour lui l'occasion de découvrir le passé de sa famille et plus largement l'Histoire du pays de ses ancêtres. La famille de Rolf, divisée par de nombreuses querelles, intrigue également les deux adolescents et les pousse à vouloir connaître les raisons de ces ruptures. L'intrigue se porte essentiellement sur les rôles qu'ont joué les grands-parents pendant la Seconde Guerre mondiale. Rolf et Ernst apprennent que le grand-père de Rolf est un ancien SS et qu'il travaillait dans le camp de concentration de Dachau, le premier mis en place par les nazis. Les raisons de la rupture entre l'oncle Peter et son père s'éclaircissent progressivement et permettent aux adolescents de saisir la gravité de ce qu'a pu faire le grand-père pendant cette guerre. Lors d'une conversation avec Ernst, Peter revient sur la haine qu'il ressent pour ses parents et éclaire ainsi l'adolescent et le lecteur sur le traitement des homosexuels pendant la guerre :

Un petit mari qui rentre tous les soirs après fait sa journée au camp, qui met les pieds sous la table pour manger sa soupe... Et comment s'est passé ta journée mon chéri ? ... Et combien de juifs a dévoré ton chien ? ... Et combien de pédés as-tu broyé avec la crosse de ton fusil² ?

Peter ne supporte pas la part qu'ont pu prendre ses parents dans le meurtre de milliers d'homosexuels. Inversement, le père de Peter fait preuve d'une homophobie assumée quand il s'agit de parler de son fils :

Tu te tues au travail pour lui donner tout ce qu'il est possible d'avoir et ta récompense, c'est un fils homosexuel qui t'insulte du matin au soir en te traitant de monstre et qui part vivre dans une forêt avec un juif³.

L'histoire de cette famille est l'occasion pour l'auteur de réactiver la question mémorielle sur le traitement des homosexuels par les nazis à une époque où la question est encore fortement invisibilisée. C'est d'ailleurs ce que confirme la visite d'Ernst à Dachau :

Devant un assemblage artistique de triangles en fer forgé, le guide énumère les catégories de prisonniers. Les politiques (le triangle rouge), les droits communs

¹Michel Tremblay, *La nuit des Princes Charmants*, op., p. 153

²Denis Lachaud, *J'apprends l'allemand*, op.cit., p. 163

³*Ibid.*, p. 152

(le vert), les juifs (le jaune) ... Quand il arrive aux homosexuels (le triangle rose), il précise qu'il n'y en a pas de représenté dans l'assemblage. Je lui demande s'il sait pourquoi.

« C'est une bonne question. On ne me l'a encore jamais posée. Je ne sais pas. Je me renseignerai¹. »

Si l'on compare donc ces deux romans avec les romans de jeunesse déjà étudiés, on note une nette différence qui fait de ces deux publications un modèle novateur et exemplaire dû à un glissement de la problématisation de l'homosexualité vers une vision plus moderne où la différence sexuelle n'est plus un problème pour le héros mais constitue une différence à traiter. Le roman québécois *Requiem gai*² de l'auteur Vincent Lauzon fournit un condensé de ces nouvelles idées et formes rédactionnelles et va ouvrir la voie pour les auteurs du nouveau millénaire. Au début des années 2000, l'auteur revient sur l'écriture de son roman :

Ce texte a presque 10 ans (pour moi, il en a déjà beaucoup plus, j'en ai commencé la rédaction en 1993 ou à peu près) [...] J'ai toujours dit de *Requiem Gai* que j'avais réussi là un assez bon pamphlet³ mais un bien mauvais roman⁴.

Le renouvellement de la forme littéraire, malgré le ressenti de l'auteur fait de ce roman une œuvre novatrice. À cela s'ajoute le ton donné pour aborder l'homosexualité. Le personnage principal, Serge, est amoureux de sa petite-amie Geneviève. Un jour elle décide de lui présenter Alex et François, un couple d'amis gays. C'est le coup de foudre pour Serge qui tombe sous le charme de la beauté de François. Toutefois il n'accepte pas tout de suite ses nouveaux sentiments. Lionel Labosse, dans la critique qu'il fait du roman sur son site internet⁵, souligne la place importante laissée à l'argumentation et au discours sur l'homosexualité. Ceci est positif pour le personnage puisque le « jeune gai, à force d'être attaqué, fourbit des armes contre lesquelles seules la trahison, une religion de haine ou la violence peuvent marquer des points⁶. » La force du roman tient dans la remise en cause de la cohérence sociale et affective de chaque être humain peu importe son orientation sexuelle. En effet, Geneviève va réagir violemment quand elle va apprendre les nouveaux sentiments de Serge, elle qui pourtant lui a présenté Alex et François. De plus, Serge va être confronté à Dave, un ami qui cherche à le « sauver » en faisant appel

¹Denis Lachaud, *J'apprends l'allemand*, op.cit., p. 188

²Vincent Lauzon, *Requiem gai*, Rosemère (Québec), Éditions Tisseyre, 1998, 183 p.

³Au Québec, la notion de pamphlet est synonyme de tract, non pas comme en France où le pamphlet est un discours satirique

⁴Vincent Lauzon, <https://www.altersexualite.com/spip.php?article81> [consulté en ligne le 15/04/20]

⁵<https://www.altersexualite.com>

⁶ Lionel Labosse, « Critique de Requiem gai, de François Lauzon », 2007, <https://www.altersexualite.com/spip.php?article81> [consulté en ligne le 15/04/20]

à la religion. L'histoire de chacun, sa propre orientation sexuelle ou encore sa personnalité sont autant d'éléments qui permettent aux personnages de parcourir le champ du possible et de l'impossible. C'est ce qu'a voulu ici François Lauzon : « Les arguments qu'il présente sont toujours aussi solides et peuvent encore servir à compléter l'arsenal de tout jeune cherchant à combattre l'injustice et la sottise. » Serge finit par être victime d'insulte homophobe et Alex est hospitalisé suite à une agression homophobe également. Les parents de Serge, ayant appris l'existence des nouveaux sentiments de leur fils, réagissent violemment. Serge finira par nier plusieurs fois son homosexualité face à son père. Cette œuvre, favorisant l'argumentation, permet ainsi d'éviter de tomber dans la morale et donne aux lecteurs les clefs pour construire progressivement leur propre conception du monde. Finalement, si l'on devait revenir sur l'utilité de ces romans précurseurs, et ceux peu importe l'angle de narration choisi, il est possible de constater que l'on passe de la négation totale de l'homosexualité, à une timide visibilité de ces relations nouvellement évoquées pour peut-être atteindre finalement la banalisation de cette sexualité. La conclusion de Tony Esposito témoigne bien de l'état d'esprit de cette fin de XX^e siècle, qui est fatiguée de cette négation ou timidité, et souhaite ouvrir de nouveaux horizons :

De par son caractère formateur, la littérature devrait présenter, avec réalisme et justesse, des images qui aident les jeunes dans leurs développement personnel et social. Un jeune homosexuel québécois trouvera peu de réponse à ses questions dans la littérature québécoise. [...] Et la majorité hétérosexuelle continuera de véhiculer des stéréotypes, n'aidant pas à la création d'un tissu social plus sain et respectueux des individus qui le composent¹.

Finalement, grâce à son caractère intrinsèquement formateur, la littérature de jeunesse se doit d'offrir des réponses à ses lecteurs, mais il ne s'agit pas de répondre pour répondre. La manière d'aborder l'homosexualité doit être construite et réfléchi de telle sorte que chaque lecteur puisse construire une image sociale de cette sexualité qui se voudra respectueuse et saine.

La littérature de jeunesse est en constante évolution tout comme l'est en parallèle le statut de l'enfant dans la société. Progressivement cette littérature a délaissé son aspect moralisateur pour se tourner vers une peinture réaliste de la société. Toutefois, l'engouement pour la littérature de jeunesse fait face à des hauts et des bas qui sont souvent associés à des périodes historiques et sociales notables : retour à des valeurs familiales et patriarcales après la Seconde Guerre mondiale ou libération de la parole aux lendemains des révolutions sexuelles des années 1970. L'une des solutions proposées par

¹Tony Esposito, « Présence de l'absence : L'homosexualité dans le roman jeunesse québécois. », *art.cit.*, p. 54

les gouvernements pour enrayer ce phénomène a été la légifération de la littérature de jeunesse. Mais ce qui au départ s'est présenté comme un cadre de travail sécurisant, s'est rapidement transformé en prison pour les auteurs, au sens propre comme au sens figuré. Nous pouvons noter, avec Nathalie Prince, que la fin du XX^e siècle voit alors naître un nouvel âge d'or pour la littérature de jeunesse qui souhaite s'affranchir de ces difficultés passées¹. Le roman-miroir gagne de l'intérêt auprès des adolescents notamment et ses thématiques s'axent davantage vers un réalisme de tous les jours plutôt que vers une réalité enchantée. Toutefois peindre la réalité de notre temps n'est pas de tout repos pour les auteurs de jeunesse et faire ce choix d'écriture est souvent synonyme d'engagement politique parce que certains thèmes présents dans nos sociétés sont encore tabous. Au début des années 1980, l'homosexualité se trouve à la croisée de ces pratiques : aborder cette thématique sociétale apparaît comme une évidence cependant elle reste un sujet tabou qui peut même devenir illégal si le sujet n'est pas pris avec des pincettes. Lorsque de timides évolutions se font sentir, les premiers auteurs écrivent l'homosexualité comme une peine difficile à supporter, et c'est le cas puisque malgré les dépénalisations progressives, l'image sociale de cette sexualité reste toujours dévalorisée. Thomas Chaimbault, dans son mémoire sur l'homosexualité dans la littérature de jeunesse, évoque justement cette question en citant les mots de Christian Bruel :

Il y a un travail de persuasion, un militantisme culturel au sens large à appliquer dans ce champ culturel. Les éditeurs doivent passer commande sur le thème du "Et alors ?" et non du "Pourquoi pas ?"²

Enfin dans les dernières années du XX^e siècle, certains auteurs avant-gardistes décident de porter l'homosexualité comme une réflexion sociétale, et donc un sujet d'écriture, à part entière. Ces romans précurseurs ont donc souligné l'importance que revêt le thème de l'homosexualité en littérature de jeunesse. Ils ont mis au jour le rôle qu'ils jouent sur les adolescents, qu'ils s'identifient comme hétérosexuels, homosexuels ou en d'autres termes. Ils permettent avant tout de déconstruire certaines peurs ou certains préjugés pour ouvrir de nouvelles perspectives qui vont être celles du nouveau millénaire.

La France, le Québec et la Belgique voient évoluer trois littératures qui gravitent dans une même sphère : celle de la littérature francophone. Ce sont des sociétés que l'on peut qualifier de modernes dans lesquelles l'homosexualité a aujourd'hui quasiment

¹Nathalie Prince, *La littérature de jeunesse*, op.cit., p. 62

²Christian Bruel cité par Thomas Chaimbault, « L'homosexualité dans la littérature de jeunesse », 2002, p. 12

atteint le même statut social et législatif que l'hétérosexualité, même si quelques inégalités demeurent encore. La littérature est présente pour témoigner de ces longues années d'homophobie, de combats et d'inégalité qui ont marquées les derniers siècles. Aujourd'hui, elle témoigne également des victoires qui permettent aux homosexuels de vivre librement dans ces trois sociétés occidentales, et met en avant les droits et devoirs qui leurs permettent d'être égaux à tous les autres citoyens. Dans l'espace géographique de notre étude, on note toutefois une prédominance de la littérature française qui constitue le point central et originel de toute la littérature francophone. Cette dynamique peut s'observer également en littérature de jeunesse puisque la France a su imposer pendant longtemps sa production à tout l'espace francophone. Toutefois, le Québec a réussi à impulser une longueur d'avance à ses homologues francophones quant au traitement de l'homosexualité dans la littérature de jeunesse. La France n'est pas loin derrière et les publications belges restent quant à elles encore bien timides, à l'image du corpus que nous allons étudier à présent. Dans le sillage des pionniers du roman francophone adolescent abordant l'homosexualité, les œuvres contemporaines ont-elles perpétué cette volonté d'aller au-delà des codes à la fois du genre mais aussi de la société ? Ces romans pionniers ont-ils laissé un héritage ? Au XXI^e siècle, il semblerait que le roman pour adolescents n'ait pas fait machine arrière et l'homosexualité est toujours aujourd'hui un sujet de fiction. Plus encore, le nombre de publication est assez conséquent pour nous permettre une analyse comparatiste. De ce fait, l'augmentation du nombre de romans amène à interroger la récurrence de certaines écritures ainsi que des thématiques abordées choisies par les auteurs pour aborder l'homosexualité. Voit-on poindre des caractéristiques communes aux littératures francophones ? Le roman pour adolescents est-il plus entravé dans certains pays ? Ou au contraire les trois sociétés occidentales étudiées jouissent-elles d'une liberté d'action commune ? Interroger le roman et le personnage homosexuel permettra ainsi de poser un regard sur la vision que la société actuelle pose sur l'homosexualité masculine. Quel est alors ce reflet renvoyé aux adolescents francophones ? Et qui mieux que l'auteur pour nous aider à comprendre ce miroir que constitue le roman dont il est l'artisan ?

Chapitre 2

Être gay dans la littérature de jeunesse
francophone du nouveau millénaire :
coming out ou retour au placard ?

L'analyse de la narration touche les fondements du récit, la façon dont l'histoire est racontée. Comme le rappelle Vincent Jouve : « Aborder le problème de la voix dans un roman, c'est tenter de répondre à la question : “Qui raconte ?¹” ». Et cette question paraît primordiale au sein du corpus de romans que nous étudions puisque l'auteur confie au narrateur le soin d'aborder la question de l'homosexualité, sujet encore tabou dans l'univers jeunesse. Par conséquent, quelles sont les voix choisies par les auteurs de jeunesse pour aborder la thématique de l'homosexualité ?

I. Écrire l'homosexualité : La « séduction du lecteur² » adolescent

Cette thématique culturelle implique d'inscrire l'analyse de la narratologie dans ce que Renaud Lagabrielle mentionne comme « “l'analyse textuelle de faits culturels” [...] démarche au sein de laquelle la narratologie est “mise au service” de questionnements dans une perspective d'analyse culturelle³. » En effet, les voix du récit sont donc envisagées sous l'angle d'un double statut comme le précise Lagabrielle, reprenant les écrits de Wagner :

Ceci met en avant le caractère fructueux d'une approche des textes littéraires dans laquelle poétique, esthétique et politique sont étroitement liées. Mieux encore, comme le conclut B. Wagner :

« l'interdépendance de ces problématiques surgit au grand jour, le politique de l'esthétique et l'esthétique du politique s'affichent dans leur inséparabilité⁴. »

Cette vision de l'analyse de la narratologie nous permet d'affiner la question de Jouve « Qui raconte ? » en y associant des notions culturelles et sociales impliquées par la thématique de l'homosexualité. L'intérêt porté sur le narrateur ou la narratrice, autrement dit la voix du récit, implique alors de plus importantes responsabilités : à qui l'auteur a-t-il décidé de donner la parole pour parler aux adolescents ? Comment cette parole est-elle rendue et que dit-elle sur l'homosexualité ? Dans quel contexte le narrateur parle-t-il d'homosexualité ? Renaud Lagabrielle résume finalement :

¹Vincent Jouve, *La poétique du roman*, op.cit., p. 25

² Daniel Delbrassine, *Le roman pour adolescents aujourd'hui ; écriture, thématique et réception*, op.cit., p. 406

³Renaud Lagabrielle, *Représentations des homosexualités dans le roman français pour la jeunesse*, op.cit., p. 39

⁴Birgit Wagner, « Erzählstimmen und mediale Stimmen. Mit einer Analyse von Assia Djebars Erzählung *Die Frauen Von Algier* », 2006 dans Renaud Lagabrielle, *Représentations des homosexualités dans le roman français pour la jeunesse*, op.cit., p. 40

S'intéresser à la question de la "voix" des récits en considérant celle-ci comme pratique idéologique permettra donc de répondre à des questions concernant non seulement les narrateurs et les narratrices des récits, les énonciateurs et les énonciatrices des discours sur l'homosexualité qui y sont véhiculés, mais aussi sur le sens de tels dispositifs textuels¹.

Pour mener à bien ce travail d'analyse, nous avons établi une grille organisée selon deux axes de recherches dégagés lors de la lecture des études sur la narratologie déjà menées, en particulier le travail de Renaud Lagabrielle² et celui de Daniel Delbrassine³. La grille a été appliquée à l'ensemble du corpus afin de pouvoir répertorier des informations utiles à l'analyse de la narratologie : qui est le narrateur (âge, sexe, sexualité) ? Quel point de vue adopte-t-il dans le récit ? Comment son discours peut-il être perçu par les adolescents-lecteurs ? Dans quel cadre spatio-temporel se déroule le récit ? Toutefois, et comme le précise Vincent Jouve :

Un roman où chaque personnage serait entièrement décrit des pieds à la tête (sans oublier son être affectif et moral) à chacune de ses apparitions serait non seulement oiseux, mais illisible. D'ailleurs, où le portrait s'achèverait-il ? Après avoir évoqué toutes les parties du corps, il faudrait en venir aux jointures, aux veines, aux molécules... On aurait aussi tôt fait de se perdre dans l'infini pascalien⁴.

C'est pourquoi nous avons choisi de limiter les propriétés du personnage à celle que nous supposons être celles du monde de référence du narrataire extradiégétique, autrement dit le « lecteur supposé par le texte et dont la fonction est de servir de relais de communication avec le lecteur réel⁵. » Puis nous avons également porté notre attention sur le cadre spatio-temporel du récit dont les données récoltées pourront être utiles en seconde partie de cette analyse. Cette grille d'analyse nous permettra également de mettre en évidence certaines tendances qui ont pu se développer en rapport avec le pays et la société francophone en question⁶. Peut-on discerner certaines spécificités chez les narrateurs québécois dont les influences diffèrent des narrateurs français ou belge ? Le narrateur français se singularise-t-il par rapport à ses homologues francophones ?

¹Renaud Lagabrielle, *Représentations des homosexualités dans le roman français pour la jeunesse*, op.cit., p. 41

²Renaud Lagabrielle, *Représentations des homosexualités dans le roman français pour la jeunesse*, op.cit.

³Daniel Delbrassine, *Le roman pour adolescents aujourd'hui ; écriture, thématique et réception*, op.cit.

⁴Vincent Jouve, *L'effet-personnage dans le roman*, Paris, PUF, 2001, p. 28

⁵Vincent Jouve, « Pour une analyse de l'effet-personnage », dans *Littérature*, n°85, 1992, p. 107

⁶ Voir *Annexe 2*

a. Maxime, Jean, Vincent et bien d'autres : le narrateur autodiégétique adolescent

Notre corpus se compose de trente-cinq romans de jeunesse et d'ouvrages issus de la littérature *young adults*¹. Il ne prétend pas à l'exhaustivité mais recense au mieux les romans écrits entre les années 2000 et 2019 par des auteurs francophones, aucune traduction n'a été retenue : vingt-six romans sont écrits par des auteurs français, cinq par des auteurs québécois et trois par des auteurs belges. Dans ces trois pays, la majorité des ouvrages sont parus chez des éditeurs « jeunesse » tels que l'École des loisirs ou Gallimard pour la France, les Éditions Jeunesse Mijade pour la Belgique ou encore Soulières Éditeur pour le Québec. Certaines œuvres sont néanmoins parues chez des éditeurs généraux, ce sont celles que nous classerons dans la catégorie *young adults*. Toutefois les limites entre ces catégories ne sont pas imperméables, comme l'explique Daniel Delbrassine, la majorité des romans analysés ici sont issus d'éditeurs ou de collections jeunesse, les plus légitimés, cependant la présence d'auteurs, d'éditions et de collections de littérature générale « invite à montrer combien la littérature générale et la littérature pour la jeunesse ont aujourd'hui des acteurs communs². » Toutefois, le point commun à tous ces ouvrages est que l'on trouve dans chacun d'eux l'homosexualité comme thème principal. L'évocation de cette thématique questionne alors la place de ce que l'on nommera ici les « voix du récit » et permet alors d'établir un lien entre personnages et lecteurs :

Envisagé dans sa globalité, le travail du lecteur consiste à convertir une suite linguistique en une série de représentations qui transcendent le texte. Les mots, on le sait, renvoient toujours à un au-delà d'eux-mêmes : il suffit d'ouvrir un livre pour en faire l'expérience. Étudier la perception du personnage romanesque, c'est donc déterminer comment et sous quelle forme il se concrétise pour le lecteur³.

Selon Vincent Jouve, la perception des personnages par le lecteur est un travail coopératif entre le texte et le sujet lisant. De ce travail résulte une perception générale des personnages, que le récit n'aurait pu offrir à lui seul. Au premier rang des interactions avec le lecteur, le narrateur est un personnage qui participe donc de la construction des représentations édifiées par l'auteur. Ce sont tout d'abord les choix textuels de l'auteur qui font du narrateur une autorité discursive, en tant que sujet d'énonciation au sein du

¹La littérature *young adults*, appelée aussi littérature pour jeunes adultes, peut être considérée comme une littérature de transition entre la littérature de jeunesse et la littérature générale. Son lectorat est donc large et peut viser les lecteurs adolescents étudiés ici.

²Daniel Delbrassine, *Le roman pour adolescents aujourd'hui ; écriture, thématique et réception*, op.cit., p. 94

³Vincent Jouve, *L'effet-personnage dans le roman*, op.cit., p. 27

texte. Parmi toutes les voix du récit, le narrateur est celui à qui « incombe en dernière instance la responsabilité du récit¹. » Dans le cas de notre étude sur l'homosexualité, Renaud Lagabrielle rappelle combien ces voix du récit sont primordiales : « elles orientent dès les premiers mots le public dans sa lecture, c'est-à-dire dans son interprétation de l'histoire, du sens et de l'idéologie qui y circulent². » C'est donc en ce sens que les voix qui composent les récits pour adolescents sont importantes à étudier en tant que « dispositif du texte » pour reprendre l'expression de Lagabrielle, car elles sont une première entrée dans le roman et ses valeurs, et tout particulièrement l'instance narrative. La sélection que nous avons opérée privilégie pour la grande majorité le « je » narrateur : on ne dénombre pas moins de vingt-neuf narrateurs autodiégétiques adolescents contre onze narrateurs non-identifiés. Il convient maintenant de présenter ces différents narrateurs ainsi que les façons dont sont introduits les personnages homosexuels.

La voix du récit : caractéristiques générales

La tranche d'âge des narrateurs autodiégétiques s'étend de 10 à 19 ans. Certains narrateurs annoncent l'information de but en blanc dès les premières lignes du roman. Ainsi Balthazar débute la narration de la façon suivante dans le roman de l'auteur français Cédric Erard : « C'était l'été et je venais d'avoir dix-sept ans³. » Maxime en fait de même : « l'été commençait, j'allais avoir 11 ans⁴. » Tout comme Mikko, Damien ou encore Léo qui se présentent respectivement : « Avant tout, laissez-moi me présenter : j'ai 19 ans et je m'appelle Mikko⁵. », « J'ai eu seize ans hier⁶. » et enfin : « J'ai quinze ans et je n'ai jamais embrassé une fille⁷. » Certains narrateurs choisissent aussi d'annoncer un âge ou une tranche d'âge de manière moins explicite, en utilisant notamment des codes connus par le narrataire. C'est notamment le cas pour Ewen dans *Un garçon comme une autre*⁸ : « Ça y est, les grandes vacances sont arrivées. Qu'est-ce qu'elle a été lourde, cette année

¹Vincent Jouve, *Poétique des valeurs*, op.cit., p. 90

²Renaud Lagabrielle, *Représentations des homosexualités dans le roman français pour la jeunesse*, op.cit., p. 41

³Cédric Erard, *J'ai pas sommeil*, Paris, École des loisirs, 2003, p. 7

⁴Brigitte Smadja, *Adieu Maxime*, Paris, École des loisirs, 2000, p. 9

⁵Mikko Ranskalainen, *Comment te le dire ?*, Paris, Éditions TG, 2005, p. 5

⁶Claire-Lise Marguier, *le faire ou mourir*, Rodez, Éditions du Roueugue, 2011, p. 11

⁷Florence Cadier, *Je les entends nous suivre*, Cognac, Le muscadier, 2018, p. 7

⁸Joël Breurec, *Un garçon comme une autre*, Paris, Oskar Éditeur, 2013

de quatrième¹ ! » ou encore Sylvain, narrateur d'*Il y a des nuits entières*² : « J'avais l'âge requis pour goûter à la conduite accompagnée, et c'est ce qu'on ne manquerait pas de me faire remarquer³. » Sur l'ensemble des narrateurs autodiégétiques, seize sont des garçons, et trois romans ont des filles pour narratrices. Nous retrouvons donc Maxime, Jean, Reginald, Philippe et Elsa, mais aussi Pascal, Balthazar, Karim et Julien. Une variété de prénoms pour une toute aussi grande variété de narrateurs. Ces pratiques créent une relation directe entre le personnage et le lecteur. Cette remarque vaut tout particulièrement pour l'utilisation du « je » narrateur, autrement dit, l'essence même d'une narration autodiégétique. Le roman contemporain pour la jeunesse s'empare de la première personne pour s'adresser aux adolescents. Ce dispositif d'« identification narrative⁴ », mis au jour par Vincent Jouve, désigne la place que prend le lecteur dans l'intrigue, c'est-à-dire qu'il va pouvoir s'identifier au(x) personnage(s) qui occupe(nt) la même place que lui dans le roman. Ainsi le lecteur adolescent va s'identifier au narrateur autodiégétique adolescent lui aussi. Pour Renaud Lagabrielle, la narration en « je » peut également apporter un côté autobiographique au roman. Ces récits ne prétendent pourtant pas garantir le « pacte autobiographique » théorisé par Philippe Lejeune, toutefois si les auteurs font tout de même le choix de la ressemblance avec les autofictions, c'est notamment pour renforcer cette présence du « je » et ses effets. Lorsque le lecteur adolescent s'identifie à ce narrateur, il lui fait confiance et intègre son système de pensée. Là revêt toute l'importance de confier la narration à une instance adolescente et homosexuelle :

On saisit les conséquences capitales de la narration autodiégétique-homosexuelle. [...] une telle narration permet désormais à des jeunes qui se pensent homosexuels-le-s de trouver des figures identificatoires dans des romans destinés à un public de leur âge et dont les récits pourraient les encourager, à travers les expériences des protagonistes, à accepter de manière sereine leur sexualité et à la vivre d'une façon qui les rende heureux⁵.

Le lecteur pourrait ainsi acquérir de l'expérience grâce au héros auquel il s'identifie. Il est possible de noter une particularité concernant deux romans belges qui mettent en place une narration multiple : il s'agit de *La lune est à nous*⁶ de Cindy Van Wilder où la narration est portée par Olivia, surnommée Olive, une jeune fille grosse et noire qui fait

¹Joël Breurec, *Un garçon comme une autre*, op.cit., p. 5

²Michel Le Bourhis, *Il y a des nuits entières*, Paris, Éditions du Seuil, 2006

³*Ibid.*, p. 9

⁴Vincent Jouve, *L'effet personnage dans le roman*, op.cit., p. 125

⁵Renaud Lagabrielle, *Représentations des homosexualités dans le roman français pour la jeunesse*, op.cit., p. 45

⁶Cindy Van Wilder, *La lune est à nous*, Paris, Scrinéo, 2017

face à Max, surnommé bouboule car lui aussi en surpoids, jeune homme lancé à la découverte de son homosexualité naissante. La quatrième de couverture explicite la situation des deux narrateurs :

Montrons-leur.

Montrons-leur même si ce sera toujours plus difficile pour nous.

Nous, les grandes tailles, les hors-normes, les tronches qui se dissimulent au dernier rang de la photo de classe.

Nous, les abonnés des coulisses, les absents des happy ends.

Montrons-leur qu'ensemble nous serons capable de tout.

Même de décrocher la lune¹ !

L'emploi de l'impératif dans ce résumé est une injonction pour le lecteur à s'engager dans cette lutte auprès des deux adolescents. Dans le second roman polyphonique, *Tabou*², Frank Andriat laisse la parole à trois adolescents : Reginald, Philippe et Elsa. Durant dix chapitres, chacun va raconter ce qu'il ressent et comprend du suicide récent de leur ami Loïc. La structure de ce roman est commentée par Daniel Delbrassine, qui explique qu'elle est bien connue en littérature de jeunesse puisqu'il s'agit de « celle d'une célèbre comptine traditionnelle anglaise, Cock Robin (rouge-gorge)³. » En effet la structure du roman belge correspond à celle de cette comptine où « chaque animal y intervient à son tour pour témoigner sur la mort d'un ami et participer à sa façon au rituel des funérailles⁴. » Enfin, il est également intéressant de mentionner le cas particulier que représente le roman *Baisers cachés*⁵ de Jérôme Larcher, dans lequel nous pouvons dénombrer pas moins de dix-sept narrateurs autodiégétiques. En effet, les chapitres sont brefs et laissent successivement la parole à différents narrateurs qui vont tous donner leur point de vue afin de faire avancer le récit. On peut compter quatre-vingt-quinze changements de focalisation du narrateur dans le roman. Certains narrateurs n'interviennent que le temps d'un court chapitre alors que d'autres tiennent le rôle de manière plus récurrente. L'un des principaux narrateurs est Nathan, âgé de quinze ans. Toute l'intrigue du roman tourne autour de ce personnage lorsqu'il est surpris en train d'embrasser un garçon de son lycée. Une photographie prise au moment du baiser va circuler sur les réseaux sociaux et Nathan se retrouve alors pris au piège d'un tourbillon

¹Cindy Van Wilder, *La lune est à nous*, *op.cit.*, 4° de couv.

²Frank Andriat, *Tabou*, Namur, Éditions Mijade, 2008, 136 p.

³Daniel Delbrassine, *Le roman pour adolescents aujourd'hui ; écriture, thématique et réception*, *op.cit.*, p. 337

⁴*Ibidem*.

⁵Jérôme Larcher, *Baisers cachés*, Paris, Albin Michel Jeunesse, 2018

d'insultes et de moqueries. Ces sentiments sont mis à rude épreuve notamment parce qu'il aime le garçon qu'il a embrassé. Il intervient à dix-neuf reprises en tant que narrateur et ses prises de paroles sont régulièrement plus longues que celles de la majorité des autres narrateurs. Tout comme Louis, le garçon dont Nathan est amoureux, qui prend le rôle de narrateur à dix-huit reprises. Il est peu présent au début du roman et intervient de plus en plus à mesure que l'on entre dans le roman. Le troisième narrateur très présent est Stéphane, le père de Nathan. Ses apparitions sont récurrentes, seize au total. Il est l'un des nombreux personnages d'adultes qui interviennent dans le roman. Il est donc possible de penser, en reprenant les théories évoquées, que ces romans polyphoniques représentent alors un niveau d'identification supérieur puisqu'ils mettent en place une narration multiple. En effet, chaque lecteur a la possibilité de choisir à quel(s) narrateur(s) il préfère alors s'identifier.

Le discours du narrateur : parler comme un ado ou parler comme un adulte lettré ?

La multiplicité de narrateurs, que ce soit dans les romans polyphoniques ou à narrateur unique, met au jour une diversité des manières de raconter. En effet, différents niveaux de langue sont observables dans ces romans. Nous les avons classés en trois catégories. Premièrement les romans qui cherchent à imiter le discours oral des adolescents, ce que Daniel Delbrassine appelle « communication pseudo-orale ¹ ». Certains auteurs, comme Thomas Gornet, optent pour des récits où l'oralité se lit dans la simplification du discours comme lorsque Vincent détaille sa séance d'EPS au collège : « J'y arrive pas. Je fais tout ce que je peux mais j'y arrive pas. Je le jure, c'est pas de la mauvaise volonté². » L'absence volontaire d'une forme négative complète renforce l'illusion d'un discours parlé plutôt qu'écrit. L'auteure française Claire-Louise Marguier adopte également ce choix narratif qu'elle renforce par l'emploi du pronom indéfini « on » ainsi que par un procédé de dislocation en début d'extrait : « Damien Decarolis, c'est comme ça que je m'appelle. [...] Mais on m'appelle presque jamais comme ça. On a très vite tranché³. » D'autres auteurs optent sciemment pour un langage moins soutenu, voire grossier, qui se rapproche encore davantage d'un discours de cours de récréation : « mon père aussi il m'emmerde, avec sa manie de s'adresser à moi "entre hommes". Ça

¹Daniel Delbrassine, *Le roman pour adolescents aujourd'hui ; écriture, thématique et réception*, op.cit., p. 254

²Thomas Gornet, *Qui suis-je ?*, op.cit., p. 9

³Claire-Louise Marguier, *le faire ou mourir*, op.cit., p. 11

me fout mal à l'aise. [...] J'ai trouvé ça con¹. » exprime Ghislain à propos d'une conversation avec son père qu'il ne souhaitait pas avoir. Julien quant à lui marque sa déception après avoir relu les bandes-dessinées de son enfance : « C'est pas du tout ce que j'attendais d'Astérix et ça fait chier. [...] Quant au Tintin et les Picaros [...] il peut toujours attendre, j'ai jamais pu blairer cette tapette de Tintin². » Daniel Delbrassine constate les mêmes situations de communication dans son corpus de romans de jeunesse et apporte une première explication à la répétition de tels procédés « dont le but serait d'établir et maintenir avec le narrataire un contact, voire un dialogue³. » Ces choix narratifs viendraient alors favoriser l'implication du lecteur et donc accroître son identification. Dans un article sur l'écriture à haute voix, Isabelle Lebrat détaille quelques procédés narratifs visant à accroître l'effet de l'oral dans un texte écrit. En effet, l'auteure explique que « plus l'auteur veut manifester sa proximité à l'égard du parler, plus il accumule les signes visibles d'une singularité de la ponctuation⁴. » Ainsi, un texte marqué par la présence d'une ponctuation abondante est synonyme d'une volonté d'inclure de l'oralité au discours. Nous retiendrons un exemple précis : celui des points de suspension qui « sont aussi un moyen d'introduire du tremblé, du vibratoire, du pointillé dans l'écriture. [...] indiquer non pas une suspension mais le tremblement de voix qui se croisent⁵. » Mais il est aussi possible d'y voir une aide apportée au lecteur débutant comme l'explique Daniel Delbrassine en citant le Professeur de littérature allemand Hans-Heino Ewers : « cette oralité imposée dans le style, se révèle pour le lecteur débutant comme une aide idéale pour l'entrée dans l'abstraite communication littéraire⁶. » Cette catégorie prégnante dans notre corpus se confronte à d'autres récits qui n'ont pas fait les mêmes choix de narration. En effet, il existe une seconde catégorie langagière qui concerne les narrateurs au discours soutenu comme par exemple Reginald, l'un des trois narrateurs de Frank Andriat :

Le week-end passé, nous avons fêté son seizième anniversaire. Il semblait aller bien. [...] Les mots sont faibles pour exprimer le froid qui nous a tous saisis depuis qu'Elsa nous a annoncé la nouvelle⁷.

¹Raphaële Frier, *Mauvais fils*, Vincennes, Éditions Talents Hauts, 2015

²Jérôme Lambert, *Tous les garçons et les filles*, Paris, École des loisirs, 2003, p. 58

³Daniel Delbrassine, *Le roman pour adolescents aujourd'hui ; écriture, thématique et réception*, op.cit., p. 254

⁴Isabelle Lebrat, « Écrire à voix haute, un engagement en littérature de jeunesse. » dans Britta Benert et Philippe Clermont (eds.), *Contre l'innocence. Esthétique de l'engagement en littérature de jeunesse*, Éditions Peter Lang, Francfort, 2011, p. 54

⁵*Ibid.*, p. 55

⁶Daniel Delbrassine, *Le roman pour adolescents aujourd'hui ; écriture, thématique et réception*, op.cit., p. 256

⁷Frank Andriat, *Tabou*, op.cit., p. 13

La prise de parole est claire et compréhensible, le vocabulaire et la syntaxe sont parfaitement maîtrisés, mais il est difficile d'attribuer un langage aussi correct et châtié à un adolescent de seize ans bouleversé par le suicide récent de l'un de ses meilleurs amis. Le roman *L'année de l'orientation*, de l'auteur français Lionel Labosse rentre également dans cette catégorie. En effet, l'échange épistolaire entre les deux narrateurs laisse la place à des réflexions bien avancées pour de jeunes adolescents : « De toute manière, à quoi ça rime de pondre trente-six mômes dans le monde actuel, quand tu n'as rien à leur apporter¹ ? » Enfin dans la troisième catégorie, nous avons choisi de classer les romans dont le langage du narrateur est trop artificiel pour être vraisemblable. C'est le cas pour le roman *Un garçon comme une autre* de Joël Breurec où le discours d'Ewen ne colle pas avec la réalité du discours d'un garçon de quatorze ans :

La traversée entre Port-Blanc et l'Île-aux-Moines ne dure que cinq minutes, mais à chaque fois j'ai l'impression de franchir une frontière, d'entrer dans un autre monde. [...] Ces derniers mois, j'ai fait de grandes découvertes. J'étais un gamin, je suis devenu un homme².

Cette écriture exaltée laisse ainsi penser que le narrateur est plus facilement âgé de dix-huit ans que de seulement quatorze ans. Il en va de même pour Gabrielle, âgée de treize ans et narratrice du roman français *Embardée*. La jeune fille propose aux lecteurs un vocabulaire, une réflexion et des références qui peuvent paraître hors de portée d'un adolescent de treize ans comme c'est le cas lorsqu'elle parle du métier de ses deux papas : « Mes pères inventent et créent sans cesse, comme d'autres respirent. “Des virtuoses de l'art moderne”, ai-je lu récemment dans un célèbre magazine d'art contemporain³. » La comparaison faite par la jeune fille exige un niveau de compréhension plus élevé. De même, la structure de la phrase avec l'inversion du sujet contraste avec les procédés oraux relevés plus haut, renforçant l'idée que ce discours s'apparente à un écrit plus complexe et réduit alors la possibilité d'un dialogue avec le narrataire. Toutefois, ces deux dernières catégories ne sont pas à bannir du roman pour adolescents mais présentent une construction intéressante dans le sens où elles vont favoriser la construction du lecteur en tant que « lectant⁴ », pour reprendre l'expression de Vincent Jouve. En effet, le lecteur adolescent est un lecteur en devenir et si l'on reprend les trois relations du lecteur au personnage définies par Jouve, celle du « lectant » paraît la plus difficile à construire dans le sens où elle requiert des lecteurs qu'ils « ne perdent jamais de vue que tout texte,

¹Lionel Labosse, *L'année de l'orientation*, Paris, Publibook, 2003, p. 15

²Joël Breurec, *Un garçon comme une autre*, *op.cit.*, p. 5

³Christophe Léon, *Embardée*, Genève, Éditions La joie de lire, 2015, p. 9

⁴Vincent Jouve, *L'effet-personnage dans le roman*, *op.cit.*, p. 83

romanesque ou non, est d'abord une construction¹. » Daniel Delbrassine confirme cette idée :

Le roman adressé aux adolescents requiert et développe chez son lecteur des compétences propres au « lectant ». On pense, notamment, à la complexité des récits et à l'usage d'intertextualité. Tout en favorisant les mécanismes d'identification et de projection décrits par Jouve, les textes semblent donc prendre aussi leur part au développement des compétences de la lecture littéraire².

Ainsi, les compétences du « lectant » poussent le lecteur vers davantage de réflexion quant au statut de l'auteur et celui de narrateur pour l'amener à devenir un lecteur plus expert. En effet, de nombreux procédés narratifs complexes sont observables dans notre corpus tel que des jeux de temporalité comme dans le roman français *Je les entends nous suivre* où se succèdent les ellipses, des débuts *in media res* comme c'est le cas pour le roman *Embardée*, ou encore des narrations polyphoniques telles que dans *Baisers cachés*.

Les récits des narrateurs homosexuels

L'une des dernières composantes relevées dans cette grille d'analyse et qui participe à renforcer l'identification est l'orientation sexuelle du narrateur. Vingt adolescents narrateurs sont homosexuels où éprouvent à un moment donné des désirs homosexuels. C'est le cas par exemple de Pierre, narrateur d'Anne Percin :

Mais quand j'ai décroché hier, quand Raphaël a prononcé mon prénom, on aurait dit que je ne l'avais jamais entendu avant, que personne sur Terre ne le portait. Quand il dit Pierre, mon cœur coule³.

Il expose au lecteur les sentiments qu'il éprouve pour Raphaël et tout l'effet que cela lui procure. Léo, lui-aussi, dévoile son homosexualité au lecteur tout d'abord à travers les sentiments qu'il ressent pour Robin et finira par confirmer son amour grâce à cette simple phrase : « Six mois que nous sommes amoureux, Robin et moi⁴. » On note le même procédé chez Virginie Lou : « J'aimais Alexandre, vous l'avez compris. J'avais envie d'être le seul qui compte, à ses yeux, et qu'il oublie Peter, Paula, tous les autres⁵. » Ou encore Frank Secka : « Je pensais à notre baiser. [...] Je recréais en solo nos mains dans nos cheveux, nos deux corps enlacés... Dans ma rêverie, j'avais le plus grand mal à isoler

¹Vincent Jouve, *L'effet-personnage dans le roman*, op.cit., p. 83

²Daniel Delbrassine, *Le roman pour adolescents aujourd'hui ; écriture, thématique et réception*, op.cit., p. 257

³Anne Percin, *Point de côté*, Paris, Éditions Thierry Magnier, 2006, p. 119

⁴Florence Cadier, *Je les entends nous suivre*, op.cit., p. 19

⁵Virginie Lou, *Un papillon dans la peau*, Paris, Gallimard, p. 130

le sien du mien¹. » D'autres auteurs ont par exemple fait le choix d'aborder l'homosexualité du narrateur dans un aveu douloureux. C'est notamment le cas pour Frank Andriat :

Cela fait plus de deux ans que j'ai envie de lui crier que moi aussi, je fais partie de ces hommes qu'il a en horreur. Cela fait plus de deux ans que je me cache de tout le monde et que je ne supporte plus ma vie².

La même violence se retrouve dans les propos de Jérôme, narrateur dans le roman de Jean M. Firdion : « Sur la carte d'anniversaire, j'écrivais à Seb que j'étais "amoureux" de lui ! [...] Papa, ton fils est pédé, qu'est-ce que tu dis de ça³ ? » Il est ici intéressant de noter un basculement dans la représentation du personnage homosexuel en comparaison de l'analyse menée par Renaud Lagabrielle. En effet l'auteur explique que « l'âge des protagonistes homosexuel-le-s n'apparaît donc pas très propice à l'identification de la part des jeunes lecteurs et lectrices⁴. » En effet, il ne relève que six personnages adolescents homosexuels dans son corpus. Nous pouvons alors affirmer que cette tendance a basculé puisque sur l'ensemble de notre corpus nous comptons vingt-cinq narrateurs ou personnages adolescents (total auquel il serait aussi possible d'ajouter les personnages adolescents homosexuels secondaires). Cet abaissement de l'âge du narrateur homosexuel augmente donc les chances d'interpellation des lecteurs. Toutefois, face à ces narrateurs aux sentiments homosexuels, il est possible de noter la présence de huit narrateurs qui s'identifient comme hétérosexuels ou qui n'ont pour le moins pas déclaré de quelconques sentiments homosexuels. Sur ces huit personnages, quatre sont des filles : Il s'agit d'Olivia dans *La lune est à nous*, d'Elsa dans *Tabou*, de Mary dans *D'un trait de fusain*⁵ et enfin de Gabrielle, fille d'un couple d'homosexuels dans *Embardée*. Dans ces romans, les auteurs mettent en place ce que Renaud Lagabrielle appelle des « relations privilégiées⁶ » entre la narratrice hétérosexuelle et le personnage homosexuel. Dans les trois premiers romans cités, la narratrice se trouve être une très bonne amie du personnage homosexuel. Pour Elsa et Mary l'amitié naît dans les conditions d'un amour déçu puisque chacune est attirée pour le personnage homosexuel avant d'apprendre que cet amour est impossible. Gabrielle est quant à elle la fille d'un couple homoparental. Dans ces quatre romans, les auteurs ont tout de même fait le choix de mettre en avant les personnages

¹Frank Secka, *à-pic*, Paris, Éditions Thierry Magnier, 2002, p. 104

²Frank Andriat, *Double vengeance*, Namur, Éditions Mijade, 2019, p. 157

³Jean M. Firdion, *Un bruit sec et sonore*, Paris, Paris, Didier Jeunesse, 2019, p. 199

⁴Renaud Lagabrielle, *Représentations des homosexualités dans le roman français pour la jeunesse*, op.cit., p. 53

⁵Cathy Ytak, *D'un trait de fusain*, Vincennes, Talents Haut Éditions, 2017

⁶Renaud Lagabrielle, *Représentations des homosexualités dans le roman français pour la jeunesse*, op.cit., p. 54

homosexuels grâce au dispositif textuel que représentent ces récits de relations privilégiées. Renaud Lagabriele peut alors en conclure :

Il est donc désormais possible de proposer des romans destinés à un public de jeunes lecteurs et lectrices dans lesquels s'élève dès le début une voix singulière homosexuelle à laquelle ces jeunes sont amenés à s'identifier et dont ils sont encouragés non seulement à croire les propos, mais à partager la vision des choses¹.

Deux ombres viennent toutefois noircir le tableau, il s'agit des deux romans de Mario Cyr, *Ce garçon trop doux* et *Nuit claire comme le jour*². Ces deux romans québécois rassemblés dans un même ouvrage n'ont pas été publiés en France et ne sont plus édités à l'heure actuelle. Toutefois, ils sont intéressants à mentionner car Mario Cyr est l'instigateur d'un nouveau souffle dans le traitement de l'homosexualité dans la littérature de jeunesse contemporaine. Les diverses informations que nous avons pu récolter et que nous utiliserons au cours des prochaines analyses proviennent de différentes sources notamment le site internet de Lionel Labosse³. Le roman *Nuit claire comme le jour* est tout particulièrement intéressant puisque la narration est confiée à Renaud, quatorze ans qui dit dès l'ouverture du roman : « J'aime un homme. Je suis amoureux⁴. » On retrouve donc la même dynamique que chez des auteures françaises telles qu'Anne Percin ou Florence Cadier. Le roman *Ce garçon trop doux* se classe quant à lui dans la catégorie des narratrices hétérosexuelles féminines puisque la narration est confiée à Sophie. Toutefois, le narrateur n'apparaît pas comme la seule composante modulable dans le choix de « séduction du lecteur ». En effet, le monde créé par l'auteur renvoie également à des espaces connus du lecteur.

b. De la cour du lycée à la chambre d'adolescent : du ring au cocon familial

Le cadre spatio-temporel est un élément important dans la contextualisation du récit. C'est pour cela que nous avons rapporté les différents éléments qui le constituent dans notre grille d'analyse. En effet, en plus de l'identification au narrateur adolescent s'ajoute pour le lecteur un monde dont les références lui sont familières et qui va ainsi accroître l'assimilation. C'est ce que confirme Renaud Lagabriele : « L'identification

¹Renaud Lagabriele, *Représentations des homosexualités dans le roman français pour la jeunesse*, op.cit., p. 44

²Mario Cyr, *Ce garçon trop doux suivi de Nuit claire comme le jour*, Montréal, Éditions des Intouchables, 2000

³<https://www.altersexualite.com/spip.php?article853> [consulté le 02/03/2021]

⁴Mario Cyr, *Nuit claire comme le jour*, Montréal, Éditions des Intouchables, 2000, p. 10

narratoriale est en outre renforcée si le cadre spatio-temporel dans lequel évoluent les protagonistes est familier au public lecteur¹. » Cette remarque paraît logique puisque nous étudions dans notre corpus des romans qui proposent un miroir du monde dans lequel vivent les personnages adolescents. Ainsi, l'école se trouve au centre de ces romans puisqu'elle est vécue quotidiennement par les héros, comme par les lecteurs. Quelle est alors l'image de l'école qui se dégage du corpus ? Il semble probable qu'il existe une différence de traitement liée aux trois espaces francophones étudiés. De plus, la famille apparaît également comme une composante essentiellement du cadre posé par l'auteur. Mais quel est le discours que l'on retrouve sur cette structure sociale chez les protagonistes homosexuels ? Enfin, la temporalité mise en place par les auteurs dépasse rarement plusieurs années, sauf quelques exceptions rares. Pour quelle raison l'auteur fait-il ce choix ? Ces questions vont guider notre analyse du cadre spatio-temporel à l'œuvre dans les romans qui composent le corpus pour démontrer que chaque élément a de l'importance dans la construction d'un récit destiné aux adolescents. Nathalie Prince a écrit : « La simplicité en littérature de jeunesse ne veut pas dire neutralité.² » Les détails les plus simples, les choix les plus anodins vont démontrer qu'ils peuvent être chargés de stéréotypes implicites qui font automatiquement appel à un imaginaire de codes et de sous-entendus référencés par les sociétés.

École, collège, lycée : un espace de sociabilité

Quel que soit les noms qu'on lui donne dans les divers pays francophones étudiés, l'institution scolaire est présentée à de nombreuses reprises par les jeunes homosexuels. Il s'agit d'abord d'une toile de fond sur laquelle se déroule l'action principale. L'école est présente dans les conversations comme un élément naturel de la vie des adolescents. Ainsi par exemple, lorsque Ghislain est à table, ses parents lui posent cette question bien connue de tous les élèves : « T'as eu des notes³ ? » Autre exemple, chez Frank Andriat, où le lycée est le lieu où débute l'action : « La sonnerie qui annonce le début des cours retentit. Nous avons anglais à la première heure⁴. » Ici, le fait que Réginald mentionne la sonnerie et le début des cours renvoie automatiquement le narrataire à son monde de

¹Renaud Lagabrielle, *Représentations des homosexualités dans le roman français pour la jeunesse*, op.cit., p. 49

²Nathalie Prince, *La littérature de jeunesse*, op.cit., p. 181

³Raphaële Frier, *Mauvais fils*, op.cit., p. 6

⁴Frank Andriat, *Tabou*, op.cit., p. 14

référence à savoir l'établissement scolaire, lieu dans lequel il passe la majeure partie de sa semaine. Toutefois, ces références ne sont pas les mêmes pour tous les lecteurs. Lorsque Réginald mentionne son établissement scolaire, le protagoniste âgé de seize ans parle d'« école¹ » ce qui pourrait paraître invraisemblable pour un lecteur français. Ceci s'explique par le fait que les jeunes belges ne vont pas au lycée mais à l'école secondaire, tout comme les adolescents québécois. En effet, dans le roman québécois *Recrue*, Thomas mentionne également « l'équipe de soccer de l'école² » pour parler de l'équipe de football qui joue dans son établissement. Du côté des personnages français, les établissements que l'on retrouve le plus sont le collège et surtout le lycée. Toutefois, il est possible de relever une constante pour les personnages homosexuels francophones, dans l'attitude qu'ils adoptent à l'égard de cette institution scolaire. Il ne s'agit pas d'un lieu qui leur inspire de la confiance ou dans lequel ils se sentent à l'aise. Ainsi Maximilien dans *La lune est à nous*, constate après être arrivé en Belgique que les établissements scolaires fonctionnent tous selon les mêmes codes sociaux : « La loi de l'école, c'est la même partout. T'évites de te faire repérer avec les losers, tu te tiens à carreau, tu ne te fais pas remarquer et peut-être alors qu'on te fichera la paix³. » Pour Thomas, héros du roman québécois *Recrue*, les choses sont relativement semblables : « La solitude, c'est mieux. Moins dangereux. Moins de risques de se faire poser des questions [...] Moins de risques de se compromettre⁴. » Thomas associe son environnement scolaire à une notion de danger témoignant ainsi le malaise dans lequel le plonge cet environnement. Il en va de même pour Vincent dans *Qui suis-je ?* L'adolescent est mal à l'aise dans cet environnement : « La cours de récréation, je n'arrive pas à m'y faire⁵ » et lorsque la journée se termine, « à peine franchie la grille du collège et je me sens déjà un peu mieux⁶. » Les jeunes héros francophones homosexuels se rejoignent alors sur le mal-être qu'ils peuvent ressentir quand ils sont en cours. Daniel Delbrassine revient sur la présence systématique de l'institution scolaire dans les romans pour adolescents et offre une explication qui pourrait justifier le comportement relevé chez les personnages homosexuels : « Ce qui domine donc c'est une certaine indifférence à l'école comme institution de formation, alors qu'elle semble pleinement acceptée dans sa fonction de socialisation⁷. » En effet,

¹Frank Andriat, *Tabou*, *op.cit.*, p. 15

²Samuel Champagne, *Recrue*, Boucherville, Éditions de Mortagne, 2013, p. 13

³Cindy Van Wilder, *La lune est à nous*, *op.cit.*, p. 152

⁴Samuel Champagne, *Recrue*, *op.cit.*, p. 13

⁵Thomas Gornet, *Qui suis-je ?*, *op.cit.*, p. 13

⁶*Ibid.*, p. 17

⁷Daniel Delbrassine, *Le roman pour adolescents aujourd'hui ; écriture, thématique et réception*, *op.cit.*, p. 354

l'institution scolaire est peu valorisée en tant que lieu de formation alors que c'est le sens premier qu'on pourrait lui octroyer. Les jeunes protagonistes y voient davantage un lieu d'expression de leur sociabilité, transformant l'école en théâtre de la vie courante. C'est notamment pour cela que l'on constate que les jeunes personnages homosexuels ne se sentent pas à l'aise dans l'univers scolaire. Ces établissements sont perçus telles des microsociétés dans lesquelles se reproduisent les discriminations courantes dans « l'extra-texte social¹ » pour reprendre l'expression de Vincent Jouve. En effet, la mise en valeur de rituels sociaux valorisés est relativement prégnante au sein de l'institution scolaire. La représentation du sport à l'école répond à cette codification précise. En effet, plusieurs protagonistes homosexuels reviennent sur la difficulté que constitue un cours de sport à l'école et la valeur des normes qui régissent cette pratique. Thomas Gornet décide d'en faire les premières lignes de son roman : « J'y arrive pas. Je fais tout ce que je peux mais j'y arrive pas. Je le jure, c'est pas de la mauvaise volonté². » En effet, Vincent n'arrive pas à monter à la corde et doit alors subir les railleries de son professeur ainsi que des autres élèves garçons. La situation l'énerve autant qu'elle l'attriste : « Je le déteste, Gomez. Ça fait trois ans que je l'ai, ce cliché de prof de gym. J'ai jamais su monter à la corde. Et il a jamais pu s'y faire³. » Nathan exprime lui aussi son désamour pour les cours de gym : « J'aime le sport. Ce que je n'aime pas, ce sont les cours de sport⁴. » En effet, ces cours le renvoient à la solitude dans laquelle le tient sa classe et donc par extension le rejet de la société qu'il subit en tant qu'homosexuel : « quand il fallait former des équipes je faisais toujours partie de ceux qu'on choisissait en dernier. Ceux que personne ne veut⁵... ». Ce que Nathan déteste par-dessus tout, ce sont les vestiaires : « Je m'y sens très vulnérable⁶. » Nous verrons dans la suite de notre analyse la place qu'occupent les vestiaires dans la construction de l'homophobie notamment. Comme l'explique Nathan, le problème ne vient pas de la pratique du sport mais bien de tout ce qu'implique le cours de sport comme valeurs socialement ancrées. À savoir un esprit de compétition qui entraîne une volonté de réussite, exacerbant notamment la virilité et la force de ces jeunes adolescents, mais développant également la fraternité qui les lie. La forte présence de telles scènes témoigne bien de la place douloureuse que prennent ces moments dans la sociabilisation d'un jeune homosexuel en milieu scolaire et permettent alors au lecteur de

¹Vincent Jouve, *Poétique des valeurs*, *op.cit.*, p. 18

²Thomas Gornet, *Qui suis-je ?*, *op.cit.*, p. 9

³*Ibid.*, p. 10

⁴Jérôme Larcher, *Baisers cachés*, *op.cit.*, p. 103

⁵*Ibidem.*

⁶*Ibid.*, p. 104

prendre conscience de la difficulté de tels instants. Il est un autre espace qui rentre en compte dans la mise en place d'un cadre spatio-temporel de référence : il s'agit de la famille au sens nucléaire mais aussi des espaces qui lui sont associés.

Papa, maman, et autres référents familiaux

Ce que l'on entend ici par famille nucléaire désigne le schéma familial le plus répandu à savoir : un père et une mère, mariés ou non, avec un ou plusieurs enfants. En effet, la majorité des protagonistes adolescents vivent dans une famille au modèle normé. La reproduction de cette norme ne garantit pas forcément que les familles soient heureuses. Au contraire le discours est davantage discréditant à l'encontre des parents. Certains sont décrits comme arrogants, tel est le cas du père de Louis dans *Maité coiffure* : « Monsieur Feyrières ricana. Lui, il était chirurgien. Bel homme, la voix forte, il meublait à lui seul toute la salle à manger¹. » D'autres sont trop absents comme les parents de Vincent : « Les parents sont encore au travail. Et comme ils ne travaillent pas au même endroit, ils ne risquent pas de se faire des bisous dans le cou ou ailleurs². » Certains parents sont injustes, voire violents envers leurs enfants. Le père de Louis, par exemple, va lui faire vivre un enfer : « c'est plus la peine de nous adresser la parole. Tu nous mens, tu nous traites comme si on était tes ennemis. À partir de maintenant, nous, on t'ignore, on ne te parle plus³... » Daniel Delbrassine relève le même constat dans l'analyse de son corpus de romans pour adolescents et argumente alors : « l'image des parents en général n'est pas flatteuse : beaucoup paraissent lamentables ou incapables de tenir leur rôle⁴. » Ceci est d'autant plus vrai pour les protagonistes homosexuels dont l'annonce de la différence sexuelle provoque pour beaucoup une rupture, voire un rejet. Selon un rapport publié par SOS Homophobie⁵, parmi les cent-soixante-seize témoignages d'homosexuels évoquant des discriminations au sein de leur famille ou entourage, 75 % évoquent un rejet et quasiment 50 % mentionnent des insultes de la part de leurs proches. Les auteurs ont donc choisi une fois de plus de prendre en compte cet « extra-texte social » mentionné par Jouve. Daniel Delbrassine ajoute : « Conséquence des choix narratifs dominants en

¹Marie-Aude Murail, *Maité Coiffure*, op.cit., p. 11

²Thomas Gornet, *Qui suis-je ?*, op.cit., p. 21

³Jérôme Larcher, *Baisers cachés*, op.cit., p. 167

⁴Daniel Delbrassine, *Le roman pour adolescents aujourd'hui ; écriture, thématique et réception*, op.cit., p. 356

⁵https://ressource.sos-homophobie.org/Rapport_LGBTIphobies_2021_interactif.pdf [consulté en ligne le 16/06/2022]

termes de voix et de perspective, les parents sont ici observés avec les yeux impitoyables de leurs adolescents¹. » Finalement, les représentations d'autres partenariats amoureux sont relativement faibles dans notre corpus. On dénombre cinq familles monoparentales, dont les parents sont divorcés ou l'un des deux parents est décédé. Et on ne compte seulement que deux familles homoparentales présentées dans l'ensemble des romans (*Embardée* et *Je ne veux pas qu'on sache*). Il est aussi possible de mentionner que trois adolescents se retrouvent orphelins : Jérôme dans *Un bruit sec et sonore*, Olivia dans *La lune est à nous* et la fratrie Morlevent dans *Oh, boy !*

Il est aussi un lieu intéressant à mentionner dans l'analyse du cadre spatio-temporel : la chambre de l'adolescent. En effet, si l'établissement scolaire se présente comme un lieu de sociabilité complexe pour le personnage homosexuel, comparable à un champ de bataille imposant à l'adolescent de savoir se défendre et qui peut aussi se transformer en enfer sur Terre pour ceux n'y parvenant pas, la chambre à coucher revêt a contrario une atmosphère plus sécurisante. Dans un article sur la chambre des adolescents, Joël Zaffran, s'appuyant sur les travaux de Marc Augé², définit cet espace de la façon suivante :

Sur un plan sociologique, la chambre est un lieu, c'est-à-dire qu'elle offre à chaque individu un cadre de rencontre d'autres personnes avec qui il partage des références sociales. Elle permet ensuite d'affirmer ses appartenances et de se reconnaître dans ceux qui y circulent. Elle est enfin un espace de symboles, donc chargé de sens, à partir duquel il est possible de définir son identité (Augé, 1992)³.

La chambre devient effectivement pour les personnages adolescents le lieu de réalisation de son identité dans le sens où elle accueille la réalisation des premières amours des protagonistes mais aussi ses premières réflexions sur lui-même. Ainsi pour Damien dans *Le faire ou mourir*, elle devient ce lieu de la « première fois » que nous étudierons plus loin et qui va alors le révéler à lui-même : « Autour, la chambre discrète et bien rangée avait disparu. Le centre de l'univers c'était Samy [...] Plus rien d'autre ne comptait⁴. » Ici, la chambre est qualifiée de discrète, tout comme l'est Samy. Dans le roman *Point de côté* on note aussi cette correspondance entre ce lieu et l'adolescent qui l'occupe. En effet, à la fin du roman, Pierre est serein avec lui-même, notamment après avoir rencontré un

¹Daniel Delbrassine, *Le roman pour adolescents aujourd'hui ; écriture, thématique et réception*, op.cit., p. 359

²Marc Augé, *Non-lieux. Introduction à une anthropologie de la surmodernité*, Paris, Éditions du Seuil, 1992

³Joël Zaffran, « La chambre des adolescent(e)s : espace intermédiaire et temps transitionnel », Actes du colloque international *La chambre d'enfant, un microcosme culturel : espace, consommation, pédagogie*, sous la direction d'Annie Renonciat. Musée national de l'Éducation-CNDP/CANOPE, 7-10 avril 2013

⁴Claire-Louise Marguier, *le faire ou mourir*, op.cit., p. 95

garçon qui lui plaît. Sa chambre va alors témoigner de cet apaisement : « J'ai rangé ma chambre, j'ai enlevé tous les posters, jeté les fringues qui ne m'allaient plus¹. » Joël Zaffran explique que « la chambre participe à la réflexivité et à la construction de soi par le temps que l'on se donne pour explorer son moi². » Cet espace serait alors celui où l'adolescent se réalise pleinement, sans artifices ni contraintes. Pour exemple, dans le roman *Recrue*, c'est lors d'une discussion dans la chambre de Thomas que Maxence va lui parler de son homosexualité et que Thomas finira par dire pour la première fois qu'il est lui aussi homosexuel. Dans le roman *La lune est à nous*, c'est également depuis sa chambre que Maximilien annoncera à ses parents qu'il est homosexuel, et sera alors confronté à leur silence. Dans *50 minutes avec toi*, le père rentrera dans cette même chambre pour découvrir son fils en train d'embrasser un autre garçon et la réaction entraînée sera alors d'une violence extrême. Or cet instant n'était pas censé être vu, puisque la chambre constitue cet espace hors de « la course des temps sociaux, [où] les adolescent(e)s trouvent du temps à eux en se réfugiant dans la chambre au sein de laquelle ils se dérobent à la vue des parents³. » Il n'est donc pas étonnant de retrouver la chambre au centre de nombreux *coming out*, d'une multitude d'interrogations et de scènes parfois difficiles pour les personnages homosexuels adolescents. Cela participe à renforcer le lien entre le personnage, son vécu et les espaces qu'il fréquente, et le lecteur. Dans son analyse du monde de référence familial dans les romans qu'il étudie, Renaud Lagabrielle mentionne un dernier élément nécessaire à l'établissement du cadre spatio-temporel : la temporalité.

Le temps d'une histoire

Comme nous venons de le constater, les références spatiales permettent d'ancrer le récit dans un espace connu et appréhendé par les lecteurs. À cela s'ajoute également la volonté des auteurs d'inscrire leurs romans dans une époque contemporaine. Certains récits font la mention de dates précises. Il s'agit surtout des récits qui prennent la forme de journaux intimes comme dans *Point de côté* où Pierre débute chaque nouveau paragraphe en indiquant la date du jour où il écrit, tout comme Olivia et Maximilien dans le roman belge *La lune est à nous*. Il en va de même pour l'échange épistolaire entre

¹Anne Percin, *Point de côté*, *op.cit.*, p. 140

²Joël Zaffran, « La chambre des adolescent(e)s : espace intermédiaire et temps transitionnel », *op.cit.*

³*Ibidem.*

Julien et Karim dans le roman français *L'année de l'orientation*, dont la correspondance débutera le samedi 8 janvier 2000 pour se terminer le samedi 10 juin 2000. D'autres romans évoquent certains détails et ces « objets ou phénomènes ou événements significatifs de “notre époque” permettent de situer l'histoire dans un passé récent, voire une actualité clairement énoncée¹. » C'est le cas par exemple du roman *Je les entends nous suivre* qui mentionne « La manif pour tous », d'autres parlent de Instagram ou Facebook, comme dans *Baisers cachés*. Certains mentionnent une année au détour d'une phrase, invitant à faire quelques calculs qui permettent au lecteur d'obtenir une date précise comme dans *Il y a des nuits entières* : « Il était arrivé deux ans auparavant ; il était en troisième. [...] En septembre 2000, il arpentait un territoire neuf². » Mais la majorité des récits ne situent pas précisément leur action, l'univers familial mis en place est suffisant pour saisir la contemporanéité des histoires. Uniquement trois récits relatent des histoires qui sont situées dans un passé plus lointain. *D'un trait de fusain* se déroule en 1992, *à-pic* débute « il y a longtemps... en 1977³. » et *Ceinture jaune* se déroule l'année de la mort de Général de Gaulle (1970). Renaud Lagabrielle explique les choix de ces dates et l'incidence qu'elles peuvent avoir :

[Les dates] ne sont pas anodines si l'on garde à l'esprit qu'à cette époque, l'homosexualité était, juridiquement, un « fléau social ». Et qu'un tel état de faits ne peut laisser indifférents de jeunes individus quant à la découverte et à l'acceptation de leur homosexualité⁴.

Il faut également mentionner le roman français *Embardée* de Christophe Léon qui est le seul roman dont le récit se déroule dans un futur construit par l'auteur. Il s'agit d'une dystopie dont l'action se déroule à Paris à une époque où la France est tombée entre les mains d'une dictature particulièrement répressive envers les homosexuels. Toutes les lois égalitaires, notamment le mariage pour tous, ont été abrogées et les droits de la communauté homosexuelle quasiment réduits à néant. Voilà le décor que plante Gabrielle, la narratrice du roman. Cet ouvrage fait figure d'exception mais la singularité du cadre spatio-temporel peut être comparée aux romans précédents puisqu'elle permet également de mettre en avant une époque futuriste où l'homosexualité serait redevenue un « fléau social », questionnant ainsi le vécu de cette différence sexuelle dans une telle société. De manière générale, il est donc possible d'affirmer que les histoires sont ancrées dans un

¹Renaud Lagabrielle, *Représentations des homosexualités dans le roman français pour la jeunesse*, op.cit., p. 50

²Michel Le Bourhis, *Il y a des nuits entières*, op.cit., p 35

³Frank Secka, *à-pic*, op.cit., p. 11

⁴Renaud Lagabrielle, *Représentations des homosexualités dans le roman français pour la jeunesse*, op.cit., p. 50

univers contemporain. Une seconde remarque peut être faite : tous les romans concentrent l'action sur une durée qui ne dépasse quasiment jamais un an. En effet, l'action de certains romans ne dure que quelques semaines (*Vue sur crime, à-pic*), pour d'autres elle se déroule sur plusieurs mois (*Un garçon comme une autre, J'ai pas sommeil, La lune est à nous*) et pour d'autres enfin l'action s'étend sur une année (*Recrue, Qui suis-je ?, Point de côté*) Uniquement deux auteurs ont fait le choix de relater une histoire qui s'étend sur plusieurs années. Il s'agit de Brigitte Smajda avec *Adieu Maxime* et de Mikko Ranskalainen avec *Comment te le dire ?* Renaud Lagabrielle opère au même constat quant à la durée des récits qu'il analyse et fournit une explication à ce choix des auteurs :

Cette réduction du temps a d'une part pour effet de faire apparaître le moment ou la courte période relaté comme une étape décisive dans l'histoire du/de la protagoniste ou des personnages. D'autre part, elle participe aussi de l'effet de confiance, de témoignage, comme si l'expérience vécue devait immédiatement être transformée en récit¹.

L'illusion d'une confiance faite au lecteur permettrait alors de renforcer l'intérêt qu'il peut avoir pour cette période charnière dans la vie du personnage. En effet, tous les éléments sont ici rassemblés pour faire du narrateur et de son environnement un miroir de ce que les lecteurs peuvent vivre au quotidien, cela dans les trois sociétés francophones étudiées. Les choix narratoriaux ainsi que la construction du cadre spatio-temporel permettent de donner de la vraisemblance aux histoires que racontent les auteurs et participent ainsi à ce que nous avons déjà évoqué comme étant « la séduction du lecteur ». À ce propos, comment les auteurs francophones abordent-ils l'homosexualité dans les romans pour adolescents ? Quelles sont les thématiques majeures qui se croisent dans notre corpus ? Et quelle axiologie peut-on en dégager ?

¹Renaud Lagabrielle, *Représentations des homosexualités dans le roman français pour la jeunesse*, op.cit., p. 51

II. Un roman libéré ou entravé ?

Le roman francophone pour adolescent traitant de l'homosexualité s'articule aujourd'hui autour de six thématiques mises au jour grâce à leur récurrence et cela d'un espace géographique à l'autre. Ces romans contiennent des références directes ou allusives à la bibliothèque qui les a précédés, mettant ainsi en avant le lien qu'entretient la littérature avec l'Histoire des sociétés francophones, Histoire qui les précède mais aussi celle qui pourrait suivre. D'autre part, le corpus joue sur la question de l'homophobie et l'emprise que les stéréotypes sociaux peuvent encore avoir sur le personnage homosexuel. Les romans donnent également une réponse à cette stigmatisation dont sont encore trop victimes les adolescents homosexuels. Ils sont un miroir de ce que peuvent alors vivre ces jeunes et les guident ainsi sur le chemin sinueux de la quête d'identité, nouvel espoir de liberté pour ces héros égarés. D'autres romans sont davantage chargés d'érotisme et de sexualité alors même que la littérature de jeunesse ne paraît pas prête à accueillir une telle thématique. Pourtant, le genre du roman pour adolescent peut se révéler porteur d'une lourde charge et des sujets tels que la mort ou la maladie viennent assombrir l'innocence prêtée à la littérature de jeunesse. L'analyse menée dans ce chapitre part de l'historique social de la communauté homosexuelle pour aller vers l'analyse de l'individu. Du public vers l'intime. Toutes les éditions étudiées prouvent que le lectorat visé est bien l'adolescent. Toutefois, certains récits entrent dans une catégorie à ne pas négliger : celle de la littérature *Young Adult*. Nous faisons ici référence à un lectorat qui n'est plus tout à fait adolescent mais pas encore adulte. Ainsi, l'homosexualité dans le roman francophone pour adolescents déploie aujourd'hui tout un panel de caractéristiques qu'il paraît intéressant d'étudier. Cela dans le but d'identifier si le roman contemporain pour la jeunesse est libéré ou entravé.

a. Héritage et références historiques : quand l'Histoire devient une histoire

Quels liens peut-on faire entre la grande Histoire et la petite histoire ? Dans certains romans la frontière est presque invisible entre le réel, l'Histoire avec un grand H, celle que l'on ne peut pas inventer, et l'imaginaire de l'auteur, celui qui naît de sa plume. Cette volonté d'aborder l'Histoire donne un nouveau ressort au statut de l'auteur : « L'écrivain engagé est un médiateur ancré dans son époque, une force de transformation

sociale¹. » La communauté LGBTQIA+ possède son Histoire au même titre que d'autres groupes sociaux reconnus comme la communauté juive par exemple. Cette Histoire a su mobiliser les auteurs pour mettre en place une littérature de la mémoire LGBTQIA+ destinée à la jeunesse et passée trop longtemps sous silence. Certains romans abordent des références historiques directement liées à l'Histoire des homosexuels et celle de l'homosexualité au sein des trois sociétés francophones étudiées. Dans quelles mesures ces auteurs de jeunesse s'engagent-ils dans la diffusion de l'Histoire de la communauté LGBTQIA+ ? La fiction romanesque devient le support de prises de position plus complexes qu'un discours socio-politique unique et formaté. En effet les romans dépeignent des périodes de l'Histoire dont il convient de donner aux adolescents une vision éducative et au plus près de la réalité historique des événements, ce qui implique un passage possible d'une vérité historique connue par les adultes et souvent romancée en littérature générale vers un discours destiné à des enfants et adolescents à travers la littérature de jeunesse. Le discours s'avère-t-il alors normalisé entre les trois pays francophones étudiés ? Anne Schneider analyse le traitement des questions historiques dans la littérature de jeunesse, notamment la question coloniale, et opère un rappel important :

Le traitement historique s'avère toujours complexe et peut être source d'ambiguïtés lorsqu'il est pris en charge par la fiction, mais surtout que l'intentionnalité est au cœur même de la question de l'écriture, voire de la réécriture de l'Histoire à destination des enfants².

Le traitement des questions historiques liées à la communauté LGBTQIA+ permet donc à l'adolescent lecteur de forger sa culture et d'être éveillé à des problématiques présentes dans notre société, mais tout cela reste dépendant de la subjectivité et du projet de l'auteur. Dans l'histoire contemporaine, deux grandes périodes ont marqué la mémoire de la communauté LGBTQIA+ : l'extermination planifiée des homosexuels par le régime nazi et l'épidémie du Sida. D'une part, la première témoigne des idéaux extrémistes véhiculés par le système nazi entraînant des changements législatifs et sociaux majeurs et répandant un vent de puritanisme partout en Europe. D'autre part, le Sida devient « l'un des éléments majeurs qui, en cette fin du XX^e siècle, contribue à déstabiliser et à lézarder les

¹Jean Perrot, « "Jeu de vivre" et politique de la littérature » dans Britta Benert et Philippe Clermont (eds.), *Contre l'innocence. Esthétique de l'engagement en littérature de jeunesse*, op.cit., p. 22

²Anne Schneider, « Didier Daeninckx, l'engagement maximal au service des enfants » dans Britta Benert et Philippe Clermont (eds.), *Contre l'innocence. Esthétique de l'engagement en littérature de jeunesse*, op.cit., p. 155

certitudes de notre civilisation¹. » L'étude de notre corpus confirme la récurrence de ces deux événements historiques majeurs dans les romans pour adolescents francophones.

La déportation des homosexuels : Les roses de cendres ou la parole libérée

*Les roses de cendres*² d'Erik Poulet-Reney est certainement le roman de notre corpus qui évoque le plus en détail l'enfer subi par les déportés homosexuels pendant la Seconde Guerre mondiale. Suzelle, une jeune danseuse de 20 ans, est venue passer l'été avec sa grand-mère Armande, surnommée affectueusement Mady. La jeune fille prend soin de sa grand-mère, plus fatiguée qu'à l'accoutumé, et qui porte en elle un lourd secret concernant la déportation de son frère pendant la Seconde Guerre mondiale. Avant de débiter la lecture du roman, il est intéressant de s'arrêter sur les deux épigraphes laissées par l'auteur. L'une est extraite de l'ouvrage de Dominique Fernandez, *Le rapt de Ganymède* : « Y aurait-il donc deux sortes de déportés ? Les glorieux (déportés pour résistance ou pour race) et les honteux (pour sexe)³ ? ». La seconde épigraphe est une citation d'un poète français, André Sarcq :

Chaque assassinat d'un homosexuel par un nazi s'est doublé d'un assassinat (occultation, négation) de sa mémoire par les familles, les politiques, l'histoire officielle. Il y a bien pour chaque homme, deux meurtres. Et je suis incapable de distinguer lequel l'emporte sur l'ignoble⁴.

Double assassinat pour les homosexuels déportés car leur assassinat physique s'est juxtaposé à un assassinat culturel et social initié notamment par le silence fait sur cette mémoire et l'interdiction de commémoration. L'auteur manifeste clairement ses intentions et guide la lecture de l'adolescent dès l'ouverture du roman. En citant ces deux auteurs, Erik Poulet-Reney s'inscrit évidemment dans un mouvement de lutte assumée contre les oppressions subies et vécues par les homosexuels. En effet, dans son recueil *Aux hommes tués deux fois*⁵, duquel est extraite cette citation, André Sarcq offre un témoignage fort et touchant sur la déportation des homosexuels. De même Dominique Fernandez détaille dans son ouvrage *Le Rapt de Ganymède*, la persécution de l'homosexualité à partir du XIX^e siècle et met en avant des compositeurs, peintres, artistes, romanciers ou encore poètes qui peuvent servir de modèle et d'encouragement pour les

¹Joseph Lévy, Alexis Nouss, *Sida-Fiction, Essai d'anthropologie romanesque*, op.cit., p. 11

²Erik Poulet-Reney, *Les roses de cendre*, Editions Syros, 2005

³*Ibid.*, p.9

⁴*Ibidem.*

⁵André Sarcq, *Aux hommes tués deux fois*, Paris, Actes sud, 1995

générations à venir. Une fois la lecture du roman de Poulet-Reny entamée, le lecteur est confronté une première fois à la déportation des homosexuels lorsque Mady le mentionne rapidement : « Clément a été condamné en vertu du paragraphe 175 qui pénalisait le simple contact visuel ou physique entre deux personnes de sexe masculin¹. » En l'espace d'une phrase, l'auteur donne deux informations historiques importantes dont le lecteur peut se saisir : les homosexuels étaient condamnés pour leur orientation sexuelle pendant cette guerre et cela était légal puisque qu'un paragraphe de loi était prévu à cet effet. Nous avons également retenu deux romans français dans lesquels un bref commentaire, semblable à celui-ci, est fait sur la déportation des homosexuels. On peut lire dans *Je ne veux pas qu'on sache* de Josette Chicheportiche : « Pendant la guerre ce sont des gens comme elle qui ont dénoncé les juifs. Et les homosexuels ! Ce sont eux qui les ont envoyés dans les camps de la mort². » Dans le roman *L'œil du maître*, M. Girolles, professeur d'histoire, explique à ses élèves : « D'autres minorités ont été déportées. Le risque c'est d'être minoritaire. Les homosexuels, le savez-vous, les homosexuels par exemple ont été déportés³. » Enfin, l'auteur québécois Gaétan Chagnon glisse une remarque du même ordre dans son roman *Le secret de l'hippocampe*. Gaël, protagoniste principal du roman, est en pleine altercation avec l'un de ses camarades au discours homophobe, il lui lance alors : « C'est avec des idiots pareils qu'on fait des guerres, puis des génocides, puis des fours crématoires. Ça fait pitié à voir⁴. » Dans les trois premiers cas, le discours informatif historique émane d'un personnage adulte : Mady la grand-mère chez Erik Poulet-Reny, le père chez Josette Chicheportiche et le professeur d'histoire, chez Souviraa. Dès qu'un auteur choisit d'aborder une question historique dans son roman, c'est la voix des personnages adultes qui fait autorité. Il est important de noter le niveau d'autorité de ces trois adultes puisque chacun est défini par une condition précise. La grand-mère est présentée comme un témoin direct de cette époque vécue. Le père homosexuel reflète la communauté visée, stigmatisée et endeuillée par ces événements. Quant au professeur d'histoire, il incarne le savoir et la distance critique nécessaire à tout passeur de connaissances. L'adulte étant censé connaître l'Histoire, compose une figure de référence face à l'adolescent que le récit place en sujet apprenant. Cela vaut autant pour l'adolescent-personnage que pour l'adolescent-lecteur. Toutefois ce n'est pas le cas dans le roman québécois de Gaétan Chagnon. En effet Gaël est un adolescent âgé de quinze

¹Erik Poulet-Reny, *Les roses de cendre*, op.cit., p. 77

²Josette Chicheportiche, *Je ne veux pas qu'on sache*, Paris, Pocket Jeunesse, 2007, p. 100

³Bernard Souviraa, *L'œil du maître*, op.cit., p. 61

⁴Gaétan Chagnon, *Le secret de l'hippocampe*, op.cit., p. 99

ans et il est au fait des atrocités commises en Europe durant la Seconde Guerre mondiale. Jusqu'ici rien d'étonnant puisque c'est une thématique qui fait partie du programme d'Histoire de tous les pays. Toutefois l'originalité du propos tient en ce que Gaël réinvestisse cette connaissance pour tenir tête à l'un de ses camarades. Dans ce cas, la transmission historique se fait de l'adolescent lecteur à l'adolescent personnage et favorise ainsi ce que Vincent Jouve appelle « l'identification narrative » qu'il définit ainsi : « en imposant au lecteur son point de vue sur l'histoire, le narrateur l'oblige du même coup à rentrer dans son jeu¹. » L'adolescent personnage place alors l'adolescent lecteur en figure de référence, reflétant ainsi les connaissances acquises par les adolescents après plusieurs années d'apprentissage scolaire. Toutefois, la mention de ces événements dans les romans français de Josette Chicheportiche et Bernard Souviraa ainsi que dans l'ouvrage québécois de Gaétan Chagnon reste à l'état de simple anecdote historique et n'est absolument pas approfondie, même si les personnages dénoncent ces comportements. Il est possible de noter l'absence d'une datation précise dans la mention des faits qui vient rendre la contextualisation par le lecteur plus difficile. De plus un certain nombre de questions historiques demeurent en suspens après la lecture d'une simple phrase contractant plusieurs années de faits. La remarque du professeur d'histoire dans le roman de Souviraa, historiquement exacte, stigmatise pourtant la déportation des homosexuels. Être minoritaire n'est pas un risque, ce sont les schémas sociétaux en place qui font des minorités les groupes à éliminer. Le raccourci de cette allusion ne rend pas compte du mécanisme horrifiant et violent auquel les homosexuels ont été confrontés durant la Seconde Guerre mondiale. M. Girolles évoquera un détail intéressant montrant bien la violence subie : « Des hommes ont été dévorés par des chiens, dit Girolles. Un silence, comme au théâtre². » Mais face à l'homophobie persistante de ses élèves, Girolles préfère abandonner ses explications. Les espoirs qu'il fondait en ses élèves s'effondrent : « les espoirs qu'un cours se change en quelque chose d'autre³ » alors qu'en réalité le désintérêt des élèves amène le professeur à remettre en question le bien-fondé de sa démarche initiale :

Mais en se rappelant avoir lu des idées pas nettes sous la plume de Voltaire ou Diderot, peut-être les deux en fait, des idées pour tout dire homophobes, Girolles se dit qu'il ne faut pas vouloir être plus philosophe que les philosophes⁴.

¹Vincent Jouve, *L'effet-personnage dans le roman*, op.cit., p. 125

²Bernard Souviraa, *L'œil du maître*, op.cit., p. 62

³*Ibid.*, p. 67

⁴*Ibid.*, p. 68

Le discours homophobe des élèves est mis en parallèle avec celui des philosophes du siècle des lumières, signifiant à Girolles que le combat est perdu face « à ces fils de rustres¹ ». L'enseignant aurait aimé se faire l'avocat de cette cause, en tant qu'homme de tolérance, prendre la défense de ces minorités stigmatisées. Seulement il se rend bien compte que certaines causes sont perdues face à un auditoire qui n'en vaut pas nécessairement la peine. À chaque époque son lot d'ignorants et d'ignorance. À l'inverse, Erik Poulet-Reney a délibérément choisi d'aborder les événements avec plus de minutie. Le temps d'un chapitre de dix pages, la narration est centrée sur Clément, frère aîné d'Armande, dont la narration omnisciente va détailler l'enfer vécu dans les camps. Pour cela le narrateur fait appel à une analepse lui permettant de revivre les détails de l'Histoire qui vont venir compléter le discours de Mady ainsi qu'enrichir la connaissance de l'Histoire du lecteur. Le récit est glaçant parce que riche en détails. Tout comme Souviraa, il mentionne la présence de chiens, mais cette fois de façon plus détaillée. Lorsque Clément arrive au camp de Schirmeck en 1944 et qu'il aperçoit pour la première fois les déportés qui y vivent, il perçoit instantanément la dureté de leur vie : « Divisés en lambeaux par les chiens. Leur vie s'était arrêtée ici. Ils s'étaient pliés aux aboiements des chiens qui les rassemblaient en troupeaux de mutants². » Clément n'arrive pas à définir l'état de sa propre vie, il est encore marqué par le suicide de Hans qui a préféré sauter du second étage de la maison lorsque la Gestapo les a surpris nus dans le même lit : « un triangle rose lui découpait la poitrine. Là où son cœur ne battait plus qu'à moitié. Un pansement rose contre l'amour³. » Ce triangle rose qui permet d'identifier les raisons de la déportation de chaque homme et qui vaut à Clément et ses semblables quantités d'insultes : « - Paragraphe 175 ! // Des insultes avaient alors fusé, postillonnées sur leurs lèvres méprisantes. Un coup de cravache s'était imprimé en travers du visage de leur esclave⁴. » La réalité de l'esclavage afin de nommer les déportés accroît l'asservissement auquel sont contraint les déportés homosexuels, cruellement traités par les dirigeants des camps. L'auteur expose également toutes les tortures auxquelles ont été soumis les homosexuels pendant cette guerre :

Morts, le sang contaminé par des injections à base de sulfure, de térébenthine ou d'hormones synthétiques... Recherches fantaisistes sur la malaria, la fièvre jaune... Piqûres dans l'aîne droite pour obtenir une inversion des tendances de l'individu, piqûres d'extermination contre les « déviant criminels »⁵.

¹Bernard Souviraa, *L'œil du maître*, op.cit., p. 67

²Erik Poulet-Reney, *Les roses de cendre*, op.cit., pp. 81 - 82

³*Ibid.*, p. 83

⁴*Ibid.*, p. 84

⁵*Ibid.*, p. 91

La documentation de l'auteur a pu nourrir ce récit qui vient transformer l'histoire en Histoire. En effet, l'auteur fait ici référence à toutes les tortures médicales qu'ont subi les homosexuels. Ils étaient considérés comme de vrais cobayes et les médecins n'hésitaient pas à expérimenter de nombreux traitements censés annihiler leurs pulsions homosexuelles. Quelques paragraphes plus loin, Erik Poulet-Reney retranscrit les paroles d'un discours d'Hitler, l'un des plus hauts dignitaires nazis :

L'homosexualité fait échouer tout rendement, tout système fondé sur le rendement ; elle réduit l'État dans ses fondements. À cela s'ajoute le fait que l'homosexuel est un homme radicalement malade sur le plan psychique... Il faut abattre cette peste par la mort ! (*Dixit* Hitler dans son discours du 16 Novembre 1940¹.)

Il est également possible de noter dans cette citation la précision du cadre spatio-temporel voulu par l'auteur et qui diffère en cela des phrases anecdotiques relevées dans les précédents romans. En effet, au-delà des précisions chronologiques qui viennent ancrer les propos dans une temporalité précise, l'auteur emploie une toponymie détaillée, mentionnant tour à tour les différents lieux des camps de concentration existants. Daniel Delbrassine, citant les propos de Claude Hubert-Ganiayre, conceptualise le sens de cette littérature sur la guerre :

Elle lui attribue plusieurs fonctions et, d'abord, celle de la mémoire que nous évoquons en ce qui concerne l'Holocauste. Par leur caractère autobiographique, les textes témoignent pour tous les enfants victimes et invitent au souvenir².

Le caractère autobiographique de la narration du vécu de Clément tient justement aux détails toponymiques donnés par l'auteur : un témoignage qui ancre le récit fictionnel dans une réalité historique. Erik Poulet-Reney décide de conclure son roman par une dernière information historique, démontrant bien son intention de nourrir la connaissance du lecteur. En effet, l'épilogue du roman est un extrait des excuses du gouvernement allemand aux homosexuels déportés pendant la guerre. À l'inverse, Christophe Léon choisit de récréer de toute pièce un cadre spatio-temporel pour son roman *Embardée*. Toutefois, il inclut dans sa fiction les codes stigmatisants mis en place durant la Seconde Guerre mondiale. Ces mécanismes enracinent alors le récit dans un passé réaliste et font de cette fiction un avenir potentiellement probable. Dans ce roman dystopique, Gabrielle est âgée de 13 ans et narre son histoire, ainsi que celle de ses deux pères, obligés de fuir le pays face à une montée de l'extrémisme qui stigmatise les homosexuels et couples

¹Erik Poulet-Reney, *Les roses de cendre*, op.cit., pp. 87 -88

²Daniel Delbrassine, *Le roman pour adolescents aujourd'hui ; écriture, thématique et réception*, op.cit., p. 324

homoparentaux, entre autres. Les mécanismes décrits par la jeune narratrice tout au long du roman sont ceux décrits par les auteurs de littérature générale ou les témoins de la répression mise en place durant la Seconde Guerre mondiale. Le roman ne fait que très peu de références directes à l'Histoire des homosexuels mais délivre au lecteur une atmosphère digne des années de guerre. Le début *in media res* plonge le lecteur dans ce qui ressemble à une fin de course poursuite. George et Phil, les pères de Gabrielle, sont en fuite et traqués par les autorités. Gabrielle raconte l'histoire et grâce à une focalisation zéro aucun détail n'échappe au lecteur. Les éléments chronologiques de l'histoire ne sont pas dans l'ordre et l'auteur opère de nombreuses analepses afin d'éclaircir le récit. La narration alternée offre deux intrigues simultanées : sur un premier niveau, le lecteur suit l'histoire de la fuite de George et Phil après leur accident. Sur un second plan, Gabrielle détaille sa vie de famille et comment celle-ci a changé doucement pour glisser vers une répression digne du gouvernement nazi de la Seconde Guerre mondiale. En effet « le losange rose cousu sur le veston¹ » n'est pas sans rappeler le triangle rose désignant les déportés homosexuels pendant la guerre. De plus, un ghetto est aménagé dans lequel sont parquées toutes les familles homoparentales et les couples homosexuels mariés : « Tous les losanges roses ainsi que leurs familles fichées sont réunis dans cette petite ville imaginée et “aménagée” exprès pour nous². » La législation en place change également, dans le but de stigmatiser les homosexuels, comme cela a pu être le cas auparavant dans l'Histoire : « Ils sont mariés depuis une quinzaine d'année. Aujourd'hui la loi a changé, les papas et les mamans comme eux ne pourraient plus s'unir en mairie, ni adopter d'enfants³. » Les personnages vont faire allusion à deux reprises à l'enfer vécu durant la guerre de 1939 à 1945 et qui se réitère aujourd'hui. Peu avant de quitter leur appartement cossu dans le centre de Paris, Phil et George se querellent à propos de leur entrée future dans ce qu'ils appellent le ghetto :

- Si on y entre, dit-il un soir qu'il considère cette solution sous toutes les coutures, nous serons coincés. [...]
- T'es trop pessimiste, objecte Phil. Nous ne sommes pas dans la France de 1940, tout de même !
- Non, et c'est pire ! Aujourd'hui, nous voyons l'Histoire se répéter et personne ne lève le petit doigt⁴.

¹Christophe Léon, *Embardée*, *op.cit.*, p. 6

²*Ibid.*, p. 10

³*Ibid.*, p. 12

⁴*Ibid.*, p. 63

C'est ce même ghetto que certains finiront par comparer à un camp de concentration alors que le gouvernement en place préférera l'appellation officielle de « Centre de rétention administrative et de prophylaxie familiale¹. » En résumé, le lecteur assiste à une remise en cause des valeurs progressistes de la société française pour un retour à la tradition familiale, tel un écho à la France Vichyste et son célèbre « Travail, Famille, Patrie ». Plus récemment, en France, le mouvement contre le mariage pour tous a suscité un véritable déferlement de haine et de nombreux commentaires injurieux ont été repris dans la presse ou dans les journaux télévisés. La Manif pour tous est le principal collectif d'associations à l'origine d'actions d'opposition à la loi ouvrant le mariage et l'adoption aux couples de personnes de même sexe. Le mouvement défend, entre autres, la filiation père-mère-enfant et conteste « l'idéologie du genre ». Leurs idées sont semblables à celles que l'on retrouve dans le roman de Christophe Léon. En effet, un avocat expliquera pourquoi il a dénoncé George et Phil lorsqu'il les a surpris en fuite : « Je me bats pour la préservation de nos valeurs originelles et hygiéniques². » À l'inverse de ce qu'a pu faire l'auteure belge Cindy Van Wilder ou l'écrivaine française Cathy Ytak, Christophe Léon choisit de ne pas intégrer à son récit de personnages historiques s'étant battus pour les causes LGBTQIA+. En revanche, certaines figures citées possèdent des similitudes avec des personnages existants qui sont tout à fait frappantes. Ainsi, lorsque l'école de Gabrielle est rebaptisée au nom de nouveau maire de Paris, « Pierre-Marie Le Guen », George ne peut s'empêcher d'être contrarié, il estime « qu'un homme politique aussi controversé que Le Guen n'avait pas vocation à se retrouver au fronton d'un établissement scolaire de la République³. » Il s'indigne même : « Imagine un peu ce que ce sera s'ils prennent le pouvoir pour de bon⁴ ! » Il est évident que Jean-Marie Le Pen, homme politique aux idées controversées, notamment son négationnisme à propos de l'existence des camps de concentration pendant la Seconde Guerre mondiale, est ici la source d'inspiration de Christophe Léon. Face à une telle montée de l'extrémisme, les pères de Gabrielle n'ont pas d'autres choix que de fuir le pays. La fatalité de cette fin accentue la force de l'homophobie dont témoigne Gabrielle tout au long de ce roman. Les homosexuels n'ont d'autres recours que de fuir le pays pour pouvoir retrouver leurs droits et libertés, ils ne sortent pas gagnants de cette guerre-là. La question des droits est également un point historique traité par certains auteurs pour la jeunesse.

¹Christophe Léon, *Embardée*, *op.cit.*, p. 84

²*Ibid.*, p. 42

³*Ibid.*, p. 24

⁴*Ibidem.*

Cathy Ytak : l'Histoire du combat politique contre le Sida

La mention de cette partie de l'Histoire se fait notamment en s'emparant des différentes causes sociales qui ont mobilisées les homosexuels ou en mentionnant de vraies figures de la lutte pour les droits LGBTQIA+ pour en faire des sujets ou des personnages de fiction. C'est le cas du roman *D'un trait de fusain* de Cathy Ytak qui fait référence à l'histoire législative française et plus particulièrement la lutte pour une reconnaissance sociale et législative du Sida. Dans ce roman, Marie-Ange, surnommée Mary, rentre en école d'art. L'action se déroule en 1992 et Mary va petit à petit laisser derrière elle sa famille conservatrice pour s'engager auprès de ses nouveaux amis. Malheureusement l'un d'eux, Joos, est testé positif au virus du Sida. Mary décide alors d'intégrer l'association *Act Up* et de devenir militante. Le choix du cadre spatio-temporel, le Paris des années 1990, permet à l'auteure de parsemer une multitude de références historiques dans son roman. C'est le cas par exemple lorsque Mary s'interroge sur la différence de majorité sexuelle entre les relations homosexuelles et les relations hétérosexuelles : « Le prof d'histoire en avait parlé [...] Jusqu'en 1982, je crois, c'était décalé : 15 ans pour les relations hétéros, 18 ans pour les relations entre mecs¹. » Cette discussion entre amis est l'occasion de mettre à jours les disparités sociales qui existent entre homosexuels et hétérosexuels dans la France, ainsi que la Belgique, d'après-guerre. En effet, nous avons déjà observé que les législations françaises et belges fixaient la majorité sexuelle pour les relations homosexuelles à un âge plus tardif que pour les relations hétérosexuelles. Mary s'indigne dans le roman face à ces lois discriminantes qui stigmatisent l'homosexualité comme une déviance néfaste jusque dans les années 1980. Le roman est aussi un support qui permet de porter à la connaissance du lecteur l'une des associations les plus importantes en termes de défense des droits LGBTQIA+ : l'association *Act Up - Paris*. La création de cette association remonte à juin 1989, le personnage de Mary s'inscrit donc dans les premières années de militantisme de cette association et le roman mentionne en effet plusieurs actions réellement menées par les membres actifs durant la décennie. L'une des premières à laquelle participe Mary est un *die-in*² : « En quelques secondes, une cinquantaine de manifestants semblent subitement

¹Cathy Ytak, *D'un trait de fusain*, op.cit., pp. 108 - 109

²Forme de manifestation dans laquelle les participants simulent la mort en s'allongeant au sol. *Act-up* dénonçait ainsi l'indifférence générale envers les personnes déjà décédées du Sida.

pris de malaise et s'écroulent au milieu de la chaussée¹. » Mary va alors prendre conscience de la portée de son geste : « un temps de recueillement, soudain, pour ceux et celles qui sont déjà morts pour de bon, pour de vrai. Pour ceux qui sont en marche, et pour les autres². » Quelques chapitres plus loin, l'auteure fait mention d'une action coup de poing menée par l'association et qui reste historiquement enracinée dans le combat contre le Sida : « Nicolas, Pimpin le photographe et deux autres membres d'*Act Up* viennent dévoiler leur prochain projet aussi fou que fantastique : mettre une capote à l'obélisque³. »⁴ Comme nous l'avons déjà évoqué la naissance d'*Act Up* marque l'entrée du militantisme homosexuel dans la lutte contre le sida. Mary est donc ancrée dans un mouvement historique contextualisé, dont le cadre spatio-temporel défini, permet aux lecteurs de saisir les enjeux des luttes historiques de l'époque. De plus, le personnage de Mary permet au lecteur d'appréhender l'Histoire à travers un regard adolescent et de faciliter ainsi « l'identification narrative » mentionnée un peu plus haut. Ces questionnements juvéniles permettent à l'auteur d'aborder plusieurs sujets. En effet, suite à l'annonce de la maladie de Joos, Mary et Sami, l'un de ses amis, décident de s'engager dans l'association afin de donner de la visibilité au combat mené contre cette maladie que personne ne prenait au sérieux à l'époque. Le récit de l'auteure fait écho au film *120 battements par minute*⁵ sorti dans les salles de cinéma la même année que le roman. Les deux œuvres possèdent le même cadre spatio-temporel et l'histoire de Joos, Sami et Mary entre en résonance avec celle de Nathan et Sean, personnages du film et également militants à *Act Up-Paris*. Dans la fiction romanesque, la première évocation de l'association se fait simplement grâce à leur signe distinctif : « Ce sont pas les mecs habillés tout en noir, là, avec un triangle rose sur leur T-shirt⁶ ? » La référence est complétée plus loin dans le roman avec une explication du fonctionnement de l'association faite à Mary par un jeune militant qui est au lycée avec elle :

En France on existe depuis trois ans, à peu près. Au départ c'est un mouvement qui est né aux États-Unis, en 1987. On a gardé leur mode de fonctionnement, leurs actions et leurs mots⁷ ...

¹Cathy Ytak, *D'un trait de fusain*, op.cit., p. 179

²*Ibid.*, p. 180

³*Ibid.*, p. 233

⁴Le 1^{er} décembre 1993, l'association *Act Up-Paris* enfile un préservatif rose géant sur l'obélisque de la place de la Concorde à Paris.

⁵Robin Campillo (réalisateur), 2017, *120 battements par minute* [film], Les films de Pierre

⁶Cathy Ytak, *D'un trait de fusain*, op.cit., p. 112

⁷*Ibid.*, p. 171

Cette citation illustre parfaitement le lien qui peut être mis en place par l'auteur entre la fiction et l'Histoire. Le discours de ce jeune lycéen militant sert la construction des connaissances historiques du lecteur. Au-delà de la portée historique de ce discours, c'est un véritable exposé didactique auquel se livre ici Cathy Ytak. L'intention de l'auteure est tout à fait visible quant à la portée souhaitée pour son roman. En effet, l'aspect informatif du texte en fait un ouvrage hybride, à la croisée entre la fiction et le documentaire. Cette ambivalence fait écho à l'analyse de Nathalie Prince sur les valeurs possibles de la littérature de jeunesse :

Cette volonté littéraire pédagogique s'alourdit d'un insurmontable paradoxe qui grève encore l'appréhension de cette littérature. Soit elle instruit, soit elle plaît et s'il faut instruire en lisant, elle risque d'être écartelée entre deux objectifs inconciliables¹.

En effet, Nathalie Prince soulève un questionnement intéressant : « Est-on dans la littérature, quand la lourdeur est privilégiée à la légèreté, l'explication à la suggestion, le didactisme à l'art² ? » Dans l'exemple du roman de Cathy Ytak, le didactisme voulu par l'auteure apporte un caractère artificiel à la fiction et interroge ainsi la position d'Ytak. L'écrivain se fait professeur et son ouvrage devient alors un cours, une somme d'informations amassées et à assimiler par le lecteur, remettant ainsi en question la clarté et la légèreté du discours. La quantité et la précision des informations fournies par Cathy Ytak enlèvent à la facilité de lecture de son histoire. Lorsqu'elle évoque à plusieurs reprises le Sida, les mots sont précis, dignes d'un cours de biologie :

- - Le SIDA (Syndrome d'immunodéficience acquise) est la forme grave et souvent mortelle d'une infection provoquée par le virus du VIH (Virus de l'immunodéficience humaine).
- Il se transmet par le sperme, le sang, le lait maternel et les sécrétions vaginales ; les rapports sexuels avec pénétrations orale (fellation), vaginale ou anale (sodomie). Les seringues contaminées. D'une mère contaminée à son enfant pendant la grossesse³.
- Il y a des procès en cours. Le gouvernement savait qu'il y avait du sang contaminé par le virus du sida dans ce qu'on transfusait aux hémophiles, ou à des gens victimes d'accidents de la route, par exemple. Si ce sang était chauffé, le risque devenait nul... Seulement ça coûtait du pognon. Alors ils ont continué à écouler leur stock de sang pourri sans rien dire à personne, jusqu'en 1985. Il y a des milliers de gens qui se sont retrouvés infectés par le VIH de cette manière⁴.
- Il est séropositif depuis plus longtemps, sûrement depuis des années. Mais t'as vu, il a vachement maigri. Il est tout le temps fatigué, enrhumé, il a mal au bide. Il m'a dit que ses T4 étaient super bas... C'est son système immunitaire qui est naze.

¹Nathalie Prince, *La littérature de jeunesse*, op.cit., p. 25

²*Ibidem*.

³Cathy Ytak, *D'un trait de fusain*, op.cit., p. 95

⁴*Ibid.*, p. 116

Alors, c'est pas le VIH qui va le tuer, mais n'importe quoi : une pneumonie, cette saloperie de Kaposi¹...

Toutefois, il est possible de traiter cette question avec moins de didactisme et davantage d'historicité, comme un fait majeur de l'Histoire des homosexuels. Il est en effet possible de trouver des références à cette épidémie et au mal provoqué dans les deux romans de l'auteur français Olivier Lebleu. Dans *L'étranger de la famille*, on peut lire : « Plus personne n'a peur d'une bande de spermatozoïdes, mais de la saloperie qui voyage avec eux... Virus mortel de la fin du second millénaire, en quatre initiales, tu y es² ? » L'acronyme mentionnant la maladie n'est pas cité, la remarque implique donc que le lecteur se saisisse de ses compétences encyclopédiques afin de faire le lien entre la « saloperie » transportée par les spermatozoïdes et le virus du Sida ravageant la communauté homosexuelle à la fin du XX^e siècle. Dans son second roman, *Passer la nuit*, l'auteur compare les horreurs de la guerre à la fin de vie d'un malade du Sida. Étienne, 21 ans, et Suzanne, 73 ans, passent le réveillon de Noël ensemble. Le petit-fils de Suzanne, également petit-ami d'Étienne, est mort du Sida. Étienne se remémore cette tragédie et l'enfer que Suzanne a dû vivre lorsqu'elle accompagnait son petit-fils dans les derniers moments de sa vie :

Sa peau collée au squelette, son visage émacié jusqu'à l'os, les yeux exorbités comme des calots, qu'elle s'attendait à voir rouler sur le lino. Dans le service des sans-espoir, elle les a tous connus, tous comme lui perdus, perclus dans leurs draps, comme des rescapés des camps libérés trop tard, toujours trop tard. Avoir échappé à ces horreurs et finir le siècle pour voir ça³ !

Le lien fait par Étienne entre ces deux épisodes historiques entre en résonance dans cette citation. Dans les premières années de l'épidémie, la médecine stagnait quant à la mise en place d'un traitement et les malades finissaient leurs jours dans des états physiques proches de ceux d'un déporté dans les camps, ce que mentionne Étienne dans cette citation. C'est la même description physique qu'a pu faire Hervé Guibert dans son roman *Le protocole compassionnel*, lorsqu'il se compare au tableau *La mort sur un cheval pâle* du peintre Joseph Mallord William Turner :

J'étais moi-même ce corps renversé sur sa monture, avec ses lambeaux de chair qui s'accrochent à l'os [...], ce cadavre vivant ployé sur cette furie qui fonce dans la nuit [...] un squelette ligoté à la trombe du cheval⁴.

¹Cathy Ytak, *D'un trait de fusain*, op.cit., pp. 154 – 155

²Olivier Lebleu, *L'étranger de la famille*, Paris, H&O Éditions, 2001, pp. 71 - 72

³Olivier Lebleu, *Passer la nuit*, Paris, H&O Éditions, 2003, p. 96

⁴Hervé Guibert, *Le protocole compassionnel*, op.cit., p. 155

La synecdoque du squelette est reprise dans les deux citations afin de rendre compte de l'aspect décharné du corps des malades. Leurs os deviennent si visibles à cause du fort amaigrissement qu'ils sont considérés comme la partie désignant le tout. Le corps du malade ne devient qu'os où la peau se colle, de la même manière que l'on se remémore les images des déportés amaigris et squelettiques à la sortie des camps lors de la fin de la guerre. Ces romans pour adolescents n'abordent pas le sida comme thématique majeure. Ils ne font pas non plus de ce sujet une occasion de débiter une somme d'informations importantes qui viendrait alourdir le récit comme Cathy Ytak a pu le faire. Cependant, dans le cas de ces différents exemples, la présence de ces réflexions plonge le lecteur dans l'Histoire et fait ainsi de l'auteur un passeur de mémoire. Chacun s'empare de l'Histoire à sa façon : Cathy Ytak choisit de coller le plus possible aux faits existants pour ainsi nourrir sa fiction d'une réalité informative alors qu'Olivier Lebleu préfère faire fonctionner son ressenti pour donner de l'intensité à l'Histoire. Cette équivoque est en réalité ce qui anime la littérature de jeunesse selon Nathalie Prince :

Il apparaît que la littérature de jeunesse nécessite ainsi deux principes pour éclore et pour se développer : l'enfance doit être éduquée avec précaution et rigueur – premier principe ; et l'enfance a besoin d'amusement et d'imagination – second principe¹.

Au-delà des faits réels et historiques présents dans certaines fictions, il est possible de noter l'apparition de personnages tout aussi réels et historiques que les faits qui ont pu être mentionnés. Cathy Ytak, dans *D'un trait de fusain*, choisit d'aborder des anecdotes mettant en scène des personnages réels. Elle évoque entre autres l'affaire ayant opposée Charles Pasqua à la revue Gai-pied. Alors ministre de l'Intérieur, Pasqua souhaite faire interdire la parution du magazine afin de lutter contre le laxisme moral des gouvernements précédents. C'est ce que précise Mary : « Pasqua... Le même qui avait voulu interdire la publication d'un journal gay quelques années plus tôt². » Cette mention d'un personnage ayant réellement vécu est également présente chez l'auteure belge Cindy Van Wilder dans son roman *La lune est à nous*. Max, l'un des deux narrateurs autodiégétiques, tombe par hasard sur une phrase d'Harvey Milk³, défenseur américain pour les droits LGBTQIA+ : « *If a bullet should enter my brain, let that bullet destroy every closet door*⁴. » Max

¹Nathalie Prince, *La littérature de jeunesse*, op.cit., p. 76

²Cathy Ytak, *D'un trait de fusain*, op.cit., p. 231

³Harvey Milk est un homme politique américain, premier membre ouvertement homosexuel du conseil municipal de Los Angeles, froidement assassiné par un ancien membre de ce même conseil.

⁴« Si on doit me tirer dessus, laissez cette balle détruire toutes les portes placard. » Milk avait envisagé la possibilité d'un assassinat et avait enregistré plusieurs cassettes audio qui devaient être écoutées si cela arrivait. Cette phrase célèbre est tirée de l'une d'entre elles.

apporte quelques précisions quant au personnage d'Harvey Milk : « un activiste homosexuel s'étant battu toute sa vie pour les droits LGBT¹. » L'Histoire de la communauté homosexuelle internationale est ici source de questionnement pour le jeune Max qui n'assume pas encore son homosexualité, cette phrase du passé matérialise son souhait pour l'avenir : « Je ne peux quand même pas m'empêcher de relire cette phrase. Ce vœu². » Il perçoit cette citation de Milk comme un engagement pris envers lui-même : pouvoir un jour pleinement se reconnaître tel qu'il est et ainsi pouvoir gagner l'estime de soi qui lui fait défaut. Telle est l'idée mise en avant par Harvey Milk qui tente, grâce à l'émancipation du *coming out*, de faire tomber tous les carcans sociaux. Les personnages de l'histoire deviennent ici un modèle pour les futurs adultes et par cette référence, l'auteure démontre la force que peuvent apporter de telles figures au sein de la communauté LGBTQ+. Elle élargit ainsi la diversité des références auprès des lecteurs et renforce également la valeur des combats menés par Harvey Milk en lui accordant une place dans son récit. Cette mention fait écho au film³ biographique éponyme sorti dans les salles de cinéma aux États-Unis pour l'anniversaire des trente ans du décès d'Harvey Milk en 2008.

Tout comme la littérature générale est devenue un outil de transmission de la mémoire gay, la littérature de jeunesse devient également un moyen de transmettre cette même mémoire à un public de plus jeunes lecteurs. Le roman pour adolescents, on le voit, devient à son tour un support mémoriel et engage son auteur dans un discours militant au service de la mémoire de la communauté LGBTQIA+. Néanmoins, cette dynamique n'est pas présente dans la même mesure parmi tous les pays francophones de notre corpus. L'implication plus importante de la France dans la Seconde Guerre mondiale peut expliquer la plus forte propension des auteurs français à aborder le sujet. Toutefois l'Histoire de la communauté LGBTQIA+ est internationale et dépasse toutes les frontières terrestres. L'auteure belge Cindy Van Wilder démontre bien ce processus en citant Harvey Milk. Ainsi, l'expérience partagée « opère à deux formations simultanément : celle du héros, représentée dans la fiction, et celle du lecteur, réalisée au cours de la lecture⁴. » Cette formation est rendue possible notamment car cette expérience trouve un écho auprès du lecteur. Toutefois, il est un phénomène étroitement lié à l'Histoire des homosexuels dont les auteurs pour la jeunesse ont su rendre compte dans

¹Cindy Van Wilder, *La lune est à nous*, *op.cit.*, p. 65

²*Ibidem.*

³Gus Van Sant (réalisateur), 2008, *Milk* [film], Axon Films

⁴Daniel Delbrassine, *Le roman pour adolescents aujourd'hui ; écriture, thématique et réception*, *op.cit.*, p. 367

leurs romans afin d'inviter le lecteur à se pencher sur une réalité nouvelle pour lui. Il s'agit des questionnements nouveaux liés à l'identité que sont en train d'élaborer les protagonistes homosexuels.

b. Être ou ne pas être homosexuel : l'identité de soi en question

J'en voulais longtemps à ce premier amoureux d'avoir été lâche et cruel [...] Ce que l'autre ne veut pas, personne ne le voudra à sa place. Ce que l'autre ne dit pas (même si tout, dans son comportement, invite à croire qu'il le pense) n'existe simplement pas. C'est à chacun d'avancer, ou non, sur le chemin qui lui plaît [...] Cette année-là, de lit en lit dans notre chambre à Thal, au lieu de me lancer ce premier « petit pédé », Samuel aurait pu me dire que lui aussi était troublé ; que ce qui s'était passé entre nous appelait forcément au désir et à l'amour. Les sentiments et les secrets, les souvenirs, et jusqu'à nos aspirations les plus profondes, ont ainsi la faculté de se transformer selon le nom qu'on leur donne. Ça sonne plus ou moins vrai, plus ou moins faux¹.

Cette supplique de Jean clôture le roman français *à-pic*, dans lequel il raconte aux lecteurs son premier amour et la naissance de ses sentiments homosexuels. L'adulte qu'il est devenu à la fin de l'histoire et qui narre les événements, pose un regard averti sur cette première relation. Ce que l'on note ici, ce sont les premiers sentiments qui marquent le point de départ d'une réflexion sur soi : lorsqu'un adolescent ressent des désirs homosexuels, il se questionne, il cherche à comprendre l'origine de ces émois et entame alors une quête qui va progressivement l'amener vers un sentiment de liberté. C'est notamment ce qu'explique Didier Éribon : « La décision de ne plus se cacher, le choix de soi-même ouvrent sur une nouvelle temporalité : c'est tout le futur qui s'en trouve changé². » C'est bien ce dont témoigne Jean qui retrace son histoire passée avec son regard d'adulte, allant jusqu'à prodiguer des conseils au lecteur : « j'évite désormais de souffrir pour un Samuel. Quand j'en vois un, je me méfie [...] Vous les reconnaîtrez ; dans leur vocabulaire reviennent régulièrement des insultes³. » Les certitudes et la détermination de Jean sont autant de traits de caractères que le personnage a pu acquérir grâce à une introspection nécessaire, passage validé et raconté par la grande majorité des auteurs francophones de notre corpus. Quelles sont alors les différentes étapes de cette réflexion ? Ce seuil de subjectivation des existences gays est généralement vécu de

¹Frank Secka, *à-pic*, *op.cit.*, pp. 127 - 128

²Didier Éribon, *Réflexions sur la question gay*, *op.cit.*, p. 167

³Frank Secka, *à-pic*, *op.cit.*, pp. 127 - 128

manière solitaire et marqué par de nombreux questionnements et réflexions. Toutefois, « le choix de soi-même », pour reprendre l'expression d'Éribon, est à l'origine d'une réflexion sur l'homosexualité et sa place au sein de la société et donc au sein du collectif. L'idée est alors de tendre vers une remise en cause des normes établies.

Vers une quête de soi entre libération et stigmatisation

La narration comme expression de soi permet au personnage homosexuel d'entamer une quête d'identité que lui seul peut mener. En effet il s'agit pour lui de comprendre ce qu'il ressent puisque la nouveauté de ses sentiments réside dans l'ignorance d'un autre modèle que celui que lui présente son cadre de référence. Cette première prise de conscience occasionne de violentes réactions comme l'explique Renaud Lagabrielle :

Des récits d'enfances douloureuses générées par l'ordre hétérosexiste chez les individus qui ont le sentiment, la conscience de ne pas correspondre aux exigences de l'hétéronorme¹.

Il s'agit donc bien d'une souffrance qui trouve sa source dans l'hétéronorme de nos sociétés francophones. Ces récits d'enfances douloureuses se retrouvent dans plusieurs ouvrages de notre corpus. Dans le roman français *Qui suis-je?*, le narrateur exprime ainsi ce qu'il ressent : « J'ai les larmes dans la gorge. De rage, j'émiette l'immonde tapis bleu qui pue sur lequel je suis assis. Pourquoi je ne suis pas comme les autres² ? » La violence du vocabulaire employé par Vincent ainsi que le champ lexical péjoratif dominant évoque avec réalisme les premières émotions que peut ressentir un adolescent à la découverte de lui-même. On note les mêmes interrogations teintées de violence chez Ghislain, héros de *Mauvais Fils* : « Et je vis avec cette angoisse, toujours la même, qui m'écrase pendant la nuit et pendant le jour aussi. Pourquoi moi ? Qu'est-ce qui a déconné pour que ça m'arrive³ ? » La violence ressentie dans les deux discours précédents témoigne d'une rage éprouvée à l'encontre de soi-même. Cette agressivité n'est pas notable uniquement chez les auteurs français et l'on constate alors un consensus de la part de tous les écrivains francophones. En effet, l'auteur québécois Guillaume Bourgault rapporte le même type de propos dans son roman *Philippe avec un grand H* : « Qu'est-ce qui se passe ? Je ne me

¹Renaud Lagabrielle, *Représentations des homosexualités dans le roman français pour la jeunesse*, op.cit., p. 147

²Thomas Gornet, *Qui suis-je ?*, op.cit., p. 12

³Raphaële Frier, *Mauvais fils*, op.cit., p. 7

reconnais plus. Je ne peux pas être ça, moi ! Ce n'est pas mon genre [...] je suis loin d'être une tapette¹. » L'utilisation du démonstratif désigne de façon dépréciative l'homosexualité puis l'insulte la rend outrageante, témoignant alors de l'incompréhension dans laquelle Philippe se trouve plongé. Il commence à peine à discerner ce qu'il ressent mais refuse de se l'avouer. Max éprouve les mêmes troubles dans le roman belge *La lune est à nous* : « J'étouffe sans remords la voix qui me hurle que ce sont des bêtises, qu'être gay ce n'est pas une maladie. C'est très bien pour les autres. Pas pour moi². » Max fait ici allusion aux arguments homophobes qui référencent l'homosexualité comme une maladie, discours essentiellement psychiatrique, soutenu par l'OMS jusqu'à il y a encore trente ans. Le rejet paraît être alors la première réaction que ressentent les personnages homosexuels adolescents. Ce « pourquoi moi ? » présent dans plusieurs autres ouvrages annonce de nouveaux sentiments appréhendés avec beaucoup de fatalité. Derrière toutes ces interrogations se cache encore un mince espoir de retourner dans la norme hétérosexuelle pour enfin pouvoir vivre sereinement. Dans ses introspections, le jeune personnage homosexuel se trouve « prisonnier de lui-même et de ses mystères³. » *C'est* une véritable quête de l'incertitude dans laquelle il se questionne quotidiennement, remettant en cause la plus infime fraction de lui-même pouvant être perçue comme « homosexuelle », à l'image de Louis, dans le roman *Baisers cachés*. L'adolescent s'interroge sur ses habitudes et sur les signes stéréotypés qui auraient pu, selon lui, lui faire comprendre qu'il était homosexuel. Il revient notamment sur les dimanches qu'il passait en famille, avec ses grands-parents paternels. Loin de faire l'approbation dans la famille, l'homosexualité est au contraire sujette aux plaisanteries et sarcasmes des adultes. Tout ce qui s'en rapproche est ainsi vivement critiqué. L'un de ces dimanches sera malheureusement plus difficile que les autres. La grand-mère chambre sa belle-fille : « Louis est de plus en plus efféminé, non⁴ ? » Cette remarque, qui tient davantage de l'ordre d'un constat que d'une question, est lancée uniquement pour blesser puisque Louis a bien compris « que dans la bouche de [sa] grand-mère ce n'était pas franchement un compliment⁵. » Quant au grand-père, Louis va être désarçonné par l'aisance avec laquelle il rit de son petit-fils :

¹Guillaume Bourgault, *Philippe avec un grand H*, op.cit., p. 20

²Cindy Van Wilder, *La lune est à nous*, op.cit., p. 88

³Frank Andriat, *Tabou*, op.cit., p. 81

⁴Jérôme Larcher, *Baisers cachés*, op.cit., p. 137

⁵*Ibid.*, p. 137

Quand mon grand-père m'a imité, je n'en revenais pas. Je me voyais comme dans un miroir pour la première fois. C'est moi qui fais ce geste-là ? Chaque fois que je replace ma mèche en arrière, c'est cette image-là que je renvoie aux autres¹ ?

Le grand-père ridiculise sciemment Louis devant le reste de la famille en pointant du doigt sa gestuelle lorsqu'il remet sa mèche de cheveux en place. Ce qui pose problème dans cette critique, c'est que le vieil homme accrédite à ce geste la valeur du stéréotype social sur l'homosexuel, à savoir le mouvement de poignet efféminé qui traduirait nécessairement qu'un homme est homosexuel. Très vite chacun renchérit sur la remarque précédente à tel point que Louis décrit ce moment comme « un concours de vanes entre mon père et mon grand-père. Tout le monde riait aux éclats². » Cela démontre bien que le jugement de valeur émis par une tierce personne stigmatise le jeune homosexuel avant même que celui-ci n'exprime son identité puisque Louis, seulement âgé de huit ans, n'avait jusqu'alors pas conscience de ce geste et la représentation sociale qui lui été attribuée. Ce qu'il va expliquer : « on ne pense pas à toutes ces choses à cet âge-là. Du moins, c'est ce que croient les adultes. Je ne comprenais pas. Et en même temps, c'est comme si je savais déjà³. » Ce sentiment vécu par Louis est largement répandu chez les jeunes homosexuels qui peuvent d'abord penser que leur homosexualité est due aux moqueries de leurs camarades. Louis explique ce qu'il a ressenti ce jour-là, lorsque son grand-père a ri de lui : « il me semblait que mes parents et mes grands-parents avaient compris bien avant moi que je ne serais pas le garçon qu'ils avaient envie que je sois⁴. » Thomas partage également les mêmes sensations dans *Recrue* : « après s'être fait traiter de tapette à plusieurs reprises, il s'était demandé si ce n'était pas vrai⁵. » Cette vision déterministe voudrait qu'une personne devienne homosexuelle car la société l'identifie comme telle. Cela peut paraître totalement invraisemblable mais plusieurs personnages adolescents mentionnent cette idée. Thomas a notamment des difficultés à comprendre comment les autres peuvent en être aussi certains, « comment ont-ils pu être sûrs avant lui⁶ ? » Dans le roman belge *Double Vengeance*, cette problématique amène le personnage adolescent homosexuel à commettre l'irréparable. Laurent a dix-sept ans et n'assume pas son homosexualité. Pourtant son voisin, un jeune homme homosexuel d'une trentaine d'années, a bien compris le secret de Laurent : « malgré tous les efforts que j'ai fournis pour dissimuler mes sentiments, Louis les a devinés et, à partir de là, il n'a plus hésité à

¹Jérôme Larcher, *Baisers cachés*, *op.cit.*, p. 137

²*Ibid.*, p. 138

³*Ibid.*, p. 139

⁴*Ibidem.*

⁵Samuel Champagne, *Recrue*, *op.cit.*, pp. 86 - 87

⁶*Ibid.*, p. 93

me draguer¹. » Cette situation est tellement insupportable pour le jeune adolescent qu'il va préférer assassiner son voisin plutôt que de devoir assumer la personne qu'il est. Cette réaction est un cas isolé dans notre corpus. De manière générale, afin de donner le change, les personnages adolescents choisissent de se construire par comparaison à leurs pairs et cherchent ainsi à obtenir une forme de validation générale, comme une réponse à ces préjugés et ces questionnements. C'est par exemple ce que Julien ressent dans le roman français *Tous les garçons et les filles* : « Je me sens parfois monté à l'envers, en tout cas pas comme les autres [...] il n'y a pas de raison de leur en vouloir : c'est moi qui cloche, c'est moi qui sonne faux, pas eux². » L'adolescent verbalise clairement que le problème vient de lui et non pas des autres. Renaud Lagabrielle propose une analyse du comportement de Julien et offre une réponse à cette comparaison permanente entre adolescents :

Julien, dans *Tous les garçons et les filles*, relate à plusieurs moments du récit ses difficultés à s'intégrer dans ce lieu symbolique que représente la « maison-des-hommes », ce site de construction permanente des pierres angulaires de la « masculinité »³.

Le pivot de cette construction identitaire serait alors le concept de masculinité tel qu'il est implanté dans nos sociétés. Cependant ces adolescents ne se reconnaissant pas dans le modèle masculin de référence, de ce fait ils se sentent nécessairement exclus du groupe social qu'il détermine. En effet comme l'explique Renaud Lagabrielle, les adolescents sont dans une démarche de comparaison constante induisant ainsi une exclusion du cercle pour toute personne ne se reconnaissant pas dans ce qu'il voit autour de lui. À ce titre, il est intéressant de noter que les vestiaires, lieux vides de tout adulte, reviennent une fois de plus comme le lieu par excellence de cette comparaison masculine, voire même le point de départ d'une construction sociale de la masculinité excluant les désirs homosexuels. Notamment car il rend visible la socialisation du genre par la ségrégation spatiale (les filles d'un côté, les garçons de l'autre) entraînant ainsi un sentiment d'exclusion pour les adolescents ne se reconnaissant pas forcément dans ces normes binaires. C'est ce que ressent Thomas lorsqu'il se retrouve dans les vestiaires après son cours de danse :

Fidèle à son habitude, Thomas ne discute pas avec Martin et Andrew [...] mieux vaut rester face au mur et se dépêcher. Leurs corps nus lui font toujours un drôle

¹Frank Andriat, *Double Vengeance*, op.cit., p. 158

²Jérôme Lambert, *Tous les garçons et les filles*, op.cit., p. 47

³Renaud Lagabrielle, *Représentations des homosexualités dans le roman français pour la jeunesse*, op.cit., p. 106

d'effet et Thomas n'aime pas l'envie de regarder qui le saisit de temps à autre. Ça ne veut rien dire, non¹ ?

La posture que Thomas adopte dans les vestiaires témoigne du mal-être du jeune homme : de dos, sans croiser le regard des autres garçons ; Thomas ne pense qu'à une chose, sortir de ce vestiaire. Cette incompréhension de soi, figurée par la phrase interrogative finale, démontre que Thomas ne se sent pas à l'aise dans ce temple de la masculinité qu'incarnent les vestiaires. Cette gêne ressentie amène certains adolescents homosexuels à développer un mécanisme de défense masquant ainsi les incertitudes dont ils sont les proies. Ils adoptent pour cela un comportement à l'exacte opposé des sentiments qu'ils peuvent ressentir : ils choisissent d'incarner l'homophobie plutôt que de la subir. Cet état d'esprit s'explique notamment par la prédominance de l'hétéronormativité dans nos sociétés francophones. C'est ce que développe Didier Éribon :

Au sein de ces groupes [d'hommes], ceux qui sont homosexuels ou qui ressentent un désir physique homosexuel doivent faire en sorte que les autres ne puissent pas le soupçonner. C'est le cas dans la quasi-totalité des situations sociales. Dans un lycée, sur le lieu de travail, les hommes (dès l'adolescence) parlent entre eux (sans cesse) de leur sexualité et de leur « conquêtes » féminines, réelles ou inventées².

L'homophobie est donc l'un des moyens employés pour arriver à faire taire les soupçons des camarades en rejetant tout ce qui se rapporte à l'homosexualité ou à toute autre forme de désir entre garçons. Pour cela, le jeune homosexuel en quête de son identité va lui-même devenir un adolescent violent au comportement destructeur pour les autres mais avant tout pour lui-même. Dans le roman québécois *Philippe avec un grand H*, le personnage de David est d'emblée identifié comme la figure homophobe du roman. Dans les vestiaires du gymnase, il n'hésite pas à affirmer à propos des homosexuels et de la marche des fiertés : « Je ne comprends pas qu'ils aient pu inclure ça dans la charte des droits et libertés ! En tout cas, quand je vais être dans la police, je ne me gênerai pas pour leur taper dessus³ ! » Au lycée, il ne se gêne pas pour faire subir à Philippe un véritable enfer, depuis que celui-ci a osé remettre en cause sa virilité et donc bafouer publiquement sa prétendue hétérosexualité : « David avait absolument besoin d'un souffre-douleur. [...] Son trop-plein de méchanceté naturelle devait se déverser sur quelqu'un⁴. » Didier Éribon impute ce genre de comportement à la place qu'impose la société à l'homosexualité : l'hétérosexualité jouit publiquement de ses privilèges alors que la sphère privée est

¹Samuel Champagne, *Recrue*, *op.cit.*, p. 61

²Didier Éribon, *Réflexions sur la question gay*, *op.cit.*, p. 158

³Guillaume Bourgault, *Philippe avec un grand H*, *op.cit.*, p. 99

⁴*Ibid.*, pp. 100 - 101

réservée à toute forme de différence sexuelle. Il ajoute : « Le processus de privatisation, de renvoi de l'homosexualité dans le for intérieur des individus se joue donc dès l'enfance, dès l'école¹. » C'est donc dès leur plus jeune âge que les garçons apprennent à ne pas être homosexuels, voire même à rejeter toute autre forme de sexualité qui ne soit pas hétérosexuelle. Le mécanisme de l'homophobie apparaît alors comme un masque que revêt le jeune homosexuel afin de se protéger des autres et de la société toute entière. Le réalisateur américain Michael Rohrbaugh, dans son court métrage *American Male*², explore cette question de la masculinité toxique poussant certains hommes à agir contre leur gré et leurs sentiments. Tout au long du court-métrage, le personnage principal scande des principes qui font qu'un homme est reconnu comme tel par la société : « *Order beer, not wine. And beef, not chicken*³. » ou encore « *Too much reading is also risky, because it makes you look soft and bookish*⁴. » Il explique également qu'il a choisi cette voie de la masculinité à outrance pour ainsi cacher son homosexualité naissante : « *When I was younger, I used to gesture a lot. So I learned to keep my hands in my pockets*⁵. » Le court-métrage se clôt sur une scène d'ultra-violence où le héros décharge sa haine de n'avoir pas su assumer son orientation sexuelle et d'avoir cédé aux diktats sociaux :

*At a young age, I began to closely observe the people around me. The way they talked, the way they walked. What they said, where it got them. Now, I am no longer a person, but a set of social cues*⁶.

Le personnage de David répond tout à fait à ce principe de l'homosexuel devenu un ensemble de critères sociaux dictés par la norme. Sa volonté de répondre totalement au modèle de masculinité virile l'empêche d'assumer pleinement qui il est. Et c'est ce que va découvrir Philippe. Après des semaines d'attaques de la part de David, il décide de riposter notamment en faisant son *coming out* afin que David cesse de faire pression sur cette sexualité jusqu'alors secrète. Les affronts de David ainsi que les commentaires de tout le lycée redoublent d'intensité. Seul face à lui-même Philippe décide de réfléchir à toute cette situation et tire la conclusion suivante, après une discussion avec Renaude, son enseignante :

¹Didier Éribon, *Réflexions sur la question gay*, Paris, Flammarion, 2012 (2e éd.), p. 160

² Michael Rohrbaugh, *American Male*, États-Unis, 2016, <https://www.youtube.com/watch?v=zJ-Pyhk7GQA> [consulté en ligne le 15/11/2021]

³« Commande de la bière, pas du vin. Et du bœuf, pas du poulet. »

⁴« Trop de lecture est également risqué, cela te donne l'air délicat et cultivé. »

⁵« Quand j'étais plus jeune, je faisais beaucoup de gestes maniérés. Alors j'ai appris à garder mes mains dans mes poches. »

⁶« Dès mon plus jeune âge, j'ai commencé à observer attentivement les gens autour de moi. Leur façon de parler, leur façon de marcher. Ce qu'ils disaient, ou cela les a menés. Maintenant, je ne suis plus une personne mais un ensemble de signes sociaux. »

Des comportements d'homosexuel refoulé, ce sont les comportements de ceux qui ne s'acceptent pas. Qu'est-ce que je ferais si, moi, je ne m'acceptais pas ? Je ferais tout pour ne pas qu'on le découvre. Je serais toujours en train de sacrer après les fifs, je me ferais beaucoup de blondes, je m'entraînerais pour avoir le plus beau corps possible et je m'en irais dans un métier qu'on n'a pas tendance à niaiser, style : policier¹.

À cet instant, Philippe prend conscience que le portrait qu'il dresse n'est autre que celui de David. Il décide alors de se confronter à lui, dans les couloirs du lycée : « je suis exactement ce que tu voudrais devenir, mais tu es trop lâche pour m'imiter. Je suis ce que tu n'aimes pas en toi, ce que tu voudrais écraser². » Philippe a effectivement pointé du doigt et saisi les mécanismes qui ont poussés David à taire son homosexualité en devenant un adolescent homophobe. Il est possible de rapprocher ce comportement de celui de Max dans le roman belge *La lune est à nous*. Lorsque le jeune personnage homosexuel revient sur les premiers émois qu'il a ressentis il avoue avoir usé de l'homophobie comme d'un masque : « Aussi, j'insulte. Je méprise. Je parle des “meufs qui sont trop bonnes”, je me masturbe devant le porno sur l'ordi et je m'efforce de ressentir quelque chose³. » La violence de Maxence cache en réalité de nombreux questionnements :

Et si, au fond, il était possible d'être différent ? De l'être sans honte, sans colère contre soi-même, sans volonté de vouloir se détruire parce qu'on a l'impression de ne pas correspondre à ce qu'un homme doit être⁴ ?

Dans le cas de Maxence, ces questions sont le signe qu'il est en train de briser le masque derrière lequel il préférerait rester cacher. Par conséquent il entame une déconstruction des normes sociales qui jusqu'alors l'enserraient. Nous pouvons également retrouver cet exemple dans le roman belge *Tabou* de Frank Andriat. Tout un lycée est chamboulé par le suicide de Loïc, qui n'a pas réussi à assumer son homosexualité et a préféré mettre fin à ses jours. Quelques jours avant de se pendre, Loïc vient parler à Philippe, un de ses amis et il lui avoue :

Tu sais, Philippe, à force d'être seul, on apprend à regarder les autres, à les observer en profondeur. Souvent je me suis demandé pourquoi tu ne participais pas aux blagues idiotes, aux réflexions meurtrières auxquelles moi-même je m'associais pour qu'on ne devine pas mes goûts. J'ai dû te choquer plus d'une fois, n'est-ce pas ? Pour qu'on ne soupçonne pas mon homosexualité, qu'est-ce que j'ai pu en rajouter ! Au point de me dégoûter moi-même⁵.

¹Guillaume Bourgault, *Philippe avec un grand H*, op.cit., p. 168

²*Ibid.*, p. 172

³Cindy Van Wilder, *La lune est à nous*, op.cit., p. 89

⁴*Ibid.*, p. 90

⁵Frank Andriat, *Tabou*, op.cit., p. 76

Le jeune adolescent en est arrivé à un point de non-retour qui le conduira jusqu'à mettre fin à ses jours. Lors de cette même conversation, il avoue à demi-mots : « Qui suis-je ? Celui qui affirme bien haut que les homos sont des déchets de la nature ou l'autre qui n'accepte pas celui qu'il est ? J'ai deux vies [...] c'est insupportable¹. » La multiplication de ces situations angoissantes pour les personnages adolescents chez la majorité des auteurs francophones nous amène à confirmer que ces récits de vie ne sont pas que des inventions. En effet, la réalité rejoint ici la fiction et offre un témoignage du vécu des adolescents homosexuels dans nos sociétés francophones. C'est ce que confirme Aleksandra Komandera dans son article :

Les auteurs n'offrent pas l'image d'une jeunesse facile, au contraire, souvent il s'agit d'une période risquée où certains choix peuvent décider de la vie ou de la mort ; souvent ils sont influencés par la stéréotypie et les constructions identitaires imposées par le contexte².

Le chemin qu'empruntent les auteurs est donc celui de la réalité dans la quête de soi, un sentier semé d'embûches pour tous les adolescents homosexuels qui sont à la découverte d'eux-mêmes. En témoigne le rapport³ de l'association française SOS Homophobie. La majorité des victimes de LGBTIphobies⁴ en milieu scolaire sont âgées de moins de 18 ans (69 % des victimes) et dans 73 % des cas, le rejet est la manifestation principale de ces violences. Les rapporteurs développent :

À l'école, essentiellement dans le secondaire, et parfois dans le supérieur, la socialisation entre pairs semble fonctionner selon les mêmes mécanismes : se conformer strictement aux attentes des stéréotypes de genre ou être rejeté·e et isolé·e de façon continue. Du côté des garçons, sortir des canons de virilité semble toujours rédhibitoire et conduit à être affublé de l'étiquette de « pédé »⁵.

Dans un rapport de recherche paru au Québec en 2011⁶, Line Chamberland ainsi que d'autres chercheurs ont démontré que la proportion de jeunes qui rapportent avoir été la cible d'au moins un incident à caractère homophobe dans la présente année scolaire atteint 69 %. Ces mêmes chercheurs déclarent : « La violence homophobe est bel et bien présente

¹Frank Andriat, *Tabou*, *op.cit.*, p. 77

²Aleksandra Komandera, « Filles et garçons dans les romans pour adolescents de Frank Andriat et de Marta Fox » dans C. Connan-Pintado, G. Béhotéguy (dir.), *Être une fille, un garçon dans la littérature pour la jeunesse (2)*, Pessac, Presses Universitaires de Bordeaux, 2017, p. 185

³https://ressource.sos-homophobie.org/Rapport_LGBTIphobies_2021_interactif.pdf [consulté en ligne le 29/08/2021]

⁴Néologisme construit à partir de l'acronyme LGBTI et désignant les manifestations de rejet ou de haine à l'encontre des populations non hétérosexuelles et/ou non cisgenres binaires.

⁵https://ressource.sos-homophobie.org/Rapport_LGBTIphobies_2021_interactif.pdf, p. 103, [consulté en ligne le 29/08/2021], p. 103

⁶https://www.familleslgbt.org/documents/pdf/E_Chamberland.pdf [consulté en ligne le 29/08/2021]

dans les écoles secondaires du Québec et touche plus du tiers des élèves de 3^e et 5^e secondaire¹. » En ce qui concerne la Belgique, un article de la RTBF précise :

Dans son Baromètre de l'Enseignement², qui date de 2018, Unia note également recevoir « peu de signalements relatifs à des faits de discrimination liés à l'orientation sexuelle. Néanmoins, les différentes enquêtes révèlent de façon récurrente un vécu de discrimination dans le milieu de l'éducation par les personnes LGBT ». Les cas que reçoit Unia ont trait à des situations dans lesquelles l'élève est harcelé en raison de sa (prétendue) orientation sexuelle³.

Si les chiffres avancés par la Belgique ne sont pas aussi précis que les deux autres pays francophones, il est toutefois possible de noter un consensus global quant à la situation des jeunes homosexuels dans nos établissements scolaires francophones. Les rapports permettent ainsi de remettre en question l'image stéréotypée de l'éternel adolescent en crise puisque, comme l'explique Sylviane Arh, « la construction identitaire passe par la découverte de l'altérité ainsi que par l'affrontement nécessaire avec le réel : un réel non idéalisé, parfois sordide et violent⁴. » En effet, le prétexte de la crise adolescente est utilisé par certains protagonistes adultes, les parents notamment, pour expliquer le refus de leur enfant à adhérer au modèle social proposé. C'est par exemple le cas dans le roman français *Un papillon dans la peau*, lorsque le père d'Omar justifie le comportement de son fils : « “crise d'adolescence un peu violente”, disait mon père sur un ton apaisant. Il avait trouvé la formule rassurante, l'étiquette qui expliquait tout⁵. » C'est effectivement un moyen pour les parents de se rassurer sur les potentielles dérives de leur enfant : certes il agit étrangement mais n'est-ce pas la fameuse crise d'adolescence, passade mystérieuse et pratique puisque on y range toutes les incompréhensions du moment ? Ce malaise, attribué à la crise d'adolescence, se ressent également chez les personnages les plus âgés de notre corpus, preuve que ce n'est donc pas une sensation éphémère liée à une tranche d'âge. En effet, Benoît, protagoniste du roman français *L'étranger de la famille*, a 26 ans, il est un homosexuel épanoui, vit en couple avec David et se définit comme « un homosexuel libéré (ou presque)⁶. » Pourtant, après plusieurs années de relation, il redoute toujours d'évoquer son histoire d'amour à sa famille. Alors qu'il retourne au domicile

¹https://www.familleslgbt.org/documents/pdf/E_Chamberland.pdf [consulté en ligne le 29/08/2021], p.7

² https://www.unia.be/files/Documenten/Publicaties_docs/1210_UNIA_Barometer_2017_-_FR_AS.pdf [consulté en ligne le 29/08/2021]

³A.M et J.I, « Lutte contre l'homophobie à l'école (et ailleurs) : il faut commencer dès le plus jeune âge » dans *rtbf.be*, 2021, en ligne, https://www.rtbf.be/info/societe/detail_lutte-contre-l-homophobie-a-l-ecole-et-ailleurs-il-faut-commencer-des-le-plus-jeune-age?id=10715096 [consulté le 29/08/2021]

⁴Sylviane Arh, « Idéologie(s) et valeurs dans les romans pour la jeunesse prescrits au 15/16 ans » dans G. Béhotéguy, C. Connan-Pintado et G. Plissonneau (dir.), *Idéologie(s) et roman pour la jeunesse au XXI^e siècle*, op.cit., p. 314

⁵Virginie Lou, *Un papillon dans la peau*, op.cit., p. 30

⁶Olivier Lebleu, *L'étranger de la famille*, op.cit., p. 11

parental pour l'anniversaire de son père, ses pensées sont concentrées sur l'ébranlement qu'il ressent à chaque retour dans le cercle familial :

Ce voyage retour l'emplit toujours d'une angoisse glacée. [...] Il se cogne contre un mur immuable, s'englué dans le déjà-vécu. C'est comme relancer les dés et tomber en même temps sur Retour à la case Départ et Prison. C'est comme si rien n'avait et ne pourrait rien changer¹.

Benoît verbalise ici ce qui l'empêche d'être un homosexuel totalement épanoui. Le secret de sa relation le plonge à chaque retour en famille dans un sentiment de déjà-vu, un retour à ses conflits d'adolescent. Il a l'impression de devoir jouer à un jeu dans lequel il se compose un rôle qui ne lui apporte rien de divertissant ; au contraire c'est à chaque voyage plus difficile. Pour autant, malgré une forte quantité de questionnements sur la construction identitaire des adolescents homosexuels de notre corpus, il est également possible de remarquer qu'une lueur d'espoir naît chez la majorité d'entre eux. Une fois l'incompréhension et les peurs mises de côté, il est envisageable d'imaginer un avenir moins sombre. Pour cela, nous avons remarqué la présence d'un processus compensatoire, mis en place par ces adolescents au vécu difficile. En effet, la difficulté des situations qu'ils rencontrent les poussent à devenir rapidement plus matures qu'ils ne devraient l'être. C'est ce que rappelle Philippe Hamon lorsqu'il explique que la référence à une crise témoigne en réalité « de la confrontation du personnage avec des normes, des tabous ou des interdits². » Le roman, grâce à ces personnages adolescents, devient alors porteur d'une remise en cause des codes établis dans nos sociétés. La fiction se voudrait alors déconstructrice de normes sociales.

Remise en question des codes établis

Dans son article sur les stéréotypes en littérature de jeunesse, Viviane Devrièsère écrit ceci : « Les stéréotypes d'un texte ne fonctionnent pas en système clos, mais établissent des liens avec une société qui les énonce et les partage avec ses membres³. » De ce fait, le personnage adolescent homosexuel, par son refus de répondre à la norme qui lui est imposée, brise les codes avec lesquels la société hétéronormée cherche à le brider. Faute d'être un parfait personnage, il devient toutefois un exemple d'une trajectoire possible pour les adolescents. La compréhension du personnage ainsi présentée

¹Olivier Lebleu, *L'étranger de la famille*, op.cit., p. 14

²Philippe Hamon, *Texte et idéologie*, Paris, Presses Universitaires de France, 1984, p. 38

³Viviane Devrièsère, « Stéréotypes et valeurs dans la littérature de jeunesse : L'exemple de *Trèfle d'or* de J.-F. Chabas » dans *Le français aujourd'hui*, 2017/2 N° 197, p. 88

peut être rapprochée de celle de Sophie, héroïne de la comtesse de Ségur, dont parle Nathalie Prince :

Sophie s'oppose à l'exemple : elle refuse et n'existe que par cette opposition. Par là, elle devient plus un personnage exemplaire qu'un exemple de personnage, forte d'une véritable épaisseur psychologique et d'une personnalité unique¹.

En effet, en s'opposant au standard de son époque et en se construisant un caractère remarquable, Sophie se démarque de ces deux amies Camille et Madeleine de Fleurville, des petites filles modèles qu'elle a du mal à imiter. Si cette comparaison est possible, n'est-elle alors pas vraie pour tous les personnages de la littérature de jeunesse que l'on considère comme « décalés » ? Comme par exemple Fifi Brindacier, héroïne suédoise, popularisée dans les années 1950 dans les pays francophones. Pour Derwell Queffelec, journaliste à France Culture, Fifi « tient tête aux adultes, aide les opprimés, ne suit pas les conventions². » Elle ne reproduit donc pas le modèle de la petite fille parfaite présentée en littérature de jeunesse à cette époque. En effet, le journaliste confirme : « elle fait un pied de nez au “Reste dans ta chambre, sois sage, sois gentille et souris” souvent assénées aux petites filles³. » Plus récemment, nous pouvons interroger la saga fantastique *Harry Potter*⁴ et notamment le personnage d'Hermione Granger. Mireille Baurens et Vincent Massart ont à ce titre questionné la place de l'héroïne dans les romans et ainsi relevé la mobilisation de « stéréotypes contradictoires, conflictuels, mais desquels émergent *in fine* une figure nouvelle qui s'affranchit des catégories hiérarchisées du masculin et du féminin⁵. » Selon les auteurs, la singularité du personnage d'Hermione tiendrait au fait qu'elle s'affranchisse et dépasse les stéréotypes de genre présent dans l'ensemble du roman. Ainsi, contrairement à « Spider Man, Lucky Luke ou les personnages de Tolkien, qui veulent restaurer un paradis perdu bouleversé, Hermione ne se satisfait pas seulement de sauver le monde, elle le transforme⁶. » De cette façon, ces figures qui renvoient à des valeurs positives témoignent d'une part de l'évolution de la place des minorités – ou des groupes sociaux traités comme tel – dans la société, mais aussi de l'importance de la présence de telles figures dans la littérature de jeunesse. Il en va de même pour le personnage homosexuel qui, n'agissant pas comme un lecteur attendrait qu'un

¹Nathalie Prince, *La littérature de jeunesse*, op.cit., p. 122

² Derwell Queffelec, « Fifi Brindacier, icône punk et féministe », France culture, 2021, <https://www.franceculture.fr/litterature/fifi-brindacier-icone-punk-et-feministe> [consulté le 16/11/2021]

³*Ibidem*.

⁴J. K. Rowling, *Harry Potter*, Londres, Bloomsbury Publishing, 1997 - 2007

⁵Mireille Baurens, Vincent Massart, « Hermione Granger : entre idéologie et utopie du genre ? Une identité qui s'invente. » dans G. Béhotéguy, C. Connan-Pintado et G. Plissonneau (dir.), *Idéologie(s) et roman pour la jeunesse au XXI^e siècle*, op.cit., p. 145

⁶*Ibid.*, p. 150

personnage adolescent agisse, permet la déconstruction de normes jusqu'ici intégrées comme légitimes. C'est justement pour cela qu'il devient un exemple de possible réalisation pour tout lecteur s'identifiant à cette nouvelle voie. En réalité, c'est dans le rejet plus ou moins conscient de ces standards que l'on peut relever une partie du mécanisme de construction de soi qui anime l'adolescent homosexuel. C'est ce que confirme Sylviane Arh :

L'ancrage réaliste de ces fictions ainsi que la figure stéréotypée de "l'adolescent en crise" peuvent certes encourager une lecture référentielle. Mais la dureté, voire la violence de certaines scènes maintiennent éveillée la conscience critique du lecteur¹.

C'est pourquoi, les questionnements d'apparence naïfs provenant du personnage homosexuel sont l'occasion pour l'auteur de mettre en place un certain nombre de réflexions sur l'homosexualité, sa perception et sa place dans la société. Le roman devient alors pourfendeur d'une nouvelle conduite à adopter afin de mettre un terme aux clichés sociétaux. Viviane Devrièsère revient notamment sur la présence de ce système de valeurs en littérature : « L'œuvre littéraire porte, parfois à son insu, les valeurs de la société dans laquelle elle est écrite – celles qui font consensus ou des valeurs nouvelles². » Elle complète plus loin : « La littérature de jeunesse offre de multiples situations où s'expriment des valeurs³. » À ce stade, il est donc intéressant d'étudier quelles sont ces valeurs nouvelles que l'on retrouve aujourd'hui dans les romans francophones de notre corpus. Notre analyse sera largement étayée par les réflexions de Vincent Jouve qui écrit notamment : « Il n'y a, pour un personnage, que trois façons de manifester des valeurs : sa vision du monde passe par ce qu'il pense, ce qu'il dit et ce qu'il fait⁴. »

Dans le roman québécois *Le secret de l'hippocampe* le personnage de Gaël expose dès le début de l'œuvre sa vision de la vie : « à son avis, la plupart des gens ont une vision beaucoup trop réductrice de la réalité. Du genre : "papa ours" plus "maman ourse" égale "bébé ours"⁵. » Tout en cherchant à se comprendre, l'adolescent essaie de comprendre le monde dans lequel il vit : Gaël a ainsi saisi que le modèle de famille qui domine nos sociétés occidentales est la famille hétérosexuelle et sa remarque signifie ainsi au lecteur qu'il est possible de dépasser cette représentation unique pour trouver d'autres modèles.

¹Sylviane Arh, « Idéologie(s) et valeurs dans les romans pour la jeunesse prescrits au 15/16 ans », *op.cit.*, p. 314

²Viviane Devrièsère, « Stéréotypes et valeurs dans la littérature de jeunesse : L'exemple de *Trèfle d'or* de J.-F. Chabas », *op.cit.*, p. 85

³*Ibidem.*

⁴Vincent Jouve, *La poétique des valeurs*, *op.cit.*, p. 35

⁵Gaétan Chagnon, *Le secret de l'hippocampe*, *op.cit.*, p. 27

Par cette simple affirmation Gaël remet en question la *doxa* hétérosexuelle, pour reprendre le terme de Lagabrielle, qui s'est installée dans les représentations de la famille dans les romans pour adolescents. Pour preuve, sur l'ensemble de notre corpus, nous ne relevons seulement que deux schémas de familles homoparentales. Toutes les autres constructions familiales se font donc selon un modèle hétérosexuel avec un père et une mère. Le roman français *Je ne veux pas qu'on sache*, est l'un de ces deux ouvrages présentant notamment la déconstruction de ce schéma familial hétérosexuel en donnant une place importante à l'homoparentalité. Le personnage homosexuel n'est pas ici l'adolescent mais l'adulte, le père plus précisément. Théo, neuf ans, fait face au divorce de ses parents et à l'annonce inattendue de l'homosexualité de son père qui s'est installé avec Seamus, son nouveau compagnon. Le roman rend compte du parcours du jeune héros dans l'acceptation de ce nouveau schéma familial. La première étape par laquelle passe le garçon est le refus d'accepter cette nouvelle notamment parce que le modèle présenté ne lui semble pas réaliste : « Gilles lui a dit qu'il avait rencontré quelqu'un. [...] ça ne peut être qu'une femme. Un homme, ça vit avec une femme, pas avec un autre homme¹. » À l'inverse, le discours de sa petite sœur va témoigner d'une innocence que Théo va imputer au jeune âge de sa sœur. Il regarde le dessin de « la nouvelle maison de papa » réalisé par Lola et se dit : « C'est bien deux hommes qu'elle a dessinés. [...] Cela semble si simple pour elle. Leur papa aime un homme, donc cet homme est son amoureux. Point final². » Les deux enfants ne perçoivent pas de la même façon cette nouvelle forme de famille, et donc de parentalité, qui s'impose à eux. Après une ellipse narrative d'un an et demi, l'acceptation du schéma familial reste la même, « Théo ne s'y est jamais fait³. » alors que « Lola n'a apparemment jamais eu de difficultés⁴. » Qu'est ce qui pourrait alors justifier cette différence de construction entre le frère et la sœur ? Diane Poulin-Dubois et Lisa Serbin ont étudié la construction des stéréotypes sexués chez le jeune enfant, elles expliquent notamment que les enfants se concentrent « sur certaines caractéristiques de leur environnement, ce qui leur permet de former des catégories et de pouvoir faire des généralisations sur les objets et les personnes⁵. » Théo et Lola ont vécu dans la même famille, toutefois le modèle qui leur est présenté, à un âge identique, n'est plus le même. Beaucoup plus tôt dans la vie de Lola, et donc dans son processus de construction des

¹Josette Chicheportiche, *Je ne veux pas qu'on sache*, *op.cit.*, pp. 56 - 57

²*Ibid.*, pp. 65 - 66

³*Ibid.*, p. 72

⁴*Ibid.*, p. 73

⁵Diane Poulin-Dubois, Lisa Serbin, « La connaissance des catégories de genre et des stéréotypes sexués chez le jeune enfant » dans *Enfance*, 2006/3 (Vol. 58), p. 283

conformités sociales, ses parents ont divorcé et la question de l'homoparentalité s'est posée. Théo a donc eu davantage de temps pour généraliser les catégories qui lui étaient présentées et ainsi construire les stéréotypes sociaux qui y sont associés. En effet, les deux auteures confirment :

Au fur et à mesure que les enfants prennent conscience qu'ils appartiennent à l'une de ces catégories sociales, cette catégorie, ainsi que les propriétés qui y sont attachées, deviennent l'objet de valorisation¹.

Théo est donc plus ancré dans la valorisation du schéma hétéroparental associé à une binarité amoureuse et un modèle hétéronormé que sa sœur Lola. Le récit apporte toutefois une donnée nouvelle : Gilles, le père, n'a pas obtenu la garde de ses enfants. Alice, la mère de Théo, endosse alors le rôle du personnage homophobe et opposé à cette nouvelle forme de parentalité. Elle devient véhémement lorsque Gilles lui demande de revoir les conditions de la garde partagée : « C'est hors de question ! rétorque Alice. Pas chez toi ! Je ne veux pas qu'ils rencontrent ton copain et qu'ils partagent quoi que ce soit avec lui² ! » Les raisons qui poussent Alice à refuser la garde à son mari sont claires : c'est le petit-ami qui pose problème et c'est à cause de lui que Gilles se voit refuser tout changement par son ex-femme. L'homosexualité du père de famille, et donc la nouvelle forme de parentalité que cela implique, n'est pas acceptée par la mère qui semble vouloir protéger ses enfants d'un mal puissant. Cette réaction maternelle conforte dans un premier temps l'attitude de Théo vis-à-vis de son père. Toutefois, rongé par l'incompréhension, la honte et une multitude de sentiments incompris, Théo craque et demande à partir vivre chez ses grands-parents. Il préfère s'éloigner et réfléchir à tout ce qu'il lui arrive, « pour souffler, se mettre momentanément hors-jeu³. ». Tous ces bouleversements ont alors le mérite d'ouvrir l'esprit de l'adolescent qui commence à imaginer de plus vastes possibilités :

Théo avait observé les autres familles. Il ne s'était pas demandé si, vus de l'extérieur, ils leur ressemblaient, Gilles Alice et Lui. Non, il s'était demandé quelle pouvait être leur vie à eux. Y avait-il d'autres parents divorcés, réconciliés le temps de retrouvailles avec l'un de leurs enfants ? Y avait-il d'autres pères qui avaient choisi de vivre avec un homme ? D'autres mères qui certains matins n'avaient pas la force de se lever⁴ ?

Ici la réflexion engagée par l'adolescent témoigne du chemin parcouru par le personnage depuis le début du roman. En effet, les interrogations suscitées par les différents schémas

¹Diane Poulin-Dubois, Lisa Serbin, « La connaissance des catégories de genre et des stéréotypes sexués chez le jeune enfant » dans *Enfance*, 2006/3 (Vol. 58), p. 283

²Josette Chicheportiche, *Je ne veux pas qu'on sache, op.cit.*, p. 98

³*Ibid.*, p. 113

⁴*Ibid.*, p 104

familiaux possibles contraste avec l'idée d'un modèle familial hétérosexuel unique du début du roman. Théo va même aller jusqu'à déconstruire le caractère inaltérable de la figure du parent en intégrant l'idée que les parents peuvent montrer des signes de faiblesse. De cette manière, le champs des possibles va s'élargir pour Théo, qui va finir par s'interroger sur sa propre sexualité : « Comme mon père vit avec un homme maintenant et qu'avant il vivait avec ma mère, comment voulez-vous que je sache si je dois sortir avec une fille ou avec un garçon¹ ? » L'éventail de schémas qui se présentent à Théo est désormais plus large que celui qu'il a pu connaître étant plus jeune, au début du roman. L'évolution notée chez le personnage principal montre que ces idées ne sont pas nécessairement arrêtées par rapport aux stéréotypes qu'il avait sur l'homosexualité au début du roman. Cela témoigne d'un cheminement positif dans lequel Théo est arrivé à se détacher des stéréotypes sociaux notamment car les comportements qu'il considère approprié à son sexe ont évolués grâce aux agissements de ses parents. Ainsi, Viviane Devrièsère reprend les réflexions de Vincent Jouve pour détailler l'importance de la construction textuelle d'une œuvre et son effet sur le lecteur :

Mais dans une œuvre littéraire, rappelle V. Jouve (2001), c'est aussi par la construction textuelle que s'appréhendent les valeurs. Le personnage, tout d'abord, est en mesure de leur donner toute leur importance. En effet, si elles sont désirables pour le personnage, elles peuvent le devenir pour le lecteur, dans le processus de participation et de distanciation que l'on observe dans le traitement du stéréotype².

Loin de choisir une représentation utopiste ou d'en faire une situation banale, Josette Chicheportiche questionne la place de l'enfant au sein de ces nouveaux modèles et permet de délivrer un message inclusif concernant l'homoparentalité. En effet, Théo, par son cheminement personnel vers l'acceptation de l'homosexualité de son père et du nouveau cadre de la famille homoparentale, fait entendre sa voix et occupe une place importante dans le récit. Le lecteur est ainsi en mesure de se créer de nouvelles références pour accroître le champ des possibles dans sa construction identitaire personnelle. Bien entendu, les questionnements adolescents interrogent d'autres versants sociaux et déconstruisent ainsi différentes catégories de stéréotypes. C'est notamment le cas pour le thème de la masculinité, étroitement lié à celui de la virilité. En effet, l'adolescent homosexuel est souvent moqué pour ce que les autres personnages perçoivent comme un trop-plein de féminité. L'attitude pointée du doigt ne correspondrait pas à celle d'un jeune

¹Josette Chicheportiche, *Je ne veux pas qu'on sache*, *op.cit.*, p. 144

²Viviane Devrièsère, « Stéréotypes et valeurs dans la littérature de jeunesse : L'exemple de *Trèfle d'or* de J.-F. Chabas », *art.cit.*, p. 91

homme dit normal. Si l'on s'intéresse aux travaux de R.W. Connell, il est important de retenir que « la masculinité est le produit d'un apprentissage social et qu'il est maintenant convenu de parler des masculinités au pluriel¹. » La sociologue australienne introduit ainsi le concept de masculinité hégémonique qui serait la représentation traditionnelle de la masculinité en puissance issue de l'imaginaire collectif. Cette représentation serait alors la norme attendue. Anne-Mario Dionne explique :

Ces principaux traits sont : l'expression et le contrôle du pouvoir et de la force physique, la réussite professionnelle, la hiérarchie familiale, le besoin de dépassement et l'hétérosexualité².

Paradoxalement, Connell démontre que ces critères de masculinité sont rarement atteints et qu'en réalité la masculinité hégémonique ne représente qu'un idéal culturel. C'est pourquoi, d'autres catégories de masculinités se mettent en place, hiérarchisant les valeurs de chacune en fonction du modèle de masculinité hégémonique. Ainsi, parmi toutes ces masculinités possibles, Connell note que « la masculinité est prédominante dans l'univers littéraire destiné aux adolescents, que ce soit en Europe (Brugeilles, Cromer et Cromer, 2002), [...] ou au Canada (Dionne, 2007; 2009)³. » Le constat est le suivant :

L'image des adolescents demeure sans contredit très traditionnelle. Pour ces héros, pas question de se montrer sensible ou d'afficher sa peur. Les moments de doute envers leurs propres capacités sont rares et passagers. [...] ces valeureux héros se distinguent davantage par la ruse, l'intelligence et le courage plutôt que par la force et les muscles. Il n'en demeure pas moins qu'ils n'ont pas le droit aux larmes⁴.

Nous faisons le même bilan de cette masculinité toxique dans les romans de notre corpus. Pour citer un exemple parmi d'autres, dans le roman français *Qui suis-je ?*, lorsque Myriam vient consoler Vincent, les autres garçons lancent : « Heureusement sa meilleure copine est là. Elle va la consoler et après, elles vont pouvoir aller faire du shopping⁵. » La peine ressentie par Vincent n'est pas un sentiment validé par les autres adolescents et le jeune homme se voit automatiquement féminisé et rabaissé parce que les émotions qu'ils ressentent vont à l'encontre des représentations de la masculinité hégémonique. Au-delà du mécanisme de l'homophobie, il est également possible de relever un relent de misogynie dans les propos des adolescents. En dégradant l'image de l'homosexuel, ils mettent

¹Anne-Marie Dionne, « Construire son identité de garçon : les représentations de la masculinité dans la littérature de jeunesse » dans *Service social*, n°58, p. 87

²*Ibid.*, pp. 87 - 88

³*Ibid.*, p. 89

⁴*Ibid.*, p. 93

⁵Thomas Gornet, *Qui suis-je ?*, *op.cit.*, p. 69

également à mal la vision de la femme et la réduit juste à une personne capable de dépenser de l'argent dans les magasins. L'occasion est donc donnée de questionner les normes sociales de masculinité et de féminité que certains adolescents souhaitent dépasser. Dans le roman français de Jérôme Lambert, *Tous les garçons et les filles*, Julien énumère tous les attraits dits classiques d'un garçon de quinze ans, qui pourtant ne l'intéressent pas :

Je n'ai pas envie d'aller espionner les filles après le couvre-feu ni de savoir qui pisse le plus loin. Je ne sais pas qui est gardien de but de l'équipe de France, je ne comprends rien à *Final Fantasy IV* et surtout, je trouve ça chiant. Je n'ai pas encore pris ma première cuite, je n'ai jamais couché avec une fille et je n'ai pas un seul disque de R'n'B¹.

Il conclut cette diatribe par ce constat : « Le pire, et c'est là que j'aggrave mon cas, c'est que rien de tout cela me manque. Je vis très bien sans, merci². » L'emploi du verbe « aggraver » démontre bien que Julien perçoit que son désintérêt pour toutes ces activités le place hors des limites de ce que devrait être un garçon de son âge. Toutefois, l'adolescent mentionne qu'il se porte très bien en vivant hors de ses limites et le commentaire mélioratif clôturant la citation encourage à repenser les frontières de la masculinité puisque Julien ne se sent pas moins homme à cause de son désintérêt pour toutes ces choses. L'image ainsi transmise de l'adolescent homosexuel est celle d'un garçon certes différent mais qui existe tout de même au sein d'un groupe social normé. Il serait alors intéressant que la littérature de jeunesse puisse présenter davantage de modèles tel que celui-ci afin de fixer ces représentations comme plausibles dans un large éventail social qui ne serait alors plus uniquement hétérocentré mais assurerait plutôt une profonde inclusivité. Ces représentations participeraient ainsi à déconstruire les schémas sociaux dominants. Dans le roman belge *La lune est à nous*, Max remet également en cause un vieux cliché : « Là, j'ai davantage envie de me soûler la gueule avec une bonne bouteille, tel un vrai mec. Si Olivia m'entendait, j'aurais droit à une claque rien que pour cette réflexion³. » Face à une situation compliquée, Maxence choisit de noyer son chagrin dans l'alcool plutôt que d'avoir la faiblesse de ressentir de la tristesse. Le recours à l'alcool est en effet éminemment masculin. Toutefois, dans le roman belge, le fait que Maxence mentionne son comportement comme stéréotypé permet d'en saisir la valeur artificielle et ainsi entamer une déconstruction. L'adolescent met à mal les stéréotypes qui font des hommes les brutes alcooliques et insensibles voulues par la société et

¹Jérôme Lambert, *Tous les garçons et les filles*, *op.cit.*, p. 48

²*Ibidem.*

³Cindy Van Wilder, *La lune est à nous*, *op.cit.*, p. 363

perpétuées par la littérature. Les personnages deviennent alors porte-parole d'une nouvelle ligne de conduite. Vincent Jouve explique comment le rapport du personnage aux principes et aux lois articule l'éthique d'un roman :

Le roman propose souvent une ligne de partage entre ceux qui respectent la norme sociale et ceux qui ne la respectent pas, entre ceux qui obéissent à leurs propres valeurs et ceux qui se soumettent à la *doxa*, entre ceux qui se réfèrent à une morale et ceux qui reconnaissent pour seule loi leurs propres désirs¹.

Finalement Sophie, Fifi et Hermione tout comme Maxence ou Julien, nos héros homosexuels, se retrouvent de l'autre côté de cette ligne de partage mentionnée par Jouve. Par leur essence même de personnages adolescents homosexuels ils remettent en cause cette morale sociale qui fait pression pour imposer une *doxa*. Le roman *L'œil du maître*, de l'auteur français Bernard Souviraa franchit aussi cette ligne de partage et présente un personnage d'un nouveau genre. Martin, jeune adolescent mutique, se débat avec son homosexualité naissante. Madeleine, professeure de français, n'arrive pas à aider son jeune élève. Les douleurs de l'adolescent sont telles qu'il finira par se pendre dans le garage de son enseignante. C'est à ce moment que la limite entre *doxa* masculiniste et valeurs personnelles se trouve franchie :

Madeleine Pierrat trouve Martin Castel pendu dans son garage. [...] Madeleine n'a pas peur quand elle voit les deux jambes maigres de la speakerine, laquelle a passé, pour ce soir spécial, une paire neuve de bas noirs. Les jambes sont raides sous la robe blanche. [...] Si Madeleine n'a pas peur, au moment où ses phares éclairent le bas du corps du pendu, c'est qu'elle se dit qu'il est trop tard pour avoir peur².

La narration alterne entre l'utilisation du masculin et du féminin pour mentionner le jeune adolescent. En effet, comme Martin est apprêté d'une robe et de bas, le narrateur va utiliser le pronom personnel « elle » pour parler de l'adolescent lorsqu'il décrit sa tenue vestimentaire alors même que l'évocation du patronyme Martin renvoie à un prénom dit masculin. « Les deux jambes maigres de la speakerine » renvoie à l'obsession de Martin pour la télévision et les images des journaux télévisés. On retrouve finalement une prémonition de son suicide dans l'analyse que fait sa grand-mère de ce trop fort intérêt pour le petit écran et notamment des « speakerines immobiles et en tenue de soirée, comme des poupées derrière une vitre qui crieraient au secours en gardant le sourire³. » Dans la phrase suivante, le narrateur évoquera le « corps du pendu » en utilisant cette fois le masculin. Cette ambivalence démontre bien la frontière franchie d'une part par Martin

¹Vincent Jouve, *La poétique des valeurs*, op.cit., p. 24

²Bernard Souviraa, *L'œil du maître*, op.cit., pp. 168 – 169

³*Ibid.*, p. 51

qui n'a pu réaliser son identité non binaire qu'une fois la mort trouvée et d'autre part par Madeleine qui se voit apaisée par la mort du jeune adolescent qui signifie pour elle une vraie libération : « elle n'a pas froid, elle soulève la tête de Martin et dépose un baiser sur les lèvres mauves entrouvertes, le dernier baiser dure longtemps, entre eux, rien n'est froid¹. » Dès les débuts du roman Madeleine est effectivement obsédée par le jeune garçon ; lorsqu'elle quitte son garage pour aller en cours, ses pensées ne sont que pour Martin : « Sur la route Madeleine ne pense qu'à Martin, salle 804, celle d'où l'on peut voir le clocher de l'église Saint-Vincent [...] Elle ne pense qu'à lui, et à la vitre². » L'enseignante de quarante-huit ans réagit physiquement à ces élèves. Elle pense de Martin qu'il « ressemble à une vieille fille résignée, la peau crevassée par l'acné. [...] quelque chose en elle lutte contre un dégoût quand elle le regarde³. » C'est bien son corps qui réagit violemment à l'apparence de Martin, à tel point qu'elle est obligée de lutter contre ses ressentis. Quelques lignes plus loin, lorsque le nouvel élève entre dans la classe elle « frémit, elle ressent une tension dans l'anus, à cause du clocher pointu comme une arme ou d'autre chose⁴ » Le clocher revêt ici un double sens : d'un côté il est mentionné comme une arme potentiellement blessante et de l'autre il pourrait symboliser un phallus, cet « autre chose » qui vient faire frémir Madeleine à l'arrivée de Solaap. Le rapport entre l'enseignante et ses élèves paraît impulsif, dicté par ce que les adolescents lui inspirent et provoquent comme réactions en son for intérieur. Il reste que cette lascivité imprègne l'ensemble du roman, laissant libre cours aux fantasmes et à la frustration des personnages, autant adultes qu'adolescents. La relation que construisent alors Martin et Madeleine est baignée par ce plaisir ambiant. Martin reste mutique face à son enseignante mais communique avec elle à travers les poèmes qu'il lui rend à la place des devoirs demandés. Lors du second poème rendu, tout aussi énigmatique que le premier, Madeleine interpelle son élève pour connaître la raison de ses appels au secours déguisés. Elle ne peut s'empêcher de laisser place à ses fantasmes :

Elle regarde les hanches de Martin, elle a l'impression que ces derniers temps, les hanches de Martin se sont élargies, cependant que les fesses de Martin sont devenues plus amples, elle voudrait surtout ne pas le brusquer, elle a envie de le brusquer, couche-t-il déjà avec des mecs qui lui élargissent les hanches⁵ ?

Les sentiments ressentis par l'enseignante sont plus qu'étranges mais surtout totalement inappropriés pour une relation entre une enseignante et son élève. Ce roman choral

¹Bernard Souviraa, *L'œil du maître*, *op.cit.*, p. 173

²*Ibid.*, p. 13

³*Ibid.*, p. 17

⁴*Ibid.*, p. 18

⁵*Ibid.*, p. 85

cherche, semble-t-il, à travers la relation Martin/Madeleine notamment, à questionner la vision fantasmée des élèves par les professeurs mais aussi des professeurs par les élèves ; au travers de cet adolescent mystérieux que cherche à comprendre Madeleine, en tant que figure de professeure principale, elle va finalement se perdre elle-même. Lors d'un échange de regard dans lequel elle pense pouvoir déchiffrer les maux de son élève, elle se sent finalement analysée à son tour : « c'est lui, lui seul qui la démasque [...] Professeur principal. Intellectuelle et artiste. N'a jamais créé mais aurait pu. [...] Elle aurait pu être homosexuelle¹. » Le roman, complexe dans sa rédaction, laisse comprendre que Madeleine pourrait en effet être lesbienne sans pour autant affirmer cette information. L'enseignante pense que c'est pour cette raison que Martin se confie à elle. Malgré leur incompréhension mutuelle et durable, Madeleine accompagnera alors son jeune élève vers la pleine réalisation de son identité, une fois que celui-ci sera mort : « Madeleine ouvre son sac à main : - Je vais te maquiller, Martin². » L'acte de l'adolescent est ici socialement incompris notamment parce qu'il rompt avec les schémas sociaux existants. La réaction de l'enseignante est d'autant plus choquante. Pourtant les agissements de Martin sont soutenus par Madeleine et trouvent ainsi un écho nouveau auprès du lecteur. Jouve explique à ce propos que « le texte peut ainsi faire accepter, le temps d'une lecture, des valeurs non établies, voire déstabilisantes³. » C'est tout à fait le cas pour le roman de Souviraa qui bouscule toutes les valeurs sociales établies en termes de sexualité, allant de l'ondinisme, à la nécrophilie, en passant par l'obsession de Madeleine pour son anus, mentionné à plusieurs reprises dans l'ouvrage. Le temps de la lecture, « Ce roman choral nous plonge dans le maelström des non-dits, des fantasmes et des frustrations où la sexualité précipite adultes autant qu'adolescents⁴. » Il est en effet possible de questionner la vision de l'auteur. Quelle est la finalité de sa démarche ? Toutes les relations humaines développées dans le roman interpellent le lecteur : la relation de Martin et sa grand-mère qui frôle l'inceste et laisse entrevoir des histoires de meurtres, celle de Madeleine et Martin marquée par le mutisme de l'adolescent qui contraste avec l'obsession sexuelle de l'enseignante, mais aussi la relation entre Solap et Martin qui débute dans la bienveillance pour se terminer dans l'irrespect. La visée de l'auteur, appuyée d'un style alambiqué, paraît difficile à saisir et de nombreux questionnements restent en suspens à la lecture de ce roman. Le personnage de Madeleine, par exemple, interroge notamment sur les enjeux

¹Bernard Souviraa, *L'œil du maître*, op.cit., p.90

²*Ibid.*, p. 173

³Vincent Jouve, *La poétique des valeurs*, op.cit., p. 33

⁴Lionel Labosse, <http://www.altersexualite.com/spip.php?article80> [consulté le 24/11/2021]

de présenter une femme à ce point obnubilée par le sexe, partagée constamment entre réalité et fantasmagorie, qui pourrait alors signifier la volonté d'exposer un anti-modèle absolu. Ainsi, le récit véhicule des valeurs et il appartient donc à l'auteur de faire de ces valeurs des idées nouvelles qui viennent bousculer les codes sociaux déjà en place. Attention toutefois à la compréhension qui en est faite. En effet, le roman de Bernard Souviraa n'est probablement pas destiné à des lecteurs adolescents novices et la complexité de lecture ainsi que l'ambiance morbide qui s'en dégage nécessite une maturité certaine pour se lancer dans cette lecture.

Il est aussi intéressant de noter que d'autres personnages, outre l'adolescent homosexuel, ont conscience de ces codes sociaux et deviennent de précieux soutiens dans la lutte pour la déconstruction des schémas sociaux sur l'homosexualité. La compréhension qu'ils manifestent leur permet de soutenir le discours du personnage homosexuel. Il est possible d'opérer un focus sur le personnage de la meilleure amie, ou du moins de l'amie proche. C'est notamment le cas d'Elsa dans le roman belge *Tabou* qui tient le discours suivant :

Pour les homosexuels, c'est d'autant plus compliqué parce qu'ils sont minoritaires dans notre société. En plus du travail de construction intérieure, ils doivent faire le deuil de l'hétérosexualité et ce n'est pas facile. Dans l'univers hétéro qui les entoure, ils doivent trouver la force de s'affirmer homos, de s'afficher différents [...] Ceux qui dissimulent farouchement leur différence sexuelle se font du mal à eux-mêmes. Ceux qui l'affichent effrontément aussi parce qu'ils ne tiennent pas compte de la difficulté qu'ont les hétéros de les accepter tels qu'ils sont vraiment¹.

Par la teneur de son discours et la place qu'elle prend auprès de Philippe, Elsa est toute désignée comme étant une alliée. Dans la communauté homosexuelle, la position d'allié qualifie une personne généralement hétérosexuelle et cisgenre qui soutient les luttes LGBTQ+. Lisa a longuement écouté son oncle lui raconter les difficultés qu'il a dû surmonter en étant homosexuel, elle ne prétend pas avoir une compréhension innée de ces problématiques mais défend et soutient une cause qui lui semble injuste grâce à l'apprentissage qu'elle en a fait. L'auteur a choisi de renforcer la portée de ce discours en faisant alors appel à l'*ethos*, procédé expliqué par Vincent Jouve, et qui convainc notamment car « on croit ainsi d'autant plus facilement à un discours qu'on a confiance en celui qui le tient². » Depuis le début du roman, Lisa est elle-même un personnage de confiance pour le lecteur. Elle est bienveillante et sait écouter les autres, elle vient en aide aux personnages dans le besoin et sait exprimer clairement une opinion inclusive. La

¹Frank Andriat, *Tabou*, op.cit., pp. 122 - 123

²Vincent Jouve, *La poétique des valeurs*, op.cit., p. 64

teneur de son discours est donc validée d'office par le destinataire notamment parce que l'adolescente a pu échanger intelligemment avec un personnage légitime et concerné par ces questions, son oncle. De ce fait le discours destiné à Philippe dans le roman, agit bien au-delà de la simple conversation entre les deux adolescents. Dans le roman français *D'un trait de fusain* de Cathy Ytak, la jeune Mary tient également ce rôle. Toutefois son implication dans la lutte pour les droits de la communauté LGBTQ+ est un cran au-dessus de ce que peut faire Elsa dans le roman d'Andriat. L'action se déroule en 1992 et Mary participe à bousculer les codes de la société toute entière. Elle repousse ses propres limites pour aider la société à changer. Native d'une famille catholique pratiquante, elle remet en cause avant tout son éducation religieuse et patriarcale. Sa rencontre avec des hommes homosexuels séropositifs va également l'amener à combattre les fortes inégalités sociales de l'époque. Cette volonté de faire bouger les mœurs passe par un militantisme accru. Elle participe à un *die-in* à la mémoire de toutes les personnes mortes du Sida dans l'indifférence générale. Tous les vendredis, elle manifeste avec d'autres militants, devant le ministère de la Santé : « leur pancarte à la main, à l'heure du déjeuner, pour rappeler que l'inertie des uns cause la mort des autres et qu'il n'est pas question pour eux de baisser la garde¹. » L'investissement public de Mary lui permet d'acquérir le statut d'alliée. Les deux adolescentes n'agissent pas dans les mêmes sphères : la place d'Elsa se situant davantage dans un cercle intime et familial alors que Mary prend part publiquement aux débats sociaux ayant réellement eut lieu au début des années 1990. Elle devient ainsi une aide précieuse pour l'association *Act Up*, soucieuse de faire changer les mentalités de l'époque, notamment sur la question du Sida. La jeune femme invite donc à engager une réflexion sur les conventions sociales en vigueur dans la société française du début des années 1990 de la même manière qu'Elsa, dans le roman d'Andriat, tente de modifier la vision hétérocentrée de son entourage pour que chacun mesure la gravité du geste de Loïc. C'est aussi la place qu'occupe Olivia dans le roman belge *La lune est à nous*. Victime elle-même de grossophobie et de racisme, l'adolescente se place en fervente alliée de toutes les causes discriminées. Elle tient un compte Instagram, sous le pseudonyme de *Curvy Grace*, « Zéro complexe, 100 % mode et bien-être² ! » et fait aussi partie du Dépôt, un centre culturel et artistique où les mots d'ordre sont « féminisme », « diversité » et « multiculturalité ». Le quotidien de la jeune adolescente est donc un engagement permanent pour plusieurs causes qu'elle mène sur différents fronts. En ce qui concerne les luttes LGBTQ+, à plusieurs reprises elle tourne au ridicule les clichés sur la

¹Cathy Ytak, *D'un trait de fusain*, op.cit., p. 190

²Cindy Van Wilder, *La lune est à nous*, op.cit., p. 10

masculinité hégémonique. Lorsqu'Olivia va réaliser que son ami Max ne va pas bien, elle aura cette réflexion cynique : « Les garçons, ça ne souffre jamais, pas vrai ? Ça encaisse en silence, ça rend coup pour coup ensuite. Les bons vieux clichés¹. » La question est purement rhétorique et le ton volontairement cynique employé par l'adolescente accentue davantage l'irrationalité des propos. Elle en arrive à la même conclusion à savoir que cette vision de la masculinité est un stéréotype social. Sur les trois exemples mentionnés, il est intéressant de noter combien le cercle amical participe à la construction de soi. En effet, Emmanuelle Godeau dans un rapport sur une enquête internationale en milieu scolaire parle du « temps des copains² » qui selon elle est tout aussi primordial que le cadre familial : « le rôle et la place prise par ces derniers [les copains, ndlr] ont une grande importance dans le développement social du jeune adolescent³. » Et c'est en effet ce que nous constatons chez Max et Olivia mais aussi chez Philippe et Elsa ainsi que chez Mary et sa bande de copains. Ils s'entraident les uns et les autres et construisent leur identité notamment grâce à cette interchangeabilité mise en place dans le fonctionnement de leur amitié. C'est ce que confirme Emmanuelle Godeau :

Au sein du groupe affinitaire, le partage de normes, de valeurs et de modèles comportementaux lui fournit la base d'une identité sociale et culturelle, dans son processus d'acquisition d'indépendance⁴.

Le groupe social que forme « la bande de copains » permet alors à l'adolescent de construire les bases de sa propre personne en s'émancipant notamment du schéma familial qui paraît trop cadré la majorité du temps. Ce mécanisme est alors largement remarquable dans les romans constituant notre corpus, reflétant une fois encore l'aspect réel de cette littérature. Pour démontrer ces affirmations, les auteurs de l'article se sont référés aux données issues de l'enquête *Health Behaviour in School-aged Children* (HBSC)⁵. Cette enquête internationale, conduite tous les quatre ans, vise à appréhender la santé et le bien-être des adolescents âgés de 11, 13 et 15 ans. Selon cette enquête, il est intéressant de mentionner que les rapports entre pairs agissent positivement sur certaines thématiques en particulier :

Les interactions sociales dans le groupe peuvent être envisagées comme source d'enrichissement, d'apprentissage de compétences sociales, de partage d'affects

¹Cindy Van Wilder, *La lune est à nous*, *op.cit.*, p. 268

²Emmanuelle Godeau, Félix Navarro, Céline Vignes, « Une enquête internationale en milieu scolaire » dans *Enfances & Psy*, 2006/2 (n°31), p. 67

³*Ibidem.*

⁴*Ibidem.*

⁵Pour plus d'informations, voir <http://www.hbsc.org>

et d'informations, notamment en ce qui concerne les comportements à risques et la sexualité¹.

Ces espaces entre adolescents permettent ainsi de valoriser certains sujets considérés comme tabous en présence des adultes. Cela participe pleinement à la construction identitaire, qui est une composante commune aux romans de jeunesse francophones de notre corpus. Cette quête de soi indispensable permet à la fois au personnage adolescent de définir plus précisément qui il est mais aussi de déterminer de nouveaux codes sociaux qui peuvent être amenés à moderniser les sociétés. Comme le mentionne l'enquête HBSC, certaines thématiques sont envisagées plus facilement lorsque cela est fait entre pairs. Toutefois, il est également possible de remarquer que cet environnement adolescent, entre autres, peut favoriser le développement de mécanismes sociaux moins positifs pour le personnage homosexuel.

c. Mise en place de stéréotypes et présence de l'homophobie : une emprise sur le personnage homosexuel

Une thématique suscite l'unanimité : la création de stéréotypes et l'homophobie qui en découle. La quasi-totalité des auteurs, qu'ils soient français, belges ou québécois, abordent cette problématique dans les romans composant notre corpus. Comme le précise Didier Éribon, l'insulte, manifestation la plus courante de l'homophobie, fait automatiquement partie de la vie d'un homosexuel :

Au commencement, il y a l'injure. Celle que tout gay peut entendre à un moment ou à un autre de sa vie, et qui est le signe de sa vulnérabilité psychologique et sociale. "Sale pédé", "sale gouine", ne sont pas de simples mots lancés au passage. Ce sont des agressions verbales qui marquent la conscience².

Éribon ajoute même : « Un gay apprend sa différence sous la brûlure de l'injure et de ses effets [...] quelqu'un qui est l'objet des regards, des discours et qui est stigmatisé par ces regards et ces discours³. » Dans ce cas comment les auteurs ont-ils saisi cette réalité sociologique au mécanisme complexe qu'est l'homophobie ? À la lecture des romans apparaît la mise en place de nombreux stéréotypes, que cela soit la caricature du personnage homosexuel ou la construction de normes genrées sur l'amour, les modes de

¹Emmanuelle Goudeau, Félix Navarro, Céline Vignes, « Une enquête internationale en milieu scolaire », op.cit., p. 69

²Didier Éribon, *Réflexions sur la question gay*, op.cit., p. 25

³*Ibid.*, p. 26

vie, le couple, la sexualité. Cette conception entraîne des manifestations d'homophobie de la part de certains personnages du roman ou du personnage gay lui-même. Trois questions guident notre lecture : quelles sont donc les manifestations de ces stéréotypes dans les romans francophones étudiés ? Existe-t-il une figure du personnage homophobe ? Est-elle constante dans les trois pays ?

Le père : figure du mâle – du mal ? –, incarnation de la virilité

La figure du père occupe une place très importante dans ce schéma familial mis en scène dans la fiction romanesque. Les réactions prêtées à ce personnage masculin, une fois de plus, ne sont pas sans engendrer de nombreux clichés auxquels le jeune personnage homosexuel doit répondre dans une lutte permanente. L'image du patriarche véhiculée par les romans francophones de notre corpus présente le personnage comme un être animé par les stéréotypes de genre. C'est ce que confirme Yvonne Goga :

La famille en conflit apparaît d'habitude au sein d'une communauté patriarcale où le père, souvent désigné dans les articles par le terme de *pater familias*, concentre toute l'autorité et tout le pouvoir décisionnel. Ce modèle existentiel du père autoritaire, voire tyrannique, peut être observé et analysé dans plusieurs types de communautés. Le roman devient ainsi le théâtre des manifestations d'une relation œdipienne établie entre pères et fils¹.

Le père de famille se voit élevé au rang de *pater familias*, l'homme ayant le plus haut rang dans une maisonnée romaine et tous les droits sur les femmes, enfants et esclaves de cette maison. Dans ce schéma patriarcal, le personnage porte une attention particulière à ce que les codes de la masculinité soient respectés et il transmet ce savoir à son fils comme un bien précieux. C'est par exemple le cas du père de Ghislain qui aime parler à son fils « entre hommes² », en lui donnant une tape dans le dos, « geste paternel » et en lui expliquant comment il devra gérer sa future maison : « Parce que tu comprends, ce genre de travail, c'est masculin ! Les femmes, elles sont plus à l'aise que nous avec les casseroles, mais elles bitent rien à l'électricité³. » Le niveau de langue employé pour rapporter les paroles du père accentue la caricature des clichés véhiculés. En effet la familiarité du personnage doublée des idées qu'il transmet à son fils le classe dans une catégorie de personnage rustre aux idées d'un autre temps. Il en va de même pour les

¹Yvonne Goga, « Pères et mères dans la littérature contemporaine » dans *Acta fabula*, vol. 9, n°10, Ouvrages collectifs, 2008, <http://www.fabula.org/revue/document4644.php> [consultée le 04/05/2021]

²Raphaële Frier, *Mauvais Fils*, op.cit., p. 12

³*Ibidem*.

pères de Driss et Laurent, les deux amis, héros du roman belge *Double vengeance*. Ils vivent dans le même immeuble, entourés de plusieurs voisins, dont un couple homosexuel. Laurent décrit les réactions des figures paternelles face à ce couple ; d'abord le père de Driss : « Son père [celui de Driss] ne porte pas les homos dans son cœur et n'est pas heureux que Louis et Gabriel vivent dans le même immeuble que sa famille¹. » Ensuite il évoque les propos de son propre père :

Mon père n'aime pas « cette racaille homo » qui, selon lui, pollue l'âme des gens nets. Il se félicite de ne pas avoir de « sale pédé » dans sa famille et me gratifie d'un sourire vainqueur en affirmant être heureux d'avoir « un fils conforme »².

L'homosexualité, associée au nom péjoratif « racaille », devient une orientation sexuelle méprisée. Cette haine est justifiée par le père de Laurent selon l'argument de la contamination mentionnée plus haut. En effet, l'homosexualité flétrit ici l'essence même d'une personne, son âme, renvoyant aux conceptions religieuses de la damnation associée aux sodomites. C'est ce que confirme l'adjectif « sale » accolé à l'injure « pédé ». De la même manière que l'auteure française Raphaële Frier, Franck Andriat, auteur belge, associe le discours homophobe vulgaire de son roman à une classe populaire. Toutefois, Marie-Aude Murail prend le contre-pied de ce schéma dans son roman *Maité coiffure*. En effet, elle présente aux lecteurs une famille aisée, bourgeoise, où le père est chirurgien et la mère reste à la maison pour s'occuper des enfants. Cependant, ce niveau économique-social aisé n'empêche pas le père de Louis d'entrer dans les mêmes représentations que les pères de Driss, Laurent ou Ghislain. Il reproche à sa femme son éducation : « Je ne te reproche rien, Véra, mais tu l'élèves dans un cocon, ce gosse³. » En effet, il constate que « ses enfants se tenaient mal, leur mère ne savait pas les élever⁴. » Il refuse que son fils fréquente l'apprentie du salon de coiffure dans lequel il est en stage parce que « nous ne sommes pas du même milieu⁵ ». Les certitudes du père de famille l'amènent à tenir des propos homophobes sur les employés du salon de coiffure dans lequel travaille son fils : « Il regarda autour de lui, la moue dégoûtée. Il y avait l'homosexuel de service dans le fond de la boutique⁶ » Il est intéressant de comparer ce personnage à un autre père de famille d'un roman de notre corpus : il s'agit du père de Louis dans le roman français *Baisers cachés*. En effet, Bruno est également médecin, comme le personnage de Marie-Aude Murail, et père de deux enfants. Il veut faire de son fils aîné un champion de boxe.

¹Frank Andriat, *Double Vengeance*, op.cit., p. 20

²*Ibid.*, p. 64

³Marie-Aude Murail, *Maité Coiffure*, op.cit., p. 12

⁴*Ibid.*, p. 79

⁵*Ibid.*, p. 83

⁶*Ibid.*, p. 144

Bruno aide son fils à s'entraîner, il en est fier parce « que la boxe, c'est pour les vrais hommes¹. » La femme de Bruno est également chargée de l'éducation des enfants et tout comme son homologue de *Maité coiffure*, elle est selon son mari, à l'origine des problèmes de comportements de son fils : « C'est la faute de Corinne, elle voulait tellement avoir une fille² ! » Dans ces différentes situations, il est possible de constater que le niveau de langue diffère sans pour autant diminuer la violence des propos émis au sein de chaque famille. L'homophobie qui s'y exprime est la même pour tous ces pères, peu importe leur classe sociale. Toutefois, les mécanismes qui créent ces stigmates diffèrent notamment à cause de ces mêmes classes sociales. Gaël Klément fait le même constat : « Quels que soient leur milieu ou leur origine sociale, tous les homosexuels sont opprimés en tant qu'homosexuels. Mais les effets de cette oppression diffèrent selon la classe³. » Il confronte pour cela le vécu de deux auteurs issues de classes sociales différentes mais qui témoignent de leur vécu de l'homophobie : Édouard Louis issu d'un milieu populaire et Jean-Louis Bory né dans une classe favorisée. Concernant Édouard Louis, il remarque :

Un récit morose et désabusé du milieu social du personnage, une description crue de l'homophobie qui s'y exerce et de ses conséquences, de la façon dont elle façonne l'individu [...] Et cette homophobie est renforcée par la sensation d'être écrasé par ce qu'on appelle un déterminisme social, d'être enfermé dans cette condition de fils d'ouvrier qui devra à son tour aller travailler la nuit à l'usine. Le poids de la violence homophobe est augmenté par la violence sociale parce qu'il n'y a pas d'échappatoire⁴.

Ce constat correspond tout à fait avec ce que peut vivre le personnage de Ghislain, dont le père chômeur, envisage un avenir d'électricien pour son fils en décrochage scolaire : « Bon, me dit mon père. Tu seras pas ingénieur, on dirait... bah alors, c'est pas la fin du monde ! Regarde ton père, il est pas ingénieur non plus⁵ ! » Parfait exemple du déterminisme social évoqué par Gaël Klément. En ce qui concerne Jean-Louis Bory, il note :

Bory évoque avec lucidité la condition des homosexuels des classes aisées, notamment ceux qui gravitent dans les milieux littéraires et artistiques : ceux-ci sont tolérés – ils ne sont pas considérés comme égaux, mais leur existence est tolérée – parce qu'ils correspondent à l'image que la classe dominante veut bien donner de l'homosexualité : les artistes, les décorateurs d'intérieur et les

¹Jérôme Larcher, *Baisers cachés*, op.cit., p. 97

²*Ibid.*, p. 137

³Gaël Klément, « Homosexualité des bobos, homophobie des prolos ? Oppression, luttes et classes sociales », exposé pour l'université d'été du NPA, 2014, p. 3 <https://blogs.mediapart.fr/jean-marc-b/blog/180520/oppresion-luttes-et-classes-sociales-par-gael-klement> [consulté en ligne le 06/05/2021]

⁴*Ibid.* p. 5

⁵Raphaële Frier, *Mauvais Fils*, op.cit., p. 17

universitaires, des gens propres sur eux, qui ont un goût certain, qui représentent tout à la fois le raffinement et l'amusement¹.

Ce que souligne Gaël Klément c'est que les classes sociales aisées tolèrent l'homosexualité tant que celle-ci reste cantonnée à des représentations stéréotypées. Toutefois, et il ne faut pas penser le contraire, l'homophobie est malgré tout présente, mais les manœuvres pour y échapper sont différentes. En effet, lorsque dans le roman de Marie-Aude Murail, Louis annonce à son père qu'il veut être coiffeur, M. Feyrières réagit violemment et frappe son fils. Ébranlé par ce geste qu'il ne se pardonne pas, il trouve un moyen de racheter sa faute, à la hauteur de son aisance financière : « De son côté, monsieur Feyrières allait se mettre en quête d'une école de coiffure, la plus chère possible. Il avait hâte d'expié en payant². » Le confort de vie des Feyrières facilite certes l'émancipation du personnage en proie à l'homophobie familiale, toutefois cette aisance financière ne gomme pas pour autant les préjugés sociaux que l'on pourrait ordinairement associer à des milieux sociaux moins aisés. Il ne faut donc pas s'imaginer que l'homophobie est l'apanage des pauvres. Notre corpus nous permet de souligner qu'elle entre tout autant en jeu dans des familles populaires qu'aisées et que ce qui prédomine, c'est la violence qui en résulte. Il est également possible d'observer un second niveau d'analyse concernant cette même figure que représente le père dans les romans de jeunesse. Au-delà des stéréotypes que véhicule le personnage, on note l'établissement d'une relation particulière entre le père et le fils homosexuel qui entraîne dans la majorité des romans des réactions violentes, un ébranlement de la structure familiale et dans le pire des cas un rejet de la différence. Emmanuel Gratton confirme cette rupture dans la relation père/fils :

Les attitudes hors normes des fils suscitent parfois un certain rejet du père. En effet, l'homosexualité latente ou avérée encourage l'intolérance des pères, auxquels les fils ne parviennent pas à s'identifier. Il en résulterait alors une déception réciproque entre père et fils³.

Dans *Le faire ou mourir*, roman de l'auteure française Claire-Louise Marguier, l'annonce de l'homosexualité de Damien secoue toute la famille et le père endosse alors le rôle du patriarche sévère réprimant son fils. La fracture se crée dans la relation père/fils le père de Damien va alors marquer sa déception de manière violente. Il empêche Damien de voir Samy, le garçon dont il est tombé amoureux :

¹ Gaël Klément, « Homosexualité des bobos, homophobie des prolos ? Oppression, luttes et classes sociales », *art.cit.*, p. 5

² Marie-Aude Murail, *Maïté Coiffure*, *op.cit.*, p. 162

³ Emmanuel Gratton, « Quand la paternité s'égayé... » dans *Erès*, 2006/3 n° 173, p. 60, <https://www.cairn.info/revue-dialogue-2006-3-page-59.htm> [consulté en ligne le 06/06/2021]

Mon père a décrété qu'il était temps que j'arrête les dégâts, que Samy et sa bande étaient pas des gens pour moi, que j'étais devenu quelqu'un d'autre depuis que je traînais avec cette lopette sataniste et qu'il était toujours mon père¹.

La position de père de famille légitime donc la sanction qu'il impose à son fils. Ainsi plus le lecteur progresse dans le roman, plus la relation entre Damien et son père se dégrade. Il va lui confisquer son téléphone et récupère son fils tous les soirs à la sortie du collège afin que celui-ci ne puisse pas voir Samy à la sortie des cours. Dans un excès de rage, il vide la chambre de son fils de tous les objets qu'il juge inutiles. La relation est comparable à celle de Louis et de son père, Bruno, dans le roman *Baisers cachés*. En effet, Louis est le garçon inconnu sur la photographie qui circule sur les réseaux sociaux. Mais il n'assume pas son geste, en grande partie à cause du discours de son père que nous venons de mentionner. Bruno est tendu quand il s'agit de mentionner l'homosexualité et il donne des directives quant à la possible amitié entre Louis et Nathan : « Et toi Louis, garde tes distances avec ce garçon...² » Finalement Bruno et sa femme vont apprendre que leur fils consulte des sites pornographiques gays en consultant son historique internet. Bruno fulmine et s'exclame : « T'as pas envie d'avoir une famille ? Je veux dire, une famille normale ? Tu veux être malheureux, vivre dans la marge³ ? » L'adjectif « normale » renforce l'idée selon laquelle le seul modèle possible pour Bruno est le schéma hétérosexuel. Il va alors tenter de convaincre son fils qu'il n'est pas certain de ses sentiments, qu'il n'emprunte pas le bon chemin : « Tu sais pourquoi tu te sens perdu ? Parce qu'au fond tu es conscient que tu fais fausse route. C'est pas une fatalité. Te laisse pas envahir par toutes ces merdes qu'il y a dans ta tête⁴. » La situation est relativement similaire chez Claire-Louise Marguier lorsque le père de Damien va surprendre son fils et Samy dans la chambre, alors que les garçons s'apprêtent à faire l'amour. Il lance à son fils : « Putain, Dam, c'est fini, ces conneries ! T'es pas gay et tu le sais ! il a crié. Il se sert de toi, je t'avais interdit de le fréquenter ! Je crois que t'as pas bien compris les choses, Dam⁵. » La réaction provoquée par la situation marque le rejet de la nouvelle par le personnage du père, il est certain que son fils n'est pas homosexuel. Cette réaction du père de Damien appelle une analyse plus générale. En effet, il est remarquable chez les figures du père mentionnées jusqu'ici que le fils n'est jamais responsable. Il est influençable, c'est possible, voire très certainement pervers, mais en aucun cas il n'est

¹Claire-Louise Marguier, *le faire ou mourir*, op.cit., p. 21

²Jérôme Larcher, *Baisers cachés*, op.cit., p. 101

³*Ibid.*, p. 150

⁴*Ibid.*, p. 151

⁵Claire-Louise Marguier, *le faire ou mourir*, op.cit., p. 76

fautif. L'autre est le seul coupable dans cette relation transgressive. C'est l'autre qui est l'instigateur de toutes ces horreurs puisque nous venons de le voir dans les extraits précédents, il est impensable pour les pères que leurs fils soient gays. Ces sentiments n'émanent pas d'eux-mêmes, ce n'est pas en eux mais ce sont des idées qui leur ont été insufflées par une tierce personne, en l'occurrence le petit-ami. On le voit bien, pour Bruno, Louis doit garder ses distances de l'adolescent homosexuel. Ensuite, pour le père de Damien, son fils est innocent et manipulé par cette « lopette sataniste » de Samy. Ainsi, Emmanuel Gratton remarque une certaine constance dans l'incompréhension entre père et fils :

L'homosexualité interroge le lien filial [...] Sans que l'on puisse affirmer une spécificité de la relation des hommes gays à leur père, il apparaît une souffrance communicationnelle entre eux¹.

Cette remise en question de l'homosexualité marque sans conteste la difficulté de communication entre les deux parties. Cette idée est renforcée par la présence de cette même réaction chez d'autres personnages de père de famille. Ainsi le père de Benoît dans le roman *L'étranger de la famille* marque son incompréhension en lui demandant : « Euh... tu en es certain² ? » L'interjection associée aux points de suspension retranscrit parfaitement les doutes du père face à la nouvelle que vient de lui révéler son fils. Il finira par lui avouer : « je suis comme ta mère, Benoît, je peux accepter mais je ne peux pas comprendre³. » Le père de Nathan dans le roman *Baisers cachés* est face à une incompréhension similaire, il se questionne : « Pourquoi est-ce que je ressens un tel malaise⁴ ? » Lorsque Nathan lui avoue être amoureux du garçon qu'il embrasse sur la photographie, son père se voit rétorquer : « ce truc avec ce garçon, c'est pas sérieux... ça ne peut pas être sérieux⁵ ! » L'amourette homosexuelle revêt ici moins d'importance qu'une amourette hétérosexuelle. Léo, héros du roman *Je les entends nous suivre*, surprend également une conversation de ses parents dans laquelle son père n'hésite pas à affirmer : « ça leur passera, disait-il. C'est une amourette d'ados, ça ne veut rien dire⁶ ! » Le doute et la remise en question sont omniprésents dans la réaction des pères. Cette attitude est la réaction précise que n'attend pas tout homosexuel faisant son *coming out* devant ses parents. En effet à travers les doutes mentionnés, l'adolescent se dit qu'il est en train de « remettre en question toute une éducation, de décevoir certaines idées,

¹Emmanuel Gratton, « Quand la paternité s'égayé... », *op.cit.*, p. 61

²Olivier Lebleu, *L'étranger de la famille*, *op.cit.*, p. 46

³*Ibid.*, p. 49

⁴Jérôme Larcher, *Baisers cachés*, *op.cit.*, p. 49

⁵*Ibid.*, p. 81

⁶Florence Cadier, *Je les entends nous suivre*, *op.cit.*, p. 62

certaines attentes et certains espoirs¹. » Face à cette perte de repères, certains parents vont réagir de manière violente. Ainsi, le père de Ghislain, dont nous avons constaté l'étroitesse d'esprit quelques lignes plus haut, réagit violemment lorsqu'il apprend l'homosexualité de son fils. Il marque d'abord son dégoût : « Alors comme ça mon fils, c'est un pédé ? c'est vrai ces conneries² ? » puis il hurle sa rage : « Dégage ! Fous le camp. Je t'ai pas élevé comme ça³. » Ghislain se retrouve donc mis à la porte, dans les rues de Marseille. Cette situation est un pénible miroir de ce que vivent certains jeunes dans nos sociétés actuelles. La fondation française Le Refuge héberge et accompagne les jeunes LGBTQIA+ chassés de leur domicile familial parce qu'ils sont homosexuels. En 2019, l'association a réalisé 40 112 nuitées d'hébergement soit une nouvelle augmentation de près de 12% par rapport à 2018 et une seizième augmentation annuelle consécutive depuis la création du Refuge⁴. Dans la fiction, Bruno décide tout bonnement d'ignorer son fils et il demande au reste de la famille d'en faire de même :

Tu peux sortir, voir qui te veux... Mais c'est plus la peine de nous adresser la parole. Tu nous mens, tu nous traites comme si on était tes ennemis ? À partir de maintenant, nous on t'ignore, on ne te parle plus⁵...

Le traitement infligé à Louis par son père fait de l'adolescent un véritable étranger au sein de sa propre famille. Les restrictions sont levées laissant à Louis la possibilité de faire ce qu'il souhaite cependant la symbolique de la décision de Bruno est bien plus forte que n'importe quelle privation matérielle. Louis devient un fantôme dans la maison, sa mère et son petit-frère ont pour ordre de ne plus lui adresser la parole, il ne mange plus avec le reste de la famille, il ne participe plus au quotidien de la famille comme le remarque le petit-frère : « Normalement, le soir, avant d'aller au lit, je me brosse les dents avec mon grand-frère. Mais maintenant, c'est avec mon papa⁶. » Cette remarque de Théo laisserait presque penser que Louis est mort accentuant ainsi la violence du sort réservé au jeune adolescent homosexuel. La situation pousse Louis à fuir la maison où désormais tout le monde l'ignore ; ses déambulations nocturnes l'amènent sur les bords d'un pont duquel il compte sauter : « J'existe plus pour mes parents, c'est comme si j'étais de la merde, il me détestent⁷ ! » Finalement Nathan et son père arriveront à temps pour empêcher Louis de sauter mais lorsqu'il retournera chez ses parents, l'enfer recommencera. Bruno

¹Renaud Lagabrielle, *Représentations des homosexualités dans le roman français pour la jeunesse*, op.cit., p. 133

²Raphaële Frier, *Mauvais Fils*, op.cit., p. 41

³*Ibid.*, p. 43

⁴<https://www.le-refuge.org/wp-content/uploads/2020/11/essentiel-2019.pdf> [consulté le 06/05/2021]

⁵Florence Cadier, *Je les entends nous suivre*, op.cit., p. 167

⁶Jérôme Larcher, *Baisers cachés*, op.cit., p. 171

⁷Florence Cadier, *Je les entends nous suivre*, op.cit., p. 186

enfermera son fils dans sa chambre en prétextant : « C'est juste pour l'empêcher de refaire une connerie¹. » Finalement la mère de Louis trouvera le courage d'affronter son mari et amènera ses enfants loin de cet homme violent. Néanmoins, la réaction la plus violente revient au père de Jérôme dans le roman français *Un bruit sec et sonore*. Jérôme vient d'être blessé par balle et se réveille à l'hôpital. Il se souvient qu'on lui a tiré dessus, que ses parents ont pris la fuite en voiture avec lui, blessé, et que dans un virage la voiture a quitté la route. Ses parents sont morts sur le coup. Traumatisé, il essaie par tous les moyens de se souvenir qui lui a tiré dessus et pour quelle raison. Après plusieurs semaines de mal-être, de questionnements et d'angoisses, la vérité éclate aux yeux de Jérôme. Il était tombé amoureux d'un de ses amis, Sébastien, et s'apprêtait à lui révéler son amour dans une lettre d'anniversaire touchante. Malheureusement le père de Jérôme est tombé sur cette lettre :

Je me souviens... mon père hurlant, fou de rage... Parce qu'il avait lu ma carte d'anniversaire, que j'avais laissé traîner dans ma chambre. Bon sang, qu'est-ce qui t'a traversé la tête, Papa ? Ton fils ne pouvait pas être un petit pédé, hein ? Pas de ça dans la famille ! Alors c'était forcément Sébastien le responsable. Sébastien qui m'avait « perverti », Sébastien qui devait disparaître² !

Emporté par sa rage, le père de Jérôme va alors assassiner Sébastien. Nous remarquons qu'une fois de plus, c'est encore l'autre qui est coupable de perversion. Aux yeux de son père, Jérôme est innocent et Sébastien est le seul responsable. C'est d'ailleurs lui qui sera puni comme tel, puisqu'il sera tué par balle. Malheureusement, une balle va aussi toucher Jérôme lorsqu'il tentera de s'interposer entre son père fou de rage et le garçon qu'il aime. Il s'agit ici de la réaction la plus violente que nous ayons identifiée dans notre corpus. L'exceptionnalité de cette scène en fait un extrait peu représentatif de ce que peuvent vivre les adolescents dans leur quotidien. Toutefois, la violence du père à l'encontre de son fils pointe du doigt un aspect intéressant dans la représentation de personnage homosexuel, qu'il soit adolescent ou même plus âgé. En effet, cette haine met souvent en exergue des comportements ou des attitudes chez les personnages de fictions romanesques que l'on pourrait qualifier de stéréotypées.

¹Florence Cadier, *Je les entends nous suivre*, op.cit., p. 212

²Jean M. Firdion, *Un bruit sec et sonore*, op.cit., p. 201

L'un des premiers points qui peut poser difficulté à un auteur de jeunesse est la représentation du personnage homosexuel dans le roman. En effet, on sait depuis longtemps que ce que lise les enfants a une influence sur leur compréhension du monde et la construction de leur identité. C'est ce qu'explique Daniel Delbrassine en citant Susan Suleiman :

Dans une histoire d'apprentissage exemplaire, le sujet fictif qui "vit" l'histoire a sa contrepartie dans le sujet réel qui la lit. Si le protagoniste évolue vers une position euphorique, le lecteur est incité à le suivre dans la "bonne voie". Si le protagoniste finit mal, son échec sert également de leçon ou de preuve, mais cette fois à contrario : son destin permet au lecteur de voir la "mauvaise voie", sans la suivre¹.

Ce que l'on comprend alors c'est que l'adolescent lecteur va se construire une bonne ou une mauvaise vision des choses en fonction de la façon dont l'auteur va faire évoluer son sujet fictif. La difficulté dans la représentation du personnage homosexuel fictif tient alors à ce qu'il ne représente pas le choix de la « mauvaise voie » pour le lecteur. En effet, l'évocation de l'homosexualité ne devrait pas tomber dans une représentation stéréotypée répondant aux normes hétérosexuelles établies par la société. Malheureusement, comme l'explique Renaud Lagabrielle, l'imaginaire associé à la conception de l'homosexualité reste encore trop stigmatisant :

On constate dans le monde occidental contemporain une évolution des critères de masculinité, force est de constater que l'idée d'un « corps homosexuel » masculin spécifique demeure largement présente et partagée. Les homosexuels restent dans l'imaginaire collectif des êtres efféminés, efféminement qui se manifesterait notamment par des signes extérieurs tels que les vêtements, les gestes et la démarche ainsi que la voix. [...] Et cette non-conformité au modèle masculin hégémonique semble bien être le premier déclencheur de sanctions homophobes².

La représentation de l'homosexualité n'est que trop liée à la conception que se fait la société et comme l'explique Lagabrielle, les homosexuels sont encore perçus comme non-conformes au modèle de la masculinité en vigueur dans nos sociétés francophones. Ceci entraîne alors des représentations stéréotypées du personnage homosexuel au sein de notre corpus. C'est notamment le cas de l'auteure française Marie-Aude Murail. Dans son roman *Oh, boy!* elle présente un personnage homosexuel caricatural aux attributs

¹Daniel Delbrassine, *Le roman pour adolescents aujourd'hui ; écriture, thématique et réception*, op.cit., p. 368

²Renaud Lagabrielle, *Représentations des homosexualités dans le roman français pour la jeunesse*, op.cit., pp. 85 - 86

physiques considérés comme douteux parce que hors normes : « la juge enregistra quelques détails un peu dérangement : la boucle d'oreille, le bronzage impeccable à la mi-décembre et les mèches décolorées¹. » Ces signes distinctifs sont présentés comme « dérangement » parce que normalement associés à un personnage féminin. Or, ici, ils sont utilisés pour décrire Barthélémy, un jeune homme gay qui pourrait devenir tuteur de ses demi frères et sœurs orphelins mais dont l'intégrité est remise en question à cause de son homosexualité : « Mais enfin, c'est ridicule ! explosa Josiane, que la scène exaspérait. "En bon père de famille" ! Vous voyez bien que Bart est hom²... » La juge chargée d'attribuer la tutelle coupera Josiane, demi-sœur de Barthélémy, avant que celle-ci n'émette un jugement stigmatisant. Elle ira même jusqu'à lancer à la juge : « Parce que enfin c'est un pédé qui ramasse ses "conquêtes" dans les boîtes de nuit ! Vous imaginez le modèle que c'est pour des enfants³ ? » Le modèle mentionné par Josiane fait du personnage homosexuel un noctambule dépravé à l'appétit sexuel insatiable. Cette représentation participe à la construction stéréotypée du personnage homosexuel tout en étant aussi le reflet de ce que la grande majorité de la société pense des homosexuels. C'est dans la fiction la représentation du serpent Ouroboros symbolisant un cycle d'évolution refermé sur lui-même. Les préjugés sociaux nourrissent l'écriture des auteurs qui à leur tour alimentent les discours stéréotypés de la société. Ainsi le protagoniste, Bart, entre en exacte opposition avec le personnage hétérosexuel, présenté comme tout ce qu'il y a de plus normal. De cette manière, Barthélémy devient pour le lecteur le choix de la mauvaise voie puisque tout le discours construit autour du personnage est connoté de façon négative. Renaud Lagabrielle fournit une critique intéressante de l'entrée choisie par l'auteure pour présenter son personnage :

Si le récit permet à ce sympathique personnage de dévoiler au cours du roman une responsabilité inattendue et une image de soi positive, le grand nombre de descriptions connotées négativement laisse quelque peu sceptique quant aux stratégies de l'instance narrative, qui semble enfermée dans des schémas encore rigides⁴.

Cette analyse est également applicable à Philippe, appelé aussi Fifi, autre personnage homosexuel de Marie-Aude Murail qui apparaît dans le roman *Maité coiffure*. En effet, le protagoniste possède les mêmes caractéristiques physiques que Bart et les deux hommes se ressemblent fortement : « Il parlait très poliment, avec pleins de petits gestes

¹Marie-Aude Murail, *Oh, boy !*, Paris, École des loisirs, 2015 (2^{ème} ed.), p. 34

²*Ibid.*, p. 37

³*Ibid.*, p. 57

⁴Renaud Lagabrielle, *Représentations des homosexualités dans le roman français pour la jeunesse*, op.cit., p. 90

déliçats. [...] Fifi n'était pas très beau et essayait de masquer sous du fond de teint une acné des plus pénibles¹. » Il est également sympathique et Louis, jeune apprenti au salon de coiffure, va progressivement lui accorder toute sa confiance jusqu'à faire de lui son associé. Toutefois, les regards posés sur lui font encore états de ces schémas rigides mentionnés par Lagabrielle. En effet, la patronne du salon n'hésite pas à porter un jugement normatif sur son employé : « Non mais vraiment, Philippe, par moments, on se demande... Elle allait ajouter : “si vous êtes normal” puis y renonça dans un soupir². » Autre exemple, lorsque Fifi danse un tango au milieu du salon de coiffure, Louis ne sait où regarder pour éviter « ce spectacle ridicule³ ». Le personnage de Fifi est donc présenté par l'instance narrative comme un archétype du coiffeur homosexuel, représentation inconsciemment intégrée par l'auteure comme l'illustration d'un système caricatural qui pour Didier Éribon « exprime l'infériorité assignée à l'homosexualité dans la société et perpétue les structures mentales qui fondent cette infériorité⁴. » On retrouve la même dynamique dans le roman *Vue sur crime*, de l'auteure française Sarah Cohen-Scali. Pascal, 19 ans, sort de prison après deux ans d'enfermement. Il trouve un emploi de réinsertion dans le rayon boucherie d'une grande surface, aux côtés de Gabriel, un homosexuel assumé : « Les cheveux décolorés, une pointe de rimmel sur les cils⁵. » Ici encore, le portrait de Gabriel, dépeint par Pascal renvoie à une description clichée où l'on oppose l'hétérosexualité masculine et virile à l'homosexualité féminine et faible : « Mon nouveau chef est homosexuel. Il ne manquait plus que ça. [...] en tant que bon ours qui se respecte, j'aurai plutôt tendance à rechercher la femelle en période de rut⁶. » La caricature de l'homosexualité est d'autant plus dérisoire que l'auteur la confronte à une hétérosexualité tout aussi caricaturale où l'homme est si viril qu'il en devient bestial et sauvage. En outre le maquillage et la décoloration des cheveux deviennent des éléments récurrents dans la description des personnages homosexuels adultes. Ce sont deux préoccupations historiquement féminines : prendre soin de sa chevelure et se repoudrer le nez pour séduire les hommes. Ces attributs culturels de la féminité qui tendent à une féminisation des homosexuels sont analysés par Didier Éribon :

Au moment de l'affaire Eulenberg en Allemagne⁷ au début du siècle dernier, comment le ressort de l' "humour" consistait invariablement à affubler des

¹Marie-Aude Murail, *Maïté Coiffure*, *op.cit.*, p. 23

²*Ibid.*, p. 32

³*Ibid.*, p. 49

⁴Didier Éribon, *Réflexions sur la question gay*, *op.cit.*, pp. 110 - 111

⁵Sarah Cohen-Scali, *Vue sur crime*, Paris, Flammarion, 2000, p. 26

⁶*Ibid.*, p. 27

⁷Scandale qui secoua le deuxième Reich de 1907 à 1909 à la suite d'une campagne de presse contre l'entourage présumé homosexuel de l'empereur Guillaume II et les procès qui s'ensuivirent.

militaires d'un sac à main ou d'un mouchoir de dentelle, provoquant un effet de contraste entre la masculinité attendue du soldat et l'efféminement supposé de l'homosexuel¹.

Le contraste mentionné par Éribon est aussi le même pour le personnage de Gabriel, un boucher homosexuel qui s'avère être en réalité un policier infiltré et qui témoigne de la difficulté de pratiquer un métier considéré comme masculin lorsque l'on est homosexuel et donc considéré comme efféminé : « Tu crois qu'on m'estime ici ? c'est mon grade qu'on respecte, rien de plus. [...] Obéir à un homo, tu peux pas savoir à quel point ça les tourmente, tous. Un flic homo². » Gabriel mentionne le tourment que ressentent ses collègues qui ont des difficultés à exercer leur métier uniquement parce qu'ils n'arrivent pas à dépasser les stéréotypes associés d'une part à une sexualité et d'autre part à une profession. Ces préoccupations sont bel et bien d'actualité comme nous le rappelle cette interview d'un policier homosexuel français dans le magazine français *Têtu* :

Un collègue avait eu le malheur de faire la *Pride*³. Deux jours après, il a retrouvé son placard peint en rose avec des lettres de menaces de mort écrites par d'autres collègues⁴.

Même si le policier concerné parle d'ouverture d'esprit de plus en plus présente au sein de la police française, il mentionne aussi les difficultés rencontrées tout au long de sa carrière et le fait que nombre de ses collègues ne souhaitent pas être reconnus comme homosexuels par leur hiérarchie. L'auteur belge Frank Andriat utilise un schéma similaire lorsqu'il présente un couple d'homosexuel, personnages de son roman *Double vengeance*. Louis et Gabriel sont un jeune couple et vivent dans le même immeuble que Laurent, 17 ans. Louis drague ouvertement Laurent, qui n'assume pas encore ses sentiments homosexuels, un jour l'adolescent se défend : « Plusieurs fois je l'ai menacé d'en parler à Gabriel. Il souriait. Un jour, il m'a dit : "Gabriel, elle m'écoute, c'est moi, l'homme⁵ !" » L'auteur rend ici compte d'une vision sociale et culturelle stéréotypée de ce que peut être un couple homosexuel, à savoir la répartition entre les rôles « actif » et « passif », réponse à la question caricaturale : « Qui fait l'homme ? Qui fait la femme ? ». De plus, en féminisant son compagnon, le personnage le rabaisse - le statut de femme

¹Didier Éribon, *Réflexions sur la question gay*, op.cit., p. 111

²Sarah Cohen-Scali, *Vue sur crime*, op.cit., p. 138

³Terme désignant la marche des fiertés. La dénomination *Gay Pride* est aujourd'hui désuète car elle est considérée comme n'étant pas assez inclusive. On lui préfère l'anglicisme *pride* ou marche des fiertés (pour les francophones)

⁴Timothée de Rauglaudre, « Policier et gay, voilà comment j'ai fait mon coming out » dans *Têtu*, 2019, <https://tetu.com/2019/12/20/policier-et-gay-voila-comment-jai-fait-mon-coming-out/> [consulté en ligne le 03/11/2021]

⁵Frank Andriat, *Double Vengeance*, op.cit., p. 158

étant considéré de moindre valeur -, tandis qu'il se valorise en s'attribuant une virilité dominante. Didier Éribon analyse cette représentation des rôles : « un homme actif, jouant le rôle “dominant” et réellement “masculin”, avec un faux homme-vraie femme, jouant le rôle passif, dominé et féminin¹. » Le rôle adopté dans le couple homosexuel définirait donc la reconnaissance sociale de l'individu et ferait de Louis non pas un homosexuel mais un homme parce que sexuellement actif et dominant. Inversement, la société reconnaîtrait Gabriel comme homosexuel parce que passif et donc efféminé et soumis. La féminisation du personnage homosexuel revêt donc un caractère péjoratif dans les romans de notre corpus ; notamment car l'homosexuel renonce à sa virilité et devient donc la cible de moqueries et d'injures qui répondent une fois de plus aux schémas hétéronormés.

Ce procédé de féminisation du personnage homosexuel se manifestant dans l'insulte est une pratique que l'on retrouve chez de nombreux auteurs. Ainsi, Vincent se fait traiter de « femmelette² » par l'un de ses camarades dans le roman de Thomas Gornet, *Qui suis-je ?* Ce même camarade qui va s'en prendre à un autre élève gêné de se changer dans les vestiaires communs : « Alors, ma poulette, tu veux pas qu'on voie ta culotte³ ? » Le roman français *Je les entends nous suivre* commence également par des insultes féminisant les personnages principaux que l'on traite de « salopes⁴ » et à qui l'on souhaite montrer « c'que c'est qu'des vrais mecs⁵. » Cette remarque de la part des agresseurs sous-entend que le personnage homosexuel ne serait donc pas un homme. Puisqu'il existe de « vrais » hommes, il en existe aussi des « faux » et c'est à cette catégorie que sont rabaissés les personnages de *Je les entends nous suivre*. L'imaginaire du personnage homosexuel, qu'il soit adulte ou adolescent, est donc saturé par ces représentations péjoratives et insultes féminisantes comme le confirme Philippe Clermont : « Ainsi, la femme et l'homosexuel masculin se rejoignent en tant que figures sociales du dominé, voilà qui n'est pas neuf⁶. » Toutefois, l'indignation et l'exaspération dont vont faire preuve certains personnages témoignent de la volonté de se libérer de ces carcans. On peut alors estimer qu'à ce moment l'auteur entre dans une dénonciation de ces représentations grâce aux prises de parole de son personnage. Dans les deux romans

¹Didier Éribon, *Réflexions sur la question gay*, op.cit., p. 145

²Thomas Gornet, *Qui suis-je ?*, op.cit., p. 10

³*Ibid.*, p. 40

⁴Florence Cadier, *Je les entends nous suivre*, op.cit., p. 5

⁵*Ibid.*, p. 5

⁶Philippe Clermont, « Identités de sexe, identités de genre : le roman pour adolescent-e-s est-il engagé ? » dans Britta Benert et Philippe Clermont (eds.), *Contre l'innocence. Esthétique de l'engagement en littérature de jeunesse*, op.cit., p. 235

d'Olivier Lebleu les personnages interviennent dans ce sens : ils saisissent l'ensemble des préjugés dont ils sont victimes pour les remettre en question. Dans le roman *Passer la nuit*, Étienne, la vingtaine, n'hésite pas à hausser le ton face à la vieille dame qui l'accueille et qui le questionne sur son choix d'être homosexuel :

Écoutez... Ce genre de cliché me met tellement en rage. Cette soi-disant possibilité de choisir, c'est le meilleur argument des homophobes. Ça les arrange de penser qu'on est comme ça parce qu'on le veut bien. Ça justifie tout, les insultes et les coups¹.

La perception de l'homosexualité de Suzanne, 73 ans, témoigne d'un rapport de force entre les deux protagonistes. En manifestant sa protestation, Étienne remet en cause la perception du monde et les représentations socialement légitimées. Finalement le jeune homme est dans une position de « dominé, celui qui est défini, pensé et parlé par le langage de l'autre et/ou celui qui ne parvient pas à imposer la perception qu'il a de lui-même². » C'est le même mécanisme que l'on constate dans le second roman de Lebleu, *L'étranger de la famille*. À l'occasion de l'anniversaire de son père, Benoît rentre passer le week-end en famille. David lui pose un ultimatum, il doit avouer leur relation et son homosexualité à sa famille sans quoi il le quittera. Benoît décide alors de tout avouer à ses parents, ainsi qu'à ses frères et sœurs. Dans cette famille, proche des Pouillan du roman d'Yves Navarre *Le jardin d'acclimatation*, les clichés sont ancrés depuis des années dans les comportements de la fratrie. Ainsi Benoît interpelle son frère cadet :

Tu ne t'es jamais demandé pourquoi tu voulais une carabine pour Noël dès que je commandais une boîte de feutres, pourquoi tu sortais les allumettes dès que j'ouvrais un livre, pourquoi tu exigeais une Trial quand on m'offrait un scooter ? Dès que je montre un peu de sensibilité, tu te sens obligé de régresser en brute épaisse³.

Une fois encore, le schéma familial en place oppose l'hétérosexualité masculine à l'homosexualité féminisée. L'homosexualité du fils est verbalisée comme étant un « problème », heureusement la solution proposée par Odile, la mère, est « de notoriété publique⁴ ». Elle l'explique à Benoît : « ce genre de problème chez un garçon provient souvent d'un manque de relationnel avec son père⁵. » La mère invoque ici le discours psychanalytique et notamment l'étude de la relation père/fils dans un complexe d'œdipe inversé. Cette scène atteste de la prégnance des discours normatifs sociaux sur les perceptions de l'homosexualité et inscrit le discours de la mère dans un désir de

¹Olivier Lebleu, *Passer la nuit*, op.cit., p. 88

²Didier Éribon, *Réflexions sur la question gay*, op.cit., p. 117

³Olivier Lebleu, *L'étranger de la famille*, op.cit., p. 52

⁴*Ibidem*.

⁵*Ibid.*, p. 89

rationalisation des faits. Cette construction négative du personnage homosexuel, en adéquation avec les représentations sociales, entraîne inévitablement des comportements homophobes allant de l'insulte à l'agression physique. Ces agissements ont été retranscrits dans les romans par les auteurs de jeunesse et offrent aux jeunes lecteurs une image difficile mais réaliste de ce que peut être la vie d'un jeune homosexuel dans nos sociétés francophones. Il est possible de penser que ces schémas sont cristallisés par les auteurs de jeunesse qui à leur tour cautionnent et consolident ces représentations à travers leurs romans. En effet, la mention de ces stéréotypes et l'emploi de ces insultes entretiennent l'image d'une binarité homme/femme hétérocentrée qui est aux antipodes avec la réalité de l'identité homosexuelle. Renaud Lagabrielle apporte une réponse intéressante à la question que l'on peut alors se poser : Quel est l'intérêt de présenter de tels schémas ?

De telles descriptions ne seraient pas dérangeantes – elles correspondent à un certain nombre d'homosexuels et témoignent de la diversité des masculinités – si elles n'étaient pas considérées par presque l'ensemble des personnages de roman comme, justement, « dérangeantes »¹.

L'accompagnement des lecteurs dans la compréhension d'eux-mêmes et de la société peut donc être prise en charge par la littérature de jeunesse. Toutefois, les images stéréotypées rendues par les auteurs laissent à penser que ce développement ne se fait pas dans les meilleures conditions et que les schémas présentés aux adolescents perpétuent ces idées machistes et hétéronormées. Philippe Clermont apporte une réponse à l'enjeu de camper des situations réalistes :

Le fait que ces situations soient mises en évidence dans des dialogues ou la narration indique déjà en soi que ce qui est remarqué pose problème, au moins au héros ou à l'héroïne du récit. On peut imaginer que pour le lecteur/la lectrice cela puisse déjà fonctionner comme un signal de remise en question d'un quotidien qui sinon allait/irait de soi².

La présence de ces situations, malgré leur caractère stéréotypé, démontre bien que le personnage, et donc l'auteur, les note comme remarquable et pointe déjà du doigt un dysfonctionnement notable. Ces éléments, telle une toile de fond, constituent une amorce aux réflexions du personnage sur son identité, ses choix, la société. Dans cet arrière-plan construit par l'auteur, l'injure tient une place toute particulière.

¹Renaud Lagabrielle, *Représentations des homosexualités dans le roman français pour la jeunesse*, op.cit., p. 90

²Philippe Clermont, « Identités de sexe, identités de genre : le roman pour adolescent-e-s est-il engagé ? », op.cit., p. 236

De l'injure à l'agression, l'omniprésence de la violence

L'injure est omniprésente dans notre corpus. Il n'est pas un seul roman qui ne compte entre ses lignes une insulte homophobe. L'attaque la plus répandue dans les ouvrages est bien évidemment le mot « pédé », insulte la plus lancée dans les cours de récréation ou dans les couloirs d'un établissement scolaire. C'est aussi la plus répandue dans la société et la langue française. Le mécanisme de l'insulte crée un clivage et délimite les groupes sociaux en opposition : dans notre corpus il s'agit des adolescents hétérosexuels face aux adolescents homosexuels. Dominique Lagorgette nous éclaire sur la fonction sociale de l'insulte :

À quoi, donc, servent les insultes d'un point de vue social ? Elles servent tout d'abord à marquer l'appartenance à un groupe : insulter correctement, selon les rituels du groupe, crée, marque et maintient une cohésion. [...] Les insultes sont aussi des marques de conformité à des attentes : dans les conflits, elles renvoient à des valeurs ancestrales ; ainsi est-il fréquent d'associer l'insulteur à la virilité et l'insulté à la féminité. En témoigne la grande fréquence des insultes ontotypales, notamment homophobes envers les hétérosexuels jugés moins performants¹.

C'est précisément ce processus que l'on relève dans les romans francophones de notre corpus. En effet, le personnage insulteur interpelle sa victime car en tant qu'hétérosexuel il nie l'existence sexuelle différente de son pair. Ainsi, Maximilien², Ewen³ ou encore Ghislain⁴ sont qualifiés de « pédé » alors que Omar⁵, Loïc⁶ et Thomas⁷ sont des « tapettes » ou des « pédales ». Mikko Ranskalainen, narrateur autodiégétique du roman français *Comment te le dire ?* rend compte de cette omniprésence de l'insulte : « en France, les grossièretés concernant ceux qui aiment les personnes du même sexe sont nombreuses et enseignées dès le plus jeune âge⁸. » Il témoigne ici de son ressenti d'adolescent face à la prise de conscience de sa sexualité mise au jour notamment par cette présence de l'insulte. Il est une particularité québécoise qu'il est nécessaire de mentionner à ce stade afin de faciliter la compréhension de l'analyse. Dans les romans québécois qui composent notre corpus, les héros se voient affublés de l'insulte « fif » ou

¹Dominique Lagorgette, « Insultes et *sounding*: du rituel à l'exclusion?» dans J. Derive et S. Santi eds, *La Communauté. Fondements psychologiques et idéologiques d'une représentation identitaire.*, Grenoble, MSH-Alpes ; 117-148 ; pp. 119-120.

²Cinder Van Wilder, *La lune est à nous*, op.cit., p. 53

³Joël Breurec, *Un garçon comme une autre*, op.cit., p. 53

⁴Raphaële Frier, *Mauvais Fils*, op.cit., pp. 22, 40

⁵Virginie Lou, *Un papillon dans la peau*, op.cit., p. 46

⁶Frank Andriat, *Tabou*, op.cit., p. 114

⁷Samuel Champagne, *Recrue*, op.cit. p. 28

⁸Mikko Ranskalainen, *Comment te le dire ?*, op.cit., p. 66

« fifi ». Ce régionalisme, inemployé en France et en Belgique, est expliqué par l'un des personnages du roman *Recrue* : « Tapette, répète Fred alors que les autres rient de son hésitation. Un fif. Ce gars-là, c'est sûr qu'il est gai¹. » Le mot, aussi doux puisse-t-il paraître, n'en reste pas moins une insulte dont le but premier est de blesser le personnage à qui elle est lancée. Pourtant le mot « fifi » n'est pas, à l'origine, une insulte. Ce terme français a d'abord été un hypocoristique, terme affectueux désignant un enfant. Au Québec, le nom masculin « fifi » acquiert son sens péjoratif durant la première décennie du XX^{ème} siècle, alors qu'il tombe en désuétude en France. On utilise le mot pour désigner un individu de genre masculin perçu comme efféminé, généralement en raison de son raffinement excessif, sa gestuelle, son apparence ou sa façon de parler. Cette particularité linguistique permet donc d'opérer une différenciation entre les romans québécois et les romans français ou belges. Si les insultes peuvent différer d'un roman à l'autre, d'une société francophone à l'autre, les agressions physiques que subissent les personnages homosexuels restent construites sur le même schéma.

L'agression est menée par au moins deux personnages, l'agresseur n'est jamais seul. L'atteinte physique du personnage est doublée d'insultes et la violence se lit dans les coups donnés par les agresseurs. Une sélection de citations illustre ces moments :

- Puis, l'impensable. L'un de nos poursuivants saute sur le dos de Robin, le jette à terre et s'acharne à coups de poing sur son visage. Je l'attrape par la capuche de son sweat et tire pour dégager mon copain. Un autre me lance un coup de pied dans l'estomac, je tombe. Le temps de voir un ballet de grosses chaussures contre mes côtes et mes lèvres éclatent. Je saigne².
- En une fraction de seconde, tout bascule. // Ils se ruent sur moi, tous, ils se déchaînent. Ils me frappent, je me recroqueville, je protège mon visage avec mes bras comme je peux, les coups pleuvent de partout. // J'ai peur, je suis perdu. // J'essaie de crier, mais mes mots s'étranglent dans ma gorge. J'ai du sang dans la bouche, j'ai mal³...
- Par contre je n'ai pas prévu les deux mecs pleins de bière qui m'ont repéré quand je sors du bar en pleine nuit, et qui me suivent de trop près en aboyant :
 - Eh la pédale ! Elle est bien roulée la pédale, dis donc ! T'as vu comme elle remue son petit cul ? Oh, la pédale !
 - [...] Là-dessus, il me crache à la figure et m'envoie un coup de poing dans le ventre. Je m'écroule sur le trottoir et lorsque je relève la tête, un deuxième crachat s'écrase sur mon front.
 - Sale pédé ! Lâche-t-il. Prochaine fois qu'on te croise, t'as intérêt à courir vite⁴.

¹Samuel Champagne, *Recrue*, *op.cit.*, p. 28

²Florence Cadier, *Je les entends nous suivre*, *op.cit.*, p. 6

³Jérôme Larcher, *Baisers cachés*, *op.cit.*, p. 105

⁴Raphaële Frier, *Mauvais Fils*, *op.cit.*, pp. 32 - 33

- Si la nouveauté de Solaap aimante et semble dompter les deux chiennes concentrationnaires, il n'en demeure pas moins qu'à treize heures, juste après le déjeuner, elles essaieront de lui malaxer la bite en le traitant de pédale. L'ensemble entrecoupé de cris suraigus d'aliénées¹.
- Cependant les deux abrutis le rattrapent en un rien de temps et le font trébucher. [...] À l'unisson les deux agresseurs émettent un rire gras. [...] Un coup de pied sur une cheville interrompt son invocation. C'est T-bone qui revient à la charge :
 - Là, tu as l'air encore plus folle que d'habitude hein ?
 Zed approuve d'un rire débile.
 - Tu pourrais au moins me regarder quand je te parle ! Ajoute T-bone, en lui administrant un nouveau coup de pied. Ça a toujours la vue trop basse, ces fifis-là².

Le champ lexical de la violence employé par les auteurs afin de rendre compte de la dureté du moment vécu par la victime renforce le sentiment de malaise ressenti par le lecteur. Des verbes tels que « acharner », « aboyer » ou encore « malaxer » intensifient l'agressivité des personnages homophobes. De plus, la présence de sang, quasiment systématique, accentue la portée de la scène dans l'imaginaire du lecteur qui visualise nécessairement des coups d'une grande violence. Dans ces citations, il est possible de mettre à jour différents cercles dans lesquels l'homophobie se met en place. Les extraits de Jérôme Larcher, Bernard Souviraa ainsi que Gaétan Chagnon mentionnent des faits se passant en milieu scolaire, dans un lycée ou collège, dans la cour de récréation, dans les vestiaires ou aux abords de l'établissement. C'est l'un des lieux les plus récurrents de l'action, conformément à la vie des lecteurs adolescents pour qui l'établissement scolaire représente un lieu familier et central dans leur vie quotidienne. Dans ce cas, les agresseurs sont systématiquement des condisciples du protagoniste homosexuel. Pour Martin, héros de *L'œil du maître*, il s'agit de deux camarades de sa classe, Géraldine et Cassandra, qui considèrent que « les pédés, c'est criminel³ » et que l'homosexualité « c'est trop dégueulasse⁴ ». Martin est agressé tous les jours, à la même heure et au même endroit, par ces deux jeunes filles : « Bientôt un an que cela dure, avec des variations sur les jeux et les insultes, jamais sur l'horaire ni la douleur qu'elles provoquent⁵. » La gravité des faits est telle, les deux adolescentes n'hésitent pas à lui faire subir des attouchements sexuels pour montrer à quel point elles haïssent cette abomination. Pourtant Martin reviendra tous les jours faire face à ses deux camarades, sans réellement savoir pourquoi :

¹Bernard Souviraa, *L'œil du maître*, op.cit., p. 59

²Gaétan, Chagnon, *Le secret de l'hippocampe*, op.cit., pp. 136 - 137

³Bernard Souviraa, *L'œil du maître*, op.cit., p. 62

⁴*Ibidem*.

⁵*Ibid.*, pp. 69 - 70

« Martin n'en a parlé à personne. Il se rend de lui-même, chaque jour de cours, à cette place-là, comme il se rendrait à un rendez-vous fixé par le professeur principal¹. » De la même façon Édouard Louis, dans le roman *En finir avec Eddy Bellegueule*, subit quotidiennement des coups de la part de camarades et décrit le même processus que Martin : « Chaque jour je revenais, comme un rendez-vous que nous aurions fixé [...] Uniquement cette idée : ici, personne ne nous verrait, personne ne saurait². » La fiction de Souviraa embrasse parfaitement le récit autobiographique d'Édouard Louis intensifiant d'autant plus le calvaire de Martin. L'extrême violence de ces deux adolescentes participe à renverser le cliché de la bonne copine et contredit ici les propos de Renaud Lagabrielle : « le fait que les homosexuels subissent moins de discriminations de la part des filles que des garçons les pousse à se livrer plus facilement à des filles³. » En effet Souviraa prend le contre-pied de ce que certains ont pu théoriser comme « la fille à pédé » et que Lola Miesseroff définit dans son ouvrage⁴ titré justement par ce même qualificatif :

Elle fréquente des jeunes hommes pour la plupart homosexuels, avec qui elle s'entend à merveille, c'est l'un d'entre eux qui lui dira un jour : « Il y a les filles à matelots, il y a les filles à soldats, toi ma chérie tu es une fille à pédés ! » L'intéressée précise : « À l'époque cette appellation était usuelle, car « homosexuel », qui n'avait pas un siècle, était entaché de la connotation médicale et judiciaire⁵.

Le personnage de « la fille à pédé » est repris par l'imaginaire collectif si bien que l'on retrouve régulièrement l'illustration de la meilleure copine du gay dans la culture populaire, de Julia Roberts dans *Le mariage de mon meilleur ami*⁶ à Mylène dans le roman de notre corpus *Le secret de l'hippocampe*. Pour Géraldine et Cassandra, le mécanisme est donc totalement inversé et la violence dont elles font preuve envers Martin déconstruit le cliché de la femme/fille usant de l'homosexualité de son ami comme d'une plus-value sociale. Cette particularité revêt un caractère exceptionnel dans notre corpus puisque le roman de Souviraa est le seul à mettre en scène deux agresseuses féminines. Tous les autres auteurs ont choisi des personnages masculins comme figure de l'agresseur. L'homophobie subie par Martin est donc doublée d'une autre peine : il est attaqué par

¹Bernard Souviraa, *L'œil du maître*, op.cit., p. 70

²Édouard Louis, *En finir avec Eddy Bellegueule*, op.cit., p. 35

³Renaud Lagabrielle, *Représentations des homosexualités dans le roman français pour la jeunesse*, op.cit., p. 144

⁴Lola Miesseroff, *Fille à pédé*, Montreuil, Éditions Libertalia, 2019

⁵Jean-Claude Leroy, « Lola, libre de soi », *Médiapart*, 2020, <https://blogs.mediapart.fr/jean-claude-leroy/blog/220520/lola-libre-de-soi#sdfootnote1sym?userid=2527c380-056c-4890-a03e-087ccd70e709> [consulté en ligne le 30/04/2021]

⁶P.J. Hogan (réalisateur), *My Best Friend's Wedding* [film], TriStar, 1997

deux filles, et se trouve incapable de se défendre face à elles. Souviraa choisit donc de déconstruire totalement les stéréotypes de l'homophobie développés jusqu'ici. La figure féminine, censée être douce et compréhensive, se révèle être comparée à de la « fureur nazie¹ » et l'on retrouve même la référence à la présence des chiens dans les camps de concentration. Dans une autre mesure, Nathan subit aussi les moqueries et insultes de ses camarades de classe dans le roman français *Baisers cachés*. Après une soirée entre adolescents, une photographie circule sur les réseaux sociaux où l'on voit deux garçons s'embrasser. Nathan est tout de suite identifié sur la photographie mais tout le monde ignore l'identité du second garçon. Cette quête du garçon inconnu mènera vers une véritable déferlante d'homophobie dans la classe de Nathan. La polyphonie du roman donne l'occasion à l'auteur d'exposer les pensées de chaque narrateur. Ainsi Sacha refuse que Nathan s'assoie à ses côtés en classe : « Casse-toi, pas question que tu te mettes là, je n'ai pas envie que tout le monde pense que je suis homo²... ». La situation pousse les adolescents à s'accuser les uns les autres : « C'est pas moi le pédé, c'est Lucas ! Samedi soir, il arrêtait pas de mater Nathan, ça se voit clairement que c'est Lucas³ ! » Chaque jour réserve son lot d'accusations jusqu'à ce que la tension n'en puisse plus et qu'une rixe éclate entre les adolescents. Tristan, enseignant d'anglais, arrive à temps pour séparer Nathan et Lucas qui sont en train de se battre, il est ébahi par la violence des propos des adolescents : « La manière dont ils parlent me sidère. Ils n'ont aucun filtre, c'est parfois si violent que je me demande s'ils en ont conscience⁴. » L'apothéose de cette montée d'animosité est atteinte dans la scène des vestiaires décrite plus haut. Tous les garçons se jettent sur Nathan et le frappent sans ménagement, à tel point que Nathan pense qu'il vit ses derniers instants : « Et tout à coup, je comprends : je suis perdu. Je vais mourir là⁵. » L'évocation de la mort comme issue finale de cette agression confirme la présence d'une violence de plus en plus accrue dans le roman pour adolescents. Daniel Delbrassine consolide cette idée :

La représentation de la violence dans le roman adressé aux adolescents a manifesté récemment une audace qui n'a plus rien à envier aux textes les plus durs de la littérature générale⁶.

¹Bernard Souviraa, *L'œil du maître*, *op.cit.*, p. 70

²Jérôme Larcher, *Baisers cachés*, *op.cit.*, p. 33

³*Ibid.*, p. 38

⁴*Ibid.*, p. 43

⁵*Ibid.*, p. 106

⁶Daniel Delbrassine, *Le roman pour adolescents aujourd'hui ; écriture, thématique et réception*, *op.cit.*, p. 315

En effet, plusieurs formes de violence voient désormais le jour en littérature de jeunesse, elles banalisent alors un nouveau statut pour le personnage de roman : celui de l'enfant bourreau. Delbrassine explique que l'enfant victime est un personnage récurrent en littérature de jeunesse à l'inverse de celui de l'enfant bourreau qui fait son apparition récemment dans les œuvres pour adolescents. Toutefois, les analyses menées « attest[ent] la banalisation du personnage, puisque les adolescents ou les enfants auteurs de violence y sont nombreux¹. » Comme pour la présence de stéréotypes normatifs dans les romans, il semble que l'évocation croissante de la violence serve un dessein didactique. En effet, l'auteur calque sa réflexion sur une réalité sociale et sociétale. Dans une interview au journal Français *l'Express*, Gabrielle Richard, chercheuse universitaire, confirme ce constat :

Dans le rapport sur l'éducation inclusive et l'accès à la santé des jeunes LGBTI+ (lesbiennes, gays, bisexuels, trans, intersexes, etc.), que j'ai récemment publié, 51.78% des jeunes LGBTI+ de France rapportent s'être fait ridiculiser, taquiner, insulter ou menacer à l'école en raison de leur orientation sexuelle (réelle ou présumée) ou de leur identité de genre. Les proportions sont globalement les suivantes : un jeune sur deux rapporte avoir vécu des violences verbales ; un sur dix, des violences physiques ; et un sur trente, des violences à caractère sexuel².

Le constat est le même pour la Belgique qui a connu, en 2019, une augmentation des discriminations à l'encontre des personnes homosexuelles de 38% par rapport à la moyenne des cinq dernières années³. La présence de ces violences homophobes est aussi notée dans le milieu scolaire québécois : « indistinctement du type d'incident, les données montrent que 69,0 % des élèves LGBQ ont vécu au moins un incident homophobe depuis le début de l'année scolaire⁴. » L'auteur québécois Gaétan Chagnon invoque alors cette réalité sociale doublée d'un objectif de formation lorsque Gaël, héros de son roman *Le secret de l'hippocampe*, rencontre deux camarades de son école dans le parc proche de l'établissement : « Gaël éprouve une vive brûlure en plein thorax. Ah non ! pas lui... il s'agit de l'imbécile qui l'a traité de "fif" [...] l'autre jour, dans le corridor de l'école⁵. » Les deux garçons n'hésiteront pas à frapper Gaël jusqu'à ce que son grand frère vienne interrompre ce passage à tabac. L'auteur québécois Samuel Champagne présente avec

¹Daniel Delbrassine, *Le roman pour adolescents aujourd'hui ; écriture, thématique et réception*, op.cit., p. 319

² https://www.lexpress.fr/societe/l-homophobie-s-enracine-des-la-petite-enfance_2059228.html [consulté en ligne le 09/03/2023]

³<https://www.elle.be/fr/260419-homophobie-on-en-est-ou-aujourd'hui-en-belgique.html> [consulté en ligne le 30/04/21]

⁴Line Chamberland, Gabrielle Richard et Michaël Bernier, « Les violences homophobes et leurs impacts sur la persévérance scolaire des adolescents au Québec », dans *Recherches & Éducatives* (en ligne), 2013, pp. 99 – 114, <https://doi.org/10.4000/rechercheseducations.1567> [consulté le 30/04/21]

⁵Gaétan, Chagnon, *Le secret de l'hippocampe*, op.cit., p. 135

davantage de détails la construction de l'homophobie en milieu scolaire dans son roman *Recrue*. Maxence vient d'aménager au Québec avec ses parents. Jusqu'à présent il vivait en Angleterre et était un jeune homosexuel totalement assumé. Mais dans son nouveau lycée il ne sait pas comment se comportent ses camarades. Il préfère donc taire ses sentiments. Malheureusement pour lui, le discours homophobe du roman provient essentiellement de l'équipe de football du lycée dans laquelle Maxence joue. Petit à petit, Simon, membre de l'équipe, va adresser ses remarques homophobes à propos de Thomas, un garçon du lycée pour lequel Maxence commence à ressentir des sentiments. Thomas est d'abord qualifié d' « ennemi¹ » par les garçons de l'équipe qui préviennent Maxence que « les rumeurs vont partir, ce sera pas long² » après que ce dernier ait donné son numéro à Thomas. Les jours suivants, Simon n'hésite pas à humilier Thomas en public, dans les couloirs du lycée : « Hé, Max ! Lance Simon à l'extrémité de la rangée des cases dans laquelle se trouve Maxence et Thomas. Laisse le fif se démerder et viens manger avec nous³ ! » La gradation de l'acte homophobe, représentée à travers les agissements de plus en plus violents de Simon est remarquable dans le texte. Les remarques supposées anodines, jetées au hasard, plantent le décor propice au développement de l'homophobie. Puis les rumeurs qui enflent et se propagent avec une rapidité inégalée. Au début de simples chuchotements dans le dos de la victime pour rapidement se transformer en lynchage sur les réseaux sociaux qui permettent une diffusion rapide et massive de l'information. Enfin les attaques publiques qui rabaissent le jeune homosexuel, une attaque frontale violente, tel un point de non-retour, face à la masse de spectateurs dont le silence vaut consentement. Daniel Delbrassine examine les effets de cette construction progressive de la violence qui :

Réserver au lecteur le travail d'interprétation du sens : établir les responsabilités, identifier les causes et, donc, en fin de compte, s'interroger personnellement sur les phénomènes décrits. Les textes qui représentent une jeune victime mettent, rappelons-le, l'accent sur le processus de violence et sur les conséquences à long terme de celle-ci⁴.

L'importance de cette articulation, aussi difficile puisse-t-elle être à évoquer, permet d'interpeler le lecteur sur le processus de stigmatisation auquel peut être confronté un jeune homosexuel. L'auteur tend ainsi un miroir du monde homosexuel au lecteur, loin d'un discours moralisateur mais davantage dans une dynamique de construction du savoir,

¹Samuel Champagne, *Recrue*, *op.cit.*, p. 58

²*Ibid.*, p. 60

³*Ibid.*, p. 82

⁴Daniel Delbrassine, *Le roman pour adolescents aujourd'hui ; écriture, thématique et réception*, *op.cit.*, p. 322

grâce à un reflet authentique de la réalité. Ainsi, les attaques homophobes de Simon se succèdent jusqu'à ce que celui-ci fasse du chantage à Maxence après avoir découvert des photographies « compromettantes » de lui sur Facebook : « Toi et ta tapette de chum, vous ne devriez même pas avoir de chance. Les gens veulent pas être exposés à vous deux... [...] Je veux deux cents dollars¹. » Mais, tout comme chez le français Jérôme Larcher, c'est au cours d'éducation sportive que la violence des atteintes homophobes va atteindre son paroxysme. On peut lire dans le roman *Philippe avec un grand H* de l'auteur québécois Guillaume Bourgault : « Je le savais que t'étais fif. Je te souhaite juste que tu te fasses battre à mort par un gang de *skinhead*². » Chez Samuel Champagne, si l'adolescent ne finit pas sa phrase c'est que Thomas c'est jeté sur lui :

Thomas le plaque au sol. Il atterrit sur Pierre-Marc et est lui-même surpris d'avoir réussi à prendre l'avantage. Mais sa surprise est de courte durée, les mots que l'autre à prononcés lui reviennent à l'esprit et sa rage reprend le dessus. Souhaiter sa mort ? Quelle espèce de médiocre individu souhaite la mort de quelqu'un³ ?

Thomas, qui reste sans réaction depuis le début du roman ne supporte pas l'ultime atteinte qu'on lui porte. Dans ces différents exemples, le vœu de mort sur le protagoniste revêt le statut d'élément déclencheur d'une riposte du personnage contre cette montée effrénée de l'homophobie. Le schéma est donc construit de manière similaire dans le roman du québécois Samuel Champagne ainsi que dans celui du français Jérôme Larcher. Le milieu scolaire est identifié par les auteurs de jeunesse francophones comme un espace de réalisation de l'homophobie. La figure de l'agresseur semble se constituer autour des personnages masculins qui paraissent plus enclins à devenir homophobes. En effet, mises à part les deux adolescentes du roman de Bernard Souviraa, les agresseurs sont tous des hommes/garçons. Il est possible de penser que ce choix des auteurs provienne d'un constat des mécanismes sociétaux en place. Dans nos sociétés francophones actuelles, les femmes sont considérées comme une minorité, bien qu'elles ne le soient pas. Les mécanismes du sexisme et de l'homophobie sont similaires ce qui expliquerait que de par leur vécu comparable, ces deux groupes sociaux ne reproduisent pas, ou du moins à minima, les dispositifs discriminants qu'ils subissent. Selon Éribon, cette hiérarchisation sociale entraîne une hiérarchisation de l'insulte qui pourrait expliquer la prédominance d'agresseurs masculins « puisque c'est cette hiérarchie même qui fonde, outre "l'infériorité" sociale des femmes, la stigmatisation de l'homosexualité⁴. » Cette réaction

¹Samuel Champagne, *Recrue*, *op.cit.*, p. 208

²Guillaume Bourgault, *Philippe avec un grand H*, *op.cit.*, p. 134

³Samuel Champagne, *Recrue*, *op.cit.*, p. 236

⁴Didier Éribon, *Réflexions sur la question gay*, *op.cit.*, p. 102

semble provenir d'une peur qu'ont pu mentionner certains personnages : celle de la contamination, comme si l'homosexualité, indépendamment du Sida, pouvait se transmettre comme une peste. Il est possible de faire un lien avec les analyses menées plus haut sur les accusations du père. Une fois de plus, c'est l'autre qui transmet le mal. L'homosexualité se propage telle une maladie contagieuse qui touche progressivement tout un cercle, ou une société donnée. La violence de ces personnages viendrait d'une part de leur peur de ressentir des sentiments homosexuels. C'est par exemple ce qu'exprime Mounir, ami de Ghislain et première personne à qui il parle de son homosexualité : « Tu peux rester. Je m'en fous que tu sois pédé, mais tu me cherches pas, c'est tout¹ ! » L'acceptation de la différence sexuelle se fait à condition qu'il n'y ait pas de contact ou de séduction entre le personnage pseudo-tolérant et celui homosexuel. Nathan vit les mêmes agressions de la part des camarades de sa classe :

Aujourd'hui pendant le match de basket, c'était tendu avec Julien : je le marquais pour l'empêcher de trouver une ouverture, un angle de tir... et tout à coup, il m'a repoussé.

- *C'est bon, n'en profite pas pour me tripoter non plus² !*

La violence des propos de Julien entraîne l'hilarité du groupe et plonge Nathan dans l'embarras, définissant ainsi le moindre de ses gestes comme une « contamination » possible à l'homosexualité. Cette mécanique est comparable à celle que Didier Éribon détaille concernant le procès d'Oscar Wilde. En effet, pris un à un, les camarades de Nathan ou encore ceux de Maxence peuvent tenir un discours tolérant et arriver à rejeter l'homophobie de leurs pairs, toutefois la pression sociale exercée par le groupe les oblige à se taire par peur de se voir stigmatisés. C'est ce qu'explique Éribon :

Si personne n'intervint pour empêcher le procès, parmi tous ceux qui se délectaient quelques mois auparavant de la compagnie de Wilde dans les hautes sphères de la société, c'est parce que tout le monde avait conscience que quiconque interviendrait en sa faveur pourrait être soupçonné de partager les goûts du réprouvé et de vouloir, en protégeant l'écrivain, se protéger lui-même³.

Le silence devient donc une réponse à l'acte homophobe et certains personnages préfèrent être des complices muets plutôt que des défenseurs ardents. Il est possible d'émettre une seconde hypothèse à ce rejet physique de l'homosexualité et du personnage homosexuel : la fascination, doublée de peur, triplée de dégoût, que génère la sodomie. Comme l'explique Didier Éribon, il apparaît que les conceptions sociales valident l'idée selon

¹Raphaële Frier, *Mauvais Fils*, op.cit., p. 23

²Jérôme Larcher, *Baisers cachés*, op.cit., p. 103

³Didier Éribon, *Réflexions sur la question gay*, op.cit., p. 273

laquelle un homosexuel perd nécessairement sa virilité en acceptant le rôle « passif » impliquée par la pénétration anale. L'homosexuel est alors rejeté car il abdique son statut social supérieur dans lequel se reconnaissent les hommes hétérosexuels. C'est la sodomie que l'on retrouve au centre de ce rejet violent de l'homosexualité : « les études psychanalytiques montrent que l'homophobie chez les hétérosexuels tient souvent à la phobie (et peut-être au fantasme) de la pénétration anale¹. » Cette idée persiste alors que les discours modernes prêchent pour la diversité des conduites sexuelles et que la sexualité des homosexuels n'est pas uniquement centrée sur la pénétration anale. La prégnance de l'insulte « enculé » dans le langage commun démontre bien ce mécanisme selon lequel une pratique sexuelle trop longtemps condamnée par les sociétés est aujourd'hui devenue une désignation péjorative renvoyant à l'homosexualité. Heureusement pour le personnage homosexuel dans la fiction, toute sa vie n'est pas faite que de souffrances et d'injures. Il existe également des personnages qui vont venir soutenir et porter le jeune adolescent gay vers une quête de soi plus sereine.

d. Amour et fierté : réponses aux maux/mots qui font mâles

L'homophobie déployée dans les récits pour adolescents opère une opposition qu'il est intéressant de mentionner : en effet, face à l'injure et la violence dont il est victime, le jeune adolescent homosexuel sombre souvent dans une honte de lui-même et de ses sentiments. Toutefois, cette violence sociale entraîne également une réflexion sur soi-même, allant même jusqu'à ce que Renaud Lagabrielle appelle : « une réconciliation avec soi-même [...] qui prend parfois la forme de la fierté, qui est également à comprendre au sens d' "estime de soi" et qui apparaît fondamentale². » Il précise la réalité de cette dichotomie :

Penser la honte et la fierté de manière dissociée semble donc être un leurre, il convient bien plus de penser ces deux sentiments comme des composantes inséparables de la subjectivation des gais³.

La construction du personnage homosexuel passe alors inévitablement par ce sentiment d'estime de soi qui le revalorise et l'amène à être fier de la personne qu'il est et des

¹Didier Éribon, *Réflexions sur la question gay*, op.cit., p. 142

²Renaud Lagabrielle, *Représentations des homosexualités dans le roman français pour la jeunesse*, op.cit., p. 127

³*Ibid.*, p. 130

sentiments qu'il ressent. Dès lors, comment ce processus de fierté est-il rendu par les auteurs francophones ? Nous analyserons ce mécanisme, dans lequel le *coming out* tient une place toute particulière, comme Renaud Lagabrielle a su le démontrer. L'amour devient également un levier important qui permet à l'adolescent homosexuel de s'élever. Pour cela il sera également important de s'attarder sur les différents cercles dans lesquels le principe de tolérance entre en action. En effet, à la lecture des romans, il apparaît que la tolérance des protagonistes se déploie dans certains contextes précis et en présence de personnages identifiés comme tolérants par la société. La récurrence de ces composantes permettra de mettre à jour un consensus francophone sur le principe d'acceptation de la différence sexuelle.

La mère, visage de la tolérance ou mater dolorosa ?

A contrario de ce que véhicule l'image du père dans les romans étudiés, les représentations de la mère tendent à définir le personnage comme l'image de la tolérance incarnée. Plusieurs romans insistent sur la positivité de la réaction de la mère à l'annonce de l'homosexualité de son fils. C'est par exemple le cas de la mère de Julien dans *Tous les garçons et les filles*. Après avoir appris l'homosexualité de son fils dans une lettre qu'il lui a envoyée, celle-ci échange avec lui. Le sujet n'est pas explicite mais les conseils donnés par la mère sont pourtant très clairs : « C'est important d'avoir le sentiment qu'on peut faire ce qu'on veut. C'est vital. Si on s'occupe de ce que pensent les autres, on ne fait plus rien, on n'aime plus personne et on meurt. C'est aussi simple que ça¹. » Pour clore la discussion elle demande à son fils : « Comment va Clément² ? » Cette question qui pourrait paraître anodine, démontre en réalité que la mère accepte sans problème la relation de son fils avec un autre adolescent. Cette qualité de compréhension est un trait de caractère reconnue par les autres protagonistes. C'est le cas lorsque Stéphane, le père de Nathan dans le roman français *Baisers cachés*, regrette que son épouse ne soit plus présente pour gérer le *coming out* récent de leur fils : « Sa mère aurait su quoi lui dire. Marianne avait toujours un don pour trouver les mots justes³. » La tolérance reconnue de la mère est associée à une qualité morale intrinsèque qu'elle aurait reçu à la naissance et ce « don » serait alors synonyme de l'abnégation complète d'une mère pour son enfant.

¹Jérôme Lambert, *Tous les garçons et les filles*, *op.cit.*, p. 104

²*Ibid.*, p. 105

³Jérôme Larcher, *Baisers cachés*, *op.cit.*, p. 49

C'est ce que décrit Mathis dans le roman français *Un garçon comme une autre* : « Je reste un moment dans les bras de ma mère. Qu'est-ce que je l'aime à cet instant-là ! Elle, elle me comprend, elle me reconnaît tel que je suis¹. » L'amour de cette mère pour son enfant est si fort, qu'elle réussit même à comprendre le chagrin de son fils :

Le soir, après le repas, ma mère m'a demandé :

- qu'est ce qui ne va pas ?

J'aurais pu répondre : « Tout va bien » ou : « Je suis fatigué ». Mais elle avait bien compris...

- tu es triste qu'il soit parti ?

Je me croyais un grand garçon, mais à ce moment-là, j'ai été heureux de me blottir contre elle et de sentir sa main dans mes cheveux².

Face à cette si grande compréhension de son enfant, qui tient lieu de réaction réconfortante et rassurante pour le personnage homosexuel, il est tout de même possible de s'interroger, tout comme le fait Renaud Lagabrielle :

On est en droit de se demander s'il ne serait pas plus réconfortant pour les jeunes gais et lesbiennes dont les parents affirment qu'ils « le savaient » si ces derniers devançaient leur enfants pour leur signaler que leur homosexualité n'est pas un problème, ce qui éviterait d'innombrables moments d'angoisse et de culpabilité³.

Deux auteurs québécois ont pris le parti d'envisager un tel schéma quant à la réponse de la mère au *coming out* du fils. Guillaume Bourgault dans *Philippe avec un grand H* présente la mère de Philippe avec ces mots : « Michèle, la mère de Philippe, était une femme gentille... Jusqu'au moment où on cessait de l'être avec elle⁴. » Quant à Hélène, la mère de Thomas, elle est tout pour lui : « Thomas, il n'a que sa mère. Elle est toujours là pour lui, elle travaille fort pour lui payer ses cours de danse⁵. » Chez Guillaume Bourgault, la mère est certaine d'avoir compris que son fils était homosexuel. Cette situation la pousse à la réflexion :

Devait-elle feindre de ne rien savoir ? Clairement, son fils préférait ne pas lui parler de ses problèmes. Il s'enfermait dans la solitude. [...] Elle comprenait maintenant pourquoi il était déprimé depuis un bout de temps. Elle aimait beaucoup son fils, mais elle avait du mal à l'imaginer avec un autre homme⁶.

Finalement, Michèle décide de prendre les devants et d'aller discuter avec son fils, elle souhaite qu'il lui fasse part de son « gros secret⁷ ». Le discours que délivre la mère est un

¹Joël Breurec, *Un garçon comme une autre*, op.cit., p. 32

²*Ibid.*, p. 47

³Renaud Lagabrielle, *Représentations des homosexualités dans le roman français pour la jeunesse*, op.cit., p. 134

⁴Guillaume Bourgault, *Philippe avec un grand H*, op.cit., p. 14

⁵Samuel Champagne, *Recrue*, op.cit., p. 152

⁶Guillaume Bourgault, *Philippe avec un grand H*, op.cit., p. 72

⁷*Ibid.*, p. 73

discours d'acceptation et de reconnaissance : « Je sens tout, tu ne peux rien me cacher. Je veux que tu saches que tu restes mon fils. Je vais t'aimer quand même¹. » Chez Samuel Champagne la situation est quelque peu différente. En effet, Hélène, veuve depuis plusieurs années, avait déjà discuté de la possible sexualité de son fils lorsque son mari était hospitalisé. Toutefois, à la différence de Michèle, elle a attendu que Thomas soit prêt à lui en parler pour lui témoigner toute sa bienveillance. Elle lui remémore une anecdote, quelques jours avant le décès de son père. Thomas avait apporté à son père un collage de photographies de danseurs : « Et il t'a demandé pourquoi ces danseurs-là et tu as parlé de leur talent, bien sûr, mais tu as dit qu'ils étaient tous beaux². » La mère devient alors porteuse d'un message de tolérance ancré dans la famille depuis plusieurs années :

Je me souviens... Ton père et moi, on s'est regardés et, quand tu es allé jouer dans la salle de jeux, il a dit que je devais te rappeler qu'il t'aimait. Et que, si un jour tu me disais que tu es homosexuel, je devais te le rappeler encore plus souvent³.

L'amour est donc la réponse que choisit Hélène face à l'annonce de son fils. Elle va insister quelques lignes plus loin : « Je ne suis pas fâchée, je ne suis pas déçue non plus. T'es aussi parfait qu'avant, Thomas, je suis pas moins fière de toi... t'es un superbe artiste, un super élève⁴... » Face à tant d'altruisme, il est toutefois possible de questionner la représentation de la mère en modèle de tolérance. Ne deviendrait-elle pas un personnage archétypal, voire un cliché de l'amour maternel inconditionnel qui s'éloigne de la réalité vécue par les jeunes homosexuels ? Il suffit de se rappeler qu'en France, en 2020, 436 jeunes LGBT ont été hébergés par l'association Le Refuge⁵ parce qu'ils avaient été chassés de leur domicile par leurs parents, y compris leur mère. C'est certainement pour cette raison que certains auteurs ont fait le choix de prendre le contre-pied total des représentations existantes pour présenter le personnage de la mère en véritable *pieta*, figure de la maternité douloureusement vécue notamment à cause du poids qu'impose l'homosexualité du fils de famille. Cette douleur est notamment causée par une remise en question de la vision idéalisée du fils. C'est ce qu'explique Paulo Queiroz :

Jusqu'alors fondée sur un discours normatif, la structure du fragile édifice [la famille] ne tient plus, vacille, se fissure, éclate. L'enfant idéal déçoit. Ne répond pas aux attentes de l'Autre parental. Dérange⁶.

¹Guillaume Bourgault, *Philippe avec un grand H*, *op.cit.*, p. 74

²Samuel Champagne, *Recrue*, *op.cit.*, p. 255

³*Ibidem*.

⁴*Ibid.*, p. 257

⁵ https://www.le-refuge.org/wp-content/uploads/2021/09/ra-2020_le-refuge.pdf [consulté en ligne le 03/02/2022]

⁶Paulo Queiroz, « Un séisme familial » dans *Erès*, 2014/1 n° 203, p. 32

C'est par exemple le cas pour trois auteurs français de notre corpus où les réactions des mères sont bien loin de la bienveillance évoquée précédemment. Dans *L'étranger de la famille*, Olivier Lebleu présente une mère bouleversée par l'annonce de l'homosexualité de son fils. Elle propose à son fils de consulter « un spécialiste » et se confie à son mari : « Ce que je n'accepte pas, c'est qu'un homme essaie de jouer le rôle d'une femme¹. » La bienveillance supposée de la mère laisse alors place à l'incompréhension, voire même au refus d'accepter. La raison principale d'un tel entêtement est souvent la même, comme le démontre Florence Cadier dans son roman : « Qu'est-ce qu'on va dire à la famille si ça dure leur histoire² ? » En effet, les commérages induits par un *coming out* sont souvent l'appréhension principale de la mère de famille notamment parce que cela « provoque chez les parents une remise en cause de leur rôle éducatif et engendre un sentiment d'échec réactivant angoisses et fantasmes³. » La mère se retrouve alors en première position face aux critiques possibles car c'est elle qui est socialement identifiée comme porteuse du rôle éducatif dans le couple hétérosexuel. L'homosexualité du fils est alors ressentie comme une peine évoquant ainsi la figure de la *mater dolorosa*. C'est effectivement l'image que l'on retrouve dans le roman *Le faire ou mourir*, où la mère est catastrophée : « ma mère a fondu en larmes aussi. C'est pas vrai, Damien, hein, c'est pas vrai⁴ ? » Paulo Queiroz explique cette réaction :

Outre le séisme et la désorganisation psychique que cela provoque, le *coming out* fait resurgir d'anciens conflits, bouleverse les rôles et la place de chacun, suscite du rejet et remet en cause le fragile équilibre de la constellation familiale. Un flot d'émotions et d'affects submerge les mères d'homosexuels venant se confier : larmes, colères, incompréhension, désarroi, culpabilité⁵.

La réaction de bienveillance de la mère pourrait être alors perçue comme contrepoint de la figure du père homophobe que nous avons étudiée plus haut. Toutefois la complémentarité stéréotypée de cette relation peut être remise en cause comme c'est le cas par exemple dans le roman québécois *Recrue*. En effet, l'auteur choisi de présenter deux figures de pères bienveillants. D'un côté le père de Maxence représente un allié pour son fils, une personne de confiance qui le soutient alors que sa mère se voit attribuer le rôle du parent moins compréhensif : « Mon père a toujours été très ouvert. Ma mère... pas tellement, mais ma sœur m'a toujours soutenu⁶. » Il en va de même pour le père

¹Olivier Lebleu, *L'étranger de la famille*, *op.cit.*, p. 83

²Florence Cadier, *Je les entends nous suivre*, *op.cit.*, p. 34

³Paulo Queiroz, « Un séisme familial », *art.cit.*, p. 34

⁴Claire-Louise Marguier, *le faire ou mourir*, *op.cit.*, p. 17

⁵Paulo Queiroz, « Un séisme familial », *art.cit.*, p. 32

⁶Samuel Champagne, *Recrue*, *op.cit.*, p. 126

décédé de Thomas comme nous l'avons vu quelques lignes plus haut. Dans ce cas-là, ce sont les deux parents qui sont sur la même ligne de pensée. De toute évidence, qu'il s'agisse du personnage du père ou de celui de la mère, l'étayage affectif paraît important dans la construction positive des subjectivités homosexuelles. Tous les exemples cités précédemment permettent de saisir comment la relation parents/enfant amène l'adolescent à avancer un peu plus vers l'adulte qu'il va être. L'estime de soi est ainsi une réponse possible aux attaques extérieures.

« *Je n'ai rien à me reprocher. Je n'ai rien fait de mal*¹. »

À la lecture des romans, il apparaît que la honte que peut ressentir un personnage homosexuel à la compréhension de ses sentiments se mue souvent en une certaine forme de fierté. Comme l'a fait Lagabrielle, il est important de souligner que ce processus d'acceptation n'est pas linéaire : en effet le personnage ne passe pas d'un état « avant *coming out* » à un état « après *coming out* » mais suit plutôt un chemin sinueux ou comme l'appelle l'auteur : « le difficile cheminement de la honte à la fierté² ». Un point de bascule s'observe tout au long de cet apprentissage de soi : le sentiment de fierté qui naît chez le personnage homosexuel répond le plus souvent à une situation douloureuse vécue et entraîne alors une réaction sur le vif qui surprend tous les protagonistes, et surtout le jeune homosexuel lui-même. Un autre facteur est à prendre également en considération, il s'agit du *coming out* et de la prise de parole publique. Didier Éribon revient sur la nécessité que revêt le « dire » dans la sexualité homosexuelle :

C'est l'un des enjeux, bien sûr, de la visibilité et de l'affirmation revendiquées aujourd'hui par les gays et les lesbiennes : montrer que l'homosexualité existe et interrompre ainsi le processus de reproduction de l'évidence hétéronormative³.

Si le personnage homosexuel décide d'assumer, c'est notamment pour rompre les modèles sociaux existants et ainsi présenter d'autres schémas possibles. Il faut donc voir ces réactions comme de véritables contre-pied aux stéréotypes ancrés dans nos sociétés francophones. Le mécanisme d'interruption est réellement mis en œuvre par les personnages de notre corpus lorsque ceux-ci choisissent d'affronter leurs bourreaux et d'affirmer leur sexualité. L'interruption d'une phase de brimades incessantes que le

¹Jérôme Larcher, *Baisers cachés*, op.cit., p. 132

²Renaud Lagabrielle, *Représentations des homosexualités dans le roman français pour la jeunesse*, op.cit., p. 127

³Didier Éribon, *Réflexions sur la question gay*, op.cit., p. 81

personnage balaie grâce à une estime de soi nouvellement acquise. C'est par exemple le cas dans le roman de Jérôme Larcher dont nous déjà avons étudié la forte présence de l'homophobie. Peu de temps après s'être fait agresser par ses camarades, Nathan et Catherine, son enseignante de mathématiques, ont une discussion au cours de laquelle l'adolescent ressent un « véritable électrochoc¹ ». Catherine a fait le choix de vivre secrètement ses amours lesbiennes et n'aborde avec personne, pas même avec ses collègues, la question de ses sentiments. Toutefois, la situation vécue par Nathan l'amène à revoir sa position et elle décide alors de tirer profit de son douloureux passé d'adolescente lesbienne pour permettre à son élève de dépasser les difficultés qu'elle-même n'a pas su affronter :

En fait, je ne vais pas vous parler de probabilités... Je voudrais vous parler d'une fille... [...] Cette fille allait tous les jours au collège, puis au lycée, avec une peur terrible au ventre. Elle faisait des tours et des détours pour ne pas croiser ceux qui se moquaient d'elle. Parce qu'elle préférait les filles aux garçons... [...] Et cette fille n'aurait peut-être pas eu si honte d'elle-même si elle avait eu la chance de connaître quelqu'un comme Nathan. Quelqu'un d'aussi courageux que lui. Qui ose dire qu'il est différent. Il en faut du courage pour ne pas tricher avec soi-même, pour affronter le regard des autres, vous savez. Ceux qui ont frappé Nathan, c'est quoi leur courage² ?

Catherine a transposé son vécu sur l'histoire de Nathan et se saisit de ses douleurs personnelles pour aider l'adolescent à surmonter ce qu'il vit. Et simultanément elle dépasse ses propres difficultés démontrant « également que la double vie qui marque la plupart des existences gaies et lesbiennes ne prend jamais réellement fin, même si les frontières se déplacent souvent avec le temps³. » En effet, l'enseignante de mathématiques vivait effectivement une double vie, divisée entre sa vie privée avec sa compagne et sa vie professionnelle hétéronormée. Dès lors, l'agression de Nathan entraîne une prise de conscience pour Catherine qui malgré sa différence d'âge avec Nathan va se retrouver dans une position semblable à celle de l'adolescent. Les deux personnages viennent de « sortir du placard » et Catherine se sent galvanisée par cette nouvelle situation : « Peu importe l'étiquette que l'on va désormais me coller. Je suis fière d'être celle que je suis. [...] Je le dois aussi à Nathan. J'ai 51 ans, il m'aura fallu beaucoup de temps⁴ ! » Après cette prise de conscience, Catherine va alors se présenter comme une figure tutélaire pour Nathan notamment en le guidant avec bienveillance :

¹Jérôme Larcher, *Baisers cachés*, *op.cit.*, p. 132

²*Ibid.*, p. 122

³Renaud Lagabrielle, *Représentations des homosexualités dans le roman français pour la jeunesse*, *op.cit.*, p. 129

⁴Jérôme Larcher, *Baisers cachés*, *op.cit.*, p. 127

Quand j'avais votre âge, j'ai passé des heures toute seule à broyer du noir au fond de la classe. Parfois, j'ai l'impression de revivre cette sensation, encore aujourd'hui. Je vous souhaite de ne jamais connaître ça, Nathan¹.

Ainsi cet enchaînement d'évènements et cette nouvelle confiance acquise amène Nathan à faire face à ses agresseurs. Alors que les adolescents de sa classe lui ont lancé une ultime remarque : « Qu'est-ce que tu fous là, toi ? Dégage² ! », Nathan proteste. Fatigué de fuir et stimulé par la conversation avec Catherine, il décide alors d'opter pour une confrontation : « Mais soudain je me fige [...] Arrête de fuir comme ça, Nathan ! Tu ne vas quand même pas passer ta vie à les éviter ! Je ne veux plus me laisser impressionner. [...] Je les emmerde³. » Face à leur violence, il affirme ses nouvelles décisions :

- Vous croyez quoi ? Que je vais fermer ma gueule ?
Je regarde Sidy.
- Tu me fais pas peur !
Je regarde Julien.
- Tu me fais pas peur !
Je regarde Marco.
- Toi non plus, tu me fais pas peur⁴ !

La répétition de cette phrase accentue la détermination de Nathan à être désormais fier de la personne qu'il a choisi d'être. De même, dans le roman québécois *Philippe avec un grand H*, Philippe, jeune homosexuel est confronté à une discussion de groupe durant laquelle son enseignante va revenir sur l'origine des sentiments et sur l'importance de la tolérance. Elle questionne ses élèves : « Est-ce que vous pensez réellement qu'ils ont choisi d'être ainsi ? Ils sont complètement impuissants face à leur attirance⁵. » La discussion qui s'en suit permet donc à l'auteur de délivrer un message de tolérance, qui accompagne le sentiment de fierté ressenti pour l'adolescent homosexuel : « En tout cas, des homosexuels, vous allez en côtoyer toute votre vie [...] laissez-leur seulement la chance de montrer ce qu'ils sont vraiment, au-delà de leur orientation sexuelle⁶. » Tout comme Catherine chez Larcher, Renaude, l'enseignante de Philippe, se positionne en figure tutélaire :

Je te souhaite seulement bon courage. Accepter son orientation sexuelle, c'est aussi accepter de ne pas plaire à tout le monde. Des homophobes comme David, tu vas en rencontrer toute ta vie et la seule chose à faire, c'est de les ignorer⁷.

¹Jérôme Larcher, *Baisers cachés*, op.cit., pp. 124 -125

²*Ibid.*, p 132

³*Ibid.*, p. 133

⁴*Ibidem.*

⁵Guillaume Bourgault, *Philippe avec un grand H*, op.cit., p. 143

⁶*Ibidem.*

⁷*Ibid.*, p. 144

La justesse des mots de Renaude aide Philippe à voir plus clair dans tout ce qu'il se passe autour de lui. Il est intéressant de s'arrêter sur les deux personnages d'enseignantes mentionnées par Larcher et Bourgault dans leur roman. Le choix d'une telle figure n'est pas innocent puisque avec les parents, les enseignants sont aussi les représentants d'une forme d'autorité dans nos sociétés francophones. Ici, le discours tenu par chacune d'elles permet au jeune adolescent homosexuel de se libérer. Pour cela, l'auteur décide de dévoiler une autre facette de la figure de l'enseignant. Les deux femmes choisissent de mettre à profit leurs expériences personnelles pour parler à leurs élèves. Nous l'avons vu, Catherine dévoile à tout le lycée qu'elle est lesbienne. Ce geste fort, la plongeant dans une situation d'insécurité inspire le respect et l'admiration de Nathan. Quant à Renaude, la teneur de son discours laisse penser qu'elle est aussi familière du vécu par lequel passe un adolescent homosexuel ; lorsqu'elle conseille à Philippe de faire son *coming out* pour devancer David qui le fait chanter elle dit : « Le seul conseil que je peux te donner, c'est de te préparer au cas où il le dirait [...] Je sais que c'est difficile¹ » La vision de Renaude ainsi que sa connaissance du sujet pourrait s'expliquer par le fait qu'elle ait déjà vécu cette situation. Mais rien n'est confirmé dans le roman. Néanmoins, par ce choix, l'auteur met à distance l'image idéale du professeur et montre ainsi un être humain avec des doutes et des faiblesses. Le professeur se fait alors justicier, incarnation d'une force morale qui condamne les maux homophobes de la société. De cette manière, l'intervention de l'enseignante permet à nos deux personnages homosexuels de trouver la force d'affronter leurs détracteurs, tout cela grâce à l'assurance et la confiance transmises. Il est intéressant de noter que ce sont ici des femmes qui interviennent auprès des adolescents en difficulté. L'image de guide spirituel est doublée d'une image maternelle de l'enseignante qui prend sous son aile un élève délaissé tel le vilain petit canard. Il est aussi important de mentionner que malgré la différence d'âge qui sépare les personnages, ces figures enseignantes peuvent être considérées comme des sœurs de combat dans le sens où elles sont lesbiennes (ou du moins on peut le supposer pour Renaude). La fonction maternelle se double donc d'une fonction d'entraide communautaire notamment parce que les deux professeures ont pu par le passé se retrouver dans la même situation que leurs élèves. Dans tous les cas, le sentiment de fierté est une fois encore lié à la sensation de peur qu'entraîne la moquerie homophobe et la violence. Cette imbrication entre honte et fierté se retrouve également dans le roman *Embardée* de Christophe Léon. Face à la

¹Guillaume Bourgault, *Philippe avec une grand H*, op.cit., p. 144

stigmatisation progressive des homosexuels, une solidarité se met en place au sein des ghettos dans lesquels sont parqués les familles homoparentales :

Mes parents ont sympathisé avec beaucoup de voisins. Le fait qu'ils soient comme nous, relégués et ostracisés par le pouvoir, scellait leur amitié. L'entraide n'est pas un vain mot¹.

Gabrielle, la narratrice évoque également « la Fête des losanges² » dont l'objectif est de « maintenir le moral des habitants du ghetto³. » Comme le précise la jeune fille, « nombreux sont ceux qui y participent et se retrouvent dans la rue à défiler en musique⁴. » Cet exemple souligne l'importance de la visibilité qu'accompagne tout mécanisme de stigmatisation. Chez Christophe Léon, la fierté de toutes ces familles homoparentales est née sur les bases d'un rejet de leur minorité. Tout comme l'explique Phil, l'un des papas de Gabrielle, cette Fête des losanges est « la petite-fille » d'une autre bien connue : la marche des fiertés et il détaille : « Avec George on se faisait une joie de parader dans les rues. Tu aurais vu ça, Gabrielle ! On dansait, on chantait, les gens étaient joyeux⁵. » Stéphanie Goetzmann revient sur la résonance de cette journée pour toute la communauté LGBTQIA+ :

Pendant cette journée, l'homosexualité sort de l'ombre, c'est l'effervescence de tous pour un même but : vivre au grand jour, ne plus appartenir à la « race maudite », expression utilisée à de nombreuses reprises par Dominique Fernandez dans *L'Étoile Rose*. C'est la régénération du groupe. C'est l'orgie, l'orgiasme, le collectif permettant à l'individu de s'épanouir. Personne n'est exclu de cette fête [...] Mélange des genres, des pratiques, pour une même visibilité⁶.

Si l'évènement est désormais reconnu comme une rencontre festive, ou l'espoir d'une société meilleure est célébré, comme en témoigne l'analyse de Stéphanie Goetzmann, il ne faut pas oublier l'aspect militant d'une telle rencontre. En effet, nous l'avons vu plus haut, les premières marches des fiertés sont nées de révoltes face à l'oppression des sociétés en place, qui faisaient de l'homosexualité une tare systémique. La fierté ressentie durant cet évènement à la portée internationale est donc bien une réponse à l'homophobie sociétale. Ce mécanisme se retrouve dans notre corpus de romans de jeunesse. En effet, tout comme Christophe Léon, l'auteur québécois Samuel Champagne rend compte de ce balancement permanent entre sentiment de honte et estime de soi. En effet, le personnage de Maxence personnifie cette dichotomie. Avant qu'il ne déménage, il se considérait

¹Christophe Léon, *Embardée*, *op.cit.*, p. 84

²*Ibid.*, p. 10

³*Ibidem.*

⁴*Ibidem.*

⁵*Ibid.*, p. 11

⁶Stéphanie Goetzmann, « L'homosexualité : du secret à la fierté » dans *Sociétés*, 2001/3 N°73, p. 76

comme un adolescent « *out and proud*¹ », seulement son arrivée récente au Québec le déstabilise dans ses certitudes et sa fierté se voit mise à mal :

Max se sent à la fois soulagé et irrité. En Angleterre, il ne se gênait pas pour flirter amicalement, pour porter des chandails avec des slogans suggestifs à l'école, pour répliquer aux rares attaques, se sentant à la fois fier et confiant. Mais ici, il n'ose rien dire. Pour la fierté, on repassera²...

Comme l'explique Lagabrielle, « imprégné par l'ordre hétérosexiste au plus profond des subjectivités, et des corps, des homosexuel-le-s, la honte peut surgir et resurgir à tout moment³. » Maxence a conscience de ce basculement qu'il perçoit comme un retour « dans le placard, comme avant⁴. » Il explique à Thomas qu'il vit cela comme une régression. Curieusement Samuel Champagne dépeint une image régressive de la société et de la jeunesse québécoise qu'il compare explicitement à une Angleterre tolérante et ouverte. Dans un rapport intitulé « Le défi LGBT : comment améliorer l'intégration des minorités sexuelles et de genre ? », l'Organisation de coopération et de développement économiques (OCDE) recense des enquêtes sur les attitudes à l'égard des personnes homosexuelles menées sur différents continents depuis 1981. Sur les trente-six pays de l'OCDE enquêtés sur leur acceptation de l'homosexualité, le Royaume-Uni est à la dix-huitième place alors que le Canada occupe la quatorzième place. L'écart n'est pas très important. Toutefois un graphique⁵ montre bien que si dans les années 1980, l'acceptation de l'homosexualité était au même niveau pour les deux pays, le Canada a connu une meilleure évolution jusqu'en 2014. Il semble donc que la société canadienne, et donc par extension le Québec, accepte mieux la différence sexuelle même si l'écart entre les deux pays n'est pas révélateur d'une forte disparité. De plus le même rapport détaille : « L'homosexualité est mieux acceptée par les femmes, les jeunes adultes, les plus instruits et les personnes vivant en milieu urbain⁶. » Tous les facteurs seraient donc réunis pour que le nouvel environnement de Maxence accueille son homosexualité sans problème : il arrive au Canada, aménage dans une grande ville – Montréal – et intègre un lycée où il sera entouré d'autres adolescents (donc de jeunes adultes en devenir). Ainsi, pourquoi l'auteur prend-t-il le parti de faire que Maxence redoute autant la réaction de ses pairs québécois là où cela ne le dérangeait pas lorsqu'il était en Angleterre ? On pourrait alors

¹Samuel Champagne, *Recrue*, *op.cit.*, p. 126

²*Ibid.*, p. 86

³Renaud Lagabrielle, *Représentations des homosexualités dans le roman français pour la jeunesse*, *op.cit.*, pp. 129 - 130

⁴*Ibidem.*

⁵Organisation de coopération et de développement économiques, OCDE, *Le défi LGBT : comment améliorer l'intégration des minorités sexuelles et de genre ?*, 2019, p. 13

⁶*Ibid.*, p. 14

imaginer que l'auteur met en place une critique sociale et politique dans laquelle il compare les deux sociétés occidentales. L'Angleterre aurait alors de meilleures conditions de vie pour les homosexuels. Toutefois il est aussi possible de comprendre cette situation sous un angle différent : celui que l'on pourrait nommer l'expérience du danger. L'homosexuel vit une alternance perpétuelle entre un milieu sécurisé, qu'il s'est créé et dans lequel il se sent en sécurité, et un milieu inconnu qui nécessite qu'il se protège des potentielles insultes et attaques. Il est donc possible de penser que Maxence, dont le déménagement au Québec le plonge dans ce milieu inconnu et insécuritaire, a pris cette décision de cacher sa sexualité afin de pouvoir se protéger. C'est d'ailleurs ce qu'il explique au début du roman : « En Angleterre, il connaissait les personnes qui l'entouraient, mais maintenant... Comment les gens réagissent-ils aux homosexuels ici, à Montréal¹ ? » Malgré ses recherches sur internet pour avoir une première idée de la société dans laquelle il entre, Maxence réalise qu'il quitte un cadre connu pour arriver dans une nouvelle ville dans laquelle il est en manque de repères :

Il n'a aucun ami, aucune personne extérieure à sa famille avec qui parler, passer du temps ; il n'a pas envie de dévoiler ses secrets les plus intimes avant même de savoir quelle réaction il provoquera².

Ce changement de cadre et cette perte de repère mentionnés par Maxence pourrait ainsi constituer l'expérience permanente du danger dans laquelle se retrouve tout homosexuel lorsqu'il quitte son cercle de sûreté. Toutefois la situation de Thomas est tout aussi délicate puisque le jeune adolescent n'a pas encore assumé sa sexualité ce qui l'amène à se dévaloriser constamment : « j'ai un peu honte, Maxence. Je me trouve stupide de ne pas avoir pu l'admettre avant. Je ressens tellement de trucs que je me sens un peu coupable de les ressentir³... ». La position de Thomas est aussi équivoque que celle de Maxence mais pour des raisons différentes. La réalité de ses sentiments résonne comme un échec en lui car il n'arrive pas à les verbaliser. Cependant cette même réalité entraîne chez lui un sentiment de culpabilité lié à l'originalité de ses amours. Dans ce brouillard sentimental, et alors qu'ils pensaient tous les deux ne jamais plaire à l'autre, Maxence et Thomas tombent finalement amoureux. Toutefois, les nouveaux sentiments qu'ils ressentent les laissent interloqués : « Il s'est senti fier d'être homosexuel, parce qu'il avait Thomas avec lui. Ce sentiment de fierté mêlé à la gêne d'être découvert lui laisse un goût amer dans la bouche⁴. » Maxence voit ainsi en Thomas le premier membre de son cadre

¹Samuel Champagne, *Recrue*, *op.cit.*, p. 10

²*Ibidem.*

³*Ibid.*, p. 125

⁴*Ibid.*, p. 154

sécurisant qui lui permet de retrouver une partie de ce sentiment de fierté qui lui faisait défaut depuis son arrivée à Montréal. Toutefois le soulagement n'est pas total puisqu'il a bien conscience que l'équilibre est fragile : en effet, certains membres de l'équipe de football dans laquelle joue Maxence tiennent des propos ouvertement homophobes et n'hésitent pas à s'en prendre publiquement à Thomas au lycée. Pourtant les attaques incessantes que subit Thomas à cause de sa pratique de la danse et les ragots dont Maxence commence à faire l'objet car il passe trop de temps avec Thomas, amènent progressivement les deux garçons à assumer leur amour. En effet, Maxence est agacé de l'attitude de ses coéquipiers envers Thomas. À plusieurs reprises il manque se battre avec l'un d'eux. Quant à Thomas, il hésite moins à s'affirmer, puisant sa force dans sa relation naissante avec Maxence. Ainsi lorsqu'un garçon le raille pendant le cours d'éducation physique en lui reprochant de le coller un peu trop, Thomas répond : « J'ai des standards, quand même¹. » Ce ton sarcastique employé par le jeune danseur témoigne d'une prise de confiance naissante lui permettant d'ironiser une remarque censée le blesser. Plus tard, le sarcasme a quitté le discours de Thomas lorsqu'il décide de faire taire les moqueries, après une énième remarque :

Tu sais quoi ? dit Thomas en soupirant. Je me fiche de ce que tu penses. Parce que, dans le fond, c'est pas tes affaires. Je fais ce que je veux et, si ça t'emmerde, c'est pas mon problème. Tu peux m'appeler ballerine tant que tu veux, fais-toi plaisir².

Cette réaction marque un point de bascule dans son estime de soi. En effet, le silence dans lequel se murait l'adolescent sonnait jusqu'à présent comme une validation des critiques qu'il recevait de la part de ses camarades. Or cette prise de parole publique, en cours d'éducation sportive, résonne comme un cri d'exaspération. C'est un premier pas vers l'acceptation de son orientation sexuelle. Cette irritation attendra son point de paroxysme lors d'une scène particulièrement violente, toujours lors d'un cours de sport au gymnase. Après une ultime attaque de Pierre-Marc, Thomas se jette sur son camarade :

Il atterrit sur Pierre-Marc et est lui-même surpris d'avoir réussi à prendre l'avantage. Mais sa surprise est de courte durée, les mots que l'autre a prononcés lui reviennent à l'esprit et sa rage reprend le dessus. Souhaiter sa mort ? Quelle espèce de médiocre individu souhaite la mort de quelqu'un ? Par haine ? Par peur de la différence ? Par simple désir de trouver un bouc émissaire³ ?

La succession de phrases interrogatives contraste avec la certitude qui amène Thomas à sauter sur Pierre-Marc. Si l'adolescent prend la décision de se jeter sur son camarade et

¹Samuel Champagne, *Recrue*, *op.cit.*, p. 117

²*Ibid.*, p. 218

³*Ibid.*, p. 236

de ne plus subir ses attaques, c'est qu'il est certain que la personne qu'il souhaite devenir n'a plus à éprouver ce type de comportement. Le contenu des questions est de ce fait significatif : en effet, Thomas ne se remet pas en cause dans cet échange mais s'indigne face à la conduite de Pierre-Marc. La culpabilisation a ainsi changé de camp. Le gymnase comme lieu d'expression et de construction de l'identité revient de manière récurrente dans ce roman. Il donne une ampleur différente à la réaction des deux adolescents. En effet, le gymnase représente le lieu de toutes les virilités exacerbées. Il est le fief des harceleurs de Thomas, qui n'hésitent pas à y affirmer fièrement leur masculinité. C'est également un lieu de tourments pour Maxence, qui s'y sent prisonnier car dans l'impossibilité d'assumer entièrement qui il est. Pour ces raisons, la libération de soi des deux adolescents, dans un tel lieu, revêt une portée particulière. Maxence et Thomas mettent à mal les idées préconçues que chacun pourrait avoir en tête. D'une part, ils sont tous les deux extrêmement sportifs : Thomas fait de la danse depuis son plus jeune âge et Maxence est l'un des meilleurs joueurs de son équipe. Il est donc possible d'être sportif et homosexuel. C'est une première mise à mal du concept de virilité prôné par les joueurs de l'équipe de Maxence et dans le monde du sport de manière générale. De plus, la prise de position des deux adolescents face à l'homophobie de leurs camarades vient briser les tabous qui entourent cette question pour ainsi faire changer la honte de camp. C'est notamment la volonté d'Arnaud Bonnin et Lyès Houhou, auteurs du documentaire *Faut qu'on parle*¹ sur l'homosexualité dans le monde du sport. Dans ce documentaire, six athlètes de haut niveau encore en activité ont ainsi fait leur *coming out* afin de montrer qu'ils n'avaient plus honte de leur orientation sexuelle et qu'ils souhaitaient à présent faire évoluer les mentalités. Pour Thomas et Maxence, cette échauffourée a eu le mérite d'agir comme un véritable électrochoc qui va pousser les deux adolescents à assumer leur amour :

Ils sortent de la voiture et Max prend la main de Tom dans la sienne. [...] Il se dit que la vraie vie, ce n'est pas de porter un masque. Que, pour être vraiment honnête avec soi-même et avec les autres, il faut montrer son vrai visage²...

Les pensées de Maxence témoignent du chemin parcouru : la répétition de l'adjectif « vrai » ou de sa forme adverbiale démontre notamment à quel point l'adolescent se réalise pleinement à cet instant. Il est sorti du mensonge qui le rongait jusqu'alors ; mensonge envers lui-même et mensonge envers les autres, de ne pas s'assumer homosexuel tout en ayant conscience de sa différence d'orientation sexuelle. Le jeune

¹Arnaud Bonnin, Lyès Houhou, *Faut qu'on parle* [documentaire], Lille, Okeille production, 2021

²Samuel Champagne, *Recrue*, *op.cit.*, p. 273

homme qu'il est, sa main dans celle de son petit ami, visible par tous, est alors conforme avec son idée de la réalité : tout est cohérent à présent. Le sentiment de fierté ressenti à ce moment offre alors aux personnages de fictions québécoises de nouvelles libertés. La réaction d'exaspération de Samuel est comparable à celle de Maxence et Thomas : elles trouvent toutes deux leur origine dans l'animosité des camarades de classe. Chez Gaétan Chagnon, les paroles sont toutefois plus percutantes que les gestes et les adolescents n'en viendront pas aux mains comme c'est le cas chez Samuel Champagne. À la suite des propos ignominieux de la part de T-bone, le jeune Samuel décide donc de l'affronter : « Tout le monde en a ras-le-bol de tes séances d'intimidation, reprend Samuel d'un ton menaçant. Maintenant tu vas nous laisser tranquilles¹. » Ainsi, lorsque le jeune homme justifie son intervention auprès de Gaël, il résume parfaitement ce processus graduel qui amène l'adolescent homosexuel à se réaliser :

Mais, moi, poursuit Samuel, il y a longtemps que j'encaisse des tas de commentaires désobligeants qui me blessent profondément, que je suis témoin de saloperies faites à des élèves parce qu'on les identifie à des gais. J'en ai ma claque ! Il est grand temps que je me tienne debout. Oui, je suis homosexuel ! Que les crétiens que ça dérange aillent tous se faire voir. Quant à moi, j'ai fini de m'écraser² !

Les raisons mentionnées par Samuel sont les mêmes que celle de Thomas. Ils déplorent tous les deux les attaques quotidiennes dont sont victimes les jeunes LGBTQ+ au Québec ; qu'ils soient moqués parce qu'identifiés comme anormaux par le reste de l'établissement scolaire, comme c'est le cas de Thomas, ou qu'ils soient témoins de ces moqueries quotidiennes, comme c'est le cas de Samuel. Ces faits mentionnés par les protagonistes québécois de notre corpus sont le reflet d'une réalité constatée sur le terrain :

Depuis une dizaine d'années, le problème de l'homophobie en milieu scolaire et de ses impacts dramatiques sur la santé physique et mentale des jeunes lesbiennes, gais et bisexuels, bisexuelles (LGB) a été soulevé à plus d'une reprise par la littérature scientifique et par des organismes intervenant auprès de ces jeunes comme Projet 10, Jeunesse Lambda ou le Regroupement d'entraide à la jeunesse allosexuelle du Québec (REJAQ)³.

Le consensus est donc général et plusieurs structures interpellent ainsi sur une montée de l'homophobie en milieu scolaire qu'expriment les personnages de fictions pour adolescents. Agacé par cette homophobie quotidienne dont il est témoin et complice par son silence, Samuel explique : « Je l'ai d'abord fait pour moi⁴. » En effet, le jeune homme

¹Gaétan Chagnon, *Le secret de l'hippocampe*, op.cit., p. 189

²*Ibid.*, p. 192

³Line Chamberland (dir.), *L'homophobie à l'école secondaire au Québec – Portrait de la situation, impacts et pistes de solution*, Rapport de recherche, 2011, https://ressource.sos-homophobie.org/Rapport_LGBTIphobies_2021_interactif.pdf [consulté en ligne le 11/11/2021]

⁴Gaétan Chagnon, *Le secret de l'hippocampe*, op.cit., p. 192

pense que Gaël est en couple hétérosexuel avec Mylène et qu'ainsi les moqueries de T-bone sont infondées. Toutefois, Gaël compte bien rétablir la vérité et avouer ses sentiments à Samuel. Cette discussion elliptique amène le lecteur à découvrir une situation nouvelle au chapitre suivant : Gaël et Samuel forment désormais un couple amoureux. Ce nouveau statut permet à Gaël de découvrir « sa véritable nature, qui peu à peu se révèle, s'inscrit dans son quotidien¹. » Cet amour naissant donne alors la force aux deux adolescents d'assumer les personnes qu'ils ont désormais décidé d'être.

La force de l'amour

Renaud Lagabrielle relève l'importance d'une telle thématique et de son traitement dans les romans pour la jeunesse : « La plupart des romans recourent à un dispositif textuel qui souligne le rôle important, parfois décisif, que peut jouer l'amour dans l'acceptation de soi² » En effet, on note une récurrence chez les auteurs francophones dans le traitement des amours adolescentes et la finalité de celles-ci sur l'acceptation de soi. Toutefois, une dimension frappe dans cette évocation de l'amour : combien il est difficile d'aimer. En effet, être amoureux quand on est adolescent n'est généralement pas facile mais l'analyse de notre corpus amène à penser que l'amour est bien plus complexe lorsque l'on est homosexuel. En effet Lagabrielle révèle les tenants de l'affirmation de soi chez l'adolescent amoureux, détaillant ainsi le chemin tortueux qui l'amène à vivre ses premières amours :

La succession chronologique dans ces récits de la rencontre d'un personnage homosexuel dont le ou la protagoniste tombe amoureux/amoureuse et du *coming-out* de celui/celle-ci signifie ainsi que l'acceptation et la réappropriation positive de leurs désirs homosexuels, si longtemps vécus comme négatifs, peuvent faire naître chez les personnages homosexuels une force qui les encourage à faire savoir leurs nouvelles amours à leur entourage³.

Ce qu'il est important de comprendre c'est combien l'amour permet au protagoniste adolescent de se libérer des carcans qui l'enserraient jusqu'alors et l'empêchaient de se réaliser en tant qu'homosexuel. L'amour pourrait représenter un élément déclencheur, le point de bascule entre deux états du personnage adolescents ; un état pré-amoureux marqué par la difficulté de se comprendre et s'assumer puis une métamorphose vers un

¹Gaétan Chagnon, *Le secret de l'hippocampe*, op.cit., p. 197

²Renaud Lagabrielle, *Représentations des homosexualités dans le roman français pour la jeunesse*, op.cit., p. 124

³*Ibidem*.

état positif assuré grâce à la présence d'éventuels sentiments. Toutefois, si ces sentiments amènent le personnage à assumer plus facilement sa sexualité, leur caractère exceptionnel vient complexifier la situation : le garçon aimé est-il aussi homosexuel ? À qui confier ses sentiments différents ? Est-il possible d'afficher cet amour en public ? Quels sont les risques ? Une telle posture est par exemple observable dans le roman français *Tous les garçons et les filles*. Julien a 15 ans et vient d'entrer au lycée. Dès le jour de la rentrée, il repère un autre garçon, Clément Renaud, dont il ne parle pourtant pas à sa mère. Quand elle lui demande comment s'est passée sa rentrée, il mène une double conversation : l'une avec sa mère où il reste dans une explication superficielle des événements et la seconde avec lui-même où il ne cesse de penser à Clément, « un type très beau devant moi, il a l'air sympa¹ » tout en sachant qu'il ne peut pas en parler : « Mentionner le garçon au col blanc serait un peu prématuré et surtout largement pathétique². » Et il reproduit le même schéma lorsqu'il déjeune avec son père le lendemain midi : « Non, papa, je ne peux pas te parler de Clément [...] Tu ne pourrais pas entendre ça. [...] Et puis tu n'as jamais regardé cet endroit de la peau d'un garçon³. » Les sensations décrites par Julien laissent peu de doute sur la nature de ses émois. Les sentiments ressentis par l'adolescent restent cependant encore imprécis, il souhaite d'abord faire de Clément son « meilleur ami » tout en prenant progressivement conscience qu'il ressent quelque chose de plus fort pour ce nouvel élève. Néanmoins, la censure que s'impose le jeune garçon vis-à-vis de ses parents marque la limite de ce qui est considéré et intégré comme socialement acceptable : en effet Julien est conscient qu'il ne peut pas parler de ce nouvel élève/amour à ses parents car ils ne le comprendraient pas. Ses sentiments ne font pas partis de la norme et sont donc cantonnés au secret. Le roman *50 minutes avec toi* fait état d'une situation similaire. Un adolescent – on ne connaît pas son nom – tombe amoureux : cet amour est une lumière qui le guide dans un quotidien noir où le père violent ne laisse passer aucun écart. Le jeune garçon revit : « Être amoureux, c'est un peu un miracle [...] Tout me semblait trop beau, d'un seul coup⁴. » L'adolescent voit cet état comme une condition divine qui modifie sa perception de la réalité qui l'entoure. L'expression passionnée de cet amour est pourtant entachée par le danger que représente le père. Il est une menace pour le fils et sa réaction à ce nouvel amour n'augure rien de bon lorsqu'il surprend son fils avec Camille, le garçon dont il est amoureux : « Ce jour-là, j'ai cru que tu allais me tuer. T'as

¹Jérôme Lambert, *Tous les garçons et les filles*, *op.cit.*, p. 17

²*Ibid.*, p. 14

³*Ibid.*, p. 31

⁴Cathy Ytak, *50 minutes avec toi*, *op.cit.*, p. 43

frappé très fort, et sans ajouter un mot. [...] J'ai eu peur que tu me tues, ou que le monstre qui t'habitait me tue¹. » La figuration du père en tant que monstre, répétée à plusieurs reprises dans le roman, permet à l'auteur de définir le degré de dangerosité que représente le père, cet animal fantastique et terrible. De manière plus générale, les amours homosexuelles paraissent donc davantage romanesques et romantiques car sur elles pèsent l'interdit et le danger. C'est notamment le cas dans le roman *Mauvais fils*. L'amour permet à Ghislain de se révéler : « Je l'adore, j'adore être avec lui. [...] Et moi je me sens à ma place. D'un coup, la vie coule de source, comme si la fée de Peau d'Âne m'avait repéré et compris². » L'envolée lyrique de cet amour est renforcée par l'aspect magique que lui confère Ghislain. La mention du personnage de la fée confère à cet amour une valeur légendaire qui frise l'irréalité. À cela répond le dramatisme employé par l'auteure française et qui une fois de plus dans le roman l'emporte sur la réalité. Lorsque Ghislain pense avouer à ses parents qu'il aime un autre homme, la situation est décrite comme apocalyptique : « J'imagine le carnage si je leur racontais que la femme de ma vie à une petite barbe au menton [...] Impossible de leur présenter l'homme de ma vie, le monde s'écroulerait³ » La violence de la réaction imaginée par l'adolescent vient contrebalancer la passion qui anime son couple. Toutefois, Ghislain n'imagine pas ces réactions sans raison puisqu'en effet ses parents l'ont déjà mis à la porte après avoir appris qu'il était homosexuel. Le jeune adolescent a alors passé une nuit dans la rue et s'est ensuite fait agresser en sortant d'un bar gay. Le quotidien du personnage paraît effectivement très douloureux, riche en péripéties toutes plus difficiles les unes que les autres. L'amour représente alors pour Ghislain une renaissance qui lui apporte pourtant de nouvelles difficultés, à savoir comment l'annoncer à sa famille. Pour Julien, il en va de même. Au fur et à mesure de l'avancée de l'année scolaire, ses sentiments pour Clément se confirment et il dit à deux reprises qu'il est amoureux. Son père le questionne sur ses amours lors d'une scène que Julien décrit comme paternaliste virile, « une inquisition goguenarde et complice⁴ » au cours de laquelle il va avouer être amoureux, sans préciser de qui, et son père y verra nécessairement un amour hétérosexuel : « Et comment elle s'appelle⁵ ? » La seconde fois il décide de l'écrire à sa mère, dans une lettre qu'il lui envoie d'Espagne : « j'ai bombardé Barcelone de photos, je n'ai plus de pile et je suis

¹Cathy Ytak, *50 minutes avec toi*, op.cit., pp. 48 - 49

²Raphaële Frier, *Mauvais fils*, op.cit., p. 65

³*Ibid.*, p. 67

⁴Jérôme Lambert, *Tous les garçons et les filles*, op.cit., p. 71

⁵*Ibid.*, p. 72

amoureux d'un garçon¹. » La veille de l'écriture de cette lettre, Julien et Clément se retrouvent dans la salle de bain de l'hôtel, en plein milieu de la nuit, et le moment complice qu'ils partagent confirme les sentiments que ressent Julien à l'égard de Clément. C'est donc bien la force de l'amour qui amène Julien à révéler son homosexualité à sa mère. Mais une fois encore, ce même amour va venir écorcher les protagonistes concernés. Lors de ce voyage scolaire, Julien est victime d'une agression homophobe de la part de Stéphane, l'un de ses camarades. Clément va alors intervenir pour défendre Julien qui se voit traiter de pédé. Il va assener un coup de genou à Stéphane et celui-ci va rétorquer : « Il n'y a que la vérité qui blesse, les gars. Si vous voyiez vos têtes. Vous êtes mignonnes. Mais fais gaffe, Lemeur, t'auras pas toujours ton chevalier à côté de toi². » L'intervention de Clément pour défendre Julien relève effectivement d'une conduite chevaleresque mise à jour par la comparaison de Stéphane ce qui renforce l'aspect romanesque de cette relation voulu par l'auteur. Pouvons-nous alors penser que les homosexuels seraient des *starcrossed lovers*, tels les amants maudits de Shakespeare ? En effet, tout semble vouloir contrecarrer ces amours homosexuelles adolescentes : comme si des forces extérieures décidaient de venir rendre cet amour impossible, presque voué à l'échec dès le départ. Il pourrait alors sembler que les auteurs aient saisi cet aspect dramatique des relations homosexuelles adolescentes et décident donc de le mettre en avant dans leurs récits. Renaud Lagabrielle explique la possible raison de cette attitude :

Les représentations d'amours homosexuelles juvéniles dans des romans destinés à la jeunesse apparaissent dès lors particulièrement importantes dans la mesure où elles signalent qu'il est possible de se réapproprier des désirs vécus si longtemps dans l'angoisse et la honte³.

Les auteurs de romans pour la jeunesse, en apportant ce caractère romanesque aux amours homosexuelles adolescentes, soulignent l'importance d'un tel choix. Lagabrielle envisage l'amour comme une charnière dans la vie d'un homosexuel, celle où il se réapproprie ses désirs et choisit de les assumer après des années d'angoisse. Ainsi, à son retour de vacances, Julien se sent libéré, il tente d'expliquer à sa mère que quelque chose en lui a changé durant ce voyage. Il va alors admettre : « Je n'avais plus honte. J'étais même fier⁴. » Pour autant la relation que mène les deux adolescents après ces événements n'est pas clarifiée par l'auteur. Le roman se clôt sur ces mots de Julien : « Je ne crois pas que j'écrirai à Clément. On s'est dit qu'on évitait ce genre de sucreries. On va sans doute se

¹*Ibid.*, p. 89

²Jérôme Lambert, *Tous les garçons et les filles*, *op.cit.*, p. 99

³Renaud Lagabrielle, *Représentations des homosexualités dans le roman français pour la jeunesse*, *op.cit.*, p. 151

⁴Jérôme Lambert, *Tous les garçons et les filles*, *op.cit.*, p. 110

manquer mais on n'en mourra pas¹. » Cette fin, bien qu'énigmatique, répond pourtant à un point soulevé par Lagabrielle :

La force de l'amour est également signifiée par les structures mêmes des romans. Ceux-ci se referment en effet sur des images de protagonistes heureux et heureuses, sur un bonheur étroitement lié à l'amour qu'ils/elles sont en train de vivre².

Le bonheur de Julien est en effet notable dans les dernières pages du roman : le temps des vacances est arrivé, il se réjouit des destinations que ses parents ont choisies, ses migraines se sont calmées. Libre toutefois au lecteur de s'imaginer la décision qu'ont prise Clément et Julien concernant leur relation ; ce choix narratif participe aussi à créer cette atmosphère joyeuse mentionnée par Lagabrielle puisqu'il laisse au lecteur la possibilité d'imaginer la fin qu'il souhaite pour ces deux héros. Nous relevons les mêmes schémas narratifs dans d'autres romans de notre corpus. Dans *Je les entends nous suivre*, de l'auteure française Florence Cadier, Léo revient en détail sur les sentiments qu'il ressent pour Robin, un ami d'amie, et sur la façon dont cet amour a su lui donner la force d'assumer l'adolescent qu'il est. Comme nous l'avons déjà vu, le début *in media res* plonge le lecteur dans une scène de poursuite où les insultes homophobes pleuvent et où Robin et Léo tentent de fuir leurs agresseurs. Par un enchaînement d'ellipses, le lecteur est progressivement amené à comprendre comment leur amour est né et quelle force ont acquis les deux adolescents dans cette relation. Lors de la première ellipse, Léo dit ressentir le « coup de foudre³. » Six mois plus tard, il annonce : « Six mois que nous sommes amoureux, Robin et moi⁴. » Seulement la situation est difficile à gérer pour les deux adolescents et Léo n'arrive pas à assumer leur amour en public, ce que lui reproche Robin : « Tu as honte, me reproche Robin. Honte de moi, honte d'aimer un garçon⁵. » Ces complexes amèneront Robin et Léo jusqu'à la dispute. Le chagrin que ressent alors Léo mêlé à la force des sentiments qu'il éprouve pour Robin l'amènent à tout avouer à son père :

Je ne sais pas ce qui m'a pris, jamais je n'aurais imaginé me confesser à mon père. C'est bien la dernière personne à qui je pensais confier mon chagrin d'amour. Seulement, je ne contrôle pas le flot de paroles que je déverse⁶.

¹Jérôme Lambert, *Tous les garçons et les filles*, op.cit., p. 111

²Renaud Lagabrielle, *Représentations des homosexualités dans le roman français pour la jeunesse*, op.cit., p. 126

³Florence Cadier, *Je les entends nous suivre*, op.cit., p. 18

⁴*Ibid.*, p. 19

⁵*Ibid.*, p. 22

⁶*Ibid.*, p. 51

Le choix du personnage du père comme confident semble étonnant pour le personnage homosexuel lui-même. En effet nous avons pu voir que la figure du père n'est pas toujours la plus bienveillante pour recevoir ce type de confiance, toutefois la force de l'amour est telle que Léo n'arrive plus à contrôler le flot de ses paroles qui libèrent enfin les maux qui le rongeaient depuis plusieurs mois. Son père est la personne choisie pour recevoir ses confessions et une fois de plus l'auteur décide, en employant ce verbe précis, de donner à ces paroles une forme de reconnaissance supérieure, un principe directeur dont dépend la destinée de Léo. Cette discussion est un véritable électrochoc pour l'adolescent qui va alors trouver dans l'amour l'assurance qui lui faisait défaut : « Explosion de joie. C'était aussi facile que ça ! J'ai envie de hurler, de crier au monde entier mon bonheur¹. » Toutefois, les choix narratifs de l'auteur impliquent, à la différence de Jérôme Lambert, un récit moins riche en détails notamment à cause de l'utilisation répétée de l'ellipse narrative. En effet, l'accélération du rythme entraîne des sauts dans le temps à des moments pourtant cruciaux dans l'imbrication des mécanismes de l'amour et de la fierté. Par exemple lorsque Léo et Robin tombent amoureux et décident de se mettre en couple ou alors lorsque Léo révèle à son père son amour pour Robin et ses désirs homosexuels. En revanche, l'auteur ne fait pas l'impasse sur les interdits qui pèsent sur cet amour. En effet, Léo ne supporte pas les railleries des frères de Robin. Il décide de fuir la maison de son amoureux, sonnant ainsi la fin de leur relation. Errant dans le parc, il arrive devant un couple hétérosexuel s'embrassant et verbalise cette désapprobation sociale qui pèse sur son amour : « Pourquoi n'ai-je pas droit au même bonheur ? Pourquoi dois-je me cacher ? Me sentir obligé de me dissimuler des autres² ? » Une fois encore, les amoureux homosexuels font figures d'amants maudits, dessinant ainsi les contours d'un amour tragique dont Roméo et Juliette comptent parmi les tristes précurseurs. À l'inverse de Florence Cadier, certains auteurs mettent l'accent sur ces articulations où l'enjeu de l'estime de soi rejoint le « dire » des amours homosexuelles. Et là encore, le *coming out* amoureux revêt un aspect libérateur comme c'est le cas par exemple dans le roman *Il y a des nuits entières* de l'auteur français Michel Le Bourhis. Sylvain vit un amour torturé pour Nathan notamment parce qu'il n'ose en parler à personne. Un jour, il se livre à son petit frère :

Je lui ai tout confié. Nathan. La clio de maman. Le lavoir. J'avais murmuré à son oreille, sans réfléchir ni m'inquiéter, comme on raconte une histoire de fées et de sorcières pour endormir un môme. À aucun moment, cependant, Joachim n'avait

¹Florence Cadier, *Je les entends nous suivre*, op.cit., p. 55

²*Ibid.*, p. 45

fermé les yeux. Il m'avait écouté, se redressant de temps à autre pour m'observer, une façon sans doute de s'assurer que je ne mentais pas.

Je parlais lentement, d'une voix calme et posée. J'avais le sentiment de me libérer. Non pas d'un poids, comme lorsqu'on se sent coupable de quelque chose, mais plutôt d'une joie jusque-là indicible et que je partageais enfin, dans l'innocence d'une nuit pas comme les autres. Du haut de ses dix ans, je ne savais pas si Joachim était à même de comprendre ce que j'essayais de lui dire. Pour autant, il semblait accepter ce que j'imposais de neuf dans sa tête, cette image de deux garçons amoureux zigzaguant au travers de leurs adolescence, entre doutes et certitudes¹.

L'évocation des personnages des fées et des sorcières pour nourrir le récit de Sylvain apparaît cohérent par rapport à l'âge de son petit frère. On peut y voir une aura de merveilleux apportée par le jeune homme amoureux. C'est une belle histoire à croire même si selon le narrateur elle paraît tout à fait incompréhensible. Mais on peut aussi s'étonner de cette référence au conte de fées qui en sous-main renvoie à tous les récits emblématiques des destinés hétérosexuelles : la souillon qui devient princesse, la belle qui attend le baiser du prince pour se réveiller. Preuve sans doute que le récit de l'amour homosexuel ne peut s'envisager autrement qu'inspirés par le modèle des amours hétérosexuelles fournis par les contes. Dans le roman *Tous les garçons et les filles*, Julien et Clément passent du temps ensemble ainsi qu'avec d'autres camarades de leur classe. Une complicité naît entre les deux garçons et elle est tout de suite remarquée par les autres adolescents : « Tout va bien, les amoureux ? On vous dérange pas trop² ? » La force de l'amour est telle qu'elle dépasse la sphère du couple pour être perçue par d'autres protagonistes. C'est aussi le cas dans le roman *Comment te le dire ?* dans lequel l'auteur retrace ses premiers émois adolescents. En effet, les sentiments qu'il ressent sont tellement intenses que son père les perçoit : « Mon père a compris. Il sent que, depuis mon "retour en grâce" pourtant récent avec François, je suis le plus heureux des garçons. Il est content pour moi³. » Ici, les sentiments ressentis par le fils sont transférés sur le père et provoquent un élan de bonheur face à l'amour qui rayonne de son fils. Quant à savoir si les sentiments ressentis par le père proviennent juste de l'état d'allégresse dans lequel se trouve son fils ou bien de son amour homosexuel vécu et assumé de manière positive, nous restons dans l'impossibilité de le préciser. L'amour, bien qu'il soit synonyme d'ambivalence entre interdits, secrets, dangers d'un côté et renouveau du personnage homosexuel de l'autre, paraît primordial au personnage homosexuel tant cette thématique

¹Michel Le Bourhis, *Il y a des nuits entières*, op.cit., pp. 122 - 123

²Jérôme Lambert, *Tous les garçons et les filles*, op.cit., p. 37

³Mikko Ranskalainen, *Comment te le dire ?*, op.cit., p. 97

est présente dans notre corpus. Daniel Delbrassine écrit à ce propos : « la quête de l'âme sœur est presque toujours une préoccupation centrale chez les héros du roman pour adolescents. Et le bonheur se vit à deux¹. » Nous pouvons même rajouter que c'est aussi l'idéal porté par tous les contes traditionnels. En chaque héros homosexuel sommeille une Cendrillon et virevolte une Blanche-Neige. L'image des rapports humains véhiculée paraît alors bien éloignée d'un quelconque roman sentimental. De cette façon, la sexualité est amenée à être abordée par les adolescents. Toutefois, tout en étant une préoccupation majeure, c'est aussi un sujet qui fait débat au sein de la grande famille de la littérature de jeunesse : que dire ? Comment le dire ? Faut-il nécessairement en parler ? Dans ce cas, comment sont représentés les corps adolescents et les désirs homosexuels dans les romans francophones ?

e. De la nudité aux premières jouissances, le corps et les désirs adolescents mis en récit

L'adolescence représente cette délicate phase de transition entre l'enfance et l'âge adulte. Les préoccupations de ces jeunes adultes (ou de ces vieux enfants) oscillent de ce fait entre ces deux mondes. C'est particulièrement vrai pour la sexualité à entendre au sens large, c'est-à-dire, en incluant tout ce qui touche également à la nudité, aux désirs et aux plaisirs. La réponse à un tel comportement est à retrouver dans l'Histoire de nos sociétés occidentales. Daniel Delbrassine relève trois temps distincts quant à l'attitude adoptée à l'égard de l'enfance. Le premier temps serait celui du Moyen Âge « qui ne prenait aucune précaution particulière de censure envers les enfants² » notamment puisque comme nous l'avons déjà vu plus haut, il n'y avait pas alors de reconnaissance du statut des enfants. La seconde période, qui débute à la Renaissance « voit Protestantisme et Contre-Réforme se conjuguer pour instaurer silence, contrôles et interdits sur la sexualité³. » Enfin, depuis le début du XX^e siècle, Delbrassine note la mise en place d'un moralisme, suivi d'une libération sexuelle. Il conclut sur l'effet de ces pratiques :

¹Daniel Delbrassine, *Le roman pour adolescents aujourd'hui ; écriture, thématique et réception*, op.cit., pp. 289 - 290

²*Ibid.*, p. 288

³*Ibidem.*

Alors que la représentation des corps et du sexe a colonisé tous les supports médiatiques, les créateurs d'aujourd'hui continuent de recourir à certaines formes d'autocensure lorsqu'il s'agit de s'adresser à l'enfance ou à la jeunesse¹.

Pourtant, depuis le début des années 2000, des évolutions importantes sont à noter dans le roman pour adolescents. La prise en compte progressive d'une sexualité adolescente a permis aux jeunes lecteurs de rencontrer des images sensuelles, voire érotiques, sur lesquelles nous allons nous arrêter tant elles sont importantes à étudier. Néanmoins, il est nécessaire de nuancer cette évolution. En effet, si la sexualité adolescente s'est faite une récente place en littérature de jeunesse, il convient de rappeler qu'il s'agit de sexualité hétéronormée fidèle au modèle dominant de nos sociétés francophones. Les schémas déjà existants en littérature générale se reproduisent en littérature de jeunesse lorsqu'on y autorise le sujet. Qu'en est-il alors de la sexualité homosexuelle dans le cadre de notre corpus de romans francophones traitant de l'homosexualité masculine ? La question de la « première fois » occupe une place importante dans ce corpus. Il faut envisager cette question au sens large : de la découverte de son corps, aux premiers baisers en passant par la naissance des désirs, le jeune homosexuel est dans une expérimentation constante. L'amour tient une place non négligeable dans ces premières découvertes. Bien entendu, l'adolescent a de nombreuses leçons à tirer de la découverte de ces premières expériences. Toutefois nous questionnerons la réalité de ces pratiques afin d'étudier quels sont les véritables enseignements à tirer du traitement du corps, de la sexualité et des désirs dans le roman francophone pour adolescents.

La valse des « premières fois »

Le roman pour adolescents est l'occasion pour le jeune héros de vivre de nombreuses expériences inédites, tant sur le plan physiologique que sensuel. Ces premiers apprentissages passent avant tout par une découverte du corps qui renforce notamment la connaissance de soi. C'est à la puberté, temps défini comme l'entrée dans l'adolescence, que se remarque le début d'une préoccupation du corps qui ne cessera de s'intensifier au fur et à mesure des années. Ivan Darrault-Harris a également noté cette préoccupation corporelle qui se traduit selon lui par « la mutation remarquable du corps sur fond de croissance discontinue (pour la première fois) et dysharmonique (les membres croissent

¹Daniel Delbrassine, *Le roman pour adolescents aujourd'hui ; écriture, thématique et réception*, op.cit., pp. 288-289

par exemple plus vite que le torse)¹. » Cette considération nouvelle marque une première fois toute particulièrement : celle où l'adolescent prend conscience qu'il quitte son corps infantile pour rentrer dans un corps nouveau. Dans le cadre de ses recherches, Ivan Darrault-Harris a eu l'opportunité d'accéder à un corpus d'un nouveau genre : quarante mille messages échangés par des adolescents sur le forum www.filsantejeunes.com. Ils ont été recensés et étudiés par l'agence *Think out*², constituée de sémioticiens spécialisés dans l'étude des productions multimédiales. Il apparaît que la thématique du corps est celle qui revient le plus souvent en questionnement chez les adolescents. Cette surabondance a notamment permis à Ivan Darrault-Harris de mettre en place une catégorisation des différentes évocations du corps adolescent dans les messages étudiés, catégorisation que nous avons pu appliquer en partie à notre corpus de romans francophones. La première division correspond à ce qu'il définit comme « un corps mutant suscitant des questions, des interrogations, voire des peurs quant à sa normalité, un corps étranger regardé à la loupe³. » Il s'agirait presque d'une première rencontre entre l'adolescent et son corps, rencontre qui va poser les bases d'une nouvelle anatomie et susciter ainsi de nombreux questionnements. C'est pour cela que Darrault-Harris emploie la dénomination de mutant, signifiant ainsi la mutation que subit le corps d'un adolescent : le passage d'un état enfant à celui d'un adulte, mobilisant ainsi différentes composantes sociales. Dans un article sur les sociabilités et le travail de l'apparence au collège, Aurélia Mardon démontre que dès la 6^e, les questions corporelles et vestimentaires tiennent une place majeure dans la construction de l'identité sociale de l'élève. Elle revient notamment sur les effets du respect des prescriptions de genre, qui s'ancre dès l'enfance : « Au collège, leur rôle se renforce, c'est pourquoi chacun apprend à respecter les normes établies par le groupe [...] afin de ne pas susciter moquerie et rejet⁴. » Elle définit ensuite quelles sont ces normes établies, notamment grâce à l'étude qu'elle a pu mener dans deux collèges de la région parisienne :

Les garçons portent des vêtements de marque et, plus particulièrement dans les milieux populaires, les cheveux courts afin de coller à l'image valorisée de la virilité. De leur côté, les filles apprennent à sexualiser leur corps en mobilisant

¹Ivan Darrault-Harris, « l'adolescence ou les intermittences du corps » dans *Littérature*, Paris, Armand Colin, 2011/3 n°68, pp. 93 – 94, <https://www.cairn.info/revue-litterature-2011-3-page-93.htm> [consulté en ligne le 21/10/2021]

²<http://www.think-out.fr/en.php> [consulté en ligne le 03/03/2022]

³Ivan Darrault-Harris, « l'adolescence ou les intermittences du corps », *art.cit.*, p. 95

⁴Aurélia Mardon, « Sociabilités et travail de l'apparence au collège » dans *Ethnologie française*, 2010/1 (Vol. 40), <https://www.cairn.info/revue-ethnologie-francaise-2010-1-page-39.htm> [consulté en ligne le 30/11/2021]

des « petits hauts d'adolescentes », en se maquillant ou, selon les usages locaux, en portant des pantalons baggy, taille basse ou des strings [Mardon, 2006b]¹.

Dès le collège ces normes sociales se mettent en place et permettent de saisir la relation que l'adolescent établit avec son corps. Cette relation est notamment centrée sur les stéréotypes sexués dont l'importance paraît primordiale dans la construction de l'apparence de l'adolescent. Il apparaît alors que tous ces actes ne visent qu'un seul but à savoir celui de ne pas se voir rejeter du groupe social, voire même moqué par ce même groupe et ainsi de s'intégrer le plus normalement possible. Toute cette relation au corps, ces questionnements importants de la vie d'un adolescent sont reproduits dans notre corpus francophone. C'est le cas par exemple de Vincent dans le roman français *Qui suis-je ?*. Ses changements corporels le questionnent et les premiers signes de la puberté l'amènent à étudier son corps : « Je regarde mes bras. Aucun poil digne de ce nom à l'horizon. Une fois, j'ai entendu Christophe dire à Momo que ça fait viril, des poils sur les bras². » Plus loin, son reflet dans la vitre lui donne l'occasion de s'étudier davantage : « Mouais. Pas vraiment moche. Pas vraiment beau. [...] Moi, je suis blanc et blond. Un peu fade, quoi. Je me fais penser à une endive³. » L'aspect mutant du corps de Vincent est renforcé par la figuration de l'endive. Le jeune héros serait alors un personnage mi-humain, mi-organique, un organisme génétiquement modifié tels les mutants dotés de supers-pouvoirs dans l'univers *Marvel Comics*. Les mêmes questionnements se retrouvent chez Max, héros belge de *La lune est à nous* : « Je fixe mon bide. Pourquoi t'as changé toi ? Tu pouvais pas rester comme tu étais⁴ ? » Constat lui aussi suivi d'une décision de « manger moins⁵ ». Adolescent en surpoids, il se définit lui-même et à de nombreuses reprises comme « gros ». Le changement corporel prend une telle place qu'il est ici personnifié et Max s'adresse directement à son ventre comme si l'origine de son problème allait pouvoir se justifier. Comme un point commun à toutes ces interrogations, il existe une scène particulièrement significative, notamment par le double-sens qu'elle introduit, et que nous retrouvons dans différents romans de notre corpus : il s'agit de la scène du miroir. Cette mise en abîme, une scène de miroir qui renvoie à l'adolescent sa propre image, dans un roman-miroir reflétant une réalité possiblement vécue par le lecteur, renforce la justesse de l'instant. Les questionnements adolescents confirment que le héros délaisse son corps infantile pour progressivement assimiler son corps d'adulte en devenir.

¹*Ibidem.*

²Thomas Gornet, *Qui suis-je ?*, *op.cit.*, p. 14

³*Ibid.*, p. 22

⁴Cindy Van Wilder, *La lune est à nous*, *op.cit.*, p. 50

⁵*Ibid.*, p. 54

La réappropriation de son image permet ainsi à l'adolescent de prendre possession de son corps. Toutefois, il faut nuancer cette réappropriation qui se fait malheureusement au détriment de normes sociales dont l'adolescent n'arrive pas toujours à s'affranchir. Nous avons relevé quelques-unes de ces scènes :

- Je vais me laver les dents. Je jette un coup d'œil dans le miroir. Chose que je ne fais jamais. [...]
Je me suis toujours demandé ce que les gens entendent par « crise d'adolescence ». Je me demande si chez moi, elle ne se traduit pas comme ça : une endive incapable de supporter son reflet.
Bref. Je me regarde.
J'ai la raie au milieu. Pourquoi ? C'est un peu moche. Pas vraiment à la mode.
[...]
Demain, je change de coiffure¹.
- Je relève la tête. Je suis toujours face au miroir, qui me renvoie, comme il l'a toujours fait, une image sans complaisance.
Une image brute. Une image moche.
Pourquoi est-ce que les autres m'aimeraient si moi, je ne m'aime déjà pas ?
Pourquoi feraient-ils cet effort alors que moi, je suis pas fichu de l'accomplir ?
Au fond je ne crois pas qu'on puisse apprécier mon enveloppe disgracieuse, boudinée dans ses vêtements².
- Il ouvre la porte de droite : il y a un miroir de plain-pied à l'intérieur. Il se voit, avec son jeans noir, son chandail vert, les bracelets en tissu qu'il a au poignet, sa peau encore bronzée malgré l'été qui s'éloigne de plus en plus, les cheveux en bataille. [...] Est-ce que ça paraît ? Thomas s'approche du miroir, regarde son reflet. Il cherche un indice, un trait sur son visage qui vendrait la mèche. Mais il ne voit rien³.
- C'était cela qui l'inquiétait le plus : allait-on le deviner, était-ce inscrit dans sa figure, dans sa démarche ? Il n'aurait pu le dire car il avait tout fait pour éviter son propre reflet dans le miroir. Il regardait ailleurs en se brossant les dents, en se peignant⁴.

Ces extraits font état d'une découverte entre le personnage et son corps. Il se trouve observé à la loupe et le miroir devient alors vecteur de questionnements quant à la raison de ces changements. La présence de phrases interrogatives dans chacun de ces extraits témoigne de l'état d'esprit dans lequel se trouve le personnage qui se regarde dans le miroir et plusieurs réactions sont à noter. Pour Vincent la décision est prise d'opérer un

¹Thomas Gornet, *Qui suis-je ?*, op.cit., p. 30.

²Cindy Van Wilder, *La lune est à nous*, op.cit., p. 340

³Samuel Champagne, *Recrue*, op.cit., p. 93

⁴Guillaume Bourgault, *Philippe avec un grand H*, op.cit., pp. 25 - 26

changement de coiffure : l'image qu'il voit ne le satisfait pas. La coupe qu'il arbore depuis toujours lui procure une insatisfaction certaine. Ici, le personnage est donc à l'initiative de son propre changement. Pour autant, les nouvelles décisions ne sont pas forcément les meilleures : « J'ai très chaud. Je transpire à grosses gouttes. [...] Mon gel me coule sur le front. Mes cheveux doivent se casser la gueule¹. » Finalement cette première tentative de maîtriser son apparence, de maîtriser son corps s'avérera être un échec : « Arrivé au collège, je fonce aux toilettes, me rince les cheveux dans un lavabo. Le changement de look, ce sera pour une autre fois². » Cette décision de changement capillaire, qui pourrait paraître anodine, peut être lu de manière ambivalente. En effet, il serait possible de penser qu'ici Vincent tente de se réapproprier son image, et donc son corps, et que ce processus ne peut être que bénéfique pour l'adolescent. Toutefois, Renaud Lagabrielle mentionne un mécanisme non négligeable dans la relation du personnage homosexuel à son corps : afin de faire face à l'homophobie dont ils sont victimes, ces garçons « développent un contrôle d'eux-mêmes qui a pour but de les protéger de telles manifestations³ ». Cette réponse correspond tout à fait aux interrogations des personnages dans les deux derniers extraits cités plus haut. En effet, ce qui inquiète Thomas lorsqu'il s'observe dans la glace c'est de savoir si son homosexualité transparaît au travers de son physique. Quant à Philippe, il n'ose même pas affronter son image : accepter ce reflet serait accepter son homosexualité et il n'en est pas encore prêt. Le premier contact avec l'image réfléchie, dès lors que les émois homosexuels sont ressentis, paraît tenir les adolescents dans un état d'appréhension constant vis-à-vis de cette nouvelle situation. Louis-Georges Tin rappelle à ce sujet :

C'est là le point capital, sans doute difficile à comprendre pour ceux qui n'en n'ont jamais fait l'expérience, mais de fait, l'homophobie sociale crée les conditions symboliques d'une insécurité morale permanente, dont l'injure ou l'anathème ne sont jamais que l'épiphénomène. Au-delà des propos divers tenus ici et là, sans même parler des violences physiques, la rhétorique homophobe réside moins dans les discours posés que dans les discours possibles, qui obligent ceux et celles qui en sont la cible potentielle à les redouter constamment, pour mieux les éviter, les anticiper, les repousser, ou les interioriser – quotidienne rigueur dont le coût moral ne saurait être sous-estimé⁴.

L'importante présence d'interrogations dans les discours fictionnels adolescents se justifie notamment par une pression subie chez les adolescents homosexuels et l'image

¹Thomas Gornet, *Qui suis-je ?*, op.cit., p. 35

²*Ibid.*, p. 36

³Renaud Lagabrielle, *Représentations des homosexualités dans le roman français pour la jeunesse*, op.cit., p. 93

⁴Louis-Georges Tin (dir.), *Dictionnaire de l'homophobie*, Paris, PUF, 2003, p. 361

qu'ils renvoient à leur entourage. Cette scène du miroir préfigure donc de futures souffrances pour le personnage homosexuel dont nous avons déjà parlé plus haut. Elle sous-entend également que pour faire face à ce corps qui ne convient pas, l'adolescent n'a à sa portée que peu de solutions : soit modifier ce corps pour le faire correspondre le plus possible aux normes sociales de référence, c'est-à-dire ses camarades, à la manière de Vincent et son changement soudain de coupe de cheveux. Mais aussi se cacher, préférer se faire si petit que les camarades, les adultes ou tout autre protagoniste ne remarqueraient même pas qu'il y a quelqu'un de présent. C'est la seconde solution qu'a choisie Julien dans le roman *Tous les garçons et les filles*. En effet, l'adolescent fait sa rentrée au lycée « la tête baissée¹ » et précise qu'au moment de l'appel de l'enseignant, il répond « au vol et lance un “présent” clair et viril². » Cette virilité insinuée jusque dans le ton de la voix employé en public est voulue afin d'asseoir sa position au sein du groupe classe pour ainsi ne surtout pas laisser de possibles sujets de moqueries aux mains de ses camarades dès le début de l'année. Ainsi, il exprime sa stratégie quelques pages plus loin :

Les cow-boys du premier jour restent au fond. Ils regardent la cavalerie du coin de l'œil, les têtes de la classe, les futurs chouchous. Moi, je reste dans mon tipi, camp retranché, réserve protégée dont je suis l'unique représentant, les pieds dans la boue. Je garde ma hache de guerre à portée de main, au cas où³.

Renaud Lagabrielle analyse cet extrait et rappelle que malgré le ton humoristique employé par l'adolescent, « Julien est toujours sur le qui-vive, tâtant le terrain pour éviter tout dérapage⁴. » Quoi qu'il en soit, face à cette homophobie omniprésente, le corps paraît être l'un des boucliers employés par le personnage homosexuel pour se protéger. Il cherche à modifier son apparence ou encore sa voix, tout cela car l'image reflétée par le miroir n'est pas celle attendue. Ces personnages se retrouvent dans ce que Ivan Darrault-Harris nomme « un corps souffrance, un corps qui sert de pivot à l'expression de la difficulté d'être⁵ ». C'est cette même image, et ce corps souffrance, qui entraînent une multitude de questionnements et qui donnent l'impression que l'adolescent découvre son corps pour la première fois, tel qu'il est réellement et tel que les autres le perçoivent. La question de la perception du corps par autrui est notamment évoquée lors des scènes de vestiaires dont nous avons déjà parlé à plusieurs reprises. Pour certains, il est nécessaire de cacher ce corps qu'ils n'acceptent pas. Les protagonistes homosexuels développent

¹Jérôme Lambert, *Tous les garçons et les filles*, op.cit., p. 10

²*Ibid.*, p. 13

³*Ibid.*, p. 19

⁴Renaud Lagabrielle, *Représentations des homosexualités dans le roman français pour la jeunesse*, op.cit. p. 94

⁵Ivan Darrault-Harris, « l'adolescence ou les intermittences du corps », art.cit., p. 96

alors différentes stratégies afin de ne pas le rendre visible aux yeux de leurs camarades à la manière de Vincent qui va expliquer ses manœuvres, ainsi que celles de Pascal, afin de masquer au mieux l’embarras que peut provoquer la nudité publique : « il apporte une serviette pour se la nouer autour de la taille, comme ça on le voit pas en slip. Il est con, moi je m’arrange pour avoir ce jour-là un grand t-shirt¹. » D’autres personnages décident de hâter le pas et de traîner le moins possible dans ce lieu qui les rend mal-à-l’aise. C’est notamment le cas de Nathan : « impossible de me retrouver au milieu de garçons nus. Trop risqué. [...] Je me dépêche de me changer, pour me tirer le plus vite possible, surtout ne pas traîner². » Il en va de même pour Thomas qui « ne se sent pas très à l’aise de se changer au milieu de tous les autres élèves³. » Pour éviter toutes moqueries il « se dépêche de ranger ses effets personnels dans sa case et sort du vestiaire⁴. » Chaque personnage adolescent utilise alors ses propres ruses afin d’écourter ou de contourner le plus rapidement possible ce temps qui les met dans une situation de vulnérabilité. En effet, la majorité des personnages sont déjà la cible d’injures quotidiennes en dehors des cours d’EPS, néanmoins la nudité imposée par le changement de tenue laisse le jeune homosexuel doublement démuni face à ces attaques. Symboliquement, la carapace qu’il avait pu se créer en rentrant dans le moule social d’une apparence normée est brisée par la nudité qui lui enlève toutes ses défenses. Objectivement, il se retrouve également nu, à devoir gérer ce corps qu’il ne comprend pas, qu’il ne connaît finalement pas et qui le met dans l’embarras. Toutes ces questions ont été étudiées par Morgane Le Cloirec dans son mémoire sur la socialisation genrée au sein des vestiaires d’EPS au collège. Elle évoque notamment « des stratégies de contournement du vestiaire⁵ » qui seraient révélatrices d’un danger et qui se manifesteraient notamment par une forme d’évitement ou de dissimulation. Les propos d’élèves qu’elle a pu recueillir concordent parfaitement avec les situations vécues par les personnages fictionnels de notre corpus. C’est dans le roman *Point de côté*, de l’auteure française Anne Percin, que l’ensemble de ces questionnements sur le corps et son importance dans l’acceptation de soi trouve son paroxysme. Pierre est un lycéen qui a fait face à la mort de son frère jumeau, survenue quelques années auparavant. Rongé par les questionnements, il ne supporte pas la personne qu’il devient. Alors il décide d’écrire et le roman se présente ainsi comme son journal intime, daté et

¹Thomas Gornet, *Qui suis-je ?*, *op.cit.*, p. 40

²Jérôme Larcher, *Baisers cachés*, *op.cit.*, p. 104

³Samuel Champagne, *Recrue*, *op.cit.*, p. 86

⁴*Ibid.*, p. 88

⁵Morgane Le Cloirec. « “ Ce qui se passe dans le vestiaire reste dans le vestiaire ” : étude sur la socialisation genrée au sein des vestiaires d’EPS au collège. » *Etudes sur le genre*. 2018, <https://dumas.ccsd.cnrs.fr/dumas-01858678/document> [consulté en ligne le 30/11/2021]

marqué de tous ses constats, ses questionnements et ses choix. Ainsi il y décrit son corps : « Mon corps sent le moisi. Il est gras et plissé, je ne veux pas le regarder mais je suis sûr qu'il est comme ça, et qu'il pue le moisi, le renfermé plutôt¹ ». Tout comme le personnage de Philippe, il n'ose pas affronter son reflet, évitant alors de se regarder dans le miroir : « Moi, j'ai cessé de me regarder dans les miroirs. Je ne veux plus revoir mon corps, plus jamais². » La radicalité de la décision prise par Pierre témoigne du degré de souffrance du personnage. Le sport paraît alors être le meilleur moyen de se débarrasser de ce corps. Néanmoins, cela ne devient qu'une façon supplémentaire de renforcer le dégoût que lui inspire sa personne notamment parce qu'il devient la cible des moqueries de ses camarades. Initialement poussé par ses parents à faire du sport en équipe, Pierre va finalement choisir la solitude de la course à pied. À l'inverse des précédents personnages qui cherchaient à rentrer dans une norme sociale, les motivations de Pierre vont au-delà de la modification d'apparence, à savoir la perte de poids : « Maman a cru que j'avais fait ça pour perdre du poids. Elle n'a pas tort mais ce qu'elle ne sait pas, c'est que je compte perdre *tout* mon poids³. » L'adolescent est bel et bien décidé à mourir. Pierre ne supporte plus ce corps qui devient alors l'arme de destruction qui mettra fin à toutes ses incompréhensions. Cette envie morbide est notamment due à la perception que lui renvoie son corps qui selon lui ne correspond pas aux attentes : « Moi je ne suis même pas capable de faire mon boulot d'homme. Je ne suis pas un homme, je suis un ersatz. Une sucrète⁴. » Pour autant, ce corps qu'il dénigre et qu'il malmène lui renvoie un message contradictoire de ce que souhaiterait l'adolescent : « Mon corps est infiniment plus fort que moi. C'est la jeunesse qui fait sa force. Mon corps ne peut pas s'entendre avec mon esprit, qui est vieux, ridé, fatigué⁵. » Pierre qui court pour chercher à mourir se rend compte finalement que son corps est beaucoup plus solide qu'il ne le pensait. Et c'est alors qu'apparaissent de nouvelles réponses corporelles qui sèment davantage le trouble dans l'esprit du jeune homme :

Parfois le vieillard s'endort et je n'ai plus de prise sur mon corps. Gonflé du désir d'aimer, d'être aimé, je le caresse, de ces caresses que je n'ai jamais eues. Après j'ai honte. Honte de cette enveloppe de chair à qui je n'ai rien demandé, et qui n'arrête pas de supplier qu'on la touche⁶.

¹Anne Percin, *Point de côté*, *op.cit.*, p. 12

²*Ibid.*, p. 13

³*Ibid.*, p. 14

⁴*Ibid.*, p. 19

⁵*Ibid.*, p. 17

⁶*Ibidem.*

Face à la mort souhaitée par Pierre, le corps donne une réponse plus que vitale, celle du désir. Ces sensations naissantes sont insolites pour Pierre et elles provoquent une réaction qui est tout aussi nouvelle. Nous rentrons ici dans la troisième catégorie de corps mentionnées par Darrault-Harris. Il s'agit d'un « corps sexué¹ » qui serait « capable de séduire l'Autre². » Néanmoins, tout ce qui a trait à la sexualité en littérature de jeunesse, incluant la thématique de la « première fois » que nous étudierons plus en détail ici, est encore largement soumis à différents contrôles, qu'ils soient législatifs ou moraux. Dans ce cas, parmi les textes y faisant référence, comment les auteurs présentent et représentent-ils la thématique du dépucelage dans le roman pour adolescent ? Comment alors ce sujet permet-il de renforcer davantage la construction identitaire ?

Le roman pour adolescent, soumis au contrôle de la loi du 16 juillet 1949, ne peut se permettre de présenter la sexualité de ses jeunes personnages sans avoir à rendre des comptes. En effet, outre l'adolescent destinataire de ces ouvrages, de nombreux interlocuteurs adultes entrent en jeu dans la conception et la diffusion de ces productions. Ils donnent ainsi leur approbation, ou non, au traitement de certaines thématiques participant alors à la permanence de tabous sociaux, comme c'est le cas pour le sujet de la sexualité. Il s'agirait donc bien d'une forme de censure, imposée par les adultes à destination des enfants comme l'explique Philippe Ariès : « notre morale contemporaine [...] exige que les adultes s'abstiennent devant les enfants de toute allusion, surtout plaisante, aux choses sexuelles³. » Toutefois, Laurent Déom précise que la littérature « destinée aux adolescents est particulièrement concernée par cette question, puisque l'éveil à la sexualité constitue l'un des phénomènes majeurs de leur âge⁴. » Malgré les difficultés qu'ils peuvent alors rencontrer et l'autocensure parfois employée, les auteurs, conscient de cette problématique, n'ont pour autant pas choisi de laisser ce sujet de côté. La sexualité est bel et bien présente en littérature de jeunesse et notamment dans le sous-genre du roman-miroir étudié dans cette recherche. Ces fictions réalistes décrivent la sexualité de manière plus ou moins explicite, tout cela en adoptant le point de vue d'un adolescent. C'est parce qu'il est adolescent que la question de la « première fois » est autant récurrente dans la sexualité adolescente des romans de notre corpus. Toutefois, dans notre analyse, le terme de « première fois » ne se limitera pas uniquement à une

¹Ivan Darrault-Harris, « l'adolescence ou les intermittences du corps », *art.cit.*, p. 95

²*Ibidem*.

³Philippe Ariès, *L'Enfant et la vie familiale sous l'Ancien Régime*, Paris, Plon, 1973, p. 141

⁴Laurent Déom, « La "première fois" entre garçons dans les récits pour adolescents : à la découverte de soi-même (comme un autre) » dans Christian Chelebourg, Caecilia Ternisien, *L'expérience de la défloration*, Nancy, 2015, p. 1

relation sexuelle avec pénétration. Nous avons étendu la représentation de l'activité sexuelle à une acception plus large, comprenant ainsi les premiers baisers, les premières caresses et les premières expériences du désir de manière générale. Avant toute chose, Laurent Déom procède à une identification de la notion de « première fois » dans les relations entre garçons et donne une définition sociale qui admettrait ainsi le moment où un jeune homme homosexuel perdrait sa virginité. Pour cela il met en parallèle relation hétérosexuelle et relation homosexuelle :

Dans le cas de l'homosexualité masculine, où la question de l'hymen ne se pose pas, un esprit de symétrie tendrait à remplacer le vagin par l'orifice qui en est le plus proche dans la topographie anatomique : le rapport anal serait donc la condition du dépucelement homosexuel¹.

Par réciprocity à la pénétration vaginale, la pénétration anale marquerait donc l'acte identifié comme le premier rapport sexuel entre deux adolescents et serait donc synonyme de perte de virginité. Pourtant ce n'est pas la représentation majoritairement choisie par les auteurs francophones de notre corpus pour faire état de la « première fois » chez les protagonistes homosexuels. Ceci explique pourquoi nous avons fait le choix d'élargir la notion de « première fois » pour ne pas limiter l'étude de ces représentations. La sodomie est en réalité peu présente dans les romans étudiés et lorsqu'elle est mentionnée, cela est fait de manière plutôt rapide. C'est par exemple le cas dans le roman français *Point de côté*². Le moment de la pénétration anale est allusif, ne reste que les sensations provoquées par l'acte : « il a cru que j'avais mal ». À l'image de cette réflexion provoquée par l'acte sexuel, la douleur est le premier sentiment qui vient à l'esprit lorsqu'un adolescent mentionne la sodomie. C'est aussi le cas dans *Recrue* où l'utilisation des condoms laisse présager la pratique future de la sodomie pour les deux adolescents : « J'ai le goût d'essayer, avoue Thomas, gêné. Je sais pas si je vais aimer ça, mais³... » Il va rajouter quelques lignes plus loin : « Ça doit faire vraiment mal, hein ? Demande Thomas, incertain⁴. » Même si la pénétration anale est envisagée dans un futur plus ou moins proche, Thomas est tout de même gagné par l'incertitude lorsqu'il s'agit d'aborder cette pratique inconnue parce que supposée douloureuse. Ces deux exemples sont significatifs d'une inexpérience évidente des adolescents que relève également Laurent Déom : « une “première fois” de ce type nécessite parfois plus de savoir-faire technique que de spontanéité romantique, et génère d'abord plus de douleur que de plaisir⁵. » Il confirme

¹Laurent Déom, « La “première fois” entre garçons dans les récits pour adolescents : à la découverte de soi-même (comme un autre) », *art.cit.*, p. 3

²Anne Percin, *Point de côté*, *op.cit.*, p. 138

³Samuel Champagne, *Recrue*, *op.cit.*, p. 268

⁴*Ibidem.*

⁵Laurent Déom, « La “première fois” entre garçons dans les récits pour adolescents : à la découverte de soi-même (comme un autre) », *art.cit.*, p. 3

ses propos en s'appuyant sur différentes enquêtes menées sur les comportements sexuels notamment celle publiée en 1997 par Hugues Lagrange et Brigitte Lhomond¹. La faible présence d'actes sodomites apparaît alors comme un miroir d'une réalité sociale coincée entre une peur de la douleur engendrée par cette pratique et un manque de connaissance de la part des adolescents en pleine découverte sexuelle. Samuel Comblez témoigne de ce processus lorsqu'il explique les questionnements récurrents mis à jour par le dispositif de prévention Fil Santé Jeunes : « leur soif de connaissances est immense. Ils souhaitent apprendre de nous un savoir, comme ils en attendent de leurs enseignants². » La volonté d'apprendre confirme bien qu'il existe à un moment donné un manque à combler pour ces adolescents. Cette méconnaissance sexuelle atteste finalement d'une subjectivité inéluctablement associée à la définition d'une « première fois » chez les adolescents qui « relève non de l'objectivité qui s'observe, mais de la subjectivité qui s'éprouve » et permet ainsi de ne pas s'arrêter à l'unique pénétration anale pour définir le premier acte sexuel des adolescents homosexuels. Les premiers baisers sont en l'occurrence des scènes que l'on retrouve en plus grand nombre dans les œuvres analysées. Daniel Delbrassine donne une première explication à cette question :

Contrairement aux rapports sexuels, qui sont presque toujours traités de manière elliptique, le premier baiser fait souvent l'objet d'une description minutieuse, pour ne pas dire anatomique. Si le plaisir semble toujours au rendez-vous et clairement exprimé, c'est souvent la surprise et l'émotion qui transparaissent dans les propos du narrateur³.

La censure ne semble alors toucher que l'expression du plaisir, elle se manifeste par un usage quasi systématique de l'ellipse, tandis que le désir provoqué par un premier baiser est présenté de manière plus détaillée, et aussi plus lyrique. C'est le cas dans le roman *à-pic* où Samuel prétexte vouloir savoir comment Jean a embrassé une fille pour provoquer un premier baiser entre eux ; baiser qui vaudra à Jean un véritable bouleversement : « Puis sa bouche. On se serrait. Sa langue contre ma langue ; y'avait aussi nos mains. Dans les cheveux, son corps, ses fesses. Autour, il faisait moins quinze⁴. » L'ardeur du baiser décrit par Jean contraste avec la température extérieure et renforce alors l'expression d'un désir brûlant qui s'installe entre les deux garçons. Cela sera confirmé plus tard dans le roman lorsque Jean repensera à ce baiser : « Je recréais en solo nos mains dans nos cheveux, nos

¹Hugues Lagrange et Brigitte Lhomond (dir.), *L'Entrée dans la sexualité : les comportements des jeunes dans le contexte du sida*, Paris, La Découverte, « Recherches », 1997

²Samuel Comblez, « Fil Santé Jeunes. Un désir mêlé de peur. » dans *Erès*, 2015/1 n°612, p. 24

³Daniel Delbrassine, *Le roman pour adolescents aujourd'hui ; écriture, thématique et réception*, op.cit., p. 296

⁴Frank Secka, *à-pic*, op.cit., p. 96

deux corps enlacés... dans ma rêverie, j'avais le plus grand mal à isoler le sien du mien¹. » Les deux adolescents ne deviennent qu'un dans les pensées de Jean, une manière de préfigurer un désir d'intimité plus poussé qu'un baiser. Dans le roman québécois *Recrue*, Thomas ressent la même effervescence lors de son premier baiser avec Maxence et c'est tout son corps qui va réagir à ce contact nouveau : « des milliers... des millions de petites bulles explosent quand leurs peaux font contact. [...] Ce picotement qui semble toucher tous les nerfs de son corps² » Pour Maxence, le moment est si fort que son évocation est poussée à un degré lyrique puissant : « On dirait que son cœur trébuche dans sa cage thoracique. S'il le pouvait, il en sortirait pour aller voleter tout autour de la pièce, c'est certain³. » Le désir provoqué par ce premier baiser entre les deux garçons est si extrême qu'il touche directement le cœur de Maxence, ce même organe unanimement reconnu comme la représentation authentique de l'amour. Réaction semblable pour Nathan dans *Baisers cachés* : « on s'est embrassés pour de vrai. Ce n'était pas un rêve. C'était mieux qu'un rêve ! Mon premier baiser avec un garçon. Mon premier baiser tout court⁴. » La thématique de la rêverie est une fois de plus mentionnée. Cela renforce la poésie attribuée à l'instant qui va elle-même accentuer le double effet de cette première expérience engendré par ce baiser. Nathan partage un moment qui déclenche en lui des désirs jamais ressentis et cette étreinte s'avère être une confirmation de ses questionnements identitaires d'adolescent : « J'étais conscient d'aimer les garçons depuis longtemps, mais cela restait une chose abstraite. Là, tandis que je l'embrassais, j'ai compris que j'étais enfin moi⁵ » Au-delà de la naissance des premiers désirs adolescents, l'expérience devient également fondatrice d'identité pour Nathan. C'est ce qu'explique une fois encore Laurent Déom :

Qu'elle s'adresse à soi-même ou à autrui, l'écriture de soi permet de mettre en ordre son existence, de donner du sens à une expérience neuve, qu'elle soit sexuelle, affective ou plus largement identitaire, d'autant plus que celle-ci n'entre pas dans les cadres institués⁶.

La « première fois » est donc fondamentalement liée à la construction identitaire du jeune héros homosexuel. Les deux semblent indissociables puisque les premiers désirs et les premiers plaisirs permettent aux protagonistes adolescents de confirmer des ressentis sur lesquels ils n'arrivaient pas forcément à mettre des mots. La valeur de ces « premières

¹Frank Secka, *à-pic*, *op.cit.*, p. 104

²Samuel Champagne, *Recrue*, *op.cit.*, pp. 148 - 149

³*Ibidem.*

⁴Jérôme Larcher, *Baisers cachés*, *op.cit.*, p. 18

⁵*Ibid.*, p. 26

⁶Laurent Déom, « La "première fois" entre garçons dans les récits pour adolescents : à la découverte de soi-même (comme un autre) », *art.cit.*, p. 13

fois » au sens large de la dénomination, relève donc de l'intime, au-delà de la pudeur sexuelle, tant elles touchent le héros au plus profond de son être. Chez Jérôme Lambert, la description du premier baiser des deux protagonistes adolescents dépeint ainsi une forte émotion due à l'importance du moment : « Je n'ai pas osé le regarder mais j'ai senti ses grands cils se baisser sur mes yeux.// Sa main serrait un peu plus mon bras.// Sa bouche était chaude et il ne tremblait pas. » Laurent Déom analyse cet extrait et explique que « le ralenti de la description ainsi que la focalisation sur la bouche puis sur les yeux [...] installent un climat émotionnel qui souligne l'importance de la scène¹. » Il le compare aux scènes de premiers baisers au cinéma et s'interroge sur les codes visuels qui influenceraient l'écriture littéraire. C'est sans conteste le roman *Le faire ou mourir* de l'auteure française Claire-Lise Marguier qui réinvestit ces codes cinématographiques mentionnés par Déom en offrant des passages où la description du désir est détaillée sur plusieurs pages, telle une caméra filmant progressivement toutes les parties du corps effleurées par l'envie. La scène du premier baiser, ainsi que les émotions procurées, sont par exemple décrites sur la quasi-totalité d'une page dont voici un extrait :

Il s'est penché sur mes lèvres et les a embrassées. Longtemps, doucement, jusqu'à ce que ça fasse naître une sorte de fièvre en moi, et que je sois obligé de me dégager tellement ça devenait insupportable d'être bon. [...] Il a pris lui-même ma main et l'a posée sur son ventre. J'ai rougi, mais je l'ai laissé faire. C'était doux et chaud, soyeux. Très vivant. J'ai effleuré sa peau longtemps en silence, jusqu'à ce qu'il ait des frissons. Je t'adore, il a dit d'un coup en m'embrassant sur le front. Puis il s'est levé. Dès qu'il s'est écarté de moi j'ai ressenti ce vide atroce².

À deux autres reprises l'auteure propose de longues descriptions comme celle-ci où la progression du désir est soutenue par de nombreuses juxtapositions ainsi qu'une inscription du discours direct dans la narration, sans mise en valeur par des guillemets ou un retour à la ligne. Ce sont ces longs paragraphes, chargés en détail et mêlés au discours direct qui donnent une sensation de plan de cinéma. Ils accentuent ainsi la mise en valeur du désir ressenti par le personnage adolescent. Daniel Delbrassine confirme cette tendance qui tend à privilégier l'expression des désirs et sensualités plutôt qu'une description des rapports sexuels : « L'autocensure ne semble absolument pas de mise en ce qui concerne l'expression des plaisirs et des joies liées au commerce amoureux³. » Comme le précise en effet Delbrassine, l'expression du désir est souvent associée à la naissance de sentiments amoureux, comme si l'amour venait légitimer l'évocation de

¹Laurent Déom, « La "première fois" entre garçons dans les récits pour adolescents : à la découverte de soi-même (comme un autre) », *art.cit.*, p. 5

²Claire-Lise Marguier, *le faire ou mourir*, *op.cit.*, p. 33

³Daniel Delbrassine, *Le roman pour adolescents aujourd'hui ; écriture, thématique et réception*, *op.cit.*, p. 297

désirs homosexuels dans un roman pour adolescents. Toutefois, ces scènes ne sont pour la plupart que des contacts préliminaires qui vont entraîner par la suite des relations sexuelles entre les personnages concernés. Laurent Déom confirme alors : « Le baiser prélude donc une intimité plus grande, mais celle-ci est abordée d'une manière détournée, en l'occurrence soit par l'ellipse, soit par la rêverie¹. » Cette présentation indirecte laisse donc penser au lecteurs qu'il s'est passé ou qu'il va se passer quelque chose sans pour autant mentionner cet évènement. Ainsi dans le roman québécois *Le secret de l'hippocampe*, Samuel et Gaël discutent du « premier baiser voluptueux qu'ils ont échangé la veille². » Ils se taquent et Gaël demande à Samuel de lui rafraîchir la mémoire. C'est à ce moment que Samuel va proposer à son petit-ami d'aller plus loin qu'un simple baiser : « Ce soir, tu viens souper à la maison ? Et j'ai très hâte de te faire visiter ma chambre... puis l'étable... la remise... le fenil... le garage³... » L'acte sexuel est ici laissé à l'imagination du lecteur. C'est également le cas dans le roman français *J'ai pas sommeil* où Balthazar et Thomas vont faire l'amour pour la première fois sans pour autant mentionner ce moment. Les premières caresses sont bien décrites par l'auteur : « Il a passé sa main sous mon t-shirt, il a caressé mon torse. Il l'a glissé jusqu'à mes hanches puis mes fesses et mon ventre⁴. » Toutefois il restera elliptique pour aborder la première relation sexuelle : « On s'est déshabillés. Thomas m'a dit : t'as envie, non ? Je l'ai serré contre moi ; on avait cessé d'avoir peur⁵. » Le chapitre se clôt sur ces mots et le suivant débute sur les émotions de Balthazar au lendemain de cette nuit d'amour. Puis le roman se termine. Ici, le procédé de l'ellipse employé par l'auteur est renforcé par la construction du roman. En effet, la « première fois » des deux adolescents intervient à la fin du roman et clôt la narration. La valeur d'implicite de l'ellipse est donc doublée par le vide qu'impose la fin du roman. Il serait alors possible de s'interroger sur la raison de cet usage excessif de l'ellipse qui pourrait paraître contre-productif dans la création d'un récit réaliste pour adolescents. Daniel Delbrassine explique en quoi cette option narrative, couplée au choix d'un narrateur adolescent, permet la mise en œuvre d'un principe d'autocensure déguisée :

D'une part, l'usage quasi exclusif d'une vision limitée au héros adolescent garantit une approche qui respecte la sensibilité du lecteur. [...] la logique veut que le

¹Laurent Déom, « La "première fois" entre garçons dans les récits pour adolescents : à la découverte de soi-même (comme un autre) », *art.cit.*, p. 6

²Gaétan Chagnon, *Le secret de l'hippocampe*, *op.cit.*, p. 198

³*Ibidem.*

⁴Cédric Erard, *J'ai pas sommeil*, *op.cit.*, p. 109

⁵*Ibidem.*

narrateur héros s'en tienne à une certaine discrétion et ne puisse de toute façon confier que ce qu'un jeune de son âge a pu expérimenter¹.

En effet, le jeune personnage homosexuel ne peut pas inventer ce qu'il n'a pas encore essayé et c'est en cela que la technique de l'ellipse, ainsi que celle de l'euphémisme, employées par les auteurs pour la jeunesse renforcent le réalisme d'une « première fois » entre adolescents. L'utilisation de ces figures de style ne viendrait donc pas appauvrir le récit mais au contraire accroître la justesse de la valeur de la description. C'est ce que confirme Delbrassine plus loin dans son développement : « le réalisme de la représentation et le respect de la perspective juvénile apparaissent comme des règles généralement admises pour les scènes de “premières fois”². » C'est à ce titre que la masturbation occupe une place non négligeable dans le plaisir des personnages adolescents. C'est une pratique couramment associée à l'adolescence et que l'imaginaire collectif assimile à une première découverte du plaisir. Longtemps bannie de nos sociétés francophones judéo-chrétiennes parce que considérée comme un vrai fléau, elle est aujourd'hui présente dans le roman. On la retrouve mentionnée à de nombreuses reprises et dans de nombreux ouvrages. Toutefois, tout comme la question de la « première fois », elle est majoritairement traitée de façon elliptique : en effet, si elle est couramment associée à l'adolescence, elle reste toutefois une manifestation de plaisir et donc une pratique taboue en littérature de jeunesse. Son évocation est davantage présentée comme une sorte de première rencontre entre le personnage et le plaisir où l'adolescent apprend à comprendre ce qu'il ressent. C'est le cas pour Pierre dans le roman français *Point de côté*. Le rapport de cet adolescent à son corps est négatif, en effet il le déteste et souhaite par-dessus tout s'en débarrasser, donc mourir. Lorsqu'il se masturbe, il personnifie son corps : « je le caresse, de ces caresses que je n'ai jamais eues. [...] enveloppe de chair à qui je n'ai rien demandé, et qui n'arrête pas de supplier qu'on la touche³. » L'utilisation d'un tel procédé dissocie le personnage de son plaisir en donnant l'impression qu'il ne fait que le subir, appréciation notamment renforcée par l'utilisation systématique de la négation dans cet extrait. On retrouve ici l'inexpérience mentionnée par Delbrassine qui peut être un frein aux premiers émois du corps et qui paralyse l'adolescent, effrayé par ces sensations nouvelles. C'est le cas de Ghislain dans *Mauvais fils*, qui vit ses premiers

¹Daniel Delbrassine, *Le roman pour adolescents aujourd'hui ; écriture, thématique et réception*, op.cit., p. 291

²*Ibid.*, p. 300

³Anne Percin, *Point de côté*, op.cit., p. 17

désirs homosexuels de manière très négative, quitte à ce que l'auteure tombe dans la représentation stéréotypée :

Un coup d'internet, je m'envole sur un site gay, montrez-moi, donnez-moi à voir, abrutissez-moi avec vos corps de mecs enlacés, je m'essouffle, je brûle, je me détesterai après, pour l'instant je suis prisonnier de l'écran qui m'avale et je voudrais que ça ne s'arrête pas¹.

Une fois encore, la masturbation est euphémisée pour ne retenir que les sensations provoquées par l'instant. Ghislain met en mots une haine de soi éloquente qui contraste avec l'inexpérience sexuelle accordée au personnage. L'auteure ne mentionne pas clairement la masturbation, Ghislain étant un adolescent en plein apprentissage sexuel, mais elle prête toutefois à son personnage une capacité pour exprimer ses émotions dignes d'un adulte ; en témoigne l'évocation finale de cette pratique :

Je perds toujours à ce jeu. Je sors de là anéanti, naufragé d'un désastre intérieur. Échoué sur le fauteuil en skaï, je me regarde et je me dégoûte. Alors j'avale ma salive, je remonte mon pantalon, et je prends soin, dans l'historique de l'ordinateur familial, d'effacer les traces de ma visite au pays des gays².

L'habileté de l'auteure à vouloir éviter l'emploi de mots tels que « masturbation » ou « site pornographique » pour narrer les faits provoque un détachement à la réalité et assigne même une faculté enchantresse à l'instant, appuyée par l'expression « pays des gays ». D'autres adolescents au contraire, mentionnent cette pratique comme un véritable moment d'extase, où l'évocation du plaisir reste brève mais saisissable. Dans le roman québécois *Recrue*, les deux protagonistes principaux se masturbent à plusieurs reprises et les propriétés conférées à la masturbation sont bien plus agréables qu'elles ne le sont dans *Point de côté* ou *Mauvais Fils*. D'un côté Maxence « tend la main vers son entrejambe. Voilà ce qui va l'aider à se relaxer... » et de l'autre Thomas constate qu'il « n'y a pas que l'atmosphère qui soit tendue... Il doit se débarrasser de ça... » Les deux adolescents finiront même par se masturber ensemble dans une longue scène où le désir est décrit de manière progressive et où le lecteur peut percevoir la tension monter entre les deux personnages jusqu'à la jouissance ultime :

Il tend la main vers le bas-ventre de Maxence et tente de glisser le bout de ses doigts sous l'élastique de son sous-vêtement. On dirait que plein de petits nerfs s'éveillent dans sa paume quand il touche finalement les poils pubiens de Maxence. [...] Il s'approche de Thomas et, à son tour, cherche à le toucher. [...] Il parvient à lui rendre la pareille et, bientôt, ils se retrouvent pantelants, satisfaits et un peu gênés³.

¹Raphaële Frier, *Mauvais fils*, *op.cit.*, p. 16

²*Ibid.*, pp. 16 - 17

³Samuel Champagne, *Recrue*, *op.cit.*, pp. 162 - 163

La description se concentre sur les émotions ressenties par les deux adolescents lors de cette masturbation mutuelle qui constitue pour eux la « première fois » de leur couple. Thomas n'a « aucune expérience¹ » et ce plaisir partagé est bien loin de ce qu'il pouvait imaginer, lui qui n'était « jamais parvenu à se représenter en train de faire l'amour avec une fille² » et qui n'avait non plus « jamais essayé d'imaginer l'acte avec un garçon, jamais osé demander à sa tête d'en former des images³. » De ce fait, les sentiments positifs engendrés par la masturbation, et plus largement par la sexualité, n'ont pas pour but de noyer les désirs adolescents dans un romantisme mièvre et un discours irréel mais au contraire démontrent à quel point « le premier rapport sexuel apparaît dans ce cas comme l'aboutissement d'un désir amoureux⁴ » et construisent ainsi ce que Laurent Déom appelle une « conception affective de la sexualité⁵ ». La sexualité ne serait alors pas la conséquence exclusive de la construction identitaire du personnage mais serait une partie de son cheminement qui va lui permettre de se réaliser en tant que futur adulte possiblement homosexuel. D'autres romans choisissent volontairement d'aller plus loin dans l'explicite, à la manière de Denis Lachaud dans *J'apprends l'Allemand* sans pour autant devenir des récits comparables aux écrits de Guillaume Dustan. Ainsi, dans le roman français *Un garçon comme une autre*, on peut lire un vocabulaire inemployé dans d'autres romans : « Le lendemain matin, je me suis demandé si ça avait vraiment eu lieu. Ces caresses, les baisers affamés, mon plaisir, son sperme sur mes cuisses⁶... » La question du sperme n'est que rarement mentionnée dans les romans de notre corpus et Laurent Déom en explique les raisons :

Si la description de l'éjaculation est évitée, ce n'est pas en tant qu'elle manifeste l'orgasme (celui-ci est exprimé par d'autres moyens, en particulier la respiration saccadée), mais peut-être pour se démarquer de la pornographie, qui, le plus souvent, la rend visible⁷.

En effet, si la mention du sperme reste rare, la mise en récit de l'orgasme et de l'éjaculation est inexistante dans nos romans, et ce peu importe l'origine des œuvres. L'objectif de ces romans-miroirs n'est pas de tomber dans la pornographie mais bien de présenter un récit en adéquation avec ce que peuvent vivre les adolescents. Une exception est faite pour le roman *L'œil du maître* dans lequel l'auteur mentionne à plusieurs reprises

¹Samuel Champagne, *Recrue*, *op.cit.*, p. 161

²*Ibid.*, p. 162

³*Ibidem.*

⁴Laurent Déom, « La “première fois” entre garçons dans les récits pour adolescents : à la découverte de soi-même (comme un autre) », *art.cit.*, p. 11

⁵*Ibidem.*

⁶Joël Breurec, *Un garçon comme une autre*, *op.cit.*, p. 23

⁷Laurent Déom, « La “première fois” entre garçons dans les récits pour adolescents : à la découverte de soi-même (comme un autre) », *art.cit.*, p. 8

le sperme de Martin de façon plutôt détaillée : sa consistance, son odeur, etc. Il confère même au sperme certains sentiments : « Il faudrait qu'à l'avenir il prenne la résolution d'éviter le sperme, parce que c'est trop triste, après le sperme, de se retrouver dans le vide de la nuit¹. » Pour Martin le sperme provoque un sentiment que l'on pourrait qualifier de contraire au plaisir qu'il est normalement censé représenter. Sa jouissance le renvoie à la tristesse provoquée par sa solitude. Cela se reproduira quelques pages plus loin lorsque Martin éjaculera dans son sommeil : « Le sperme réveille Martin. Il s'étonne d'abord de l'aspect de la nuit. Froide et française². » La froideur de la nuit contraste avec la chaleur d'un corps qui jouit. Il est donc possible de constater que malgré les mentions répétées des jouissances de Martin, ainsi que de son sperme, l'auteur ne tombe pas pour autant dans un récit pornographique. Ici, l'orgasme est un moyen pour le jeune adolescent d'exprimer ses ressentis et ses émotions ; son évocation est reliée systématiquement à une perception particulière : la tristesse, la froideur de la nuit, etc. Dans le roman québécois *Nuit claire comme le jour*, l'auteur Mario Cyr mentionne l'éjaculation à différentes reprises. Elle est d'abord un jeu entre adolescents, regroupés en club, le « Club Jet³ » et dont les règles sont relativement simples : « ils se branlent les uns devant les autres, si tu veux. Et le jeu consiste à déterminer celui qui éjacule avec le plus de force, qui a le jet le plus puissant⁴. » Ici, l'éjaculation n'a rien de sexualisée, elle est au contraire employée comme moyen de déterminer quel sera le garçon le plus fort du groupe, un peu comme une meute choisissant son mâle *alpha*. Le personnage se voit dans l'obligation de préciser : « Non ! Ils ne sont pas fifs quand même⁵... » dans une volonté de déssexualiser l'instant et surtout ne pas porter atteinte à la masculinité naissante de ces jeunes garçons. D'autres fois, Mario Cyr évoque l'éjaculation comme résultat du plaisir ressenti. C'est le cas lorsque Renaud, le narrateur autodiégétique, observe le jeune homme avec qui il partage la chambre et dont il est amoureux. Tous les soirs, ce colocataire se déshabille sous le regard curieux de Renaud qui avoue alors : « Il m'est arrivé, les premiers soirs, d'éjaculer entre mes draps, comme ça, sans me toucher ni rien. Juste à le regarder⁶. » De la beauté du jeune homme résulte l'éjaculation de Renaud. Pourtant dès qu'il sera question d'amour, les rapports sexuels du héros ne mentionneront plus l'éjaculation puisque lorsqu'il rencontrera Baptiste, dont il tombera amoureux, la description des rapports se concentrera

¹Bernard Souviraa, *L'œil du maître*, *op.cit.*, pp. 40 - 41

²*Ibid.*, p. 50

³Mario Cyr, *Ce garçon trop doux suivi de Nuit claire comme le jour*, *op.cit.*, p. 169

⁴*Ibid.*, p. 170

⁵*Ibidem.*

⁶*Ibid.*, p. 144

sur le plaisir mutuel, laissant de côté l'éjaculation. Laurent Déom conclue parfaitement son article quant à la thématique de la sexualité entre garçons dans le roman de jeunesse :

La « première fois », telle qu'elle est abordée dans les romans pour adolescents qui mettent en scène l'homosexualité, est la plupart du temps envisagée dans une perspective plus vaste, qui inscrit la sexualité dans le registre de l'affectivité et, plus largement, du développement identitaire¹.

Ce choix est donc ancré dans une volonté plus globale de construction identitaire du personnage et donc participe à l'intérêt premier du roman-miroir qui est de fournir une image réaliste de ce à quoi peut être confronté l'adolescent lecteur. La sexualité est majoritairement abordée sous l'angle de la « première fois » afin de donner des repères réels aux lecteurs. De plus, cet objet permet d'aborder d'autres questionnements qui viennent compléter la thématique et offrent ainsi un miroir plus large aux lecteurs.

Sexualité : une évolution pour tirer des leçons ?

Existe-t-il réellement une évolution entre les romans des auteurs des années 1990 et ceux analysés dans notre corpus ? Daniel Delbrassine apporte une réponse à cette question, constat que nous avons également relevé dans notre étude : « la situation n'a pas changé fondamentalement [...] la majorité des auteurs se montrent plutôt prudents en matière de sexualité lorsqu'ils écrivent pour la jeunesse². » L'analyse de Delbrassine porte sur des relations hétérosexuelles. Toutefois la constatation est également valable dans le cadre des relations homosexuelles qui ponctuent notre corpus. Daniel Delbrassine ainsi que d'autres chercheurs ayant travaillé sur la littérature de jeunesse francophone s'accordent à dire que les auteurs québécois font preuve d'une plus grande « liberté de propos », pour reprendre l'expression de Delbrassine, quand il s'agit d'aborder les thèmes tabous en littérature de jeunesse. Nous avons pu relever le même constat, quand bien même notre corpus de romans pour adolescents québécois se limite à cinq ouvrages. Tous ces romans abordent sans exception la question de la sexualité de manière plus libre que leurs homologues français. Le vocabulaire est simple et va droit au but : Philippe « bande³ » et se masturbe, tout comme Maxence qui n'a pas peur de mentionner ses « érections⁴ » ou Roland qui compare sexuellement ses deux amants dès les premières

¹Laurent Déom, « La "première fois" entre garçons dans les récits pour adolescents : à la découverte de soi-même (comme un autre) », *art.cit.*, p. 14

²Daniel Delbrassine, *Le roman pour adolescents aujourd'hui ; écriture, thématique et réception*, *op.cit.*, p. 305

³Guillaume Bourgault, *Philippe avec un grand H*, *op.cit.*, p. 30

⁴Samuel Champagne, *Recrue*, *op.cit.*, p. 98

pages du roman¹ de Tremblay. Lors de son étude, Delbrassine mentionne à ce propos que la jeunesse germanophone a pu être confrontée à des modèles homosexuels de premier plan dans les romans pour adolescents dès le début des années 1990, là où les adolescents francophones ont dû patienter jusqu'au début des années 2000, avec jusqu'à cette date une homosexualité présentée majoritairement en second plan. Cependant, nous avons pu remarquer une évolution commune dans le traitement de certaines questions qui marquent une dynamique constructive dans le traitement de la sexualité en littérature de jeunesse.

Les auteurs vont élargir la vision de la représentation de la sexualité pour finalement détailler tout ce qui touche à cette même sexualité, à savoir dans un premier temps les rapports sexuels protégés. Ce thème fait partie intégrante de la vie affective et sexuelle d'un adolescent francophone du XXI^e siècle. Ainsi en abordant ce sujet, les romans répondent à une volonté de s'informer, quémagée par l'adolescent qui recherche « plus d'informations sur la contraception, le corps, la reproduction, la première fois, le plaisir [...] être au courant de ce qui se passe chez l'autre, c'est important² » C'est pourquoi progressivement les auteurs vont répondre à cette demande et le sujet des rapports sexuels protégés commence à émerger dans le roman contemporain pour adolescents. Il demeure toutefois peu d'exemples. Comme nous l'avons déjà mentionné, les deux héros du roman québécois *Recrue*, envisagent de pratiquer la sodomie et c'est donc naturellement qu'ils mentionnent une protection adaptée à leur pratique : « - Tu sais ce qu'il va nous falloir bientôt ?// - Hum ? Le questionne Maxence, les lèvres dans son cou. - Des condoms³. » L'objet devient même initiateur de plaisir puisque Maxence avoue ses fantasmes à Thomas : « Tu le mettras, souffle Max. Le condom, je veux dire. [...] Je me suis toujours imaginé que ça se passerait comme ça, ajoute-t-il, le rouge aux joues⁴. » Mario Cyr fait de même dans le roman québécois *Nuit claire comme le jour* lorsque Renaud a une relation sexuelle avec le petit-ami de sa sœur : « il cajole mon sexe et lui met un petit imperméable pour faire face au grain. Un condom, sorti de je ne sais où. Je n'ai pas le temps de m'en émouvoir, qu'il est assis sur moi⁵. » La référence n'aurait pu être que métaphorique mais l'auteur choisit tout de même de préciser la réalité de ce « petit imperméable » pour ainsi donner une valeur plus réaliste à l'instant. Un rapport⁶

¹Roland Michel Tremblay, *Un québécois à Paris*, Paris, Éditions Textes Gais, 2003

²Barbara Glowczewski, *Adolescence et sexualité. L'Entre-deux*, Paris, PUF, 1995, p. 109

³Samuel Champagne, *Recrue*, *op.cit.*, p. 268

⁴*Ibidem.*

⁵Mario Cyr, *Ce garçon trop doux suivi de Nuit claire comme le jour*, *op.cit.*, p. 186

⁶Michelle Rotermann, McKay, « Comportements sexuels et utilisation du condom et d'autres méthodes de contraception chez les jeunes âgés de 15 à 24 ans au Canada. » <https://www.doi.org/10.25318/82-003-x202000900001-fra> [consulté en ligne le 06/01/2022]

canadien sur les comportements sexuels et l'utilisation du préservatif chez les jeunes de 15 à 25 ans démontre que la narration n'est pas éloignée de la réalité. En effet, 80 % des jeunes actifs sexuellement déclarent avoir utilisé un préservatif. Le rapport détaille également les raisons de la non-utilisation de préservatifs : « environ 1 jeune sur 5 a déclaré ne pas aimer en utiliser (21,8 %) », en revanche « environ le quart (24,0 %) des non-utilisateurs du condom ne pensaient pas qu'il y avait un risque d'infection transmise sexuellement ». La santé sexuelle est un sujet qui paraît largement plus acquis au Canada qu'en France puisque les données récoltées n'offrent pas les mêmes taux d'utilisation. En effet, le site internet Santé publique France a mesuré l'évolution des comportements sexuels et contraceptifs¹ en utilisant diverses enquêtes parues en France. Or, il apparaît, selon des enquêtes Presse Gay réalisées entre 1985 et 2011, qu'«à partir de 1991, cette proportion [celle de la pénétration anale non protégée] augmente passant de 13% à 25% en 2011 pour les HSH² séronégatifs pour le VIH³ ». La progression est encore plus importante chez les HSH séropositifs pour le VIH passant de 25 % à 63 %. Ainsi le rapport conclut que « cette tendance à l'augmentation du non-usage du préservatif est similaire pour toutes les générations indiquant l'influence du contexte sur les comportements sexuels⁴. » Nous retrouvons cette tendance dans les romans français que nous avons analysé. Il existe peu d'auteurs qui mentionnent le préservatif dans leur récit. Olivier Lebleu l'évoque rapidement lors d'un échange entre un couple homosexuel faisant l'amour : « David retend le drap sur son visage. L'autre colle ses lèvres sur la bouche moulée sous le tissu. // - Génial : tu viens d'inventer la capote intégrale⁵ ! » L'auteur ne s'attarde pas davantage sur le sujet du préservatif, qui ici relève davantage du discours comique. La thématique des rapports sexuels protégés ne paraît donc pas être une question qui intéresse les auteurs français. Est-ce pour autant un mauvais choix ? La réponse est ambivalente. En effet, la mention du préservatif est étroitement liée à la question de la sodomie. Comme nous l'avons déjà évoqué, cette pratique n'est pas encore expérimentée par les personnages adolescents expliquant ainsi qu'ils n'aient pas l'intérêt d'utiliser des préservatifs. La fellation, autre pratique nécessitant l'utilisation de préservatifs, n'est également que peu représentée dans le corpus. Les caresses et les baisers, sexualité la plus dépeinte dans les romans, jouissent donc d'une pratique exempte

¹ <https://www.santepubliquefrance.fr/determinants-de-sante/sante-sexuelle/donnees/mesurer-l-evolution-des-comportements-sexuels-et-contraceptifs> [consulté en ligne le 06/01/2022]

² Sigle désignant les hommes ayant des rapports sexuels avec d'autres hommes.

³ <https://www.santepubliquefrance.fr/determinants-de-sante/sante-sexuelle/donnees/mesurer-l-evolution-des-comportements-sexuels-et-contraceptifs> [consulté en ligne le 06/01/2022]

⁴ *Ibidem*.

⁵ Olivier Lebleu, *L'étranger de la famille*, *op.cit.*, p. 13

de protection. De plus, à cet âge, l'absence d'utilisation de préservatif pourrait également répondre à une idéalisation romantique de l'acte sexuel : l'histoire d'amour vécue intensément renforce la confiance en l'autre et pousse l'adolescent dans des pratiques sexuelles qualifiées à risques. C'est par exemple le cas dans le roman français *Le faire ou mourir* dans lequel Damien et Samy vont faire l'amour pour la première fois. Damien, narrateur autodiégétique, raconte les faits en insistant sur la force d'attraction qu'il ressent envers Samy, l'évocation du moment sera évidemment elliptique mais à aucun moment le préservatif ne sera mentionné. Seule la force des sentiments compte : « Le centre de l'univers c'était Samy [...] ses lèvres et sa langue aventureuse contre ma bouche maladroite. Plus rien d'autre comptait¹. » On mesure bien la force des sentiments ressentis par Damien, éclipsant ainsi toute considération prophylactique. Nous retrouvons le même phénomène dans le roman *Baisers cachés*. Louis et Nathan viennent de passer leur première nuit tous les deux, ce qui a le mérite de rendre heureux Nathan : « Notre conversation, la nuit que l'on vient de vivre, le voir près de moi ce matin, c'était génial². » Les deux adolescents ont passé la nuit ensemble alors que le père de Nathan avait fait en sorte qu'ils ne dorment pas dans le même lit. Les adolescents n'ont pas fait l'amour. Toutefois, Stéphane choisit tout de même ce moment pour aborder avec son fils « un petit speech pour l'occase³ ». Le moment pourrait paraître opportun pour que le père mentionne avec son fils le sujet des rapports protégés puisque le discours paraît posé comme tel. Il raconte sa propre expérience : « Je t'ai déjà parlé de Natacha ? Je l'ai rencontré au lycée. Natacha et moi, on a eu peur aussi. Alors on a pris notre temps. » Il conclura cette petite morale en expliquant : « Le jour où on a été prêts et qu'on a fait l'amour pour la première fois, c'était magique parce qu'on était amoureux⁴. » Rien n'est dit de plus sur le préservatif alors que l'on pourrait penser le moment propice à ce genre de conversation. En effet, lorsque la question de la sexualité est abordée, il est possible de penser que le roman pour adolescents se positionne en tant qu'outils informatif, hypothèse que mentionne Delbrassine lorsqu'il écrit que « le personnage du roman adressé aux adolescents offre certainement ce qu'aucun documentaire ne peut fournir⁵. » En effet, dans le roman-miroir, le personnage homosexuel apparaît comme une possible

¹Claire-Louise Marguier, *le faire ou mourir*, op.cit., p. 95

²Jérôme Larcher, *Baisers cachés*, op.cit., p. 202

³*Ibid.*, p. 204

⁴*Ibidem.*

⁵Daniel Delbrassine, *Le roman pour adolescents aujourd'hui ; écriture, thématique et réception*, op.cit., p. 308

réalisation personnelle donc le lecteur peut copier les faits et gestes. Ce que confirme Delbrassine :

Le roman adressé aux adolescents peut ainsi apparaître comme un récit initiatique ou de formation à l'amour et à la sexualité, protégeant son lecteur par une vision juvénile tout en l'invitant à franchir un (ou des) pas vers un comportement adulte¹.

C'est donc la fonction de récit initiatique que reprend Delbrassine pour justifier l'utilité de tels sujets dans les romans pour adolescents. Cathy Ytak fait un usage peut être excessif de cette fonction dans son roman *D'un trait de fusain*. En effet, dans ce récit, l'auteure adopte un style que l'on pourrait qualifier de didactique qui, s'il a le mérite de rappeler l'importance des rapports protégés, se rapproche presque trop du documentaire mentionné par Delbrassine, portant ainsi atteinte à la valeur romanesque de son récit. Sami et Joos, deux des personnages principaux, sont en couple et se découvrent séropositifs. L'angle choisit par Cathy Ytak pour aborder la question du préservatif est donc celui de la prévention comme lorsque Mary lit une plaquette sur le Sida qu'elle a trouvé à l'infirmerie de son école : « Utilisez des préservatifs lors de tous vos rapports sexuels² » apprend-t-elle sur ce dépliant. Plus tard, les deux garçons expliqueront s'être toujours « protégés³ » durant leur relation sexuelle. Plus loin encore, l'évocation des préservatifs est coincée entre ce qui ressemble à un cours de biologie et une référence historique lorsque Mary parle du Sida, que l'on peut contracter « juste en couchant avec quelqu'un [...] c'est tabou. En France, ça a même retardé la prévention, à cause des interdits qui pesaient sur le préservatif⁴. » Les différents extraits témoignent de l'aspect formateur du roman de Cathy Ytak, caractéristique que l'on note également lorsque l'auteure aborde d'autres thématiques, comme nous le verrons plus tard. Dans un autre roman de la même auteure, le préservatif est mentionné, lors de la première fois entre deux adolescents, de manière tout à fait naturelle, sans questionnement, son utilisation allant de soi : « La première fois que nous avons fait l'amour, je tremblais tellement que je n'arrivais pas à sortir le préservatif de son enveloppe⁵. » L'utilisation d'une contraception paraît incluse dans la pratique sexuelle, sans questionnement aucun. Ne faudrait-il pas alors tendre à ce genre de représentation dans les romans pour adolescents ?

¹Daniel Delbrassine, *Le roman pour adolescents aujourd'hui ; écriture, thématique et réception*, op.cit., p. 309

²Cathy Ytak, *D'un trait de fusain*, op.cit., p. 96

³*Ibid.*, p. 103, p. 143

⁴*Ibid.*, pp. 195-196

⁵Cathy Ytak, *50 minutes avec toi*, op.cit., p. 44

Face à cette entrée formatrice choisie ou espérée pour ces ouvrages, il est intéressant de se questionner sur la représentation de la sexualité gay adulte dans les romans francophones pour adolescents et donc l'image qui est renvoyée aux jeunes lecteurs. Il est évident que les auteurs n'abordent pas la sexualité homosexuelle adulte en usant des mêmes codes que ceux des adolescents. Un glissement peu s'observer et la sexualité adulte perd alors rapidement le romantisme que les auteurs confèrent aux pratiques adolescentes. Dans le roman français *Passer la nuit*, le personnage principal est un jeune homosexuel : plus tout à fait adolescent mais pas encore complètement adulte, Étienne va raconter à Suzanne ses amours, ses désirs et le tournant que ceux-ci prennent lorsque l'on commence à être adulte :

Je l'aimais, il le savait, je l'ai toujours aimé. Mais il ne m'aimait plus, il me l'a dit, je n'ai pas voulu le croire. [...] J'ai cherché tous les artifices pour rallumer le feu. J'ai tout accepté, même l'idée d'être trompé, pour retrouver son désir. Jusqu'à ne plus être moi, en imaginant être à l'image de son plaisir¹.

Étienne évoque un large déséquilibre dans la relation qu'il entretient avec Pierre. Déséquilibre amoureux mais aussi sexuel, volontairement subi mais qui n'apportera aucune amélioration. Ce déséquilibre est un premier glissement dans la représentation de la sexualité homosexuelle. En effet, jusqu'à présent, les adolescents partageaient un plaisir mutuel car le moment qu'ils vivaient représentait un instant particulier pour chacun d'eux. Cependant, cela ne paraît plus être le cas dans les relations adultes. Olivier Lebleu mentionne une fois encore cette déstabilisation dans un autre de ses romans, *L'étranger de la famille*. Benoît vient d'avouer à ses parents qu'il était homosexuel. Le jeune homme de vingt-six ans explique alors comment il a fini par percevoir ses pratiques sexuelles, éloignées de tout romantisme ou partage de plaisir : « Les premières expériences ont été désastreuses, car je sentais de l'autre côté beaucoup de désir et trop peu de sentiment. Je me sentais sali avant qu'on me touche². » L'emploi du verbe salir évoque une perception péjorative de cette sexualité mentionnée jusqu'ici comme libératrice et romantique. La négativité est telle pour Benoît qu'il ira jusqu'à prendre la décision de ne plus vivre sa sexualité, plutôt que d'être confronté à ce type d'expérience. Gaby, personnage adulte homosexuel du roman français *Vue sur crime* fait aussi état d'expériences sexuelles peu ordinaires dans lesquelles il se retrouve entraîné par un homme qui l'avait pris sous son aile, un « pseudo-bienfaiteur » qui finalement l'entraîne dans une arrière-boutique où « il y avait un arsenal d'accessoires sado-maso. Des trucs abominables [...] c'était réellement

¹Olivier Lebleu, *Passer la nuit*, op.cit., p. 93

²Olivier Lebleu, *L'étranger de la famille*, op.cit., p. 48

du matériel de torture¹.. » C'est également ce que raconte André, l'oncle d'Elsa dans le roman belge *Tabou* : « j'ai vécu mon homosexualité sans contrainte, dangereusement parfois en fréquentant des bars très *hard* et en refusant de prendre conscience des risques². » Les expériences mentionnées par les personnages adultes sont bien éloignées de ce que peuvent vivre les personnages adolescents. Il est également étonnant de constater que les adultes racontent ici des aventures vécues lorsqu'ils étaient jeunes alors que les héros adolescents de notre corpus ne paraissent pas vivre ce genre d'expérience dans les romans que nous avons étudiés. Certains parlent de leurs premières expériences sexuelles sans complicité ni réciprocité, comme c'est le cas pour Benoît dans *L'étranger de la famille*. D'autres mentionnent leurs premières amours qui finalement ne se sont pas avérées si romantiques, comme l'explique Étienne dans *Passer la nuit*. André et Gaby évoquent quant à eux des pratiques sexuelles plus brutales, mais qui pourtant sont inconsciemment associées à la sexualité homosexuelle par l'imaginaire collectif. Il s'agirait pour le lecteur d'imaginer une sexualité telle qu'a pu la décrire Guillaume Dustan dans sa trilogie « autopornographique » alors que paradoxalement les adolescents ne semblent pas avoir les codes nécessaires pour comprendre et se représenter ces pratiques. Dans notre corpus, un seul personnage autodiégétique adolescent va tenir le même discours que les personnages adultes : il s'agit de Ghislain dans le roman français *Mauvais fils*. Lorsque le jeune adolescent parvient à assumer ses désirs, il décide d'aller les tester dans un bar gay. L'envie d'entrer dans ce genre de lieu paraît plus simple à fantasmer qu'à réaliser et Ghislain s' imagine qu'il sera jugé : « le monde entier va me regarder passer la porte. Qu'une fois à l'intérieur, je vais me faire étiqueter "puceau inexpérimenté"³. » Le jeune adolescent finira par rentrer dans ce fameux bar autour duquel il tourne depuis plusieurs semaines. C'est lors de cette soirée qu'il aura sa première expérience sexuelle : « Ma première fois ressemble à un éclair tombé du ciel. Je ne connais même pas son prénom. Je ne sais même pas si je me souviendrais de son visage demain⁴. » La rapidité de l'instant, figuré par la description brève, contraste avec toutes les premières fois des personnages adolescents mentionnés jusqu'alors. L'anonymat est la seconde composante qui vient s'opposer à ce que nous avons pu étudier jusqu'ici. En effet, Ghislain ne connaît pas cet homme, ainsi que les autres qu'il fréquentera dans ce même bar : « Je sais aussi brancher un mec qui me plaît à l'Open Café, je sais danser avec

¹Sarah Cohen-Scali, *Vue sur crime, op.cit.*, p. 120

²Frank Andriat, *Tabou, op.cit.*, p. 111

³Raphaële Frier, *Mauvais Fils, op.cit.*, p. 28

⁴*Ibid.*, p. 30

lui, je sais l'embrasser et me laisser aller¹. » Pour autant, ce roman ne paraît pas être le plus réaliste quant aux choix des représentations faites par l'auteure. Nous avons déjà pu constater que l'amour y est abordé avec un lyrisme beaucoup trop important, que la réaction du père face à l'homosexualité du fils est largement stéréotypée. Nous constatons à présent que l'auteure française peut offrir une vision de la sexualité en décalage avec la réalité puisque les pratiques évoquées par le jeune lycéen sont davantage celles des adultes homosexuels. Il ne faut toutefois pas rejeter ces images mais il est intéressant de s'interroger sur leur origine. En effet, pourquoi Raphaële Frier, ainsi que les auteurs ayant abordé la sexualité de personnages homosexuels adultes, ont choisi de telles représentations ? Didier Éribon offre certainement un début de réponse lorsqu'il étudie la question de ce qu'il nomme « l'interpellation hétérosexuelle ». Les gays, et plus largement la communauté LGBTQIA+, naissent dans un monde structuré et structurant qui les classifie avant même qu'ils n'aient conscience de leur subjectivité. Autrement dit :

L'homosexualité ne désigne pas seulement une classe d'individus définis par des préférences et des pratiques sexuelles, mais aussi un ensemble de processus d'« assujettissement » qui sont autant collectifs qu'individuels dans la mesure où une structure commune d'infériorisation est à l'œuvre et qu'elle a d'autant plus de force qu'elle est la même pour tous et pourtant toujours spécifique à chaque individu qui peut même croire, à un moment donné de sa vie, qu'il est le seul à en être victime².

Ainsi, lorsque les auteurs de jeunesse représentent une sexualité adolescente, au moyen de la scène de la « première fois », ils choisissent de répondre à des schémas communs et institutionnalisés : la découverte du corps, le partage du plaisir, l'arrière-plan romanesques entre autres. Il n'en demeure pas moins que ces adolescents restent de futurs adultes homosexuels et qu'ils sont donc conditionnés par leur homosexualité qui va définir leur sexualité selon un schéma collectif stéréotypé, à l'image des personnages adultes étudiés : partenaires multiples, pratiques peu courantes (sodomasochisme) ou fréquentation de lieux universellement reconnus comme les célèbres « bars gays ». La sexualité adulte paraît alors bien moins bienveillante que les relations que peuvent avoir les adolescents. Néanmoins, deux auteurs de notre corpus ont fait le choix de montrer un aspect plus sombre de la sexualité de leurs jeunes héros.

La thématique des agressions sexuelles paraît encore plus complexe à aborder tant elle touche à l'intimité du corps et à la subjectivité. Dans notre corpus nous relevons tout de même deux auteurs français ayant choisi d'évoquer ce sujet dans leur roman. Il s'agit

¹Raphaële Frier, *Mauvais Fils*, *op.cit.*, p. 34

²Didier Éribon, *Réflexions sur la question gay*, *op.cit.*, p. 94

de Philippe Fréling dans le roman *Ceinture jaune*¹ et Bernard Souviraa avec *L'œil du maître*. Le narrateur de Fréling subira un viol dans les douches collectives de la piscine tandis que Martin se fera agresser quotidiennement par deux camarades de classe. Dans les deux cas, la réalisation de l'agression sera le fait d'autres adolescents, le jeune homosexuel sera donc abusé par ses pairs. Dans *Ceinture jaune*, le narrateur, anonyme, est âgé de 10 ans et s'entraîne au judo deux fois par semaine. C'est à ces entraînements qu'il rencontre « lui », personnage également sans nom, sur lequel il va projeter ses fantasmes tout au long du roman. C'est lors d'un cours de sport à la piscine municipale que le narrateur va être violé par les autres camarades de son cours. La scène est décrite avec précision, dans un long paragraphe :

Un garçon vient, tout nu, au milieu du vestiaire [...] et d'autres garçons se mettent à faire ça aussi. [...] Ils viennent embêter ceux qui se changent. [...] Ils me font ça à moi aussi. Il y en a un qui me fait ça, il m'arrache ma serviette, le sexe serré entre les cuisses, il m'arrache ma serviette et la fait tourner en l'air, en dansant comme une femme, roulant ses hanches, balançant ses fesses, il fait ça, il me met tout nu et il danse, vite, je veux enfiler mon slip mais un autre garçon arrive, qui me pousse au milieu du vestiaire, et je tombe là, par terre, tout nu, au milieu du vestiaire, et les garçons viennent sur moi, ils se mettent à cheval sur moi, ils me frappent les fesses et ils me retournent, ils m'attrapent le sexe, en le serrant fort, comme pour l'arracher, et ils sont à danser tout autour de moi, leurs sexes se balancent tout près de mon visage, leurs sexes viennent se cogner contre mes joues, ils passent sur mes lèvres, je me recroqueville sur le carrelage humide et chaud, je mets mes mains sur ma figure pour me protéger, un garçon enfonce son doigt dans mes fesses, et d'autres garçons aussi, leurs ongles me griffent, j'ai mal, je ne crie pas, je me recroqueville, mon corps se resserre, il devient tout petit, rien du tout, plus rien du tout, une boule de papier froissée²

Ce long monologue est énoncé d'une traite, comme un dernier souffle du personnage face à une violence croissante de ses agresseurs. Les phrases sont juxtaposées, la ponctuation forte n'est pas invitée à ce moment hors du temps où les événements s'enchaînent sans que le narrateur ne puisse rien faire. Les répétitions témoignent de cet état d'ébranlement dans lequel il se trouve, incapable de maîtriser quoi que ce soit et laissé à la merci de ses camarades. Le paroxysme de ce mal-être sera atteint lorsqu'ils le violeront collectivement : dans la douleur, les doigts des autres adolescents le pénètrent successivement. La gradation employée par l'auteur va alors attester de l'état physique et psychologique du narrateur : il a mal mais reste silencieux, son corps « froissé » ne reprendra jamais son aspect initial une fois la douleur physique passée. Dans le paragraphe suivant, le narrateur évoque la vie d'une fleur de cerisier et la description faite entre en

¹Philippe Fréling, *Ceinture jaune*, Paris, Arléa, 2007

²*Ibid.*, pp. 213 - 215

résonance avec son ressenti dans l'extrait précédent : « Les fleurs de cerisier ne fanent pas sur l'arbre jusqu'à tomber, elles restent accrochées. lorsqu'elles meurent c'est d'un coup, dans tout l'éclat de leur beauté¹. » Faut-il voir à travers cette anecdote une métaphore du vécu du ressenti du narrateur après ce viol ? Il est vrai que l'extrait est d'une violence forte, pourtant la vie reprend immédiatement son cours et tous les élèves, y compris le narrateur, repartent en cours comme si de rien n'était. Dans le roman de Bernard Souviraa, les agressions subies sont quotidiennes et Martin fera l'objet de plusieurs attouchements de la part de deux de ses camarades de classe, comme nous l'avons déjà évoqué plus haut. À la différence du narrateur de Fréling, Martin n'hésitera pas à mentionner précisément ce qu'il vit : « Treize heures, aujourd'hui comme tous les autres jours de cours : horaire du viol². » La première agression a lieu dans les toilettes du lycée :

Géraldine et Cassandre, elles lui ont demandé s'il voulait qu'elles s'occupent de lui, de lui et de son petit corps, il a cru devoir répondre non merci. Elles ont viré, alors, elles ont retrouvé, toutes les deux en même temps, leur rage ordinaire, se sont mises à jouer avec ses couilles en le traitant de pédale. À exterminer, tout ça³.

L'emploi du verbe exterminer renvoie au passage du roman évoqué plus haut concernant le cours d'histoire et l'évocation de la condition des homosexuels dans les camps de concentration nazi. C'est d'ailleurs à cette comparaison que reviendra Martin, quelques lignes plus loin : « Quand elles rentrent dans leur fureur nazie et se jettent sur son sexe, il a l'image de la mâchoire d'un chien. Avec la docilité que l'on prête aux chiens, il se laisse mordre⁴. » La force de cette comparaison suscite une différence de traitement entre les deux auteurs. La comparaison du narrateur de Fréling après son viol est bien plus lyrique que celle de Martin. De manière générale, le langage employé par Souviraa sera plus percutant que celui de Fréling. Laurent Déom aborde la question du lexique dans son article sur la première fois entre garçons dans les récits pour adolescents. Il mentionne deux voies identifiées par Michel Bozon avec d'un côté le « registre argotique évoquant une transgression⁵ », ce qui serait le cas pour Souviraa qui emploie des mots tels que « couilles » ou « pédale » et de l'autre côté un « langage technique de la sexologie⁶ » qui serait davantage l'expression choisit par Fréling usant à plusieurs reprises du terme

¹Philippe Fréling, *Ceinture jaune*, op.cit., p. 215

²Bernard Souviraa, *L'œil du maître*, op.cit., p. 60

³*Ibid.*, p. 69

⁴*Ibid.*, p. 70

⁵Michel Bozon, « La signification sociale des actes sexuels » dans *Actes de la recherche en sciences sociales* « Sur la sexualité », n°128, 1999, p. 5

⁶*Ibidem.*

« sexe ». La finalité ne sera pas non plus la même chez les deux auteurs. Après un an d'agressions permanentes, la ténacité des lycéennes n'a pas diminuée : « Au passage Cassandra met la main au cul de Martin, et Géraldine lui dit mon amour fais-moi jouir, en le bousculant et en lui léchant l'oreille¹. » Martin est comme dissocié de ce vécu et de son propre corps, une habitude s'étant tristement mise en place dans ces attouchements : « Martin ne pleure pas. Il affiche un sourire doux comme si rien ne se passait. [...] on dirait que le réseau nerveux de son cul et celui de son oreille ne répondent plus². » Bien au-delà de son état psychique, c'est le corps tout entier de Martin qui ne réagit plus aux agressions des jeunes filles, comme si celui-ci était dans un état végétatif entre la vie et la mort. Puis les deux filles vont frapper le jeune homme, lui arracher les cheveux et lui cracher au visage. Cette agression sera la dernière puisque comme nous l'avons déjà vu, l'adolescent se pendra dans le garage de son enseignante le même jour. Pour le narrateur de Fréling, les choses sont bien différentes. Le viol qu'il a subi va laisser des stigmates sur sa peau : « Il y a des traces de sang sur mon slip. [...] Les garçons, je vois les traces de leurs ongles, j'ai des blessures³ ». Pourtant, l'évènement va faire prendre conscience au jeune adolescent qu'il est pourvu d'un anus et que cet orifice peut être synonyme de plaisir : « dans le trou entre mes fesses, les garçons, je sens encore leurs doigts qui sont fourrés et bougent là-dedans, mais ça ne fait plus mal⁴. » L'auteur fait alors de cette scène de viol une étape de l'apprentissage sexuel insinuant chez le narrateur un cheminement de cause à effet lui permettant d'assouvir ses fantasmes sexuels. Le narrateur ressortira du positif de cette agression qu'il lui permettrait alors de se rapprocher de ce « lui » qu'il ne cesse de fantasmer : « Mes cicatrices. Je ne veux pas qu'elles disparaissent. Je veux les lui montrer. [...] Moi avec mes fesses nues couvertes de cicatrices, lui qui les regarde [...] qui les touche⁵. » Il n'en reste pas moins que cet extrait reste une scène d'agression sexuelle à ne pas minimiser comme Lionel Labosse a pu le faire dans son analyse du roman de Fréling écrivant que les agressions des adolescents n'étaient en réalité que des taquinements et qu'il « préfère penser qu'il y a là de quoi dédramatiser la découverte de la monstruosité que constitue la sexualité. » Au contraire, ce paragraphe souligne le drame avec lequel certains adolescents entrent dans la sexualité et l'indifférence que cela suscite notamment parce que certains considèrent cela comme un simple passage obligatoire dans l'apprentissage de la sexualité. Heureusement, les auteurs contemporains préfèrent

¹Bernard Souviraa, *L'œil du maître*, *op.cit.* p. 157

²*Ibid.*, p. 158

³Philippe Fréling, *Ceinture jaune*, *op.cit.*, p. 216

⁴*Ibidem.*

⁵*Ibid.*, p. 220

majoritairement l'aborder avec bienveillance et respect espérant sortir cette thématique des tabous de la littérature de jeunesse. Il en va de même pour un autre sujet que l'on retrouve dans notre corpus : il s'agit de la question de la mort, et pour notre étude plus particulièrement celle de la maladie et du Sida.

f. Écrire la mort : du suicide de Loïc à la séropositivité de Joos, les heures difficiles des adolescents

La mort est omniprésente dans le roman pour adolescents. Daniel Delbrassine fait le même constat en analysant son corpus de romans de jeunesse : « La fréquence et l'insistance avec lesquelles les romans du corpus abordent le thème de la mort tranchent avec la réserve qui semble de mise sur cette question dans la société¹. » C'est en effet le cas dans notre corpus. Certains personnages doivent faire face à la perte de leurs parents comme c'est le cas d'Olivia dans le roman belge *La lune est à nous* ou encore Jérôme dans le roman français *Un bruit sec et sonore*. L'adolescente se retrouve orpheline après que ses parents ont été portés disparus alors qu'ils se rendaient au Congo tandis que Jérôme a perdu son père et sa mère dans un accident de la route dont il est le seul survivant. Ces morts interviennent en début de roman, tels des éléments déclencheurs du récit. Il existe aussi des morts plus mystérieuses, dont la compréhension relève davantage de l'enquête policière comme dans le roman belge *Double vengeance* où le lecteur suit l'histoire de Laurent, dix-sept ans, qui cherche à découvrir les raisons du meurtre de son voisin. Dans l'œuvre française *Vue sur crime*, Pascal et Gaby courent justement après la mort puisque tous deux pensent que le voisin de Pascal a des intentions de meurtre sur une jeune fille qu'il accueille chez lui. Ici, la mort est présente dans tout le récit, hantant les moindres gestes des personnages. Dans notre cas, il paraît intéressant de questionner la mort dans son rapport à l'homosexualité. Il est ainsi possible de noter que deux grandes thématiques se dégagent : celle qui concerne le suicide du personnage homosexuel adolescent d'une part et de l'autre toutes les questions liées au Sida. Plusieurs romans répondent à ces sujets, qui paraissent indissociables de la communauté LGBTQIA+ : en effet nous avons déjà pu constater à quel point le Sida avait imprégné la littérature générale. La mort n'apparaît pas comme un élément déclencheur de l'action dans les

¹Daniel Delbrassine, *Le roman pour adolescents aujourd'hui ; écriture, thématique et réception*, op.cit., p. 338

romans pour adolescents mais comme un thème central qui mobilise une grande partie de l'attention du lecteur. Les auteurs de jeunesse décident alors d'emprunter les mêmes voies que les auteurs de littératures générales quelques années auparavant : loin de vouloir produire des « sida-fictions », pour reprendre l'expression de Dominique Viard, ils décident toutefois d'aborder le Sida comme une réalité dicible dans le roman-miroir. De plus, la mort s'empare aujourd'hui d'un mal nouveau, celui du suicide des adolescents homosexuels. Dans un article sur les risques suicidaires et les minorités sexuelles, quatre chercheurs définissent le suicide comme de « puissants révélateurs du mal-être social vécu par les individus¹. » Ainsi, dans nos sociétés hétéronormées, l'homosexualité peut-être une raison qui pousse un adolescent à se suicider. Les chiffres confirment bien ces faits : « Les homo/bisexuels masculins présentent de 2 à 7 fois plus de risque d'avoir fait une tentative de suicide que les hommes hétérosexuels exclusifs². » Face à cette propension au suicide plus élevée et une exposition au risque de contamination du VIH plus forte, Sida et suicide s'articulent autour de la mort et entraînent ainsi les personnages vers des moments difficiles, voire tragiques.

Le visible face à l'invisible

Lors de notre analyse de la représentation du Sida dans la littérature générale, nous avons constaté à quel point la maladie devient progressivement visible chez le personnage homosexuel modifiant ainsi la façon dont il est perçu par les autres protagonistes. Nous relevons les mêmes constats dans le roman pour adolescents. En effet, deux romans abordent plus particulièrement la question du Sida, permettant ainsi d'accéder à ces représentations. Il s'agit des romans français *Adieu Maxime* de Brigitte Smadja et *D'un trait de fusain* de Cathy Ytak. Dans les deux cas la question de la visibilité de la maladie est rendue par la dégradation physique des deux personnages malades, largement observable tout au long des récits. Dans l'œuvre de Brigitte Smadja, Maxime ouvre le roman avec ses vacances d'été en famille. Il est âgé de 11 ans et n'attend alors qu'une chose : l'arrivée de son oncle Jonas dont la description est bien glorieuse : « Lui, il était génial et un peu de sa gloire rejaillissait sur moi.// J'étais heureux, assis avec lui, à l'aube,

¹François Beck, Jean-Marie Firdion, Stéphane Legleye, Marie-Ange Schiltz, « Risques suicidaires et minorités sexuelles : une problématique récente » dans *Presses de Sciences Po*, 2011/2 n°58, p. 33

²*Ibid.*, p. 36

sur cette terrasse de La Baule¹. » Jonas est « beau, naturellement élégant² » et pour conclure ce portrait, son neveu le décrit comme « un mec qui a de la classe³ ». C'est également l'avis des amis de Maxime, notamment René qui lui confie : « Il est vachement beau, ton oncle, et tellement cool. J'aimerais bien avoir un oncle comme lui⁴. » Il est possible de retrouver une description comparable dans le roman de Cathy Ytak. Mary va être surprise par l'aisance et la nonchalance d'un jeune homme, Joos, venu poser nu pour son cours de dessin. Elle sera fascinée devant « ce beau modèle blond⁵ » qui fait l'unanimité au sein de son école : « avec Joos tout est plus facile et joyeux. Presque une récréation⁶. » Pourtant rapidement cette image va s'assombrir et les jeunes adolescents perçoivent alors des changements physiques ou encore des attitudes nouvelles. Renaud Lagabrielle confirme cette tendance qu'il constate également dans son corpus : « Les romans ont en commun d'accorder une place, plus ou moins importante, aux effets de la maladie sur les corps⁷ » et donne une première explication à ces choix narratifs : « effets qui participent des craintes nourries par le sida et de la stigmatisation dont les personnes atteintes peuvent être l'objet⁸. » Ainsi, Mary qui côtoie Joos quotidiennement va tout d'abord remarquer que ses habitudes ont changées. Alors qu'avant il posait nu et sans gêne devant toute la classe, ce n'est plus le cas cette année : « il reste bien sagement sur son estrade, il ne fait même plus le clown dans le dos de Mme Pontevin. Il se déshabille à l'abri des regards, il pose, il se rhabille et il s'en va⁹. » Samy, son petit-ami, va prétexter un état de fatigue général pour répondre aux inquiétudes de Mary. La fatigue est aussi mentionnée par Maxime qui rend visite à son oncle après plusieurs mois sans nouvelles. La description est beaucoup moins avantageuse qu'elle ne l'était au début du roman : « Jonas n'avait pas l'air de bonne humeur lui non plus et ses yeux gonflés à force de fumer et de ne pas dormir accentuaient la fatigue et l'exaspération¹⁰. » Les deux hommes vont se disputer et Maxime conclura l'accrochage par ce commentaire : « Il avait vraiment une sale gueule ce jour-là¹¹. » La dégradation physique des deux personnages malades poursuit son cours tout au long des deux romans. Après la fatigue, les narrateurs

¹Brigitte Smadja, *Adieu Maxime*, *op.cit.*, p. 21

²*Ibid.*, p. 22

³*Ibidem.*

⁴*Ibid.*, p. 42

⁵Cathy Ytak, *D'un trait de fusain*, *op.cit.*, p. 36

⁶*Ibid.*, p. 37

⁷Renaud Lagabrielle, *Représentations des homosexualités dans le roman français pour la jeunesse*, *op.cit.*, p. 226

⁸*Ibidem.*

⁹Cathy Ytak, *D'un trait de fusain*, *op.cit.*, p. 83

¹⁰Brigitte Smadja, *Adieu Maxime*, *op.cit.*, p. 66

¹¹*Ibid.*, p. 69

remarquent la perte de poids du malade. Maxime écrit : « C'est en sortant de la cabine et en souriant à Jonas, qui me répondait par le signe de la victoire, que j'ai remarqué qu'il avait maigri, il ressemblait à un oiseau de proie¹. » Mais ce n'est que le début. Deux ans plus tard, Maxime ne peut que constater la perte de poids de son oncle qui se poursuit, et Jonas s'en saisit pour transmettre à son neveu un message : « "Le temps presse, m'a dit Jonas, le temps presse, Maxime, n'oublie jamais que tu n'es pas immortel." et Jonas se dépêche tellement qu'il flotte dans ses vêtements². » Cet aveu déguisé n'est pourtant pas saisi par le jeune adolescent qui s'imagine une autre théorie : « J'explique cette amaigrissement par un aphorisme : il y a deux sortes d'hommes, ceux qui grossissent en vieillissant et ceux qui en vieillissant maigrissent³. » Chez Cathy Ytak, Mary, désormais dans la confiance de la séropositivité de Joos, ne peut également s'empêcher de remarquer ses changements physiques malgré sa beauté inchangée : « Mary l'observe. Le trouve toujours aussi beau. Un peu plus mince qu'avant, peut-être. Un peu plus pâle, aussi⁴. » Une fois encore, le roman de Cathy Ytak entre davantage dans les détails, livrant ainsi un discours très savant. Mary ayant remarqué des tâches sur le corps de Joos, demande à Samy des explications :

Il en a aussi ailleurs : sur les cuisses, les fesses, le ventre. Au début, il m'a dit c'est rien. Mais en fait ce sont les premiers symptômes... Ça s'appelle un sarcome de Kaposi. C'est une maladie, un cancer. Ça veut dire qu'il est malade... Qu'il a le sida. [...] // Il m'a dit que ses T4 étaient super bas... C'est son système immunitaire qui est naze. Alors c'est pas le VIH qui va le tuer, mais n'importe quoi : une pneumonie, cette saloperie de Kaposi... J'en sais rien⁵...

La rigueur scientifique du discours tranche avec le jeune âge des personnages qui ne sont pas encore âgés de dix-huit ans et qui pourtant vivent ce cauchemar loin de tout contact adulte. Les cinquante dernières pages du roman sont ainsi consacrées à la description des dernières semaines de Joos. Le jeune homme est finalement hospitalisé et Mary et Samy passeront alors la majeure partie de leur temps à l'hôpital. Ces instants viennent clore la dégradation physique de Joos, maintenant comparé à « un jeune homme de vingt-quatre ans dans le corps épuisé d'un vieillard⁶. » L'assimilation avec le vieillard renforce ici l'idée que Joos est en fin de vie : sa mort est proche. À l'inverse, Brigitte Smadja choisit d'être moins explicite dans son roman lorsque Maxime rend visite à son oncle à l'hôpital. Le roman précise à plusieurs reprises que Jonas est homosexuel mais paradoxalement le

¹Brigitte Smadja, *Adieu Maxime*, *op.cit.*, p. 90

²*Ibid.* p. 92

³*Ibidem.*

⁴Cathy Ytak, *D'un trait de fusain*, *op.cit.*, p. 110

⁵*Ibid.*, pp. 154 - 155

⁶*Ibid.*, p. 210

Sida ne sera pas mentionné une seule fois. Lorsque l'adolescent comprend enfin que son oncle est malade, il court immédiatement à son chevet. Ainsi même si la maladie n'est pas explicitement mentionnée cette visite de Maxime à l'hôpital marque une prise de conscience de la gravité de l'état de Jonas. Lors de cette visite, à la différence des personnages de Cathy Ytak, l'adolescent se concentrera davantage sur ses ressentis, sur l'impression que lui laisse cette chambre d'hôpital, plutôt que sur l'aspect physique de son oncle. Il ne mentionnera de Jonas que ses « doigts maigres [...] agrippés au drap blanc¹. » La synecdoque employée par l'auteure introduit une relation entre la maigreur de la main de Jonas et l'état physique général dans lequel il se trouve. Sans en dire plus, Maxime fait entrevoir au lecteur la déchéance physique de son oncle. Toutefois, le portrait le plus percutant est certainement celui que fait Suzanne lorsqu'elle décrit son petit-fils, Pierre, malade du Sida : « Sa peau collée au squelette, son visage émacié jusqu'à l'os, les yeux exorbités comme des calots, qu'elle s'attendait à voir rouler sur le lino². » La description fait de Pierre un être à la frontière entre la mort et le vivant. Le lecteur ne sait plus si le jeune homme vit ou bien s'il est déjà mort. Dans un article sur l'imaginaire de la mort associée au VIH-Sida, trois chercheurs québécois relèvent également cette constante dans leurs corpus : « La squelettisation, l'une des images les plus prégnantes du sida, signale le délabrement poussé de l'organisme et annonce la mort³. » De concert avec les analyses de Renaud Lagabrielle, il est donc possible d'affirmer que les représentations des effets du Sida sur les corps paraissent être une constante narrative, plus ou moins précise, chez les auteurs de jeunesse français abordant la thématique. Il n'en va pas de même pour la représentation du suicide chez l'adolescent homosexuel qui semble entouré de silence.

Les effets du Sida chez le personnage séropositif en phase terminale sont aussi visibles que les raisons menant un adolescent homosexuel au suicide sont invisibles. L'adolescent s'emploie à cacher son homosexualité à tel point que son mal-être n'est pas perceptible pour les autres protagonistes. Dans son analyse, Renaud Lagabrielle nomme cette pratique le « double jeu/double je⁴ » du personnage. En effet, l'image renvoyée par les adolescents suicidaires est en tout point éloignée de ce qui les conduit réellement à se donner la mort, à savoir l'impossibilité d'assumer pleinement leur homosexualité. Ces

¹Brigitte Smadja, *Adieu Maxime*, *op.cit.*, p. 118

²Olivier Lebleu, *Passer la nuit*, *op.cit.*, p. 96

³Christian Fortin, Véronique Provost, Joseph Lévy, « L'imaginaire de la mort associée au VIH/SIDA. » dans *Agora débats/jeunesses*, N°34, 2003, pp. 88 – 89

⁴Renaud Lagabrielle, *Représentations des homosexualités dans le roman français pour la jeunesse*, *op.cit.*, p. 192

personnages sont identifiés comme de « parfaits garçons¹ » pour reprendre l'expression de Michel Dorais, dont la volonté est de répondre aux attentes de leur entourage. Cette norme imposée de manière volontaire ou non par la famille du jeune homosexuel instaure un décalage entre ce que vit l'adolescent dans son for intérieur et la vie qu'il mène réellement. Ainsi lorsque Loïc, personnage du roman belge *Tabou*, se suicide, il laisse son entourage dans une incompréhension totale. C'est ce que manifeste Réginald, l'un de ses amis : « Le week-end passé, nous avons fêté son seizième anniversaire. Il semblait aller bien. Il a ri, il a bu un peu trop, il n'a parlé à personne de son désir d'en finir². » Réginald fait une description de Loïc qui correspond à ce que la société attend d'un adolescent fêtant son anniversaire : des amis, des rires et de l'alcool. Les interrogations de Réginald sont donc justifiées puisqu'il imaginait que son ami allait parfaitement bien. Après le suicide, Réginald constate que l'absence de Loïc pèse sur le groupe classe quand bien même l'adolescent n'avait pas l'air de se faire remarquer en cours : « Sans Loïc, la classe semble vide. Nous remarquons plus son absence que nous ne prêtons attention à sa présence³. » La soudaineté de la disparition de l'adolescent est renforcée par l'incompréhension totale de ses amis qui ne voyaient en Loïc qu'un adolescent sans problème. C'est ainsi que se décrit Pierre dans le roman français *Point de côté*. La banalité de son portrait n'offre aucuns détails alarmants et détonne avec les plans suicidaires du jeune homme :

Dans cette vie, à part ça, je suis fils d'employés de bureau dépressifs, classe sociale moyenne, j'ai dix-sept ans, j'habite un pavillon dans un quartier de Strasbourg qui s'appelle le Port-du-Rhin, et je prends le bus n° 32 chaque matin et chaque soir pour aller au lycée. Sauf ce mois-ci, parce que c'est les vacances⁴.

L'auto-description de l'adolescent paraît de prime abord tout à fait anodine. Elle exprime même une certaine morosité. La mention précise de la ligne de bus empruntée chaque jour pour aller au lycée ancre davantage ce portrait dans un quotidien répétitif et sans exaltation. Pourtant malgré les apparences, les projets du personnage sont tout autre : « C'est moi qui suis de trop. [...] Je le dis, parce que c'est pour ça que je suis seul, pour ça que je vais mourir.// Je sais déjà quand : le 1^{er} août 2002⁵. » Le jeune garçon précise toutefois : « Ce ne sera pas un suicide, plutôt un règlement de comptes⁶. » Ici, il est

¹Michel Dorais, *Mort ou fif : la face cachée du suicide chez les garçons*, Montréal, VLB Éditeur, 2000, p. 43

²Frank Andriat, *Tabou*, *op.cit.*, p. 13

³*Ibid.*, p. 21

⁴Anne Percin, *Point de côté*, *op.cit.*, p. 11

⁵*Ibid.*, p. 10

⁶*Ibidem.*

intéressant de porter attention à la narration. En effet, à la différence de la littérature générale, le narrateur des romans pour adolescents n'est bien souvent ni le malade, ni l'adolescent suicidaire. Or, Anne Percin va choisir de donner justement la parole à cet adolescent aux envies de suicide pour ainsi détailler tout le cheminement qui le pousse à vouloir mourir. Le lecteur pénètre encore plus en profondeur dans ce « double jeu/double je » puisque le narrateur autodiégétique a ainsi l'occasion de rapporter ses intentions sans intermédiaires comme cela peut-être le cas chez l'auteur belge Frank Andriat où Réginald ne peut qu'interpréter les raisons de la mort du Loïc. Dans *Point de côté*, Pierre a donc tout le loisir de dévoiler la dualité de sa personnalité, ce mal qu'il cache sous une normalité supposée. La question du suicide est abordée avec tant de conviction que le lecteur peut être dérouté. Pierre voit dans les gestes et pratiques quotidiennes, une occasion de se rapprocher davantage de la mort. Lorsqu'il décide de se mettre à la course, il affirme : « c'est facile, quand on a de la volonté. Ça ne me demande aucun matériel, aucun conseil, aucun partenaire. Deux mois plus tard, j'avais perdu cinq kilos¹. » L'activité choisie et décrite par le jeune homme paraît somme toute banale. C'est sans compter la raison qui amène Pierre à autant courir : « Maman a cru que j'avais fait ça pour perdre du poids. Elle n'a pas tort mais ce qu'elle ne sait pas, c'est que je compte perdre tout mon poids². » Pour cela, Pierre va courir partout et sans arrêt. Le moindre déplacement sera pour lui l'occasion de courir et donc d'avancer vers la mort. Il est possible de citer un autre exemple où sous des airs d'adolescent classique, Pierre dissimule en réalité ses projets morbides. À la veille des vacances d'hiver, les enseignants vont rendre des devoirs notés. Pierre s'interroge : « Et si, par extraordinaire, je l'avais quand même, ce bac ? Papa serait satisfait. Maman aussi, je pense ? Jacky viendrait. On déboucherait une bouteille de champagne³. » Pierre amène le lecteur dans la première strate de sa vie, celle où tout se déroule normalement, sans idées noires supposées. L'évocation du baccalauréat renforce l'idée d'une préoccupation adolescente, le diplôme étant l'obsession première de tout lycéen. Toutefois, le garçon va rapidement remettre ce schéma en question : « Oui, mais après, après ? [...] Parfois, j'ai envie de tous nous tuer. Toute la maison, et le chien avec. // Genre : le soir de Noël, pour faire plus sordide⁴. » Le mal-être de l'adolescent est tel qu'il étend ses projets funèbres au reste de la famille : faire disparaître tout le monde pour être enfin apaisé dans la mort. En insistant de cette façon

¹Anne Percin, *Point de côté*, op.cit., p. 14

²*Ibidem*.

³*Ibid.*, p. 106

⁴*Ibid.*, p. 107

sur la dissimulation de son suicide à venir, Pierre met en avant une stratégie étudiée par Lagabrielle :

Le double jeu, la double vie, qui s'inscrivent dans ce que M. Dorais, E. Verdier et J-M. Firdion qualifient respectivement de « scénario adaptatifs au rejet » ou de « *survival strategies* », insistant cependant sur la fragilité de telles stratégies et précisant qu'elles conduisent le plus souvent à une impasse¹.

Effectivement cette double vie mène régulièrement vers une impasse, comme en témoigne le destin de Loïc. Dans une conversation dont se remémore Philippe, un ami, il évoque clairement cette dualité infernale qui finalement l'asphyxie plus qu'elle ne le soulage : « J'étouffe, Philippe, j'étouffe de me raconter tant d'histoires. [...] J'ai deux vies, Philippe, deux personnalités, c'est insupportable. » En définitive, cette vie dans le secret n'aboutira qu'à la mort de Loïc, l'adolescent n'ayant pas réussi à dépasser ses souffrances. En fin de compte, que ces maux soient visibles, ou qu'ils soient intérieurs, ils ont tout de même en commun une douloureuse perspective, à savoir la solitude qui touche ces personnages.

« ... et puis la solitude. Ça a une odeur, la solitude². »

L'isolement peut être considéré comme une essence commune chez les personnages atteints du Sida et les adolescents homosexuels suicidaires. Cette solitude n'intervient toutefois pas à des stades comparables. Si elle mène l'adolescent au suicide, elle est en revanche une conséquence du Sida chez les personnages malades. Néanmoins, il reste que cette solitude est difficilement vécue pour tous les personnages concernés et pèse considérablement dans la balance menant à la mort. Ainsi, dans le roman québécois *Le secret de l'hippocampe*, Philippe est en rupture totale avec ses parents qui n'acceptent pas son mode de vie et son orientation sexuelle. L'isolement dans lequel il se retrouve alors ne va faire qu'aggraver les souffrances du jeune homme et Victor, son père, reste fermé à tout cela : « Victor l'ignore depuis trop longtemps pour s'en être aperçu. Ainsi ne remarque-t-il pas que Philippe s'enlise dans une sorte de détresse des mois durant³. » Ce délaissement conduira notamment Philippe au suicide :

¹Renaud Lagabrielle, *Représentations des homosexualités dans le roman français pour la jeunesse*, op.cit., p. 194

²Anne Percin, *Point de côté*, op.cit., p. 47

³Gaétan Chagnon, *Le secret de l'hippocampe*, op.cit., p. 25

Enfin, l'immense désespoir de son fils unique lui saute au visage le jour où, en revenant d'une soirée passée à jouer aux cartes et à boire entre amis, il trouve son corps, inanimé, dans sa chambre. Philippe s'est enlevé la vie¹.

Une fois encore, le suicide du personnage s'inscrit dans l'imprévisibilité renforcée par l'évocation de la soirée joviale de Victor qui contraste avec le terrible geste de son fils. Pourtant, la mère de Philippe avait remarqué la douleur de son fils : « Inquiète, sa mère voudrait bien que Victor intervienne, qu'il lui parle. Elle trouve qu'il a les traits tirés depuis quelques temps et qu'il agit bizarrement². » C'est donc en toute connaissance que Victor choisit d'ancrer son fils dans cette solitude qui lui sera fatale. Pour se justifier, Victor prétexte « que son fils ne veut rien entendre³. » Le dialogue est volontairement rompu et marque ainsi délibérément l'invisibilité dans laquelle Philippe est plongé par son père. Maxime remarque également cette solitude forcée dans laquelle lui et sa famille ont laissé Jonas. Tous se sont contentés de croire au message sur le répondeur de Jonas qui « parle de vacances prolongées⁴. » Pourtant lorsque Maxime apprend que son oncle est hospitalisé, il réalise l'erreur qu'il a fait : « Jonas a pris le large et je l'ai laissé dériver, seul⁵. » À ce titre, Renaud Lagabrielle remarque : « La séquence de l'enterrement dans le dernier chapitre du roman met en relief cette solitude dans laquelle semble s'être trouvé Jonas pendant sa maladie et jusqu'à sa mort⁶. » En effet, Jonas n'entretenait pas de bons rapports avec son entourage et ses mauvaises relations vont perdurer jusque dans la mort comme en témoigne Maxime, qui fait un tour d'horizon des absents aux obsèques de son oncle. Il constate tout d'abord : « ma mère n'est pas venue à l'enterrement⁷. » Son père est présent, « secoué de sanglots convulsifs⁸. » En revanche, « il ne s'est pas rendu à l'hôpital⁹. » Grégoire, l'autre oncle machiste et homophobe de Maxime n'a pas daigné annuler ses vacances. Émilie, la sœur de Maxime, n'est pas venue non plus, car « plus une seule place de libre dans les avions¹⁰. » Une des absences la plus bouleversante est celle des parents de Jonas : « Mes grands-parents ne se sont pas déplacés. Trop vieux. Pas de trains, je ne sais plus, une raison nulle de toute manière¹¹. » L'énumération successive

¹Gaétan Chagnon, *Le secret de l'hippocampe*, op.cit., p. 25

²*Ibid.*, p. 25

³*Ibidem.*

⁴Brigitte Smadja, *Adieu Maxime*, op.cit., p. 108

⁵*Ibid.*, p. 117

⁶Renaud Lagabrielle, *Représentations des homosexualités dans le roman français pour la jeunesse*, op.cit., p. 237

⁷Brigitte Smadja, *Adieu Maxime*, op.cit., p. 121

⁸*Ibidem.*

⁹*Ibidem.*

¹⁰*Ibid.*, p. 122

¹¹*Ibidem.*

des absents ne fait que renforcer les reproches de Maxime à l'encontre de sa famille, qui selon lui, a laissé mourir Jonas :

Ça ne m'a pas attendri une minute, les remords de ma mère. Je me sens devant elle comme un bloc de métal froid. Je ne suis pas loin de me dire qu'elle l'a tué, elle et tous ceux qui l'ont laissé tomber, qui n'ont pas su l'aimer. Je m'en veux aussi, beaucoup. Je n'ai pas été assez souvent près de lui, je n'ai pas compris qu'il pouvait avoir besoin de moi. Le temps presse, Maxime, le temps presse¹.

L'amertume de l'adolescent est forte notamment parce qu'il a saisi l'importance qu'aurait pu jouer sa famille dans l'accompagnement du malade et la différence que cette présence aurait pu créer. Cette présence auprès du malade, Suzanne l'évoque dans le roman français *Passer la nuit*. Malgré la compagnie qu'elle apporte à son petit-fils hospitalisé, ainsi qu'aux autres malades, elle témoigne de cette solitude qui pèse sur le service des malades du Sida en fin de vie : « Dans le service des sans-espoir, elle les a tous connus, tous comme lui perdus, perclus dans leurs draps, comme des rescapés des camps libérés trop tard, toujours trop tard². » Le personnage de Suzanne insiste sur un phénomène déjà évoqué en littérature générale par des auteurs tels Guillaume Dustan, Yves Navarre ou encore Hervé Guibert, à savoir l'isolement des malades au sein de la communauté homosexuelle. Étrangement, Cathy Ytak n'aborde pas la question de la solitude du malade dans son roman *D'un trait de fusain*. Au contraire, Joos paraît être relativement bien entouré ce qui contraste avec les témoignages présentés dans les autres romans. Mary et Samy viennent le voir quotidiennement à l'hôpital, il reprend contact avec un ami de longue date, et ses funérailles sont l'occasion d'un rassemblement militant important : l'un des derniers souhaits de Joos avant de mourir était notamment d'avoir un enterrement politique et médiatisé. Ainsi lorsque le jeune homme décède, son enterrement n'a rien à voir avec celui de Jonas : « Les proches, les amis, les militants et de nombreux inconnus se sont rassemblés [...] Les parents de Sami sont là et, tout comme la famille de Joos, se tiennent en retrait³. » Cathy Ytak fait ici référence à un événement ayant réellement eût lieu : l'enterrement politique de Clews Vellay, président d'*Act up*-Paris, qui s'est déroulé en octobre 1994. Tous les faits fictifs énoncés par Cathy Ytak sont ceux qui se sont déroulés ce jour-là : le cercueil de plomb destiné aux malades du Sida décédés, la présence de militants d'*Act up*-Paris, la crémation, les cornes de brumes. L'exceptionnalité de cet événement est en accord avec le caractère didactique de l'œuvre de Cathy Ytak que nous avons déjà évoqué à plusieurs reprises. Le roman d'Anne Percin, moins dans la didactique

¹Brigitte Smadja, *Adieu Maxime*, *op.cit.*, p. 121

²Olivier Lebleu, *Passer la nuit*, *op.cit.*, p. 96

³Cathy Ytak, *D'un trait de fusain*, *op.cit.*, p. 238

et davantage dans l'expression du ressenti, laisse aussi entrevoir la solitude vécue par Pierre. Éric, son frère jumeau est décédé lorsqu'ils n'étaient encore que des enfants. Pierre fait alors part de la solitude qu'il ressent : « Disparu, il nous a quittés. Il m'a quitté, moi¹. » La répétition du verbe « quitter » renforce l'idée de solitude, soutenue par le doublement du possessif qui affirme que cet abandon affecte avant tout Pierre. L'adolescent revient sur cette solitude à quelques reprises : « J'aimerais tant ne pas être seul. J'aimerais tant qu'Éric soit là²... » Pour alléger cette solitude, Pierre décide d'écrire, il retrace dans un journal sa vie et ses pensées quotidiennes. Le roman est ainsi présenté sous la forme d'un journal intime où les dates, les cahiers et les pensées du narrateur se succèdent. Le cahier devient un interlocuteur privilégié pour Pierre qui y voit l'occasion de ne plus mentir et se sent ainsi totalement libre tout en ayant conscience que son choix de mourir et la double vie qu'il mène l'isole un peu plus chaque jour : « Peut-être ce cahier est-il le trou dans lequel j'enterre, jour après jour, le secret qui m'isole du monde³ » Loïc a également témoigné de l'isolement dans lequel le plongeait cette double vie, peu de temps avant de se suicider. Lors d'une discussion, il apprend à Philippe qu'il est homosexuel et qu'il sait que lui l'est également. Inquiet de savoir que quelqu'un a découvert son secret, Philippe n'arrive pas à saisir l'appel au secours que lui lance son ami. Après son suicide, il revient sur cette discussion : « il avait commencé à parler sur un ton monocorde, prisonnier de lui-même et de ses mystères. //- J'ai besoin d'en parler, j'ai besoin d'un ami sûr qui ne me trahira pas⁴... » Ainsi, Loïc n'aura pas réussi à se libérer de ses mystères et la seule délivrance possible sera alors le suicide. En définitive, qu'il s'agisse du Sida ou d'un suicide, la solitude paraît être une composante inévitable. Renaud Lagabrielle revient sur ce lien entre Sida et homosexualité vécu dans le secret et donc l'isolement : « Certains homosexuels malades du sida se retrouvent dans une situation qui leur rappelle celle [...] au moment où ils avaient pris conscience de leur homosexualité⁵. » Il s'agirait donc d'un retour à des sentiments déjà vécus dans l'adolescence. Serge Hefez, dans un article sur l'adolescence et l'homophobie, fait le lien entre les raisons pouvant amener un jeune homosexuel à se suicider et le ressenti d'un malade du Sida :

Pour beaucoup, le lien entre la contamination par le VIH et la sexualité a réactivé cette adolescence, ce mal-être ancien et souvent oublié autour des notions de

¹Anne Percin, *Point de côté*, *op.cit.*, p. 10

²*Ibid.*, p. 54

³*Ibid.*, p. 55

⁴Frank Andriat, *Tabou*, *op.cit.*, p. 81

⁵Renaud Lagabrielle, *Représentations des homosexualités dans le roman français pour la jeunesse*, *op.cit.*, p. 239

secret, de honte, de rejet. Des cicatrices se sont rouvertes, concernant la façon dont l'homosexualité avait été dans l'enfance perçues, acceptée, partagée¹.

Les tabous et les silences qui entourent ces deux phénomènes conduisent nécessairement à l'isolement du personnage concerné. Ces comportements pourraient notamment s'expliquer par la prédominance d'un modèle hétéronormé dans les sociétés francophones qui seraient attentatoire aux jeunes homosexuels tout comme au homosexuels atteints du Sida.

L'oppression sociale intériorisée

Qu'il soit hétéro ou homo, un ado se cherche et ce n'est qu'adulte qu'il trouve véritablement ses marques. Pour les homosexuels, c'est d'autant plus compliqué parce qu'ils sont minoritaires dans notre société. En plus du travail de construction intérieure, ils doivent faire le deuil de l'hétérosexualité et ce n'est pas facile. Dans l'univers hétéro qui les entoure, ils doivent trouver la force de s'affirmer homos, de s'afficher différents. [...] Ce n'est pas la peine de dévoiler ton homosexualité si tu sais que tu vis dans un univers totalement hostile, mais, en même temps, il faut pouvoir exprimer qui tu es vraiment. Il faut trouver un équilibre. Ceux qui dissimulent farouchement leur différence sexuelle se font du mal à eux-mêmes. Ceux qui l'affichent effrontément aussi parce qu'ils ne tiennent pas compte de la difficulté qu'ont les hétéros de les accepter tels qu'ils sont vraiment².

Lorsqu'Elsa tient ce discours à son ami Philippe, elle sait que le jeune homme est totalement perdu. En effet, il se sent prisonnier de lui-même face à un monde qui ne lui offre aucune place, la conclusion qu'il en tire alors est la suivante : « Si je te suis bien Elsa, je vais ramer³... » La prise de conscience progressive de sa différence d'orientation sexuelle entraîne chez Philippe un renouvellement du processus d'identification. Les modèles de l'adolescent ne sont plus les mêmes et l'homosexualité est alors perçue comme une honte sociale. Cette idée de honte est avancée dans le roman québécois *Le secret de l'hippocampe*. En effet, Philippe est décrit par son père comme un « fils décevant, qui ne répond en rien aux attentes qu'il s'était faites avant même sa naissance⁴. » L'hétéronormativité imprègne la relation père-fils à tel point que Victor ne supporte plus son enfant :

Philippe a dix-neuf ans. Son père le trouve exaspérant. Au cours des dernières années, leur relation s'est envenimée. Car Philippe mène une vie de bohème que

¹Serge Hefez, « Adolescence et homophobie : regards d'un clinicien » dans *Broqua/Lert/Soueyrand 2003*, 2003, p. 151

²Frank Andriat, *Tabou*, *op.cit.*, pp. 122 - 123

³*Ibidem*.

⁴Gaétan Chagnon, *Le secret de l'hippocampe*, *op.cit.*, p. 23

Victor n'accepte pas. [...] À l'encontre des souhaits de son père il ne montre aucune volonté de se construire une vie saine et rangée, de se bâtir un avenir¹.

Cette vie de bohème évoquée par Victor se résume à de « mauvaises fréquentations² » ou encore des sorties où Philippe « ne rentre souvent qu'aux petites heures du matin³ ». Dans un premier temps, l'auteur choisit de ne pas mentionner clairement l'homosexualité de Philippe. Toutefois, la description faite de l'adolescent insiste parfaitement sur le décalage de celui-ci avec le modèle normé que s'était construit son père. Philippe s'intéresse aux arts, ce que son père ne trouve pas assez concret. Il voudrait pour lui un métier stable, qui lui permettrait de gagner sa vie et de pouvoir commencer à fonder une famille. Cette discordance va jusqu'à amener Victor à « capituler⁴ » face aux différences de Philippe : « il s'est même désintéressé de lui complètement⁵. » L'emploi du verbe capituler souligne la force avec laquelle Victor pouvait s'opposer aux comportements jugés aberrants de Philippe jusqu'à totalement abandonner son enfant, le laissant seul sur le champ de bataille. Si le père capitule, cela ne signifie pas pour autant que le fils a gagné cette guerre d'usure. Finalement, le seul résultat qu'aura obtenu Victor sera d'avoir parsemé dans la tête de Philippe des idées le menant à la honte et donc au suicide. Les raisons de cette honte sont à puiser dans la violence de l'homophobie. C'est effectivement ce qui pousse Victor à rejeter son fils, que sa femme soupçonne de s'intéresser davantage aux garçons qu'aux filles. Victor réfute en bloc cette hypothèse et « ne manque pas une occasion, devant son fils, de déblatérer contre les “fifis”, cette “engeance, ces individus de la pire espèce qui ne méritent pas mieux que [...] de crever⁶. » Il fait preuve d'une violence sans limites pour faire comprendre à son fils que celui-ci doit rentrer dans le moule de l'hétérosexualité : « il menace Philippe en plongeant son regard furieux dans le sien. Il le met en garde de ne plus ramener de vermine sous son toit, sans quoi il ne répond plus de ses gestes. » Finalement Victor n'aura pas besoin d'user de violence face à son fils puisque Philippe se suicidera. La non-conformité aux modèles construits par son père a renforcé le mal-être de Philippe, déjà contraint d'évoluer dans une société qui n'est pas faite pour lui. Serge Hefez, lorsqu'il parle du suicide chez les adolescents homosexuels, écrit : « Ce qui ne peut pas se dire s'exprime par des actes. À chaque étape de la vie, l'hostilité des autres se retourne contre soi⁷. » Le suicide de Philippe fait échos à celui de

¹Gaétan Chagnon, *Le secret de l'hippocampe*, *op.cit.*, p. 24

²*Ibidem.*

³*Ibid.*, p. 25

⁴*Ibid.*, p. 24

⁵*Ibidem.*

⁶*Ibid.*, p. 131

⁷Serge Hefez, « Adolescence et homophobie : regards d'un clinicien », *art.cit.*, p. 152

Loïc dans le roman belge *Tabou*. Le trouble des deux adolescents, incapables de vivre dans une société où les modèles présentés ne leur correspondaient pas, les a amenés à choisir la mort plutôt que de combattre tout cela. Toutefois, chez Frank Andriat, la situation n'est pas tout à fait la même que chez Gaétan Chagnon. Pour Loïc, le suicide relève d'un aveu, celui du *coming out*. En effet, le jeune homme a laissé une lettre pour expliquer les raisons de son geste mais la honte associée à la réelle raison du suicide de Loïc empêche les parents de l'adolescent d'en parler :

Les parents de Loïc ont dit qu'ils avaient trouvé une horrible lettre sur son bureau, une lettre que personne ne lirait jamais. « Si tu savais, a murmuré la mère de Loïc à celle d'Elsa, si tu savais, je n'ai même pas la force de t'en dire plus¹... »

Si le contenu de la lettre est un tel choc pour les parents de Loïc c'est parce qu'à la différence de Philippe, personne n'était au courant de l'homosexualité de l'adolescent. La honte de sa sexualité était tellement lourde à porter que Loïc avait choisi une toute autre forme d'expression que le rejet du modèle paternel, comme a pu le faire Philippe chez Gaétan Chagnon. Serge Hefez explique ce processus :

La honte favorise une toute autre forme d'identification, l'identification à l'agresseur, dans laquelle, en imitant moralement la personne qui l'agresse, le sujet retourne contre lui-même, en les adoptant, les critiques qui lui sont adressées².

Ainsi, le moyen choisi par l'adolescent pour échapper à cette pression hétéronormée a été d'en adopter les codes afin de pouvoir démentir toute prétendue ressemblance. Dans l'unique conversation de Loïc rapportée dans le roman, il évoque cette diversion et l'état psychologique dans lequel il se trouve coincé : « Pour qu'on ne soupçonne pas mon homosexualité, qu'est-ce que j'ai pu en rajouter ! Au point de me dégoûter moi-même³. » L'environnement de Loïc a donc renforcé cette homophobie intériorisée. La réaction du jeune homme attire l'attention sur une dimension particulière des adolescents faisant preuve d'homophobie pour détourner l'attention : la présomption d'hétérosexualité qui pèse sur eux dans le cercle familial et amical leur donne accès à des discours homophobes qui ne les encouragent pas à livrer leur secret. Ainsi lorsque tout le lycée apprend les raisons du suicide de Loïc, Philippe est témoin de remarques acerbes de la part de ses camarades : « Loïc, une tapette, tu imagines et on n'a jamais rien deviné⁴ ! », « C'est dégueulasse, c'est anti-naturel, un homme c'est fait pour pénétrer une femme, pas pour

¹Frank Andriat, *Tabou*, *op.cit.*, p. 18

²Serge Hefez, « Adolescence et homophobie : regards d'un clinicien », *art.cit.*, p. 151

³Frank Andriat, *Tabou*, *op.cit.*, p. 76

⁴*Ibid.*, p. 114

sodomiser un homme. Je suis dégoûté¹. », « Un homme avec un homme, moi, je ne peux pas imaginer ça non plus². », « C'est contre toutes les lois de la nature³. » À ce titre, Renaud Lagabriele rappelle que l'école est un lieu de souffrance pour les homosexuels, notamment parce qu'elle est le terrain d'un mépris banalisé envers les « pédés », sans que les enfants n'aient conscience de la sexualité d'autrui ou de l'impact de leurs paroles. Il ajoute : « l'injure homophobe fonctionne comme une sanction de non-respect des normes de genre en vigueur⁴. » Tout cela ne participe qu'à accroître la vulnérabilité de Philippe. Il est également possible de comprendre le comportement de Loïc, enfermé dans son homophobie déguisée et qui n'imaginait alors n'avoir aucune porte de sortie sinon celle du suicide face à cette injonction à l'hétérosexualité permanente. Dans le roman français *Le faire ou mourir*, Damien joue avec cet ordre hétérosexuel et sur un coup de tête il fait croire à ses parents qu'il est homosexuel : « J'ai dit je vais me coucher, demain je suis invité chez Samy, mon copain. Ça m'a fait un bien fou de dire ça. Je les avais surpris. Scotchés. Je riais en me couchant⁵. » Pourtant la vie n'est pas si simple pour Samy : victime de moqueries, l'adolescent n'a trouvé comme exutoire que l'automutilation : « Après j'étais mieux, ça me libérait [...] Des fois j'étais obligé de recommencer plusieurs jours d'affilée pour que ça me soulage⁶. » La violence du geste contraste avec le bien-être que cela procure à Damien. Son état psychologique paraît fluctuant mais pourtant l'adolescent précise ne pas vouloir mourir : « je me sentais vide, et d'autres fois trop plein, sans que jamais ça s'équilibre. C'est pas que je souffrais, j'avais pas envie de me suicider⁷ ». Si le suicide n'est pas dans les intentions de Damien, les scènes d'automutilations sont bien trop répétitives pour ne pas être significatives. Dans un article sur l'automutilation à l'adolescence, Patricia Garel explique l'une des composantes essentielles de l'automutilation :

Celle des limites de soi dans son rapport à l'autre. Or notre limite la plus évidente et la plus simple est notre peau. Cette barrière physiologique entre monde interne et monde externe, entre soi et non soi est le lieu réel et symbolique où va se tisser, au fil du temps, un réseau de liens sensoriels nous solidarissant au monde qui nous entoure, tout en nous individualisant par rapport à celui-ci⁸.

¹Frank Andriat, *Tabou*, *op.cit.*, p. 114

²*Ibidem.*

³*Ibid.*, p. 115

⁴Renaud Lagabriele, *Représentations des homosexualités dans le roman français pour la jeunesse*, *op.cit.*, p. 206

⁵Claire-Louise Marguier, *le faire ou mourir*, *op.cit.*, p. 17

⁶*Ibid.*, p. 23

⁷*Ibid.*, p. 16

⁸Patricia Garel, « L'automutilation superficielle à l'adolescence : le corps dans tous ses états » dans *Cahiers critiques de thérapie familiale et de pratiques de réseaux*, 2008/1, n°40, p. 229

La peau devient alors un instrument d'échange avec les autres. Ce que l'on note dans les blessures que s'inflige Damien, c'est qu'elles interviennent souvent après un épisode de remise en question de sa personnalité face à la norme qu'on lui impose. Ainsi, ne se pensant pas homosexuel, les premiers émois provoqués par sa relation naissante avec Samy déclenchent en lui l'envie de s'automutiler. Il gravera sur sa peau les mots que Samy lui susurre à l'oreille. Lorsqu'il s'accroche avec son père à propos de Samy, de sa prétendue homosexualité, de son style gothique, il court dans la salle de bain pour utiliser la lame de rasoir qu'il garde cachée. Patricia Garel explique que ce « comportement est une solution temporaire permettant au sujet de survivre à la détresse qui le submerge, peu importe l'origine de cette détresse¹. » Finalement Damien réussira à extérioriser une partie de cette détresse auprès de Samy : « J'ai la trouille de tout [...] , de me retrouver enfermé dans une catégorie que j'ai pas choisie, sans aucun moyen d'en sortir, d'être étiqueté². » L'automutilation serait alors pour Damien le moyen d'exprimer entre autre son rejet de toutes les normes qui pèsent sur lui et que chacun cherche à lui imposer. Il explique qu'il se sent fatigué, « comme si j'avais nagé des heures et des heures à contre-courant pour revenir sur la plage sans jamais y arriver. Comme si la rive me rejetait sans cesse au loin³. » Face aux attaques qu'il subit au lycée et aux insultes quotidiennes de son père, l'automutilation est le moyen choisi par le personnage pour exprimer ce qu'il ressent. C'est que qu'explique Patricia Garel pour qui « l'automutilation en tant que symptôme relationnel sera ainsi abordée selon sa fonction de modalité adaptative à une situation de détresse⁴. » Toutefois cette modalité ne doit pas devenir immuable chez l'adolescent et l'auteure explique qu'elle devra être abandonnée tout en tenant compte du « statut de “moyen de survie” [qui] sera reconnu afin d'aider l'adolescent à trouver d'autres façons de rétablir une cohérence intime et une continuité⁵. » Pour Damien, l'intermédiaire proposé sera d'écrire sur un cahier plutôt que sur sa peau, et l'écriture lui permettra de trouver une liberté nouvelle : « c'est pas carré du tout et tu dois choisir les mots les plus adaptés pour faire ressentir les choses au gens⁶ ». Les risques pris par Damien témoignent bien de la vulnérabilité dans laquelle peut plonger un adolescent en manque de repères. Si le personnage semble avoir trouvé un nouvel équilibre, l'apaisement est précaire

¹Patricia Garel, « L'automutilation superficielle à l'adolescence : le corps dans tous ses états » dans *Cahiers critiques de thérapie familiale et de pratiques de réseaux*, 2008/1, n°40, p. 230

²Claire-Louise Marguier, *le faire ou mourir*, *op.cit.*, p. 39

³*Ibid.*, p. 71

⁴Patricia Garel, « L'automutilation superficielle à l'adolescence : le corps dans tous ses états », *art.cit.*, p. 234

⁵*Ibidem.*

⁶Claire-Louise Marguier, *le faire ou mourir*, *op.cit.*, p. 103

notamment car le rejet, les insultes ou la stigmatisation sont des comportements toujours présents. Serge Hefez conclura son article par cette phrase significative : « La santé psychique de millions d'adolescents ne tient à présent qu'aux conditions de leur visibilité¹. »

Il existe une autre composante de cette oppression sociale mentionnée dans le corpus et dont il faut pointer l'importance dans le processus de déconstruction de la norme hétérocentrée. La question de l'association entre homosexualité et Sida est capitale dans les romans pour adolescents. En effet, Renaud Lagabrielle confirme l'importance de ce point :

Une mise en relation directe de la maladie et de l'homosexualité ne ferait en effet que confirmer et renforcer de nombreux préjugés qui pèsent sur les représentations de la maladie et de l'homosexualité².

Il ajoute qu'un tel traitement pourrait avoir des conséquences négatives sur le lectorat hétérosexuel qui pourrait « ne se sentir que peu concerné-e-s par les risques que continue de représenter aujourd'hui le virus³. » Ainsi il est donc important de prêter attention à la manière dont les auteurs de notre corpus ont abordé la question du Sida afin de mesurer si cette thématique entretient la *doxa* hétérosexuelle de nos sociétés francophones. Il est possible de mettre au jour un traitement récurrent de cette question, soulevé également par Renaud Lagabrielle. À plusieurs reprises une relation de cause à effet est soulignée entre homosexualité et Sida. Le Sida serait alors une conséquence inéluctable à la déclaration d'homosexualité d'une personne. Dans le roman *D'un trait de fusain*, Mary est sous le choc lorsque Sami lui apprend la séropositivité de Joos. Cette annonce déclenche en elle des souvenirs : elle mentionne la venue de l'infirmière dans sa classe pour parler des maladies sexuellement transmissibles. Julien, l'un des amis des personnages principaux, lance alors à toute la classe : « Le sida, c'est pas juste une maladie pour les mecs qui sont de la jaquette⁴ ? » Le personnage voit ici un lien évident entre cette maladie sexuellement transmissible et les homosexuels. Fort heureusement l'auteure n'en reste pas là et le personnage de Mary précise alors que Julien s'est « gentiment fait remettre à sa place par l'infirmière⁵. » L'adjectif gentiment annonce une réprimande moindre, peut-être même prise à la légère, qui ne va pas de pair avec la force

¹Serge Hefez, « Adolescence et homophobie : regards d'un clinicien », *art.cit.*, p. 156

²Renaud Lagabrielle, *Représentations des homosexualités dans le roman français pour la jeunesse*, *op.cit.*, p. 222

³*Ibidem.*

⁴Cathy Ytak, *D'un trait de fusain*, *op.cit.*, p. 91

⁵*Ibidem.*

du stigmatisation et ses impacts sur toute la communauté homosexuelle. De plus, Mary pointe du doigt un danger évoqué plus haut, à savoir qu'elle ne se souvient pas avec précision de ce qui a été dit ce jour-là, notamment parce qu'« elle non plus ne se sentait pas très concernée¹. » Ce manque de considération implique que les premières pensées de l'adolescente face à la séropositivité de son ami soient dictées par une norme hétérocentrée : « Ce genre de chose, ça n'arrive pas à des gens comme eux, Sami ou Joos. [...] Ce genre de chose, ça ne peut arriver qu'à des... dépravés². » L'auteure mentionne ici une idée reçue bien ancrée dans les discours homophobes dans années 1990 et notamment ceux qui se sont élevés lors du vote du PACS : le monde de vie irresponsable associé à la communauté LGBTQIA+. Mary se rend immédiatement compte de la violence de son discours, qu'elle compare alors aux mots que peuvent avoir ses parents conservateurs et religieux : « détraqués, pervers, obsédés, dégénérés. C'est ce qu'ils avaient dit lors de la mort de Freddie Mercury [...] Dégénéré. Mais comment elle peut penser ça³ ! » Toutefois les raisonnements des personnages réfractaires sont mis à mal par la place qu'ils occupent dans le récit de Cathy Ytak. Les parents de Mary sont présentés comme un couple très croyant ancré dans un modèle traditionnel. Le père ne manque pas une occasion d'être homophobe et la mère est décrite comme soumise à son mari, manifestant avec lui pour le retour du Général de Gaulle et de ses valeurs patriotiques. Quant au personnage de Julien, il est le petit-ami de Monelle et membre du groupe d'amis de Joos avec Mary et Sami. Tout au long du récit, il est celui qui se montre le plus réticent face au couple que forme Joos et Sami mais aussi face à la séropositivité et la maladie de Joos. Renaud Lagabrielle remarque la même construction discursive dans le roman français *Adieu Maxime* et démontre alors les effets produits. Lorsque Jonas décède, Grégoire le deuxième oncle de Maxime aura ces mots : « Ça devait finir comme ça, je le regrette⁴ ». Grégoire est présenté comme l'oncle homophobe, détesté par Maxime et ses mots sont ineptes. Lagabrielle explique :

Grégoire formule une métaphore déjà soulignée et très répandue autour du sida, celle de la maladie comme punition d'une sexualité considérée comme déviante, comme le « prix à payer » pour cette sexualité. Cette réflexion de Grégoire met ainsi en lumière à quel point le sida est lié à des jugements moraux⁵.

¹Cathy Ytak, *D'un trait de fusain*, op.cit., p. 92

²*Ibid.*, p. 93

³*Ibid.*, p. 94

⁴Brigitte Smadja, *Adieu Maxime*, op.cit., p. 122

⁵Renaud Lagabrielle, *Représentations des homosexualités dans le roman français pour la jeunesse*, op.cit., p. 223

Cette métaphore de la maladie comme jugement supérieur peut être associée à toute une génération : celle ayant été témoin de l'apparition de la maladie dans nos sociétés. En effet, les personnages mentionnés jusqu'alors évoluent dans un cadre spatio-temporel correspondant aux premières années de l'épidémie du Sida dans les sociétés francophones. Des jugements moraux semblables sont relevés dans d'autres romans du corpus et viennent confirmer cette hypothèse. En effet, dans le roman français *Passer la nuit*, Suzanne raconte les derniers jours de son petit-fils Pierre, dans le service des malades atteints du Sida. Elle doit subir les absurdités énoncées par sa fille et son gendre, venus rendre visite à Pierre : « entendre ce salaud de gendre déblatérer dans le hall de l'hôpital sur le "cancer des pédés"¹. » Les propos du personnage illustrent les représentations fréquentes de la maladie inhérentes à l'homosexualité, ce dont témoigne Frédéric Martel : « Pour beaucoup, le sida semble la confirmation d'une vie ratée et leur homosexualité peut apparaître comme la cause de cet échec². » Le gendre de Suzanne fait également allusion à cette vie ratée, dont il tient la grand-mère pour responsable : « Rien ne serait arrivé à Pilou si elle, la grand-mère dénaturée, ne l'avait pas encouragé vers cette vie de débauche dans la Capitale³... » Il apparaît alors que le Sida est accueilli par les sociétés normées comme une justification à la critique du mode de vie de la communauté homosexuelle, déjà stigmatisée parce qu'en dehors du cadre standard. C'est ce que confirment trois chercheurs québécois ayant étudié l'imaginaire de la mort associé au Sida dans un corpus de romans de jeunesse : « L'interprétation du VIH/sida comme punition divine ou expression d'une justice immanente pour des conduites amORALES ou des excès sexuels est présente⁴. » Cette interprétation renforce également l'association de l'homosexualité à une maladie, comme l'explique Renaud Lagabrielle : « l'association homosexualité=maladie s'étant élargie avec l'arrivée du sida à l'équation homosexualité=sida⁵. » Toutefois ces discours stigmatisants ne se sont pas limités aux seules générations ayant connues les débuts de l'épidémie mais ont imprégné les sociétés toutes entières pour resurgir aujourd'hui dans les propos d'adolescents n'ayant pas vécu les années Sida. C'est par exemple le cas de Réginald, ami de Philippe et Loïc dans le roman belge *Tabou*. Une fois encore, Réginald est le personnage homophobe du roman, refusant de comprendre le geste de Loïc une fois qu'il en a appris la raison. Lors d'une

¹Olivier Lebleu, *Passer la nuit*, op.cit., p. 109

²Frédéric Martel, *Le rose et le noir*, op.cit., p. 470

³Olivier Lebleu, *Passer la nuit*, op.cit., pp. 109 – 110

⁴Christian Fortin, Véronique Provost, Joseph Lévy, « L'imaginaire de la mort associée au VIH/SIDA. », art.cit., p. 89

⁵Renaud Lagabrielle, *Représentations des homosexualités dans le roman français pour la jeunesse*, op.cit., p. 224

conversation avec sa mère, il fait état de cette réalité courante : « Si tu avais le sida, tu demanderais au médecin de t'aider à l'accepter plutôt que de te soigner ? L'homosexualité, c'est une maladie, non¹ ? » Le chapitre se clôt ainsi, laissant le lecteur face à ce non-sens, entre naïveté et homophobie intériorisée. Ses propos sont comme un témoignage des mécanismes mentionnés par Lagabrielle dans le sens où ils valident le glissement des jugements moraux assimilés par le groupe social et intégrés à terme comme vérité absolue. Réginald ne connaît rien du VIH ou encore du Sida et pourtant ses propos sont précis et tranchants. Il n'a alors même pas conscience de l'homophobie dont il est imprégné. Parallèlement, il est également possible de relever une seconde évolution dans la façon dont les nouvelles générations s'emparent du Sida. En effet, les personnages adolescents récents, nés après les années 2000, n'ont rien connu de l'histoire de l'épidémie. Pourtant le Sida est tout de même mentionné et son évocation est aujourd'hui intégrée comme une insulte visant à condamner à mort les personnes insultées. C'est le cas dans le roman *Recrue*, de l'auteur québécois Samuel Champagne. Le Sida est employé comme insulte, dans l'idée qu'il s'agit d'une condamnation méritée face à une pratique jugée immorale. Ainsi, Pierre-Marc, personnage identifié homophobe, lance à Thomas et Maxence : « J'espère que vous allez pogner le sida et crever, maudites tap²... » Bien qu'ignorant sur le sujet, l'adolescent a parfaitement intégré la stigmatisation qui se trouve derrière l'insulte qu'il emploie. L'association homosexualité masculine/sida devient alors un levier supplémentaire à l'homophobie quotidienne. La stigmatisation n'agit pas simplement sur la population stigmatisée mais imprègne plus largement la société dans son ensemble. C'est à ce titre que le Sida devient alors la maladie de référence chez les homosexuels, témoignant de l'ordre hétérocentré profondément ancré dans nos sociétés francophones. La réaction de la mère de Loïc dans le roman belge *Tabou* illustre cette imprégnation. En effet, lorsque Loïc explique à sa mère que le suicide de son ami le touche au plus profond de lui-même car il est aussi homosexuel, sa mère ne peut s'empêcher d'associer homosexualité et Sida : « elle m'a précisé qu'avec le sida, je ne devais prendre aucun risque, que c'était trop dangereux³. » La volonté première du personnage de la mère est évidemment de protéger son fils, toutefois elle perpétue alors l'association homosexualité=sida=mort mentionnée plus haut par Renaud Lagabrielle. Une constante apparaît : la mort est omniprésente dans le discours sur le Sida. Tout

¹Frank Andriat, *Tabou*, op.cit., p. 35 – 36

²Samuel Champagne, *Recrue*, op.cit., p. 236

³Frank Andriat, *Tabou*, op.cit., p. 93

comme chez l'adolescent aux idées suicidaires. Est-ce alors possible d'y échapper ? Si oui, comment les personnages y arrivent-ils ?

La mort, une fin obligée ?

Qu'il s'agisse d'un adolescent homosexuel aux idées suicidaires ou d'un personnage séropositif accablé par la maladie, la mort apparaît comme une finalité inévitable pour ces protagonistes. Présentée comme une libération pour certains ou comme un geste désespéré pour d'autres, elle semble alors une conclusion inéluctable dans les deux cas. Christian Fortin, Véronique Provost et Joseph Lévy remarquent également l'omniprésence de la mort associée à la maladie dans l'analyse de leur corpus composé de fictions d'adolescents et jeunes adultes sur l'image du VIH et du Sida : « Ces textes ont ainsi mis en évidence que la séropositivité est étroitement associée à une mort définie comme fatale et injuste¹. » Dans l'imaginaire collectif, le VIH et le Sida sont souvent confondus entraînant ainsi un amalgame. Par conséquent, est-il possible pour le personnage de survivre à sa séropositivité ? Quel est l'avenir que lui réservent les auteurs ? Dans le cas du jeune adolescent suicidaire, certains travaux² ont étudié la valeur du passage à l'acte et démontrent alors que « le geste suicidaire prend valeur de solution extrême pour le sujet dans la mesure où il permet de lutter contre la menace de débordement émotionnel³. » Toutefois, avant d'atteindre ce débordement émotionnel, l'adolescent pourrait avoir à sa portée d'autres moyens de lutte. À ce moment-là, quelles sont les forces qui permettent à l'adolescent de se détourner de cette solution extrême ?

Le corpus étudié laisse entrevoir un autre avenir possible pour les personnages adolescents aux idées suicidaires. En effet, il semblerait que dans les romans analysés, la mort soit contrée par un imprévu qui laisse les personnages dans une confusion certaine : il s'agit de l'amour. Il faut entendre ici l'amour au sens large, c'est-à-dire les sentiments intenses d'attachement à une personne, qui peuvent se réaliser au sein d'un couple, ou non. En effet, plusieurs situations sont observables et amènent ainsi le héros au comportement autodestructeur à revoir ses projets. Pour Pierre dans *Point de côté* et pour

¹Christian Fortin, Véronique Provost, Joseph Lévy, « L'imaginaire de la mort associée au VIH/SIDA. », *art.cit.*, p. 86

²Janin, 1995 ; Pommereau, 2005 ; André, 2009

³Anaïs Barrattini, Anne-Valérie Mazoyer, Sylvie Bourdet-Loubère, « Compréhension de l'acte suicidaire chez des jeunes homosexuels » dans *Erès*, 2013/4 n°61, p. 177, <https://www.cairn.info/revue-enfances-et-psy-2013-4-page-169.htm> [consulté en ligne le 27/01/2022]

Damien dans *Le faire ou mourir*, les événements sont comparables. En effet, les deux adolescents font subir à leur corps des tourments témoignant de leur débordement émotionnel. Pourtant, une rencontre va tout changer et faire ainsi évoluer leurs perspectives. Pierre est à l'école de musique lorsqu'il rencontre Raphaël pour la première fois. Il note alors dans son carnet ses premières impressions :

Il est très grand et porte sur son visage quelque chose de... De quoi, au juste ? Il est beau, ce n'est que ça. Et pourtant non. C'est autre chose, dans ses yeux quand il riait, dans ses mains quand il jouait... Est-ce qu'il sera là la semaine prochaine ? Pour quoi faire, et pourquoi je l'espère ? Je commence à me faire une drôle d'idée de moi-même¹.

L'adolescent est troublé par cette rencontre : les phrases interrogatives ainsi que les points de suspension renforcent l'égaré de Pierre qui ne comprend pas pourquoi il s'intéresse à ce garçon, d'autant plus que cela semble plus fort que lui. Ces nouvelles sensations sont pour lui un détournement de son plan initial. Lorsqu'il le croquera encore quelques jours plus tard, le trouble sera amplifié : « Il me regarde dans le blanc des yeux, sans ciller. On dirait... On dirait qu'il me reconnaît, lui aussi. Ses yeux ne me lâchent pas². » L'altérité que lit Pierre dans le regard de Raphaël est un élément qui va progressivement le sortir de la solitude dans laquelle il se plonge pour se préparer à la mort. C'est aussi ce que vit Damien lorsqu'il rencontre Samy pour la première fois. En effet, Samy se place en protecteur et défend Damien lorsqu'il se fait importuner par d'autres lycéens : « Samy a essuyé le sang de ma tempe de sa manche noire. Je crois que c'est la première fois que quelqu'un me touchait comme ça, avec autant de douceur³. » La place qu'occupe Samy auprès de Damien est rapidement perceptible et préfigure le rôle qu'il jouera auprès du jeune lycéen éprouvé. Il va devenir un vrai pilier pour l'adolescent, « enfin quelque chose que j'aurais peur de perdre⁴. » Ces rencontres inattendues marquent pour Pierre et Damien le début de la remise en question de leurs comportements autodestructeurs. Pierre formule ce changement après qu'une lettre de Raphaël l'a bouleversée : « J'avais décidé de ne plus rien attendre d'autre que ma mort. Je n'avais pas prévu d'être autre chose que cet ado raisonnablement morbide⁵. » L'adverbe raisonnablement provoque un décalage avec l'attitude suicidaire de Pierre et la perception qu'il en a. Cela renforce l'égaré du jeune adolescent et assoie davantage la place que prend Raphaël dans sa vie. Dans cette course à la mort menée par

¹Anne Percin, *Point de côté*, op.cit., p. 77

²*Ibid.* p. 79

³Claire-Louise Marguier, *le faire ou mourir*, op.cit., p. 13

⁴*Ibid.*, p. 29

⁵Anne Percin, *Point de côté*, op.cit., p. 95

Pierre, Raphaël devient ce « point de côté¹ », qui oblige le narrateur à « respirer calmement, ne pas s'emballer, regarder devant soi l'objectif à atteindre²... » Les sentiments qui naissent chez Pierre le font dévier de ses plans initiaux et la mort n'apparaît alors plus comme la seule échappatoire au mal-être que ressent l'adolescent. Le héros prendra finalement conscience de son état lorsque Raphaël posera le regard sur son corps nu lors d'une séance de photographies. Il commentera alors la maigreur du jeune homme : « Tu es beau, Pierre. Personne ne m'a jamais bouleversé comme toi, je te jure. Mais si tu continues... tu vas mourir³. » La vérité ainsi énoncée par une tierce personne est un véritable électrochoc pour Pierre qui va alors remettre en question tous ses plans : « C'était quand même bien ça, l'idée, au départ... Est-ce que je serais parvenu à mes fins ? Maintenant ? Juste au moment où je sais enfin ce que je suis, et qui je veux aimer⁴ ? » Après avoir couru après la mort des mois durant, Pierre saisit alors avec quelle imminence il s'en est approché. C'est au bord de ce gouffre qu'il réalise alors qui il est, aidé par le regard que pose l'autre sur lui. Cet autre qui lui ressemble et en qui il se reconnaît. La puissance de Raphaël atteint son apogée quelques pages plus loin lorsque Pierre le compare à l'archange Gabriel : lui dans la peau du mendiant Tobie et Raphaël personnifiant l'archange venant lui apporter une lumière céleste pour le guider. Comme a pu le démontrer Renaud Lagabrielle, le dispositif textuel permet ici d'appuyer le rôle décisif que joue l'amour dans l'acceptation de soi, et pour le cas de Pierre dans le détournement de la mort. Maintenant que l'amour a remplacé la mort, Pierre voit sa vie différemment :

La mort que je m'étais préparée me berçait depuis sept ans. Je n'ai jamais rien eu à prouver, puisque j'allais crever. Pas besoin de chercher à savoir qui j'étais, pas besoin de me regarder dans le miroir. Personne à affronter, juste à se laisser faire, se laisser pousser hors du monde sans rien dire. Je dominais la dépression du haut de cette certitude. Maintenant, la dépression peut revenir, j'en ai pour toute la vie à essayer de la guérir, parce que je crois que je ne vais pas crever à vingt ans⁵.

Le discours de Pierre, pourtant marqué par la négation, est un message d'espoir pour l'avenir qu'il s'autorise, à présent qu'il sait qui il est et ce qu'il veut. Damien ressent des sentiments comparables lorsqu'il est avec Samy, à tel point que son avenir se modifie lorsque son petit-ami le touche, il voit le futur plus sereinement : « Dès qu'il me touche comme ça je me sens vivant. Je sens que j'existe et qu'il y a des possibilités d'avenir⁶. »

¹Anne Percin, *Point de côté*, *op.cit.*, p. 120

²*Ibid.*, p. 120

³*Ibid.*, p. 123

⁴*Ibidem.*

⁵*Ibid.*, p. 128

⁶Claire-Louise Marguier, *le faire ou mourir*, *op.cit.*, p. 74

Tout comme Pierre promet à Raphaël de reprendre du poids et de tirer un trait sur la mort, c'est au nom de cet avenir à deux qui est désormais possible que Damien va finir par arrêter de s'automutiler. Les premiers émois partagés avec Samy sont l'électrochoc de Damien, et le soutien que lui apporte son petit-ami lui fait prendre conscience de son comportement autodestructeur, qu'il n'avait jusqu'alors pas conscientisé : « Moi j'ai compris plein de choses en peu de temps. J'avais l'impression bizarre d'être passé à un cheveu de la catastrophe¹. » Il est finalement possible de penser que les personnages de Samy et Raphaël peuvent être définis par ce que Michel Dorais appelle des « facteurs de protection² », à savoir des paramètres qui semblent aider les jeunes garçons *a priori* homosexuels à dépasser les difficultés qui les attendent. Dans une autre forme d'amour, qui relève de l'ordre de l'amour amical, Elsa est également un personnage que l'on pourrait ranger dans la catégorie des protecteurs. Ainsi, elle participe à ce que le sociologue québécois nomme la résilience. C'est-à-dire l'aptitude à réussir à se construire positivement malgré une adversité comportant un risque grave de finalité négative. C'est exactement ce que l'on retrouve dans le roman belge *Tabou*. En effet, Loïc s'est suicidé, ses facteurs de protection étant réduits à néant, sa capacité de résilience était alors impossible. Toutefois il est possible de considérer que si pour le personnage de Philippe les événements se déroulent différemment, c'est notamment parce qu'il a pu trouver en Elsa une protection l'engageant sur le chemin de la résilience. Après une tentative de baiser raté, elle prend le temps de réfléchir et retourne vers Philippe pour en comprendre les raisons. C'est alors que la possible homosexualité du jeune homme est mentionnée. Pour Philippe, c'est un coup de massue. Cependant, comme nous l'avons déjà vu, Elsa va alors se placer en figure de tolérance et de compréhension et ainsi sera le personnage grâce auquel les choix de Philippe mèneront à une résilience : « Tu reprenais espoir. Au fond de ton cœur, un sentiment de confiance semblait vouloir lever le petit doigt³. » Pourtant, Philippe se retrouve dans son ami Loïc, il ressent ce que le jeune homme a ressenti avant de se pendre : « Avec le recul, tu comprends le désespoir qui devait l'habiter, le déchirement que, chaque jour, il s'obligeait à affronter⁴. » Mais Philippe a pleinement conscience de ce que lui apporte Elsa et comprend pertinemment que c'est grâce à elle qu'il n'en est pas arrivé au même geste que Loïc : « Sans elle, sans l'écoute attentive qu'elle t'accorde depuis le suicide de Loïc, tu aurais décroché. Il faut pouvoir ouvrir son

¹Claire-Louise Marguier, *le faire ou mourir*, *op.cit.*, p. 102

²Michel Dorais, *Mort ou fif : la face cachée du suicide chez les garçons*, *op.cit.*, p. 89

³Frank Andriat, *Tabou*, *op.cit.*, p. 73

⁴*Ibid.*, p. 78

cœur à quelqu'un quand plus rien ne va¹. » Si l'on en croit donc l'expérience de Philippe, ainsi que celle de Damien et de Pierre, l'amour peut alors faire figure de force protectrice, notamment grâce aux personnages qui choisissent d'entourer le jeune héros homosexuel dans l'amour et la bienveillance. Sans réellement mesurer l'ampleur de l'impact qu'ils peuvent avoir, Elsa, Samy ou encore Raphaël vont détourner le personnage homosexuel de la mort à laquelle il paraissait prédestiné. Une autre destinée qui paraît profondément liée à la mort est celle du malade atteint du VIH, comme c'est le cas de plusieurs personnages dans notre corpus. Pour autant, la séropositivité conduit-elle nécessairement à la mort ?

Si la séropositivité est à ce point associée à une mort inévitable, c'est notamment à cause de la confusion encore trop présente entre VIH et Sida. En effet, ce sont bien deux réalités complètement différentes ; L'association AIDES revient sur cet amalgame et explique les faits sur son site internet : « Le VIH est le virus responsable du sida, le stade terminal de la maladie en absence de traitement pour contrer le virus². » La séropositivité ne conduit alors pas nécessairement au Sida et malgré le fait que le VIH ne se guérisse pas encore, les personnes séropositives peuvent vivre avec le virus et rester en bonne santé grâce aux traitements récents. Dans notre corpus, tous les personnages adultes ayant contracté le VIH ont atteint la phase terminale du Sida. C'est le cas de Jonas dans *Adieu Maxime*, de Joos dans *D'un trait de fusain*, mais aussi de Manfred dans *Maité coiffure*. La mort les a tous emportés. Toutefois, Cathy Ytak offre aux lecteurs l'occasion d'envisager la maladie autrement. En effet, dans son roman *D'un trait de fusain*, Joos et Sami sont en couple et contactent tous les deux le VIH. Comme nous l'avons déjà évoqué, Joos sera le personnage le plus durement touché, qui finira par atteindre la phase terminale du Sida et mourir. Face à lui se trouve son petit-ami, Sami, lui aussi séropositif mais qui portant n'aura pas la même destinée que son amant. Dès l'annonce de sa séropositivité, Sami est persuadé qu'il va mourir : « Tu vois rien ! Personne ne voit jamais rien. On est en train de crever, Joos et moi, et toi, tu vois rien³... » Cette association VIH = mort est immédiatement questionnée par Sami qui explique à Mary :

On ne sait rien... On te dit que tu peux rester des années avec ce putain de virus dans le sang sans qu'il ne se passe rien, et puis tu parles avec les gens... et puis tu vois qu'il y en a qui crèvent en quelques mois⁴.

¹*Ibid.*, p. 83

²<https://www.aides.org/vih-sida-c-quoi>, [consulté le 02/02/2022]

³Cathy Ytak, *D'un trait de fusain*, op.cit., p. 141

⁴*Ibid.*, p. 142

Sami fait ici référence à l'état d'esprit général qui marque les premières années de l'épidémie et qui peut expliquer cette omniprésence de la mort et la construction de la confusion entre VIH et Sida. Pour resituer le contexte, le récit se déroule en 1992 et il faut attendre le milieu des années 1990 pour qu'arrivent les premiers traitements efficaces contre le VIH. Joos explique également à Mary le manque de fiabilité des premiers tests à cause « d'un temps de latence assez long entre le moment où le virus pénétrait l'organisme et le moment où il devenait détectable. » Être diagnostiqué séropositif à cette époque est alors considéré comme l'annonce d'une mort certaine et inévitable. En effet, historiquement les années 1980 et 1990 sont marquées par la mort de nombreuses personnes atteintes du VIH et le Sida est devenu « symbole de mort collective pour les homosexuels. Entre 30 et 40 ans, notamment, une génération a été décimée¹. » Tout est alors propice pour asseoir l'association du VIH et de la mort. C'est ce contexte morbide que reprend Cathy Ytak notamment parce qu'il a imprégné toutes les sociétés, poussant ainsi la majorité des personnes à associer VIH et mort comme le confirme Frédéric Martel :

Si la séropositivité est un état tout à fait nouveau dans l'histoire des maladies incurables, par le simple fait de la phase asymptomatique se prolongeant plusieurs années, le sida ajoute, à un grand dénuement, ses codes propres et déjà ce sentiment profondément ancré chez tous les malades d'une immense injustice. [...] Inexorable, la maladie est perçue comme une tragédie collective sans limite, chaque patient situant sur le visage des autres son propre état, et, dans les groupes d'amis contaminés, chacun suivant un parcours déjà éprouvé par celui qui était avant lui².

Ainsi Sami témoigne de cette injustice ressentie et repousse brutalement Mary qui, bouleversée, tente de consoler ses amis : « De toute façon, tu pourras jamais comprendre ce qu'on vit tous les deux³. » Comme l'explique Frédéric Martel, le vécu de Sami sera bien différent de celui de Joos. En effet, alors que son amant dépérit et s'enfonce dans la maladie, Sami reste dans une phase asymptomatique qui renforce l'injustice qu'il vit. D'autant plus que Joos ne cesse de répéter à Mary que « Sami et moi, on s'est toujours protégés⁴. » Finalement Sami reviendra sur le rapport sexuel non protégé à l'origine de son infection au VIH. Il avouera à Mary n'avoir fauté qu'une fois : « tu t'en fous qu'elle [la personne] ait ou non des capotes, d'ailleurs t'y penses même pas, parce que t'es tellement dans le désir que tout le reste a disparu. Et là, tu te sens invincible⁵. » Ce

¹Frédéric Martel, *Le rose et le noir*, op.cit., p. 449

²*Ibid.*, pp. 470 – 471

³Cathy Ytak, *D'un trait de fusain*, op.cit., p. 143

⁴*Ibid.*, p. 143

⁵*Ibid.*, p. 212

sentiment d'invincibilité est immédiatement remis en question lorsque l'acte sexuel est terminé et que Sami réalise qu'il a agi comme un adolescent venant d'avoir le permis « qui roule à fond sur une petite route de campagne et finit par se viander à 120 kilomètres heure contre un platane¹. » En effet, malgré son état asymptotique, Sami ne cesse de voir son avenir dans la mort. Ainsi lorsque Joos meurt, Sami fait part une fois encore de sa peur de mourir : « J'ai tellement pas envie de crever, moi²... » Néanmoins, le dénouement choisi par Cathy Ytak offre une vision positive de la situation. En effet, la mort de Joos apparaît alors comme une épreuve que Sami va finalement réussir à surmonter et qui insufflera en lui une furieuse envie de vivre. C'est ce que remarque également Renaud Lagabrielle : « Les romans dans lesquels il est question du sida se rejoignent, comme ceux dans lesquels est abordé le suicide, dans leur mise en récit de l'importance de la vie³. » Ainsi, le roman de Cathy Ytak se clôt sur une discussion entre Mary et Sami. Sami a décidé d'arrêter le lycée et de partir profiter de la vie, de voyager et de vivre son existence pleinement, il souhaite que Mary fasse passer le message à ses camarades :

Tu leur diras que je ne sais pas de quoi mon avenir sera fait, mais je m'en fou un peu, vu que je suis pas sûr d'en avoir un, d'avenir. Mais je garde mes carnets de croquis, et c'est le principal. Dis-leur que j'embarque la semaine prochaine, du port de Brest, sur un grand et vieux voilier en bois, finir le tour du monde que Joos n'a fait que commencer⁴.

Cette fin choisie par l'auteure rend hommage au caractère jovial et imprévisible du personnage de Joos qui aura marqué les débuts du roman et contraste avec les pages précédentes où la maladie et la mort rendent la fin du roman plus sombre et difficile. Ce nouvel élan d'optimisme est renforcé par la dernière phrase du roman, un mot laissé par Sami à Mary : « Je suis persuadé que la mort, jamais, n'arrêtera nos voyages⁵. » Il en va de même pour le roman *Adieu Maxime* dont la fin a été analysée par Renaud Lagabrielle. La scène finale, qui suit l'enterrement de Jonas, présente Maxime dans le bar d'où son oncle lui avait laissé un dernier message quelque temps auparavant. Toutes les personnes mentionnées par Jonas sont présentes, de même que Jonas qui vit à travers son neveu : « Il est à mes côtés, serein, tranquille. Ça le fait marrer, mes histoires, il m'encourage, il me souffle une idée, une idée de Vierge folle⁶. » La présence de Jonas est renforcée par

¹Cathy Ytak, *D'un trait de fusain*, op.cit., p. 213

²*Ibid.*, p. 235

³Renaud Lagabrielle, *Représentations des homosexualités dans le roman français pour la jeunesse*, op.cit., p. 249

⁴Cathy Ytak, *D'un trait de fusain*, op.cit., p.253

⁵*Ibid.*, p. 254

⁶Brigitte Smadja, *Adieu Maxime*, op.cit., p. 124

le fait que Maxime porte son tee-shirt et allume sa première cigarette, « une Chesterfield Light¹ », comme celles que fumait son oncle. Lagabrielle commente : « La position de cette remarque en clôture du récit ne fait qu'en renforcer le sens². » Enfin, si Maxime vient de perdre son oncle, il annonce qu'il le sera bientôt lui-même : « Dans huit mois, je serai oncle. » Ce renversement de position laisse entrevoir une toute nouvelle histoire à construire pour Maxime et son futur neveu, avec Jonas toujours présent à ses côtés. Enfin, dans le roman belge *Tabou*, les récits successifs donnés par les trois adolescents liés à Loïc ont permis d'approcher le personnage et d'utiliser ainsi la mémoire pour en reconstruire l'image. L'épreuve de la mort, survenue au début du roman, comme un électrochoc, amène peu à peu les personnages à appréhender la mort pour pouvoir la dépasser. Le discours livré à la fin du roman est donc l'exact opposé de celui avec lequel il débute. Ainsi, la sentence « Loïc est mort³ » lancée à la première page du roman par Réginald fait écho à la dernière phrase de l'ouvrage, un conseil de l'oncle d'Elsa à Philippe : « Accepte ce que t'offre la vie, a répondu André, et, même si ce n'est pas toujours facile, va où ton cœur te mène⁴. » Ainsi, tout le parcours mené par les personnages est visible dans cette fin qui se révèle être une ode à la différence et à la vie grâce à l'oncle d'Elsa, homosexuel adulte dont le vécu lui permet ce retour d'expérience :

Si tu peux les accepter, les difficultés t'amènent toujours à grandir. Si je n'avais pas été confronté à la découverte de mon homosexualité, je serais certainement moins riche intérieurement. Le travail que mon homosexualité m'a obligé à faire sur moi m'a appris à devenir plus humain⁵.

La rencontre entre André et Philippe se fait certes dans le deuil de Loïc mais permet tout de même de laisser la porte ouverte sur une vie sereine possible pour Philippe qui reconnaîtra son soulagement : « Vous m'aidez beaucoup. Je vous remercie⁶. » Les paroles tenues par l'oncle d'Elsa font l'effet d'un discours préventif pour Philippe et apaisent alors une partie des peurs qui le rongeaient jusqu'à présent. L'emploi du présent signifie que le parcours de Philippe n'est pas encore terminé mais que grâce à André, son chemin paraît désormais plus clair.

¹Brigitte Smadja, *Adieu Maxime*, *op.cit.*, p. 124

²Renaud Lagabrielle, *Représentations des homosexualités dans le roman français pour la jeunesse*, *op.cit.*, p. 251

³Frank Andriat, *Tabou*, *op.cit.*, p. 13

⁴*Ibid.*, p. 137

⁵*Ibid.*, p. 136

⁶*Ibid.*, p. 137

g. Pour conclure - « Je suis complètement normal, complètement banal¹ »

Dans un monde où l'hétéronormativité est placée comme modèle dominant, une question apparaît essentielle et traverse l'ensemble des textes analysés : la déconstruction des normes. En effet, les normes imprègnent nos sociétés francophones et dictent à chacun, majoritairement de manière inconsciente, la marche à suivre. Ancrées depuis des siècles dans le discours commun, elles forment aujourd'hui un socle solide propice au développement de propos stigmatisants et stéréotypés tels que le racisme, le sexisme, la misogynie mais aussi la grossophobie, l'homophobie et bien d'autres encore. Nos sociétés sont abreuvées des discours reproduisant un modèle normatif. Sur les réseaux sociaux – *Instagram* et *Snapchat* en tête de liste – les nouveaux influenceurs pour la jeunesse n'affichent que des corps virils et musclés pour les hommes et des tailles gracieuses et extra-fines pour les femmes. La télévision et le cinéma ne cessent de proposer une image standardisée : le mouvement *OscarSoWhite*, les « Oscars trop blancs », lancé en 2016, dénonce par exemple une cérémonie mettant à l'honneur peu de diversité. Radio France Internationale donne quelques chiffres : sur 6291 votants composant le collège de l'Académie des Oscars, 94 % sont blancs, 75 % sont des hommes et la moyenne d'âge des électeurs est de 63 ans². Les jeux-vidéos proposent quant à eux une image des personnages féminins sexualisés à outrance, dans des tenues légères et poussant des petits cris sensuels, effaçant ainsi toutes les autres qualités. Le personnage de Lara Croft répond à cet idéal de corps féminin. Selon un article belge, l'héroïne de jeu vidéo a été victime d'un problème « de codage qui fit augmenter les proportions de sa poitrine à 150 %. Cette erreur plut à l'équipe de développement et finit par devenir la norme pendant plusieurs années³. » Du côté de la littérature de jeunesse, les romans pour adolescents reproduisent en majorité la matrice hétérosexuelle dominante de nos sociétés, laissant de côté toute autre forme d'identité sexuelle, de genre ou amoureuse. Néanmoins, il est heureux de constater qu'un petit nombre d'auteurs francophones bravent les tabous sociaux et choisissent grâce à leurs romans de tenter une déconstruction de ces normes. Ainsi, au XXI^e siècle, l'homosexualité a enfin droit à son histoire. Cela signifie-t-il pour autant que parler d'homosexualité dans le roman pour adolescents suffit à faire bouger les normes ?

¹Eddy de Pretto, 2018, *Normal* [enregistrement sonore]

²<https://www.rfi.fr/fr/hebdo/20160129-oscars-so-white-polemique-cinema-acteurs-noirs-spike-lee-hollywood-ceremonie-academie> [consulté en ligne le 04/04/2022]

³http://www.revue-democratie.be/index.php?option=com_content&view=article&id=1408:la-place-des-femmes-dans-les-jeux-video-inegalites-de-genre-et-sexisme&catid=9&Itemid=134 [consulté en ligne le 04/04/2022]

Notre analyse témoigne en ce sens de la difficulté à mettre des mots sur l'homosexualité et le défi que représente la mise en récit de la vie d'un adolescent homosexuel dans un monde hétérocentré. L'histoire racontée ne semble pas arriver à s'émanciper des codes dominants dans nos sociétés hétéronormées et les auteurs ne font alors que reproduire des oppressions sociales ou des schémas stigmatisants qu'il serait préférable d'éviter en littérature de jeunesse. Que le personnage homosexuel soit celui qui souffre, qui vit le malheur et qui passe obligatoirement par des moments difficiles suffit à le prouver. Cette vision rejoint la pensée commune qui tend à affirmer la perversité de l'homosexualité. C'est le mal qui a brûlé les villes bibliques de Sodome et Gomorrhe et jusqu'en 1990 l'OMS la classe encore parmi les maladies mentales¹. Plus récemment c'est le parlement du Guatemala qui interdit le 8 mars 2022 de parler d'orientation sexuelle à l'école² ou la Floride qui adopte la proposition de loi « *Don't say gay*³ ». Ces exemples viennent notamment démontrer à quel point l'homosexualité est une question d'Histoire avant de devenir une histoire. Toutefois pour raconter cette Histoire, le récit va se faire d'abord support mémoriel sous la plume des auteurs qui ont choisi de transmettre ce vécu. Le fait historique est alors l'un des axes choisis par les auteurs francophones pour la jeunesse afin d'évoquer les souffrances endurées par les homosexuels. Dans notre corpus, les auteurs rendent compte de deux grandes périodes qui marquent de façon indélébile la communauté homosexuelle : la déportation des homosexuels dans les camps de concentration pendant la Seconde Guerre mondiale et l'épidémie du Sida dans les années 1980. Au moyen de ces deux thématiques, l'homosexualité est représentée comme un enfer dans la fiction. Le personnage homosexuel est torturé, maltraité, diminué, délaissé, assassiné. La déportation des « triangles roses » est longtemps restée invisible, étouffée sous une lourde chape de silence. Ainsi lorsque Erik Poulet-Reney dans son roman *Les roses de cendres* prend le parti d'aborder l'horreur vécue par les homosexuels durant cette guerre, il mène une réelle quête de reconnaissance que n'ont pas pu mener les homosexuels déportés à cause de la persistance des discriminations législatives et sociales lors de la libération de 1945. Aujourd'hui, les trois pays francophones de notre étude reconnaissent l'existence de telles atrocités. Toutefois, la lenteur avec laquelle chaque gouvernement a reconnu le tort fait aux homosexuels durant cette guerre rappelle combien les droits de la communauté LGBTQIA+ restent fragiles, même au sein de nos sociétés francophones. Plus étonnant encore, chaque pays se targue de l'absence d'homosexuels

¹À ce titre, l'OMS n'a retiré la transidentité de sa liste des maladies mentales qu'en 2018.

²Après des années de débat, cette loi a été abandonnée.

³Loi visant à interdire d'évoquer les LGBT+ à l'école.

déportés dans les rangs de ses concitoyens. En effet, les études démontrent que la majorité des déportés homosexuels étaient Allemands. On compte tout de même entre 62 et 130 déportés homosexuels français¹ – mais originaires des départements du Haut-Rhin, Bas-Rhin et de la Moselle, territoires annexés par l’Allemagne –. En revanche aucun homosexuel belge ou québécois n’aurait été déportés dans les camps de la mort. Nous sommes alors en droit de nous demander si ces chiffres justifient l’inexistence quasi totale du sujet parmi les romans francophones de notre corpus ? En effet, Erik Poulet-Reney est le seul auteur à consacrer un chapitre entier et une place centrale dans son roman à cette douloureuse question. Aucun auteur belge ni québécois ne font le choix de mentionner ce versant historique. Il est alors étonnant de constater que des auteurs présentant systématiquement le personnage homosexuel en souffrance fassent le choix de ne pas aborder ce pan de l’histoire que l’on peut facilement imaginer comme l’un des plus douloureux pour la communauté homosexuelle internationale. L’idée n’est pas de faire du héros homosexuel déporté un martyr car il n’est pas le seul à avoir souffert dans les camps de la mort. Toutefois il faudrait plutôt envisager la littérature de jeunesse comme répondant à un devoir de mémoire, défailant jusqu’à présent, concernant cette question et bousculant ainsi la retenue des sociétés à l’encontre de la déportation des homosexuels. L’origine des déportés homosexuels ne devrait alors pas conditionner le traitement du sujet par les auteurs francophones, mais au contraire la thématique doit être envisagée plus globalement comme une partie de l’Histoire de la communauté homosexuelle à ne pas laisser tomber dans l’oubli par manque de témoignages. Le traitement de l’épidémie du Sida dans la littérature de jeunesse est à envisager de la même façon. En effet le vécu actuel des personnes porteuses du VIH ne correspond plus à ce qu’ont pu vivre les homosexuels au début de l’épidémie. Selon les données de l’ONUSIDA², en 2020, 73 % de toutes les personnes vivant avec le VIH avaient accès au traitement antirétroviral. L’annonce d’un statut séropositif n’est aujourd’hui plus synonyme d’une mort inéluctable même si la maladie ne se guérit toujours pas. Ainsi, des romans tels que *D’un trait de fusain* ou *Adieu Maxime* font office de témoignages historiques au même titre que les romans sur la déportation. Ces ouvrages sont alors à recontextualiser dans une époque bien précise dans le sens où ils n’attestent plus de la réalité contemporaine de la maladie ou de la place des homosexuels dans nos sociétés francophones. Cette recontextualisation

¹ Les chiffres varient selon les différentes études menées. Voir pour cela https://www.lexpress.fr/actualite/politique/deportation-des-homosexuels-la-realite-des-chiffres_1082732.html [consulté en ligne le 06/04/2022]

²<https://www.unaids.org/fr/resources/fact-sheet> [consulté en ligne le 12/03/2022]

semble nécessaire afin que les lecteurs intègrent la réalité des faits : concernant le VIH, les homosexuels ayant vécu les premières années de l'épidémie sont devenus, à contre cœur, de véritables combattants de la maladie. Le virus s'est insinué dans la communauté homosexuelle française, mais aussi belge ou québécoise ainsi que dans les cercles gays du monde entier. La lutte de cette minorité a été motivée par les souffrances vécues par une majorité d'homosexuels. Aujourd'hui pourtant les pouvoirs publics peinent à alerter les nouvelles générations face aux dangers encore existant de la maladie. Pour preuve, un rapport d'information du Sénat Français sur la lutte contre le VIH/Sida alerte sur le nombre de découvertes de séropositivité et de nouvelles infections par le VIH qui demeure encore important – environ 6500 personnes en 2008 –. De plus le rapport précise que les « contaminations ne diminuent pas parmi les HSH¹ [...] en 2008, 2500 HSH ont découvert leur séropositivité. [...] La même année 3300 HSH ont été contaminés par le VIH². » Qu'est-il advenu des luttes des premiers homosexuels contaminés par le VIH ? L'arrivée des traitements a redonné un espoir à tous les malades mais l'espoir ne doit pas se transformer en inconscience et le VIH demeure toujours une maladie grave. De plus, notre perspective occidentalo-centrée est à prendre en compte dans cette analyse puisque quasiment 70 % des personnes vivant avec le VIH sont recensées en Afrique subsaharienne, déplaçant alors la problématique hors du cadre francophone de nos sociétés. Quelle place peut-on alors accorder aux romans de Cathy Ytak ou de Brigitte Smadja dans la littérature de jeunesse contemporaine ? Si l'on suit un raisonnement comparable, la place et les droits des homosexuels dans nos sociétés francophones contemporaines ne sont plus les mêmes qu'à la moitié du XX^e siècle. Si aujourd'hui les droits de la communauté LGBTQIA+ évoluent continuellement à travers le monde, il faut tout de même garder à l'esprit que l'aspect récent de ces législations leur confère un caractère fragile. Pour preuve, en 2022, un candidat à l'élection présidentielle française niait encore la déportation des homosexuels durant la Seconde Guerre mondiale et la qualifiait de « légende » dans un livre dont il est l'auteur. Face à cela, comment appréhender le roman d'Erik Poulet-Reney destiné à être lu par des adolescents du XXI^e siècle ? Ces romans qui puisent dans l'Histoire de la communauté homosexuelle pour nourrir la fiction et transmettre la mémoire d'une minorité deviennent alors de véritables romans historiques. Les cadres fictionnels mis en place par les auteurs servent l'insertion

¹Homme ayant des rapports sexuels avec des hommes

²Claude Jeannerot, Rapport d'information n°333 – Lutte contre le VIH/Sida : renforcer la prévention, améliorer le pilotage de l'action publique, 2010, https://www.senat.fr/rap/r09-333/r09-333_mono.html#toc39 [consulté en ligne le 07/04/2022]

d'évènements historiques précis et permettent de faire rejaillir la signification sociale de la déportation des homosexuels ou de l'épidémie du Sida auprès des adolescents contemporains. Les intentions auctoriales ne seraient alors pas tant l'écriture d'une fiction supplémentaire venant rejoindre les rangs des bibliothèques pour adolescents que la promesse d'une mémoire romancée offerte au lecteur tel une transmission de connaissances historiques. C'est justement parce ces romans agissent tels des témoignages de l'expérience humaine qu'ils permettent de dépasser la notion d'espace-temps pour toucher le lectorat d'aujourd'hui et participer ainsi à une probable construction identitaire. À cette pénible réalité historique s'ajoute d'autres questions abordées par l'écrivain pour la jeunesse et qui viennent asseoir davantage le malheur du personnage homosexuel. En effet, s'il échappe au rapt des nazis et qu'il réussit à ne pas contracter le VIH, le protagoniste homosexuel doit faire face à un mal déstabilisant : la quête d'identité. Ainsi l'inévitable question qui titre le roman de Thomas Gornet *Qui suis-je ?* pourrait être le sous-titre de nombreux autres ouvrages de notre corpus. Vincent n'est pas le seul héros à se poser cette question et la réponse n'épargne en rien la figure du jeune homosexuel en recherche de repères. Nous l'avons vu, les émotions ressenties sont loin d'être positives : dégoût de soi-même, incompréhension, rejet, incertitude, isolement. Pour le personnage adolescent, l'homosexualité se manifeste dans la douleur. Si le roman fait ici une part belle à la réalité des sentiments que peut ressentir un jeune homosexuel, cette réalité est à nuancer. En effet, l'introspection est vécue négativement notamment car elle se fait au regard de l'hétéronormativité de nos sociétés francophones. Dans la fiction, les deux composantes paraissent ne pas pouvoir concorder. D'un côté le personnage homosexuel cherche à se construire une identité sociale alors que de l'autre la société hétéronormée impose des codes qui régissent la vie de chacun. Les auteurs semblent ici privilégier une vision de l'identité homosexuelle qui fait d'elle une déviance face à la présomption hétérosexuelle de nos sociétés. En effet, si l'on reprend la réflexion de Laura Mellini¹ sur la construction de l'identité homosexuelle, il n'y aurait pas une mais bien des identités homosexuelles dépendantes des conditions sociales dans lesquelles elles s'expriment mais aussi des différents contextes et temps de vie de chaque homosexuel. Elle pense la construction des identités homosexuelles tel un continuum avec d'un côté une normalisation issue d'une représentation sociale de l'homosexualité comme une sexualité parmi d'autres et d'un autre côté une évocation de cette sexualité comme inappropriée au regard de l'hétéronormativité de nos sociétés. On retrouve entre ces deux

¹Laura Mellini, « Entre normalisation et hétéronormativité : la construction de l'identité homosexuelle » dans *Médecine et Hygiène*, 2009/ 1 Vol. 33

représentations tous les questionnements qui animent nos héros homosexuels : comment composer entre un esprit d'ouverture avéré et une pression hétérosexuelle démontrée ? Comment se comprendre soi-même entre une société plus tolérante et des codes pourtant stigmatisants ? Les intentions des auteurs apparaissent ici plutôt claires : le mal-être ressenti par les personnages homosexuels est issu d'un contexte social où l'hétérosexualité reste dominante et s'impose de manière naturelle. La majorité de nos auteurs, sans distinction évidente entre les pays, ont choisi de faire évoluer leur personnage dans un cadre spatio-temporel imprégné de cette normativité hétérosexuelle quitte parfois à présenter le jeune homosexuel tel un martyr souffrant des maux perpétuels et liés à sa propre personne. Toutefois, si l'on poursuit le raisonnement de Laura Mellini, il semblerait que cette construction identitaire puisse être liée à l'adolescence des personnages. Elle n'est donc pas figée et sera amenée à évoluer à mesure que le personnage vieillit. Cela expliquerait alors la sagesse plus prononcée des personnages adultes homosexuels présents dans notre corpus et qui se posent en éclaireurs pour tous ces adolescents perdus. Une certaine maturité serait acquise avec l'âge et en découlerait notamment une déconstruction des codes sociaux qui peuvent effrayer les adolescents. Cette lutte personnelle vers l'acceptation se mue alors en lutte communautaire pour la déconstruction des normes sociales qui stigmatisent la communauté homosexuelle. Le personnage adolescent est-il capable d'une telle prouesse ? Cela semble difficile. L'on aurait alors envie d'épargner ce jeune personnage qui vit déjà beaucoup trop de péripéties. Loin s'en faut, le protagoniste tel un preux chevalier doit encore faire face à l'omniprésence de l'homophobie, témoignage direct de la prégnance des normes sociales dans les discours rapportés. Les établissements scolaires, et notamment les gymnases, sont le théâtre de cette violence orchestrée entre pairs. Le mode opératoire est le même pour la majorité des auteurs, quel que soit le pays d'origine : le personnage présumé homosexuel se retrouve seul et sans défense face à un groupe composé uniquement de garçons qui ne vont pas se priver de l'insulter, voire pire, lorsque la violence devient physique et que la victime est rouée de coups. Cet entre soi de jeunes adolescents devient le terreau d'une homophobie qui assoie l'expression masculine de chacun. En effet, les écrivains jeunesse ont fait le choix de l'expression d'une masculinité toxique qui jalonne toutes les scènes d'éducation physique et sportive plaçant la compétition entre garçons au centre de l'action. Il en résulte l'apparition d'une hiérarchie informelle plaçant l'adolescent hétérosexuel et sportif en haut de la pyramide alors que le jeune homosexuel, empoté, se retrouve au bas du classement, au coude à coude avec les filles présentes dans le groupe social concerné. Que penser alors de l'imprégnation de ces normes genrées sur

la représentation du sport et des cours d'EPS par les auteurs de jeunesse francophones ? Parmi les auteurs de notre corpus, le québécois Samuel Champagne est le seul à proposer des figures de jeunes homosexuels sportifs dans son roman *Recrue*. Thomas est un danseur classique très doué et Maxence pratique le football depuis plusieurs années. Toutefois, le lecteur est tout de même confronté à cette scène des vestiaires où la fragilité de Thomas est pointée du doigt par ses pairs hétérosexuels qui moquent notamment sa pratique de la danse et sa maladresse sur le terrain. Il semblerait qu'une fois encore, les auteurs francophones ne parviennent pas à se détacher de la matrice hétérocentrée vantant la force physique comme un attrait essentiellement masculin et exprimant par opposition la faiblesse du personnage homosexuel face à ces camarades hétérosexuels doués et sportifs. Dans un article sur le sport et la masculinité, Thierry Teret explique notamment que le sport « demeure profondément homophobe, davantage même que la société en général, car le sport a été historiquement construit sur les bases de la masculinité hégémonique¹. » L'effet rendu par les écrivains jeunesse coïncide alors avec l'expression sociale de la pratique sportive qui reproduit l'ordre des genres établi. Les corps dénudés renvoient à un homo érotisme accepté par les sportifs car il reste une preuve d'hyper masculinité symbolisant la fraternité ou la solidarité masculine. L'adolescent homosexuel en est bien évidemment exclu volontairement par ses pairs mais son trouble est soulevé par les auteurs jeunesse : les hormones adolescentes poussent le jeune adolescent à la tentation, voire l'excitation alors que le personnage lui-même conscientise parfaitement le danger de ses regards furtifs. Malgré l'insertion de certains homosexuels dans le milieu du sport, comme le met en scène Samuel Champagne dans son roman québécois, le système continue tout de même à reproduire les structures normées originelles auxquelles les homosexuels ne font simplement que s'adapter, sans réels changements notables du système. Les vestiaires demeurent toujours une vraie douche froide pour le héros homosexuel. Une fois encore les intentions auctoriales paraissent balancer entre une volonté de pointer du doigt un traumatisme récurrent chez de nombreux adolescents homosexuels et une vision hétéronormée de ce moment qui renforce alors la position de martyr du personnage homosexuel. Évidemment la remise en cause d'un tel vécu n'est pas à nier et les romans de notre corpus dépeignent avec plus ou moins de justesse le vécu des adolescents homosexuels français, belges et québécois. Vivre son homosexualité librement est loin d'être un long fleuve tranquille et toutes les étapes par lesquelles passent les personnages adolescents sont le reflet de ce que vivent quotidiennement les

¹Thierry Teret, « Sport et masculinité : une revue de questions » dans *De Boeck Supérieur*, 2004/4 n°66, p. 215

homosexuels dans nos sociétés francophones. En cela, ces romans offrent une possibilité pour le lecteur homosexuel de s'identifier au personnage qui partage sa sexualité, ses questionnements et surtout ses difficultés ; l'ouvrage remplit ainsi sa fonction de miroir de la société qu'il présente aussi diversifiée qu'elle peut l'être. La fonction historique que revêtent certains romans offrent des connaissances utiles à l'ensemble des lecteurs, y compris les lecteurs adolescents homosexuels qui en 2022 ne sont pas nécessairement au fait des grands événements historiques du XX^e siècle. Toutefois, nous pouvons imaginer que les jeunes homosexuels ne connaissent que trop bien certaines des épreuves que vivent les protagonistes – l'homophobie quotidienne en première ligne – et ils devraient alors pouvoir accéder à d'autres représentations de l'homosexualité dans les romans qui leur sont destinés. En effet, la communauté LGBTQIA+ fait aujourd'hui partie intégrante de l'ossature de nos sociétés francophones. Les changements sociétaux de ces dernières années sont bien la preuve que les cadres évoluent. Les homosexuels français, belges et québécois peuvent se marier, ils peuvent faire connaissance sur des sites de rencontres dédiés à la communauté homosexuelle, ils sont en droit de défiler dans la rue pour exprimer librement leurs identités, ils peuvent même adopter un enfant. Par conséquent la littérature de jeunesse ne devrait-elle pas se saisir de toutes ces avancées positives pour présenter aux lecteurs de romans pour adolescents un miroir du monde mis à jour ? Pourquoi Vincent ne serait-il pas plutôt un adolescent homosexuel dont la préoccupation du moment serait sa présence à la marche des fiertés ? Maxence et Thomas auraient pu se rencontrer sur *Tinder* et rapporter au lecteur les sensations ressenties lors de leur premier rendez-vous. Dans un sens, nous pouvons alors constater que les romans pour adolescents faussent le rapport de l'homosexualité à la réalité en ne la présentant quasiment que sous des jours difficiles. Il en va de même pour la représentation de la sexualité dans les romans étudiés, qui souffre au contraire d'une écriture volontairement mièvre. Plusieurs adolescents de notre corpus vivent ce que l'on qualifie banalement de « grand amour » : une idylle romantique au bras du garçon sur qui ils fantasment depuis qu'ils sont arrivés au lycée mais qui paraissait inaccessible parce que constamment entouré de filles – donc hétérosexuel – ce qui s'avérait finalement être une stratégie pour cacher son homosexualité. Plusieurs poncifs peuvent être pointés du doigt dans ces représentations. Le bonheur du personnage homosexuel imite une fois encore un modèle hétéronormé. La relation amoureuse se vit à deux et elle est exclusive. Elle répond ici à un modèle traditionnel et conformiste du couple. Les romans pour adolescents ne présentent pas encore d'autres formes de relations amoureuses qui s'imposent chaque jour un peu plus à nos sociétés. Qu'elles soient nouvelles ou non, ces formes de relations amoureuses

existent mais ne sont pas représentées. Ainsi point de troupe¹ ou de couple libre². Pas non plus de polyamoureux³ parmi nos personnages adolescents. La relation se vit à deux et elle est davantage centrée sur les sentiments ressentis, préférant laisser de côté l'aspect sexuel de la liaison. On ne peut qu'être surpris de voir que les auteurs calquent leur roman sur la reproduction de la romance portée par le roman sentimental hétérosexuel alors que la réalité paraît être bien différente. Les adolescents d'aujourd'hui sont bien éloignés des préoccupations premières du roman d'amour du XIX^e siècle : l'élévation de l'âme et de l'esprit, en vue de la préparation au mariage prochain a laissé place à la renommée des réseaux sociaux et à l'avènement de la pornographie en matière de première approche sexuelle. En effet, selon une enquête de l'Observatoire de la parentalité et de l'Éducation numérique datant de 2017⁴, 63 % des garçons de quinze à dix-sept ans ont déjà surfé sur un site pornographique. L'image de la sexualité véhiculée par la pornographie est en tous points éloignée de la vision sentimentale enchantée prônée dans le roman sentimental. Et s'il est vrai que chez les adolescents homosexuels, la sodomie reste une pratique peu courante, comme nous l'avons démontré dans notre analyse, l'accès facilité à la pornographie reste le premier contact que ces jeunes ont avec la sexualité. Il influence alors grandement leurs pratiques puisque près d'un garçon sur deux estime que la pornographie a participé à son apprentissage sexuel⁵. Le décalage est alors bien réel entre l'image que renvoie le roman pour adolescents et les pratiques qui sont relevées sur le terrain. Peut-on penser que ce décalage tiende au fait que ces romans sont rédigés par des adultes ? Et ces adultes, ayant conscience des tabous de nos sociétés, se heurtent alors à la morale. Les tabous diffèrent généralement d'une société à l'autre. Pourtant, ces interdits sont à l'œuvre dans chaque société et ils émanent des autorités sociales – ou religieuses – en place. Ils apparaissent alors comme fondamentaux dans la construction de toute communauté donnée. Concrètement, il s'agit d'un sujet dont on ne parle pas, qui est associé à différents sentiments négatifs – la peur, la honte, la culpabilité entre autre – et qui de surcroît s'avère excluant dès qu'il est mentionné. L'exclusion de ces thèmes est déterminée par la société elle-même. Ainsi, il n'est pas surprenant que des sociétés hétéronormées, comme le sont nos sociétés francophones, soient excluanes envers les

¹Groupe de trois personnes dont les membres entretiennent des relations égales les uns avec les autres.

²Relation dans laquelle chaque partie désire être avec l'autre, tout en étant d'accord pour ne pas former une relation exclusive.

³Relation amoureuse dans laquelle les partenaires sont en relation amoureuse avec plus d'une personne, avec le consentement éclairé de toutes les personnes concernées.

⁴https://www.open-asso.org/wp-content/uploads/2017/03/114495_Rapport_OPEN_15.03.2017-1.pdf [consulté en ligne le 02/03/2022]

⁵<https://www.open-asso.org/actualite/2017/03/exclu-ados-et-porno-une-etude-de-lopen-et-lifop/> [consulté en ligne le 16/03/2022]

thématiques LGBTQIA+ considérées comme taboues. L'éducation morale des adultes à l'encontre des enfants vise alors à les faire rentrer dans les limites de cette communauté et de ses codes, dicibles ou non. C'est cette même morale qui amène les adultes à ignorer le vécu des adolescents dans l'idée de préserver l'innocence de la jeunesse. Le prisme de l'interdit qui entoure certain sujet tend à laisser penser que ces thématiques ont un apport nocif pour les enfants. Il est alors nécessairement de les tenir loin de tout cela. Cette préservation passe par tout un tas de stratagèmes que nous avons pu relever dans notre étude, notamment lorsqu'il s'agit d'évoquer la sexualité. Les ellipses, les sous-entendus, les métaphores sont autant de procédés par lesquels l'écrivain adulte s'engage à préserver la candeur supposée des lecteurs adolescents. L'auteur crée donc une figure romanesque adolescente, telle un leurre narratif, qui n'offrirait qu'une réalité recréée emplies de moralisme. Les adultes fantasment alors ce que sont les homosexuels, sans réellement bien les connaître ni même les comprendre. Ils ne reproduisent que des figures stéréotypées, imposées par les constructions sociales et répondants aux normes hétérosexuelles. À ce titre, il est notamment possible de mentionner la France qui fait figure d'exception face à ces homologues francophones. En effet, elle est le seul pays à instaurer une censure d'État officielle, au moyen de la loi n°49-956 du 16 juillet 1949, plaçant la morale au centre du traitement de la littérature de jeunesse par les adultes. C'est ainsi que l'homosexualité devient un tabou en littérature de jeunesse, tabou dicté par les adultes et imposé comme tel à la jeunesse. Toutefois, il est quand même important de souligner que ces romans sont relativement conformes au vécu des adolescents homosexuels francophones et érigent ainsi trois piliers de l'homosexualité adolescente : découverte de son identité sexuelle, *coming out* et acceptation. S'il est important que les adolescents homosexuels aient accès à des représentations les mettant en scène, il faut tout de même nuancer ces projections. Comme nous venons de le voir, il est nécessaire de ne pas négliger la construction de ces représentations afin que celles-ci ne produisent pas de nouveaux stéréotypes. En effet, si les écrivains jeunesse traitant de l'homosexualité amorcent une déconstruction des normes en place dans nos sociétés francophones, ils sont aussi reproducteurs de modèles de formes et significations : représentations éprouvantes de l'homosexualité, discours moralisants édictés par un regard adulte, stéréotypes sur l'homosexualité entretenus, clichés sur les amours adolescentes et style elliptique dominant pour évoquer la sexualité. Ainsi la représentation du personnage adolescent homosexuel dans le roman de jeunesse francophone participe à la formation de nouveaux stéréotypes. En effet, il résulte de la perception des auteurs jeunesse une conception idéologique de l'homosexualité qui imprègne le roman francophone pour adolescents. On

peut donc s'étonner que de nouveaux stéréotypes se mettent en place sur des bases qui souhaitent justement déconstruire ces normes sociales. Mais le personnage homosexuel tel qu'il est présenté n'est en réalité qu'une construction subjective du regard de l'auteur. Pour éviter cet écueil nous pourrions alors imaginer un mouvement perpétuel de déconstruction et de reconstruction qui serait un renouvellement permanent des normes présentées en littérature de jeunesse. Au-delà de cette idée utopiste, il faut tout de même souligner la positivité qui émane de la déconstruction de ces normes sociales qui étreignent l'homosexualité. En faisant le choix de présenter un personnage homosexuel, ses questionnements et son quotidien, les auteurs participent moins négativement que positivement à augmenter la visibilité de la communauté homosexuelle. En effet, comme nous avons pu le démontrer, dès les années 1990, certains auteurs francophones se sont placés en tant que précurseurs dans leur choix d'aborder l'homosexualité en littérature de jeunesse. Les écrivains du XXI^e siècle sont également les messagers d'un discours laissant place à une ère nouvelle dans la façon de présenter nos sociétés à la jeunesse. Ils oscillent alors entre une représentation des histoires au plus près de l'Histoire et une édulcoration dont nous avons détaillé les faiblesses. Pour autant, ces romans ne doivent pas avoir pour seul public de jeunes homosexuels. En effet, l'adolescent homosexuel va trouver en ces personnages fictifs un miroir de ce qu'il vit, ce qui le touche personnellement, ce qu'il connaît donc. Néanmoins, ne pourrait-on pas penser que ces romans-miroirs seraient encore plus utiles auprès d'adolescents qui n'ont pas encore conscience de la difficulté que peuvent vivre certains de leurs camarades ? Qui ne réalisent pas le mal que peut provoquer le mot « pédé » lancé au détour d'une conversation ? Qui ne s'imaginent pas que des adolescents peuvent être mis à la porte de leur maison pour la simple raison qu'ils n'aiment pas comme tout le monde ? Si l'on considère, dans nos sociétés francophones, l'École comme l'une des vectrices de la production destinée à la jeunesse, on ne peut alors qu'être surpris par l'absence des romans étudiés dans les listes ou sites internet validés et préconisés par le gouvernement de chaque pays. En effet, le lycée français ou les écoles secondaires belges et québécoises semblent être les lieux les plus favorables à ce que des adolescents tiennent entre leurs mains des romans qu'ils ne liraient pas en temps normal. Les fictions que nous avons étudiées, en tant qu'œuvres destinées spécifiquement aux adolescents et jeunes adultes, auraient tout à fait leur place dans les ressources éducatives utilisées par les enseignants. Or, il n'y a bien que Marie-Aude Murail et Frank Andriat qui semblent séduire l'enseignement francophone puisque l'on ne retrouve que *Maité coiffure*, *Oh, Boy !* et *Tabou* dans les recommandations officielles de lecture. Ce rapport entre le roman pour

adolescents traitant de l'homosexualité et l'École sera étudié plus précisément dans le troisième chapitre de notre travail.

Pour conclure ce chapitre, il est important de mentionner la portée que peuvent avoir de tels ouvrages entre les mains d'adolescents. Nous pouvons voir au-delà de ces histoires une dynamique plus large dans laquelle s'ancre aujourd'hui l'analyse du personnage homosexuel : les *queer studies*. La théorie queer cherche à démontrer comment l'hétéronormativité structure la façon dont les sociétés hiérarchisent ce qu'elles considèrent normal – l'hétérosexualité – et ce qu'elles déclarent comme déviant. La désignation *queer* viendrait alors moins qualifier une orientation sexuelle qu'un travail critique à l'encontre des normes qui enserment nos sociétés. À l'origine utilisé comme insulte homophobe, ce terme que s'est appropriée la communauté LGBTQIA+ désigne aujourd'hui toutes les personnes ayant une sexualité ou une identité de genre différentes de l'hétérosexualité ou de la cisidentité¹. Ainsi l'homosexuel – parce qu'exclu de cette population générale composant le système hétéronormé de nos sociétés francophones – serait par définition éminemment *queer*. Toutefois, *queer* n'est pas à entendre comme un synonyme à la mode pour désigner la communauté homosexuelle. En effet, cette théorie modifie jusqu'à la conception même de l'homosexualité dans le sens où :

Sa logique anti-identitaire, qui s'inscrit dans une perspective politique progressiste, est à la fois source d'une promesse et d'un risque : promesse d'une capacité à penser et à agir au-delà des limites de l'identité (y compris de l'identité collective), risque de négliger ou d'oublier, ce faisant, ce que la race, le genre, le milieu social, la sexualité et l'appartenance à un groupe ethnique ont de spécifique².

On retrouve ici l'idée de dépasser les limites que nous impose un système donné. C'est exactement ce qu'ont tenté certains auteurs de notre corpus. Ainsi, dans le cas de la littérature de jeunesse, il ne s'agit pas d'écrire l'homosexualité pour être *queer*. C'est ce que nous avons cherché à démontrer ici en expliquant en quoi la représentation négative du personnage homosexuel adolescent ne faisait en réalité que reproduire une somme de normes sociales. Qui voudrait vivre ce que vivent les personnages de ces romans ? Personne, pas même les adolescents homosexuels. Pour autant malgré les représentations qu'ils peuvent véhiculer, ils attestent d'un mouvement enclenché depuis plusieurs années maintenant par des auteurs de jeunesse soucieux de diversifier les modèles présentés aux lecteurs. Mais on peut se demander, après la lecture critique de notre corpus, si les

¹Néologisme désignent une personne dont l'identité de genre correspond au genre assigné à la naissance. La personne est alors cisgenre. Le mot est construit en opposition à celui de transgenre.

²Tim Dean, « Lacan et la théorie *queer* » dans *Cliniques Méditerranéennes*, 2006, 2006/2 n°74, pp. 64 - 65

écrivains pour la jeunesse ne regardent pas l'homosexualité d'un point de vue aveugle, tout empêtrés qu'ils sont entre militantisme et bien-pensance. D'entre les pages surgit un personnage souffrant, malheureux mais pur et qui finalement connaîtra le bonheur. En voulant se brancher sur la société de son temps avec un sujet délicat qui sent le soufre, le roman contemporain francophone regarde finalement du côté du conte et s'enlise dans ces parcours exemplaires de souillons malmenées par des marâtres aigries. Le récit exemplaire nous apprend que Cendrillon sera heureuse car sous ses haillons elle était déjà une princesse qui attendait son heure pour voir le jour. Il semblerait qu'il en aille de même du jeune personnage homosexuel. Souillé par les insultes, marqué par les rejets, sali par l'incompréhension des autres, battu, sans espoir, le roman lui réserve pourtant un avènement : l'acceptation de sa différence qui le couronne aux yeux du monde comme un être d'exception.

III. Le traitement de l'homosexualité par les écrivains jeunesse : du miroir trouble au juste reflet

Dans son travail de thèse, Gilles Béhotéguy brosse un portrait de l'auteur jeunesse contemporain tout en ambivalence. Certains revendiquent écrire pour tous, adultes et enfants confondus. La frontière entre littérature de jeunesse et littérature générale n'aurait alors plus de sens. D'autres au contraire choisissent d'écrire précisément pour un jeune lectorat. Écrire pour des enfants ou des adolescents serait comparable à un travail nostalgique mettant en scène sa propre part d'enfance, ou du moins une part d'enfance fantasmée. Malgré cela, et quel que soit le statut revendiqué par l'écrivain jeunesse, il s'agit du même cadre qui pèse sur toute publication destinée à la jeunesse. En effet, les prescriptions sont nombreuses : cadre légal contraignant instauré en 1949¹, intransigeance des parents qui désapprouvent tout ouvrage qu'ils jugent dangereux pour leurs enfants, filtrage des bibliothécaires qui ne présentent en rayon que des romans subjectivement retenus. Tout cela fait peser une forme de censure sur les publications destinées à la jeunesse ; qui plus est lorsque ce n'est pas l'auteur lui-même qui s'astreint à une autocensure édictée par tout ce cadre restreignant. Gilles Béhotéguy revient sur cette dichotomie qui caractérise l'écrivain jeunesse, et par conséquent son œuvre :

Revendiquant son poste de témoin d'un monde dont il enregistre les cahots, d'observateur des malaises d'une société dont il se fait le greffier, l'écrivain pour la jeunesse peine cependant à définir sa fonction. Feignant l'épouvantail de la pédagogie mais ne pouvant totalement lui échapper, menacé de procès parce que le roman-miroir qu'il produit pourrait désespérer le jeune lecteur².

La place de l'écrivain en tant que portraitiste du monde qu'il observe pour en redessiner le reflet dans ses romans ne paraît pas si affranchie que ce que l'on voudrait laisser penser. Au regard de cette ambivalence, une question émerge : l'auteur jeunesse est-il réellement autorisé à parler de l'homosexualité dans ses romans ? D'un point de vue strictement légal, l'écrivain est autorisé à parler de l'homosexualité dans ses fictions pour adolescents, et il le fait. Les différents romans composant notre corpus en sont les témoins. Néanmoins ces auteurs se voient contraints par cette même législation de ne pas dresser de représentations susceptibles de démoraliser l'enfant ou l'adolescent. En ce cas, que signifie aujourd'hui être le témoin de ce monde au regard du cadre imposé à l'écrivain ? De fait, il écrit sur le

¹Cf *supra* Chapitre 1 p. 94

²Gilles Béhotéguy, 2008, *Livres, lectures et lecteurs dans le roman français contemporain pour la jeunesse (1980 – 2005)*, *op.cit.*, p. 53

monde, mais par quels procédés présente-t-il l'homosexualité dans ses romans ? Si l'on se concentre sur les sujets abordés par les auteurs de notre corpus, nous pouvons effectivement constater que les thématiques d'aujourd'hui sont bien éloignées de la morale ayant dicté la loi de 1949 sur les publications destinées à la jeunesse : le Sida, le suicide et la mort, l'homophobie, la sexualité se retrouvent entre les pages des romans contemporains pour adolescents. Ainsi, les auteurs présentent la vie de la communauté LGBTQIA+ telle qu'elle est vécue, sans fards ni artifices. Toutefois, comme le rappelle Gilles Béhotéguy, ces mêmes auteurs n'échappent guère au caractère didactique d'un ouvrage destiné à la jeunesse et l'on serait alors en droit de se questionner sur l'aspect pédagogique que paraissent revêtir les ouvrages pour adolescents. Malgré toutes ces entraves, le roman pour adolescents souhaite se libérer des carcans dans lesquels il est enfermé depuis bien longtemps. La littérature de jeunesse peut-elle dépeindre un monde réaliste, dans toute sa complexité ? Si oui, comment ? C'est pour répondre à ces questions que nous avons fait le choix d'interroger les auteurs pour adolescents. En effet, au cours de notre travail, il est apparu que la parole de l'auteur pourrait fournir un matériau d'analyse complémentaire qui viendrait renforcer ou infirmer les éléments que nous avons mis au jour jusqu'ici. Pour cela, nous avons choisi de faire parvenir un questionnaire à quatre auteurs de jeunesse sélectionnés parmi ceux de notre corpus primaire : un auteur québécois, un.e auteur.e belge¹, une auteure française et un auteur français. Chacun d'eux a écrit un ou plusieurs romans que nous avons étudiés dans notre analyse. Le québécois Samuel Champagne est l'auteur du roman *Recrue*, Cindy Van Wilder a écrit le roman belge *La lune est à nous*, Cathy Ytak est l'auteure de *50 minutes avec toi* et *D'un trait de fusain* et enfin Thomas Gornet a publié le roman *Qui suis-je ?* (deux éditions, une de 2006 et la seconde de 2017)². L'objectif de cette méthode de questionnaire individuel était d'interroger un auteur représentatif de chaque zone géographique étudiée. Nous avons toutefois choisi d'interroger deux auteurs français, le corpus de romans français étant bien plus important que celui des romans belges et québécois. Ainsi nous avons obtenu en retour quatre questionnaires complétés par les écrivains contactés. Il s'agissait d'interroger les auteurs sur la représentation de l'homosexualité masculine dans le roman de jeunesse qu'ils avaient publié, de comprendre les mécanismes qui ont servi à construire la figure des différents personnages,

¹Par respect pour les choix de l'auteur.e belge Cindy Van Wilder, nous emploierons le pronom personnel « iel » de genre neutre.

²La présentation et l'analyse de ces quatre romans figure en annexe de ce travail.

de questionner l'imprégnation des valeurs sociétales dans l'écriture de ces auteurs mais aussi de mettre en perspective l'engagement de chacun d'eux.

a. Présentation du questionnaire

Le questionnaire que nous avons transmis aux auteurs se compose de treize questions et il est construit selon cinq sous-catégories reprenant les thématiques relevées lors de la lecture de corpus.

La figure du père
Comment avez-vous traité la figure du père dans vos romans ?
Comment la relation père/fils vous a-t-elle permise d'aborder l'homosexualité du personnage adolescent ?
La figure de la mère
Pensez-vous que la mère soit le personnage tout désigné pour endosser le visage de la tolérance face au <i>coming out</i> du personnage homosexuel ?
Comment avez-vous construit cette relation mère/fils dans votre roman ?
La société et ses codes
Quelle est la place de l'insulte dans votre roman ?
Qu'avez-vous voulu montrer de l'appréciation de la différence sexuelle par notre société ?
Selon vous, avez-vous joué avec les stéréotypes sociétaux pour créer votre personnage homosexuel ?
Le personnage homosexuel
Pensez-vous que la honte soit un sentiment ressenti par un personnage adolescent homosexuel ?

Quel(s) lien(s) faites-vous entre cette honte et la fierté qui peut animer le personnage à assumer son orientation sexuelle ?
Comment avez-vous rendu compte du processus de quête identitaire du personnage dans votre roman ? Pourquoi selon vous, est-ce important, ou non, de l'aborder ?
L'engagement de l'auteur
Pensez-vous que votre ouvrage puisse permettre de remettre en question les codes hétéronormatifs établis par la société ? Si oui, comment et pourquoi ?
La sexualité homosexuelle adolescente vous a-t-elle parue difficile à aborder ? Quelles ont été vos possibilités/limites face à cette thématique ?
Pensez-vous avoir créé une œuvre engagée dans la lutte LGBTQIA+ ? Pourquoi ?

Lors de la construction de cette enquête, nous avons fait le choix de questions ouvertes de façon à laisser l'entière liberté à l'écrivain pour formuler sa réponse. Voici à présent les réponses de chaque auteur, présentées de manière brute, telles que nous les avons reçues.

b. Normalité de l'homosexualité et militantisme homosexuel : quand les auteurs balancent entre normalisation et engagement

Grâce aux réponses des quatre écrivains jeunesse interrogés, nous pouvons à présent croiser l'analyse menée en seconde partie de ce chapitre aux intentions explicitées par les auteurs. De prime abord, nous constatons par exemple de nombreuses correspondances dans les choix auctoriaux de Cindy Van Wilder et ceux de Samuel Champagne. Ils semblent que le regard de ces auteurs se porte davantage sur une critique de l'hétéronormativité de nos sociétés que leurs pairs français. En effet, les deux auteurs français, Cathy Ytak et Thomas Gornet, voient également certaines de leurs réponses se croiser pour tendre davantage vers une normalisation de traitement de l'homosexualité en littérature pour adolescents. Ainsi, il apparaît chez ces quatre auteurs deux grandes tendances.

La figure du père

	<p><u>Question n° 1</u> : <i>Comment avez-vous traité la figure du père dans vos romans ?</i></p>
Thomas Gornet	<p>« Pour ne pas la traiter, je l'ai quasiment exclue du roman. Je ne voulais pas aborder la thématique de l'homosexualité dans le cercle familial alors je me suis dit qu'en réduisant ce cercle, je serai moins tenté. »</p>
Cindy Van Wilder	<p>« Dans LLEAN¹, il est plutôt absent. Aussi bien Olivia que Max ont cette absence du père, même s'ils ont chacun vécu des circonstances complètement différentes à ce sujet. Néanmoins, cela ne veut pas dire que le père ne peut pas jouer de rôle. Je pense à celui de Max, qui, par un dialogue avec son fils, déclenche la prise de conscience de Max et celui de sa mère à la suite du <i>coming-out</i> du jeune homme. »</p>
Cathy Ytak	<p>« Dans « 50 minutes avec toi », comme dans « Un trait de fusain » c'est la figure d'un père homophobe, qui va être source de violence et d'incompréhension. Mais le père de l'amoureux de son fils est au contraire tout à fait bienveillant vis-à-vis des choix amoureux de son enfant. Dans « Les mains dans la terre », le père est indifférent face à la sexualité de son fils, leur incompréhension se situe ailleurs (choix de vie décroissant face à un choix de vie basée sur le profit). Dans « Sans armure » le père est bienveillant vis-à-vis de la sexualité de sa fille (lesbienne). Donc cela change selon les textes ! »</p>
Samuel Champagne	<p>« <i>Recrue</i> présente deux personnages à différents moments de leur parcours identitaire. En ce sens, le récit met en scène deux univers familiaux distincts. Le père de Thomas est décédé quand il était jeune et il en garde un souvenir cher, mais qui n'interfère pas avec son orientation sexuelle. Pour Maxence, son père est celui qui le supporte le plus, avec qui il se sent à l'aise d'être lui-même. »</p>

¹*La Lune est à nous*

Il apparaît que le figure du père semble être construite de manière plus complexe dans les romans belges et québécois que dans les romans français. Du moins, l'éventail des possibles semble plus large. En effet, Thomas Gornet préfère exclure totalement le personnage du père de son roman pour ne pas avoir à le traiter. Ainsi, le personnage de Vincent n'a aucune interaction avec son père, pourtant mentionné à quelques reprises par le narrateur autodiégétique. Pour Cathy Ytak, le traitement de la figure du père est similaire dans les deux romans de notre corpus. En effet, comme le précise l'auteure dans sa réponse, le personnage est enfermé dans une homophobie ardente qui étouffe les protagonistes adolescents homosexuels ou non. Le père de Mary dans *D'un trait de fusain*, où le père du narrateur dans *50 minutes avec toi* sont tous les deux des figures d'une masculinité toxique rejetant violemment l'homosexualité. L'un souhaite « les enfermer, tous ces pédés¹ » et l'autre « déteste les paysans, les pédés, les balayeurs et les chats². » Dans le premier roman, ce père homophobe est la seule figure paternelle représentée. Toutefois l'auteure évoque le personnage du « père de l'amoureux de son fils » dans le roman *50 minutes avec toi* qui offre une autre image de figure paternelle. Si en effet ce personnage semble être tout à fait bienveillant face à l'homosexualité de son fils et accueille le narrateur chez lui à bras ouvert, il n'est pourtant que peu présent dans le roman. Plus que d'un père tolérant, il s'agit plutôt dans ce roman d'un couple parental compréhensif puisque l'auteure ne dissocie pas la figure du père de celle de la mère. Dès la première occurrence de ces personnages dans le roman les associe : « Ses parents, je les connais, je les vois souvent. Ils sont plus ouverts que toi³. » Plus loin, un discours de tolérance est l'occasion de les faire parler d'une seule et même voix : « Ils m'ont dit : “Arrête tes manières ! Le principal, c'est d'être heureux. Alors si vous l'êtes tous les deux, y a pas de problème⁴. » Le personnage de ce père bienveillant est également l'élément déclencheur qui va pousser le narrateur à quitter son propre père, violent et homophobe. Toutefois, hormis ces trois occurrences relevées dans l'ensemble du roman, cette figure d'un père indulgent reste peu détaillée par l'auteure face à la place occupée par la figure du père homophobe faisant du premier un protagoniste largement secondaire. Cathy Ytak a choisi, certes, une dualité dans la représentation de la figure paternelle pour son second roman, toutefois l'attention plus grande portée à la figure du père homophobe en fait la

¹Cathy Ytak, *D'un trait de fusain*, op.cit., p. 62

²Cathy Ytak, *50 minutes avec toi*, op.cit., p. 16

³*Ibid.*, p. 44

⁴*Ibid.*, p. 65

représentation prédominante. À l'inverse, Cindy Van Wilder et Samuel Champagne présentent des représentations paternelles davantage complexes. Comme l'explique l'auteur.e belge, dans son roman *La lune est à nous*, le père est absent. Mais cette absence n'évacue pas pour autant le traitement du protagoniste par la fiction. En effet, Max est très en colère face au divorce de ses parents qui entraîne l'absence de son père, parti travailler à l'étranger. Malgré cette absence physique, l'auteur.e invoque à de nombreuses reprises le personnage du père dans le tourbillon des questionnements ressentis par le héros adolescent. À la différence de Thomas Gornet qui fait de l'absence du père un non-sujet totalement évacué de la narration, Cindy Van Wilder choisit de l'inclure dans les réflexions de son héros homosexuel. Comme iel le précise dans sa réponse, c'est d'ailleurs un personnage important dans la construction identitaire du héros homosexuel puisqu'il sera le premier à accueillir le *coming out* de Max. La relation ne sera pourtant pas rompue par cette annonce et au contraire la figure du père permet de relancer la relation entre Maximilien et sa mère. Malgré son absence, il est une véritable articulation entre les différents personnages qui va faire que le jeune héros homosexuel sera progressivement plus ouvert à lui-même et aux autres. Il en va de même chez Samuel Champagne. Si l'auteur présente également une figure de père absent, il n'en reste pas moins le seul des quatre auteurs à inclure deux figures de pères bienveillants dans un seul récit. En effet, tout comme chez Cindy Van Wilder, le père de Thomas est absent – parce que décédé lorsque le garçon était jeune –. Toutefois cette absence ne va pas pour autant amener l'auteur à délaisser la figure du père. En effet, il est évoqué à quelques reprises. L'une des scènes les plus fortes dans la construction identitaire du personnage est induite pas ce personnage. Dans cette scène, la mère de Thomas rapporte à son fils les dernières paroles de son père avant que celui-ci ne décède : « il a dit que je devais te rappeler qu'il t'aimait. Et que, si un jour tu me disais que tu es homosexuel, je devais te le rappeler encore plus souvent¹. » La bienveillance de ce père absent fait de l'acceptation de soi engagée par l'adolescent un dessein réalisable. Quant au père de Maxence, il est la figure tolérante du couple parental. Dans l'esprit du père bienveillant de Cathy Ytak mais prenant le contre-pied des représentations de la figure du père essentiellement homophobe de l'auteure française, Samuel Champagne inscrit dans son roman un père compréhensif, ouvert au dialogue et qui s'avère un précieux allié pour son fils. Ainsi la figure du père apparaît très ambivalente. Les auteurs français semblent ancrer leurs représentations dans un modèle du père tel un *pater familias* détenant les pleins pouvoirs sur la maisonnée. A contrario,

¹Cathy Ytak, *50 minutes avec toi*, *op.cit.*, p. 65

les auteurs belges et québécois expliquent vouloir redéfinir la place et la fonction du père avec pour résultat la remise en cause de la paternité traditionnelle. Dans un article sur les différentes fonctions et dimensions du père, Raphaële Noël et Francine Cyr expliquent notamment en quoi les mutations sociales ont questionné la définition même du père :

L'homme se définit comme père, non en référence au social, mais dans son rapport à la femme, devenant mère, et dans son lien à l'enfant. Ce sont les liens et non plus la société qui définissent le père¹.

Ainsi, Samuel Champagne et Cindy Van Wilder confirment grâce à leur réponse cette volonté de recentrer la figure du père sur sa relation à son fils homosexuel et non plus sur un comportement homophobe uniquement défini par l'ordre social. C'est ce que vont confirmer les réponses à la question suivante.

	<u>Question n°2</u> : <i>Comment la relation père/fils vous a-t-elle permise d'aborder l'homosexualité du personnage adolescent ?</i>
Thomas Gornet	« Cela n'a eu aucune conséquence. Je ne « crois » de toute façon pas trop que l'on devient LGB ² en fonction de nos rapports à nos parents. »
Cindy Van Wilder	« Principalement via la réaction du père, qui est une figure lointaine, quand Max lui fait son <i>coming-out</i> lors d'une visioconférence. Il s'agit d'un geste impulsif plutôt que préparé, et cela m'a donné l'occasion d'explorer les conséquences, surtout vis-à-vis d'un personnage qui demeure plutôt en retrait. »
Cathy Ytak	« Ce n'est pas la relation père/fils qui m'a permis d'aborder l'homosexualité d'un personnage ado, dans mes romans. C'est plutôt le contraire : j'ai un ado gay, comment vit-il sa relation avec ses parents ? (mais je me poserais la même question s'il était hétéro, ou bi, etc.) »

¹Raphaële Noël, Francine Cyr, « Le père : entre la parole de la mère et la réalité du lien à l'enfant » dans *La Psychiatrie de l'enfant*, PUF, 2009, p. 541, <https://www.cairn.info/revue-la-psychiatrie-de-l-enfant-2009-2-page-535.htm> [consulté en ligne le 16/06/2022]

²Lesbienne, Gay, Bisexuel

Samuel Champagne	« Dans le cas du personnage de Maxence, elle a permis de donner au personnage un soutien supplémentaire, adulte, mature, qui ne venait pas seulement d'amis ou de sa sœur. »
---------------------	--

La relation fictionnelle établie entre le personnage du père et celui du fils homosexuel est finalement plus complexe qu'elle n'y paraît et les choix auctoriaux révèlent des mécanismes sociaux imprégnés jusque dans les représentations choisies par les auteurs. En effet, lorsque Samuel Champagne présente un père bienveillant et à l'écoute des questionnements de son fils, il déconstruit l'image sociale de la figure du père. L'auteur québécois a choisi de faire de cette figure un adjuvant pour le héros homosexuel. Dans sa réponse, il explicite la façon dont il a construit la relation père/fils en faisant du père un pilier intrafamilial, qui vient se placer aux côtés de la meilleure amie – figure que nous avons étudiée plus haut – et dont le regard adulte bienveillant rassure le jeune héros. L'analogie de la représentation du père et celle de la meilleure amie est intéressante et permet de saisir le caractère que l'auteur a souhaité donner à son personnage. Loin de l'image du père viriliste et homophobe, le père de Maxence occupe cette place privilégiée auprès de son fils, recentrée sur la force des liens familiaux, démontrant que Samuel Champagne a su faire fi du cadre social normatif pour construction un modèle de père inattendu mais convaincant. Le mécanisme paraît être le même pour Cindy Van Wilder qui voit dans le personnage du père une occasion d'aborder l'homosexualité du fils. Alors que le premier *coming out* est plus facilement réservé au personnage de la mère notamment parce que dépeinte comme le visage de la tolérance – comme étudié plus haut – l'auteur.e belge renverse les codes et choisit le père comme premier destinataire de la question de la sexualité de Maximilien. Cette annonce, loin d'être involontairement destinée au père, a permis à l'auteur.e de placer la figure paternelle au centre d'un élément déclencheur à la fois pour le récit comme pour la construction identitaire du personnage homosexuel. Dans leur article sur les différentes fonctions et dimensions du père, les deux scientifiques québécoises analysent les nouvelles figures paternelles à l'heure où les repères de la famille traditionnelle sont de plus en plus bousculés. Elles constatent alors « l'implication progressive du père dans le développement de son jeune enfant¹ » notamment car « c'est la découverte d'un père

¹Raphaële Noël, Francine Cyr, « Le père : entre la parole de la mère et la réalité du lien à l'enfant », *art.cit.*, p. 542

capable d'interaction directe avec son enfant¹. » Les figures paternelles présentées par Samuel Champagne et Cindy Van Wilder semblent répondre à ces changements sociétaux amorcés au sein du cadre familial. Les réponses de ces auteurs nous permettent en tout cas de confirmer qu'ils ont la volonté du faire du personnage du père autre chose qu'une représentation patriarcale dépassée. Cathy Ytak amorce une représentation similaire mais trop succincte pour être marquante. La figure majoritaire chez l'auteure française reste malgré tout le père homophobe, englué dans des carcans sociaux, écho d'un modèle surreprésenté et inadapté. Pour l'auteure française, la construction de la relation est envisagée dans le sens inverse : qu'induit l'homosexualité du personnage adolescent dans la relation qu'il entretient avec son père ? La réponse apparaît évidente pour le lecteur puisque le protagoniste du père est déjà présenté comme homophobe avant même d'apprendre l'orientation sexuelle de son enfant. *Quid* de l'avenir de cette relation si les ressentis du père sont déterminés par avance ? Dans les deux romans de Cathy Ytak, la rupture apparaît comme la seule solution probable Et ce sera l'aboutissement représenté par l'auteure. En effet, le narrateur de *50 minutes avec toi* finira par quitter ce père violent, qui n'a pas su le comprendre. Quant à Mary, héroïne *D'un trait de fusain*, elle compte tout le long du roman les jours qui la séparent de sa majorité qui sonnera pour elle le départ du cercle familial. Toutefois, il transparait dans la réponse de Cathy Ytak une volonté plus large qui dépasse la construction de la relation père/fils : celle de la normalisation de l'homosexualité en tant que forme de sexualité parmi d'autres. En effet l'auteure française y revient à de nombreuses reprises aux cours de ses différentes réponses et précise notamment que ses choix auctoriaux ne sont pas dictés par la sexualité qu'elle définit pour ses personnages. Thomas Gornet formule également une réponse dans ce sens puisqu'il dissocie la sexualité vécue de la relation aux parents. L'auteur a pris le parti de ne créer aucun lien entre son narrateur homosexuel et le personnage du père. La mère, bien que peu présente dans le roman français, hérite toutefois d'un trait caractéristique que nous avons étudié et sur lequel nous avons questionné les auteurs : la tolérance.

¹Raphaële Noël, Francine Cyr, « Le père : entre la parole de la mère et la réalité du lien à l'enfant », *art.cit.*, p. 542

La figure de la mère

	<p><u>Question n°3</u> : <i>Pensez-vous que la mère soit le personnage tout désigné pour endosser le visage de la tolérance face au coming out du personnage homosexuel ?</i></p>
Thomas Gornet	« Malheureusement, à cause du sexisme dont souffre la société, c'est dans la réalité souvent le cas. »
Cindy Van Wilder	« Je ne l'ai pas forcément désigné comme tel, je pense d'ailleurs que c'est visible lors du premier <i>coming-out</i> de Max. La relation entre sa mère et lui est déjà tendue et cette révélation ainsi que la transformation qu'elle engendre dans leurs rapports apporte son lot de tension. Ce que je voulais surtout, par le biais de ce personnage, c'est montrer à quel point on peut se trouver perdu.e quand un de vos proches se révèle différent que ce que vous avez toujours pensé, ce qui illustre bien le poids de l'hétéronormativité dans notre société. Nous ne devrions réellement plus vivre ça au 21 ^e siècle. »
Cathy Ytak	« Pas du tout ! C'est vraiment un cliché. Mais, pour avoir souvent discuté de ce sujet avec des ados, et avoir lu des textes écrits par des ados sur le sujet... beaucoup décrivaient effectivement la mère comme une personnification de la tolérante, celle qui va toujours les accepter tel qu'ils sont (grand classique, dans leurs écrits : « moi, ta mère, je peux comprendre que tu sois gay, mais surtout n'en parle pas à ton père !!). Après discussion avec les ados, certains admettaient que, finalement, les mères n'étaient pas toutes « tolérantes » et que les pères n'étaient pas tous « homophobes » ;-). »
Samuel Champagne	« Je ne crois pas, bien que ce soit l'angle habituellement abordé en littérature à thématique homosexuelle destinée aux adolescents. Les parents ont tous deux des histoires de vie différentes qui les prédisposent (ou pas) à accepter leur enfant homosexuel. La question de la masculinité toxique semble être la raison pour laquelle les mères sont plus acceptantes, étant moins affectée par cet élément. »

Il est intéressant de voir que les réponses apportées par les auteurs abondent toutes dans le même sens : les constructions sociales en place dans nos sociétés francophones ont défini la mère comme une personnification de la tolérance. Nous pouvons également affirmer au regard de notre analyse que c'est un stéréotype largement répandu dans les romans francophones de notre corpus. Les auteurs apportent plusieurs réponses – toutes relativement similaires – quant à la question de l'apparente bienveillance du personnage de la mère. Pour Thomas Gornet, c'est le sexisme qui pousse nos sociétés à définir la mère comme visage de la bienveillance. Sa réponse rejoint celle de Samuel Champagne qui ajoute toutefois un échelon supplémentaire dans la prise en compte du sexisme sociétal : celui de la masculinité toxique. Ce n'est pas un hasard si c'est la figure maternelle qui hérite de ce trait de caractère : avant d'être une mère, c'est une femme. Comme pour la figure du père, des conditionnements sociaux dans les représentations des sexes sont assignés à la figure de la mère et prennent leur source dès le plus jeune âge, parce qu'ancrés dans nos systèmes de pensées. C'est ce qu'explique Sylvie Octobre dans un article sur la socialisation culturelle sexuée au sein de la famille :

Chaque sexe est assorti de représentations qui articulent des qualités qui lui sont présumées, qualités qui expriment un état de représentations du féminin et du masculin, et des objets, pratiques, comportement qui les expriment¹.

À l'égard de l'homosexualité adolescente, parce qu'elle est femme, le personnage de la mère se voit attribuer un comportement davantage tolérant face à une représentation du père socialement définie comme hostile à cette différence sexuelle. Assignment sexiste comme le mentionne Thomas Gornet, elle met également à jour la domination masculine et notamment cet idéal masculin à atteindre qui persiste encore aujourd'hui. Dans son travail sur la masculinité toxique et les nouvelles formes de masculinité, Noémie Grenier explique quelles sont les conséquences d'un tel idéal social : « Il est la cause de grandes souffrances entraînant à la fois des violences envers les femmes mais aussi des comportements destructeurs envers les hommes². » La masculinité hégémonique instaurée par les systèmes patriarcaux érige une souffrance duale : celle des femmes opprimées par ce système et celle des hommes cherchant à y répondre sans envisager de

¹ Sylvie Octobre, « La socialisation culturelle sexuée des enfants au sein de la famille » dans *Cahier du genre*, 2010/2 (n°49), p. 58, <https://www.cairn.info/revue-cahiers-du-genre-2010-2-page-55.htm> [consulté en ligne le 27/03/2023]

² Noémie Grenier, *Entre « masculinité toxique » et nouvelles masculinités contemporaines : une redéfinition plurielle des masculinités au prisme du traitement médiatique du mouvement #MeToo*, Sciences de l'information et de la communication, 2019, <https://dumas.ccsd.cnrs.fr/dumas-02565377/document> [consulté en ligne le 19/05/2022]

le déconstruire. La lecture de la réponse de Cindy Van Wilder apporte un éclairage supplémentaire. Ici mentionne le poids de l'hétéronormativité qui pèse sur toute personne se sentant différente. L'auteur.e belge n'a pas choisi de faire du personnage de la mère un cliché sociétal. Elle est perdue face au *coming out* de son fils et la situation qui était déjà bien compliquée, ne va faire que s'envenimer. Les deux personnages n'arrivent pas à se parler. Finalement ce n'est que lorsque les deux protagonistes s'avouent leurs angoisses mutuelles que le dialogue sera possible. Ici, Cindy Van Wilder montre à quel point la norme hétérosexuelle qui imprègne nos sociétés cimente les discours de chacun. C'est ce que confirme Cathy Ytak qui affirme que la tolérance innée de la mère est un cliché. Malgré la lucidité des auteurs sur la question, cela n'empêche pas les stéréotypes de la mère tolérante d'être bien présents dans les discours et représentations de la mère dans le roman francophone pour adolescents. Comment se saisir de ce stéréotype ? En effet, tout comme tous les pères ne sont pas homophobes, toutes les mères ne sont pas la bienveillance incarnée. Face à ces quatre discours, quelles sont les représentations maternelles relevées dans leurs romans ? Participent-elles de la reproduction d'un modèle hétéronormé ou au contraire le déconstruisent-elles ?

	<u>Question n°4</u> : <i>Comment avez-vous construit cette relation mère/fils dans votre roman ?</i>
Thomas Gornet	« Elle est à peine évoquée. Simplement, à l'occasion d'un repas, la mère a l'air de s'apercevoir que le fils est soucieux. »
Cindy Van Wilder	« D'abord par le biais du conflit en explorant le thème du divorce ainsi que du déménagement dans un pays que Max ne connaît pas. Il y a également le thème des familles monoparentales, de la charge mentale & physique que bon nombre de femmes doivent endosser seules dans ce cadre. Montrer que personne n'est parfait, désacraliser également la figure de la mère, lui permettre de faire des erreurs, de n'être pas là tout le temps, même quand il le faudrait, je trouve que c'était important de le montrer dans un roman YA ¹ et d'explorer par ce prisme la relation entre Max et sa mère. »

¹Young Adult

Cathy Ytak	« Comme n’importe quelle relation de parents à enfants... (bonne, pas bonne, absente, etc.) »
Samuel Champagne	« Les deux personnages qui évoluent en parallèle ont deux relations bien différentes avec leurs mères. Thomas vit seul avec sa mère et leur relation est harmonieuse. Pour Maxence, c’est tout le contraire. Sa mère n’est pas à l’aise avec son homosexualité et le temps ne semble pas vouloir arranger les choses. »

Sur le même principe que pour la représentation du père, il se dégage ici deux tendances dans la façon dont les auteurs ont abordé le personnage de la mère. Thomas Gornet et Cathy Ytak ont choisi de ne pas mettre ces personnages en avant dans leurs romans respectifs. Comme le précise l’écrivain français, il évoque à peine la relation lors d’un dîner en famille. Dans ce court extrait, la position de la mère est ambivalente. Thomas Gornet a fait le choix de ne pas mentionner la relation de Vincent à ses parents, pourtant lorsqu’il évoque la mère il la place en tant que figure bienveillante, quoiqu’un peu embarrassée face à son fils : « Maman est en face de moi.// Elle me regarde souvent, l’air grave.// Comme si elle voulait me dire quelque chose mais qu’elle n’y arrive pas¹. » Cette unique scène fait de la mère celle qui comprend son enfant, sans même qu’un seul mot soit échangé, tel un lien particulier qui se noue entre la mère et le fils. L’auteur laisse entrevoir un schéma classique qu’il ne va toutefois pas dépeindre plus précisément. Chez Cathy Ytak, la relation maternelle la plus détaillée n’a pas lieu entre une mère et son fils homosexuel mais entre le personnage de Mary et celui de sa mère. On note toutefois une position de la mère en retrait, notamment lorsque Mary se fait violemment frapper par son père et qu’elle regarde sa mère « qui se tient juste derrière son père et semble égarée, voire absente². » Il en va de même pour le second personnage maternel présenté par Cathy Ytak dans *50 minutes avec toi*. La mère n’arrive pas non plus à extirper son fils de la violence de son mari. L’agressivité du père atteint son paroxysme lorsqu’il surprend son fils avec son petit-ami. Pourtant, la mère ne verra rien des coups donnés au narrateur. Elle ne comprendra pas la souffrance qui l’étouffe : « Je n’ai rien dit à ma mère et ma mère n’a rien vu³. » Les portraits présentés par les deux auteurs français ne répondent certes

¹Thomas Gornet, *Qui suis-je ?*, Paris, Éditions de Rouergue, 2017, p. 63

²Cathy Ytak, *D’un trait de fusain*, op.cit., p. 185

³Cathy Ytak, *50 minutes avec toi*, op.cit., p. 52

pas au cliché de la mère bienveillante mais ils présentent toutefois aux lecteurs l'image d'une femme absente, voire soumise et surtout incapable de défendre son enfant face à la virilité exacerbée de son mari qui se manifeste dans la violence. Il existe donc une discordance entre les discours tenus par les deux auteurs français et les représentations véhiculées dans leurs romans. Ils rendent compte d'une réalité, celle de la domination patriarcale subie par les femmes, mais ne déconstruisent pas pour autant les schémas existants. En revanche, ce ne sont pas les choix auctoriaux opérés par Cindy Van Wilder et Samuel Champagne. En effet, les deux auteurs traitent la figure de la mère avec davantage de profondeur et les personnages inventés n'en sont que plus complexes et moins artificiels. Cindy Van Wilder présente une mère mal-à-l'aise face à l'homosexualité de son fils. En effet la mère de Maxence est maladroite et quelque peu dépassée lorsqu'il s'agit de s'occuper de son fils aîné, du moins c'est ce que croit Maximilien. L'auteur.e belge explique comment iel a construit ce personnage auquel iel offre de multiples facettes : « le thème du divorce ainsi que du déménagement dans un pays que Max ne connaît pas¹. » Iel ajoute : « Il y a également le thème des familles monoparentales, de la charge mentale & physique que bon nombre de femmes doivent endosser seules dans ce cadre². » L'intention de l'auteur.e est donc claire : déconstruire l'image de la femme hétérosexuelle mariée, mère parfaite et femme amante. C'est d'ailleurs ce que confirme le personnage de Cindy Van Wilder lorsqu'elle explique à son fils les raisons qui l'ont amenées au divorce et les comportements qui s'en sont suivis : « - Une réalité qui t'a peut-être échappé, Max – tu es un mec après tout –, mais les femmes doivent toujours se battre davantage dans ce monde pour obtenir ce qu'elles veulent³. » Au-delà de la relation d'un adolescent homosexuel à sa mère, Cindy Van Wilder fait le choix de mettre à mal les oppressions systémiques vécues par les femmes au sein de nos sociétés patriarcales. Ainsi, la charge mentale, la pression professionnelle, la monoparentalité sont autant de thématiques mises en avant par l'auteur.e belge. L'auteur québécois fait de même avec l'image maternelle dans son roman. Thomas grandit dans une famille monoparentale où la mère est très souvent prise par son travail à l'hôpital. Ce protagoniste rentre dans la case des mères bienveillantes, toutefois Samuel Champagne en fait un personnage plus complexe. C'est une femme élevant seule son fils depuis la mort de son mari. Thomas explique : « On dirait toujours qu'elle manque d'énergie et de force quand ils parlent de

¹Cindy Van Wilder, Question n°4

²*Ibidem.*

³Cindy Van Wilder, *La lune est à nous*, *op.cit.*, p. 298

son père et de sa maladie¹. » Tout comme le personnage de la mère chez Cindy Van Wilder, cette femme se bat quotidiennement contre les carcans sociaux qui l'enserrent. Ainsi lorsqu'elle aborde l'homosexualité de son fils, elle retrace son parcours réflexif et explique à Thomas la réalité de son cheminement personnel : « Je te mentirais en disant que je n'ai pas espéré que cette personne qui te rend si joyeux soit une fille [...] Et tu sais quoi ? Tout va bien aller, tu as bien le droit d'aimer qui tu veux². » L'image n'est pas toute lisse et le personnage est plus complexe qu'il n'y paraît. Face à cette figure tolérante l'auteur québécois choisit de présenter un personnage maternel plus complexe avec la mère de Maxence. Comme il l'explique dans sa réponse, cette mère est mal à l'aise face à la sexualité de son fils. Samuel Champagne prend le temps de construire un personnage dont les craintes sont justifiées. L'auteur précise qu'il s'agit bien de deux personnages qui évoluent distinctement et que chacun a ses raisons pour ne pas comprendre l'autre. La mère n'est plus seulement mère mais bien protagoniste de l'histoire. Les échanges entre ces deux personnages ne sont faits que de maladresses ce qui va cristalliser des idées reçues sur les opinions de chacun. Pour Maxence, sa mère est consternante : « Elle ne veut pas qu'Izzie et lui blagent sur le sujet, elle n'aime pas quand Max et son père en discutent... Elle a honte, c'est évident³. » Alors du côté de la mère de Maxence, les ressentis sont bien différents : « J'ai peur pour toi ! [...] Ce n'est pas que tu sois homosexuel le problème, c'est la réaction des gens qui m'inquiète. [...] Je n'ai pas honte de toi, mais j'ai peur⁴. » L'auteur québécois rend compte de cette difficulté de vivre en dehors des normes requises. Pour Maxence, la peur de sa mère est perçue comme un rejet de la différence alors que c'est en réalité l'hétéronormativité qui enferme la figure maternelle dans une anxiété permanente. Au regard de l'analyse de ces relations – tant celle du père que celle de la mère – il apparaît que les auteurs ont également relevé le lien qui intervient entre les représentations véhiculées par le roman francophone pour adolescent et les sociétés et les codes que celles-ci induisent.

¹Samuel Champagne, *Recrue*, *op.cit.*, p. 255

²*Ibid.*, p. 256

³*Ibid.*, p. 109

⁴*Ibid.*, pp. 244 - 245

La société et ses codes

	<u>Question n°5 : Quelle est la place de l'insulte dans votre roman ?</u>
Thomas Gornet	« Elle est centrale. Cela a même été un des moteurs d'écriture. « Dans la cour de mon collègue, tous les garçons se traitent de pédés et d'enculés. Et moi je suis amoureux de Cédric Martineau. ». Je me suis dit que si des élèves pouvaient lire le livre et se rendre compte de la portée de ces insultes, proférées souvent vidées de leur sens, ce serait une petite bataille de gagner. »
Cindy Van Wilder	« Il y en a forcément puisque j'explore également le thème du harcèlement en ligne. »
Cathy Ytak	« Je ne suis pas sûre de comprendre la question... Lorsque je veux montrer l'homophobie, je peux mettre des insultes homophobes dans la bouche d'un personnage. Sinon, non, évidemment. »
Samuel Champagne	« L'insulte sert à démontrer l'opposition, sert à déterminer qui fait partie des bons ou des méchants. Elle sert aussi à montrer l'évolution de certains par rapport à d'autres. »

	<u>Question n°6 : Qu'avez-vous voulu montrer de l'appréciation de la différence sexuelle par notre société ?</u>
Thomas Gornet	« Plus que l'homophobie, je voulais parler de l'hétéronormativité de la société. Ce qui fait que le personnage n'arrive même pas à concevoir qu'il est possible de tomber amoureux de quelqu'un de son sexe. »
Cindy Van Wilder	« J'espère surtout l'avoir montré dans toute sa diversité, à savoir que les réactions sont multiples face au <i>coming out</i> de Max. »
Cathy Ytak	« Mes personnages évoluent dans un monde qui peut être tour à tour bienveillant, ou malveillant et homophobe. Ce qui m'intéresse, c'est

	de les voir évoluer, devenir plus forts, plus épanouis, plus heureux... quitte à se battre pour affirmer ce qu'ils sont. »
Samuel Champagne	« Surtout que tout n'est pas noir ou blanc. Certains personnages peuvent évoluer, mais d'autres ne le pourront pas. Et aussi qu'il y a des raisons qui expliquent cet état de fait. Trop peu de romans présentent des adjuvants ou des opposants sans jamais mentionner leurs motifs. »

Au cours de notre analyse, l'insulte homophobe est apparue comme un élément récurrent dans le discours des personnages adolescents. Cindy Van Wilder ajoute qu'il y a également abordé la grossophobie et le harcèlement en ligne dans son roman belge. Ces réalités ne sont pourtant pas celles sur lesquelles notre attention portera dans cette analyse. Il est tout de même important de souligner qu'elles viennent s'ajouter à l'agressivité à laquelle sont confrontés les adolescents. L'omniprésence d'une telle violence verbale s'explique notamment parce que l'injure est l'une des expressions de cette norme hétérosexuelle. Pour Thomas Gornet, cette question est même centrale puisqu'elle l'une des clefs d'écriture de son roman. Pour autant, il semble qu'aujourd'hui, l'insulte homophobe prenne une nouvelle dimension. En effet, le rapport Teychenné, portant sur les discriminations LGBTphobes à l'École, fait état d'une ambivalence dans la contemporanéité de l'homophobie des cours de récréation françaises :

Selon les chiffres de SOS- Homophobie, énoncés dans son rapport de 2009 [...] les actes de nature homophobe ont lieu pour 40 % d'entre eux au lycée, et pour 38 % au collège. Le rapport de la DGESCO (Rapport relatif aux auditions sur les discriminations en milieu scolaire remis au ministre de l'éducation nationale – 22 septembre 2010) [...] les chiffres actuels concernant le harcèlement homophobe disponibles au ministère de l'éducation nationale sont particulièrement peu significatifs : SIVIS, le système d'information et de vigilance sur la sécurité scolaire, recensait en 2012 158 cas à motivation homophobe, soit 1 % de la totalité des signalements Ces chiffres (SIVIS) sont en total décalage avec ceux de l'enquête de SOS-Homophobie, mais aussi avec les témoignages des enseignants et des associations impliquées dans la lutte contre l'homophobie¹.

Il existe donc un fossé entre les résultats étatiques annoncés par l'Éducation Nationale française et les enquêtes de l'association SOS Homophobie. Quel pourrait être le facteur de tels écarts ? Il semblerait qu'aujourd'hui, l'insulte homophobe n'ait plus le même sens

¹Michel Teychenné, *Discriminations LGBT-phobes à l'École, État des lieux et recommandations*, 2013, Rapport Ministériel, p. 11

que celui qui lui était attribué jusqu'à présent. Dans un article sur la sémiologie des insultes, Bruno Laprade explique les raisons d'un glissement d'une médicalisation de l'homosexualité vers un traitement de ce sujet en tant que question de société. Cette évolution entraîne l'émergence de discours nouveaux. Selon lui, l'analyse de ces discours met en lumière le fonctionnement des systèmes d'oppression et dans ce contexte, l'insulte homophobe prend une envergure nouvelle :

Aujourd'hui, le vocable « gai » est utilisé par les adolescents [québécois] pour dire autant « c'est laid » que « c'est ennuyant » ou « c'est ridicule ». Si tout le monde le dit, sans vouloir blesser ou rire des gais, comment cela peut-il être homophobe ¹?

Thomas Gornet fait le même constat de vide sémantique lorsqu'il parle de l'insulte dans son roman. Il explicite de quelle manière il utilise l'insulte homophobe et soulève le même constat que Bruno Laprade : « si des élèves pouvaient lire le livre et se rendre compte de la portée de ces insultes proférées, souvent vidées de leur sens, ce serait une petite bataille de gagnée². » La place de l'insulte homophobe vidée de sens est renforcée par sa présence dans le résumé en quatrième de couverture de la première édition du roman : « Pascal est le souffre-douleur de Momo qui le traite de tapette parce qu'il est petit, timide et pâle³. » Cet extrait pointe l'homophobie quotidienne qui fait de l'homosexualité une insulte sans pour autant viser précisément la sexualité de la personne insultée. Vincent le dit bien ici, Momo rit de Pascal non pas à cause d'une potentielle différence sexuelle mais en raison de ces caractéristiques physiques et psychologiques. Gabrielle Richard revient sur l'absence de sens dans les insultes homophobes employées par les adolescents d'aujourd'hui et interroge alors le constat soulevé par Thomas Gornet :

La variété de sens accordés à des qualificatifs comme « *fag* », « *faggot* » ou « *poofter* » en anglais ou « pédé », « enculé », « fifi », « tapiole » ou « tapette » en français occasionne une dissension entre chercheurs, laquelle porte à la fois sur la nature des sujets désignés par ces termes et sur les intentions qui poussent des individus à les utiliser. Ces qualificatifs désignent-ils explicitement l'orientation sexuelle d'un individu, qu'elle soit réelle ou présumée, ou sont-ils utilisés pour d'autres motifs ? Si tel est le cas, lesquels ? Bref, en quoi ces qualificatifs constituent-ils — ou pas — une expression d'homophobie⁴?

¹Bruno Laprade, « Sémiologie des insultes : le conflit d'interprétation de termes homophobes. » dans *Sens public*, 2016, p. 7, <https://www.erudit.org/fr/revues/sp/2016-sp063/1044397ar/> [consulté en ligne le 29/04/2022]

²Thomas Gornet, Question n°5

³Thomas Gornet, *Qui suis-je ?*, op.cit., 4° couv.

⁴Gabrielle Richard, « La délicatesse nécessaire à l'intervention en matière d'orientation sexuelle : récits pratiques d'enseignantes et d'enseignants du secondaire. » dans *Reflets*, 2013, p. 124, <https://www.erudit.org/fr/revues/ref/2013-v19-n1-ref0782/1018044ar.pdf> [consulté en ligne le 30/04/2022]

La question que pose Gabrielle Richard pourrait paraître paradoxale : tous ces adolescents qui s’insultent de « pédés » dans les cours de récréation sont-ils réellement homophobes ? Ou l’insulte est-elle désormais vidée de sens au point de ne plus viser la communauté homosexuelle ? Il en résulte toutefois une normalisation de l’insulte à caractère homophobe qui se déploie dans les cours de récréation et donc par extension dans les romans-miroirs de notre corpus. Certains chercheurs n’y voient pas tant l’expression d’une homophobie naissante que la construction d’une identité masculine normée qui passe tout de même par le rejet de la différence sexuelle. Ce que confirme Bruno Laprade : « si “tapette” et “moumoune” ne semblent plus renvoyer aux personnes homosexuelles, les stéréotypes envers eux sont pourtant encore bien réels¹. » En effet, l’insulte a beau avoir évolué sémantiquement parlant, il n’en reste pas moins qu’elle véhicule encore les mêmes stéréotypes sur la communauté LGBTQIA+. À savoir une dévalorisation de la personne insultée en lui attribuant une sexualité considérée – inconsciemment ou non – comme inférieure. À ce titre, Samuel Champagne accorde une valeur supplémentaire à l’insulte. Pour lui, elle est clivante et détermine alors les bons et les mauvais personnages. Toutefois, il s’accorde avec Cathy Ytak pour dire que rien n’est immuable. Effectivement nous avons pu constater qu’un personnage ouvertement homophobe en début de récit pouvait en réalité cacher une blessure profonde et se révéler homosexuel en fin de récit. C’est le cas par exemple pour le personnage de Louis dans le roman français *Baiser caché*. Les auteurs précisent à ce propos qu’ils ont souhaité embrasser la diversité de nos sociétés francophones. Rien qu’au choix de la thématique abordée, ils présentent aux adolescents contemporains une réalité sociale souvent laissée de côté. Pour autant, les représentations de l’homosexualité ne sont pas toutes bonnes à lire et certaines ne font que reproduire des schémas stéréotypés.

	<u>Question n°7</u> : <i>Selon vous, avez-vous joué avec les stéréotypes sociétaux pour créer votre personnage homosexuel ?</i>
Thomas Gornet	« Un peu. Ce sont des stéréotypes qui sont malheureusement des réalités, parfois : le personnage a un tempérament assez cynique, développé sans doute par sa conscience d’être différent et de devoir se forger des armes. »

¹Bruno Laprade, « Sémiologie des insultes : le conflit d’interprétation de termes homophobes. », *art.cit.*, p. 8

Cindy Van Wilder	« Je leur ai plutôt fait un pied de nez, surtout avec le personnage de Max. Explorer le spectre de l'asexualité par le personnage d'Olivia me tenait aussi beaucoup à cœur, d'autant plus qu'on n'en parle pas encore beaucoup dans les romans destinés à la jeunesse. »
Cathy Ytak	« Pas sûre de comprendre votre question. J'essaie d'éviter soigneusement tous les stéréotypes, quels qu'ils soient... »
Samuel Champagne	« Je crois qu'utiliser les stéréotypes est nécessaires à leur déconstruction. Autant le personnage de Maxence (un sportif) que Thomas (un danseur) se situent à ce qu'on pourrait considérer les antipodes du spectre de la masculinité. Le père acceptant et la mère quelque peu homophobe sont aussi une déconstruction des stéréotypes. La forme du double récit, si on veut, permet de présenter un personnage qui correspond aux stéréotypes (qui ne sont pas un problème en soit – c'est la généralisation par la doxa hétérosexiste qui pose en réalité problème) et un personnage qui s'en éloigne, défaisant par le fait toute généralisation possible. »

Déjà évoquée plus haut, la question du renversement des stéréotypes peut notamment passer par l'écriture d'une mère dépassée et d'un père compréhensif. Nous constatons que cette déconstruction de clichés peut aussi se réaliser à bien d'autres niveaux. C'est ce qu'explique Samuel Champagne lorsqu'il répond à cette question. L'auteur québécois évoque entre autre la conception masculiniste associée à certaines pratiques sportives, autre élément stéréotypé que nous avons analysé dans les romans de notre corpus. Maxence est homosexuel alors qu'il répond à l'image d'un joueur de *football* viril et supposé peu tolérant. À l'inverse, au début du roman Thomas n'a pas encore appréhendé sa sexualité alors que tous ses camarades le désignent déjà comme homosexuel du fait de sa pratique de la danse classique. Dans un article sur les stéréotypes sexués relatifs à la pratique sportive, Vanessa Lentillon a mené des entretiens auprès de lycéens français pour recueillir les stéréotypes de ces adolescents sur les pratiques sportives. Les résultats valident les propos de Samuel Champagne puisque « les trois activités physiques les plus fréquemment citées, comme favorisant les garçons, sont le

football (23%), les activités athlétiques (19%) et le basket-ball (14%)¹. » Pour les filles, « les trois activités les plus fréquemment citées sont la gymnastique, la danse (33 et 32% des mentions) et, dans une moindre mesure, l'acrosport (10%)². » Au vu de ces chiffres, l'intention de Samuel Champagne paraît engagée dans une volonté de déconstruire les schémas ancrés chez les adolescents. Toutefois une fois sa sexualité comprise, le cliché pourrait en réalité être fort : un garçon danseur certes, mais il est homosexuel. C'est sans compter un extrait du roman dans lequel l'auteur prend le temps de remettre en cause ce cliché lors d'une conversation entre Thomas et Andrew, un garçon de son cours de danse : « Je me suis tellement fait traité de gai depuis que je danse, Tom. Mais je suis hétéro, j'aime ma blonde, les autres peuvent faire ce qu'ils veulent, hein³... » Vanessa Lentillon offre une réponse à cette stigmatisation :

Comme les rôles sociaux déterminent, en partie, les comportements (c'est-à-dire que les individus adoptent des comportements conformes aux rôles), les individus déduiraient, de manière erronée, que les groupes possèdent naturellement les caractéristiques associées à ces comportements⁴.

Toutefois, nous avons également pu constater que la volonté de dépasser les représentations sociales stigmatisantes pouvait être difficile à réaliser, voire même entraîner la création d'autres stéréotypes. C'est ce qu'explique Thomas Gornet à propos du personnage de Vincent : « le personnage a un tempérament assez cynique, développé sans doute par sa conscience d'être différent et de devoir se forger des armes⁵. » Il apparaît que le caractère prêté au personnage de Vincent puisse être une réponse aux stéréotypes que lui impose la norme hétérosexuelle. C'est ce que remarque également Philippe Clermont pour qui le second degré du personnage permet de mettre à distance les stéréotypes : « C'est presque l'humour du désespéré qui donne un contre-point finalement grave à la légèreté de l'ensemble du récit⁶. » Le caractère prêté au personnage de Vincent viendrait ici contrebalancer la légèreté apparente avec laquelle Thomas Gornet aborde la question. Selon Samuel Champagne, la présence de stéréotypes dans la fiction n'est pas dérangeante, elle est même obligatoire selon l'auteur puisqu'en réalité ceux-ci servent

¹Vanessa Lentillon, « Les stéréotypes sexués relatifs à la pratique des activités physiques et sportives chez les adolescents français et leurs conséquences discriminatoires. » dans *Groupe d'études de psychologie*, n°499, 2009, p. 18

²*Ibid.*, p. 20

³Samuel Champagne, *Recrue*, *op.cit.*, p. 282

⁴Vanessa Lentillon, « Les stéréotypes sexués relatifs à la pratique des activités physiques et sportives chez les adolescents français et leurs conséquences discriminatoires. » *art.cit.*, p. 23

⁵Thomas Gornet, Question n°7

⁶Philippe Clermont, « Identités de sexe, identités de genre : le roman pour adolescent-e-s est-il engagé ? » dans Britta Benert et Philippe Clermont (eds.), *Contre l'innocence. Esthétique de l'engagement en littérature de jeunesse*, *op.cit.*, p. 242

finalement la déconstruction des codes établis. C'est ce que sous-entend Cindy Van Wilder lorsqu'iel écrit leur avoir « plutôt fait un pied de nez¹. » La réponse de Cathy Ytak paraît plutôt étonnante lorsqu'elle exprime pour la seconde fois dans ce questionnaire son incompréhension face à la question posée. Dans un second temps elle écrit essayer « d'éviter soigneusement tous les stéréotypes, quels qu'ils soient²... ». Lors de notre analyse nous n'avons pas rencontré un seul roman qui ne présente pas de stéréotypes, inclus les romans de Cathy Ytak *D'un trait de fusain* et *50 minutes avec toi*. Pour autant, est-ce une mauvaise chose ? Nous rejoignons Samuel Champagne lorsqu'il explique que le problème ne vient pas des stéréotypes mais plutôt ce qu'en fait la norme hétérosexuelle. Comme l'explique Thomas Gornet, ces représentations sont des réalités, le stéréotype de l'homosexuel efféminé n'est pas dérangeant parce qu'il existe. Le problème survient au moment où la *doxa* hétérosexuelle en fait l'unique représentation de l'homosexualité, la dévalorisant de surcroît, dans le but d'imposer un modèle normé unique. Le stéréotype est ancré dans la société de laquelle il émane ce qui fait que la difficulté pour l'écrivain jeunesse est justement de ne pas tomber dans la reproduction de telles représentations. Nous avons pu constater dans notre analyse que de manière générale, le personnage homosexuel est celui qui souffre. La question des stéréotypes s'infiltré jusque dans la façon dont les auteurs représentent ces stéréotypes sociaux. Ils en viennent à faire de l'homosexuel un personnage qui ne vit rien d'autre que la souffrance. Samuel Champagne propose une réponse à cette question des représentations stéréotypées. Pour lui le double récit permet de confronter les points de vue, pour ainsi mettre en perspective le vécu de chacun. Dans un article sur les fonctions et usages du motif choral dans les livres de voix contemporains, Laurent Demanze expose trois perspectives qui permettent d'aborder les modes de collectivité qu'entraînent les romans à plusieurs voix. Premièrement, cette collectivité narrative « travaille sur des phénomènes d'anonymisation, pour constituer au-delà d'une énonciation singulière la rumeur collective d'un corps social³. » Comme l'a évoqué Samuel Champagne, la pluralité des voix permettrait de rendre compte de la multitude des expériences, elle rassemble les voix individuelles au sein d'un collectif. Chez Samuel Champagne, comme chez Cindy Van Wilder ou Cathy Ytak avec *D'un trait de fusain*, c'est le destin de plusieurs adolescents qui se croisent pour former un vécu commun. Dans un second temps, « le livre n'est pas un reflet ni la radiographie d'une

¹Cindy Van Wilder, Question n°7

²Cathy Ytak, Question n°7

³Laurent Demanze, « Fonctions et usages du motif choral dans les livres de voix contemporains. Un détour antique », *Fabula / Les colloques*, Livres de voix. Narrations pluralistes et démocratie, <http://www.fabula.org/colloques/document8106.php>, [consulté en ligne le 21/05/2022]

collectivité mais la recomposition fragile et précaire d'une collectivité rassemblée autour d'un geste questionnant¹. » La fiction reste la fiction, aussi proche soit-elle de la réalité. Ici c'est l'homosexualité que l'on pourrait considérer comme le geste questionnant, rassemblant les voix des différentes communautés érigées par ces auteurs. Ce deuxième point entraîne un troisième, inévitable puisque « de telles communautés, il faut donc aussi les analyser à partir de leurs vibrations affectives et de leurs résonances émotives². » Cette thématique qui rassemble les voix implique qu'elles soient toutes concernées, de près ou de loin, par la question en jeu. Il est donc important de retenir que l'affectivité est au plus forte pour tous ces personnages rassemblés autour d'une problématique commune. Si l'on se concentre à présent sur le personnage homosexuel, que peut-on retenir des réponses des auteurs ?

Le personnage homosexuel

	<u>Question n°8</u> : <i>Pensez-vous que la honte soit un sentiment ressenti par un personnage adolescent homosexuel ?</i>
Thomas Gornet	« Assurément mais pas obligatoirement. Cela dépend de comment il se sent inscrit dans la société et dans son entourage. »
Cindy Van Wilder	« Ça peut, bien entendu. Surtout quand on voit à quel point notre société est hétéronormée. »
Cathy Ytak	« Je ne suis pas sûre de comprendre votre question. On peut faire ressentir ce qu'on veut à n'importe quel personnage que l'on invente !! Mais pour ma part, j'ai toujours voulu montrer des ados qui n'ont pas honte de ce qu'ils sont, même s'ils sont en but à une homophobie latente ou déclarée. Mes personnages sont ce qu'ils sont. Leur sexualité fait partie de leur vie, et il n'y a pas de honte à avoir. Lorsque j'étais ado (il y a longtemps !!) il y avait très peu de représentations homosexuelles, et elle était toujours dans la honte, la peur, la mort, etc. Et je veux vraiment en finir avec ça ! Donc, mes personnages gays n'ont pas honte de ce qu'ils sont. Ils peuvent

¹Laurent Demanze, « Fonctions et usages du motif choral dans les livres de voix contemporains. Un détour antique », *art.cit.*

²*Ibidem.*

	s'interroger, avoir peur des réactions des uns et des autres, de leur famille, mais honte, jamais ! »
Samuel Champagne	« La honte est ressentie par tout individu qui déroge à la norme, quelle que soit sa différence. Les dictats sociaux font en sorte que l'individu n'a d'autre choix que de réaliser sa place hors de ce qu'on appelle la « normalité » et se repositionner dans le monde. C'est durant ce repositionnement que la honte est la plus forte. »

	<u>Question n°9</u> : <i>Quel(s) lien(s) faites-vous entre cette honte et la fierté qui peut animer le personnage à assumer son orientation sexuelle ?</i>
Thomas Gornet	« La fierté doit sans doute être une marche pour s'éloigner de la honte. Même si, dans l'idée, je ne vois pas en quoi on peut être fier de son orientation amoureuse. Ni en quoi on peut en avoir honte. »
Cindy Van Wilder	« Plutôt qu'un lien, je préférerais parler d'évolution. Ce n'est pas pour rien que l'on parle souvent de « sortir du placard » et d'être « out ». Passer de l'ombre à la lumière, avoir le courage de déclarer qui on est (car il en faut), tout cela contribue à construire ce sentiment de fierté qui anime la communauté LGBTQIA+. »
Cathy Ytak	« Comme ils n'ont pas honte, ils n'ont pas forcément à être fiers ! Ils sont ce qu'ils sont. »
Samuel Champagne	« Une fois le repositionnement du personnage fait, une fois qu'il aura compris qu'il a sa place dans une nouvelle communauté, même si elle est plus petite, leur identité de personne homosexuelle semble se cristalliser et la fierté dépasse la honte. La volonté de se dire devient plus forte que le silence. Aussi, après avoir été silencieux si longtemps, il semble que le personnage doive parler, coûte que coûte. »

La différence de sexualité ainsi pointée du doigt dans les romans pour adolescents entraîne une remise en question du personnage homosexuel face à ses pairs hétérosexuels. Pour autant, les auteurs interrogés ne sont pas tous d'accord quant au traitement de ces sentiments. En effet, en poursuivant cette volonté de normalisation de l'homosexualité, Cathy Ytak explique qu'elle ne souhaite pas faire de ses personnages homosexuels des personnages honteux. Malgré une homophobie bien présente dans ses romans, l'auteure souhaite inverser le rapport de force entre personnage-oppresseur et personnage-oppressé. Elle exprime clairement sa volonté de tirer un trait sur les représentations d'une homosexualité tourmentée qui marquent des représentations datées. Le discours de Cathy Ytak peut apparaître dissonant face aux thématiques choisies pour ses romans. Pour rappel, *D'un trait de fusain* aborde la question de l'épidémie du Sida en France dans les années 1990 et *50 minutes avec toi* revient sur le parcours d'émancipation d'un adolescent homosexuel battu et rejeté par son père homophobe. Pour se justifier, elle exprime l'idée selon laquelle l'orientation sexuelle fait partie de la vie des adolescents et que pour cette raison ils n'ont pas de honte à ressentir. Toutefois cela paraît cohérent avec sa volonté de faire de l'homosexualité une sexualité parmi d'autres. Les propos de Thomas Gornet vont dans le sens de l'auteure française. Selon lui, la honte n'est pas un sentiment obligatoirement ressenti par le personnage homosexuel, en effet, « cela dépend de comment il se sent inscrit dans la société et dans son entourage¹. » Il précise : « dans l'idée, je ne vois pas en quoi on peut être fier de son orientation amoureuse. Ni en quoi on peut en avoir honte². » Ici, Thomas Gornet évacue le sexe au profit des sentiments puisque lorsque nous parlons de sexualité sa réponse est l'amour. La question n'est pas que de tomber amoureux mais aussi de ressentir du désir. Les amitiés amoureuses entre garçons sont moins stigmatisées, elles en deviennent même homo-érotiques. Avoir des sentiments amoureux paraît donc possible mais désirer un adolescent du même sexe pose toujours problème. L'auteur détourne la question du désir par celle des sentiments. Ce qui se lit en filigrane chez les écrivains français c'est une tension sur la question de l'homosexualité : ils ne sont pas au clair sur les représentations qu'ils adressent aux lecteurs. Thomas Gornet construit un personnage d'adolescent homosexuel en évacuant totalement la question de la sexualité. Vincent ne cherche qu'à comprendre ses amours. Pourtant l'auteur associe les amours de l'adolescent homosexuel à la place qu'il se fait dans la société. Nous avons pu constater à quel point l'hétérosexualité imprégnée nos sociétés francophones. Dans ce cas, il serait intéressant de requestionner les auteurs

¹Thomas Gornet, Question n°8

²Thomas Gornet, Question n°9

français afin de savoir comment, selon eux, un adolescent homosexuel pourrait ne pas ressentir de honte dans un monde bâti sous une chape d'hétéronormativité ? Samuel Champagne et Cindy Van Wilder ne semblent pas être du même avis que nos auteurs français. L'auteur québécois écrit notamment : « La honte est ressentie par tout individu qui déroge à la norme, quelle que soit sa différence¹. » Il revient sur la construction du sentiment de honte chez ses personnages homosexuels et donne alors une explication que l'on pourrait confronter à celle de Thomas Gornet : « Les dictas sociaux font en sorte que l'individu n'a d'autre choix que de réaliser sa place hors de ce qu'on appelle la « normalité » et se repositionner dans le monde². » Pour Thomas Gornet la honte d'un personnage homosexuel semble dépendre de son intégration dans la société en place ce qui sous-entend que celle-ci laisserait une chance au jeune homosexuel de s'intégrer alors que selon Samuel Champagne cette société n'autoriserait aucune chance à toute personne située en dehors des normes sociales. C'est ce que confirme Cindy Van Wilder en sous-entendant l'existence d'un possible sentiment de honte chez le personnage homosexuel, « surtout quand on voit à quel point notre société est hétéronormée³. » Finalement, Bruno Laprade pourrait offrir une réponse à ce désaccord. En effet, il revient sur la définition du concept d'homophobie. Selon lui, le terme d'homophobie fait reposer le problème sur l'individu homosexuel alors que le concept devrait au contraire « impliquer les aspects systémiques, organisationnels et institutionnels de l'oppression que vivent les personnes LGBT⁴. » Ainsi il lui préfère le concept d'hétérosexisme qui viendrait englober non plus seulement les violences physiques ou verbales mais prendrait aussi en compte les violences systémiques :

L'hétérosexisme peut ainsi démasquer les discours idéologiques qui infériorisent l'homosexualité, qui présument que tout le monde est hétérosexuel et qui instaurent des normes de visibilité dans l'espace public différentes selon l'orientation sexuelle⁵.

Les réponses apportées par Cindy Van Wilder, ainsi que Samuel Champagne tendent davantage à dénoncer l'hétérosexisme prégnant de nos sociétés francophones. En effet, ils reviennent à de nombreuses reprises sur l'importance de la déconstruction des normes, comme nous avons pu l'aborder plus haut. Ils offrent notamment une réponse à ce désaccord sur la honte ressentie – ou non – par le personnage homosexuel. Pour les

¹Samuel Champagne, Question n°8

²Samuel Champagne, Question n°8

³Cindy Van Wilder, Question n°8

⁴Bruno Laprade, « Sémiologie des insultes : le conflit d'interprétation de termes homophobes. », *art.cit.*, p. 5

⁵*Ibid.*, pp. 5-6

auteurs, il est important de mentionner le sentiment de fierté qui anime les protagonistes. L'auteur.e belge explique : « Passer de l'ombre à la lumière, avoir le courage de déclarer qui on est (car il en faut), tout cela contribue à construire ce sentiment de fierté qui anime la communauté LGBTQIA+¹. » Pour Cindy Van Wilder, comme pour Renaud Lagabriele, le sentiment de fierté semble indissociable de celui de la honte. Samuel Champagne paraît être du même avis :

Une fois le repositionnement du personnage fait, une fois qu'il aura compris qu'il a sa place dans une nouvelle communauté, même si elle est plus petite, leur identité de personne homosexuelle semble se cristalliser et la fierté dépasse la honte. La volonté de se dire devient plus forte que le silence².

Ainsi nous pouvons mesurer l'importance de cette déconstruction dans la relation entre honte et fierté telle que décrite par Samuel Champagne et alors appréhender le travail des auteurs de manière plus militante. En revanche, pour Cathy Ytak, « comme ils n'ont pas de honte, ils n'ont pas forcément à être fiers³. » Dans une logique de normalisation voulue par Cathy Ytak, la réponse fait sens. Quant à Thomas Gornet, l'ambivalence de sa réponse sur la fierté adolescente coïncide également avec son point de vue sur le sentiment de honte. Il envisage ces sentiments comme une probabilité vécue par l'adolescent homosexuel. Pour autant, il est apparu au cours de nos recherches que la fierté est un sentiment historiquement ancré dans la communauté LGBTQIA+ internationale. En effet, les marches des fiertés qui ont lieu chaque année partout dans le monde sont les témoins de cette nécessité de visibilité qui amène chaque personne homosexuelle à pouvoir s'exprimer telle qu'elle est au sein de sociétés hétéronormatives où certains pays condamnent toujours l'homosexualité. Il apparaît alors que le sentiment de fierté est nécessaire à la communauté homosexuelle, comme pour toute minorité, afin d'exprimer une réalité différente de la norme mais tout de même bien tangible.

	<u>Question n°10</u> : <i>Comment avez-vous rendu compte du processus de quête identitaire du personnage dans votre roman ? Pourquoi selon vous, est-ce important, ou non, de l'aborder ?</i>
Thomas Gornet	« Mon personnage n'a pas de quête identitaire. L'orientation amoureuse n'a, pour moi, pas totalement avoir avec l'identité. C'est

¹Cindy Van Wilder, Question n° 9

²Samuel Champagne, Question n°9

³Cathy Ytak, Question n°9

	<p>une caractéristique de notre identité, c'est tout. Mon personnage passe juste tout le roman à accepter d'être amoureux. »</p>
Cindy Van Wilder	<p>« Je n'imagine pas ne pas pouvoir l'aborder ! Outre le fait que l'évolution du personnage est au cœur de toute histoire en général, il me tient d'autant plus à cœur de le faire dans une histoire mettant en scènes des personnages/des thèmes LGBTQIA+. C'est d'autant plus intéressant de le faire, pour les personnages, à divers stades de leur évolution personnelle et de montrer que les parcours de chacun.e sont infinis et variés. Il n'y a pas de « bonne » méthode pour évoluer et revendiquer ce que l'on est, il y a nos parcours et il est important de souligner leur infinie diversité. »</p>
Cathy Ytak	<p>« Comme je l'ai dit plus haut, la sexualité n'est qu'une composante de l'individu. Les ados se cherchent, se construisent, se déconstruisent, découvrent, essayent, font leurs expériences. Que ce soit au niveau sexuel, sentimental, mais aussi dans leur relation à l'autre (amicale, professionnel, familial, etc.). Alors, pour moi, c'est une évidence que la sexualité doit être abordée exactement comme pour le reste, ni plus, ni moins. Je n'ai jamais écrit de livre « sur » l'homosexualité. Ça ne m'intéresse pas. Mais dénoncer l'homophobie, oui. C'est important. Et de montrer qu'on peut être gay et bien dans sa peau, et heureux, encore plus ! »</p>
Samuel Champagne	<p>« À ce moment, en 2021, tous les romans à thématique homosexuelle, que ce soit ceux du Québec, des États-Unis ou de la France, font état de la quête identitaire du personnage. Il semble que cette littérature ne soit pas encore parvenue à passer outre la forme du « roman d'apprentissage », dans une certaine mesure. Cela s'explique assez facilement puisque le moment choisi pour l'histoire – l'adolescence – est un moment de changement identitaire pour tout individu, différent de la norme ou non. L'entrée en relation avec autrui se fait à ce moment et, dans le cas d'une personne LGB, c'est ici que la différence devient davantage visible. Tous mes romans,</p>

toutes mes recherches y font référence et y feront probablement toujours référence. »

La quête identitaire abordée par de nombreux auteurs rend compte de la difficulté du personnage adolescent à dépasser ces codes et fait justement appel à ce sentiment de fierté mentionné précédemment. Toutefois, les auteurs francophones ne semblent pas en accord sur la définition à donner à ce que vit leur personnage. Pour Thomas Gornet, il ne s'agit en rien d'une quête d'identité mais bien d'une quête amoureuse. Une fois encore Thomas Gornet évacue la question de la sexualité au profit de celle de l'amour. L'auteur ne semble pas vouloir s'engager dans un traitement de la sexualité adolescente alors que nous avons déjà démontré la réalité de ce sujet. Nous avons pu mettre au jour dans notre analyse à quel point la force de l'amour avait un rôle important, voire décisif dans l'acceptation de soi et donc dans la décision de parler de sa sexualité. Effectivement, si Vincent, le personnage de Thomas Gornet « passe juste tout le roman à accepter d'être amoureux¹ », il n'en reste pas moins qu'il est amoureux d'un garçon. Même s'il ne s'agissait que d'amour, il y a bien là un chemin à parcourir vers l'acceptation de sentiments qui ne rentrent pas dans les mœurs sociétales. Cela entraîne chez le personnage une prise de conscience, celle d'être différent, et tout son lot de complications dont Vincent est victime. Le titre du roman, *Qui suis-je ?*, n'est-il pas d'ailleurs un appel à une future quête identitaire ? Pour Samuel Champagne en revanche, roman pour adolescents et quête de soi semblent indissociables notamment lorsque le personnage adolescent témoigne d'une différence face à la norme. Il explique cela par un trait qu'il définit comme caractéristique des romans adolescents abordant l'homosexualité, à savoir la fonction d'apprentissage accordée au roman contemporain adressé aux adolescents. Daniel Delbrassine a également remarqué cette démarche de formation et apporte une précision qu'il est intéressant de mentionner. L'auteur parle du concept de pédagogie invisible qui implique que « les discours d'autrefois n'ont plus cours aujourd'hui² » puisqu'en effet « le roman adressé aux adolescents confirme la disparition de tout propos ouvertement idéologique ou moral dans la fiction contemporaine³. » Ainsi le message délivré par les romans contemporains serait implicite. Ce concept de pédagogie invisible renvoie sans conteste à la volonté de normalisation de l'homosexualité évoquée plus haut.

¹Thomas Gornet, Question n°10

²Daniel Delbrassine, *Le roman pour adolescents aujourd'hui ; écriture, thématique et réception*, op.cit., p. 369

³*Ibidem*.

La liberté est laissée au lecteur dans l'interprétation du sens des éléments présentés par l'auteur. Les romans de notre corpus amènent le lecteur à remettre en cause ses certitudes de manière autonome. Nous sommes bien ici dans l'assimilation de l'homosexualité à une sexualité parmi d'autres tel que pouvait l'évoquer Cathy Ytak par exemple. Toujours est-il que la volonté des auteurs à traiter la thématique de l'homosexualité, encore taboue en littérature de jeunesse comme nous avons pu le constater, entraîne une responsabilité personnelle des auteurs qui se rapproche de la démarche de déconstruction des normes voulue par Cindy Van Wilder. Daniel Delbrassine analyse toute la dualité du roman pour adolescents :

Mais en jouant en permanence un jeu délicat qui l'amène, tel un funambule, à suivre le fil de la formation et de l'initiation, en évitant la chute dans le scandale et la sanction de la censure. La difficulté de l'exercice tient à l'horizon très changeant de ce que les prescripteurs considèrent comme acceptable ; c'est d'ailleurs pour cette raison que le roman contemporain adressé aux adolescents se révèle un intéressant indicateur de l'évolution des mentalités¹.

L'évolution de ces mentalités passent très certainement par la possibilité pour les auteurs d'aborder l'homosexualité dans des romans destinés à la jeunesse. Cette liberté, inenvisageable il y a encore quelques années, témoigne d'une démarche et d'un engagement qui émanent directement des auteurs pour la jeunesse.

L'engagement de l'auteur

	<u>Question n°11</u> : <i>Pensez-vous que votre ouvrage puisse permettre de remettre en question les codes hétéronormatifs établis par la société ? Si oui, comment et pourquoi ?</i>
Thomas Gornet	« Je l'espère. En faisant rentrer dans la tête d'un jeune gay de jeunes lecteurs et lectrices qui, en comprenant ce qui se passe, accepteront mieux leur entourage LGBTQIA+. »
Cindy Van Wilder	« Je l'espère en tout cas ! Notamment par le biais de la remise en question de ces codes au sein de l'ouvrage. Après, c'est aux lecteurices à en décider. »

¹Daniel Delbrassine, *Le roman pour adolescents aujourd'hui ; écriture, thématique et réception*, op.cit., p. 380

Cathy Ytak	« J'espère bien ! Si j'écris sur ces sujets, c'est pour faire « bouger les lignes ». Donner une meilleure représentation des sexualités différentes. »
Samuel Champagne	« <i>Recrue</i> , dans sa forme « double » permet cela, telle que mentionné plus haut. Je crois que la meilleure manière de déconstruire ces codes est de donner à lire nombre d'ouvrages dans lesquels se retrouvent des personnages divers qui donne de la couleur à la diversité. »

L'image de « bataille¹ » employée par Thomas Gornet illustre l'état d'esprit que revendiquent ici ces quatre auteurs. Les discours s'accordent quant aux raisons qui ont poussé l'écriture de tels ouvrages. La question de la représentation de l'homosexualité paraît intrinsèquement liée à une volonté de déconstruire les normes existantes. Si jusqu'ici, les auteurs français paraissent davantage engagés dans un désir de représenter l'homosexualité telle une sexualité parmi d'autres, ils expliquent s'éloigner de la simple volonté de normalisation de l'homosexualité pour assumer un engagement plus ancré dans leurs ouvrages. En effet, qu'ils veuillent faire bouger les lignes, déconstruire ou casser les codes, l'initiative reste la même : présenter aux lecteurs une diversité de possibilités qui va au-delà de ce que la norme sociale semble proposer. Puisque le miroir des possibles semble restreint dans le roman contemporain pour adolescents, relançant la question que pose Vincent Jouve dans l'introduction de sa *Poétique des valeurs* : « comment les valeurs sociales pèsent sur la littérature (la chose littéraire étant modelée, voire définie, par les valeurs d'un groupe à un moment donné)². » C'est ici que se fait le lien entre littérature et hétéronormativité. C'est ce que confirme Laura Mellini en offrant une réponse aux valeurs sociales auxquelles sont confrontés les adolescents homosexuels dans les sociétés francophones du XXI^e siècle :

La présomption d'hétérosexualité agit dans tout contexte et l'hétérosexualité s'impose de manière naturelle. En tant que dominé, l'homosexuel est victime d'une violence symbolique que les membres des catégories dominantes exercent sur lui³.

C'est là tout l'objet du manifeste de Juliet Drouar intitulé *Sortir de l'hétérosexualité* et qui vise à déconstruire le système hétérosexuel dominant qui « justifie le processus de

¹Thomas Gornet, Question n°5

²Vincent Jouve, *Poétique des valeurs*, op.cit., p. 6

³Laura Mellini, « Entre normalisation et hétéronormativité : la construction de l'identité homosexuelle » dans *Médecine et Hygiène*, 2009/ 1 Vol. 33, p. 4

différenciation des sexes tout en lui permettant de s'accomplir¹. » Si la littérature de jeunesse est imprégnée des valeurs sociales, et que ces mêmes valeurs sociales sont déterminées par la notion d'hétérosexualité, alors la littérature de jeunesse se trouve enfermée dans ces schémas hétéronormés. Le mécanisme paraît irréversible toutefois pour pallier à cette présomption d'hétérosexualité – mentionnée aussi par Renaud Lagabrielle – il est important que les lecteurs puissent avoir accès à des contre-modèles en littérature de jeunesse. Exacte opposé d'un stéréotype, le contre-modèle est une transgression des normes partagées par les sociétés. La confrontation au contre-stéréotype pourrait alors être vue comme une perturbation des mécanismes quotidiens qui entraînent une catégorisation stéréotypée et donc un système hétéronormé. Dans un article sur les contre-stéréotypes de sexe et la littérature de jeunesse, trois chercheurs s'intéressent à la notion d'identification et son rapport au contre-stéréotype dans le cadre de la littérature de jeunesse. Ils opèrent à un rappel intéressant :

Il est important de rappeler que les personnes présentant des attributs contre-stéréotypés ne sont pas forcément des modèles, bien au contraire, puisqu'elles transgressent les normes sociales. Un individu ne devient un modèle que lorsque les autres choisissent de l'imiter (Marx, Roman, 2002)².

Ce rappel permet de remettre en perspective la notion de modèle dans le roman pour adolescents. Aujourd'hui, être défini comme un modèle viendrait à reproduire les codes dominants de nos sociétés, or il apparaît que ce n'est pas la volonté des auteurs que nous avons interrogés. Grâce à leurs réponses, ils émettent le souhait que leurs histoires requestionnent cette prégnance du modèle normé. Il est possible d'affirmer qu'aujourd'hui la littérature de jeunesse abordant la question de l'homosexualité, y compris le roman pour adolescents, participe de cette transgression en présentant ces contre-modèles d'identification à leur lecteur. En effet, à la lumière de cette dualité modèle/contre-modèle, il serait intéressant de se demander comment le lecteur perçoit le héros homosexuel ? On pourrait alors considérer que les personnages adolescents homosexuels seraient en réalité davantage des contre-modèles, dès lors qu'ils transgressent les modèles sociaux en place. Ils ne sont qu'une minorité des héros des romans écrits pour les adolescents. Le faible nombre de représentations de ces protagonistes n'en fait pas un modèle puisque la majorité des lecteurs ne se reconnaît pas dans le vécu de ces personnages. Le corpus que nous avons défini pour cette étude permet

¹Juliet Drouar, *Sortir de l'hétérosexualité*, Paris, Binge Audio Éditions, 2021, p. 20

²Laurence Reeb et al., « Contre-stéréotypes de sexe et littérature de jeunesse », dans *Bulletin de psychologie*, 2018, n°556, p. 729, <https://halshs.archives-ouvertes.fr/halshs-01779957/document> [consulté en ligne le 24/05/2022]

donc aux lecteurs d'être confronté, voire de s'identifier à ce contre-modèle qu'est le héros adolescent homosexuel. À lui seul il autorise d'une part la déconstruction des schémas sociaux et d'autre part la permission d'une identification basée sur un maximum de diversité.

	<i>Question n°12 : La sexualité homosexuelle adolescente vous a-t-elle parue difficile à aborder ? Quelles ont été vos possibilités/limites face à cette thématique ?</i>
Thomas Gornet	« Dans la première version du roman, écrite en 2006, et qui était également mon premier livre, je me souviens très bien m'être abstenu d'écrire une scène de masturbation. Car je savais que mon livre, s'il était accepté par une maison d'édition, serait publié dans une collection pour la jeunesse. Je me suis un peu autocensuré. Mais cela aurait été pareil si j'avais raconté un amour hétéro. Dans la deuxième version en 2018, je crois que mon personnage a le regard plus baladeur. »
Cindy Van Wilder	« Je pense que, comme pour tout thème à explorer, il faut se montrer respectueux.se, à l'écoute, ne pas avoir peur de faire des recherches et aussi de se remettre en question. Il y a toujours des limites, ne serait-ce que par la dimension de l'ouvrage qui n'a pas pour vocation de devenir un ouvrage factuel, mais qui demeure dans la fiction. Le tout est de bien sûr pouvoir plonger les lecteurices dans une dimension qu'iels ignorent tout en leur offrant des repères auxquels se référer. »
Cathy Ytak	« Pas du tout difficile à aborder ! Je l'aborde comme tous les sujets que j'aborde, ni plus, ni moins. Avec bienveillance et tendresse, souvent. Je ne me suis jamais limitée ni censurée dans mes propos. »
Samuel Champagne	« La thématique de l'homosexualité n'est pas difficile à aborder en tant que telle, surtout si on l'aborde avec la prémisse qu'on ne pourra pas créer un personnage qui servira de modèle à tous ou qui

représentera toutes les expériences de la diversité possible. Accepter cette limite permet de créer plus librement. »

Nous avons pu constater à quel point il est difficile d'aborder la sexualité dans le roman pour adolescents. Premièrement le sujet est encadré par la loi de 1949 sur les publications destinées à la jeunesse et cette loi précise que ces publications ne doivent présenter aucun « danger pour la jeunesse en raison de de son caractère pornographique ». À l'heure où le numérique a pris une place conséquente dans la vie des adolescents, il paraît étonnant que l'on impute à la littérature de jeunesse le danger de l'accès à la pornographie. En effet, aujourd'hui 92 % des adolescents français¹ possèdent un téléphone portable. Les chiffres sont sensiblement les mêmes pour la Belgique² et le Québec³. L'accès à la pornographie semble davantage facilité par le déploiement des nouvelles technologies que par la lecture d'un roman pour adolescents. Pourtant, la sexualité reste encore un sujet tabou en littérature de jeunesse. À l'image de la sexualité adolescente dans nos sociétés francophones. Michèle Emmanuelli explique les tenants de cette ambivalence :

Le regard des parents et de la société sur sa sexualité (celle de l'adolescent) allie la complicité libérale, témoin d'un flottement dans les limites entre générations, et la préoccupation angoissée concernant les modalités pratiques de protection. L'une et l'autre ont des effets troublants, resexualisant les relations aux parents et déssexualisant les relations sexuelles⁴.

La représentation de la sexualité dans le roman pour adolescents interroge le lien entre la présence de cette sexualité dans les ouvrages et la volonté de l'adulte de traiter ce sujet. Cette relation produit l'effet évoqué par Thomas Gornet à savoir une décision de laisser le thème de côté par peur d'être écarté des collections jeunesse. L'auteur français mentionne une scène de masturbation passée sous le joug de l'autocensure. Si l'auteur précise que dans la seconde édition son personnage arbore un désir plus marqué, nous ne relevons toujours pas la présence d'une sexualité adolescente dans cette édition. Thomas Gornet semble davantage enclin à écrire sur les amours adolescentes que sur les prémices d'une sexualité naissante. Le motif invoqué par l'auteur français illustre la situation de

¹<https://www.blogdumoderateur.com/usage-smartphone-ados-bva/> [consulté en ligne le 04/05/2022]

²<https://www.ufapec.be/nos-analyses/2019-smartphone-aux-enfants.html> [consulté en ligne le 04/05/2022]

³https://cdn-contenu.quebec.ca/cdn-contenu/adm/min/education/publications-adm/SCF/netendances_2019_fascicule_famille_numerique.pdf?1592330158 [consulté en ligne le 04/05/2022]

⁴Michèle Emmanuelli, *L'adolescence*, Paris, PUF, 2005, p. 56

nombreux auteurs qui choisissent de laisser cette réalité de côté par peur de ne pas être publié. Cathy Ytak semble ne pas se sentir concernée par l'autocensure, ce qu'elle précise dans sa réponse. La réponse de l'auteur paraît dissonante face au nombre d'auteurs qui préfèrent l'autocensure au traitement de la sexualité dans leurs romans. Elle explique traiter la thématique de la sexualité comme une thématique ordinaire, à l'image de tous les autres sujets abordés dans ses romans pour adolescents. Il est toutefois étonnant de remarquer que malgré le discours que tient Cathy Ytak, la question de la sexualité n'est abordée que partiellement dans ses romans. Le plus surprenant encore est que la réalité du VIH décrite par l'auteure française dans *D'un trait de fusain* impliquerait que la sexualité homosexuelle tienne une place importante dans la fiction. Ce n'est pourtant pas le cas, et *a contrario*, l'auteur aborde plus volontiers la sexualité hétérosexuelle. Pour rappel, Mary la narratrice, est hétérosexuelle et raconte aux lecteurs le combat pour stopper l'invisibilité de l'épidémie du Sida en France au début des années 1990. Elle évoque à deux reprises sa sexualité : lors d'une scène où elle fait l'amour avec son petit-amî et puis lors d'une séance de masturbation solitaire. En retour, la séropositivité des deux personnages homosexuels, pourtant au centre du récit, n'est pas l'occasion pour l'auteure de faire voir la sexualité homosexuelle adolescente. Il en va de même pour le roman *50 minutes avec toi* où le narrateur évoque à une seule reprise : « La première fois que nous avons fait l'amour, je tremblais tellement que je n'arrivais pas à sortir le préservatif de son enveloppe¹. » Le préservatif est très présent chez Cathy Ytak, toutefois il reste totalement détaché de l'acte sexuel au cours duquel il est utilisé puisqu'aucune scène de la sorte n'existe dans les deux romans de l'auteure française. Finalement, Cindy Van Wilder et Samuel Champagne avancent un raisonnement comparable à celui que nous avons mené dans notre analyse. En effet, le traitement de la sexualité adolescente – cantonné à un regard d'adulte – doit rester en accord avec ce que peuvent comprendre et expérimenter les adolescents lecteurs. Le roman reste une fiction qui n'a pas pour projet de documenter les pratiques sexuelles des adolescents. L'auteur doit donc se mettre au niveau de ses lecteurs, quitte à se documenter et remettre en question ses connaissances comme le mentionne Cindy Van Wilder. Ceci passe par exemple par une faible représentation de la sodomie en accord avec l'état des lieux de la sexualité homosexuelle adolescente comme nous avons pu le développer dans notre analyse. Les auteurs belges et québécois ont su présenter cette sexualité telle qu'elle existe aujourd'hui puisque Maximilien chez Cindy Van Wilder, tout comme Maxence et Thomas chez Samuel

¹Cathy Ytak, *50 minutes avec toi*, *op.cit.*, p. 44

Champagne offrent aux lecteurs des scènes de masturbations, voire davantage de sensualité pour le couple de protagoniste québécois. Pour autant ni Samuel Champagne ni Cindy Van Wilder ne tombent dans une représentation pornographique de la sexualité adolescente. La différence de traitement dans la question de la sexualité adolescent laisse une fois encore les auteurs français sur le banc de touche. Ils semblent plus frileux que leurs voisins francophones lorsqu'il s'agit de parler de sexe. Néanmoins, tous s'accordent sur l'aspect engagé de leurs romans.

	<u>Question n°13</u> : <i>Pensez-vous avoir créé une œuvre engagée dans la lutte LGBTQIA+ ? Pourquoi ?</i>
Thomas Gornet	« Je le crois. J'en veux pour preuve que, 15 ans après, le livre est toujours d'actualité^^. Et c'était mon intention première, de toute façon. C'est clairement un livre militant. »
Cindy Van Wilder	« Je pense que c'est engagé dès le moment où l'on met en scène ces thèmes, des personnages qui s'y réfèrent – surtout dans la société hétéronormée que nous connaissons. J'espère avoir créé une œuvre en tout cas qui permette aux jeunes lectorices (et plus si jeunes, également !) de toucher du doigt des thèmes qui ne les concernent peut-être pas au premier chef et par ce biais, de les faire appréhender le monde dans sa diversité. »
Cathy Ytak	« Clairement oui pour dénoncer l'homophobie dans « 50 minutes avec toi » et surtout parler de résilience, et dire combien l'amour (qu'il soit homosexuel ou non) peut être un moteur d'émancipation. Clairement oui aussi pour « D'un trait de fusain », puisque le sida a touché de plein fouet la communauté gay. Pour d'autres livres comme « Les mains dans la terre », ou « Rendez-vous n'importe où » pour les plus jeunes, ou encore dans mon album « ça change tout » pour les petits, c'est plutôt montrer l'homosexualité/la bisexualité comme quelque chose de naturel, au même titre que l'hétérosexualité. »

Samuel Champagne	« Ce n'était pas nécessairement mon intention, mais tous mes récits le sont, finalement. Chacun est un moyen de donner une voix à un personnage minoritaire et de faire sentir aux lecteurs qui font partie de cette minorité le sentiment qu'ils ne sont pas seuls. D'un autre côté, les lecteurs qui ne sont pas concernés par cette réalité peuvent la vivre par le biais de la lecture. Ces deux aspects ne peuvent être que considérés comme étant « engagés » et « politiques » en soi. »
---------------------	---

La littérature de jeunesse, et plus largement la littérature de manière générale, sont le reflet des sociétés dans lesquelles elles sont construites. Ainsi, la parole des auteurs de jeunesse francophones nous permet de saisir l'influence des normes qui sont greffées à nos sociétés occidentales. La déconstruction de ces normes paraît être une volonté unanime chez les écrivains de jeunesse interrogés. Grâce à leurs réponses, nous avons pu étudier de manière plus approfondie les représentations de l'homosexualité masculine dans le roman pour adolescent. Ces représentations nous ont alors révélé l'engagement intentionnel des auteurs dans leurs écrits. Dans un article sur l'engagement dans le roman pour adolescent, Philippe Clermont écrit à ce propos :

Au-delà de la simple représentation valant acceptation d'identités sexuelles variées, l'engagement de ces œuvres pourra « se mesurer » à la prise en compte de la complexité (réaliste?) des rapports de genre¹.

Le simple fait d'aborder la thématique de l'homosexualité n'engage pourtant pas nécessairement l'auteur dans une représentation de la complexité évoquée par Clermont et malgré une volonté affichée de déconstruction, les stéréotypes restent majoritairement à l'œuvre dans les romans analysés. Est-ce un mal pour autant ? Ils offrent assurément un effet de réel au lecteur notamment parce qu'ils sont familiers à son univers connu. Certains auteurs prennent de la distance vis-à-vis de ces stéréotypes – c'est notamment le cas de Cindy Van Wilder ou de Samuel Champagne – alors que d'autres ne le font pas nécessairement. Qui plus est, tous les stéréotypes ne peuvent pas être déconstruits dans l'intégralité d'un roman. Le but ici est de toucher tous les lecteurs, ce qu'explique Samuel Champagne lorsqu'il parle des lecteurs qui ne se reconnaissent pas nécessairement dans les représentations qu'il invente : « D'un autre côté, les lecteurs qui ne sont pas concernés

¹Philippe Clermont, « Identités de sexe, identités de genre : le roman pour adolescent-e-s est-il engagé ? », *art.cit.*, p. 232

par cette réalité peuvent la vivre par le biais de la lecture¹. » Ainsi, au-delà de l'impact sur le lectorat adolescent homosexuel, ces schémas – amours homosexuelles et couples homoparentaux pour notre cas – font aujourd'hui pleinement partis de nos sociétés francophones et peuvent donc être présentés à tous grâce au roman-miroir. De la même façon, pour Cathy Ytak, ses œuvres sont engagées dans le sens où ses romans dénoncent l'homophobie – *50 minutes avec toi* – et l'invisibilité de l'épidémie du Sida dans les années 1990 – *D'un trait de fusain* –. Elle explique également que pour d'autres ouvrages dont elle est l'auteure, notamment à destination des plus jeunes, l'objectif est selon elle différent : « c'est plutôt montrer l'homosexualité/la bisexualité comme quelque chose de naturel, au même titre que l'hétérosexualité². » C'est donc en ce sens qu'un choix de représentation de l'homosexualité comme forme de sexualité existante parmi d'autres entraîne un processus de normalisation de la question en littérature jeunesse. Ainsi, toutes les luttes sociales qu'ont menées la communauté LGBTQIA+ ont permis aujourd'hui de modifier les représentations sociales de l'homosexualité dans de nombreux supports. À ce titre, dans un article sur la construction de l'identité homosexuelle, Laure Mellini revient sur les raisons de cette normalisation de l'homosexualité :

Une telle représentation sociale de l'homosexualité témoigne d'une progression manifeste de la tolérance envers l'homosexualité, notamment en milieu urbain, entre autres, de l'incessant travail fourni par les mouvements homosexuels pour la reconnaissance sociale et l'égalité³.

Les auteurs pour la jeunesse sont également les artisans de ces changements et le roman pour adolescents devient alors vecteur d'idées nouvelles. En effet, ils renouvellent les modèles qu'ils présentent dans leurs romans et permettent aux lecteurs d'avoir accès à de représentations plus actuelles. Il résulte de cette volonté un glissement que nous constatons dans les réponses des auteurs. L'homosexualité n'est aujourd'hui plus considérée comme un problème, c'est désormais l'homophobie que l'on pointe du doigt. Cathy Ytak confirme cet état de fait : « Je n'ai jamais écrit de livre “sur” l'homosexualité. Ça ne m'intéresse pas. Mais dénoncer l'homophobie, oui. C'est important⁴. » On ne peut qu'adhérer aux intentions de normalisation de l'homosexualité évoquée par Cathy Ytak. Toutefois, si l'on prend le temps de revenir sur la citation de Gilles Béhotéguy présentée au début de ce chapitre nous pouvons alors poser une question légitime : qui peut prétendre le mieux à présenter aux adolescents un roman-miroir de la société dans laquelle

¹Samuel Champagne, Question n°13

²Cathy Ytak, Question n° 13

³Laura Mellini, « Entre normalisation et hétéronormativité : la construction de l'identité homosexuelle », *art.cit.*, p. 4

⁴Cathy Ytak, Question n°10

ils évoluent ? Cindy Van Wilder et Samuel Champagne semblent être les auteurs qui tendent le plus à une représentation fidèle de ce que vivent les adolescents contemporains. Les français quant à eux semblent être les témoins dépassés d'un monde dont ils ne saisissent pas toutes les évolutions, voire les révolutions. S'agirait-il d'une posture adoptée par les écrivains français interrogés qui souhaiteraient être considérés comme des écrivains libres ? Pour cela, il faudrait alors s'affranchir du statut d'écrivain pour la jeunesse dont les contraintes déjà mentionnées viendraient interférer avec la liberté d'écriture propre à l'auteur avec un grand A. Les interrogations soulevées dans le questionnaire s'adressent clairement à des auteurs pour la jeunesse or Cathy Ytak et Thomas Gornet semblent contrariés par cette posture. Les réponses de Thomas Gornet témoignent d'un décalage avec la société que cherche à représenter son roman. Cela pose notamment problème parce que l'auteur français, en déplaçant la problématique de la sexualité sur celle de l'amour, occulte la réalité du vécu des adolescents homosexuels. La récurrence de l'incompréhension des questions manifestée par Cathy Ytak – alors que les autres auteurs répondent aux questions posées – peut également être lue comme symptomatique d'une gêne dans le traitement que la question de l'homosexualité dans le roman de jeunesse. La gêne tiendrait alors davantage au statut de l'écrivain jeunesse qu'à la réalité de l'homosexualité dans le roman pour adolescents. Si Cathy Ytak manifeste tant de mal à comprendre les questions, c'est peut-être que les contours du statut d'écrivain pour la jeunesse ne lui conviennent pas. C'est ce statut que tente d'appréhender Gilles Béhotéguy dans son travail de thèse. Il écrit à ce propos :

Repérage du lectorat rendu aléatoire par la rapidité avec laquelle les plus jeunes s'emparent des thématiques jusque-là réservées aux plus âgés, brouillage des catégories de lecteurs par l'émergence de nouveaux critères qui morcellent l'adolescence en pré- et grands ados sans toutefois définir de bornes à une période de plus en plus diffuse et tentaculaire plaçant le roman pour la jeunesse dans une zone éditoriale et de création particulièrement ouverte et, de fait, indécidable. Il n'est alors guère étonnant que les écrivains contemporains pour la jeunesse – terme vague aux contours fuyants – refusent un statut littéraire dont les enjeux leur échappent¹.

Le statut devient-il davantage ambigu lorsqu'il s'agit pour l'auteur jeunesse de traiter de thèmes sensibles dans des ouvrages destinés aux enfants et adolescents ? Les thématiques du genre, de l'égalité filles/garçons, de lutte contre l'homophobie sont aujourd'hui de plus en plus présentes en littérature de jeunesse mais aussi dans les enseignements reçus par les élèves francophones. Pour autant, l'homosexualité et l'école ne font pas encore bon

¹ Gilles Béhotéguy, 2008, *Livres, lectures et lecteurs dans le roman français contemporain pour la jeunesse (1980 – 2005)*, op.cit., p. 52

ménage. La thématique de la sexualité, et celle de l'homosexualité encore davantage, paraissent inadaptées à l'univers scolaire. Alors que les auteurs interrogés mentionnent la volonté de présenter aux adolescents les réalités d'un monde qui est le leur, la société ne voit pas du même œil l'arrivée de ce sujet sur les bancs de l'école. Certains médias titrent en raccourci « l'enseignement » de l'homosexualité à l'école. Cette vision semble porter préjudice à la question. L'homosexualité ne nécessite aucun enseignement, elle n'est pas une compétence à acquérir mais plutôt une réalité à ne pas ignorer. De ce fait, quel rôle pourrait alors jouer ces romans pour adolescents dans le traitement de la question de l'homosexualité à l'école ?

Chapitre 3

Enseignement, romans pour adolescents
et homosexualité : une affaire d'Etat ?

L'École avec un E majuscule est une institution étatique commune à nos trois pays francophones. Les trois pays bénéficient d'un système éducatif administré par le gouvernement, dont la gestion est confiée à un ministère dédié à l'instruction des enfants et adolescents du pays. Même si les organisations diffèrent entre les systèmes scolaires français, belges et québécois, les enseignements suivis sont largement imprégnés par les valeurs occidentales de ces trois sociétés. Les valeurs démocratiques marquent nécessairement l'Éducation nationale de ces espaces géographiques : justice, solidarité, tolérance, respect, équité sont les bases des droits de l'Homme et des enseignements dispensés dans les établissements publics. L'École joue un rôle central dans l'apprentissage et le respect de ces valeurs et règles de fonctionnement de la démocratie qui permettent notamment de lutter contre toute forme de discriminations. C'est à ce titre que nos recherches s'inscrivent dans le cadre scolaire francophone. L'ambivalence du statut de l'homosexualité, entre avancées juridiques et dévalorisation sociale, amène l'institution scolaire à porter une attention particulière au traitement réservé aux minorités, y compris les minorités sexuelles. Un lien s'établit alors entre les institutions scolaires francophones et les ambitions de la littérature pour la jeunesse. Au regard des réponses des auteurs francophones interrogés, il apparaît que l'un des moteurs de l'écriture de ces romans serait également la lutte contre les stéréotypes et notamment la déconstruction de l'hétéronormativité comme unique modèle social. Les auteurs semblent en accord avec les ambitions de l'École. Le ministère français de l'Éducation nationale évoque la notion de « valeurs humanistes¹ » dans une circulaire de septembre 2018 sur l'éducation à la sexualité. Dans la circulaire 4550 publiée en Septembre 2013², la fédération Wallonie-Bruxelles définit huit concepts clefs pour favoriser l'Éducation à la Vie Relationnelle, Affective et Sexuelle, qui reprennent les concepts directeurs redéfinis par l'ONU en 2018³. Quant au Québec, le ministère de l'Éducation et de l'Enseignement supérieur insiste sur une vision « globale et positive de la sexualité » qui met en avant des « valeurs telles que l'égalité des femmes et des hommes, le respect de la diversité, le respect de l'intégrité physique et psychique, le sens des responsabilités et le bien-être⁴. » Ces textes et circulaires mis en place par les différentes institutions ont-ils un impact sur le milieu scolaire ou demeurent-ils purement théoriques ? La réalité semble tout autre et la question

¹https://www.education.gouv.fr/bo/18/Hebdo33/MENE1824340C.htm?cid_bo=133890

²<http://www.enseignement.be/index.php?page=27276&navi=4047>

³Pour consulter le document publié par l'Unesco définissant les principes directeurs internationaux sur l'éducation sexuelle : https://unesdoc.unesco.org/ark:/48223/pf0000260840_fre [consulté en ligne le 22/10/2022]

⁴ http://www.education.gouv.qc.ca/fileadmin/site_web/documents/education/adaptation-scolaire-services-comp/EDUC-Contenus-Sexualite-GrandPublic.pdf

de l'homosexualité à l'École reste marquée par de nombreux tabous. Dans un article sur les distinctions sexuelles en milieu scolaire, Aurore Le Mat donne trois raisons qui expliqueraient ce silence :

L'homosexualité est une question personnelle, l'homosexualité est une question de pratiques spécifiques, l'homosexualité est une question d'âge (et ne concerne pas les enfants ni les adolescent-e-s). Barrières du public et du privé, de l'universel et du spécifique, et de l'âge sont trois formes de « barrières invisibles » qui organisent une hiérarchie implicite entre hétérosexualité et homosexualité¹.

Ainsi, lorsque la sexualité évoquée n'est plus universelle, le discours s'insère immédiatement dans une sphère que la société considère comme privée. En cela l'École en tant qu'institution étatique ne serait pas socialement admise comme espace de traitement de l'homosexualité puisque reconnue comme espace public par la société. Toujours selon Aurore Le Mat, l'âge est aussi un argument évoqué lorsqu'il s'agit de traiter la question de l'homosexualité avec des adolescents : la protection des enfants et des adolescents impliquerait que la question de l'homosexualité ne devrait pas être abordée à l'École. La chercheuse précise : « La mobilisation pour la protection de l'enfance est ainsi une mobilisation pour la préservation de l'hétéronormativité². » Aurore Le Mat entend faire comprendre que le problème de l'âge est soulevé uniquement lorsque les modèles présentés aux adolescents sont homocentrés. Lorsqu'une histoire aborde des amours hétérosexuelles, l'argument n'est plus employé. En France par exemple, c'est Luc Chatel, ministre de l'Éducation Nationale de 2009 à 2012, qui utilise l'argument pour clore la polémique³ autour de la diffusion du court métrage d'animation *Le baiser de la Lune*⁴ de Sébastien Watel :

Je dis oui à la lutte contre l'homophobie, oui à la lutte contre les discriminations, oui à la sensibilisation de nos lycéens et de nos collégiens [...] Traiter de ces sujets en primaire me semble *prématuré*⁵

Dans ce court métrage, deux poissons mâles, Félix et Léon, tombent amoureux l'un de l'autre et décident de braver Agathe, la chatte pleine de préjugés qui rêve aux contes de fées classiques peuplés de princes et princesses. Ce court-métrage, à destination d'un public plus jeune que celui de notre étude, n'a finalement pas pu obtenir le retentissement

¹Aurore Le Mat, « L'homosexualité, une “question difficile”. Distinction et hiérarchisation des sexualités dans l'éducation sexuelle en milieu scolaire » dans *Genre, sexualité & société*, Printemps 2014, <http://journals.openedition.org/gss/3144> [consulté en ligne le 24/07/2022]

²*Ibidem*.

³Le projet de diffusion du film dans les écoles primaires avait suscité de vifs débats. Certaines associations anti-homoparentalité avait pointé du doigt ce court-métrage arguant qu'il s'agissait de propagande homosexuelle.

⁴Sébastien Watel (réalisateur), 2010, *Le baiser de la Lune* [court métrage d'animation], JPL Films

⁵Interview de Luc Chatel sur BFMTV le 03/02/2010

souhaité par le réalisateur. À ce stade, et au regard de cet exemple qui n'est pas une exception¹, il convient alors d'interroger la relation de l'homosexualité à l'école afin d'analyser la place que peut prendre le roman pour adolescents traitant de l'homosexualité masculine dans l'enseignement secondaire francophone. Pour cela, nous avons concentré notre analyse sur l'enseignement secondaire puisqu'en effet, les romans étudiés sont destinés à un public adolescent. Au Québec et en Belgique, l'enseignement secondaire débute à douze ans, après six années de primaire. En France, l'entrée dans le secondaire est associée à l'entrée en sixième, au collège. Toutefois depuis 2016, la sixième fait désormais partie du cycle trois, avec les Cours Moyens première et deuxième année. Ainsi c'est en réalité l'année de cinquième qui marque le début de l'enseignement secondaire français. Au Québec, le secondaire se termine plus tôt qu'en Belgique et en France. En effet, à la fin de cinq années d'études, les élèves passent le Diplôme d'études secondaires avant d'entamer des études collégiales, considérées comme faisant partie de l'enseignement supérieur. Pour les élèves français et belges, les études secondaires se poursuivent jusqu'à l'âge de dix-sept ans et se concrétisent par l'obtention du baccalauréat pour les adolescents français et du Certificat d'enseignement secondaire supérieurs pour les jeunes belges². Toutefois, en France, le système scolaire général ne dispense plus de cours de français au-delà de la classe de première, année lors de laquelle les élèves passent les épreuves anticipées de français, dont les résultats sont pris en compte pour l'année suivante, lors du baccalauréat. Au vu des différences de fonctionnement des trois systèmes scolaires, nous avons décidé de concentrer notre analyse sur des adolescents se situant dans une tranche d'âge comprise entre douze et dix-sept ans. De plus, et toujours dans une perspective comparatiste, nous avons fait le choix de ne conserver que les textes officiels administrant l'enseignement général et public belge, français et québécois. En effet, chaque système scolaire est structuré en réseaux d'enseignements définis par leur pouvoir organisateur, à savoir public, privé ou subventionné. Afin de rendre notre analyse possible, les programmes régissant l'enseignement privé francophone ne seront pas envisagés.

¹En France, en 2013, l'exemple des polémiques déclenchées à la suite du programme d'enseignement nommé « ABCD de l'égalité » est aussi significatif.

²Voir le tableau récapitulatif *Les Systèmes scolaires francophones*.

Les Systèmes scolaires francophones

	Âge	BELGIQUE		FRANCE		QUÉBEC	
S E C O N D A I R E	17 ans	6 ^{ème} générale	3 ^{ème} D E G R É	Terminale générale		Ø	
	16 ans	5 ^{ème} générale	2 ^{ème} D E G R É	Première générale		Secondaire 5	2 ^{ème} C Y C L E
	15 ans	4 ^{ème} générale		Seconde générale et technologique		Secondaire 4	
	14 ans	3 ^{ème} générale	<i>Enseignement de transition</i>	Troisième		Secondaire 3	
	13 ans	2 ^{ème} année commune	1 ^{er} D E G R É	Quatrième		Secondaire 2	1 ^{er} C Y C L E
	12 ans	1 ^{ère} année commune	G R É	Cinquième		Secondaire 1	C L E
P R I M A I R E	11 ans	6 ^{ème} primaire	C Y C L E 3	Sixième		6 ^{ème} année du primaire	
	10 ans	5 ^{ème} primaire		CM2 – Cours Moyen 2 ^{ème} année		5 ^{ème} année du primaire	
	9 ans	4 ^{ème} primaire		CM1 – Cours Moyen 1 ^{ère} année		4 ^{ème} année du primaire	
	8 ans	3 ^{ème} primaire	CE2 – Cours élémentaire 2 ^{ème} année		3 ^{ème} année du primaire		
	7 ans	2 ^{ème} primaire	CE1 – Cours élémentaire 1 ^{ère} année		2 ^{ème} année du primaire		
	6 ans	1 ^{ère} primaire	CP – Cours préparatoire		1 ^{ère} année du primaire		

I. Littérature de jeunesse et homosexualité en milieu scolaire.

Entre reproduction hétéronormative et avant-gardisme social, il apparaît que le traitement de l'homosexualité reste tabou lorsqu'il est abordé dans des œuvres destinées aux enfants et, pour notre cas, aux adolescents. Pour autant, ces romans sont bien écrits et publiés à destination des adolescents francophones. Il paraît donc légitime de se questionner sur les moyens pour ces jeunes lecteurs d'avoir accès à de tels ouvrages. L'une des possibilités envisageables pourrait être l'École. En effet, la majorité des adolescents francophones passent sur les bancs des établissements scolaires de leurs pays. En France, à la rentrée 2020, les établissements du second degré comptent quasiment 6 millions d'élèves, ils sont plus de 2 millions au Canada et presque huit cent mille en Belgique¹. Face au nombre de jeunes adolescents scolarisés, il est intéressant d'imaginer quel serait l'impact des romans de notre corpus s'ils étaient présentés, voire étudiés en classe de secondaire. Toutefois, cette idée suppose de nombreux prérequis qu'il est intéressant d'analyser. Tout d'abord, la littérature de jeunesse a-t-elle sa place dans les programmes officiels de chaque système scolaire ? Si oui, les institutions scolaires, et notamment les enseignants de français, ont-elles à cœur de mettre en avant des romans pour adolescents traitant de l'homosexualité masculine ? Pour répondre à ces interrogations nous avons choisi d'examiner les instructions officielles mises à disposition par chaque institution étatique francophone. Pour cela, nous avons concentré nos recherches sur les programmes de français, selon l'hypothèse qu'il s'agissait de l'enseignement le plus approprié à présenter et étudier des œuvres de littérature de jeunesse. C'est pourquoi, nous avons choisi d'analyser les référentiels suivants : les Programmes d'étude du cours de français – premier, second et troisième degré – publiés par le ministère de l'enseignement de la communauté française belge, les programmes de français langue d'enseignement – premier et deuxième cycle – publiés par le ministère de l'Éducation québécois et enfin les Programmes de français – cycle 4, seconde et première générale et technologique – établis par le Ministère de l'Éducation nationale et de la jeunesse français. Nous avons également consulté les socles de compétences mis à disposition par les différents ministères de l'enseignement.

¹<https://uis.unesco.org/fr/country/ca> [consulté le 06/09/2022]

a. Littérature de jeunesse à l'École : la voix des textes officiels

Chaque institution met au service des enseignants – et de l'équipe pédagogique de manière générale – une quantité importante de documents officiels et d'instructions certifiées constituant un cadre national d'enseignement qui définit les connaissances et compétences essentielles aux élèves belges, français et québécois. De socles de compétences en programmes d'enseignement, il est intéressant de questionner la place laissée à la littérature de jeunesse – et notamment celle du roman pour adolescents – au sein de ces instructions officielles. Selon Gilles Béhotéguy, Christiane Connan-Pintado et Gersende Plissonneau, il existe un lien tangible entre littérature de jeunesse et visée éducative « car depuis que l'on parle de littérature, ou de librairie pour la jeunesse, l'auteur, l'éditeur, le médiateur ont toujours cherché à l'encadrer à des fins éducatives¹. » En effet, en approfondissant l'Histoire de la littérature de jeunesse, les théoriciens ont pu démontrer l'intention didactique cachée sous couvert de récits épiques, de fictions imaginaires ou encore de contes merveilleux. C'est également ce qu'avance Francis Marcoin lorsqu'il écrit qu'« on ne peut véritablement traiter la littérature pour la jeunesse sans la rattacher à cette mission institutrice². » Daniel Delbrassine va plus loin encore et confirme le statut didactique de la littérature de jeunesse : « la littérature pour la jeunesse est désormais reconnue en tant qu'instrument adéquat pour la formation des jeunes lecteurs³. » Nul doute qu'il existe bien un lien entre littérature de jeunesse et vocation éducative. Dans ce cas, il serait alors cohérent de relever dans les textes officiels francophones la présence de la littérature de jeunesse mentionnée à des fins didactiques.

Les socles de compétences

Une première remarque pourrait être faite quant à la présence de la littérature de jeunesse dans les socles de compétences francophones : aucune indication particulière n'est fournie à ce sujet. Ces documents, plus généraux que les programmes d'enseignement du français, fournissent des éléments pour l'appréciation du niveau de maîtrise attendu en fin de cycle ou de degré sans pour autant entrer dans les détails de la

¹Gilles Béhotéguy, Christiane Connan-Pintado, Gersende Plissonneau (dir), *Idéologie(s) et roman pour la jeunesse au XXI^e siècle*, op.cit., p. 9

²*Ibid.*, p. 36

³Daniel Delbrassine, *Découvrir la « lecture littéraire » avec des romans écrits pour la jeunesse*. Namur, Presses Universitaires de Namur, 2007, p. 14

question du corpus littéraire. Ainsi, en France, le *Document d'accompagnement pour l'évaluation des acquis du socle commun de connaissance, de compétence et de culture* du cycle 4 mentionne : « la lecture, la compréhension et l'interprétation des *textes littéraires*¹ » comme faisant partie de l'évaluation d'une compétence plus générale intitulée « Comprendre, s'exprimer en utilisant la langue française à l'oral et à l'écrit . » Il n'est apporté aucune précision supplémentaire quant à la nature de ces textes littéraires : sont-ils extraits d'un corpus jeunesse ? Au contraire le terme « littéraire » fait-il référence à la littérature générale ? En Belgique, le constat est le même, comme l'explique Pierre Outers :

Les référentiels de la CF [Communauté Française] – qu'il s'agisse des Socles de compétences (1999), des *Compétences terminales et savoirs requis en français* pour les deuxième et troisième degrés de la section de transition (1999 puis 2018) [...] – ne fournissent aucune indication relative à la littérature de jeunesse².

Tout comme pour les socles de compétences français, on retrouve toutefois la mention « œuvres littéraires » à de nombreuses reprises notamment dans les *Compétences terminales et savoirs requis en français* pour les deuxièmes et troisièmes degrés de la section de transition. Quelques précisions sont apportées quant au genre des œuvres qui pourront être étudiées, à la différence de la France, et sont notamment cités les récits de fiction, les textes poétiques et les œuvres théâtrales. Les *Socles de compétences du premier degré de l'enseignement secondaire* de la Fédération Wallonie-Bruxelles (FWB) font également mention dans une juxtaposition aléatoire des différents genres auxquels vont être confrontés les élèves lecteurs qui deviennent « récepteur d'un message écrit (*conte, nouvelle, roman, théâtre, poème, fable, chanson, lettre, article, mode d'emploi, consignes diverses...*)³. » Le roman pour adolescents fait ici une entrée timide dans les textes officiels. En ce qui concerne le Québec, dans son article titré « L'école du socle, sans le socle : le cas du Québec », Denis Meuret détaille le fonctionnement du système scolaire québécois et explique notamment qu'il n'existe pas de « socle commun au Québec. Aucun document ne définit des connaissances et compétences que tous les élèves devraient maîtriser à la fin de leur scolarité obligatoire⁴. » Toutefois, il rajoute que « le

¹ Ministère de l'Éducation Nationale, de l'Enseignement supérieur et de la Recherche, *Document d'accompagnement pour l'évaluation des acquis du socle commun de connaissance, de compétence et de culture – Cycle 4*, 2016, p. 2

² Pierre Outers, « La littérature de jeunesse dans l'enseignement secondaire en Belgique. Comparaison entre les communautés française et flamande. », Université de Liège, 2020, p. 47 https://www.ablf.be/images/stories/Caracteres/62/C_62_art3.pdf [consulté en ligne le 22/03/2023]

³ Fédération Wallonie-Bruxelles, Enseignement et recherche scientifique, *Socles de compétences, Enseignement fondamental et premier degré de l'enseignement secondaire*, p. 11

⁴ Denis Meuret, « L'école du socle sans le socle : le cas du Québec. », dans *Cahiers Pédagogiques*, 2014, p. 17

système éducatif québécois est proche de l'esprit d'une école du socle, au-delà de la dénomination¹. » Malgré cette absence de socle, l'auteur fait mention dans ce même article d'un document que l'on pourrait tout de même rapprocher des socles de compétences français et belge, il s'agit du Programme de formation de l'école québécoise :

Le Programme de formation de l'école québécoise (PFEQ) organisé de la même façon au primaire et au secondaire, vise trois objectifs pour l'élève [...] à travers l'acquisition de compétences disciplinaires et transversales [...] dans cinq domaines d'apprentissage [...] et cinq domaines généraux de formation².

La structure ainsi présentée peut rappeler celle des socles des autres pays francophones étudiés qui visent de manière générale à présenter un large ensemble de compétences que l'enseignant doit développer dans sa classe. Si l'on consulte donc ce programme de formation de l'école québécoise, il n'est fait aucune mention de la littérature de jeunesse. Le programme de formation du premier cycle du secondaire évoque uniquement « la lecture, chaque année, d'au moins cinq œuvres littéraires issues de la culture québécoise, de la francophonie et du patrimoine mondial³. » L'expression « œuvres littéraires » est également présente et reste tout aussi évasive que les termes employés dans les socles belges et français. Ainsi, le constat est donc le même pour les trois pays francophones. Les documents généraux tels que les socles de compétences – pour la France et la Belgique – et les Programmes de formation – pour le Québec – ne font aucune référence à l'emploi de la littérature de jeunesse dans les enseignements et compétences qui sont dispensés ou attendus de la part des élèves du secondaire. Ces textes officiels étant plus généraux que les programmes d'enseignement du français, il est alors possible de penser que nous trouverons davantage de références à la littérature de jeunesse et au roman pour adolescents dans les textes répondant aux finalités de la discipline du français dans l'enseignement secondaire francophone.

Les programmes d'enseignement

En ce qui concerne la Belgique, Pierre Outers confirme cette tendance puisqu'il remarque qu'« il n'en va pas de même dans les programmes, dans lesquels l'expression

¹Denis Meuret, « L'école du socle sans le socle : le cas du Québec. », dans *Cahiers Pédagogiques*, 2014, p. 17

²*Ibid.*, p. 18

³Ministère de l'Éducation, Gouvernement du Québec, *Programme de formation de l'école québécoise – Enseignement secondaire, premier cycle*, 2006, p. 27

littérature de jeunesse [...] est très souvent présente¹. » Les programmes de français du premier degré commun affirment l'importance de la lecture « qui doit faire l'objet d'une préoccupation prioritaire et constante². » C'est ici que le roman, grâce au récit fictionnel comme mentionné dans les programmes belges, trouve une place dans les enseignements. En effet, selon le réseau Wallonie-Bruxelles, il est le support à privilégier, parmi l'étude de tous les autres genres littéraires, pour l'observation de récits complets. Les programmes vont encore plus loin en affirmant : « La lecture de récits de fiction est importante parce qu'elle constitue une porte ouverte idéale vers l'accès à la littérature³. » Les textes préconisent une telle entrée, associé à un travail permanent sur le roman, son contexte, son auteur autour de discussions entre pairs, d'échanges avec le professeur et cela avec l'objectif de développer progressivement une attitude qui favorise une lecture littéraire chez l'élève. Par lecture littéraire il faut entendre une lecture comprise et appréhender dans son ensemble, qui n'est pas seulement centrée sur l'objet livre mais qui capte tous les composants qui entourent cet objet et servent à sa compréhension : l'auteur, son histoire, son époque, les références intertextuelles, etc. Ainsi le roman semble adapté à ce type de lecture d'autant plus que c'est une lecture exigée par l'enseignement public belge, qui va préciser quels romans cela concerne :

On privilégiera des récits à la portée des jeunes de cet âge, qui puissent rencontrer leurs préoccupations et leurs intérêts, qui puissent contribuer à former leur personnalité. On puisera parmi les œuvres de qualité de *la littérature de jeunesse*, sans pour autant négliger les auteurs (de préférence contemporains) plus classiques susceptibles de toucher les jeunes⁴.

La littérature de jeunesse est mise à profit afin que les élèves puissent appréhender la société dans laquelle ils vivent grâce à des sujets qui les concernent. L'institution scolaire publique belge reconnaît donc l'utilité de présenter aux adolescents des romans mettant en scène des personnages et modèles dans lesquels ils se reconnaissent. Toutefois, la constitution du corpus est laissée à l'appréciation de l'enseignant, avec pour seul critère de sélection la « qualité » des romans de jeunesse. Quels critères objectifs peuvent définir un roman de jeunesse qualitatif ? Les programmes invoquent ici l'expérience personnelle littéraire du professeur de français qui sera largement mise à contribution dans la construction à la fois du corpus présenté aux élèves mais aussi de la transmission du goût

¹Pierre Outers, « La littérature de jeunesse dans l'enseignement secondaire en Belgique. Comparaison entre les communautés française et flamande. », *art.cit.*, p. 47

²Fédération Wallonie-Bruxelles, Ministère de la communauté française, *Programme d'étude du cours de français, 1^{er} degré commun*, 2000, p. 7

³*Ibid.*, p. 10

⁴*Ibidem.*

de la lecture. Si la littérature de jeunesse est ici mentionnée par les programmes, elle est toutefois mise en symétrie avec les « auteurs plus classiques » de la littérature générale. Cette disposition de la littérature de jeunesse à refléter l'univers des adolescents, largement démontrée au cours de notre analyse, ne semble pourtant pas faire le poids face à la volonté des institutions de glisser progressivement vers une littérature générale considérée comme davantage littéraire. Comme-ci, malgré cette valeur éducative qui lui est largement reconnue, la littérature de jeunesse ne suffisait pas à former les adolescents à la culture littéraire visée par les textes officiels. C'est d'ailleurs ce que laissent penser les programmes pour les deuxièmes et troisièmes degrés de transition. La formulation employée par les rédacteurs des programmes de français suggérerait qu'en effet, l'étude de la littérature de jeunesse est encore largement réprouvée par les enseignants : « Aucune raison de jeter l'anathème sur la littérature de jeunesse. Certaines maisons d'édition [...] proposent des œuvres de qualités¹. » À la lecture de ces recommandations, l'instruction publique belge laisse penser que la littérature de jeunesse serait quotidiennement méprisée pour ce qu'elle est, mais que dans une déférence totale, les programmes lui redonnent aujourd'hui une place de choix dans les classes de français du secondaire. Nos recherches tendent à montrer que la place laissée à la littérature de jeunesse n'est pas si importante que les textes le laissent penser. De plus, sa présence paraît cohérente dans la mesure où elle est destinée à ce public en particulier. Les textes officiels recommandent des thématiques bien ancrées dans les préoccupations adolescentes : « on proposera également celles qui font écho aux problèmes du temps présent et celles susceptibles de contribuer à la construction personnelle et sociale des apprenants². » Quoi de plus adapté pour les élèves que des romans de jeunesse qui traitent de leur quotidien avec des références qui les touchent ? Toutefois, les programmes de 2018 précisent immédiatement : « Cependant, dès la quatrième année, le professeur introduira des œuvres destinées à des lecteurs adultes en gardant toujours son public en point de mire de sa sélection³. » Préconisée au 1^{er} degré commun, invitée au second, la littérature de jeunesse doit tout de même laisser progressivement la place à son homologue, la littérature générale, avec l'objectif de permettre une réflexion pédagogique plus avancée sur la culture littéraire. Pierre Outers fait le même constat dans son analyse des programmes belges :

¹Wallonie-Bruxelles Enseignement, Communauté française, *Programme d'étude provisoire, Français - 2^e et 3^e degré*, 2018, p. 69

²*Ibidem.*

³*Ibidem.*

Pour le réseau WBE, le deuxième degré constituerait donc un moment de transition entre un corpus constitué majoritairement d'œuvres destinées à la jeunesse et un corpus comprenant de la littérature contemporaine pour adultes ainsi que des classiques de la littérature¹.

À partir de quatorze ans, les élèves belges doivent donc être progressivement confrontés à la littérature générale, allant des œuvres contemporaines de la littérature belge aux fameux classiques littéraires étudiés dans toutes les classes de français. Le même constat est notable dans les textes officiels de la France. Si le *Programme du cycle 4* reste un document d'ensemble, offrant une vue générale de l'organisation pédagogique du cycle, il aborde tout de même la question de la littérature de jeunesse – sans pour autant lui laisser une place de choix. En effet, dans les textes officiels, l'une des trois grandes entrées de l'enseignement du français au cycle 4 est la « constitution d'une culture littéraire [...] faisant dialoguer les œuvres du patrimoine national, les œuvres contemporaines, les littératures francophones². » Pour fluidifier au mieux ce dialogue, l'Éducation nationale française préconise la lecture d'au moins « trois œuvres complètes du patrimoine étudiées en classe, trois œuvres complètes, notamment de littérature de jeunesse, en lecture cursive³. » Face à la mention des œuvres patrimoniales étudiées en classe, la littérature de jeunesse pourrait faire figure de littérature auxiliaire dans le sens où elle est réservée à une étude cursive et non analytique. Cependant, dans un article sur la lecture cursive et la lecture analytique dans l'enseignement secondaire, Raymond Michel revient sur les réalités pédagogiques de la lecture cursive qui ne doit pas être une simple lecture à la maison mais qui au contraire « doit trouver un écho dans la classe⁴. » Il précise également :

L'objectif assigné aux professeurs est de perfectionner la lecture cursive, celle de la « vie quotidienne », de « la pratique courante » - la lecture analytique étant rare dans les pratiques usuelles des lecteurs. Les auteurs [des programmes, ndlr] s'efforcent de signaler aussi les rapports que doivent entretenir les deux types de lecture, en insistant sur le fait que c'est la lecture analytique qui est au service de la lecture cursive et non l'inverse⁵.

Ainsi, enrichie par l'observation et l'interprétation d'une étude analytique menée en classe, la lecture cursive a pour objectif de former l'élève à devenir un lecteur autonome. La place accordée à la littérature de jeunesse au sein de ces lectures cursives paraît donc

¹Pierre Outers, « La littérature de jeunesse dans l'enseignement secondaire en Belgique. Comparaison entre les communautés française et flamande. », *art.cit.*, p. 49

²Ministère de l'Éducation nationale, de la jeunesse et des sports, *Programme du cycle 4*, 2020, p. 12

³*Ibid.*, p. 15

⁴Raymond Michel, « Lecture cursive et lecture analytique. Du goût et du plaisir de lire » dans *Pratiques*, N°109/110, 2001, p. 181, https://www.persee.fr/doc/prati_0338-2389_2001_num_109_1_1917 [consulté en ligne le 19/10/2022]

⁵*Ibidem*.

en accord avec les objectifs exprimés par les programmes du cycle 4 pour qui l'acquisition de la compétence « lire des œuvres littéraires » passe par des situations de « lecture cursive de textes littéraires et d'œuvres de différents genre, adaptés à l'âge des élèves¹. » Tout comme en Belgique, le ministère français de l'Éducation nationale appuie sur l'importance des représentations transmises au élèves et présente « la lecture et la littérature comme des ouvertures sur le monde qui nous entoure, proposent des réponses aux questions que se pose l'être humain². » C'est là que se trouve alors tout l'enjeu de proposer aux collégiens des romans pour adolescents puisque comme nous l'avons déjà démontré, ces ouvrages sont des représentations de leur quotidien, de leurs univers de référence où vivent des personnages qui leur sont familiers. C'est ce que confirme Pierre Clément qui remarque : « La littérature de jeunesse est plutôt dédiée à des pratiques de lecture cursive, elles apparaissent comme les meilleurs vecteurs de la transmission de la culture humaniste³. » Cela est-il toujours vrai pour l'enseignement du français au lycée ? Comme nous l'avons constaté avec le modèle belge, existe-t-il en France une bascule entre littérature de jeunesse et littérature générale observable entre le passage du collège au lycée ? À l'image du deuxième et troisième degré belge, le lycée français voit son lien entre enseignement du français et littérature de jeunesse évoluer par rapport à ce que le collège avait construit. Les textes officiels ainsi que les ressources d'accompagnement se concentrent essentiellement sur les épreuves anticipées de français qui ont lieu à la fin de l'année de première. S'il n'existe pas de corpus défini en seconde générale, les ressources à disposition indiquent que le « professeur est invité à organiser librement sa progression autour d'œuvres littéraires et de groupements de textes, accompagnés de lectures cursives⁴. » Toutefois, il n'est fait aucune mention de la littérature de jeunesse, ni encore moins du roman pour adolescents, dans les textes officiels ou recommandations mis à disposition par l'Éducation nationale française. L'année de première est encore davantage marquée par l'approche des épreuves anticipées. Pour cela, le programme fixe quatre objets d'étude dans lesquels « le titre des œuvres ainsi que l'intitulé et la délimitation des parcours associés sont définis par un programme national renouvelé par quart tous les ans⁵. » La liberté accordée au professeur de seconde n'est plus énoncée par les

¹Ministère de l'Éducation nationale, de la jeunesse et des sports, *Programme du cycle 4*, 2020, p. 17

²*Ibid.*, p. 28

³Pierre Clément, « Les programmes de français et l'enseignement de la littérature : ruptures et continuités depuis 1995 » dans *Le français aujourd'hui*, n°202, 2018, p. 76, <https://www.cairn.info/revue-le-francais-aujourd-hui-2018-3-page-65.htm> [consulté en ligne le 19/10/2022]

⁴Ministère de l'Éducation nationale et de la Jeunesse, *Présentation des ressources sur l'histoire littéraire*, 2019, p. 3

⁵Direction générale de l'enseignement scolaire, *Programme de français de première des voies générale et technologique*, 2020, pp. 8 – 9

programmes de français de la classe de première. L'un de ces objets d'étude se trouve être « le roman et le récit du Moyen Âge au XXI^e siècle » néanmoins les œuvres au programme sont loin d'être classées dans la catégorie littérature de jeunesse. Pour exemple, pour les épreuves anticipées de la session 2023 du baccalauréat, les romans inscrits au programme sont *La princesse de Clèves*¹ de Madame de La Fayette, *Le Rouge et le Noir*² de Stendhal et *Les Mémoires d'Hadrien* de Marguerite Yourcenar. Il est intéressant toutefois de noter la présence du roman de Yourcenar que nous avons déjà mentionné dans notre recherche notamment parce qu'il met en scène la relation homosexuelle entre l'empereur Hadrien et son jeune amant Antinoüs. De plus, sa présence dans le corpus d'étude est certainement justifiée par une volonté fondée « sur la reprise et la réinterprétation des œuvres les plus fortes³ » qui permettent de souligner qu'il n'y a « pas d'avenir dans l'oubli pur et simple, dans la méconnaissance des trésors d'intelligence, de beauté, de pensée que réunit la littérature⁴. » L'Éducation nationale française a donc fait le choix de privilégier l'étude d'œuvres patrimoniales, notamment parce que ces romans marquent la discipline du français de par leurs qualités littéraires reconnues. Néanmoins, les programmes scolaires français ne font plus mention de la littérature de jeunesse une fois l'entrée au lycée effectuée. Le roman pour adolescent ne trouverait donc plus sa place face à ces œuvres du patrimoine littéraire que les lycéens étudient en classe et sur lesquelles ils sont amenés à être interrogés pour obtenir leur baccalauréat. Observe-t-on le même phénomène dans le système scolaire québécois ? La mention « littérature de jeunesse » est inexistante dans les programmes québécois de français, langue d'enseignement. Les rédacteurs lui ont préféré l'expression « littérature pour les jeunes ». Pour autant, les textes restent assez généraux quant aux lectures auxquelles les élèves québécois doivent être confrontés comme le constate également Judith Emery-Bruneau : « dans les programmes d'enseignement de secondaire, les contenus littéraires à enseigner demeurent flous⁵. ». Il est bien précisé dès le premier cycle que les adolescents doivent « lire des textes de toutes sortes⁶ », une catégorisation est d'ailleurs opérée entre « textes courants et littéraires⁷. » Le deuxième cycle instaure une

¹Marie-Madeleine de La Fayette, *La princesse de Clèves*, Paris, Claude Barbin Éditeur, 1678

²Stendhal, *Le Rouge et le Noir*, Paris, Levasseur Édition, 1830

³Ministère de l'Éducation nationale et de la Jeunesse, *Présentation des ressources sur l'histoire littéraire*, 2019, p. 2

⁴*Ibidem*.

⁵Judith Emery-Bruneau, « Que veut dire “enseigner la littérature” pour les enseignants de français du secondaire québécois ? » dans *Québec français*, n°173, 2014, p. 23, <https://www.erudit.org/fr/revues/qf/2014-n173-qf01579/72927ac/> [consulté en ligne le 10/10/2022]

⁶Ministère de l'Éducation, *Programme de formation de l'école québécoise - Français, langue d'enseignement - 1^{er} cycle*, Québec, p. 97

⁷*Ibidem*.

progression dans le rapport à la littérature qui sera enrichie par « la lecture annuelle d'au moins cinq œuvres littéraires narratives et d'au moins cinq œuvres littéraires complémentaires¹. » Tel le principe français de lecture analytique et lecture cursive, les élèves québécois sont censés manifester leur curiosité et leur besoin d'apprendre au moyen des lectures courantes et grâce aux lectures littéraires ils enrichissent leur culture littéraire en découvrant univers, genres et procédés. Cette dualité est également reconnue par Judith Emery-Bruneau :

Deux tendances s'observent donc dans les conceptions de la littérature : d'une part, ceux qui voient la littérature comme une expérience affective du lecteur, marquée par les émotions et la compréhension de soi ; d'autre part, ceux qui la voient comme un objet esthétique marqué d'un travail sur la langue, d'une histoire et d'une vision du monde, et étudié pour construire des connaissances².

Si dès les premières pages, les rédacteurs insistent sur l'importance de la littérature au sein des enseignements secondaires de par « son apport à la connaissance du monde, à la découverte de soi et à la structuration identitaire sera d'autant plus porteur pour les élèves³», il n'est pas nécessairement précisé à quel type de littérature les élèves doivent avoir accès. Judith Emery-Bruneau a tout de même relevé des tendances qui font échos aux modèles belges et français. En effet, au premier cycle du secondaire québécois, « la majorité des œuvres à l'étude [...] relèvent de la littérature de jeunesse, surtout d'origine québécoise⁴. » De plus, « l'enseignement de la littérature se concentre sur des activités centrées sur l'affectivité des élèves⁵. » Il en va de même au collège ainsi qu'au premier degré du secondaire belge. Puis, au deuxième cycle québécois, « les corpus sont partagés entre des classiques de la littérature et des œuvres contemporaines⁶ » et les enseignants vont davantage privilégier « des activités d'analyse littéraire ou de production de textes d'opinion sur les œuvres⁷. » Ainsi, dans les trois pays francophones étudiés, la littérature de jeunesse paraît davantage encline à l'apprentissage de ses émotions et au développement de sa personnalité, et cela dans un premier temps de l'enseignement secondaire. La seconde étape serait d'intégrer la littérature générale – contemporaine ou non – afin de pouvoir travailler une approche du français qui se voudrait davantage

¹ Ministère de l'Éducation, *Programme de formation de l'école québécoise – Français, langue d'enseignement – 2^{ème} cycle*, Québec, 2009, p. 30

² Judith Emery-Bruneau, « Que veut dire “enseigner la littérature” pour les enseignants de français du secondaire québécois ? », *art.cit.*, p. 23

³ Ministère de l'Éducation, *Programme de formation de l'école québécoise – Français, langue d'enseignement – 2^{ème} cycle*, Québec, 2009, p. 2

⁴ Judith Emery-Bruneau, « Que veut dire “enseigner la littérature” pour les enseignants de français du secondaire québécois ? », *art.cit.*, p. 23

⁵ *Ibid.*, p. 24

⁶ *Ibid.*, p. 23

⁷ *Ibid.*, p. 24

disciplinaire. Toutefois, à la différence des programmes belges et français, l'enseignant québécois occupe une place particulière dans le rapport de l'élève à la littérature, dans le sens où il fait figure d'exemple. Le professeur n'est pas seulement amené à enseigner le français, il doit également vivre sa matière. En effet, les programmes précisent et insistent sur ce rôle pédagogique :

L'enseignant joue un rôle de mentor, et ce, par son témoignage personnel en tant que lecteur, par les réflexions qu'il provoque chez l'élève, et par l'aide qu'il lui apporte pour diversifier et enrichir ses lectures¹.

S'il occupe une telle place, c'est qu'il n'existe aucune sélection d'ouvrages conseillés aux adolescents du secondaire québécois. Plus encore, ce sujet fait débat parmi les enseignants et théoriciens de la littérature de jeunesse. Dans une émission radiophonique², Marie Fradette s'oppose au principe de la liste d'ouvrages québécois imposés aux élèves car selon elle, la littérature doit rester ouverte, ce qui exclut toute liste qui viendrait imposer une restriction qui cloisonnerait les pratiques. Elle insiste également sur l'importance de la littérature de jeunesse qui aiderait dans un premier temps les adolescents à apprécier la littérature sans leur imposer une liste de classiques à étudier obligatoirement en classe. Le quotidien québécois *Le Devoir* revient au contraire sur l'inquiétude de certains enseignants face à des choix littéraires qui évoluent : « les lectures classiques, comme le *Père Goriot* de Balzac, n'intéressent plus les élèves depuis quelques années³. » Si les classiques n'intéressent plus les adolescents, que doivent-ils lire ? Il semblerait que la direction prise par l'Éducation nationale québécoise suive un chemin opposé à celui de la France. En effet, Catherine Dupont, qui a été chargée de la direction des programmes du Ministère de l'Enseignement québécois affirme : « Ce n'est peut-être pas nécessaire d'avoir lu Shakespeare pour continuer à lire dans la vie. Même sans l'avoir lu, un jeune va peut-être tomber dessus un jour, ou sur du Tremblay⁴. » À ce titre, le Gouvernement du Québec répertorie sur le site internet *Constellations*⁵ une sélection commentée de livres s'adressant aux jeunes du préscolaire, du primaire mais aussi du secondaire. La conduite tenue par le gouvernement québécois est donc diamétralement opposée à celle de la France, qui fait le choix d'imposer aux enseignants ainsi qu'aux élèves de première,

¹ Ministère de l'Éducation, *Programme de formation de l'école québécoise - Français, langue d'enseignement - 1^{er} cycle*, Québec, p. 99

² <https://ici.radio-canada.ca/ohdio/premiere/emissions/le-15-18/segments/entrevue/347860/livres-litterature-quebecoise-lecture-education> [consulté en ligne le 30/09/2022]

³ Lisa-Marie Gervais, « Que lisent les jeunes au secondaire ? » dans *Le Devoir*, 2011, <https://www.ledevoir.com/societe/education/336532/que-lisent-les-jeunes-au-secondaire> [consulté en ligne le 30/09/2022]

⁴ *Ibidem*.

⁵ <https://constellations.education.gouv.qc.ca/index.php> [consulté en ligne le 07/01/2023]

une liste de lecture constituée d'œuvres classiques qui ont marqué la littérature française. En revanche, tout comme le Québec, l'Éducation nationale française propose à titre indicatif une sélection d'œuvres récentes de littérature de jeunesse afin d'aider les enseignants du collège à choisir des lectures à proposer à leurs élèves. Cette liste, consultable en ligne¹, comporte trois cent soixante-six entrées et offre un éventail composé de tous les genres littéraires et d'un vaste choix de thématiques. Sur l'intégralité des entrées, les enseignants ont le choix entre deux cent quatre-vingt-dix-sept ouvrages référencés comme « récits » pour les élèves de la cinquième à la troisième. Sur l'ensemble de cette liste, seulement deux romans de notre corpus d'étude sont mentionnés. Il s'agit de *Maité coiffure* de Marie-Aude Murail et *Tabou* de l'auteur belge Frank Andriat. Le premier présente un personnage homosexuel adulte alors que le second aborde le suicide d'un adolescent qui n'arrivait pas à assumer son homosexualité. Si la Belgique ne propose pas de document comparable, la Fédération Wallonie-Bruxelles met tout de même à disposition des enseignants un site internet² sur lequel sont répertoriés des ouvrages pour la jeunesse. La fédération présente un répertoire d'auteurs³ issus de Wallonie-Bruxelles et actifs dans le secteur de la littérature de jeunesse. Parmi tous les auteurs mentionnés, nous ne retrouvons qu'un seul auteur faisant parti de notre corpus d'étude : il s'agit de Frank Andriat et de ses deux romans *Double Vengeance* et *Tabou*. Cindy Van Wilder, auteur.e de *La lune est à nous*, n'est pas cité.e dans le répertoire. On retrouve tout de même trois de ses ouvrages dans la rubrique « Critique d'ouvrage ».

La littérature de jeunesse occupe donc une place mineure dans les textes officiels des trois états francophones étudiés. Elle n'est que peu mentionnée dans les programmes, voire inexistante dans les socles communs. De plus, le secondaire ne semble pas être le niveau d'application de cette littérature adressée, que l'on consacre plus facilement à des lecteurs plus jeunes. Le roman pour adolescents reste tout de même le genre le plus évoqué dans les programmes et le plus étudié en classe, peut-être parce qu'étant la forme qui se rapproche le plus des lectures classiques attendues en fin du secondaire. Si des divergences existent sur la tenue ou non d'une liste de lectures à imposer aux élèves du secondaire, il apparaît que peu de romans de notre corpus d'étude soient conseillés à la lecture aux adolescents qui en sont les destinataires. Frank Andriat se trouve être en tête de ce faible palmarès puisque ces romans sont conseillés à la fois au collège français

¹<https://eduscol.education.fr/114/lectures-l-ecole-des-listes-de-referance> [consulté en ligne le 28/09/2022]

²www.litteraturedejeunesse.cfwb.be

³ http://www.litteraturedejeunesse.cfwb.be/fileadmin/sites/lj/upload/lj_super_editor/lj_editor/images/ebook/mobile/index.html#p=56 [consulté en ligne le 28/09/2022]

comme au premier cycle du secondaire belge. Dans ce cas, ce que nous démontre cette analyse c'est que l'École ne semble pas être une médiatrice privilégiée pour le roman adolescent abordant la question de l'homosexualité. Il semblerait même que la question de l'homosexualité ne soit pas encore présentée librement en classe, ou du moins les recommandations officielles ne sont pas claires sur la question. Alors ce n'est pas par la voie – la voix ? – scolaire que les adolescents francophones auront particulièrement accès à ce type de littérature. Pour autant, l'École s'est engagée depuis quelques années dans une lutte contre l'homophobie, conviction que l'on retrouve également dans les romans pour adolescents de notre corpus. Dans ce cas, comment ce combat est-il mené ? Quelle est la place de la lutte contre l'homophobie dans l'enseignement francophone ? Et quelle aide peut apporter le roman pour adolescents aux initiateurs de telles actions ?

b. Lutte contre l'homophobie : sujet de roman et cas d'école

L'étude de notre corpus a révélé l'imprégnation de l'homophobie dans le milieu scolaire. Nous avons ainsi pu démontrer de quelle façon la fiction est guidée par la réalité. Les chiffres avancés plus haut viennent conforter l'idée selon laquelle l'homophobie est encore fortement ancrée dans les cours de récréation. Ainsi, avec leurs romans, les auteurs ont évoqué le souhait de dénoncer ces agissements notamment pour en finir avec l'homophobie banalisée. Toutefois, dans le corpus étudié, les réponses qui pourraient être apportées par les équipes pédagogiques confrontées à cette homophobie sont rares. Au contraire, certains enseignants participent même aux moqueries comme c'est le cas pour le professeur d'EPS dans le roman *Qui suis-je ?* de Thomas Gornet. Certains ferment les yeux, voire se laissent censurer par les personnages adolescents violents et sans limites, à l'image du professeur d'histoire-géographie du roman *L'œil du maître* de Bernard Souvira. Dans le roman *Tabou* de l'auteur belge Frank Andriat, le suicide de Loïc, jeune homosexuel, laisse sa famille et ses amis dans l'incompréhension totale. À l'annonce de la mort du jeune homme, il semble que l'école secondaire dans laquelle il était scolarisé ne mette rien en place pour soutenir les élèves, amis et proches de Loïc. L'intervention d'un enseignant et la rédaction d'une dissertation sur l'homosexualité sont les seules réponses apportées par l'équipe éducative. Cette absence de réaction mise en récit dans la quasi-totalité des romans est-elle une illustration de la réalité ou la fiction atteint-elle ici des limites ? S'il est vrai que pendant longtemps, le cadre scolaire a délaissé la question

de la lutte contre l'homophobie notamment parce qu'aucun texte officiel n'encourageait cette démarche, cette réalité n'est plus la même aujourd'hui. En effet, depuis le début des années 2000, les gouvernements francophones, par le biais du Ministère de l'Éducation nationale notamment, ont fait de la lutte contre l'homophobie une bataille largement menée au sein des établissements secondaires. La prévention de l'homophobie passe, dans les trois pays francophones de notre étude, par la mise en place de plans gouvernementaux couvrant des périodes précises et dotés d'actions concrètes sur le plan national. La nouveauté de ces combats explique très certainement les manques observés dans les romans de notre corpus. En effet, jusqu'au début des années 2010, même si les gouvernements étaient engagés dans les prémices d'une lutte, peu d'établissements avaient pris le parti de se mobiliser pour cette cause. C'est ce qu'explique Cécile Chartrain lorsqu'elle revient sur la mise en œuvre des premiers dispositifs – datant de 2001 – de lutte contre l'homophobie dans le milieu scolaire français :

Quand initiative il y a sur le sujet, elle émane bien souvent d'un membre de l'équipe pédagogique particulièrement sensible à la question. [...] Les professeurs de français savent que les personnages et les passions amoureuses autres qu'hétérosexuels abondent dans de très grandes œuvres littéraires. Doit-on passer ces aspects sous silence, là où l'on inviterait les élèves à commenter les affres de la passion amoureuse chez Emma Bovary ou Julien Sorel ? Et cela a-t-il un sens, pour un professeur d'histoire, par exemple, d'évoquer l'Antiquité en taisant la place des relations homosexuelles dans la société¹ ?

Les deux situations mentionnées par Cécile Chartrain sont celles que l'on retrouve dans la majorité des romans pour adolescents étudiés. En effet, c'est notamment en abordant la déportation des homosexuels pendant la Seconde Guerre mondiale que le professeur d'histoire de *L'œil du maître* se voit verbalement attaqué par des remarques homophobes. Les débuts de ces luttes sont marqués par une mise en place hésitante des recommandations officielles, hésitation rendue dans les romans de notre corpus par des tâtonnements ou des réponses timides des personnages adultes. De plus, le combat contre l'homophobie à l'école est à la hauteur de l'appréciation sociale de l'homosexualité dans nos sociétés francophones. La violence sociale constatée lors des débats publics pour le vote du mariage pour tous, par exemple, laisse penser que l'école n'arrivera pas si facilement à mettre en place de telles actions au sein de cette institution publique. Cependant, les luttes d'aujourd'hui ont beaucoup évolué et les textes sont maintenant clairs et assurés quant à la marche à suivre en termes de prévention de l'homophobie en

¹Cécile Chartrain, « Prévenir et sensibiliser dans le cadre scolaire » dans *Institut national de la jeunesse et de l'éducation populaire*, 2013/3 n°40, p. 57, <https://www.cairn.info/revue-cahiers-de-l-action-2013-3-page-55.htm> [consulté en ligne le 05/10/2022]

milieu scolaire. Nous prendrons comme base d'analyse les trois derniers textes parus dans chaque pays francophone. Nous ne ferons pas ici l'historique des documents officiels traitant de l'homophobie à l'école. Il en existe un certain nombre depuis les années 2000 et ceux que nous étudierons ici ne seront certainement pas les derniers. Néanmoins ce sont les textes en vigueur, où les derniers édités par les ministères et par la force des choses, les plus précis quant aux recommandations des États francophones en matière de prévention de l'homophobie en milieu scolaire. Ainsi, en 2014, le gouvernement du Québec, en partenariat avec l'Institut Pacifique¹, le Ministère de l'Éducation, du Loisir et du Sport et Line Chamberland² publie un guide pédagogique intitulé « L'homophobius³ » et sous-titré « Pas de place pour l'homophobie et les stéréotypes sexuels à l'école ». En 2016, la Fédération Wallonie-Bruxelles en partenariat notamment avec l'administration générale de l'Enseignement, édite également un guide intitulé « Et toi, t'es casé-e ? » à destination des jeunes et des professionnels qui les encadrent. Enfin en 2019, le ministère français de l'Éducation nationale et de la Jeunesse lance un guide de prévention de l'homophobie et de la transphobie dans les collèges et les lycées avec pour slogan deux mots lourds de sens : « Ça suffit ! » et un sous-titre : « Je m'engage contre les violences homophobes et transphobes ». Les trois documents sont construits en suivant une matrice relativement similaire et le discours présenté sur l'homophobie en milieu scolaire est constant d'un pays francophone à l'autre. Ainsi, chaque dossier contextualise la situation de l'homophobie. De ce fait, le lecteur apprend (ou réapprend) qu'au Québec, « 88 % des cas d'intimidation envers la communauté LGBTQI ont lieu à l'école⁴ », en Belgique, ce sont « deux tiers des enfants homosexuels ou transgenres qui ont caché leur orientation sexuelle ou leur identité de genre pendant leur scolarité⁵. » Quant aux personnes LGBTQIA+ en France, « l'expérience scolaire est perçue comme “mauvaise” ou “très mauvaise” par 72 % d'entre elles⁶. » La mention de ces données est tout d'abord motivée par une volonté de démontrer que l'homophobie est un problème qui ronge encore et toujours nos sociétés occidentales francophones. La réalité qui touche les élèves LGBTQIA+ n'est plus à ignorer et chaque texte officiel insiste sur la fréquence quotidienne de telles attaques. La France est le seul pays à rappeler de manière claire le

¹Organisme qui développe des programmes et des services pour promouvoir des compétences en matière de résolution de conflits et de médiation auprès des élèves du préscolaire, du primaire et du secondaire.

²Auteure d'une enquête d'envergure menée au Québec sur les attitudes et comportements homophobes manifestés dans les écoles secondaires.

³http://www.education.gouv.qc.ca/fileadmin/site_web/documents/dpse/adaptation_serv_compl/Homophobius_Guide_Secondaire_FR.pdf [consulté en ligne le 05/10/2022]

⁴*L'homophobius, guide d'animation secondaire*, Québec, 2014, p. 7

⁵*Et toi, t'es casé-e ?*, Belgique, 2016, p. 11

⁶*Ça suffit ! Je m'engage contre les violences homophobes et transphobes*, France, 2019, p. 2

cadre juridique en action. Le rappel à la loi affirme ainsi la volonté du gouvernement d'endiguer ce phénomène en affirmant clairement les peines encourues par toute personne à l'origine d'actes à caractère discriminatoire. Par cette prise de position, les gouvernements francophones souhaitent également assurer que la lutte contre l'homophobie n'est pas seulement une affaire d'École mais bien aussi – et surtout – une affaire d'État. Cécile Chartrain l'explique notamment pour le cas français lorsqu'elle revient sur la mise en œuvre de ces dispositifs de prévention de l'homophobie :

La volonté politique qui semble animer le nouveau gouvernement [celui de François Hollande, ndlr] permet de légitimer les interventions en milieu scolaire autour de la lutte contre l'homophobie et de la sensibilisation à la diversité des sexualités¹.

Cette lutte, aujourd'hui affirmée par les gouvernements francophones mais aussi par les institutions qui les représentent – telle que l'école publique – est marquée par l'obstination quotidienne à faire se mouvoir les cadres de référence. En effet, chaque guide insiste sur l'aspect répétitif d'une telle tâche en précisant notamment « au jour le jour, tout au long de l'année, de nombreuses situations quotidiennes, [...] comportement, livres, films, articles, etc. sont autant d'opportunités de discussion². » La France et la Belgique insistent à ce propos sur l'aspect global de ces situations qui touchent toutes les disciplines car les « référentiels de compétences offrent autant d'occasions d'intégrer l'ouverture aux différentes orientations sexuelles et identités de genres dans nos pratiques professionnelles³. » La France revient quant à elle sur les thématiques qui ont trait aux « discriminations qui peuvent être abordées dans l'ensemble des disciplines tout au long de la scolarité des élèves⁴. » Le texte rappelle particulièrement que les personnes LGBTQIA+ « peuvent être positivement citées pour leur contribution à la littérature, à l'histoire ou aux arts [...]. Car la visibilité est un levier puissant pour faire reculer l'homophobie⁵. » Si le guide français évoque cette notion de positivité, c'est notamment car, lutte contre l'homophobie oblige, les textes insistent essentiellement sur les aspects douloureux du rapport de la diversité sexuelle à l'École publique francophone. Chacun opère à un rappel des mécanismes entraînant l'homophobie, les comportements qui lui sont associés mais aussi les réactions et les impacts que cela provoque sur les adolescents victimes de telles attaques. Le principal public cité par ces trois documents est le public adolescent : les jeunes ou les élèves, tels qu'ils sont mentionnés dans les textes. Ils sont

¹Cécile Chartrain, « Prévenir et sensibiliser dans le cadre scolaire », *art.cit.*, p. 57

²*Et toi, t'es casé-e ?*, *op.cit.*, p. 17

³*Ibid.*, p. 19

⁴*Ça suffit ! Je m'engage contre les violences homophobes et transphobes*, *op.cit.*, p. 6

⁵*Ibidem.*

premièrement identifiés comme étant les victimes mais aussi comme les persécuteurs potentiels. Ces constats viennent confirmer les analyses que nous avons pu mener sur notre corpus primaire. Les auteurs ont pour la plupart représenté des scènes d'injures ou d'agressions où les conflits sont conduits entre pairs. Les personnages homophobes sont présentés comme étant des adolescents qui partagent souvent le même établissement, voire la même classe que le personnage homosexuel, lui aussi adolescent. À cela s'ajoutent les contenus pédagogiques ou les mises en situation proposés par les différents documents qui dépeignent des attitudes largement comparables à certains extraits des fictions étudiées dans le chapitre précédent. Pour exemple, la mise en situation proposée pour le Secondaire deuxième cycle accompagnant le guide *Homophobius* (voir annexe 3) expose la situation suivante : Ariane, une adolescente, poste une photographie d'elle et d'une amie sur un réseau social, après qu'elles se sont toutes les deux inscrites au hockey. D'autres adolescents, *a priori* amis d'Ariane, commentent la photographie en insistant sur la supposée homosexualité d'Ariane et son amie et en exprimant des stéréotypes sur la pratique du sport collectif chez les jeunes adolescentes. Cette situation est tout à fait comparable à l'élément déclencheur du récit *Baisers cachés* de l'auteur français Jérôme Larcher. Pour rappel, une photo de Nathan embrassant un autre garçon est publiée sur Facebook, révélant ainsi à tout son lycée son homosexualité et déclenchant un déferlement de commentaire haineux : « La photo a été partagée des dizaines de fois. Les commentaires se multiplient, je n'arrête pas d'être tagué. Je suis le sujet du jour¹. » Cette ressemblance nous amène à interroger la place que pourrait occuper la littérature de jeunesse et notamment les romans pour adolescents de notre corpus dans la lutte de l'homophobie en milieu scolaire. En effet, si l'on répertorie dans ces trois guides les ressources pouvant aider l'équipe pédagogique à mieux agir auprès d'adolescents victimes d'homophobie, il n'est mentionné à aucun moment, l'utilisation éventuelle de la littérature de jeunesse par les enseignants. Les gouvernements mettent en place des supports spécialement créés pour répondre à cette question sans nécessairement faire appels aux outils déjà à leur disposition. Ainsi les guides français et québécois n'apportent aucune référence littéraire. Quant au guide belge, il renvoie son utilisateur vers le site internet² mis en place pour compléter le guide d'utilisation. C'est sur ce site internet que l'on retrouve une sélection de ressources pédagogiques et notamment des ouvrages pour enfants et romans pour adolescents. Parmi la sélection, plusieurs romans de notre corpus sont conseillés à la lecture : *Tous les garçons et les filles* de Jérôme Lambert, *Tabou* de

¹Jérôme Larcher, *Baisers cachés*, *op.cit.*, p. 29

²<https://www.ettoitescase.be/index.php>

Frank Andriat, *Le faire ou mourir* de Claire-Lise Marguier, *Je ne veux pas qu'on sache* de Josette Chicheportiche et enfin *à-pic* de Frank Secka. Il s'agit de la première fois depuis le début de nos recherches qu'autant de romans du corpus primaire sont cités dans des recommandations pédagogiques émanant du gouvernement. Dans ce cas, comment expliquer la relative absence du roman pour adolescents dans le traitement de la question de l'homophobie à l'école ? Et cela, alors même que les discriminations endurées par les adolescents francophones sont au cœur de nombreux romans de notre étude. Si la Belgique semble avoir amorcé une réflexion sur le rôle que pourrait jouer la littérature de jeunesse dans de telles luttes, comment pourrait-on expliquer le phénomène inverse ? En 2018, les auteurs et illustrateurs français pour la jeunesse ont publié une charte dans laquelle ils fustigent, depuis l'adoption du mariage pour tous, les polémiques naissantes et la remise en cause de certains ouvrages abordant l'homosexualité, l'homoparentalité et plus généralement la mixité filles-garçons. Ils apportent en cela une réponse à l'insuffisance des romans francophones sur les bancs scolaires :

Nous craignons donc une autocensure des auteurs et une frilosité des éditeurs face aux risques économiques que représentent désormais certains sujets. [...] mais également des enseignants, livrés à eux-mêmes, qui ne se risqueront plus à étudier en classe des ouvrages susceptibles de leur attirer les foudres de certains parents devenus suspicieux¹.

Cette perspective ainsi présentée laisse entendre qu'aujourd'hui le contenu des enseignements dispensés aux élèves sont inconsciemment approuvés par les parents. Cela fait écho à l'homophobie latente de nos sociétés francophones, faisant de la différence sexuelle une question taboue et largement condamnée lors des débats publics récents. C'est pourquoi, les auteurs de cette charte envisagent un autre horizon pour la littérature de jeunesse notamment en engageant le Ministère de l'Éducation Nationale dans une « réflexion conjointe sur le développement d'outils pour une meilleure utilisation pédagogique, pour une bonne utilisation et une véritable connaissance de la littérature jeunesse². » Cette réflexion des auteurs et illustrateurs français pour la jeunesse soulève également la question de la formation des enseignants. En effet, les professionnels de la littérature jeunesse affirment que les professeurs sont « livrés à eux-mêmes » et que la majorité d'entre eux choisiraient donc de ne pas aborder des sujets tels que l'homophobie ou la diversité sexuelle notamment par manque d'accompagnement de la part des

¹Gaël Aymon, « La littérature de jeunesse est un rempart contre toutes les discriminations » dans *La Charte*, <https://www.la-charte.fr/actualites/la-litterature-jeunesse-est-un-rempart-contre-toutes-les-discriminations/> [consulté en ligne le 12/10/2022]

²*Ibidem*.

institutions. Il est vrai que les trois guides présentés dans cette analyse font largement mention de l'homophobie entre pairs – discrimination d'élève à élève amplement évaluée par différentes études déjà mentionnées – néanmoins ces documents révèlent aussi le besoin de formation des professionnels du monde de l'enseignement. En effet, en les publiant, chaque ministère de l'enseignement francophone reconnaît la nécessité de former son personnel. Isabelle Simonis, ministre belge de l'Enseignement en poste de 2014 à 2018, affirme l'importance pour les adultes « d'être sensibilisé-e à la réalité que vivent les jeunes, de s'interroger soi-même, d'explorer toutes les pistes que notre cadre professionnel offre déjà¹. » Elle continue en détaillant la démarche du gouvernement qui préconise de « s'outiller pour des animations spécifiques, de s'appuyer sur des ressources et, parfois, de se former. C'est bien là tout l'objectif de ce guide². » Le Québec affirme trois objectifs dans le sillage des paroles de la ministre belge concernant le guide *Homophobius*. Le premier objectif vise à « sensibiliser les enseignants et les intervenants en milieu scolaire à l'homophobie et aux stéréotypes sexuels³ », le deuxième objectif attire l'attention sur « l'importance du développement des habiletés sociales dans la prévention de l'homophobie et la lutte contre les stéréotypes sexuels⁴ », à savoir que la lutte contre l'homophobie requiert certaines dispositions particulières notamment dans la prise de contact de la victime ou encore dans la gestion du groupe social classe face à la stigmatisation d'une personne. Enfin, le guide québécois a également pour objectif d'« accompagner les enseignants et les intervenants en milieu scolaire dans l'animation d'activités pédagogiques sur l'homophobie et les stéréotypes sexuels⁵. » Pour la Belgique et le Québec, ces guides sont donc présentés comme de véritables outils pédagogiques, à destination des enseignants. Il en va de même pour le Vademecum publié par le ministère de l'Éducation nationale français à l'attention des équipes éducatives. À ce titre, la France autorise depuis 2001, l'intervention de certaines associations agréées, spécialisées dans les questions d'homophobie et de transphobie et qui agissent sur le temps scolaire auprès des adolescents. Le gouvernement s'est notamment aperçu de l'importance de bien maîtriser un tel sujet, pour apporter les meilleures réponses possibles aux élèves. Si cette initiative démontre les progrès fait en matière de gestion des discriminations dans le milieu scolaire par les gouvernements francophones, elle souligne également de nombreuses lacunes qui étayent la méconnaissance du sujet et renforcent les

¹Et toi, t'es casé-e ?, *op.cit.*, p. 4

²*Ibidem.*

³L'homophobius, *guide d'animation secondaire, op.cit.*, p. 3

⁴*Ibidem.*

⁵*Ibidem.*

stigmas subies par les jeunes élèves LGBTQIA+ francophones. Pour exemple, les trois documents sont dotés de glossaires. Ceux-ci permettent de définir la terminologie intrinsèque à la question LGBTQIA+. Toutefois, il paraît étonnant que les instances publiques trouvent encore nécessaire de définir des termes tels que l'acronyme « LGBT », le mot « homosexualité » ou l'expression « famille homoparentale ». S'il est utile de définir les bases de cette lutte, cela démontre tout de même que la déconstruction sociale de l'hétéronormativité n'est qu'à peine entamée, comme l'ont par exemple mentionné certains auteurs que nous avons interrogés précédemment. Toutefois, il existe bel et bien une affinité entre ces guides institutionnels et les ouvrages de notre corpus. En effet, le lien entre romans francophones pour adolescents traitant de l'homosexualité et textes officiels pour la prévention de l'homophobie est à chercher dans la volonté des deux parties de mettre fin à l'homophobie quotidienne subie par certains élèves reconnus ou non comme LGBTQIA+. Ce que nous démontrent ces différents textes c'est que la lutte contre l'homophobie a toute sa place dans l'Éducation nationale francophone. Que cela soit des documents et actions mis en place et permis par les institutions étatiques mais aussi grâce aux romans pour adolescents traitant de la question et dont la thématique est renforcée par la volonté assumée des auteurs de jeunesse de vouloir déconstruire les normes sociales qui entourent l'homosexualité. Si ce n'est pas pour ses qualités littéraires souvent dévalorisées, c'est au moins pour déconstruire les préjugés hétéronormatifs que les romans pour adolescents abordant l'homosexualité devraient être présentés en cours aux élèves francophones. Est-ce le cas ?

II. Les enseignants et la question de l'homosexualité : débat en classe ou dossier dans le placard ?

C'est un constat plutôt équivoque qui s'observe une fois le cadre général posé sur le traitement de la question de l'homosexualité en milieu scolaire et la place que prennent les romans pour adolescents abordant la question. D'une part car la portée de la littérature de jeunesse s'amenuise à mesure que l'élève avance dans sa scolarité secondaire. D'autre part parce que l'homosexualité est une thématique encore taboue à l'École, et cela malgré les différentes volontés et actions mises en place par chaque gouvernement francophone pour enrayer l'homophobie, terreau des stigmatisations subies par les adolescents LGBTQIA+. C'est donc dans ce cadre que les enseignants francophones se retrouvent confrontés à la question des diversités sexuelles, de plus comme l'explique Cécile Chartain, la mise en œuvre d'actions au sein des établissements reste difficile :

Nombre d'acteurs de l'Éducation nationale sont ouverts et conscients de l'intérêt d'actions de sensibilisation contre l'homophobie mais se trouvent désarmés pour l'aborder par méconnaissance de la problématique, manque d'information concernant les dispositifs sur lesquels ils pourraient s'appuyer et déficit de garde-fous institutionnels. De plus, la disponibilité des personnels de l'Éducation nationale est insuffisante, sachant qu'aucun aménagement spécifique explicite n'est prévu pour aborder ces questions et que les programmes scolaires sont déjà suffisamment lourds pour supporter des ajouts¹.

En effet, il est important de rappeler que les enseignants, et l'équipe éducative de manière générale, sont bien conscients des réalités évoquées par les rapports gouvernementaux et mises en récit par les auteurs de notre corpus. Toutefois, ce qui pourrait passer pour de l'indifférence serait en réalité une incapacité à agir pour toutes les raisons évoquées par Cécile Chartain. Pour autant, nos recherches ont tout de même démontré que cela était envisageable, voire possible, pour les enseignants volontaires, d'utiliser l'outil que représente le roman pour adolescents afin de traiter de la question de l'homosexualité en classe. Bien sûr quelques romans étudiés font partie des listes officielles publiées par les gouvernements francophones, pour autant tous les autres romans n'y figurant pas sont tout de même des ouvrages de littérature de jeunesse et donc peuvent avoir une place dans les enseignements de français. C'est pour cette raison que nous avons choisi de laisser la parole aux enseignants. En effet, qui mieux qu'eux peut nous éclairer sur les pratiques professionnelles qui sont mises en œuvre dans les classes d'aujourd'hui ? Pour cela, en

¹Cécile Chartain, « Prévenir et sensibiliser dans le cadre scolaire », *art.cit.*, p. 57

accord avec l'analyse des textes officiels précédemment menée, nous avons fait le choix d'interroger uniquement les professeurs généraux de français du secondaire belge, québécois et français exerçant dans des établissements publics. Ce cadre s'est imposé à nos recherches dans la mesure où la construction des systèmes éducatifs diffère d'un pays à l'autre. Dans un souci de comparaison équitable nous avons donc réduit l'échantillon d'enseignants interrogés. Voici le questionnaire que nous leur avons proposé.

a. Présentation du questionnaire.

Le questionnaire que nous avons transmis aux enseignants se compose de douze questions. Il est construit selon une progression allant d'un questionnement général (matière enseignée, pays habité) vers un questionnement plus spécifique (titres de romans, expériences professionnelles personnelles). Édité en ligne, nous avons dans un premier temps diffusé le questionnaire sur des groupes d'enseignants *via* les réseaux sociaux. Nous avons par la suite établi une liste d'écoles secondaires francophones que nous avons contactées par courriel. Cette liste répond à des critères géographiques et sociaux que nous avons appliqués dans le cas des trois pays. Nous avons pour cela contacté les cinq meilleures et moins bonnes écoles secondaires en reprenant des classements établis à partir de données gouvernementales (notamment la réussite aux examens). Nous avons aussi contacté deux établissements dans les trois plus grandes villes de chaque pays, hormis la capitale. Cela nous a amené à prendre contact avec au total cinquante-deux écoles secondaires réparties ainsi : vingt-six en France, treize en Belgique et au Québec. Si nous avons contacté davantage d'établissement français c'est notamment car il a fallu contacter à la fois les collèges et les lycées alors qu'au Québec où en Belgique, les écoles regroupent toutes les années d'enseignement secondaire dans le même établissement. Toutefois cette première liste établie n'a pas permis d'obtenir un nombre suffisant de réponses en vue d'une analyse précise. C'est pourquoi dans un troisième temps, nous avons contacté une quantité d'établissements secondaires plus importante. En effet, en France, tous les établissements secondaires publics (collèges et lycées) de la région Aquitaine ont été contactés. Pour la Belgique, nous avons approché toutes les écoles secondaires francophones dites publiques du pays. Enfin pour le Québec, 188 établissements publics francophones ont été contactés sur les 319 écoles répertoriées par le gouvernement. Voici à présent le questionnaire ainsi que les choix de réponses

auxquels les enseignants ont répondu. Avant de répondre aux questions, les enseignants avaient en premier lieu accès à une page d'accueil sur laquelle ils pouvaient lire la description suivante :

« Cher.e.s enseignant.e.s

Actuellement en doctorat de littérature comparée, je m'intéresse à la question de l'homosexualité masculine dans le roman francophone pour adolescents. Grâce à ce questionnaire, je souhaiterais analyser la réalité des pratiques enseignantes concernant la littérature de jeunesse traitant de l'homosexualité. Merci de bien vouloir prendre quelques minutes de votre temps pour remplir le sondage suivant.

Ce questionnaire est anonyme, il concerne les enseignant.e.s belges, français.e.s et québécois.e.s de français de l'enseignement secondaire général.

Merci d'avance. »

	Questions	Réponses possibles
1	Dans quel pays enseignez-vous ?	Choisir une réponse : <input type="checkbox"/> Belgique <input type="checkbox"/> France <input type="checkbox"/> Québec
2	Quelle discipline enseignez-vous ?	Réponse ouverte
3	La question de l'homosexualité masculine ... être traitée en milieu scolaire ?	Choisir une réponse : <input type="checkbox"/> Doit-elle <input type="checkbox"/> Ne doit-elle pas
4	Dans le cadre de l'enseignement national de votre pays, cette question est-elle inscrite dans les documents officiels ?	Choisir une réponse : <input type="checkbox"/> Oui <input type="checkbox"/> Non <input type="checkbox"/> Je ne sais pas
5	Selon vous, quels sont les enseignements les plus adaptés au traitement de cette question ?	Réponse ouverte
6	De nombreux romans pour adolescents abordent cette réalité, en connaissez-vous certains ?	Choisir une réponse : <input type="checkbox"/> Oui <input type="checkbox"/> Non

7	Si oui, pouvez-vous citer des titres ou auteurs ?	Réponse ouverte
8	Ces romans vous semblent-ils un support pertinent pour aborder la question de l'homosexualité avec vos élèves	Choisir une réponse : <input type="checkbox"/> Oui <input type="checkbox"/> Non <input type="checkbox"/> Je ne sais pas
9	Selon vous, les actions de prévention des LGBTIphobies concernent-elles les établissements d'enseignement secondaire de votre pays ?	Choisir une réponse : <input type="checkbox"/> Oui <input type="checkbox"/> Non <input type="checkbox"/> Je ne sais pas
10	Des actions de prévention des LGBTIphobies ont-elles pris place dans l'établissement où vous enseignez ?	Choisir une réponse : <input type="checkbox"/> Oui <input type="checkbox"/> Non <input type="checkbox"/> Je ne sais pas
11	En tant qu'enseignant, au cours de votre carrière, avez-vous déjà été confronté à une ou des situation(s) LGBTIphobe(s) ?	Choisir une réponse : <input type="checkbox"/> Oui <input type="checkbox"/> Non
12	Si oui, avez-vous eu recours au roman pour adolescents pour affronter cette situation ?	Choisir une réponse : <input type="checkbox"/> Oui <input type="checkbox"/> Non <input type="checkbox"/> Je n'y ai pas pensé

Ce questionnaire est resté accessible en ligne pendant cinquante-huit jours. Durant cette période, il a été décompté seulement deux cents quarante visites parmi lesquelles quatre-vingts quatorze personnes ont pris le temps de répondre au questionnaire. Le taux de remplissage s'élève donc à 39,2 %. Toutes les visites comptabilisées proviennent d'un clic direct sur le lien envoyé par mail aux établissements. La durée de réalisation moyenne est comprise entre deux et cinq minutes. Si le nombre total de réponses nous permet d'obtenir une analyse significative tant sur les réponses collectives qu'individuelles, il est toutefois possible de noter un premier écueil avant de débiter l'analyse. Sur la totalité des établissements secondaires contactés, peu d'enseignants ont pris le temps de répondre à ce questionnaire. En effet, pendant plus d'un mois, et malgré des relances régulières sur

les groupes d'enseignants francophones sur le réseau social *Facebook*, le nombre de réponses a stationné aux alentours de vingt. Ce ne sont que sur les quinze derniers jours que nous avons dépassé l'objectif fixé à soixante réponses. Cela coïncide avec la troisième phase de prise de contact auprès des établissements scolaires des trois pays concernés. À présent, afin de produire une analyse la plus représentative possible, il sera intéressant d'alterner à la fois une étude générale des réponses (tous pays confondus) qui permettra de rendre compte de la réalité globale des raisonnements développés plus haut ainsi qu'une étude comparative (confronter les réponses des corps enseignants français, belges et québécois) afin de potentiellement mettre au jour des directions différenciées d'un pays francophone à l'autre.

b. Analyse des réponses

Les deux premières questions permettent de poser un cadre à notre analyse. En effet, au-delà du texte de présentation qui permet de réorienter les enseignants qui ne correspondraient pas à l'échantillon visé, ces deux questions permettent de confirmer que les répondants remplissent bien la condition géographique nécessaire mais aussi qu'ils exercent *a priori* la discipline visée.

Définition de l'échantillon

La première question est à choix unique. Elle vise un double objectif : d'une part définir la zone géographique visée par le sondage et d'autre part pouvoir permettre une étude comparative des réponses. En revanche, pour la deuxième question, les enseignants avaient la charge de fournir une réponse textuelle afin de nommer précisément la ou les matières enseignées. Nous avons alors obtenu les résultats bruts suivants :

1. Dans quel pays enseignez-vous?

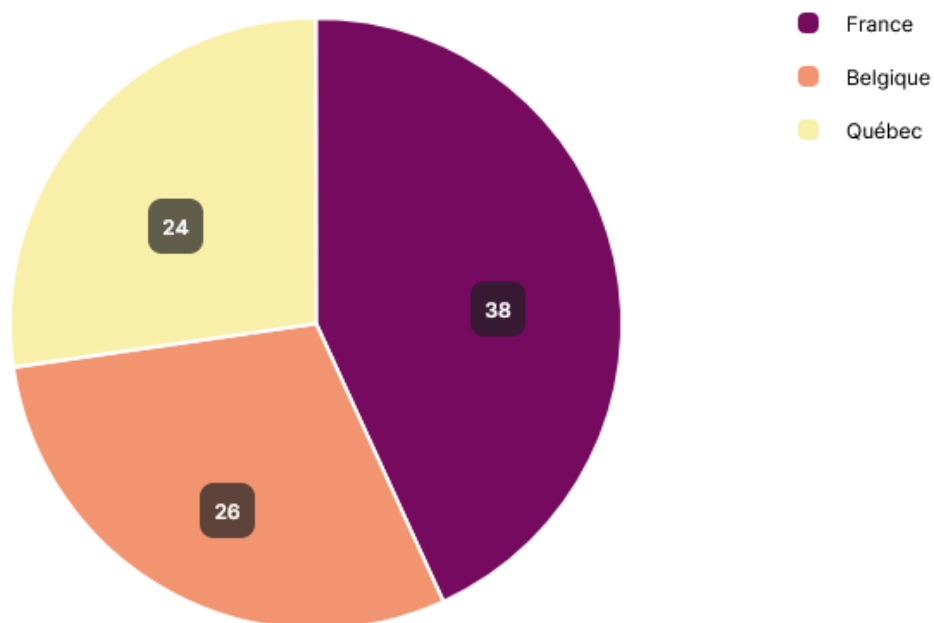


Figure 1

2. Quelle discipline enseignez-vous ?

(Données brutes)

Discipline énoncée	Nombre d'enseignants
Français	54
Lettres	13
Français langue première	2
Français secondaire 1	2
Français/Langues anciennes	2
Français langue maternelle	4

Français langue de scolarité	1
Français secondaire 2	1
Français langue d'enseignement	1
Français/Culture générale et expression	2
Français/Citoyenneté	1
Français DS	1
Français/Théâtre	1
Français secondaire 3	1
Français secondaire 4 et 5	2
Autres	5
TOTAL	94

La répartition géographique des répondants paraît en adéquation avec la quantité d'établissements secondaires contactés dans chaque pays. Nous observons que ce sont les enseignants français qui ont davantage répondu à l'appel. Ils représentent à eux seuls presque la moitié des données collectées (44,7 % pour être exact). Les enseignants belges et québécois se partagent le reste des réponses avec respectivement 28,7 % et 26,6 % des résultats recueillis. Toutefois, le ratio paraît faible s'il est mis au regard de la totalité des collèges, lycées ou écoles secondaires contactés dans chaque pays. En effet, sur environ trois cents cinquante établissements secondaires français (collèges et lycées), nous n'avons récolté que quarante-deux réponses. Si l'on émet l'hypothèse que chaque structure dispose d'au moins un enseignant de français, la proportion de répondants est faible puisqu'elle atteint à peine 12 %. Elle n'est guère beaucoup plus élevée pour la Belgique avec 14 % de participation. En revanche, le pourcentage chute lorsqu'il s'agit du Québec. En effet, sur environ trois cents vingt écoles secondaires approchées, nous n'avons obtenu que vingt-cinq réponses soit 7 % d'enseignants ayant participé à l'étude. Le site internet *Survio* fournit également des données concernant les statistiques d'enquête. Ainsi, le questionnaire compte au total deux cents quarante visites pour

seulement quatre-vingt-quatorze réponses complètes. Cent quarante-six enseignants n'ont pas pris le temps de répondre au questionnaire. Une réflexion est possible : les enseignants, voyant l'objet du questionnaire, n'ont pas été intéressés par l'étude et ont ainsi quitté la page internet. La lecture de ces résultats doit également tenir compte de la diffusion du questionnaire sur le réseau social *Facebook* qui ne permet pas de quantifier précisément le nombre d'enseignants touchés *via* la plateforme. Dans ce cas, comment s'assurer de la précision de notre échantillon ? Dans un article sur les avantages et désavantages du sondage en ligne comme méthode de collecte de données, deux chercheuses québécoises évoquent cette situation : « les sondages en ligne sont généralement non probabilistes, c'est-à-dire que leur échantillon n'est pas contrôlé : on ne sait pas qui répond ou qui peut y répondre¹. » Ainsi, il apparaît que cette impossibilité à quantifier précisément l'échantillon soit une donnée commune à la méthodologie du questionnaire en ligne. De ce fait, les deux premières questions de notre sondage viennent restreindre la population visée afin de contrôler à minima un échantillon qui aurait pu être bien plus large du fait de la méthodologie choisie. Marie-Eve Gingras et Hélène Belleau apportent également une réponse dont il est important de tenir compte quant à la diffusion du questionnaire :

Les résultats sont limités par le fait qu'ils ne s'adressent qu'aux individus connectés à l'Internet, et que les aînés, les personnes vivant en région éloignée, les minorités visibles et les personnes à faibles revenus sont souvent sous-représentés².

Elles ajoutent que « différentes études soulignent d'ailleurs qu'il devient de plus en plus difficile pour les répondants de distinguer les courriels des pourriels (spam) ou de la publicité³. » L'approche numérique atteint ici des limites qu'il est difficile de dépasser. Toutefois ces désavantages sont spécifiques à tous les questionnaires en ligne et pourraient en partie expliquer le manque notable de réponses. L'existence d'une adresse électronique ne confirme en aucun cas la compréhension informatique ou l'aisance numérique de la personne qui se trouve derrière l'écran de l'ordinateur. Il semble toutefois que malgré ces difficultés, le questionnaire ait réussi à atteindre principalement les enseignants de français du secondaire francophone comme peuvent en attester les réponses à la deuxième question. Toutefois, au regard de ces données brutes, nous avons

¹Marie-Eve Gingras, Hélène Belleau, « Avantages et désavantages du sondage en ligne comme méthode de collecte de données : une revue de la littérature », *Institut national de la recherche scientifique*, Montréal, 2015, p. 2, <https://espace.inrs.ca/id/eprint/2678/1/Inedit02-15.pdf> [consulté en ligne le 13/12/2022]

²*Ibidem*.

³*Ibid.*, p. 3

pu mettre au jour la présence de six réponses qui ne correspondent pas aux critères définis pour cette analyse. En effet, six enseignants ne dispensent pas de cours généraux de français dans des établissements publics. Nous avons donc rejeté les réponses suivantes : un enseignant français de Lettres/Histoire et Géographie en voie professionnelle, un enseignant français d'anglais, un enseignant belge de soins infirmier, deux professeurs documentalistes français et un bibliothécaire scolaire québécois. Ainsi, le nombre de réponses à prendre en compte dans la suite de cette étude s'élève alors à quatre-vingt-huit. Le tableau suivant reprend la répartition géographique des enseignants en tenant compte des réponses rejetées :

1 Dans quel pays enseignez-vous?

Choix unique , Nombre de répondants 88 x, sans réponse 0 x

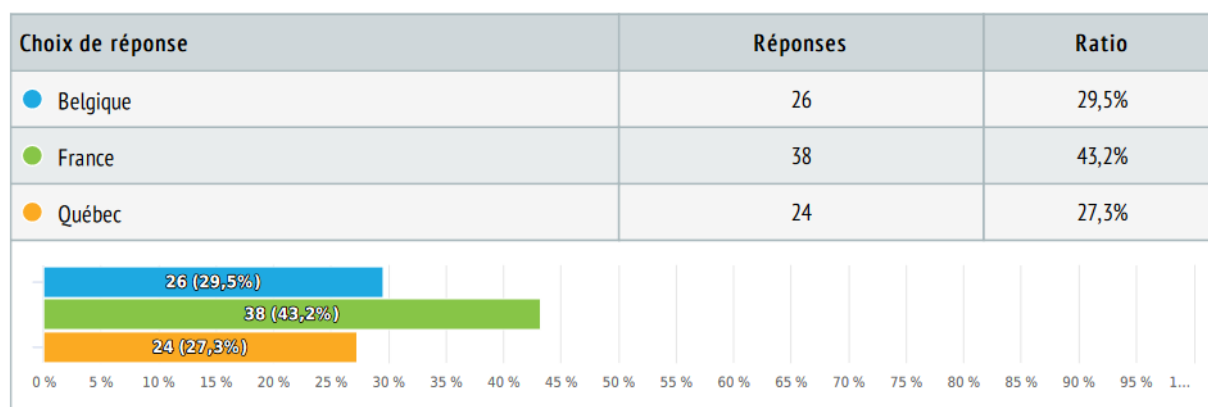


Figure 2

Les réponses rejetées ne modifient pas considérablement le ratio de chaque zone géographique. Le pourcentage de répondants français diminue quelque peu alors que celui des enquêtés belges et québécois augmente. Néanmoins, la répartition reste quasiment équivalente. Une fois ce tri opéré, et afin de rendre plus claire la lecture des données concernant les disciplines de chaque répondant, nous avons pris le parti de répartir les enseignants en deux tableaux : l'un répertoriant les professeurs n'enseignant qu'une discipline et le second répertoriant les professeurs enseignant deux disciplines.

Professeurs enseignant une discipline

Français		TOTAL : 82
Français	55	
Lettres modernes/classiques (France)	13	
Secondaire 1, 2, 3, 4 et 5 (Québec)	6	
Français langue première ou maternelle ou d'enseignement ou de scolarité (Québec/Belgique)	8	

Professeurs enseignant deux disciplines

Français + ...		TOTAL : 6
Français/Langues anciennes (France)	2	
Français/Culture générale et expression (France)	2	
Français/Citoyenneté (Belgique)	1	
Français/Théâtre (France)	1	

Comme le démontre le tableau des données brutes, il existe différents intitulés pour une même discipline. La majorité des enquêtés répondent enseigner le français. Pour ce qui est des réponses françaises, il existe une première opposition entre les Lettres dites classiques et celles dites modernes. Cela ne concerne en aucun cas la discipline enseignée mais bien la formation suivie par les professeurs. En ce qui concerne le Québec, nous observons que certains enseignants apportent une précision supplémentaire dans leur réponse : le niveau d'enseignement de la discipline. En effet, l'école secondaire québécoise est composée de deux cycles d'enseignement divisés au total en cinq années d'études secondaires. Au vu des réponses indiquées, certains enseignants semblent n'exercer que dans un niveau en particulier. Cette différenciation n'est pas opérée pour les enseignants belges et seulement à une reprise pour le cas d'un enseignant de français au collège. Au même titre que dans notre analyse nous n'avons pas différencié les romans destinés à des plus jeunes adolescents de ceux destinés à des adolescents plus âgés, nous ne ferons pas ici de distinction sur le niveau d'enseignement des professeurs de français de notre étude. Enfin des intitulés tels que « français langue première », « français langue

maternelle », « français langue d'enseignement » ou encore « français langue de scolarité » apparaissent dans les réponses et doivent faire l'objet d'un éclaircissement. Le Canada, tout comme la Belgique, sont des États qui possèdent plusieurs langues officielles. Deux au Canada : l'anglais et le français et trois en Belgique : le français, l'allemand et le néerlandais. La langue officielle de la Province du Québec est le français, tout comme c'est le cas pour la Région wallonne en Belgique. Toutefois, comme les deux pays ne disposent pas d'une seule langue officielle, à l'inverse de la France, il semble que ces intitulés aient été mis en place afin de différencier l'enseignement du français en tant que langue maternelle de celui de l'enseignement du français chez des élèves germanophones ou anglophones. C'est ce qu'explique Mélanie Guilhou, enseignante au Québec : « “français langue première signifie que c'est dans cette langue que les élèves suivent les cours en priorité¹. » Ces termes renvoient donc à des appellations génériques utilisées dans les établissements scolaires québécois mais aussi belges. Les enseignements dispensés ne peuvent donc être tout à fait les mêmes en France, en Belgique et au Québec. Ceci explique alors la précision apportée par les répondants belges et québécois lorsqu'ils écrivent enseigner le « français langue maternelle » ou encore le « français première langue ». Au total nous comptons donc quatre-vingt-deux enseignants affirmant dispenser une matière. Six autres déclarent enseigner deux matières : il s'agit de cinq enseignants français et un belge. Deux enseignants français dispensent aussi des cours de langues anciennes, à savoir le latin et le grec. Ce sont également deux enseignants français qui ont répondu enseigner un cours intitulé « Culture générale et expression » destiné aux élèves préparant le Brevet de Technicien Supérieur. Ces deux premières questions ont donc permis de définir un cadre à notre échantillon d'étude, il est intéressant à présent d'analyser ce que cette population répond quand elle est interrogée sur la place que peut prendre la question de l'homosexualité à l'école.

Homosexualité et École font-elles bon ménage ?

De manière générale, les enseignants francophones sont d'accord pour répondre que la question de l'homosexualité masculine doit être traitée en milieu scolaire. C'est ce que ce démontre le graphique suivant :

¹Informations recueillies lors d'un échange par courriel

3. La question de l'homosexualité masculine ... être traitée en milieu scolaire ?

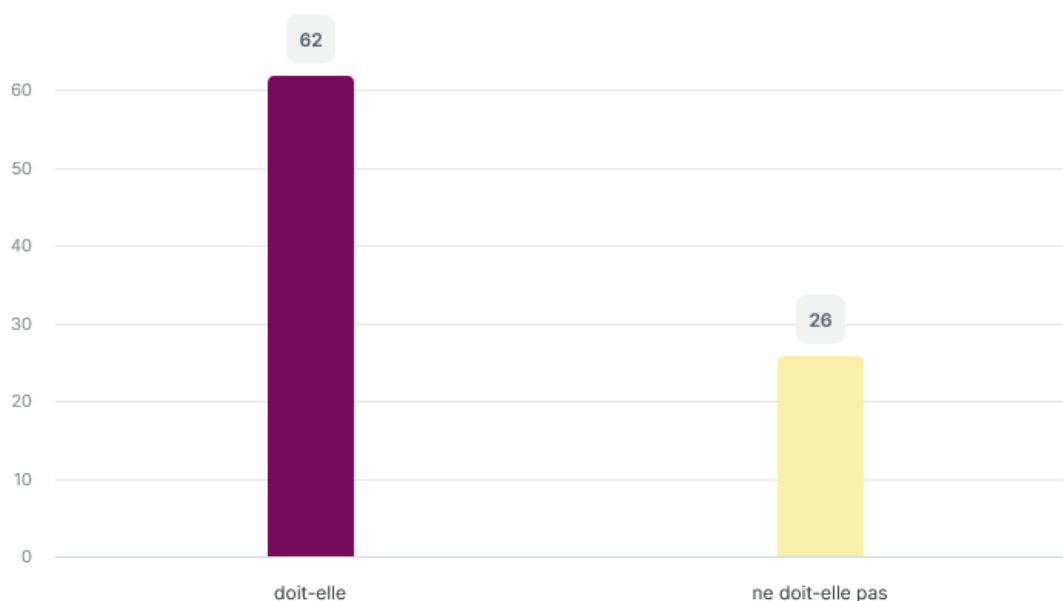


Figure 3

Ici, il s'agit davantage d'interroger la norme qui prévaut au sein de l'institution scolaire que la littérature pour adolescents et ses usages. En effet, si nous avons pu constater à quel point l'hétéronormativité imprégnait les sociétés francophones contemporaines, est-ce aussi le cas au sein de l'enseignement public de chaque pays ? Les réponses des enseignants francophones laissent entrevoir une première tendance générale qui s'oriente vers le « oui », tout de même nuancée puisque presque un tiers des enquêtés (29,5 %) estiment que la question de l'homosexualité masculine n'a pas sa place en milieu scolaire. Que conclure de cette réponse ? La question de l'homosexualité à l'école renvoie à plusieurs réalités qu'il est important d'interroger. Les tabous sociaux qui pèsent sur l'homosexualité interviennent également en milieu scolaire. Les effets en sont même peut-être plus exacerbés du fait du public concerné. En effet, la sexualité et plus particulièrement l'homosexualité dérange à l'école. Ce qui pose problème dans un premier temps c'est la déconstruction du modèle normatif qu'impose l'homosexualité, et plus largement la diversité sexuelle. En effet, comme l'explique Gabrielle Richard, « le curriculum scolaire formel, soit les enseignements dont la transmission est prescrite par

les autorités scolaires, est hétéronormatif¹. » Elle détaille alors son propos en expliquant notamment que ce système valorise « la conformité au genre, la complémentarité des sexes et la supériorité hétérosexuelle, [...] il invisibilise les réalités qui s'émancipent de ces normes². » Ainsi, l'école en tant qu'institution publique admettrait les mêmes schémas sociaux que ceux établis dans la société. Dans ce cas, quelles sont les origines d'un tel mécanisme ? Dans un article sur l'hétéronormativité à l'école, Gabrielle Richard offre une première réponse en étudiant notamment le rôle que peuvent jouer les enseignants dans la reconduction ou la contestation des normes sociales, notamment celles liées à l'hétérosexualité. Elle écrit :

L'école serait un lieu majeur du développement par les élèves d'une identité genrée et sexualisée. Ces mécanismes de construction identitaires doivent être compris comme résultant d'un double processus d'inculcation et d'intériorisation des normes. Les élèves « apprendraient » les normes de genre et d'orientation sexuelle à l'école, au même titre qu'ils apprendraient l'arithmétique³.

Les élèves s'imprégneraient alors de ces modèles au moyen des interactions entre pairs mais également des échanges avec les enseignants. Pour mener à bien son analyse et étayer ses propos, la chercheuse québécoise a conduit une enquête auprès de deux cents quarante-trois enseignants du secondaire. Dans ses conclusions, elle précise que le rôle des enseignants est décisif quant à la reproduction de l'hétéronorme sociale notamment lorsqu'ils omettent de présenter des « modèles identitaires, conjugaux et familiaux s'émancipant des hétéronormes [...] ou encore en discourant sur la nature féminine ou masculine comme une essence déterminée⁴. » En effet, la discussion engagée autour de certains sujets par des enseignants peu enclins à déconstruire les modèles normatifs aurait un résultat inverse à celui souhaité. Il en résulterait alors une stigmatisation accrue du sujet évoqué. Au-delà de la place accordée à la question de l'homosexualité masculine dans le milieu scolaire, c'est donc tout un système normatif que les 29,5 % d'enseignants de notre étude entretiennent. Qu'en est-il alors lorsque l'on compare les résultats obtenus pour chaque état francophone ? Il s'avère que les résultats par pays sont relativement identiques aux résultats généraux. En effet, 23,7 % des enseignants français, 29,2 % des enseignants québécois et 34,6 % des enseignants belges avancent que l'homosexualité

¹Gabrielle Richard, « Taire ou exposer la diversité sexuelle ? Impacts des normes de genre et de l'hétéronormativité sur les pratiques enseignantes », dans *Genre, sexualité et société*, 2015, p. 9, <https://journals.openedition.org/gss/3365> [consulté en ligne le 16/12/2022]

²*Ibidem*.

³Gabrielle Richard, « "Il y a au moins trois gais dans la classe" : apport d'une analyse des pratiques enseignantes pour comprendre l'hétéronormativité à l'école. » dans *Nouvelles pratiques sociales*, 28(1), Montréal, 2016, p. 110, <https://www.erudit.org/fr/revues/nps/2016-v28-n1-nps02990/1039176ar.pdf> [consulté en ligne le 16/12/2022]

⁴*Ibid.*, p. 118

masculine ne doit pas être traitée en milieu scolaire. L'étude ne met donc pas en avant de différence notable entre les trois pays sondés. Pour autant, face à cela, soixante-deux enseignants de notre étude affirment que la question de l'homosexualité masculine doit avoir sa place en milieu scolaire. L'étude menée par Gabrielle Richard offre ici un complément à notre questionnaire. Les enseignants québécois y ont notamment rapporté de quelle manière ils s'efforcent de déconstruire les modèles hétéronormatifs pointés du doigt. La chercheuse rapporte ainsi que lors des entretiens, « plusieurs enseignants disent s'efforcer d'inclure la diversité sexuelle dans leurs contenus d'apprentissage¹. » Dans son analyse des pratiques d'interventions des enseignants face à des propos homophobes, elle note également que « la majorité des enseignants ont rapporté procéder à un arrêt d'agir, suivi, dans certains cas, de démystification des préjugés exprimés². » Malgré une volonté de se défaire de ces normes, ou du moins d'insinuer une première réflexion chez leurs élèves, les enseignants mentionnent dans cette même étude québécoise plusieurs difficultés. L'une d'elles renvoie à la question des textes officiels mis en place par chaque gouvernement : « la diversité sexuelle semble rarement incluse dans les contenus scolaires de façon à déconstruire les stéréotypes [...] entretenus par certains élèves³. » Dans notre sondage, la réponse apportée par l'ensemble des enseignants francophones suit la même idée. En effet, plus de la moitié des enquêtés (52,3%) ne sont pas en capacité de dire si la question de l'homosexualité masculine apparaît dans les documents officiels. De plus, 43,2 % des enseignants affirment que cette question n'est pas traitée par les documents officiels. Ainsi pour plus de 95 % des enquêtés il n'existe pas de documents officiels mis en place par les gouvernements francophones afin d'aborder la question de l'homosexualité à l'École (voir *figure 4*). Il paraît alors intéressant de souligner que malgré une volonté de traiter ce sujet, évoquée par environ 70 % des enseignants francophones du sondage, la quasi-totalité de l'échantillon semble démunie puisqu'elle ne disposerait pas de textes ou documents officiels pour concrétiser cette initiative.

¹Gabrielle Richard, « "Il y a au moins trois gais dans la classe" : apport d'une analyse des pratiques enseignantes pour comprendre l'hétéronormativité à l'école. », *art.cit.*, p. 113

²*Ibid.*, p. 115

³*Ibid.*, p. 114

4. Dans le cadre de l'enseignement national de votre pays, cette question est-elle inscrite dans les documents officiels?

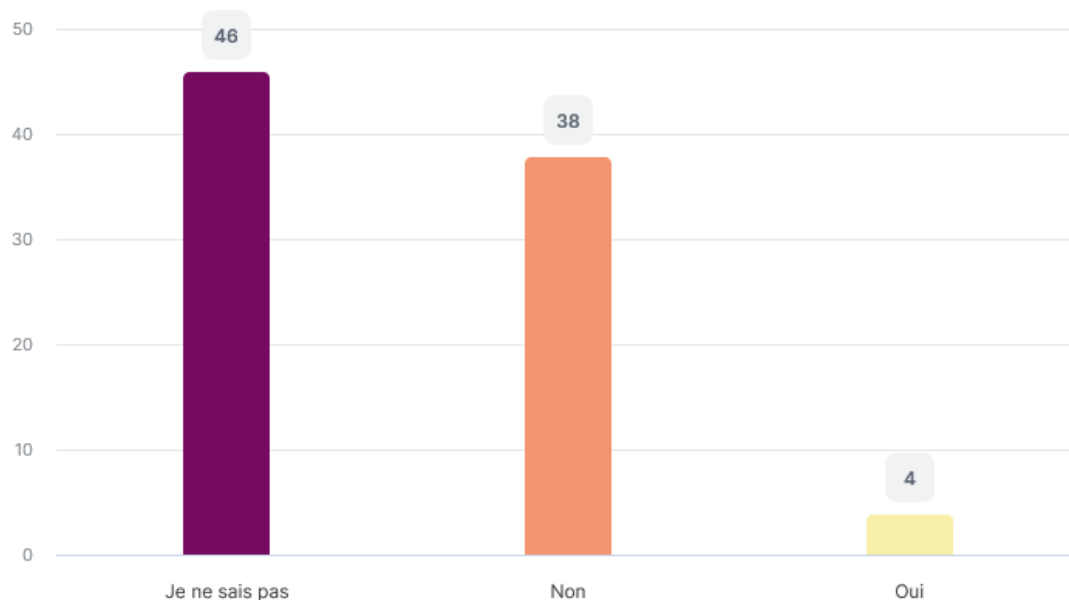


Figure 4

Quelle est alors la réalité des faits ? Lorsque l'on consulte les site internet de chaque Ministère de l'Éducation francophone, il est possible de répertorier plusieurs informations concernant la présence de l'homosexualité masculine dans les documents officiels. En effet, en France, l'éducation à la sexualité en milieu scolaire vise le développement d'apprentissages redéfinis par une circulaire datant de 2018. Ce texte précise notamment que « L'éducation à la sexualité est inscrite dans le Code de l'éducation (articles L. 121-1 et L. 312-16) depuis la loi n°2001-588 du 4 juillet 2001¹. » En Belgique, c'est sous un autre intitulé que l'on retrouve le même type d'enseignement : l'éducation à la vie relationnelle, affective et sexuelle – plus communément appelée EVRAS – est inscrite dans les missions de l'école depuis 2012 comme le précise la circulaire 4550² parue en septembre 2013. Enfin le Ministère de l'Éducation québécois rappelle le cadre légal et réglementaire dans lequel intervient l'éducation sexuelle en milieu scolaire :

¹https://www.education.gouv.fr/bo/18/Hebdo33/MENE1824340C.htm?cid_bo=133890 [consulté en ligne le 19/12/2022]

²[http://www.enseignement.be/upload/circulaires/000000000002/FWB%20-%20Circulaire%204550%20\(4773_20130910_155053\).pdf](http://www.enseignement.be/upload/circulaires/000000000002/FWB%20-%20Circulaire%204550%20(4773_20130910_155053).pdf) [consulté en ligne le 19/12/2022]

Selon la loi sur l’instruction publique, la mission de l’école est la suivante : « instruire, socialiser et qualifier les élèves. » En travaillant à l’éducation sexuelle des jeunes, on peut contribuer de façon significative à leur instruction et à leur socialisation¹.

Les enseignements dispensés par l’éducation à la sexualité permettent donc d’aborder la question de l’homosexualité masculine dans les classes du secondaire des trois pays francophones de notre étude. Le cadre de ces enseignements est de plus défini par des textes publiés il y a maintenant plusieurs années. Il paraît alors étonnant que les enseignants ayant répondu à notre enquête n’aient pas connaissance de l’existence de tels documents. Textes auxquels peuvent également s’ajouter les livrets mentionnés plus haut concernant la lutte contre les LGBTphobies en milieu scolaire et qui sont aussi des matériaux précieux dans le traitement de la question de l’homosexualité à l’École. Comment pourrait-on alors expliquer cette méconnaissance ? Dans le *Rapport mondial sur le suivi de l’éducation* publié par l’UNESCO, le document d’orientation n°45 revient sur l’inclusivité des systèmes éducatifs. Malgré une législation francophone affirmant la nécessité et l’importance de l’éducation sexuelle en milieu scolaire, le rapport affirme que « la conception et le développement des programmes scolaires mettent souvent à l’épreuve l’engagement en faveur d’un paradigme d’inclusion plus large et plus poussé². » Plusieurs raisons sont pointées du doigt : la potentielle réaction des parents, le frein des croyances culturelles mais aussi le manque de formation du personnel éducatif. Concernant ce dernier point, Gabrielle Richard a notamment démontré l’importance du rôle de l’enseignant dans la reconduction ou non des normes sociales. Le rapport va dans le même sens que la chercheuse québécoise et précise qu’une législation plus inclusive ne suffit pas à contribuer à la création d’environnements d’apprentissage inclusifs :

Ils [les enseignants] peuvent également avoir besoin de formations pour appréhender les différentes réalités des personnes LGBTI, ainsi que de temps et d’espace pour développer une perception critique de leurs propres croyances, hypothèses, préjugés et comportements, qui sont susceptibles de perpétuer la division plutôt que de favoriser l’inclusion³.

La réponse apportée par le rapport semble en adéquation avec la situation soulevée par notre étude. En effet, si les enseignants francophones ne connaissent pas l’existence de

¹Francine Duquet, *L’éducation à la sexualité dans le contexte de la réforme de l’éducation*, Gouvernement du Québec, 2003, p. 18, http://www.education.gouv.qc.ca/fileadmin/site_web/documents/dpse/adaptation_serv_compl/19-7048.pdf [consulté en ligne le 19/12/2022]

²« Ne détournez pas le regard : l’éducation ne doit pas exclure les élèves LGBTI » dans *Rapport mondial de suivi sur l’éducation*, Paris, 2021, p. 9, https://unesdoc.unesco.org/ark:/48223/pf0000377361_fre [consulté en ligne le 19/12/2022]

³*Ibid.*, p. 12

textes officiels abordant la thématique de l’homosexualité masculine, c’est en partie parce qu’ils ne bénéficient pas des formations adéquates pour d’une part présenter ces documents mais aussi pour d’autre part, et comme l’explique le rapport, déconstruire leur propre vision du sujet afin de l’aborder avec le plus d’objectivité possible face à leurs élèves. C’est ce qui est confirmé quelques lignes plus loin par le document d’orientation : « les enseignants ne sont pas forcément à l’abri des partialités sociales, des préjugés et des stéréotypes, un facteur qui doit être pris en compte dans le cadre de l’élaboration de la formation¹. » Finalement, si le modèle dominant de nos sociétés est défini comme hétéronormatif, l’enseignement public et les enseignants peuvent-ils dépasser ces normes puisqu’étant eux-mêmes modelés par et pour un modèle de société hétéronormative ?

À ce stade de notre recherche, il est tout de même intéressant de remarquer que tous les textes et documents officiels mentionnés jusqu’ici ne font pas de différenciation quant aux enseignants ayant à traiter la question de l’homosexualité à l’École. À ce titre, le Ministère français de l’Éducation nationale précise même que « l’éducation à la sexualité ne constitue pas une nouvelle discipline : elle se développe à travers tous les enseignements². » Cependant, notre étude visant à interroger uniquement les enseignants de français du secondaire, nous avons trouvé pertinent de les sonder sur la ou les disciplines les plus enclines à traiter la question de l’homosexualité masculine en milieu scolaire. Les réponses apportées à cette cinquième question viennent par conséquent détailler davantage le cadre offert à la thématique dans l’enseignement secondaire français, belge et québécois. Elles sont présentées sous forme de tableaux. Les réponses à cette question étant ouvertes, certains enseignants ont notifié plusieurs disciplines dans leur réponse ce qui justifie que le total des réponses soit supérieur au nombre d’enquêtés.

Discipline	Nombre d’enseignants
Français	35
Enseignement Moral et Civique (France) Éthique et Culture Religieuse (Québec) Morale (Belgique)	23
Toutes les matières	20
Sciences	19

¹« Ne détournes pas le regard : l’éducation ne doit pas exclure les élèves LGBTI » dans *Rapport mondial de suivi sur l’éducation*, op.cit., p. 12

²<https://www.education.gouv.fr/education-la-sexualite-1814> [consulté en ligne le 19/12/2022]

Histoire/Géographie	18
Langues vivantes	8
Philosophie	8
Éducation sportive	4
Arts	4
SES (France) Univers social (Québec)	3
Éducation à la sexualité	2

Autres réponses	Quantité
« lecture de romans »	8
Cela n'est pas à enseigner	8
Je ne sais pas	1

La discipline la plus mentionnée est le français puisque quasiment 40 % des enquêtés ont évoqué cette matière. La restriction opérée lors du choix de l'échantillon explique certainement ce résultat. Nous observons que pour presque 23 % des enseignants de français, la question de l'homosexualité masculine à l'école peut être abordée dans toutes les disciplines corroborant ainsi les directives évoquées dans les textes officiels que nous avons mentionnés précédemment. A contrario, huit enseignants offrent une réponse nuancée dans laquelle ils ne citent pas de disciplines mais questionnent la démarche et l'intérêt d'aborder cette question. Parmi ces enseignants, quatre professeurs de français québécois mettent en miroir le traitement de la question de l'homosexualité à celui de la question de l'hétérosexualité. L'un d'eux répond : « Je ne parle pas de mon hétérosexualité, mais je réponds aux questions quand on m'en pose. Même chose pour l'homosexualité. » On note que cet enseignant se définissant comme hétérosexuel n'opère pas de différenciation quant au traitement des diverses sexualités. C'est également ce qu'expliquent deux autres répondants l'un argumentant qu'il « faut faire comme si ce n'était pas une différence, justement » et le second justifiant cette non-différenciation en expliquant qu'il « utilise des romans qu'il trouve intéressants et adaptés à l'âge de mes

élèves. » Le dernier pousse encore plus loin la réflexion en nous interpellant : « Doit-on l’enseigner ? Est-ce que l’on vient marginaliser l’homosexualité en l’enseignant ? ». Ces quatre réponses tendent toutes vers le même constat : il ne faut pas différencier l’homosexualité d’une quelconque autre sexualité sous peine de créer un stigmatisme. Nous nous trouvons ici à l’une des extrémités du continuum des représentations sociales de l’homosexualité défini par Laura Mellini¹. Extrémité qui modélise une normalisation issue d’une représentation sociale de l’homosexualité comme une sexualité parmi d’autres. C’est cette conception sociale et sociétale que visent ici les quatre enseignants québécois. Toutefois, cela ne tient pas compte du principe de la présomption d’hétérosexualité que nous avons mentionné à plusieurs reprises dans notre analyse du corpus primaire. En effet, si les enseignements sont imprégnés des valeurs sociales, et que ces mêmes valeurs sociales sont intrinsèquement hétérosexuelles, alors les savoirs et compétences enseignés se trouvent emmurés dans des schémas hétéronormés. Il paraît donc impossible de mettre sur un même pied d’égalité le traitement de la question de l’homosexualité à celui de l’hétérosexualité dans une sphère qui peut être définie comme stigmatisante sans nécessairement en avoir connaissance. C’est ce qu’explique Camille Cottais dans *La Rotonde*, le journal indépendant de l’Université d’Ottawa : « L’hétérosexualité est au cœur d’un paradoxe, étant à la fois omniprésente et invisible à l’œil nu. Elle est valorisée dans le milieu scolaire, mais pas de manière explicite². » Pour deux enseignants belges et un enseignant français, la question semble difficilement adaptée à un quelconque enseignement. Les deux enseignants belges expliquent pour l’un « qu’il n’y a pas vraiment d’enseignement adapté » et pour le second qu’une « sexualité ne doit pas faire l’objet d’un cours mais que simplement si des textes abordent la sexualité, elle peut être abordée si le besoin s’en fait sentir. » Ce même enquêté avait répondu plus tôt que la question de l’homosexualité masculine ne devrait pas être traitée en milieu scolaire. À l’inverse le second enseignant belge avait répondu par la positive à cette question. Peut-être envisage-t-il le traitement de cette thématique autrement qu’à travers les disciplines enseignées, comme pour l’enseignant français qui avance un argument d’ordre organisationnel : « Difficile d’aborder ce thème en cours de français, les programmes sont déjà très chargés. » Ces réponses appuient l’idée selon laquelle les enseignants francophones doivent bénéficier d’un temps de formation qui leur permettrait

¹Voir « Pour conclure - “Je suis complètement normal, complètement banal” », p. 290

²Camille Cottais, « Être hétéro, ou ne pas l’être : l’école de l’hétérosexualité » dans *La Rotonde*, 2021, <https://www.larotonde.ca/etre-hetero-ou-ne-pas-letre-lecole-de-lheterosexualite/> [consulté en ligne le 04/01/2023]

d'une part de déconstruire une vision hétéronormative – pour la plupart du temps non conscientisée – et ainsi de créer un environnement réellement inclusif pour tous leurs élèves.

Nous remarquons également une inclination des enquêtés pour les disciplines que l'on pourrait qualifier de sociales. En effet, l'Enseignement Moral et Civique en France – équivalent au cours d'Éthique et Culture religieuse au Québec ou au cours de Morale en Belgique – est la deuxième discipline la plus citée par les enseignants. La liste comprend également les cours de langues, ceux d'histoire et géographie, la philosophie et les arts. Les disciplines davantage scientifiques sont moins citées. On retrouve en marge des réponses l'Éducation Physique et Sportive. Il est toutefois intéressant de mentionner une particularité française. En effet, sur dix-neuf enseignants estimant que les sciences permettent de traiter la question de l'homosexualité masculine à l'école, nous dénombrons dix-sept enseignants français ayant répondu : « science de la vie et de la Terre ». L'une des entrées privilégiées et conventionnelles pour les enseignants français est donc celle de la science. Gabrielle Richard écrit à ce titre : « En éducation à la sexualité, cela se donne à voir dans la restriction des discussions sur la sexualité à un schème essentiellement hétérosexuel, voire reproductif¹ ». Lorsque la sexualité est évoquée dans le cadre de la reproduction, elle ne pose pas de problème. Mais c'est lorsqu'elle sort de cette visée qu'elle devient gênante. Cela fait référence à de nombreuses doctrines religieuses qui n'envisagent pas la sexualité en dehors du mariage. Son but premier étant bien sûr la procréation. C'est notamment ce qu'expliquent trois chercheurs québécois ayant travaillé sur la diversité sexuelle et le milieu scolaire québécois :

Ces construits théoriques de lutte pour la reproduction aux fins de survie de l'espèce se sont fixés dans l'inconscient collectif – y compris dans la pensée du futur personnel enseignant – de telle sorte que la population en général considère l'hétérosexualité comme la seule expression naturelle de la sexualité².

Le terme sexualité renvoie à trois dimensions différentes : la sexualité biologique qui fait référence à une différence physiologique, la sexualité socioculturelle qui renvoie au milieu socioculturel influant sur le rapport à l'autre et enfin la sexualité psychoaffective qui joue sur le développement personnel. Alors que la sexualité biologique est plutôt abordée en science, la littérature de jeunesse s'intéresse essentiellement aux deux derniers

¹Gabrielle Richard, « Taire ou exposer la diversité sexuelle ? Impacts des normes de genre et de l'hétéronormativité sur les pratiques enseignantes », *art.cit.*, p. 8

²Freddy Franco Morales, Michèle Venet, Enrique Correa Molina, « La relation entre les connaissances et les attitudes concernant la diversité sexuelle chez les futurs enseignants au Québec » dans *Revue des sciences de l'éducation* (41), 2015, p. 294, <https://www.erudit.org/en/journals/rse/2015-v41-n2-rse02267/1034036ar.pdf> [consulté en ligne le 04/01/2023]

types de sexualité. Ces deux composantes permettent aux jeunes lecteurs d'appréhender des dimensions de la sexualité qui sont plus complexes. C'est ce qu'explique Marie Fradette :

La présence de ce thème est en réalité intimement liée au contexte social qui entoure les productions. Depuis les années 1980, les auteurs de romans du quotidien s'efforcent d'offrir au lectorat un miroir de la société dans laquelle il vit. Pour ce faire, ils tentent de mettre en scène des situations connues, parfois même vécues par les jeunes afin de répondre à leur besoin en matière de lecture et de les éduquer¹.

Le thème de la sexualité s'inscrit donc aujourd'hui dans un courant réaliste grâce au support que représente le roman-miroir destiné aux adolescents. Le lien qui semble unir la thématique de l'homosexualité à l'École et le contexte social explique certainement la prépondérance des disciplines dites sociales de la part des enseignants francophones. Tout comme Marie Fradette qui dessine un trait d'union entre homosexualité masculine, École et littérature de jeunesse, nous constatons que certains enseignants francophones mentionnent également la « lecture de romans » comme étant un enseignement adapté au traitement de la question de l'homosexualité en milieu scolaire. Il apparaît donc dans le discours des enseignants enquêtés que la littérature de jeunesse peut jouer un rôle dans le traitement de la question de l'homosexualité masculine à l'École. Comment ces enseignants l'envisagent-ils ? Parmi les huit enseignants francophones mentionnant la lecture de romans, les québécois sont les plus précis dans leurs réponses et expliquent par exemple qu'ils feraient « lire des œuvres littéraires inclusives qui s'éloignent des stéréotypes » ou encore qu'ils offriraient « des lectures dans lesquelles des personnages homosexuels sont représentés. » À ce stade de l'enquête, ces deux réponses restent relativement isolées. Qu'en est-il des réelles connaissances des enseignants de français francophones quant aux romans de jeunesse abordant la question de l'homosexualité masculine ?

Romans pour adolescents et homosexualité : duo gagnant ou binôme méconnu des enseignants francophones ?

Les romans étudiés dans l'analyse du second chapitre de ces recherches ne représentent pas une liste exhaustive. De nouveaux ouvrages sont parus entre l'écriture de ce travail et sa publication tandis que d'autres encore ne rentraient pas dans les

¹Marie Fradette, « La sexualité dans la production littéraire destinée à la jeunesse », *art.cit.*, p. 45

caractéristiques établies pour l'analyse. Toutefois, ils constituent une base solide pour quiconque souhaite aborder la question de l'homosexualité masculine avec des adolescents. L'objectif visé à présent est d'évaluer la connaissance des enseignants de français francophones sur la thématique de l'homosexualité masculine en s'appuyant justement sur le roman pour adolescents.

- Les enseignants face au roman pour adolescents

Au vu de cette interrogation, la sixième question atteste que plus de la moitié de l'échantillon affirme connaître un ou plusieurs romans pour adolescents traitant de la question (*voir figure 5*).

6. De nombreux romans pour adolescents abordent cette réalité, en connaissez-vous certains?

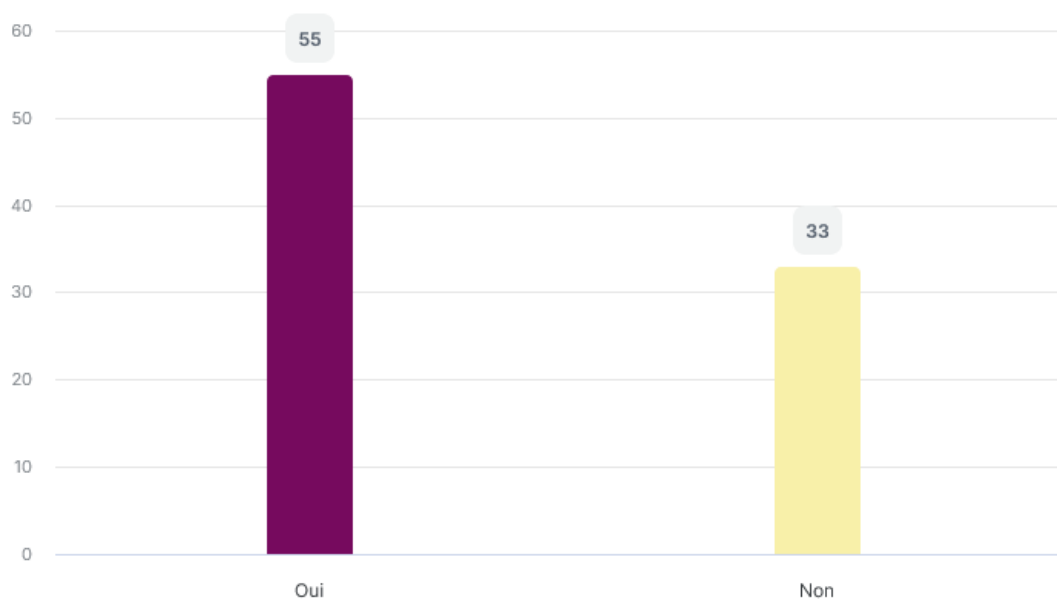


Figure 5

Ainsi 62,5 % des enseignants de français francophones sont avertis sur l'existence de cette thématique en littérature de jeunesse. Nous notons pour la première fois depuis le début de cette analyse un écart significatif entre les différents pays interrogés. En effet, la France et la Belgique affichent des données relativement similaires, à savoir

respectivement 58 % et 50 % de « oui » à cette question. Les enseignants québécois en revanche semblent bien plus experts que leurs collègues francophones puisqu'ils sont 83 % à affirmer connaître un ou plusieurs romans pour adolescents traitant de l'homosexualité masculine. Que pourrait signifier ce résultat pour la suite de l'analyse ? L'école francophone ayant pris conscience de la multiplicité des profils d'élèves qui fréquentent les bancs scolaires, il apparaît précieux que les enseignants puissent avoir connaissance des outils à leur disposition pour aider au mieux tous ces élèves si différents les uns des autres. Dans ce cas, comment expliquer que 37,5 % des enseignants n'aient pas connaissance d'au moins un titre d'ouvrage pour adolescents traitant de l'homosexualité ? Comme nous l'avons vu précédemment, la littérature de jeunesse destinée aux adolescents occupe une place mineure dans les textes officiels francophones, de plus les romans mettant en scène des personnages homosexuels ne sont pas les plus cités dans les potentielles listes de lecture mise à disposition par les différentes institutions. Le choix de s'informer et d'aborder une telle thématique serait-il donc un choix personnel et subjectif émanant de l'enseignant lui-même ? Dans un article sur les connaissances et les attitudes concernant la diversité sexuelle chez les futurs enseignants québécois, trois chercheurs ont évalué les connaissances et identifié les attitudes de futurs enseignants envers l'homosexualité et la bisexualité. Les résultats confirment les analyses menées jusqu'ici et étayent l'idée selon laquelle les professionnels ne peuvent pas complètement comprendre les personnes homosexuelles s'ils ne disposent pas d'un minimum de connaissances suffisantes au sujet de cette sexualité et de tout ce que cela implique :

Nous pouvons nous attendre à ce qu'un personnel doté de bonnes connaissances sur la diversité des rôles (Bem, 1974, 1981) et des comportements sexuels (Kinsey et al. 1948, 1953) soit mieux à même d'adopter des pratiques visant à développer un environnement positif pour les élèves gais, lesbiennes et bisexuels, ce qui profiterait d'ailleurs à l'ensemble des élèves¹.

Ainsi si les enseignants et les futurs enseignants francophones ne sont pas correctement formés et informés, le traitement de la question en milieu scolaire ne restera que superficiel et pourra alors conduire – dans les cas les plus extrêmes – à une stigmatisation plus accrue de la différence évoquée. En effet, l'étude québécoise démontre que lorsque les connaissances sur le sujet sont plus élevées, les attitudes envers les personnes homosexuelles deviennent davantage positives. Ainsi, la connaissance d'un ou plusieurs romans pour adolescents traitant de l'homosexualité pourrait amener les enseignants de français francophones à mieux appréhender le vécu de leurs élèves et ainsi accroître

¹Freddy Franco Morales, Michèle Venet, Enrique Correa Molina, « La relation entre les connaissances et les attitudes concernant la diversité sexuelle chez les futurs enseignants au Québec », *art.cit.*, p. 292

l'inclusivité de leurs enseignements. C'est ce que concluent les trois chercheurs québécois :

En conséquence, la formation universitaire destinée au futur personnel enseignant devrait prendre en compte un maximum de connaissances concernant la diversité humaine, dont la diversité sexuelle. Pour cette dernière, la formation des futurs enseignants devrait porter sur l'hétérosexisme et, notamment, dissocier la sexualité humaine de la reproduction. De plus, plutôt que d'appuyer exclusivement une telle formation sur l'acceptation des relations sexuelles dans la nature, il faudrait la fonder sur l'ethnique (Rainville, 1988), offrir davantage de connaissances sur la diversité des rôles (Bem, 1974, 1981) ainsi que des comportements sexuels des êtres humains (Kinsey, 1948, 1953), et des animaux (Bagemihl, 1999) ; il faudrait enfin étudier les mythes et l'histoire de la sexualité humaine (Aldrich, 2006). Une telle formation permettrait de comprendre que les relations sexuelles entre personnes du même sexe ne sont pas contre nature, et montrerait que la diversité sexuelle est aussi universelle et naturelle que l'humanité¹.

Ce raisonnement ne vaut pas uniquement dans le cas de la diversité sexuelle et nous pouvons souligner que les auteurs de l'article insistent également sur l'aspect positif que ces formations suivies par les enseignants offriraient à l'ensemble des élèves subissant un quelconque stigmatisation. Si l'on combine les conclusions de cette étude aux résultats obtenus dans notre sondage, nous constatons que les enseignants québécois sont les plus alertes quant à l'existence d'une littérature de jeunesse traitant de sujets précis – et en particulier de l'homosexualité – quand bien même il leur reste à déconstruire les mécanismes de l'école hétéronormée aussi présents en France et en Belgique. La connaissance d'une littérature de jeunesse à la thématique précise, même si elle peut permettre d'améliorer les attitudes des enseignants vis-à-vis des élèves LGBTQIA+, ne semble pas être la seule condition pour la réussite d'une école inclusive. Il est intéressant de s'attarder maintenant sur les romans pour adolescents qu'affirment connaître les enseignants francophones. Traitent-ils réellement de l'homosexualité ? De quelle façon ? Et sont-ils réellement destinés à un public adolescent ?

- L'homosexualité adolescente, un sujet central

Les tableaux ci-après recensent les titres des romans cités. Le premier tableau fait état de tous les ouvrages de littérature de jeunesse mentionnés par les enseignants. Le

¹Freddy Franco Morales, Michèle Venet, Enrique Correa Molina, « La relation entre les connaissances et les attitudes concernant la diversité sexuelle chez les futurs enseignants au Québec », *art.cit.*, p. 296

second rapporte toutes les œuvres de littérature générale¹. Enfin le troisième recense les réponses qui ne citent uniquement que les noms des auteurs (littérature de jeunesse et littérature générale confondues). Les réponses à cette question étant ouvertes, certains enseignants ont notifié plusieurs romans dans leur réponse ce qui justifie que le total des réponses soit supérieur au nombre d'enquêtés. Dans le cas des trente-trois enquêtés ayant répondu « non » à la question précédente, seulement un enseignant français a répondu à la septième question pour citer des auteurs de littérature générale ayant abordés l'homosexualité dans leurs romans. Nous verrons lors de notre analyse qu'il n'est pas le seul. À la marge, nous pouvons également mentionner les quatre enseignants (un belge et trois français) ayant répondu « oui » à la sixième question mais n'ayant cité aucun ouvrage à la question suivante car ils ne connaissaient plus les titres des romans qu'ils avaient pu lire.

Littérature de jeunesse	
Titre du roman – Nom de l'auteur	Nombre de citation
<i>Moi, Simon, 16 ans, Homo Sapiens</i> – Becky Albertalli	8
<i>Oh, boy !</i> - Marie-Aude Murail	7
<i>La chute de Sparte</i> – Biz Fréchette	4
<i>L'enfant mascara</i> – Simon Boulerice	4
<i>Tabou</i> – Frank Andriat	3
<i>Et ils meurent tous les deux à la fin</i> – Adam Silvera	2
<i>Will & Will</i> – John Green	2
<i>Mauvais Fils</i> – Raphaëlle Frier	2
<i>Ma vie autour d'une tasse John Deere</i> – Emilie Rivard	2
<i>Philippe avec un grand H</i> – Guillaume Bourgault	2

¹ Voir le résumé de ces ouvrages en annexe 3 et 4

<i>Le dernier qui sort éteint la lumière</i> – Simon Boulerice	2
<i>Chimie 501</i> – Josée de Angelis	2
<i>Heartstopper</i> – Alice Oseman (BD)	2
<i>50 minutes avec toi</i> – Cathy Ytak	1
<i>Mes deux papas</i> – Juliette Parichini	1
<i>Boys don't cry</i> – Malorie Balckman	1
<i>Enzo, 11 ans, sixième 11</i> – Joëlle Ecornier	1
<i>Porté Disparu</i> – Brigitte Giraud, Laurie Lecou	1
<i>Romance</i> – Arnaud Cathrine	1
<i>Mes illusions donnent sur la cour</i> – Sacha Sperling	1
<i>Aristote et Dante découvrent les secrets de l'Univers</i> – Benjamin Alire Saenz	1
<i>Entre dieu et moi c'est fini</i> – Katarina Mazetti	1
<i>Le mur des apparences</i> – Gwladys Constant	1
<i>Le cahier rouge</i> – Claire Mazard	1
<i>Tout contre Léo</i> – Christophe Honoré	1
<i>Maité coiffure</i> – Marie-Aude Murail	1
<i>Je ne veux pas qu'on sache</i> – Josette Chicheportiche	1
<i>J'apprends l'Allemand</i> – Denis Lachaud	1
<i>L'amour en chaussette</i> - Gudule	1
<i>Le mari de mon frère</i> – Gengoroh Tagame (Manga)	1
<i>L'oncle Mika</i> – Gwladys Constant	1

<i>Dans la peau d'un jeune homo</i> – Hugues Bardes (BD)	1
<i>L'ami retrouvé</i> – Fred Uhlman	1
<i>Pourquoi pas nous ?</i> - Becky Albertalli, Adam Silvera	1
<i>Les porteurs, tome 2 : Gaëlle</i> – Kat Cueva	1
<i>Charlie Rock</i> – Maryse Pagé	1
<i>Adam</i> – Samuel Champagne	1
<i>Souffler dans la cassette</i> – Jonathan Bécotte	1
<i>Lilie, tome 2 : l'apprentie amoureuse</i> – Samuel Larochelle	1
<i>Comme un ouragan</i> – Jonathan Bécotte	1
<i>Recrue</i> – Samuel Champagne	1

Littérature générale	
Titre du roman – Nom de l'auteur	Nombre de citation
<i>Appelle-moi par ton nom</i> – André Aciman	5
<i>En finir avec Eddy Bellegueule</i> – Édouard Louis	5
<i>Arrête avec tes mensonges</i> – Philippe Besson	2
<i>La Nuit de Valognes</i> – Eric-Emmanuel Schmitt	1
<i>Come out</i> – Jérôme Batteux (pièce de théâtre)	1
<i>De sel et de fumée</i> – Agathe Saint-Maur	1
<i>Battling le ténébreux</i> – Alexandre Vialatte	1
<i>L'épopée de Gilgamesh</i> – Abed Azrié	1

<i>Changer : Méthode</i> – Édouard Louis	1
<i>Si le grain ne meurt</i> – André Gide	1
<i>Good boy</i> – Antoine Charbonneau-Demers	1
<i>Baby Boy</i> – Antoine Charbonneau-Demers	1

Nom d’auteurs	
Nom de l’auteur	Nombre de citation
Simon Boulerice	7
Frank Andriat	1
Marie-Aude Murail	1
Christophe Honoré	1
Virginie Despentes	1
Flore Vesco	1
Jean Genet	1
Yves Navarre	1
Hervé Guibert	1
Michel Tremblay	1
Samuel Champagne	1
Biz	1

Nous remarquons dans un premier temps que sont mentionnés plusieurs romans étudiés tout au long de ces recherches, que cela soit en littérature de jeunesse mais également en littérature générale. Au total huit romans mentionnés par les enseignants de français francophones sont présents dans notre corpus primaire. Il s’agit de *Oh, boy !* et *Maité coiffure* de Marie-Aude Murail, de *Tabou* de Frank Andriat, de *Mauvais fils* de Raphaëlle Frier, de *Philippe avec un grand H* de Guillaume Bourgault, de *50 minutes avec toi* de Cathy Ytak, de *Je ne veux pas qu’on sache* de Josette Chicheportiche et de *Recrue* de Samuel Champagne. Cinq romans français, deux romans québécois et un roman belge. Au-delà de ces romans que nous avons déjà étudiés, quelles sont alors les

références dominantes de chaque pays enquêté ? Peut-on noter un entrecroisement dans les réponses des enseignants français, belges et québécois ?

Si l'on se concentre dans un premier temps sur les enseignants belges, il est possible de remarquer qu'ils sont les seuls à avoir mentionné Frank Andriat et son roman *Tabou*. C'est d'ailleurs le seul ouvrage belge à être connu des enseignants de français de Belgique de notre étude. Nous l'avions précédemment évoqué comme étant le seul auteur belge de notre corpus primaire à être répertorié dans le catalogue des auteurs et illustrateurs belges pour la jeunesse édité par la Fédération Wallonie-Bruxelles. En revanche, de nombreux ouvrages français sont nommés par les enseignants belges. Que cela soit en littérature de jeunesse mais aussi en littérature générale. Marie-Aude Murail est citée à trois reprises notamment pour son roman pour adolescents *Oh, boy !* Cette reconnaissance de l'auteure française au-delà des frontières de son pays peut notamment s'expliquer par le succès du roman. En effet, l'ouvrage a obtenu de nombreuses récompenses, dont le « Coup de cœur 2002 des jeunes lecteurs de la ville de Bruxelles » ainsi que le « Prix Farniente 2001 », prix littéraire décerné par les adolescents belges. Le roman a également fait l'objet d'une adaptation télévisée en 2008¹ ainsi que la création d'un spectacle joué notamment à New-York en janvier 2017. Les enseignants belges citent également d'autres romans français pour adolescents ainsi que des romans américains et anglais. Aucune référence à des ouvrages québécois n'est faite par les enquêtés belges. Les enseignants français quant à eux mentionnent majoritairement des œuvres françaises. Tout comme pour les enseignants belges, *Oh, boy !* est le roman français le plus nommé par les enseignants de France. Marie-Aude Murail est la seule auteure française de notre corpus primaire à faire partie de la sélection d'œuvres récentes de littérature de jeunesse mise à disposition par l'Éducation Nationale française afin d'aider les enseignants du collège à choisir des lectures à proposer à leurs élèves. Toutefois ce n'est pourtant pas le titre *Oh, boy !* que nous retrouvons dans cette liste mais son roman *Maité coiffure* – qui n'est cité qu'à une seule reprise par un enquêté français. Aucun des enseignants français n'est pas non plus en mesure de nommer le roman belge *Tabou* alors que celui-ci est également présent sur cette même liste de lecture. Il est possible de compter une référence belge avec le roman *L'amour en chaussettes*² de Gudule. Pas un seul ouvrage québécois n'est évoqué par les enseignants français. À l'inverse, et tout comme pour les professeurs belges, on note dans les propositions

¹Thierry Binisti (réalisateur), 2008, *On ne choisit pas ses parents* [téléfilm], France télévision

²Gudule, *L'amour en chaussettes*, Paris, Thierry Magnier, 1998

plusieurs romans américains comme *Dante et Aristote découvrent les secrets de l'Univers*¹. Plus inattendues encore, une référence suédoise avec le roman *Entre dieu et moi c'est fini*² de Katarina Mazetti ainsi que la mention d'un manga Japonnais titré *Le mari de mon frère*³ de Gengoroh Tagame. Ces œuvres ne figurent dans aucun des documents officiels mis à disposition des enseignants de français. Cependant, ces réponses poussent alors à un premier constat : malgré des textes officiels peu enclins à mettre en avant la littérature de jeunesse – notamment le roman pour adolescents – et une thématique de l'homosexualité difficile à retrouver dans les listes de lecture conseillées par le gouvernement, les enseignants français ont dans leur bagage personnel des connaissances qui leur permettraient une première approche du sujet *via* la littérature de jeunesse. Les références de ces enseignants, au-delà de la sphère francophone, dépassent également les bornes de la littérature de jeunesse. En effet, les enseignants de français belges et français – à la différence des québécois – mentionnent dans leurs réponses de nombreux romans de littérature générale. En tête des résultats se trouvent les romans *En finir avec Eddy Bellegueule* de Édouard Louis et *Appelle moi par ton nom* (ou *Call me by your name*) d'André Aciman. Même si les deux romans ne sont pas reconnus comme œuvre pour la jeunesse, les personnages adolescents présents dans chacune des histoires peuvent notamment permettre aux lecteurs adolescents, voire jeunes adultes, de s'identifier ce qui pourrait expliquer les choix de réponse des enquêtés. Face à la récurrence de ces deux réponses, il est possible d'interroger un phénomène qui concerne également ces deux romans : l'adaptation au cinéma d'une œuvre littéraire. En effet, *Call me by your name*⁴ est l'adaptation cinématographique du roman – du même titre – de l'écrivain américain. *Marvin ou la Belle Éducation*⁵ est quant à lui un long-métrage librement inspiré de l'autobiographie d'Édouard Louis. Doit-on alors voir un lien entre la réalisation de ces films et les réponses des enseignants belges et français ? Deux chercheuses françaises ont notamment étudié l'influence des adaptations cinématographiques sur les ventes des livres, elles expliquent que l'adaptation au cinéma « peut conduire des titres de livre vers des sommets de vente si, tout au moins, le film rencontre suffisamment de succès⁶. » Elles concluent leur recherche en expliquant le contexte actuel de ces adaptations :

¹Benjamin Alire Saliez, *Dante et Aristote découvrent les secrets de l'Univers*, Paris, Pocket Jeunesse, 2015

²Katarina Mazetti, *Entre dieu et moi c'est fini*, Paris, Babel, 2011

³Gengoroh Tagame, *Le mari de mon frère*, Akata, 2016

⁴Luca Guadagnino (réalisateur), 2017, *Call me by your name* [film], Frenesy Film Company

⁵Anne Fontaine (réalisatrice), 2017, *Marvin ou la Belle Éducation* [film], Ciné@

⁶Lylotte Lacôte-Gabrysiak, Adeline Clerc-Florimond, « L'influence des adaptations cinématographiques sur les ventes de livres en France » dans *Revue critique de Fixxion française contemporaine*,

Le livre tend souvent à devenir un produit dérivé : même s'il ne s'agit pas de livres tirés du film mais bien de l'origine du succès, il est pris dans un vaste marché multimédiatique¹.

Ainsi le succès international du film *Call me by your name* pourrait expliquer, entre autres, que le roman acquiert une notoriété certaine et devienne alors une référence pour les enseignants. Le phénomène pourrait également être appliqué à certaines œuvres – à destination des adolescents – mentionnées par les enseignants québécois, à savoir le roman américain *Moi, Simon, 16 ans, Homo Sapiens*² et la saga de bande-dessinée britannique *Heartstopper*³, tous deux adaptés en série télévisée et visibles sur la plateforme de *streaming* Netflix, entre autres. Le phénomène n'est pas à négliger puisqu'au Canada en 2022, « ce sont quelques 57 % des Québécois qui déclarent aujourd'hui avoir un forfait Netflix, 5 % de plus que l'an dernier⁴. » Ainsi plus d'un québécois sur deux peut avoir accès aux adaptations de ces deux ouvrages pour adolescents. D'autant plus qu'« au Québec, 81 % des personnes de 18 à 24 ans disent être abonnées à Netflix⁵. » Il n'est donc pas étonnant de retrouver parmi les réponses des enseignants de français québécois des œuvres littéraires de jeunesse remises sur le devant de la scène par des adaptations télévisées récentes, qui de plus touche en priorité les adolescents et jeunes adultes du fait du média qui les diffuse. Ce que l'on note toutefois dans les réponses des enquêtés québécois, c'est qu'ils ne mentionnent presque exclusivement que des titres de littérature de jeunesse – à l'exception de trois titres de littérature générale. Simon Boulerice est l'écrivain le plus cité par les enseignants : auteur de nombreux ouvrages pour la jeunesse, il a remporté plusieurs prix littéraires notamment pour son roman *L'enfant mascara*⁶. Il est cependant important de faire remarquer qu'au-delà d'orientation sexuelle, c'est avant tout d'identité de genre dont traite ce roman québécois. C'est d'ailleurs ce qu'explicite le personnage principal : « Je ne suis pas gai. Je suis une femme dans le mauvais corps. Je suis captif à l'intérieur. On s'est trompé en me fabricant⁷. » Bien que toutes deux stigmatisées, l'orientation sexuelle et l'identité de genre ne doivent pas être confondues. Cette confusion crédibilise le manque de

<http://www.revue-critique-de-fiction-francaise-contemporaine.org/rcffc/article/view/fx15.12/1164>
[consulté en ligne le 06/01/2023]

¹*Ibidem.*

²Becky Albertalli, *Moi, Simon, 16 ans, Homo Sapiens*, Paris, Hachette, 2018

³Alice Oseman, *Heartstopper*, Paris, Hachette, 2019 - 2021

⁴ Étienne Paré, « Temps difficile pour Netflix, sauf au Québec » dans *Le Devoir*, 2022, <https://www.ledevoir.com/culture/ecrans/664818/plateformes-numeriques-temps-difficile-pour-netflix-sauf-au-quebec> [consulté en ligne le 06/01/2022]

⁵*Ibidem.*

⁶Simon Boulerice, *L'enfant mascara*, Montréal, Leméac Éditeur, 2016

⁷Simon Boulerice, *L'enfant mascara*, *op.cit.*

connaissances des enseignants francophones concernant la diversité sexuelle ainsi que le défaut de formation sur ces mêmes sujets évoqués précédemment. Ceci pourrait également expliquer que certains enseignants citent des romans qui abordent l'homosexualité féminine là où notre étude traite de l'homosexualité masculine. Malgré cela, les ouvrages pour adolescents répertoriés par les enquêtés font une part belle à l'homosexualité et de manière générale, elle est la thématique centrale de l'œuvre. Sur les quarante-et-un ouvrages nommés, nous comptons vingt-quatre romans où le personnage principal ou l'un des personnages principaux est un adolescent homosexuel. Trois romans traitent de l'homoparentalité, deux du Sida, trois mettent en scène des personnages homosexuels adultes. L'homosexualité est centrale dans les ouvrages connus par les enquêtés, elle n'est pas reléguée au second plan ou considérée comme anecdotique. Ces romans traitent le sujet dans toute sa complexité – avec plus ou moins de précision – et nous avons déjà pu souligner à quel point ces choix auctoriaux étaient importants pour les lecteurs, notamment les adolescents LGBTQIA+. L'homosexualité ne doit pas être seulement cantonnée à une simple amitié particulière entre garçons comme c'est le cas dans quelques romans cités par les enseignants francophones. En effet, ce modèle trop longtemps présenté limite la vision de la diversité sexuelle à une simple relation fraternelle, ancrée dans un moule hétéronormatif, et volontairement prude par désir de ne pas ébranler le lecteur. L'effet produit sur ce dernier est alors contraire à celui souhaité, à savoir une ouverture sur la diversité des modèles sociaux et sur la réalité de nos sociétés francophones. Mais avant tout, ce que nous démontrent ces réponses, c'est justement le manque d'interconnaissance de chaque littérature de jeunesse francophone. En effet, rares sont les enseignants de notre étude à citer d'autres ouvrages francophones que ceux publiés dans leur pays. Comment pourrait-on expliquer ce manque de perméabilité des frontières de la littérature de jeunesse ? Nous avons déjà étudié l'aspect gravitationnel du système littéraire francophone et notamment les mobilités des littératures périphériques face au centre littéraire qui font de ces littératures périphériques des centres plus ou moins émergents. La capacité des enseignants de chaque pays francophone à citer en premier lieu des ouvrages d'auteurs locaux peut démontrer que face au centre littéraire français, les littératures québécoises et francophones de Belgique deviennent aujourd'hui des centres littéraires à part entière puisqu'assez reconnues par les destinataires de ces ouvrages. On note toutefois que les références littéraires belges sont bien moins abondantes que les références françaises ou québécoises. Cela viendrait tout de même confirmer nos premières observations qui concluaient que la littérature francophone de Belgique était encore sous l'influence de la littérature française ce qui freinerait quelque

peu son émergence. Néanmoins certains écrivains contemporains luttent aujourd’hui pour dépasser ce modèle hiérarchique en cessant de faire de la France le centre de la littérature francophone. Ils prônent la fin de la francophonie et la naissance d’une littérature-monde en français¹. Les réponses fournies par les enseignants francophones de notre étude ne semblent pas abonder dans ce sens puisque nous venons de remarquer que chaque enseignant cite prioritairement la littérature de son pays. Pour autant, au-delà de la thématique et des connaissances à acquérir, de la prégnance de modèle littéraire francophone, les enseignants estiment-ils que ces romans pourraient représenter un outil pédagogique pertinent ?

- Un usage envisagé mais pas systématique

Nous retrouvons ici la même répartition des résultats que pour la sixième question. Pouvons-nous alors corréler les cinquante-cinq enseignants pensant que ces romans peuvent être pertinents pour aborder la question de l’homosexualité en classe aux cinquante-cinq enseignants ayant affirmé connaître un ou plusieurs de ces romans ? Il apparaît que sur la totalité des enseignants ayant répondu « oui » à cette huitième question, 80 % d’entre eux avait également répondu « oui » à la sixième question (voir *figure 6*). Sur ces mêmes cinquante-cinq enseignants, nous dénombrons sept enseignants belges qui ayant répondu qu’ils ne connaissaient pas de titres ou auteurs affirment tout de même que ces romans pourraient être des supports pertinents au travail en classe. Un enquêteur belge affirme même à la question n°7 : « Je n’en connais pas mais l’approche de ce thème par l’intermédiaire d’un ouvrage à lire serait une bonne chose. »

¹ « Pour une “littérature-monde” en français » dans *Le Monde*, 2007, https://www.lemonde.fr/livres/article/2007/03/15/des-ecrivains-plaident-pour-un-roman-en-francais-ouvert-sur-le-monde_883572_3260.html [consulté en ligne le 08/01/2023]

8. Ces romans vous semblent-ils un support pertinent pour aborder la question de l'homosexualité masculine avec vos élèves?

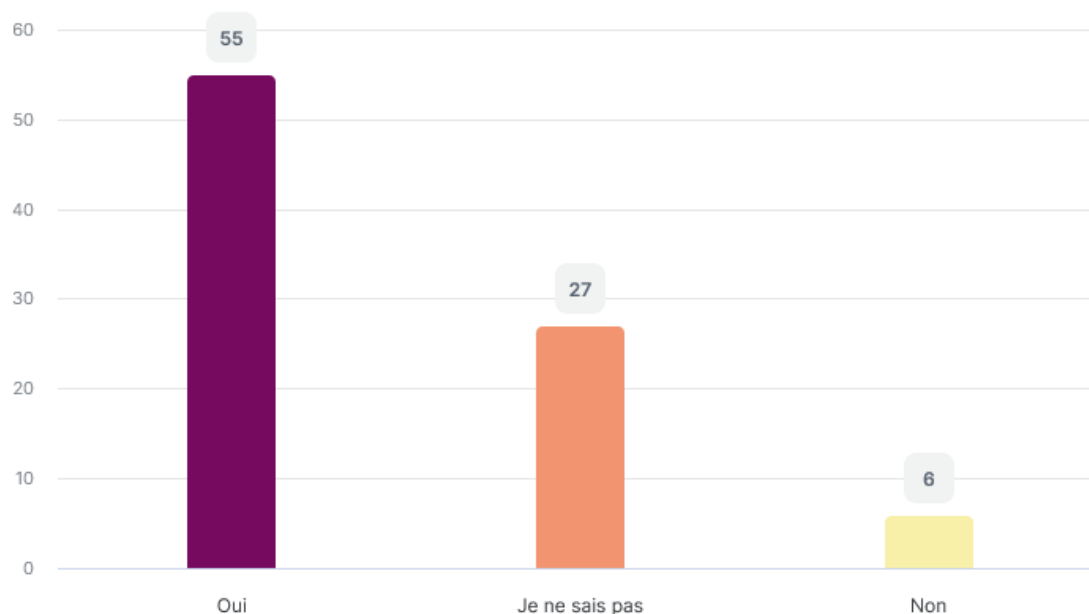


Figure 6

Il semble donc que la méconnaissance pointée en questions n°6 et 7 n'influe pas nécessairement de manière négative sur les choix didactiques et pédagogiques des enseignants belges de notre étude qui restent ouverts au traitement de la thématique de l'homosexualité en classe bien qu'ils n'aient pas toutes les compétences nécessaires. Toutefois il semble que cette évidence ne soit pas une vérité absolue puisque sur l'ensemble des enseignants francophones ayant répondu « je ne sais pas » ou « non », presque 67 % d'entre eux avaient affirmé ne pas connaître de romans de jeunesse traitant la question de l'homosexualité masculine. C'est ici que le besoin d'une formation adaptée est le plus visible. En effet, l'expression de ce « je ne sais pas » de la part de ces vingt-sept enseignants, autrement dit un quart de l'échantillon, démontre bien l'incertitude qui peut s'exprimer chez les enseignants francophones lorsqu'il s'agit d'aborder la question de la diversité sexuelle avec leurs élèves. Afin de mieux cerner ces mécanismes, il serait intéressant d'étudier l'application précise d'une thématique liée à l'homosexualité masculine dans le milieu scolaire. Pour cela, nous avons interrogé les enseignants francophones de notre étude sur leur rapport à l'homophobie en milieu scolaire et la place que la littérature pourrait occuper dans ces actions.

LGBTphobies, enseignants et romans pour adolescents : un combat en demi-teinte

Ces recherches se sont notamment attachées à démontrer la place qu’occupait la lutte contre les LGBTphobies à la fois dans les productions destinées aux adolescents mais aussi au sein des établissements publics francophones. Il est donc incontestable que cette lutte fait aujourd’hui partie intégrante du milieu scolaire francophone par le moyen des actions que chaque gouvernement préconise de mener mais aussi grâce aux romans destinés aux adolescents et que ces derniers peuvent étudier en classe. Nous avons pu attester que si les auteurs avaient décidé d’aborder une telle thématique c’est parce qu’il s’agissait d’une réalité vécue par la majorité des élèves LGBTQIA+ fréquentant les établissements scolaires francophones. Les nombreux rapports publiés sur les LGBTphobies sont un témoignage supplémentaire de son ancrage dans le milieu scolaire et sont notamment à l’origine des engagements promis par l’école. C’est en tenant compte de ce cadre élaboré par l’école afin de lutter contre les discriminations que nous avons interrogé les enseignants de français francophones avec pour objectif de sonder leur connaissance de cette organisation.

- Une réalité scolaire partiellement admise

Pour 62,5 % des enquêtés, la lutte contre les LGBTphobies est un combat qui concerne aussi l’enseignement public (voir *figure 7*). Cette réponse permet de constater que si plus de la moitié des enseignants de notre étude sont conscients de la place que prend ce combat en milieu scolaire, plus d’un tiers d’entre eux reste soit démunis soit ignorants face à ce sujet. Que peut-on conclure de ces résultats ? Si l’on corrèle les différentes réponses de ce questionnaire, il est possible de remarquer que ce sont les mêmes enseignants qui ont répondu « non » ou « je ne sais pas » en question n°8 ainsi qu’en question n°4. Par conséquent, les enseignants francophones qui ne savaient pas si la question de l’homosexualité masculine était inscrite dans les documents officiels de leur pays sont les mêmes enseignants qui ne savent pas ou ne pensent pas que la lutte contre les LGTBphobies concerne les établissements secondaires francophones.

9. Selon vous, les actions de prévention des LGBTIphobies concernent-elles les établissements d'enseignement secondaire de votre pays?

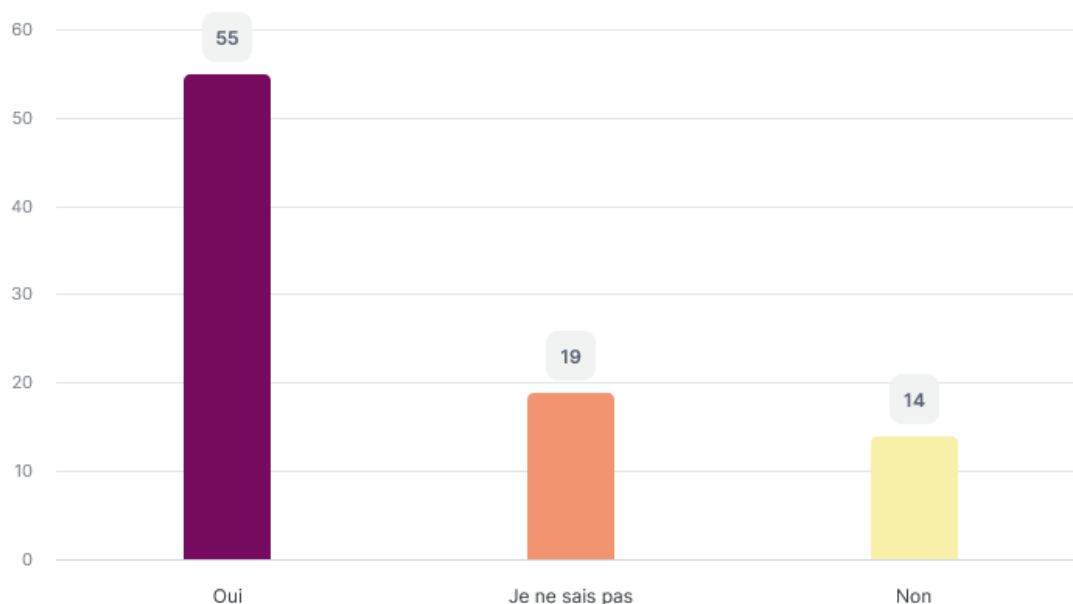


Figure 7

Pourtant c'est attesté : le combat contre l'homophobie est aujourd'hui mené dans les établissements francophones notamment car ces Écoles doivent devenir des lieux sûrs pour tous les élèves. Dans un rapport faisant état des réponses du secteur de l'éducation au harcèlement homophobe, l'UNESCO rappelle pourquoi le secteur de l'éducation doit combattre le harcèlement homophobe :

Le système éducatif a la responsabilité d'assurer le droit à l'éducation. Le harcèlement homophobe compromet les trois dimensions d'une approche de l'éducation fondée sur les droits de l'homme : accès, qualité et respect au sein de l'environnement d'apprentissage¹.

Ce même rapport rappelle que le harcèlement homophobe a un impact à la fois sur la fréquentation scolaire, l'abandon de scolarité mais aussi sur les résultats scolaires des élèves concernés. Le rapport rappelle également le cadre légal en action dans différentes parties du monde. Le harcèlement homophobe est une forme de discrimination fondée sur l'orientation sexuelle ou l'identité de genre. Ainsi comme toute autre forme de

¹UNESCO, *Politiques rationnelles et bonnes pratiques en matière d'éducation au VIH et à la santé – Brochure 8 – Réponses du secteur de l'éducation au harcèlement homophobe*, Paris, 2013, p. 23, <https://unesdoc.unesco.org/ark:/48223/pf0000219220> [consulté en ligne le 14/01/2023]

discrimination, elle est punie par la loi. Les écoles du monde entier doivent être des lieux sûrs tant pour les élèves que pour les enseignants. Le harcèlement homophobe compromet ce principe et renforce ainsi l'insécurité des jeunes élèves homosexuels. Ainsi, les trente-trois enseignants ayant répondu « je ne sais pas » ou « non » à cette huitième question ne seraient pas conscients des obstacles qui empêchent les élèves LGBTQIA+ d'accéder à une éducation inclusive. Toutes les données évoquées jusqu'ici font qu'il paraît étonnant que certains enseignants ignorent encore la réalité des LGBTphobies en milieu scolaire, voire qu'ils estiment que ce combat n'a pas sa place au sein d'un établissement d'enseignement public. Ainsi l'absence de réaction face à des comportements homophobes figurée par certains auteurs de romans pour adolescents ne serait pas totalement fautive. Les réponses de notre étude pourraient confirmer qu'une partie des enseignants ne voient pas ou ne comprennent pas les propos ou injures subis par les élèves homosexuels. Même si la majorité des enseignants enquêtés sont au fait de cette réalité, les réponses négatives à cette question ne peuvent que nous alerter à nouveau sur la nécessité de former les personnels en contact direct avec les élèves. Un enseignant mieux formé saura mieux adapter sa réponse face à ces propos discriminants.

Pour autant, les enseignants ne sont pas les seuls concernés par cette lutte et l'établissement scolaire peut être vu comme un acteur majeur dans le combat que mène l'institution scolaire contre les LGBTphobies. C'est pourquoi, il nous semblait intéressant de questionner les enseignants sur les éventuelles mesures ou actions de prévention menées par les établissements dans lesquels ils enseignent. La réponse à cette dixième question est plus ambivalente encore que la précédente (voir *figure 8*). En effet, nous comptons autant d'enseignants attestant la mise en place d'actions préventives que d'enseignants affirmant que les établissements scolaires n'agissent pas. Si l'on tient compte des enseignants ayant répondu « je ne sais pas », la négative l'emporte sur cette question. Mais la tendance n'est pas la même pour tous les pays. En effet, la quasi-totalité des enseignants de français québécois ont répondu « oui » à cette dixième question. Ils représentent plus de 52 % des réponses positives contre seulement 10 % des réponses négatives. À l'inverse, les enseignants français et belges sont majoritairement d'accord pour répondre « non » puisque les deux pays représentent quasiment 90 % des réponses négatives. Un écart est donc notable entre les enseignants francophones européens et leurs collègues d'outre-Atlantique. Quelle est la signification d'un tel pourcentage négatif à cette question ?

10. Des actions de prévention des LGBTIphobies ont-elles pris place dans l'établissement où vous enseignez?

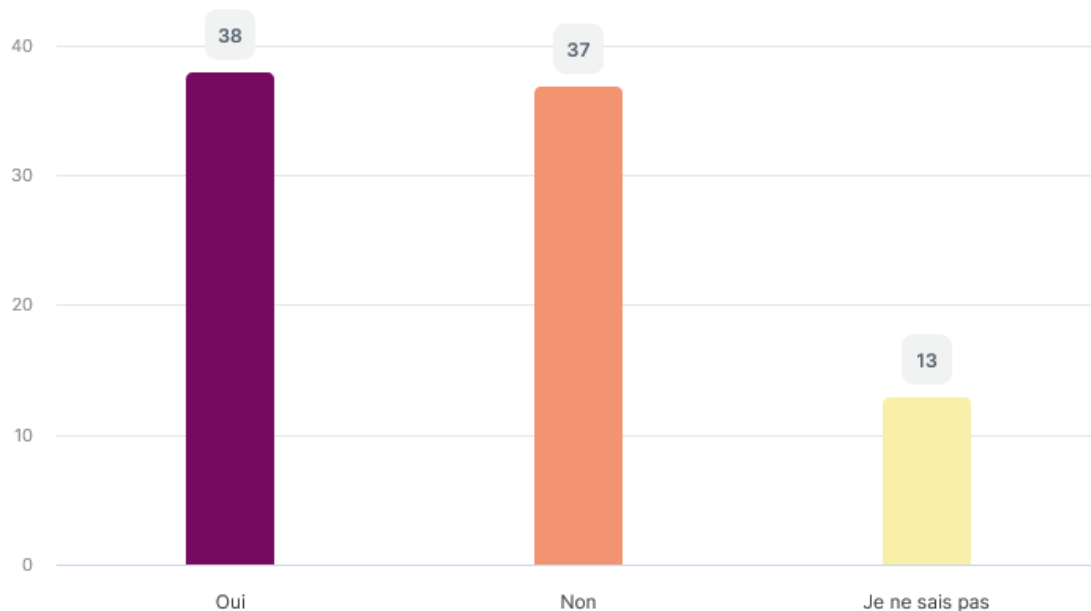


Figure 8

- La théorie à l'épreuve de la réalité

Le journal d'information numérique français *Médiapart* a publié en 2021 un article sur la lutte contre la haine anti-LGBT en milieu scolaire. Cet article revient notamment sur les actions mises en place par l'État français que nous avons évoqué plus haut ainsi que sur la formation des enseignants dont la nécessité a été pointée à plusieurs reprises. Le bilan que tire les journalistes est loin d'être positif et pourrait ainsi expliquer le fort pourcentage de réponses négatives fournies par les enseignants français :

Beaucoup de personnels déplorent en réalité l'absence de réflexion et d'outils suffisants qui permettraient en amont de déconstruire ces violences systémiques et les normes transmises par le contenu pédagogique ou l'enseignement lui-même. « On est dans une situation où on cherche à contenir ou punir l'homophobie des élèves mais on ne développe pas de réflexion ou de travail de fond, considère

Loup [enseignant d'arts plastiques]. Au niveau des programmes, c'est du rafistolage¹. »

Il apparaît alors que la réalité vécue par les enseignants français est bien éloignée de la visée théorique avancée par le gouvernement. L'article pointe également l'inaction du gouvernement concernant certaines promesses faites par le ministre Jean-Michel Blanquer comme par exemple la mise en place d'un site internet chargé de l'éducation contre les LGBTphobies et qui n'a jamais vu le jour ou encore la création des observatoires de la haine anti-LGBT annoncée dans chaque académie et qui peine à se mettre en place. En effet, ces observatoires dont « l'existence est mentionnée par cinq académies seulement (Amiens, Toulouse, Paris, Dijon, Besançon et Orléans-Tour), dépendent des moyens et du bon vouloir des rectorats². » La chercheuse Gabrielle Richard offre une explication à cette difficulté puisque selon elle les académies « se trouvent dans le besoin d'arrimer une exigence plutôt théorique qui vient du ministère et qui relève plutôt du politiquement correct³. » Le fossé entre les décisions théoriques annoncées par la politique française et la réalité vécue par les enseignants dans les établissements scolaires français rapportée par le journal *Médiapart* paraît préoccupant puisqu'il laisse les adolescents LGBTQIA+ vivre dans un climat scolaire difficile puisque imprécis. La conclusion de l'article donne à voir une illustration de la relation entre les connaissances et les attitudes des enseignants que nous avons évoqué plus haut :

Livrés à eux-mêmes, les membres du personnel éducatif se voient dans l'obligation de prendre en charge leurs propres modules de formation, de créer leurs propres ressources. En témoigne l'apparition de l'association et du site de *Queer Education*⁴, initié par différents professeurs et personnels éducatifs. Ce dernier propose notamment un laboratoire pédagogique, des ressources variées, des modules d'auto-formation⁵.

Cet exemple renforce l'idée déjà évoquée selon laquelle le traitement de la question de l'homosexualité en milieu scolaire et plus particulièrement ici la lutte contre les LGBTphobies est largement laissé au bon vouloir de chaque enseignant notamment par manque de suivi et de soutien du ministère dans l'application des mesures annoncées. Ainsi l'enseignant doit avoir l'envie d'aborder la question pour que celle-ci soit évoquée en cours. Et lorsqu'il se retrouve face à un acte homophobe, il n'a pas alors toutes les

¹Cy Lecerf Maulpoix, « Lutte contre la haine anti-LGBT : des professeurs livrés à eux-mêmes » dans *Médiapart*, 2021, p. 3, <https://www.mediapart.fr/journal/france/271221/lutte-contre-la-haine-anti-lgbt-des-professeurs-livres-eux-memes> [consulté en ligne le 13/01/2023]

²*Ibidem*.

³*Ibidem*.

⁴<https://queereducation.fr/> [consulté le 13/01/2023]

⁵Cy Lecerf Maulpoix, « Lutte contre la haine anti-LGBT : des professeurs livrés à eux-mêmes », *art.cit.*, p.

cartes nécessaires pour répondre à la situation. Encore faut-il que les enseignants puissent identifier de telles situations. Le manque de connaissances des enseignants francophones sur cette question pourrait les amener à ne pas reconnaître un acte ou un propos homophobe s'il avait lieu en classe. C'est pourquoi nous avons interrogé les enquêtés afin

11. En tant qu'enseignant, au cours de votre carrière, avez-vous déjà été confronté à une ou des situation(s) LGBTIphobe(s)?

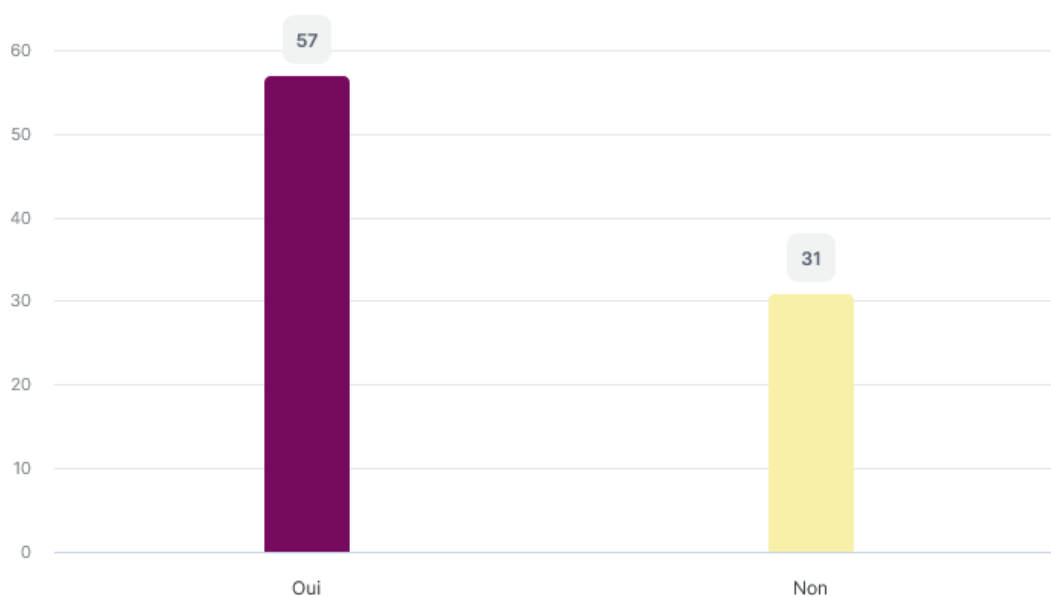


Figure 9

de savoir si au cours de leur carrière d'enseignant, ils avaient pu être confrontés à un acte LGBTIphobe (voir *figure 9*).

- Manifestation de l'homophobie à l'école

Il est encourageant de constater que plus de la moitié des enseignants enquêtés – environ 65 % – ont su identifier des actes LGBTIphobes au cours de leur carrière. Une fois encore, le Québec se démarque dans cette réponse puisque seulement trois enseignants québécois ont répondu « non » à cette onzième question contre onze enseignants belges et dix-sept enseignants français. Quelles sont alors les formes de LGBTIphobies auxquelles sont confrontés ces professeurs ? Dans le rapport de l'UNESCO sur le harcèlement homophobe, on peut lire :

En Belgique, une étude menée sur les jeunes lesbiennes, gays et bisexuel(le)s ayant fréquenté l'école au cours des trois dernières années a révélé que 48 % avaient subi des moqueries et avaient été tournées en dérision, 39 % avaient été insultés, 36 % avaient été en butte à un isolement social et 21 % à de l'intimidation. Des conclusions similaires ont été rapportées en France¹.

Ainsi, l'homophobie est plurielle et ne prend pas qu'une forme unique. Les représentations étudiées dans les romans pour adolescents de notre corpus primaire avaient déjà attesté de cette réalité. Certains auteurs, comme le belge Frank Andriat par exemple, ont choisi de représenter le pire dénouement pour un adolescent harcelé : le suicide. Le sujet est aussi traité par l'auteur québécois Biz dans son roman *La chute de Sparte*, ouvrage cité par un des enquêtés à la question n°7. Toutefois là où l'auteur belge prend le temps du roman pour traiter la question interrogeant les émotions des protagonistes et la difficulté des LGBTphobies, l'auteur québécois ne parle d'homosexualité qu'à la dernière page du roman, laissant le sujet quelque peu en suspens. La violence de ces attaques homophobes peut en effet aller jusqu'à pousser un adolescent homosexuel au suicide. C'est ce qui est arrivé en France, le 7 janvier 2023. Lucas, un adolescent homosexuel de treize ans s'est donné la mort. Ses proches « ont dénoncé dans leurs auditions “des faits de harcèlement commis par des élèves de son collège, en raison de son homosexualité, depuis plusieurs mois². » Chaque comportement homophobe se manifeste par des gestes ou paroles diverses, du surnom qui pourrait paraître le plus banal à la plus inconcevable des agressions mais toujours dans l'objectif de faire du mal à la personne visée en pointant sa différence. L'attention des enseignants doit donc se porter sur chaque détail qui rythme la vie en milieu scolaire d'un élève LGBTQIA+. Pour Gaël Pasquier, il faut être vigilant à la réprobation sociale de l'homosexualité, souvent sous-estimée, mais qui démontre l'imprégnation comme « caractère ordinaire de certains mots habituellement considérés comme des insultes au prétexte qu'ils seraient “désémantisés”³. » Une fois encore, il apparaît donc important de former les enseignants à repérer la moindre expression de comportement LGBTphobe chez leurs élèves. Il faut également leur offrir des solutions afin de pouvoir traiter cette question avec le plus de justesse possible. Le roman pour adolescent, dans le cadre d'une enquête menée auprès

¹UNESCO, *Politiques rationnelles et bonnes pratiques en matière d'éducation au VIH et à la santé – Brochure 8 – Réponses du secteur de l'éducation au harcèlement homophobe*, Paris, 2013, p. 18, <https://unesdoc.unesco.org/ark:/48223/pf0000219220> [consulté en ligne le 14/01/2023]

²Franceinfo avec AFP, « Vosges : une enquête ouverte pour harcèlement après le suicide de Lucas, 13 ans, qui avait “exprimé sa volonté de mettre fin à ses jours” », https://www.francetvinfo.fr/societe/harcelement/vosges-enquete-ouverte-pour-harcelement-apres-le-suicide-de-lucas-13-ans_5598506.html [consulté en ligne le 14/01/2023]

³Gaël Pasquier, « Des enseignant-e-s face aux insultes homophobes » dans I. Collet et C. Dayer (dir.), *Former envers et contre le genre*, Bruxelles, De Boeck, 2014, p. 200

d'enseignants de français francophones, paraît être un outil largement adapté au traitement de l'homophobie en classe. De plus, nous avons pu démontrer à quel point les auteurs belges, français et québécois pour la jeunesse s'étaient emparés de ce sujet. Dans ce cas, les enseignants confrontés à des situations homophobes ont-ils envisagés l'utilisation de la littérature de jeunesse pour répondre au problème ?

- Le roman délaissé par les enseignants

12. Si oui, avez-vous eu recours au roman pour adolescents pour affronter cette situation?

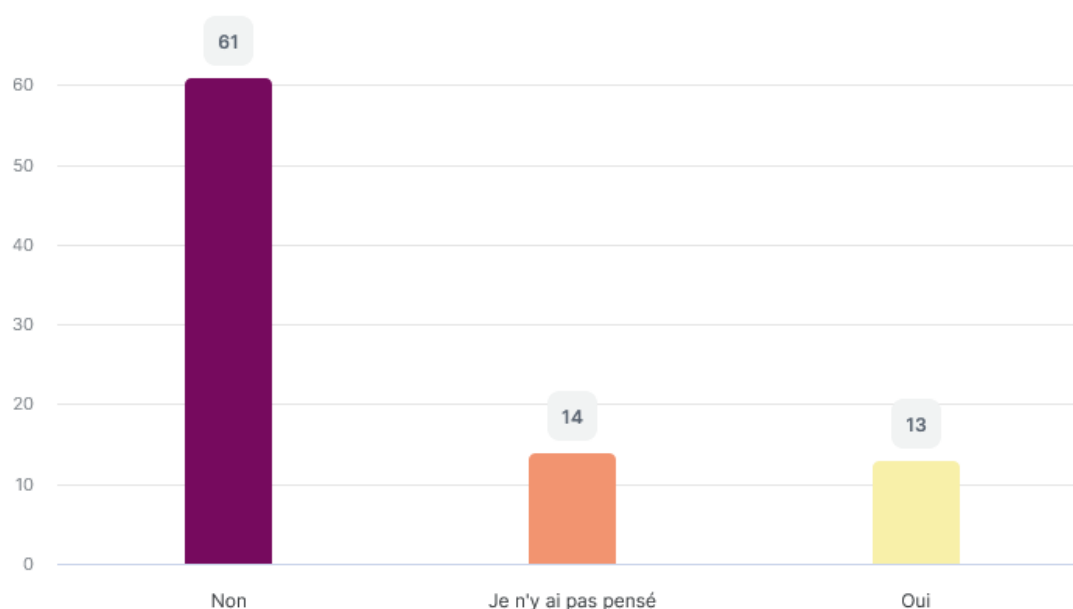


Figure 10

Au vu des réponses fournies par les enseignants de français, il semble que le roman ne soit pas un outil privilégié par ces derniers pour pallier l'homophobie présente dans les classes du secondaire francophone (voir *figure 10*). En effet, le cumul des réponses « non » et « je n'y ai pas pensé » représente plus de 85 % des professeurs de notre échantillon. L'école semblait pourtant être un des systèmes de médiation privilégié entre l'adolescent et le roman abordant l'homosexualité masculine et la question des LGBTphobies. De surcroît, la discipline du français se trouve être l'enseignement le plus propice à l'étude et l'analyse de tels ouvrages pour la jeunesse. Qu'est ce qui pourrait

alors expliquer ce manque d'intérêt des enseignants francophones pour le roman pour adolescent dans cette situation précise ? Une première réponse pourrait se lire dans l'absence du traitement de la question dans la littérature de jeunesse légitimée par l'école. En effet, nous avons pu noter à quel point l'homosexualité masculine était peu traitée par les listes des lectures recommandées par chaque pays. On peut même observer le phénomène inverse puisque ces listes de lecture offrent de nombreuses représentations stéréotypées. Ne serait-il pas alors contradictoire de penser que les enseignants utiliseraient le roman pour adolescents afin d'enrailer l'homophobie naissante en classe alors que les romans recommandés par l'éducation Nationale ne présentent pas de tels schémas ? Dans un article sur les corpus de romans destinés aux élèves français et le traitement du genre dans les listes officielles, trois chercheuses reviennent sur la réception de ces stéréotypes hétéronormés :

Il pourrait être tentant de les justifier au nom du rôle fondamental que jouent les stéréotypes dans l'acte de lecture et la construction d'une culture littéraire (Dufays 2011), ce qui n'exclurait pas de construire d'autres « stéréotypes », à contre-courant¹.

L'élargissement des listes officielles à un corpus composé de romans présentant des modèles moins normés serait une première solution et encouragerait peut-être les enseignants francophones à disposer du roman de jeunesse comme d'une réponse à l'homophobie scolaire. Le roman serait ainsi un support de représentation qui permettrait de renouveler l'image que les élèves ont de l'homosexualité. De plus, nous avons pu remarquer qu'au fur et à mesure de l'avancée de l'élève dans sa scolarité, la littérature de jeunesse occupe une place de moins en moins importante. L'exemple le plus parlant pourrait être l'année de première pour les lycéens français puisque le programme d'enseignement n'est constitué que d'œuvres de littérature générale. Nous pourrions doubler cette constatation d'une remarque d'Isabelle Nières-Chevrel qui argumente que « les mécanismes de la valorisation institutionnelle jouent en faveur des écrivains qui ont acquis leur notoriété à partir d'une production destinée aux adultes². » Elle ajoute : « Les enseignants qui souhaitent faire travailler leurs élèves sur un texte de littérature de jeunesse le savent bien. Cette notoriété les met à l'abri des réticences éventuelles de quelques parents³. » Ainsi, lorsque la littérature de jeunesse n'est pas délaissée au profit de la littérature générale, ce sont tout de même des auteurs qui ont fait leurs preuves du

¹Marie Manuelian, Nathalie Magnan-Rahimi, Lydie Laroque, « La littérature pour la jeunesse et le genre : un corpus face à ses contradictions ? » dans *Le français aujourd'hui*, 2016/2 (n°193), p. 62, <https://www.cairn.info/revue-le-francais-aujourd-hui-2016-2-page-45.htm> [consulté en ligne le 14/01/2023]

²Isabelle Nières-Chevrel, « Faire une place à la littérature de jeunesse », *art.cit.*, p. 101

³*Ibidem*.

côté de la littérature générale que l'enseignement public met en avant. C'est le cas par exemple pour l'auteure française Marie-Aude Murail ou encore le belge Frank Andriat, tous deux à la fois auteurs de littérature générale et pour la jeunesse. Au-delà de cette perspective, ce que nous démontrent ces réponses c'est à quel point les valeurs qui dominent le corps enseignant, ainsi que l'école, imprègnent les discours présentés aux élèves jusque dans le choix des romans mis à leur disposition. Matthieu Letourneux confirme cette idée :

Il reste que l'école ou les bibliothèques sont des institutions sociales. Dès lors, les discours sur le monde qu'elles favorisent dépendent des intérêts qui sont associés à leur position dans l'espace social, à leur fonction. [...] L'ensemble de ces réseaux et les effets de sens qu'ils produisent affectent l'orientation discursive des œuvres et les messages qu'elles privilégient¹.

L'imprégnation de la norme hétérosexuelle amène les institutions scolaires francophones, de manière plus inconsciente que consciente, à privilégier des discours stigmatisants pour certaines minorités, dans notre cas les élèves LGBTQIA+. Malgré une volonté apparente de mettre un terme à cette violence quotidienne témoignée par de nombreux adolescents, l'École ne semble pas encore avoir trouvé un chemin inclusif et respectueux des objectifs qu'elle se fixe en matière de lutte contre les LGBTphobies. Le roman pour adolescent, bien que reconnu comme potentiel miroir de la société actuelle, ne trouve pas non plus sa place dans cette lutte.

Pour conclure – Il faut cultiver notre inclusivité

Cette étude aura été l'occasion de donner la parole aux enseignants de français francophones pour avoir une vision de la place de la thématique de l'homosexualité en milieu scolaire ainsi que celle du roman abordant cette même thématique. Loin d'être exhaustif et représentatif de la pensée de tous les enseignants, cet échantillon tout de même significatif nous a permis de soulever des questionnements intéressants quant à la problématique étudiée. Le choix de restreindre l'étude aux seuls enseignants de français a notamment permis de considérer un corps enseignant habitué et formé à l'utilisation et l'étude de la littérature à la fois générale et de jeunesse. La perspective comparatiste de ce travail de recherche a également mis au jour des réalités et questionnements qui ont

¹Matthieu Letourneux, « Littérature pour la jeunesse et société, une affaire de discours » dans *La revue des livres pour enfants*, 2012, p. 99, <https://cnlj.bnf.fr/fr/block-revue-numerique/litt-rature-pour-la-jeunesse-et-soci-t-une-affaire-de-discours> [consulté en ligne le 15/01/2023]

enrichi cette analyse. La question de l'homosexualité semble trouver une place de plus en plus grande à l'École. Les enseignants paraissent vouloir faire bouger les limites en place. Toutefois, il y a un « mais » puisque la prégnance du modèle hétéronormatif, qui découle directement du fonctionnement sociétal des trois pays étudiés, laisse des traces qu'il semble difficile de gommer. Qu'elle soit ancrée dans les supports d'enseignements ou dans les attitudes des membres de l'équipe éducative, la norme hétérosexuelle est bien présente en milieu scolaire et ne peut être niée. Cela a alors permis d'interroger la place de l'enseignant pour confirmer que celui-ci joue un rôle majeur de par le discours qu'il tient et les modèles qu'il véhicule notamment auprès des élèves LGBTQIA+. Toutefois, le manque de connaissance général, à la fois sur les textes officiels comme sur le vécu et l'histoire de la communauté homosexuelle laisse penser qu'un besoin de formation est nécessaire pour renforcer et asseoir cette déconstruction de l'École. Il semblerait alors que ce travail incombe davantage aux disciplines dites sociales puisqu'elles semblent être les enseignements où les valeurs de nos sociétés sont le plus imprégnées (et notamment le français). C'est alors que le roman pour adolescents traitant de l'homosexualité masculine fait son entrée dans l'équation. Il divise quelque peu notre échantillon : connu de certains et délaissé par d'autres. Les enseignants québécois se démarquent par leurs connaissances des romans de jeunesse abordant la thématique. Toutefois, les réponses amènent à constater que chaque pays reste centré sur sa propre production littéraire et délaisse ses voisins francophones. Les romans de jeunesse anglophones semblent en revanche connus de tous puisqu'ils sont cités à la fois par les enseignants belges, français et québécois. On remarque également que parmi les productions pour adolescents, les enseignants gardent toujours une place pour la littérature générale. Manifestement il pourrait y avoir un lien entre l'âge des élèves et la littérature que les enseignants leur présentent. Être un vieil adolescent (ou un jeune adulte) impliquerait de devoir s'orienter vers une littérature « pour adultes ». Le roman pour adolescents évoquant la question de l'homosexualité masculine trouve alors une place mitigée dans le milieu scolaire francophone. À la fois connu et inconnu, compris et incompris, il semble que les enseignants ne lui aient pas encore accordé une place de choix. Le traitement de la question des LGTBphobies à l'École est un exemple qui illustre parfaitement cette ambivalence. Aujourd'hui, il est impossible de nier l'existence de l'homophobie en milieu scolaire. Les différents rapports et témoignages fournis à la fois par les institutions, les équipes éducatives mais surtout les élèves sont une réalité fondée. Pour autant, le fossé se creuse entre les volontés énoncées par les États francophones concernant la lutte contre l'homophobie et la réalité des difficultés vécues par les adolescents homosexuels. Les

enseignants de notre étude, même s'ils affirment en grande partie avoir déjà été confrontés à des actes LGBTphobes, assurent pourtant que les établissements scolaires ne mettent pas en place d'actions pour pallier à cette violence – ou du moins ne le savent-ils pas. Quant au roman pour adolescent, les enseignants de français ne semblent pas l'avoir intégré comme un outil possible dans la lutte contre l'homophobie. Toutefois, loin d'être les seuls intermédiaires existants entre la littérature de jeunesse et les élèves LGBTQIA+, c'est tout le système scolaire qui, imprégné de l'hétéronorme sociale, condamne le roman pour adolescents traitant de l'homosexualité masculine à être exclu des bancs scolaires.

Conclusion

La question de la représentation du personnage homosexuel masculin, et plus largement celle de la représentation de l'homosexualité masculine dans le roman francophone pour adolescents est indissociable des valeurs portées par les sociétés francophones étudiées, à savoir celles de la France, de la Belgique et du Québec. Elle est indissociable aussi de la littérature générale qui depuis longtemps s'est emparée de l'homosexualité comme objet de fiction. D'abord au XIX^e siècle par une esthétique de la discrétion qui met l'accent sur la force des sentiments et tend à occulter la sexualité : les amours homosexuelles se font prudentes parce que condamnées au nom d'interdits religieux ou mises à l'index d'une morale tatillonne qui ne transige pas avec ces « choses-là ». L'*Alexis* de Marguerite Yourcenar marquera certainement l'un des derniers modèles d'amour pudique et intense avant les ruptures morales de la seconde moitié du XX^e siècle. Ces ruptures sont tout d'abord marquées par le retour aux valeurs antiques qui servent de valorisation à une pédérastie assumée et détestable. C'est à partir des années 1980 que la littérature générale dépeint l'approche d'une sexualité objet de fascination et de répulsion mais saisie comme une manière d'être au monde plus profonde faite de désirs et de douleurs. Le sexe, aux frontières de la pornographie chez certains écrivains¹, devient un objet esthétique singulier dévoilant par la même occasion un questionnement nouveau, né des ravages d'une épidémie ayant touché toute la communauté homosexuelle : comment écrire le Sida ? Enfin, c'est en mettant l'accent sur la fonction mémorielle de ces romans traitant de l'homosexualité que s'observe alors la cheville unissant la littérature générale à la littérature de jeunesse. Dans les deux cas, cette fonction soulève chez les auteurs une nécessité d'écrire le vécu d'une minorité pour laisser une trace et transmettre ce vécu aux futures générations. Les premiers auteurs francophones pour la jeunesse ayant choisi de transposer cette thématique dans le roman pour adolescents font alors figure de pionniers et deviennent de vrais exemples pour les auteurs et romans à venir².

Ces interactions entre littérature générale et littérature de jeunesse au titre de la transmission de l'Histoire de nos sociétés aux jeunes lecteurs a permis d'interroger plus en détails la production pour la jeunesse contemporaine de plus en plus libérée du carcan des tabous, des craintes de la censure exercée par l'ensemble des médiateurs adultes entre les œuvres et le lecteur. Alors, que veut dire être un personnage gay dans le roman

¹ En chef de file Guillaume Dustan et sa trilogie autopornographique : *Œuvres I – Dans ma chambre – Je sors ce soir – Plus fort que moi*, op.cit., 2013

² Il est possible de citer l'auteur français Christophe Honoré, le québécois Raymond Plante mais aussi le belge Albert Russo.

francophone pour adolescents depuis le début du XXI^e siècle ? Les auteurs contemporains plantent un décor et font jouer des protagonistes au plus près de la réalité vécue par le lecteur adolescent. C'est donc une majorité de jeunes garçons homosexuels circulant dans les couloirs d'un lycée ou d'une école secondaire qui peuplent les pages des romans étudiés. De l'histoire de la communauté, aux questionnements identitaires en passant par l'homophobie, l'amour, les désirs mais aussi la mort, toutes les composantes intrinsèques à la vie d'un jeune homme homosexuel se retrouvent dans les romans destinés aux adolescents francophones. Les ouvrages deviennent de vrais miroirs reflétant cette réalité sociale, sociétale et humaine. À tel point que l'on constate dans les représentations étudiées une autre réalité que nous n'avions pas anticipée : celle du poids de l'hétéronormativité qui pèse sur les portraits et autres évocations de l'homosexualité ou de l'homosexuel masculin. Si la première lecture laisse a priori penser que chaque roman traitant de l'homosexualité est un ouvrage nécessairement utile à l'adolescent lecteur, notre étude établit le constat que toutes les représentations romanesques de l'homosexualité ne sont pas toujours bonnes à lire. En effet, présenter le modèle d'un homosexuel stéréotypé ou l'image d'une minorité sexuelle enserrée dans des codes sociaux restrictifs n'amène pas le lecteur à déconstruire sa propre perception de l'homosexualité. C'est notamment pour comprendre comment ce biais imprègne l'écriture de ces romans que nous avons pris le parti d'interroger certains auteurs de notre corpus primaire. Il apparaît alors que si certains sont conscients de cette hétéronormativité et souhaitent la déconstruire à travers le récit qu'ils proposent aux adolescents, d'autres au contraire ne semblent pas avoir pris conscience du poids des normes sociales qui pèsent sur leurs écrits. Le personnage homosexuel, tel un prince charmant déchu sous le carcan de l'hétéronormativité n'arrive pas à se défaire du poids des stéréotypes et offre alors au lecteur le spectacle d'un personnage inabouti pourtant plein de promesses. Ce constat nous a conduit à interroger l'un des points de rencontre de ce personnage littéraire et du lecteur adolescent : l'École.

Avant de se demander quelle réception est réservée au personnage homosexuel dans les écoles françaises, belges et québécoises, nous avons cherché à évaluer la place que prend la littérature de jeunesse dans les textes officiels de chaque pays afin d'estimer si les romans de notre corpus pouvaient y tenir une place particulière. Il apparaît que malgré des prédispositions évidentes pour le public fréquentant les bancs scolaires francophones, la littérature de jeunesse n'acquiert pas la place voulue dans les socles de compétences ou programmes scolaires analysés. *Quid* alors de la thématique de l'homosexualité ? Un volet précis retient l'attention des trois systèmes éducatifs : celui

de la lutte contre l'homophobie, et plus largement les stigmatisations LGBTphobes. C'est également un des sujets que nous avons remarqués comme étant le plus récurrent dans les romans de notre corpus primaire. Nous tenions ici le point de liaison entre l'école et le roman pour adolescent abordant l'homosexualité. Au vu de ce premier examen, nous avons alors décidé de laisser la parole aux enseignants de français du secondaire public belge, français et québécois. Le questionnaire présenté a permis de mettre au jour de grandes tendances, sans pour autant qu'un pays en particulier se distingue des deux autres. De manière générale, l'homosexualité est une thématique qui tend à être acceptée de plus en plus en milieu scolaire. Toutefois, un tiers des enseignants ne voit pas l'importance d'aborder un tel sujet avec leurs élèves. Même si les textes officiels publiés par les institutions scolaires rappellent notamment la nécessité de la lutte contre les LGBTphobies, les enseignants sont mal informés parce qu'ils sont mal formés. Un écart se creuse donc entre les attentes de chaque gouvernement et les moyens réellement mis en place pour lutter contre cette discrimination. Quant à la place du roman pour adolescents et du personnage homosexuel dans un tel contexte, ils ne sont tout simplement pas envisagés par les enseignants de français comme des outils potentiellement bénéfiques pour les élèves.

Ainsi, alors qu'il devient un protagoniste récurrent du roman pour adolescent, le personnage homosexuel oscille entre méconnaissance générale et représentations stéréotypées. Il ne fait pas partie des héros les plus remarquables alors que son existence est loin d'être anodine pour le jeune adolescent lecteur en manque de repères pouvant trouver dans cette représentation un exemple qui le ferait se sentir légitime. Nos recherches ont démontré que la seule volonté auctoriale de faire apparaître un personnage homosexuel ne suffit pas à en donner une représentation recevable. Tous les éléments analysés dans le second chapitre confirment que l'approche de la question est bien plus complexe qu'elle n'y paraît si l'on veut pouvoir donner de l'épaisseur au jeune héros homosexuel. Les questionnements identitaires se mêlent à l'histoire de la communauté LGBTQIA+ mais doivent aussi tenir compte des liens familiaux, de la vie quotidienne d'un adolescent scolarisé dans un lycée ou une école secondaire où l'homophobie est routinière, de la naissance des premiers désirs ou encore de questions plus graves comme celle du Sida. Aucun roman pour adolescent n'aborde toutes ces notions, il paraît d'ailleurs difficile de penser qu'une seule œuvre pourrait le faire et ce n'est pas non plus ce que cherche à conclure notre recherche. Toutefois, il paraît important pour l'auteur d'avoir pu appréhender chacun de ces paramètres afin de proposer une représentation dont le reflet se trouve être au plus proche de la réalité. D'une part pour donner du corps au personnage

homosexuel mais aussi et surtout pour déconstruire les représentations stéréotypées qui perdurent encore dans l'imaginaire collectif de nos sociétés. Ainsi la transmission faite à l'adolescent lecteur n'en sera que meilleure comme l'explique Renaud Lagabrielle :

Les stratégies textuelles [...] en accordant un rôle primordial aux jeunes narrateurs et narratrices qui font des personnages homosexuels des êtres valorisés, sympathiques et importants dans leur vie, ont toutes les chances de motiver chez le jeune public lecteur le passage de l'intérêt affectif à l'intérêt idéologique face aux personnages homosexuels des textes, processus qui les amènera, on peut l'espérer, à réfléchir sur la place de l'homosexualité dans leur existence et leur système de valeurs¹.

Il est donc bien question d'un système de valeurs adressé à l'adolescent lecteur et dont l'auteur pour la jeunesse se porte garant, consciemment ou non. Notre étude a montré qu'il s'agit à présent pour la littérature de jeunesse de se détacher de cette injonction à l'hétéronormativité pour diversifier encore davantage les représentations de personnages gays proposées à ses lecteurs. Quant à l'enseignement public francophone, les conclusions montrent que l'école a du mal à aborder la littérature de jeunesse comme un objet d'étude à part entière. Elle se retrouvent trop souvent détrônée au profit d'une littérature générale davantage séduisante. Gilles Béhotéguy revient sur les effets de cette sous-estimation de la littérature de jeunesse :

Ce constat pessimiste n'est pas sans effets pervers. Négligeant souvent les aspects axiologiques, sociologiques et culturels de la littérature pour la jeunesse, il ramène et oriente la réflexion des chercheurs et les interrogations obsessionnelles des adultes – bibliothécaires et enseignants prescripteurs de lecture – sur la littérarité et la complexité des textes comme critères d'appartenance à la Littérature².

Le désintérêt progressif pour la littérature de jeunesse remarqué dans les textes de l'enseignement francophone nous pousse à rappeler que le roman pour adolescents est de la littérature consciente de son écriture et de ses effets. C'est ce qu'affirme Isabelle Nières-Chevrel lorsqu'elle prône l'intégration des textes destinés aux enfants dans le patrimoine national : « Aussi importante me semble leur présence dans le tissu culturel d'un pays, dans les références de la vie quotidienne, mais également dans les différentes expressions artistiques³. » Cette remise en perspective des tensions qui traversent la littérature de jeunesse, et notamment le roman pour adolescents, ouvre un nouveau questionnement : ces ouvrages traitant de l'homosexualité peuvent-ils être considérés comme militants ? Il s'agirait alors de s'interroger sur la manière dont les sujets restent

¹ Renaud Lagabrielle, Représentations des homosexualités dans le roman français pour la jeunesse, *op.cit.*, pp. 66 – 67

² Gilles Béhotéguy, « Livres, lectures et lecteurs dans le roman français contemporain pour la jeunesse (1980 – 2005) », *op.cit.*, p. 455

³ Isabelle Nières-Chevrel, « Faire une place à la littérature de jeunesse », *op.cit.*, pp. 51-52

sensibles en littérature de jeunesse pourraient d'un côté aider les jeunes adolescents homosexuels à trouver des modèles et de l'autre encourager le reste des adolescents à comprendre et accepter enfin sans réserve cette différence. L'école pourrait se situer au croisement entre le roman pour adolescent et le jeune lecteur afin de jouer pleinement un rôle de médiation et de questionnement sur la nature humaine dans sa diversité. Mais il est encore trop tôt sans doute car notre étude atteste que tout le travail reste encore à faire pour que le roman francophone pour adolescents traitant de l'homosexualité masculine soit aujourd'hui une ressource spontanément utilisée par les enseignants. On pourrait ici risquer un parallèle entre la littérature de jeunesse, sous-genre méprisé de la Littérature (la Vraie !), toujours en lutte pour se faire une place reconnue et valorisée par l'institution scolaire et l'homosexuel, cet homme « pas comme les autres » (les Vrais !), encore en équilibre entre acceptation, tolérance et rejet dans toutes les sociétés. Espérons que bientôt l'école et la recherche dans son ensemble contribueront à lever définitivement l'équivoque de ce « trouble » dans les genres.

ANNEXES

Annexe 1 – Romans, éditeurs et collections du corpus primaire.

Auteur – Titre	Maison d'édition	Collection
ANDRIAT, Frank - <i>Double Vengeance</i>	Éditions Mijade	∅
ANDRIAT, Frank - <i>Tabou</i>	Éditions Mijade	∅
BOURGAULT, Guillaume - <i>Philippe avec un grand H</i>	Éditions Vents d'Ouest	« Roman ado - Drame »
BREUREC, Joël - <i>Un garçon comme une autre</i>	Éditions Oskar Jeunesse	« La vie »
CADIER, Florence - <i>Je les entends nous suivre</i>	Le muscadier	« rester vivant »
CHAGNON, Gaétan - <i>Le secret de l'hippocampe</i>	Éditions Soulières	« Graffiti »
CHAMPAGNE, Samuel – <i>Recrue</i>	Éditions de Mortagne	« Tabou »
CHICHEPORTICHE, Josette - <i>Je ne veux pas qu'on sache</i>	Pocket Jeunesse	∅
COHEN-SCALI, Sarah - <i>Vue sur crime</i>	Flammarion	« Tribal »
CYR, Mario - <i>Nuit claire comme le jour</i> suivi de <i>Ce garçon trop doux</i>	Les intouchables	∅
ERARD, Cédric - <i>J'ai pas sommeil</i>	École des loisirs	« Médium »
FRELING, Philippe - <i>Ceinture jaune</i>	Arléa	« 1 ^{er} mille »

FIRDION, Jean M. - <i>Un bruit sec et sonore</i>	Didier Jeunesse	« Romans 12 ans et plus »
FRIER, Raphaëlle - <i>Mauvais fils</i>	Éditions Talent Hauts	« Ego »
GORNET, Thomas - <i>Qui suis-je ?</i>	L'école des loisirs	« Médium »
LAMBERT, Jérôme - <i>Tous les garçons et les filles</i>	L'école des loisirs	« Médium »
LARCHER, Jérôme - <i>Baisers cachés</i>	Albin Michel Jeunesse	« Litt' »
LE BOURHIS, Michel - <i>Il y a des nuits entières</i>	Éditions du Seuil	« Roman »
LEBLEU, Olivier - <i>L'étranger de la famille</i>	H&O Éditions	« Littérature française LGBT » (internet)
LEBLEU, Olivier - <i>Passer la nuit</i>	H&O Éditions	« Littérature française LGBT » (internet)
LEON, Christophe - <i>Embardée</i>	Éditions La joie de Lire	« Encrage »
LOU, Virginie - <i>Un papillon dans la peau</i>	Gallimard Jeunesse	« Scripto »
MARGUIER, Claire-Lise - <i>Le faire ou mourir</i>	Éditions du Rouergue	« Doado »
MURAIL, Marie-Aude - <i>Oh, boy !</i>	L'école des loisirs	« Médium »
MURAIL, Marie-Aude - <i>Maité coiffure</i>	L'école des loisirs	« Médium »
PERCIN, Anne - <i>Point de côté</i>	Éditions Thierry Magnier	« Roman »
POULET-RENEY, Erik - <i>Les roses de cendre</i>	Syros jeunesse	« Les uns les autres »

RANSKALAINEN, Mikko - <i>Comment te le dire ?</i>	Éditions Textes Gais	« Vécu »
SECKA, Frank - <i>À pic</i>	Éditions Thierry Magnier	« Roman »
SMADJA, Brigitte - <i>Adieu Maxime</i>	L'école des loisirs	« Médium »
SOUVIRAA, Bernard - <i>L'œil du maître</i>	Éditions de l'Olivier	« Littérature française »
VAN WILDER, Cindy - <i>La lune est à nous</i>	Éditions Scrineo	Ø
YTAK, Cathy - <i>D'un trait de fusain</i>	Talents Hauts Éditions	« Les héroïques »
YTAK, Cathy - <i>50 minutes avec toi</i>	Actes Sud Jeunesse	« D'une seule voix »

Légende :



Romans publiés en collection jeunesse dans une maison d'édition classique



Romans publiés en maison d'édition spécialisée dans la littérature pour la jeunesse



Romans publiés en collection adulte dans une maison d'édition classique

Annexe 2 – matrice d’analyse des romans du corpus primaire

Titre – Auteur.e	La voix du récit - Narrateur-trice					Cadre spatio-temporel			Remarques
	Homme / Femme / Non Genré	« je » / « il - elle »	Âge – enfant / ado / adultes	Orientation sexuelle	Langage du « je » - soutenu / ado / artificiel	Lieu de l’action	Année de l’action	Durée de l’action	
Bernard Souviraa, <i>L’œil du maître</i>	NG	« Il » - Mar- tin	×	×	soutenu	Ardenne, lycée	2000’s	Quelques mois	À voir si édi- tion jeunesse
Olivier Lebleu, <i>l’étranger de la fa- mille</i>	NG	« Il » - Fa- mille Séné- chal	×	×	soutenu	En ville, maison familiale	Fin 80’s	2 jours (week-end)	Nombreux dia- logues
Gaétan Chagnon, <i>Le secret de l’hip- pocampe</i>	NG	« Il » - Gaël	×	×	soutenu	Québec, en ville			
Marie-Aude Mu- rail, <i>Maité Coif- fure</i>	NG	« Il » - Louis	×	×	soutenu	En ville, entre ly- cée et salon de coiffure		1 semaine	Épilogue = par- cours de Louis sur plusieurs années

Titre – Auteur.e	La voix du récit - Narrateur-trice					Cadre spatio-temporel			Remarques
	Homme / Femme / Non Genré	« je » / « il - elle »	Âge – enfant / ado / adultes	Orientation sexuelle	Langage du « je » - soutenu / ado / artificiel	Lieu de l'action	Année de l'action	Durée de l'action	
Erik Poulet-Reney, <i>Les roses de cendre</i>	NG	« Il/elle » - Suzette, Maddy	×	×	soutenu	Vézelay, à la campagne, mai- son de famille		Quelques se- maines	Narration con- fié à Clément « je » pendant un chapitre
Olivier Lebleu, <i>Passer la nuit</i>	NG	« Il » - Etienne / Su- zanne	×	×	soutenu	Paris, apparte- ment de Suzanne	Fin 90's	1 jour	
Josette Chichepor- tiche, <i>Je ne veux pas qu'on sache</i>	NG	« Il » - Théo	×	×	ado/soutenu	Paris, Saint Cyr, la ville, le collègue	2000's	2 ans	2 ellipses tem- porelles
Marie-Aude Mu- rail, <i>Oh, boy !</i>	NG	« Il » - famille Mor- levant	×	×	soutenu/ado		2000's		

Titre – Auteur.e	La voix du récit - Narrateur-trice					Cadre spatio-temporel			Remarques
	Homme / Femme / Non Genré	« je » / « il - elle »	Âge – enfant / ado / adultes	Orientation sexuelle	Langage du « je » - soutenu / ado / artificiel	Lieu de l'action	Année de l'action	Durée de l'action	
Cathy Ytak, <i>d'un trait de fusain</i>	NG	« Il/elle » Mary, Joos, Sami	×	×	Soutenu (didac- tique)	Paris, lycée	Début : 27/01/1992	2 ans	Mary/Sami : 16 ans Joos : 24/25 ans
Cathy Ytak, <i>50 minutes avec toi</i>	H	« Je »	Adoles- cent 17 ans	homo	Soutenu (artifi- ciel)	Appartement, Est de la France, frontière All. (« Morsbach/ Saint Avold »)	Avant 2010	Environ une heure	Nombreuses analepses pour enrichir la nar- ration
Samuel Cham- pagne, <i>Recrue</i>	NG	« Il » Thomas, Maxence	×	×	soutenu	Montréal, le ly- cée, chez les ados	2010'S	Année sco- laire	
Guillaume Bour- gault, <i>Philippe avec un grand H</i>	NG	« Il » Philippe	×	×	soutenu	Montréal, le ly- cée, chez les ado	2000's	Plusieurs mois	

Titre – Auteur.e	La voix du récit - Narrateur-trice					Cadre spatio-temporel			Remarques
	Homme / Femme / Non Genré	« je » / « il - elle »	Âge – enfant / ado / adultes	Orientation sexuelle	Langage du « je » - soutenu / ado / artificiel	Lieu de l'action	Année de l'action	Durée de l'action	
Raphaëlle Frier, <i>Mauvais fils</i>	H	« Je » - Ghi- slain	Environ 15 ans	homo	soutenu/ado	En ville, le lycée, les bars gays		2 à 3 mois	
Virginie Lou, <i>Un papillon dans la peau</i>	H	« Je » - Omar	16 ans	Sentiments homos	Jeune adulte	Sud-Ouest de la France, Cabreret. En ville (Brive?)	1980's	1 an	Nombreux flashbacks
Thomas Gornet, <i>Qui suis-je ?</i>	H	« Je » - Vin- cent	14 ans	homo	ado	En ville, au col- lège	Début 2000's	1 année sco- laire	
Frank Andriat, <i>Ta- bou</i>	1 fille, 2 garçons	« Je » - Regi- nald Philippe Elsa	16 ans	Hétéro / homo	soutenu	Au lycée			Triple discours narratif
Cindy Van Wilder, <i>La lune est à nous</i>	H/F	« Je » - Oli- via / Max	17 ans	O = hétéro M = gay	artificiel	Belgique, ville, lycée et « le dé- pôt »	2010's	Août - mai	Beaucoup d'in- fos

Titre – Auteur.e	La voix du récit - Narrateur-trice					Cadre spatio-temporel			Remarques
	Homme / Femme / Non Genré	« je » / « il - elle »	Âge – enfant / ado / adultes	Orientation sexuelle	Langage du « je » - soutenu / ado / artificiel	Lieu de l'action	Année de l'action	Durée de l'action	
Sarah Cohen-Scali, <i>Vue sur crime</i>	H	« Je » Pascal	19 ans	hétéro	réaliste	Paris, centre-ville	1999	Environ un mois	Nombreux stéréotypes/homophobie
Franck Secka, <i>à-pic</i>	H	« Je » - Jean	11 – 12 ans	homo	Entre langage homo et adulte	Station de ski, dans les Alpes	1977	1 à 2 se- maines	Récit = analepse. Le Jean de 2002 raconte l'histoire
Cédric Erard, <i>J'ai pas sommeil</i>	H	« Je » - Balthazar	17 ans	homo	Ado	Bords de mer, Paris	2003	6 mois	
Lionel Labosse, <i>L'année de l'orientation</i>	H	« Je » - Karim / Julien	15 ans	Homo / hétéro	artificiel	Banlieue Parisienne, Bordeaux	2000	Janvier à juin	Échange épistolaire entre 2 adolescents

Titre – Auteur.e	La voix du récit - Narrateur-trice					Cadre spatio-temporel			Remarques
	Homme / Femme / Non Genré	« je » / « il - elle »	Âge – enfant / ado / adultes	Orientation sexuelle	Langage du « je » - soutenu / ado / artificiel	Lieu de l'action	Année de l'action	Durée de l'action	
Joël Breurec, <i>Un garçon comme un autre</i>	H	Ewen	14 ans	Homo (tendance bi)	artificiel	Bretagne, en vacances à la mer puis en ville		2 mois	
Philippe Fréling, <i>Ceinture jaune</i>	H	« Je » - ×	10 ans	Tendances homo	soutenu/artificiel	Banlieue, ZUP, centre-ville, collège, cours du judo	Fin 1960's	6 mois à 1 an (max)	Pas une édition jeunesse
Christophe Léon, <i>Embardée</i>	F	« Je » - Gabrielle + narrateur extradiegt.	13 ans	hétéro	ado	Paris	Futur proche	Plusieurs mois	Narration auto-diégétique avec focalisation zéro. Nombreuses analepses

Titre – Auteur.e	La voix du récit - Narrateur-trice					Cadre spatio-temporel			Remarques
	Homme / Femme / Non Genré	« je » / « il - elle »	Âge – enfant / ado / adultes	Orientation sexuelle	Langage du « je » - soutenu / ado / artificiel	Lieu de l'action	Année de l'action	Durée de l'action	
Mikko Ranskalainen, <i>Comment te le dire ?</i>	H	« Je » Mikko	16 – 18 ans	homo	soutenu/ado	Normandie, le lycée, la chambre	2000's	Environ 2 ans	Auteur franco- phone ?
Anne Percin, <i>Point de côté</i>	H	« Je » - Pierre	17 ans	homo	adolescent	Banlieue de Strasbourg, le lycée, centre-ville	1999	1 an	++
Michel Le Bourhis, <i>Il y a des nuits entières</i>	H	« Je » - Sylvain	16 ans	homo	Adolescent/soutenu	Pays-de-la-Loire, Mayenne, collège, maison	2002	6 mois	Nombreuses analepses
Frank Andriat – <i>Double vengeance</i>	H	« Je » - Laurent	17 ans	homo	adolescent	En ville, dans un immeuble	2010's	Quelques semaines	
Claire-Lise Marguier, <i>le faire ou mourir</i>	H	« Je » - Damien	16 ans	homo	ado	Citadin, le collège, la maison familiale	2010's	5-6 mois	

Titre – Auteur.e	La voix du récit - Narrateur-trice					Cadre spatio-temporel			Remarques
	Homme / Femme / Non Genré	« je » / « il - elle »	Âge – enfant / ado / adultes	Orientation sexuelle	Langage du « je » - soutenu / ado / artificiel	Lieu de l'action	Année de l'action	Durée de l'action	
Jean M. Firdion, <i>Un bruit sec et sonore</i>	H	« Je » - Jérôme	14 ans	homo	ado	Citadin, l'hôpital (proche de Dijon) puis la campagne	2018	2 mois	
Florence Cadier, <i>Je les entends nous suivre</i>	H	« Je » - Léo	15 ans	homo	ado	Paris, le lycée, la campagne, va- cances	2010's	1 an et 2 mois	Récit en ana- lepse
Jérôme Larcher, <i>Baisers cachés</i>	H & F	« Je » - 17 narrateurs	Entre 15 et env. 50 ans	Hétéros/ho- mos	ado/soutenu	Petite ville, le ly- cée	2010's	Quelques se- maines	Récit polypho- nique : 17 nar- rateurs autodié- gétiques
Brigitte Smadja, <i>Adieu Maxime</i>	H	« Je » - Maxime	11 ans	hétéro	ado	Vacances à La Baule – collège - Lycée		Environ 8 ans	

Titre – Auteur.e	La voix du récit - Narrateur-trice					Cadre spatio-temporel			Remarques
	Homme / Femme / Non Genré	« je » / « il - elle »	Âge – enfant / ado / adultes	Orientation sexuelle	Langage du « je » - soutenu / ado / artificiel	Lieu de l'action	Année de l'action	Durée de l'action	
Mario Cyr, <i>Nuit claire comme le jour</i>	H	Renaud - « Je »	14 ans	homo	ado				Pas lu. Plus édité, pas pu- blié en France
Mario Cyr, <i>Ce garçon trop doux</i>	F	Sophie - « Je »		hétéro					Pas lu. Plus édité, pas pu- blié en France

Annexe 3 – Matériel Pédagogique

Ariane vient de mettre son statut à jour :

Ariane | Journal | 2014

 C'est fait, on est inscrites! Super hiver de hockey en vue avec ma super amie Janie!

 9 



 **Thomas** : Ouais, beau chandail Ariane! LOL! @William je pense que tu viens de perdre ta blonde! :P

 **Alicia** : Ouais, il me semblait aussi! :P

 **William** : Ben voyons, c'est quoi le rapport? C'est pas parce que ma blonde va jouer au hockey avec ma sœur une fois par semaine qu'on va arrêter de se voir!

 **Thomas** : LOL! Le gars se fait voler sa blonde par sa sœur! Pas fort le gros! Hockey, filles, vestiaires... C'est sûr que c'est toutes des gouines! Moi, je trouve ça dégueulasse!

 **Ariane** : QUOI?! Je suis avec Will, je ne sors pas avec Janie! Je suis pas comme les autres filles de l'équipe, moi, j'ai un *chum!* 🙄

 **William** : Ta gueule Thomas, ma sœur est pas lesbienne, pis ma blonde encore moins! T'es juste jaloux parce qu'Ariane te bat tout le temps dans le cours de gym.

 **Alicia** : Qu'est-ce que t'en sais @William? Tu vois pas que ta sœur t'emprunte ton linge? LOL! Elle parle jamais de gars... En plus du hockey... $1 + 1 = 2$: réveille! Thomas a raison, tu fais l'autruche!

 **Thomas** : J'aime mieux me faire battre par une gouine que d'avoir le même sang... ou pire de sortir avec! *Ark!*

 **Alicia** : @Thomas, t'es juste un gros con. Ah! *Come on* Ariane, on s'en fout que tu sois lesbienne, mais arrête de faire semblant! Tout le monde sait que toi et William c'est un *front*. On est dans une société évoluée! Pis Janie et toi, vous allez bien ensemble! ❤️ Désolée Will! 😞

Mise en situation | 2^e cycle du secondaire

Littérature de jeunesse		
Titre du roman – Nom de l’auteur	Pays	Résumé
<i>Moi, Simon, 16 ans,</i> <i>Homo Sapiens –</i> Becky Albertalli	États-Unis	« Moi, c'est Simon. Simon Spier. Je vis dans une petite ville en banlieue d'Atlanta. J'ai deux sœurs, un chien, et les trois meilleurs amis du monde. Je suis fan d'Harry Potter, j'ai une passion profonde pour les Oréo, je fais du théâtre. Et je suis raide dingue de Blue. Blue est un garçon que j'ai rencontré sur le Tumblr du lycée. Je le croise peut-être tous les jours, mais je ne sais pas qui c'est. On se dit tout, sauf notre nom. À part Blue, personne ne sait que je suis gay. »
<i>Oh, boy !</i> - Marie-Aude Murail	France	« Ils sont frère et soeurs. Depuis quelques heures, ils sont orphelins. Ils ont juré qu'on ne les séparerait pas. Il y a Siméon Morlevent, 14 ans. Maigrichon. Yeux marron. Signe particulier : surdoué, prépare actuellement son bac. Morgane Morlevent, 8 ans. Yeux marron. Oreilles très décollées. Première de sa classe, très proche de son frère. Signe particulier : les adultes oublient tout le temps qu'elle existe. Venise Morlevent, 5 ans. Yeux bleus, cheveux blonds, ravissante. La petite fille que tout le monde rêve d'avoir. Signe particulier : fait vivre des histoires d'amour torrides à ses Barbie. Ils n'ont aucune envie de confier leur sort à la première assistante sociale venue. Leur objectif est de quitter le foyer où on les a placés et de se trouver une famille. À cette heure, deux personnes pourraient vouloir les adopter. Pour de bonnes raisons. Mais aussi pour de mauvaises. L'une n'est pas

		très sympathique, l'autre est irresponsable, et... Ah, oui ! ces deux personnes se détestent. »
<i>La chute de Sparte</i> – Biz Fréchette	Québec	Steeve, grand lecteur, féroce critique de la société, raconte sa dernière année au secondaire marquée par la mort du quart-arrière des Spartiates, l'équipe de football de l'école Gaston-Miron.
<i>L'enfant mascara</i> – Simon Boulerice	Québec	L'enfant mascara est une histoire d'amour à sens unique, comme on en voit partout, dans toutes les écoles secondaires. À cette différence qu'elle se conclut de manière particulièrement tragique. Inspiré par des faits réels qui se sont déroulés dans la ville d'Oxnard, en Californie, Simon Boulerice transpose dans la fiction l'un des meurtres homophobes, voire transphobe, les plus violents à s'être produits aux États-Unis, tout en rendant hommage à Larry/Leticia, un être rempli de désir, d'éclat et d'arrogance, dont la vie n'aura été que fulgurance.
<i>Tabou</i> – Frank Andriat	Belgique	Loïc est mort. Loïc s'est suicidé parce qu'il n'acceptait pas son homosexualité. Dans sa classe, c'est la consternation. Personne ne se doutait de rien. Sauf Philippe à qui Loïc a parlé quelques jours avant de se pendre, à qui Loïc a fait promettre de ne pas dévoiler son secret. Tabou. Il y a des sujets qu'on hésite à aborder. Parce que c'est plus facile. Plus lâche aussi, mais ça, on préfère l'oublier. Tabou. Quand on est différent, c'est difficile, mais c'est aussi tellement riche. Loïc s'est tu et il est mort. Aurait-il pu tendre la main vers les autres, aurait-il pu apprendre à s'aimer ? Ses amis, stupéfiés par ce geste, s'interrogent.
<i>Et ils meurent tous les deux à la fin</i> – Adam Silvera	États-Unis	Le 5 septembre, un peu après minuit, les services de Death-Cast appellent Mateo Torrez et Rufus Emeterio pour leur annoncer une bien mauvaise nouvelle : c'est aujourd'hui qu'ils vont mourir. Mateo et Rufus ne se connaissent pas, mais, pour des raisons différentes, ils

		<p>cherchent tous deux à se faire un nouvel ami en ce jour final. La bonne nouvelle ? Il existe une appli pour ça ! L'appli s'appelle "Le Dernier Ami", et grâce à elle, Rufus et Mateo vont se rencontrer pour une ultime grande aventure : vivre toute une vie en une seule journée.</p>
<i>Will & Will</i> – John Green	États-Unis	<p>Will Grayson se méfie des sentiments. Les histoires de cœur portent la poisse, tout le temps. Alors, dans la vie, autant se faire discret. Son meilleur ami, Tiny Cooper, est à la fois une bénédiction et une vraie plaie : ami fidèle et rayonnant, il est aussi ouvertement gay que corpulent et n'a pas l'habitude de passer inaperçu. A l'autre bout de la ville, un adolescent en pleine déprime assume mal sa différence. Le hasard veut qu'il se somme lui aussi Will Grayson... Sublime roman initiatique à deux voix sur l'amour adolescent, l'homosexualité, la colère, la souffrance et l'amitié. Par deux auteurs complices qui unissent leurs talents et leur sens de l'humour avec une énergie débordante.</p>
<i>Mauvais Fils</i> – Raphaëlle Frier	France	<p>Fils unique, Ghislain a du mal à être ce que l'on attend de lui : un bon élève, viril et surtout hétérosexuel. Devant ses résultats médiocres au lycée, son père le pousse à se former au métier d'électricien, un vrai métier d'homme. Après des journées à cacher des fils et poser des prises, Ghislain passe ses soirées dans des bars gays où il vit ses premières expériences sexuelles. Lorsque son père s'en aperçoit, il le met à la porte.</p>
<i>Ma vie autour d'une tasse</i> John Deere – Emilie Rivard	Québec	<p>Étienne est en cinquième secondaire. Il est homosexuel, mais jamais ne s'en est-il senti différent aux autres. Il est bon élève et s'affirme avec un vocabulaire riche... et parfois cinglant ! Arrive le jour où un concours de bénévolat à l'école lui permettrait, s'il le remportait, de s'offrir un kayak et de faire un road trip avec ses amis,</p>

		<p>avant le début des années de cégep, pour certains. Pour arriver à ses fins, il aura besoin de l'aide de mémé Poulette et de ses complices de la maison de retraite. Étienne y fera la rencontre de Monsieur Julien. Il écoute avec attention les confidences du vieil homme, et leur amitié ne fera pas l'unanimité, mais le courage et l'ouverture d'esprit sauront faire passer Étienne d'un adolescent qui se cherche à un jeune adulte épanoui.</p>
<p><i>Philippe avec un grand H –</i> Guillaume Bourgault</p>	Québec	<p>« Philippe avait alors fermé les yeux afin d'imaginer Keanu Reeves en train d'embrasser un autre homme. » Frappé de stupeur, Philippe découvre ce dont il se doutait depuis toujours. Il est différent de ses amis. Il est marginal. Il est homosexuel. Comment réagir, quoi dire ou ne pas dire, quelle attitude prendre envers son entourage ? Il doit trouver rapidement réponse à ces questions puisque l'arrivée d'un nouveau voisin le plonge dans un amour fou qui l'obligera à affronter sa nature profonde ainsi que les mesquineries des autres. Philippe sait qu'il ne sera heureux que lorsqu'il acceptera son homosexualité. Après, ce sera au tour de la famille, des amis, des compagnons de classe. Une grande leçon de vie</p>
<p><i>Le dernier qui sort éteint la lumière –</i> Simon Boulerice</p>	Québec	<p>On dit que les familles heureuses n'ont pas d'histoire et pourtant? Arnold et Alia sont jumeaux et vivent avec leurs deux pères qui s'aiment. Tandis qu'Arnold préfère ne pas être remarqué et dessine discrètement des superhéros musclés, Alia parle haut et fort de sa famille particulière. À l'approche de leur treizième anniversaire, leurs pères entreprennent d'écrire 13 lettres qui dévoileront lequel des deux est le père biologique. Au fil des aléas du quotidien, de leurs déductions concernant leur génétique et des émissions de télévision qu'ils ne veulent pas manquer, les jumeaux découvrent que</p>

		l'histoire d'amour réelle de leur famille vaut bien celles qu'ils écoutent compulsivement à la télé.
<i>Chimie 501</i> – Josée de Angelis	Québec	Max ne veut qu'une seule chose pour sa dernière année de secondaire : passer inaperçu et ne pas faire de vagues. Mais l'arrivée d'un nouvel élève aussi beau que sympathique et dont la seule présence lui donne des papillons vient tout chambouler... Si Nic a accepté de suivre sa mère à Montréal et d'y finir son secondaire 5, c'est dans le seul but d'oublier Jennifer et sa peine d'amour. Il n'avait aucune intention de tomber dans un tourbillon de sentiments confus... pour un gars. Mais on ne peut rien faire contre la chimie qui peut parfois provoquer des réactions explosives !
<i>Heartstopper</i> – Alice Oseman (BD)	Royaume-Uni	Ceci est l'histoire de deux lycéens. Nick, le rugbyman au sourire solaire. Charlie, le musicien au cœur solitaire. Parce qu'ils évoluent dans des cercles différents, parce qu'ils n'ont pas le même caractère, leur amitié n'était pas gagnée. Pourtant, petit à petit, de façon irrésistible, Charlie tombe amoureux. Même s'il sait que Nick aime les filles. Même s'il sait qu'il n'a aucune chance. Alors, pour ne pas mettre en péril cette amitié naissante qui compte pour lui plus que tout, Charlie préfère garder le silence...
<i>50 minutes avec toi</i> – Cathy Ytak	France	"Les secondes s'égrènent et t'es toujours là, devant moi, immobile. Moi aussi je suis immobile, mais vivant. Je ne respire pas très bien. Mon souffle est haché, emprisonné. Je ne ressens rien. Je ne sais pas combien de minutes il va falloir que j'attende avant d'être sûr, vraiment sûr que t'es mort. J'ai presque envie de dire : crevé, mais j'ose pas. Mort, c'est mieux, c'est normal. Crevé, on dit ça d'un chien." Le père s'écroule d'un coup à ses pieds. Le fils s'écarte mais ne fait rien, il n'appelle pas les secours. Au

		lieu de cela, il s'adresse à ce père violent. Un monologue saisissant du huis clos familial.
<i>Mes deux papas</i> – Juliette Parichini (album)	France	Alors que deux papas aimeraient beaucoup avoir un enfant, ils découvrent par hasard un œuf abandonné. La rencontre les rend très heureux. Ils décident de l'adopter. Petit à petit les oiseaux construisent leur vie à trois. Un jour l'oisillon entre à l'école. Ses copains lui demandent pourquoi il a deux papas.
<i>Boys don't cry</i> – Malorie Balckman	Royaume-Uni	Dante attend les résultats de ses examens. Le courrier qui lui ouvrira les portes de l'université. De sa future vie. Celle dont il a toujours rêvé. Mais quand on sonne enfin à la porte, ce n'est pas le facteur, c'est Mélanie. Son ex-copine, dont il n'a plus entendu parler depuis des mois. Avec un bébé. Le sien. Le leur. Etre père à 17 ans ? Il y a de quoi pleurer. Mais les garçons ne pleurent jamais...
<i>Enzo, 11 ans, sixième 11</i> – Joëlle Ecornier	France	Enzo entre en sixième 11. Pour lui qui fêtera ses 11 ans le 11/11 et dont le prénom comporte les lettres du chiffre onze, ce n'est pas forcément un bon présage ! Il en fait des cauchemars jusqu'au jour de la rentrée. Mais le premier jour de classe, sa journée s'illumine quand il repère la jeune Eva. Et miracle, elle est à côté de lui en cours de SVT ! Alors il oublie ses problèmes de "petit" du collège : l'emploi du temps compliqué, le bazar à la cantine, et ses parents qui se disputent à la maison. Mais bientôt arrive un nouvel élève dans sa classe. C'est Owen, l'air cool et la parfaite tête de futur petit copain d'Eva. Enzo le déteste au premier regard... " On peut bien nous faire visiter le collège en fin de CM2, tant qu'on n'y est pas vraiment, la sixième c'est quand même mystère et Kinder Surprise. "
<i>Porté Disparu</i> – Brigitte Giraud, Laurie Lecou	France	Il n'est plus là, c'est la seule certitude. En cours d'histoire, Livio a fait un exposé sur les autodafés nazis et Magnus Hirschfeld, un médecin juif allemand qui militait pour

		<p>l'égalité entre hommes et femmes et les droits des homosexuels. Pour lui, c'était bien plus qu'un simple exercice : une revendication, un moment de courage, et peut-être un aveu. Mais il s'est heurté à la perplexité, à l'indifférence et surtout à l'hostilité de sa classe. Depuis lors, il a disparu et personne ne sait où il est. Sa plus proche amie Camille, sa professeure d'histoire, ses camarades, ses parents, tous interrogent le parcours de Livio et tentent de comprendre. Dans le creux de cette absence, résonnent tous les questionnements : ils auraient dû le voir venir, aucun ne l'a vu partir. Et si cette fuite était l'expression du courage ultime ?</p>
<p><i>Romance</i> – Arnaud Cathrine</p>	France	<p>C'est le mojito. C'est un léger accident. C'est parce qu'il n'a pas rencontré de fille. C'est parce que je n'ai pas rencontré de garçon. C'était juste pour essayer. C'est pour avoir tout fait ensemble. C'est pour tous les amis pareil. C'est entre lui et moi. C'est la première et la dernière fois. C'est rien. Ça va passer.</p>
<p><i>Mes illusions donnent sur la cour</i> – Sacha Sperling</p>	France	<p>Sur un transat, il mange un esquimau. Le chocolat fond autour de sa bouche, il s'en met partout. On dirait du sang séché. Le ciel est de la même couleur que le soleil. Ce matin, on a braqué le minibar. Augustin voulait qu'on célèbre son départ. L'air a une vague odeur de jasmin. Je suis sûr que c'est le produit d'entretien. Il se lève pour aller commander quelque chose au restaurant, de l'autre côté de la piscine. Je l'observe. De longs palmiers bougent lentement derrière lui. Graphique. Il plonge dans l'eau. Il disparaît quelques secondes, puis il réapparaît. Il revient, il se rallonge sur son transat. Je regarde les parasols kitch, jaunes et rouges, et je pense que ce serait vraiment beau de les voir tous s'envoler en même temps.</p>

<p><i>Aristote et Dante découvrent les secrets de l'Univers</i> – Benjamin Alire Saenz</p>	<p>États-Unis</p>	<p>Ari, quinze ans, est un adolescent en colère, silencieux, dont le frère est en prison. Dante, lui, est un garçon expansif, drôle, sûr de lui. Ils n'ont a priori rien en commun. Pourtant ils nouent une profonde amitié, une de ces relations qui changent la vie à jamais... C'est donc l'un avec l'autre, et l'un pour l'autre, que les deux garçons vont partir en quête de leur identité et découvrir les secrets de l'univers.</p>
<p><i>Entre dieu et moi c'est fini</i> – Katarina Mazetti</p>	<p>Suède</p>	<p>Linnea a seize ans, plein de complexes, et pas mal de questions qui lui trottent dans la tête. La seule qui la comprenait, c'était Pia. Sa meilleure amie, son amie pour la vie. Enfin, pour cent vingt jours, « sans compter les week-ends », Linnea a fait le calcul une fois. Maintenant que Pia est morte. Avec Pia, elle pouvait parler de tout : de l'amour, de la mode, de Markus, le beau gosse dont toutes les filles rêvent, de son père qu'elle voit deux fois par an, de sa mère qui a une liaison tumultueuse. Et de Dieu. Qu'est-ce que ça signifie « croire en Dieu » ? Car ce n'est pas exactement la même chose que le père Noël. Une chose est sûre, ce n'est pas la peine de compter sur Dieu pour résoudre les équations du second degré. Seulement, voilà, Pia s'est jetée sous un train. Alors, Linnea se souvient, puisque comme dit son excentrique grand-mère, « pour pouvoir oublier quelque chose, il faut d'abord bien s'en souvenir ».</p>
<p><i>Le mur des apparences</i> – Gwladys Constant</p>	<p>France</p>	<p>Justine, lycéenne, est la cible d'attaques quotidiennes de la part de certains camarades qu'elle appelle les hyènes. À leur tête, la magnifique Margot, riche, populaire, enviable, et cela depuis l'école primaire. Pourtant un matin, Margot ne vient pas en cours. La classe apprend alors son suicide. Pour Justine, c'est un choc : pourquoi en finir avec la vie quand on a tout ? En menant l'enquête, elle va découvrir les fausses amitiés, les</p>

		manipulations, les pactes secrets... et même pire. Le mur des apparences va exploser.
<i>Le cahier rouge</i> – Claire Mazard	France	Ugo trouve le journal intime de son frère, David, disparu deux ans plus tôt dans un accident de moto. A la lecture de ce cahier rouge, Ugo découvre un frère qu'il ne connaissait pas. Le doute s'immisce en lui...
<i>Tout contre Léo</i> – Christophe Honoré	France	"Au milieu de l'escalier, j'ai stoppé net, arrêté par un silence inhabituel. Sans faire de bruit, je me suis faufilé dans la salle à manger. J'ai laissé la lumière éteinte et je me suis posté dans l'axe du passe-plat, un peu en arrière, pour rester dans le noir. De là, on voit toute la cuisine. Et j'ai vu. J'ai vu mon père et ma mère serrés l'un contre l'autre près de l'évier et qui sanglotaient. Jamais je n'avais imaginé que mon père avait des yeux qui pleuraient." C'est comme ça, seul dans le noir, en regardant sa famille pleurer, que Marcel apprend que son frère aîné est malade du sida. Qu'il va mourir. Et c'est à partir de cet instant que lui, Marcel, P'tit Marcel comme ils disent, doit faire comme s'il ne savait rien.
<i>Maïté coiffure</i> – Marie-Aude Murail	France	Louis Feyrières doit faire un stage d'une semaine, comme tous les élèves de troisième. Où ? Il n'en sait rien. Ce qui est sûr, c'est qu'il n'aime pas l'école et qu'il ne se sent bon à rien. "J'ai ma coiffeuse qui prend des apprentis, dit Bonne-Maman, lors d'un repas de famille. Stagiaire, c'est presque pareil." Coiffeur ? C'est pour les ratés, les analphabètes, décrète M. Feyrières qui, lui, est chirurgien. Louis se tait. Souvent. Mais il observe. Tout le temps. Comme il n'a rien trouvé d'autre, il entre comme stagiaire chez Maïté Coiffure. Et le voilà qui se découvre ponctuel, travailleur, entreprenant, doué ! L'atmosphère de fièvre joyeuse, les conversations avec les clientes, les odeurs des laques et des colorants, le

		carillon de la porte, les petits soucis et les grands drames de Mme Maïté, Fifi, Clara et Garance, tout l'attire au salon. Il s'y sent bien, chez lui. Dès le deuxième jour, Louis sait qu'il aura envie de rester plus d'une semaine chez Maïté Coiffure. Même si son père s'y oppose.
<i>Je ne veux pas qu'on sache</i> – Josette Chicheportiche	France	"Quand vos parents vous apprennent qu'ils divorcent, c'est comme être fauché en plein sprint. " Voilà ce qu'a pensé Théo quand son père et sa mère lui ont annoncé leur séparation. Mais Théo ne s'attendait pas à devoir affronter tout de suite une autre réalité : son père s'en va parce qu'il aime un homme avec qui il veut vivre. Premier réflexe : ne rien dire, cacher la vérité. La vie cependant en a décidé autrement.
<i>J'apprends l'Allemand</i> – Denis Lachaud	France	Dans les années soixante-dix à Paris, une famille allemande vit dans l'amnésie, le refus total de ses origines. Les Wommel ont trente-cinq ans, ils sont installés en France depuis près de dix ans. Leur fils, Ernst, va entrer en sixième et, contrairement à son frère aîné, il ne peut accepter le silence qui entoure leur histoire, cette mémoire refusée qui ferait de lui un éternel étranger. Ernst décide d'apprendre l'allemand, la langue de ses parents, celle qu'ils ne parlent jamais, cette interdiction suprême, ce tabou. Comme un passeport pour le passé, cet apprentissage devient très vite le moyen par lequel Ernst espère retrouver ses racines. A quatorze ans, il part en Allemagne avec sa classe et rencontre Rolf, son correspondant, avec qui il vivra une tendre amitié. Ce pays lui est enfin ouvert, il y retournera chaque année. Avec la complicité de son camarade allemand, Ernst persévère dans ses recherches et finit par retrouver son grand-père, qu'il croyait mort, mais qui depuis toujours chantait dans ses cauchemars...

<i>L'amour en chaussette</i> - Gudule	Belgique	Delphine est passionnément amoureuse de son professeur d'arts plastiques. Celui qui a pris l'initiative de leur faire un cours " décoiffant " sur le préservatif. Quand le prof lui fera fermement comprendre que rien n'est possible entre eux, elle trouvera refuge dans les bras d'un autre amour avec qui elle vivra sa première expérience sexuelle...
<i>Le mari de mon frère</i> – Gengoroh Tagame (Manga)	Japon	Yaichi élève seul sa fille. Mais un jour, son quotidien va être perturbé... Perturbé par l'arrivée de Mike Flanagan dans sa vie. Ce Canadien n'est autre que le mari de son frère jumeau ! Suite au décès de ce dernier, Mike est venu au Japon, pour y réaliser un voyage identitaire dans la patrie de l'homme qu'il aimait. Yaichi n'a alors d'autre choix que d'accueillir chez lui ce beau-frère homosexuel, vis à vis de qui il ne sait pas comment se comporter.
<i>L'oncle Mika</i> – Gwladys Constant	France	Jérémie est triste et inquiet. Son oncle Mika n'est pas venu déjeuner en famille dimanche. Il n'est pas non plus venu l'attendre à la sortie de l'école mercredi. Il s'interroge mais les grandes personnes ne semblent pas vouloir répondre à ses questions. Oncle Mika a-t-il disparu ? A-t-il été kidnappé ? Est-il fâché contre Jérémie ? Que cherche-t-on ainsi à lui cacher ?
<i>Dans la peau d'un jeune homo</i> – Hugues Bardes (BD)	France	Hugo est un adolescent presque comme les autres, mais il préfère la compagnie des filles à celle de ses copains. Il ne se sent pas " folle-dingue " mais se retourne sur les garçons. Hugo a 14 ans et il se demande s'il est gay. Doit-il en parler à sa mère ? à sa grand-mère ? à sa meilleure amie ? à la France entière dans une émission télé ? Doit-il tenter une expérience avec un garçon ? ou espérer que ses penchants lui passent ? Découvrir et assumer son homosexualité est une aventure extraordinaire... et périlleuse.

<p><i>L'ami retrouvé</i> – Fred Uhlman</p>	<p>Royaume-Uni</p>	<p>Âgé de seize ans, Hans Schwarz, fils unique d'un médecin juif, fréquente le lycée le plus renommé de Stuttgart. Il est encore seul et sans ami véritable lorsque l'arrivée dans sa classe d'un garçon d'une famille protestante d'illustre ascendance lui permet de réaliser son exigeant idéal de l'amitié, tel que le lui fait concevoir l'exaltation romantique qui est souvent le propre de l'adolescence. C'est en 1932 qu'a lieu cette rencontre, qui sera de courte durée, les troubles déclenchés par la venue de Hitler ayant fini par gagner la paisible ville de Stuttgart. Les parents de Hans, qui soupçonnent les vexations que subit le jeune homme au lycée, décident de l'envoyer en Amérique, où il fera sa carrière et s'efforcera de rayer de sa vie et d'oublier l'enfer de son passé. Ce passé qui se rappellera un jour à lui de façon tragique.</p>
<p><i>Pourquoi pas nous ?</i> - Becky Albertalli, Adam Silvera</p>	<p>États-Unis</p>	<p>« <i>Want to give me a second chance here, universe ?</i> » Arthur est à New York pour l'été, en attendant de savoir s'il va être reçu à Yale. Lorsqu'il croise le chemin de Ben dans un bureau de poste, c'est le coup de foudre. Il y voit un signe du destin. De son côté, Ben doute que le destin soit de son côté : il vient de rompre avec son petit ami, Hudson, et n'est pas vraiment prêt pour une nouvelle relation.</p> <p>Pourtant, ni l'un ni l'autre ne parviennent à oublier cette première rencontre... Au fil des rendez-vous, les deux garçons se rapprochent, jusqu'à ce qu'Arthur découvre que Ben, toujours ami avec Hudson, préfère se confier à son ex-petit copain. Arthur est dévasté. Il est persuadé que son amour est à sens unique. Il leur faudra le soutien de leurs amis pour dépasser les malentendus afin de mieux se retrouver.</p>

<p><i>Les porteurs, tome 2 : Gaëlle</i> – Kat Cueva</p>	<p>France</p>	<p>Gaëlle est prête à tout pour que Matt redevienne un homme. Elle cherche de l'aide auprès des Naturalistes, mais côtoyer ce mouvement alternatif n'est pas sans risques ? Ce deuxième volume déploie l'univers inquiétant du premier et prolonge la réflexion sur le genre, la bioéthique et la privatisation du vivant.</p>
<p><i>Charlie Rock</i> – Maryse Pagé</p>	<p>Québec</p>	<p>Collée contre son chat Jim Morrison, avec la musique des Doors dans les oreilles, Charlie-Rock était bien dans sa bulle aux couleurs rétro-hippies. Comment ses parents ont-ils pu décider de partir seuls, une année entière, faire le tour du monde ? Contrainte d'abandonner son meilleur ami et son chat qu'elle aime plus que tout, c'est à Québec qu'elle se retrouve pour terminer son secondaire, chez des grands-parents qu'elle connaît à peine. Elle qui déjà, pour se calmer, classait ses vêtements par ordre de couleur, évitait les craques du trottoir et comptait les oiseaux verra ses TOC s'amplifier. Heureusement, sa grand-mère se révélera très surprenante et son nouveau voisin, plutôt gentil. En plus de trouver refuge dans la musique des années soixante et soixante-dix, Charlie-Rock s'ouvrira peu à peu à un nouveau monde... réalisant ainsi qu'elle n'est pas la seule à cacher de petits et... grands secrets !</p>
<p><i>Adam</i> – Samuel Champagne</p>	<p>Québec</p>	<p>Je m'appelle Adam, mais, à l'école, on me surnomme Numéro Deux. Parce que je suis le deuxième enfant d'une fratrie de sept. Mon frère aîné a eu la chance de pouvoir partir étudier loin avant que ma mère ne se mette à pondre un numéro après l'autre. Lui, il n'est pas prisonnier de tout ça. Notre maison est trop petite, l'argent manque, mes parents travaillent sans arrêt. Alors, qui s'occupe de changer des couches, de cuisiner, de faire régner la discipline et de jouer au taxi ? Moi. Moi qui n'ai aucun temps libre, aucun espace ? Mais tout le monde s'en fiche. La famille avant tout, dit-on. Dans</p>

		<p>ces conditions, impossible d'avoir beaucoup d'amis ou de faire partie de l'équipe de football de la polyvalente. Et il y a Milan ? Il voudrait qu'on se voie davantage, mais je n'y arrive pas ! Ce n'est pas juste ! Je n'ai pas demandé tous ces frères et sœurs ! J'en ai assez, ça ne peut plus continuer comme ça. Evidemment, quand je le dis à ma famille, on s'engueule. Ce n'est pas la première fois, pourtant je finis par le regretter. Car, quelques heures plus tard, ce n'est pas ma petite sœur Clara, venue me rejoindre dans mon lit, qui me réveille au beau milieu de la nuit. Ce sont deux policiers...</p>
<p><i>Souffler dans la cassette</i> – Jonathan Bécotte</p>	<p>Québec</p>	<p>Souffler dans la cassette est un roman poétique qui dépeint l'amitié entre deux garçons du primaire. Leurs jeux, leurs aventures formeront les racines des hommes qu'ils deviendront.</p>
<p><i>Lilie, tome 2 : l'apprentie amoureuse</i> – Samuel Larochelle</p>	<p>Québec</p>	<p>À 15 ans, Lilie Jutras n'a d'yeux que pour Alexis Séguin, le charmant judoka avec qui elle vit sa première relation amoureuse. Entre leur premier baiser, ses premiers beaux-parents et ses premières inquiétudes relationnelles, elle fera tout pour taire la douloureuse impression d'être...inintéressante. Depuis qu'elle a choisi d'enterrer son immense passion pour la musique, la jeune Gaspésienne ne sait plus qui elle est et ce qu'elle deviendra. Un jour à la fois, elle tentera de se trouver une nouvelle raison de se réveiller le matin, de renouer une amitié digne de ce nom avec son voisin Émile, d'identifier un sport dans lequel elle pourra exceller, de jongler avec les horaires de son premier emploi étudiant et, bien sûr, de survivre à ses parents !</p>
<p><i>Comme un ouragan</i> – Jonathan Bécotte</p>	<p>Québec</p>	<p>Je ne suis pas né pour être un ouragan. Mais je ne suis plus capable de contenir mes rafales. Mon secret souffle trop fort, pour que je l'étouffe une journée de plus...</p>

<p><i>Recrue</i> – Samuel Champagne</p>	<p>Québec</p>	<p>Une recrue. Voilà comment Thomas se sent. Un nouveau, un débutant. Dans un univers qu'il ne connaît pas et qui lui fait très peur : celui de l'homosexualité. Alors que Maxence, fraîchement débarqué d'Angleterre, semble s'intéresser à lui, Thomas se pose bien des questions. Leur relation déborde-t-elle du cadre de l'amitié ? Max, ce sportif populaire, peut-il réellement être gai ? Il n'en a pourtant pas l'air... À seize ans, Thomas a de la difficulté à le croire, mais il finit par l'admettre : il aime les hommes. Déjà que son quotidien n'est pas simple, alors que sa passion pour la danse attire sur lui les propos homophobes de ses camarades, l'avenir s'annonce encore plus compliqué. Quant à Max, il s'ennuie de la liberté d'agir qu'il avait à l'étranger, et de ses amis qui l'acceptaient tel qu'il est. Osera-t-il s'afficher ouvertement de nouveau ? Ensemble, les deux garçons découvrent le véritable amour. Pourquoi se cacher quand ce qui nous anime est si beau, si enivrant ? Pour s'affirmer, il faut être prêt à affronter le regard des autres. Un regard souvent dur et rempli de jugements.</p>
---	---------------	---

Littérature générale	
Titre du roman – Nom de l’auteur	Résumé
<i>Appelle moi par ton nom</i> – André Aciman	Elio Perlman se souvient de l’été de ses 17 ans, à la fin des années quatre-vingt. Comme tous les ans, ses parents accueillent dans leur maison sur la côte italienne un jeune universitaire censé assister le père d’Elio, éminent professeur de littérature. Cette année l’invité sera Oliver, dont le charme et l’intelligence sautent aux yeux de tous. Au fil des jours qui passent au bord de la piscine, sur le court de tennis et à table où l’on se laisse aller à des joutes verbales enflammées, Elio se sent de plus en plus attiré par Oliver, tout en séduisant Marzia, la voisine. L’adolescent et le jeune professeur de philosophie s’apprivoisent et se fuient tour à tour, puis la confusion cède la place au désir et à la passion. Quand l’été se termine, Oliver repart aux États-Unis, et le père d’Elio lui fait savoir qu’il est loin de désapprouver cette relation singulière...
<i>En finir avec Eddy Bellegueule</i> – Édouard Louis	"Je suis parti en courant, tout à coup. Juste le temps d'entendre ma mère dire Qu'est-ce qui fait le débile là ? Je ne voulais pas rester à leur côté, je refusais de partager ce moment avec eux. J'étais déjà loin, je n'appartenais plus à leur monde désormais, la lettre le disait. Je suis allé dans les champs et j'ai marché une bonne partie de la nuit, la fraîcheur du Nord, les chemins de terre, l'odeur de colza, très forte à ce moment de l'année. Toute la nuit fut consacrée à l'élaboration de ma nouvelle vie loin d'ici". En vérité, l'insurrection contre mes parents, contre la pauvreté, contre ma classe sociale, son racisme, sa violence, ses habitudes, n'a été que seconde. Car avant de m'insurger contre le monde de mon enfance, c'est le monde

	de mon enfance qui s'est insurgé contre moi. Très vite j'ai été pour ma famille et les autres une source de honte, et même de dégoût. Je n'ai pas eu d'autre choix que de prendre la fuite. Ce livre est une tentative pour comprendre.
<i>Arrête avec tes mensonges</i> – Philippe Besson	Quand j'étais enfant, ma mère ne cessait de me répéter : « Arrête avec tes mensonges. ». J'inventais si bien les histoires, paraît-il, qu'elle ne savait plus démêler le vrai du faux. J'ai fini par en faire un métier, je suis devenu romancier. Aujourd'hui, voilà que j'obéis enfin à ma mère : je dis la vérité. Pour la première fois. Dans ce livre. Autant prévenir d'emblée : pas de règlement de comptes, pas de violence, pas de névrose familiale. Mais un amour, quand même. Un amour immense et tenu secret. Qui a fini par me rattraper.
<i>La Nuit de Valognes</i> – Eric-Emmanuel Schmitt	Par une nuit orageuse, quatre femmes se retrouvent dans le château de la Duchesse de Vaubricourt. Don Juan, qui les a bafouées autrefois, sera jugé et devra réparer ses torts en épousant Angélique, filleule de la duchesse. À la surprise générale, le séducteur mythique accepte !
<i>Come out</i> – Jérôme Batteux (pièce de théâtre)	Olivier est sur le point d'annoncer son homosexualité. Sa mère lui envoie des messages subliminaux pour l'en dissuader. Sa sœur essaie de préparer le terrain. Son père quoiqu'il arrive se fout de tout. Au milieu, Olive a peur que tout se casse la gueule, que sa famille ne l'aime plus...
<i>De sel et de fumée</i> – Agathe Saint-Maur	Samuel raconte Lucas — l'amour, le désamour, le sexe après l'amour, l'amour après la mort de Lucas. Samuel, d'une bourgeoisie de gauche, et Lucas, d'un milieu populaire, étudient à Sciences Po. La Manif pour Tous défile. Lucas, très engagé aux côtés des « antifas », descend dans la rue avec son bandana rouge au milieu des fumigènes. Il est blessé lors d'une bagarre, il ne survit pas. Samuel se souvient de Lucas — de leur rencontre, de leurs hésitations, du désir fou, des jalousies, des ruptures. Car Samuel n'a jamais tout à fait coupé les ponts avec Victoire, qu'il a aimée ; car Lucas s'est

	<p>laissé séduire par Mélanie aux jambes fines et fuselées. Ils n'ont rien pour s'entendre, tout pour se plaire. Ils tombent amoureux et c'est un amour hérissé de violence et de tendresse, qui laisse sur les lèvres un goût de sel et de fumée.</p>
<p><i>Battling le ténébreux</i> – Alexandre Vialatte</p>	<p>Battling le ténébreux raconte les joies, les amusements et les désespoirs d'un trio de lycéens qui rêvent et désirent, dans une petite ville de province, autour de la figure d'une jeune Allemande, sculpteur de profession, qui vient de s'installer non loin du collège.</p>
<p><i>L'épopée de Gilgamesh</i> – Abed Azrié</p>	<p>L'épopée de Gilgamesh est la plus ancienne épopée de l'humanité. C'est une immense œuvre poétique qui s'inspire de plusieurs récits sumériens composés vers la fin du III^e millénaire avant J.-C. et qui nous est connue par un certain nombre de tablettes d'argile, écrites en cunéiformes et rédigées à partir du II^e millénaire. Dès ses origines, elle offre déjà une certaine unité et semble provenir d'un auteur originaire de Babylonie.</p>
<p><i>Changer : Méthode</i> – Édouard Louis</p>	<p>" Une question s'est imposée au centre de ma vie, elle a concentré toutes mes réflexions, occupé tous les moments où j'étais seul avec moi-même : comment est-ce que je pouvais prendre ma revanche sur mon passé, par quels moyens ? J'essayais tout. "</p> <p>É. L.</p>
<p><i>Si le grain ne meurt</i> – André Gide</p>	<p>André Gide a dépassé la cinquantaine quand il entreprend d'écrire ses mémoires. Si, depuis longtemps déjà, il tient un journal et use des événements de sa vie privée comme d'un tremplin pour son inspiration, il a toujours voilé ses sources par la fiction littéraire. Dans <i>Si le grain ne meurt</i>, il raconte sans fard ses vingt-six premières années, de sa naissance à ses fiançailles.</p>
<p><i>Good boy</i> – Antoine Charbonneau-Demers</p>	<p>Fraîchement débarqué dans la grande ville, un jeune homme en tombe amoureux, et croit y découvrir qui il est vraiment. L'un et l'autre ne sont pas sans risque... Dans ce roman</p>

	<p>d'apprentissage, on retrouve la voix à la fois candide et décalée de l'auteur, et le mélange de cruauté et de tendresse avec laquelle ses personnages s'envisagent et se traitent. Psychologique, mais pas psychologisant, esthète, mais pas esthétisant, cru, mais pas gratuit : <i>Good boy</i> est la deuxième étape d'un projet littéraire qui garde le lecteur sur les dents. J'ai envie de parfums qui ont tourné, j'ai envie de me faire lever le cœur. Ça sent la pisse dehors et c'est là que je m'en vais respirer.</p>
<p><i>Baby Boy</i> – Antoine Charbonneau-Demers</p>	<p>Non, non, arrête. Botte-toi le cul. Arrange-toi pour te faire inviter, aux foutus <i>partys</i>. Mon secondaire cinq commence et je ne peux pas recevoir mon diplôme sans m'être déjà soûlé. Je ne serai jamais pris à l'Académie nationale d'art dramatique si je n'ai rien vécu. Il faut que je boive, il faut que je fasse de la drogue, il faut que je baise. Bon, baiser, ça va être plus compliqué. Pas grave. L'année commence et je me donne trois mots d'ordre : alcool, drogue et sexe. Je les écris dans mon agenda et je souris. C'est mon <i>vision board</i>.</p>

Bibliographie

Bibliographie primaire

Romans pour adolescents constituant le corpus

- ANDRIAT, Frank, *Double Vengeance*, Namur, Éditions Mijade, 2019.
- Id.*, *Tabou*, Namur, Éditions Mijade, 2003.
- BOURGAULT, Guillaume, *Philippe avec un grand H*, Grenoble, Éditions Vents d'Ouest, 2003.
- BREUREC, Joël, *Un garçon comme une autre*, Paris, Éditions Oskar Jeunesse, 2013.
- CADIER, Florence, *Je les entends nous suivre*, Paris, Le muscadier, 2018.
- CHAGNON, Gaétan, *Le secret de l'hippocampe*, Saint-Lambert, Éditions Soulières, 2003.
- CHAMPAGNE, Samuel, *Recrue*, Boucherville, Éditions de Mortagne, 2013.
- CHICHEPORTICHE, Josette, *Je ne veux pas qu'on sache*, Paris, Pocket Jeunesse, 2007.
- COHEN-SCALI, Sarah, *Vue sur crime*, Paris, Flammarion, 2000.
- CYR, Mario, *Nuit claire comme le jour* suivi de *Ce garçon trop doux*, Montréal, Les intouchables, 2000.
- ERARD, Cédric, *J'ai pas sommeil*, Paris, L'école des loisirs, 2003.
- FRELING, Philippe, *Ceinture jaune*, Paris, Arléa, 2007.
- FIRDION, Jean M., *Un bruit sec et sonore*, Paris, Didier Jeunesse, 2019.
- FRIER, Raphaëlle, *Mauvais fils*, Vincennes, Éditions Talent Hauts, 2015.
- GORNET, Thomas, *Qui suis-je ?*, Paris, L'école des loisirs, 2006.
- LAMBERT, Jérôme, *Tous les garçons et les filles*, Paris, L'école des loisirs, 2003.
- LARCHER, Jérôme, *Baisers cachés*, Paris, Albin Michel Jeunesse, 2018.
- LE BOURHIS, Michel, *Il y a des nuits entières*, Paris, Éditions du Seuil, 2006.
- LEBLEU, Olivier, *L'étranger de la famille*, Montblanc, H&O Éditions, 2001.
- Id.*, *Passer la nuit*, Montblanc, H&O Éditions, 2003.
- LEON, Christophe, *Embardée*, Genève, Éditions La joie de Lire, 2015.
- LOU, Virginie, *Un papillon dans la peau*, Paris, Gallimard, 2000.
- MARGUIER, Claire-Lise, *Le faire ou mourir*, Rodez, Éditions du Rouergue, 2011.
- MURAIL, Marie-Aude, *Oh, boy !*, Paris, L'école des loisirs, 2000.
- Id.*, *Maîté coiffure*, Paris, L'école des loisirs, 2004.
- PERCIN, Anne, *Point de côté*, Paris, Éditions Thierry Magnier, 2006.
- POULET-RENEY, Erik, *Les roses de cendre*, Paris, Syros jeunesse, 2005.

RANSKALAINEN, Mikko, *Comment te le dire ?*, Paris, Éditions T.G, 2005.
SECKA, Frank, *À pic*, Paris, Éditions Thierry Magnier, 2002.
SMADJA, Brigitte, *Adieu Maxime*, Paris, L'école des loisirs, 2000.
SOUVIRAA, Bernard, *L'œil du maître*, Paris, Éditions de l'Olivier, 2006.
VAN WILDER, Cindy, *La lune est à nous*, Paris, Éditions Scrineo, 2017.
YTAK, Cathy, *D'un trait de fusain*, Vincennes, Talents Hauts Éditions, 2017.
Id., *50 minutes avec toi*, Paris, Actes Sud, 2010.

Autres textes littéraires pour la jeunesse éclairant l'analyse

ABIER, Gilles, *Accrocs*, Arles, Éditions Actes Sud, 2009.
ALBERTALLI, Becky, *Moi, Simon, 16 ans, Homo Sapiens*, Paris, Hachette, 2018.
ALIRE SALIEZ, Benjamin, *Dante et Aristote découvrent les secrets de l'Univers*, Paris, Pocket Jeunesse, 2015.
BERNHEIM, Cathy, *Côte d'Azur*, Paris, Gallimard, 1989.
BOULERICE, Simon, *L'enfant mascara*, Montréal, Leméac Éditeur, 2016.
CHAILLOU, Isabelle, *H.S*, Paris, Rageot Éditeur, 2003.
DEUTSCH, Xavier, *Les Garçons*, Paris, L'école des loisirs, 1990.
DONNER, Chris, *Les lettres de mon petit frère*, Paris, L'école des loisirs, 1991.
GAGNON, Isabelle, *La fille qui rêvait d'embrasser Bonnie Parker*, Montréal, Éditions Remue Ménage, 2010.
GALEA, Claudine, *Un amour prodigue*, Paris, Éditions Thierry Magnier, 2009.
GERMAIN, Alain, *Mariez-vous !*, Paris, Éditions Oskar Jeunesse, 2013.
GUDULE, *L'amour en chaussettes*, Paris, Thierry Magnier, 1998.
HONORE, Christophe, *Tout contre Léo*, Paris, L'école des loisirs, 1996.
Id., *Mon cœur bouleversé*, Paris, L'école des loisirs, 1999.
LAUZON, Vincent, *Requiem Gai*, Rosemère, Éditions Pierre Tisseyre, 1998.
LOYER, Anne, CHABBERT, Ingrid, *Sur les quais*, Bois-Colombes, Éditions Les Lucioles, 2011.
MASSICOTTE, Sylvie, *Les habitués de l'aube*, Québec, Éditions La Courte échelle, 1997.
MAZARD, Claire, *Macaron citron*, Paris, Syros jeunesse, 2001.
Id., *Le cahier rouge*, Paris, Syros jeunesse, 2000.
MAZETTI, Katarina, *Entre dieu et moi c'est fini*, Paris, Babel, 2011.
NOZIERE, Jean-Paul, *La vie comme Elva*, Paris, Éditions Thierry Magnier, 2005.

- OSEMAN, Alice, *Heartstopper*, Paris, Hachette, 2019 – 2021.
- PLANTE, Raymond, *La Fille en cuir*, Montréal, Éditions du Boréal, 1993.
- RUSSO, Albert, *Sang mêlé ou ton fils Léopold*, Paris, Ginkgo éditeur, 1990.
- TREMBLAY, Michel, *La nuit des princes charmants*, Arles, Éditions Actes Sud, 1995.
- Id.*, *Un Québécois à Paris*, Paris, Éditions Textes Gais, 2003.
- VAN BELLE, Anita, *Le secret*, Tournai, Éditions Casterman, 1991.

Bibliographie secondaire

Essais théoriques sur la littérature.

COMBES, Patrick, *La littérature et le mouvement de mai 68*, Paris, Éditions Seghers, 1984.

DEMANZE, Laurent, « Fonctions et usages du motif choral dans les livres de voix contemporains. Un détour antique », *Fabula / Les colloques*, Livres de voix. Narrations pluralistes et démocratie, <http://www.fabula.org/colloques/document8106.php>, [consulté en ligne le 21/05/2022].

ECO, Umberto, *Lector in fabula. Le rôle du lecteur ou la coopération interprétative dans les textes narratifs*, Paris, Grasset/Le livre de Poche, 1985.

GOGA, Yvonne, « Pères et mères dans la littérature contemporaine » dans *Acta fabula*, vol. 9, n°10, Ouvrages collectifs, 2008, <http://www.fabula.org/revue/document4644.php> [consultée en ligne le 04/05/2021].

HAMON, Philippe, *Texte et idéologie*, Paris, Presses Universitaires de France, 1984.

HERON, Pierre-Marie, « Comment Cocteau raconte quand il parle. Allures de la narration dans quelques genres parlés. » dans Serge Linares (dir.), *Jean Cocteau, figures de la narration*, Caen, Minard Lettres Modernes Éditions, 2010.

JOUVE, Vincent, *La poétique du roman*, Paris, Armand Colin, 2001.

Id., *L'effet-personnage dans le roman*, Paris, PUF, 2001.

Id., « Pour une analyse de l'effet-personnage », dans *Littérature*, n°85, 1992, p. 103 à 111, https://www.persee.fr/doc/litt_0047-4800_1992_num_85_1_2607 [consulté en ligne le 12/05/2022].

KAEMPFER, Jean, FLOREY, Sonya (dir.), *Formes de l'engagement littéraire*, Antipode, 2006.

MONTEMONT, Véronique, « La médiation des moustaches : le chat comme révélateur autobiographique » dans *Une vie de chat*, d'Yves Navarre et *Les chats de hasard*, d'Anny Duperey » dans *Écrire l'animal aujourd'hui / Études réunies par Lucile Desblache.*, 2005, Londres, France.

NAVARRO, Pascale, « Marie-Claire Blais : portrait d'une insoumise », *Entre les lignes*, 1 (4), 2005, p. 32 à 34.

SCHNEIDER, Michel, « La robe de maman » dans *Le Magazine Littéraire*, *Marcel Proust*, Sophia Publications, 2013, p. 53.

THIL, Eric, « “Révéler” le silence : ‘Alexis’ de M. Yourcenar » dans *Initiales*, Vol. 23, 2013, p. 19 à 32.

Essais théoriques sur la littérature de jeunesse.

ATTIKPOE, Kodjo, *L’inscription du social dans le roman contemporain pour la jeunesse*, Paris, L’Harmattan, 2008.

AYMON, Gaël, « La littérature de jeunesse est un rempart contre toutes les discriminations » dans *La Charte*, <https://www.la-charte.fr/actualites/la-litterature-jeunesse-est-un-rempart-contre-toutes-les-discriminations/> [consulté en ligne le 12/10/2022].

BEHOTEGUY, Gilles, « Livres, lectures et lecteurs dans le roman français contemporain pour la jeunesse (1980 – 2005) » Thèse de doctorat, Université Rennes 2.

BEHOTEGUY, Gilles, CONNAN-PINTADO, Christiane et PLISSENNEAU, Gersende, *Idéologie(s) et roman pour la jeunesse au XXI^e siècle*, Pessac, Presse Universitaire de Bordeaux, 2015.

BENERT, Britta, CLERMONT, Philippe, *Contre l’innocence Esthétique de l’engagement en littérature de jeunesse*, Frankfurt, Éditions Peter Lang, 2011.

CONNAN-PINTADO, Christiane, BEHOTEGUY, Gilles (dir), *Littérature de jeunesse au présent, Genres littéraires en question(s)*, Pessac, Presses Universitaires de Bordeaux, 2015.

DELBRASSINE, Daniel, *Découvrir la « lecture littéraire » avec des romans écrits pour la jeunesse*, Namur, Presses Universitaires de Namur, 2007.

Id., « La loi française de 1949 sur les publications destinées à la jeunesse », https://www.fun-mooc.fr/assetv1:ulg+108002+session01+type@asset+block/loi_1949.pdf [consulté en ligne le 20/04/2020].

Id., *Le roman pour adolescents aujourd’hui : écriture, thématiques et réception*, SCEREN-CNDP de l’Académie de Créteil, 2006.

DEVRIESERE, Viviane, « Stéréotypes et valeurs dans la littérature de jeunesse : L’exemple de *Trèfle d’or* de J.-F. Chabas » dans *Le français aujourd’hui*, 2017/2 n°197, p. 85 à 96.

DI CECCO, Daniela, *Entre femmes et jeunes filles : le roman pour adolescentes en France et au Québec*, Éditions du Remue-ménage, 2000.

DOUGLAS, Virginie, *Perspectives contemporaines du roman pour la jeunesse*, Paris, L’Harmattan, 2004.

- Id.*, *Littérature pour la jeunesse et diversité culturelle*, Paris, L'Harmattan, 2013.
- ESCARPIT, Denise, *La littérature d'enfance et de jeunesse*, Paris, PUF, 1981.
- Id.*, *La littérature d'enfance et de jeunesse, État des lieux*, Paris, Hachette, 1988.
- FERRIER, Bertrand, *Tout n'est pas littérature ! La littérarité à l'épreuve des romans pour la jeunesse*, Presses Universitaires de Rennes, 2009.
- FOUCAULT, Jean, MANSON, Michel, PINHAS, Luc (dir.), *L'édition de jeunesse francophone face à la mondialisation*, Paris, L'Harmattan, 2010.
- JEAN-BART, Alain, THALER, Danielle, *Les enjeux du roman pour adolescents. Roman historique, roman miroir, roman d'aventures*, Paris, l'Harmattan, 2002.
- LE MANCHEC, Claude, *L'Adolescent et le récit : pour une approche concrète de la littérature de jeunesse*, Paris, L'École, 2000.
- LETOURNEUX, Matthieu, « Littérature pour la jeunesse et société, une affaire de discours » dans *La revue des livres pour enfants*, 2012, p. 94 à 101, <https://cnlj.bnf.fr/fr/block-revue-numerique/litt-rature-pour-la-jeunesse-et-soci-t-une-affaire-de-discours> [consulté en ligne le 15/01/2023].
- LOJKINE, Patricia, PRINCE, Nathalie (dir.), *La simplicité, une notion complexe ?*, dans PUBLIJE (ISSN 2108-7121), Volume , 2012.
- MURAIL, Marie-Aude, *Auteur jeunesse. Comment le suis-je devenue, pourquoi le suis-je restée ?*, Paris, Éditions du Sorbier, 2003.
- NIERES-CHEVREL, Isabelle (dir.), *Littérature de jeunesse, incertaines frontières*, Paris, Gallimard Jeunesse, 2005.
- Id.*, « Faire une place à la littérature de jeunesse » dans *Revue d'histoire littéraire de France*, PUF, vol. 102, 2002, p. 97 à 114, <https://www.cairn.info/revue-d-histoire-litteraire-de-la-france-2002-1-page-97.htm> [consulté en ligne le 19/03/2020].
- PERRIN, Raymond, *Littérature de jeunesse et presse des jeunes au début du XXI^e siècle*, Paris, L'Harmattan, 2007.
- PRINCE, Nathalie, *La littérature de jeunesse*, Paris, Armand Colin, 2010.
- Id.* (dir.), *La littérature de jeunesse en question(s)*, Presses Universitaires de Rennes, 2009.
- QUEFFELEC, Derwell, « Fifi Brindacier, icône punk et féministe », France culture, 2021, <https://www.franceculture.fr/litterature/fifi-brindacier-icone-punk-et-feministe> [consulté le 16/11/21].
- THALER, Danielle, JEAN-BART, Alain, *Les enjeux du roman pour adolescents. Roman historique, roman-miroir, roman d'aventures*, Paris, L'Harmattan, 2002.

WULLSCHLÄGER, Jackie, *Enfances rêvées, Alice, Peter Pan... Nos nostalgies et nos tabous*, Paris, Éditions Autrement, 1997.

Espaces francophones et littératures.

BERTRAND, J.P, BIRON, M., DENIS, B., GRUTNAM, R. (dir.), *Histoire de la littérature belge, 1830 – 2000*, Paris, Fayard, 2003.

COMBE, Dominique, *Les littératures francophones. Questions, débats, polémiques*, Paris, PUF, 2010.

COURTY, Daniel (dir.), *Histoire de la littérature française*, Paris, Éditions Bordas, 2004.

DENIS, Benoît, KLINKENBERG, Jean-Marie, *La littérature belge. Précis d'histoire sociale*, Éditions Labor, 2005.

FAYE, Babacar, *L'écriture contemporaine francophone à la croisée des langues et des publics. Pour une sociolinguistique du texte hétérolingue*, Linguistique, Université de la Sorbonne nouvelle – Paris III, 2010.

HASQUIN, Hervé, *La Belgique française 1792-1815*, Éditions Crédit Communal, 1993.

LETOURNEAU, Jocelyn, *Le Québec, les Québécois, un parcours historique*, Anjou, Éditions Fidès, 2004.

MAROT Patrick, *Histoire de la littérature française du XIXe siècle*, Paris, Honoré Champion Éditeur, 2001.

MEGEVAND, Martin (D), et SIMASOTCHI-BRONES, Françoise, « Passages. Écritures francophones, théories postcoloniales », *Littérature*, vol. 154, n°2, 2009, p. 3 à 12.

PONT-HUMBERT, Catherine, *Littérature du Québec*, Paris, Éditions Nathan, 1998.

SONCINI, Anna, (dir.), *Cheminements dans la littérature francophone de Belgique au XXe siècle*, FRANCOPHONIA n°4, Leo S. Olschki Éditions, 1987.

VIARD, Dominique, *Le Roman français au XXe siècle*, Paris, Armand Colon, 2011.

VIARD, Dominique, VERCIER, Bruno, *La littérature française au présent. Héritage, modernité, mutations*, Paris, Bordas, 2005.

Essais théoriques sur la sexualité et le genre.

ARC, Stéphanie, *Identités lesbiennes, en finir avec les idées reçues*, Paris, Le Cavalier Bleu Éditions, 2015.

- BERTRAND, Mickaël (dir.), *La déportation pour motif d'homosexualité en France. Débats d'histoire et enjeux de mémoire*, Dijon, Mémoire Active, 2011.
- BERENI, Laurence, CHAUVIN, Sébastien, JAUNAIT, Alexandre, REVILLARD, Anne, *Introduction aux Gender Studies – Manuel des études sur le genre*, Bruxelles, Éditions De Boeck, 2008.
- BORY, Jean-Louis, *Vivre à midi*, Béziers, H&O Éditions, 2008.
- BOZON, Michel, « La signification sociale des actes sexuels » dans *Actes de la recherche en sciences sociales « Sur la sexualité »*, n°128, 1999, p. 3 à 23.
- CARNAC, Romain, « Foucault et les *gender studies* : un malentendu ? », 2010, https://www.academia.edu/30772083/_Foucault_et_les_gender_studies_un_malentendu_2010 [consulté en ligne le 11/01/2020].
- CARON, David, « Masculinité et altertemporalité dans *J'apprends l'allemand* de Denis Lachaud », dans *Itinéraires*, Numéro inaugural, 2008, p. 177 à 189, <http://journals.openedition.org/itineraires/2223>, [consulté en ligne le 19/04/2019].
- CORRIVEAU, Patrice, *La répression des homosexuels au Québec et en France, du bûcher à la mairie*, Sillery (Québec), Éditions du Septentrion, 2006.
- CHAUVIN, Sébastien, LERCH, Arnaud, *Sociologie de l'homosexualité*, Paris, Éditions La Découverte, 2013.
- DAVID SHESKO, Joseph, « La question de l'homosexualité », dans *Cahiers jungiens de psychanalyse*, 2/2010 (N° 132), p. 117 à 126.
- DEAN, Tim, « Lacan et la théorie *queer* » dans *Cliniques Méditerranéennes*, 2006, 2006/2 n°74, p. 61 à 78.
- DELPHY, Christine, *L'ennemi principal 2. Penser le genre*, Paris, Syllepse, 2001.
- ERIBON, Didier, *Réflexion sur la question gay*, Paris, Fayard, 2002.
- FERNANDEZ, Dominique, *Amants d'Apollon*, Paris, Grasset, 2015.
- Id.*, *L'amour qui ose dire son nom*, Paris, Éditions Stock, 2005.
- GHALI, Sorayai, « Mariage gay : une question de contexte », *Le Vif/L'Express*, 2013, https://www.levif.be/actualite/belgique/mariage-gay-une-question-de-contexte/article-opinion-73211.html?cookie_check=1549471347 [consulté en ligne le 09/02/2019].
- GLOWCZEWSKI, Barbara, *Adolescence et sexualité. L'Entre-deux*, Paris, PUF, 1995.
- GRANIER, Caroline, « Une utopie sexuelle : *Escal-Vigor* », dans M. Lucien, P. Cardon, *Georges Eekhoud : un illustre uraniste*, Montpellier, GKC Éditions, 2012, p. 89 à 101.
- GRENIER, Noémie, *Entre « masculinité toxique » et nouvelles masculinités contemporaines : une redéfinition plurielle des masculinités au prisme du traitement médiatique du mouvement #MeToo*, Sciences de l'information et de la communication,

2019, <https://dumas.ccsd.cnrs.fr/dumas-02565377/document> [consulté en ligne le 19/05/2022].

HYNYNEN, Andrea, « Le chercheur queer et le roman historique : quelques défis de Marguerite Yourcenar », *Itinéraires* 2011-1 | 2011, <https://journals.openedition.org/itineraires/1670> [consulté en ligne le 17/08/2019].

LENTILLON, Vanessa, « Les stéréotypes sexuels relatifs à la pratique des activités physiques et sportives chez les adolescents français et leurs conséquences discriminatoires. » dans *Groupe d'études de psychologie*, n°499, 2009, p. 15 à 28, <https://www.cairn.info/revue-bulletin-de-psychologie-2009-1-page-15.htm> [consulté en ligne le 18/10/2022].

LE MAT, Aurore, « L'homosexualité, une "question difficile". Distinction et hiérarchisation des sexualités dans l'éducation sexuelle en milieu scolaire » dans *Genre, sexualité & société*, Printemps 2014, <http://journals.openedition.org/gss/3144> [consulté en ligne le 24/07/2022].

MARTEL, Frédéric, *Le Rose et le Noir. Les homosexuels en France depuis 1968*, 2^e éditions, Paris, Éditions du seuil, 2008.

MCCUTCHEON, Shaw, *Un siècle de lutte, de la chambre à coucher à la rue. Homosexualité au Québec (1892 – 2005)*, Conférence présentée à la SODAM, Mascouche, Québec, Avril 2015.

MELLINI, Laura, « Entre normalisation et hétéronormativité : la construction de l'identité homosexuelle » dans *Médecine et Hygiène*, 2009/ 1 Vol. 33, p. 3 à 26.

NAZE, Alain, *Manifeste contre la normalisation gay*, Paris, La fabrique éditions, 2017.

POULIN-DUBOIS, Diane, SERBIN, Lisa, « La connaissance des catégories de genre et des stéréotypes sexuels chez le jeune enfant » dans *Enfance*, 2006/3 (Vol. 58), p. 283 à 292.

TARABAY, Maroun, *Les stigmates de la maladie. Représentations sociales de l'épidémie du sida*, Dijon, Éditions Payot Lausanne, 2000.

TIN, Louis-Georges (dir.), *Dictionnaire de l'homophobie*, Paris, PUF, 2003.

L'homosexualité et la sexualité dans la littérature et la littérature de jeunesse.

BEHOTEGUY, Gilles, « Être gay dans le roman contemporain pour la jeunesse » dans *Esthétiques de la distinction : gender et mauvais genre en littérature de jeunesse*, Frankfurt, Peter Lang, 2013, p. 146 à 159.

BEHOTEGUY, Gilles, CONNAN-PINTADO, Christiane (dir), *Être une fille, un garçon dans la littérature pour la jeunesse. France 1945 – 2012*, Pessac, Presses Universitaires de Bordeaux, 2014.

- BERTHIER, Philippe, *Charlus*, Paris, Éditions de Fallois, 2017.
- CHAIMBAULT, Thomas, « L'homosexualité dans la littérature de jeunesse », *Littérature*, 2002.
- DEOM, Laurent, « La “première fois” entre garçons dans les récits pour adolescents : à la découverte de soi-même (comme un autre) » dans Christian Chelebourg, Caecilia Ternisien, *L'expérience de la défloration*, Nancy, 2015.
- DENOMME-BAUDOIN, Maude, « L'homosexualité dans la littérature jeunesse québécoise (1988 – 2003) : du paratexte au personnage », *Littérature*, 2003.
- DIONNE, Anne-Marie, « Construire son identité de garçon : les représentations de la masculinité dans la littérature de jeunesse » dans *Service social*, n°58, p. 85 à 98.
- DUBUIS, Patrick, *Émergence de l'homosexualité dans la littérature française d'André Gide à Jean Genet*, Paris, L'Harmattan, 2001.
- ENTHOVEN, Jean-Paul et Raphaël, *Dictionnaire amoureux de Marcel Proust*, Paris, Éditions Grasset, 2013.
- ESPOSITO, Tony, "Présence de l'absence : L'homosexualité dans le roman jeunesse québécois." dans *Lurelu*, n°183, 1996, p. 53 à 54.
- FERNANDEZ, Dominique, *Le rapt de Ganymède*, Paris, Bernard Grasset Éditions, 1989.
- FRADETTE, Marie, « La sexualité dans la production littéraire destinée à la jeunesse. » dans *Québec français*, n°155, 2009, p. 45 à 49.
- GAUTHIER, Éric, *Problématique de l'homosexualité dans Orage sur mon corps d'André Béland. Textes, intertextes et réception critique*, Chicoutimi, Québec, 2004.
- HADERBACHE, Ahmed, « Sexe, dogue, séropositivité : un leitmotiv de la fête chez Guillaume Dustan » dans Real, E., Jiménez, D., Pujante, D. et Cortijo, A. (dir.), *Écrire, traduire et représenter la fête*, Université de Valence, 2001, p. 565 à 573.
- LAGABRIELLE, Renaud, *Représentations des homosexualités dans le roman français pour la jeunesse*, Paris, L'Harmattan, 2007.
- LEVY, Joseph, NOUSS, Alexis, *Sida-Fiction, Essai d'anthropologie romanesque*, Lyon, PUL, 1994.
- MANGEREL, Philippe, « Guillaume Dustan et l'engagement sexuel » dans *Postures*, Actes du colloque «Engagement: imaginaires et pratiques», 2009, Hors-série n°1, p. 85 à 88.
- MAURIES, Patrick (dir.), *Les gays savoirs*, Paris, Gallimard, 1998.
- NEMER, Monique, *Corydon Citoyen, Essai sur André Gide et l'homosexualité*, Paris, Gallimard, 2006.

PRAETORIUS, Numa, « Le procès de Georges Eekhoud pour son roman *Escal-Vigor* » dans M. Lucien, P. Cardon, *Georges Eekhoud : un illustre uraniste*, Montpellier, GKC Éditions, 2012, p. 33 à 41.

REEB, Laurence, et al., « Contre-stéréotypes de sexe et littérature de jeunesse », dans *Bulletin de psychologie*, 2018, n°556, p. 729, <https://halshs.archives-ouvertes.fr/halshs-01779957/document> [consulté en ligne le 24/05/2022].

ROCHON, François, « Homosexualité et christianisme dans *Le loup* de Marie-Claire Blais » dans *Voix et Images*, n°41, p. 75 à 90.

SIPRIOT, Pierre, *Montherlant sans masque, tome II*, Paris, Éditions Robert Laffont, 1990.

TORRES MARINO, Vicente, « De la difficulté d'être (homosexuel) : *Alexis ou le traité du vain combat* » dans Bruno Blanckeman, *Les Diagonales du temps*, Presses Universitaires de Rennes, 2007, p. 65 à 79, <https://books.openedition.org/pur/32376?lang=fr> [consulté en ligne le 13/08/19].

Essais théoriques sur l'École et textes officiels francophones de l'Éducation nationale.

Ça suffit ! Je m'engage contre les violences homophobes et transphobes, France, 2019.

CHARTRAIN, Cécile, « Prévenir et sensibiliser dans le cadre scolaire » dans *Institut national de la jeunesse et de l'éducation populaire*, 2013/3 n°40, p. 55 à 70, <https://www.cairn.info/revue-cahiers-de-l-action-2013-3-page-55.htm> [consulté en ligne le 05/10/2022].

CLEMENT, Pierre, « Les programmes de français et l'enseignement de la littérature : ruptures et continuités depuis 1995 » dans *Le français aujourd'hui*, n°202, 2018, p. 76, <https://www.cairn.info/revue-le-francais-aujourd-hui-2018-3-page-65.htm> [consulté en ligne le 19/10/2022].

COTTAIS, Camille, « Être hétéro, ou ne pas l'être : l'école de l'hétérosexualité » dans *La Rotonde*, 2021, <https://www.larotonde.ca/etre-hetero-ou-ne-pas-letre-lecole-de-lheterosexualite/> [consulté en ligne le 04/01/2023].

Direction générale de l'enseignement scolaire, *Programme de français de première des voies générale et technologique*, 2020.

DUQUET, Francine, *L'éducation à la sexualité dans le contexte de la réforme de l'éducation*, Gouvernement du Québec, 2003, p. 18, http://www.education.gouv.qc.ca/fileadmin/site_web/documents/dpse/adaptation_serv_omp/19-7048.pdf [consulté en ligne le 19/12/2022].

EMERY-BRUNEAU, Judith, « Que veut dire “enseigner la littérature” pour les enseignants de français du secondaire québécois ? » dans *Québec français*, n°173, 2014, p. 23 à 24, <https://www.erudit.org/fr/revues/qf/2014-n173-qf01579/72927ac/> [consulté en ligne le 10/10/2022].

Et toi, t'es casé-e ?, Belgique, 2016.

Fédération Wallonie-Bruxelles, Enseignement et recherche scientifique, Socles de compétences, Enseignement fondamental et premier degré de l'enseignement secondaire.

Fédération Wallonie-Bruxelles, Ministère de la communauté française, Programme d'étude du cours de français, 1^{er} degré commun, 2000.

FRANCO MORALES, Freddy, VENET, Michèle, CORREA MOLINA, Enrique, « La relation entre les connaissances et les attitudes concernant la diversité sexuelle chez les futurs enseignants au Québec » dans *Revue des sciences de l'éducation* (41), 2015, p. 278 à 300, <https://www.erudit.org/en/journals/rse/2015-v41-n2-rse02267/1034036ar.pdf> [consulté en ligne le 04/01/2023].

GERVAIS, Lisa-Marie, « Que lisent les jeunes au secondaire ? » dans *Le Devoir*, 2011, <https://www.ledevoir.com/societe/education/336532/que-lisent-les-jeunes-au-secondaire> [consulté en ligne le 30/09/2022].

L'homophobius, guide d'animation secondaire, Québec, 2014.

LECERF MAULPOIX, Cy, « Lutte contre la haine anti-LGBT : des professeurs livrés à eux-mêmes » dans *Médiapart*, 2021, <https://www.mediapart.fr/journal/france/271221/lutte-contre-la-haine-anti-lgbt-des-professeurs-livres-eux-memes> [consulté en ligne le 13/01/2023].

MARDON, Aurélia, « Sociabilités et travail de l'apparence au collège » dans *Ethnologie française*, 2010/1 (Vol. 40), p. 39 à 48 <https://www.cairn.info/revue-ethnologie-francaise-2010-1-page-39.htm> [consulté en ligne le 30/11/21].

MEURET, Denis, « L'école du socle sans le socle : le cas du Québec. », dans *Cahiers Pédagogiques*, 2014.

MICHEL, Raymond, « Lecture cursive et lecture analytique. Du goût et du plaisir de lire » dans *Pratiques*, N°109/110, 2001, p. 179 à 205.

Ministère de l'Éducation, Gouvernement du Québec, *Programme de formation de l'école québécoise – Enseignement secondaire, premier cycle*, 2006.

Ministère de l'Éducation, *Programme de formation de l'école québécoise - Français, langue d'enseignement - 1^{er} cycle*, Québec.

Ministère de l'Éducation, *Programme de formation de l'école québécoise – Français, langue d'enseignement – 2^{ème} cycle*, Québec, 2009.

Ministère de l'Éducation nationale et de la Jeunesse, *Présentation des ressources sur l'histoire littéraire*, 2019.

Ministère de l'Éducation nationale, de la jeunesse et des sports, *Programme du cycle 4*, 2020.

Ministère de l'Éducation Nationale, de l'Enseignement supérieur et de la Recherche, Document d'accompagnement pour l'évaluation des acquis du socle commun de connaissance, de compétence et de culture – Cycle 4, 2016.

OUTERS, Pierre, « La littérature de jeunesse dans l'enseignement secondaire en Belgique. Comparaison entre les communautés française et flamande. », Université de Liège, 2020, https://www.ablf.be/images/stories/Caracteres/62/C_62_art3.pdf [consulté en ligne le 22/03/2023].

RICHARD, Gabrielle, « “Il y a au moins trois gais dans la classe” : apport d'une analyse des pratiques enseignantes pour comprendre l'hétéronormativité à l'école. » dans *Nouvelles pratiques sociales*, 28(1), Montréal, 2016, p. 107 à 124, <https://www.erudit.org/fr/revues/nps/2016-v28-n1-nps02990/1039176ar.pdf> [consulté en ligne le 16/12/2022].

Id., « Taire ou exposer la diversité sexuelle ? Impacts des normes de genre et de l'hétéronormativité sur les pratiques enseignantes », dans *Genre, sexualité et société*, 2015, <https://journals.openedition.org/gss/3365> [consulté en ligne le 16/12/2022].

UNESCO, Politiques rationnelles et bonnes pratiques en matière d'éducation au VIH et à la santé – Brochure 8 – Réponses du secteur de l'éducation au harcèlement homophobe, Paris, 2013, <https://unesdoc.unesco.org/ark:/48223/pf0000219220> [consulté en ligne le 14/01/2023].

Wallonie-Bruxelles Enseignement, Communauté française, Programme d'étude provisoire, Français - 2^e et 3^e degré, 2018.

Histoire, Philosophie et Société.

A.M et J.I, « Lutte contre l'homophobie à l'école (et ailleurs) : il faut commencer dès le plus jeune âge » dans *rtbf.be*, 2021, https://www.rtbf.be/info/societe/detail_lutte-contre-l-homophobie-a-l-ecole-et-ailleurs-il-faut-commencer-des-le-plus-jeune-age?id=10715096 [consulté le 29/08/2021].

ARTIERES, Philippe, CUGNON, Gilles, « Sida-Mémoires. Naissances d'un fonds d'archives autobiographiques » dans *Genesis*, n°16, 2001, p. 205 à 208.

BARRATTINI, Anaïs, MAZOYER, Anne-Valérie, BOURDET-LOUBERE, Sylvie, « Compréhension de l'acte suicidaire chez des jeunes homosexuels » dans *Erès*, 2013/4 n°61, p. 169 à 178, <https://www.cairn.info/revue-enfances-et-psy-2013-4-page-169.htm> [consulté en ligne le 27/01/2022].

BECK, François, FIRDION, Jean-Marie, SCHILTZ, Marie-Ange, « Risques suicidaires et minorités sexuelles : une problématique récente » dans *Presses de Sciences Po*, 2011/2 n°58, p. 33 à 46.

CHAMBERLAND, Line (dir.), *L'homophobie à l'école secondaire au Québec – Portrait de la situation, impacts et pistes de solution*, Rapport de recherche, 2011,

https://ressource.sos-homophobie.org/Rapport_LGBTIphobies_2021_interactif.pdf
[consulté en ligne le 11/11/2021].

CHAMBERLAND, Line, RICHARD, Gabrielle, BERNIER, Michaël, « Les violences homophobes et leurs impacts sur la persévérance scolaire des adolescents au Québec », dans *Recherches & Éducatons*, 2013, p. 99 à 114, <https://doi.org/10.4000/rechercheseducations.1567> [consulté en ligne le 30/04/21].

COMBLEZ, Samuel, « Fil Santé Jeunes. Un désir mêlé de peur. » dans *Erès*, 2015/1 n°612, p. 21 à 24.

DARRAULT-HARRIS, Ivan, « l'adolescence ou les intermittences du corps » dans *Littérature*, Paris, Armand Colin, 2011/3 n°68, p. 93 à 101, <https://www.cairn.info/revue-litterature-2011-3-page-93.htm> [consulté en ligne le 21/10/2021].

DE RAUGLAUDRE, Timothée, « Policier et gay, voilà comment j'ai fait mon coming out » dans *Têtu*, 2019, <https://tetu.com/2019/12/20/policier-et-gay-voila-comment-jai-fait-mon-coming-out/> [consulté en ligne le 03/11/2021].

DORAIS, Michel, *Mort ou fif : la face cachée du suicide chez les garçons*, Montréal, VLB Éditeur, 2000.

EMMANUELLI, Michèle, *L'adolescence*, Paris, PUF, 2005.

FORTIN, Christian, PROVOST, Véronique, LEVY, Joseph, « L'imaginaire de la mort associée au VIH/SIDA. » dans *Agora débats/jeunesses*, N°34, 2003, p. 84 à 94.

GAREL, Patricia, « L'automutilation superficielle à l'adolescence : le corps dans tous ses états » dans *Cahiers critiques de thérapie familiale et de pratiques de réseaux*, 2008/1, n°40, p. 227 à 235.

GOETZMANN, Stéphanie, « L'homosexualité : du secret à la fierté » dans *Sociétés*, 2001/3 N°73, p. 71 à 78.

GOUDEAU, Emmanuelle, NAVARRO, Félix, VIGNES, Céline, « Une enquête internationale en milieu scolaire » dans *Enfances & Psy*, 2006/2 (n°31), p. 67 à 74.

GRATTON, Emmanuel, « Quand la paternité s'égayé... » dans *Erès*, 2006/3 n° 173, p. 59 à 69, <https://www.cairn.info/revue-dialogue-2006-3-page-59.htm> [consulté en ligne le 06/06/2021].

HEFEZ, Serge, « Adolescence et homophobie : regards d'un clinicien » dans *Broqua/Lert/Soueyrand 2003*, 2003, p. 147 à 156.

JEANNEROT, Claude, *Rapport d'information n°333 – Lutte contre le VIH/Sida : renforcer la prévention, améliorer le pilotage de l'action publique*, 2010, https://www.senat.fr/rap/r09-333/r09-333_mono.html#toc39 [consulté en ligne le 07/04/2022].

KLEMENT, Gaël, « Homosexualité des bobos, homophobie des prolos ? Oppression, luttes et classes sociales », exposé pour l'université d'été du NPA, 2014,

<https://blogs.mediapart.fr/jean-marc-b/blog/180520/oppresion-luttes-et-classes-sociales-par-gael-klement> [consulté en ligne le 06/05/2021].

LACÔTE-GABRYSIK, Lyllette, CLERC-FLORIMOND, Adeline, « L'influence des adaptations cinématographiques sur les ventes de livres en France » dans *Revue critique de Fixxion française contemporaine*, <http://www.revue-critique-de-fixxion-francaise-contemporaine.org/rcffc/article/view/fx15.12/1164> [consulté en ligne le 06/01/2023].

LAPRADE, Bruno, « Sémiologie des insultes : le conflit d'interprétation de termes homophobes. » dans *Sens public*, 2016, <https://www.erudit.org/fr/revues/sp/2016-sp063/1044397ar/> [consulté en ligne le 29/04/2022].

LAGORGETTE, Dominique, « Insultes et sounding: du rituel à l'exclusion? » dans J. Derive et S. Santieds, *La Communauté. Fondements psychologiques et idéologiques d'une représentation identitaire.*, Grenoble, MSH-Alpes, p. 117 à 148.

LE CLOIREC, Morgane, « “Ce qui se passe dans le vestiaire reste dans le vestiaire” : étude sur la socialisation genrée au sein des vestiaires d'EPS au collège. » *Études sur le genre*. 2018, <https://dumas.ccsd.cnrs.fr/dumas-01858678/document> [consulté en ligne le 30/11/2021].

Le Monde avec AFP et Reuters, « Le Canada, troisième pays au monde à légaliser le mariage homosexuel », 2015, https://www.lemonde.fr/ameriques/article/2005/06/29/le-canada-troisieme-pays-au-monde-a-legaliser-le-mariage-homosexuel_667464_3222.html [consulté en ligne le 18/03/2019].

LEROY, Jean-Claude, « Lola, libre de soi », *Médiapart*, 2020, <https://blogs.mediapart.fr/jean-claude-leroy/blog/220520/lola-libre-de-soi#sdfootnote1sym?userid=2527c380-056c-4890-a03e-087ccd70e709> [consulté en ligne le 30/04/2021].

NOEL, Raphaële, CYR, Francine, « Le père : entre la parole de la mère et la réalité du lien à l'enfant » dans *La Psychiatrie de l'enfant*, PUF, 2009, p. 535 à 391, <https://www.cairn.info/revue-la-psychiatrie-de-l-enfant-2009-2-page-535.htm> [consulté en ligne le 16/06/2022].

Organisation de coopération et de développement économiques, OCDE, *Le défi LGBT : comment améliorer l'intégration des minorités sexuelles et de genre ?*, 2019.

PARE, Étienne, « Temps difficile pour Netflix, sauf au Québec » dans *Le Devoir*, 2022, <https://www.ledevoir.com/culture/ecrans/664818/plateformes-numeriques-temps-difficile-pour-netflix-sauf-au-quebec> [consulté en ligne le 06/01/2022].

PASTORELLO, Thierry, « Stigmatisation et identification des pratiques homosexuelles masculines à travers des membres des classes populaires parisiennes au cours de la première partie du XIX^e siècle », *L'Atelier du Centre de recherches historiques*, 08 | 2011, <http://journals.openedition.org/acrh/3808>, [consulté en ligne le 07/09/2019].

PATERNOTTE, David, « Quinze ans de débats sur la reconnaissance légale des couples de même sexe », *Courrier Hebdomadaire du CRISP*, n°1860-1861, 2004, p. 5 à 80.

QUEIROZ, Paulo, « Un séisme familial » dans *Erès*, 2014/1 n°203, p. 29 à 40.

RICHARD, Gabrielle, « La délicatesse nécessaire à l'intervention en matière d'orientation sexuelle : récits pratiques d'enseignantes et d'enseignants du secondaire. » dans *Reflets*, 2013, p. 119 à 152, <https://www.erudit.org/fr/revues/ref/2013-v19-n1-ref0782/1018044ar.pdf> [consulté en ligne le 30.04.2022].

ROTERMANN, Michelle, McKAY, Alexander, « Comportements sexuels et utilisation du condom et d'autres méthodes de contraception chez les jeunes âgés de 15 à 24 ans au Canada. » <https://www.doi.org/10.25318/82-003-x202000900001-fra> [consulté en ligne le 06/01/2022].

TEYCHENNE, Michel, *Discriminations LGBT-phobes à l'École, État des lieux et recommandations*, 2013, Rapport Ministériel.

TERRET, Thierry, « Sport et masculinité : une revue de questions » dans *De Boeck Supérieur*, 2004/4 n°66, p. 209 à 225.

ZAFFRAN, Joël, « La chambre des adolescent(e)s : espace intermédiaire et temps transitionnel », Actes du colloque international *La chambre d'enfant, un microcosme culturel : espace, consommation, pédagogie*, sous la direction d'Annie Renonciat. Musée national de l'Éducation-CNDP/CANOPE, 7-10 avril 2013, <https://journals.openedition.org/strenae/1261> [consulté en ligne le 12/05/2022].

Œuvres de littérature apportant un éclairage à la thèse.

ARIES, Philippe, *L'Enfant et la vie familiale sous l'Ancien Régime* (1960), Paris, Plon, 1973.

ARSAND, Daniel, *Je suis en vie et tu ne m'entends pas*, Paris, Éditions Actes sud, 2016.

BALZAC, Honoré, *Illusions Perdues*, (1837-1843), Paris, Flammarion, 1990.

Id., *Le Père Goriot*, (1835), Paris, Flammarion, 1995.

Id., *Splendeurs et misères des courtisanes*, (1838-1847) Paris, Gallimard, 1973.

BELAND, André, *Orage sur mon corps*, Montréal, 1944.

BINET-VALMER, Jean, *Lucien*, Ollendorf, 1910.

BLAIS, Marie-Claire, *Le loup*, Montréal, Stanké Éditions, 1972.

Id., *Une saison dans la vie d'Emmanuel*, Québec, Éditions du Jour, 1965.

BORY, Jean-Louis, *Ma moitié d'orange*, Paris, Éditions Julliard, 1974.

COCTEAU, Jean, *Le livre Blanc*, Maurice Sachs Éditions, 1928.

DE DUVE, Pascal, *L'orage de vivre*, Paris, Éditions Jean-Claude Lattès, 1994.

DE MONTHERLANT, Henry, PEYREFITTE Roger, *Correspondance*, Paris, Éditions Robert Laffont, 1983.

DE MONTHERLANT, Henry, *Les Garçons*, Paris, Gallimard, 1969.

DROUAR, Juliet, *Sortir de l'hétérosexualité*, Paris, Binge Audio Éditions, 2021.

DUSTAN, Guillaume, *Dans ma chambre*, Paris, P.O.L, 1994.

Id., *Je sors ce soir*, Paris, Éditions P.O.L, 1998.

Id., *Œuvres I – Dans ma chambre – Je sors ce soir – Plus fort que moi*, Paris, P.O.L Éditeur, 2013.

Id., *Plus fort que moi*, Paris, Éditions P.O.L, 1997.

ECKHOUD, Georges, *Escal-Vigor*, (1899) Paris, Persona, 1982.

FERNANDEZ, Dominique, *L'Étoile rose*, Paris, Éditions Grasset, 1978.

Id., *La Gloire du Paria*, Paris, Éditions Grasset, 1987.

GENET, Jean, *Notre-Dame-des-Fleurs*, (1943), Paris, Gallimard, 1976.

GIDE, André, *Corydon*, (1920) Paris, Gallimard, 1924.

GUIBERT, Hervé, *A l'ami qui ne m'a pas sauvé la vie*, Paris, Gallimard, 1990.

Id., *Le protocole compassionnel*, Paris, Gallimard, 1991.

LEMONNIER, Camille, *Un mâle*, Bruxelles, Éditions Kristemaeckers, 1881.

LOUIS, Édouard, *En finir avec Eddy Bellegueule*, Paris, Éditions du Seuil, 2014.

Id., *Histoire de la violence*, Paris, Éditions du Seuil, 2016.

MIESSEROFF, Lola, *Fille à pédé*, Montreuil, Éditions Libertalia, 2019.

NAVARRE, Yves, *Ce sont amis que vent emporte*, Paris, Flammarion, 1991.

Id., *hôtel styx*, Paris, Éditions Albin Michel, 1989.

Id., *Le jardin d'acclimatation*, Paris, Flammarion, 1992.

Id., *Le petit Galopin de nos corps*, Paris, Le livre de poche, 2001.

Id., *Portrait de Julien devant la fenêtre*, Béziers, H&O Éditions, 1979.

Id., *Une vie de chat*, Paris, Éditions du Club France Loisirs, 1986.

PEYREFITTE, Roger, *Les amitiés particulières*, (1943) Paris, Flammarion, 1945.

PROUST, Marcel, *A la recherche du temps perdu*, (1913), Paris, Robert Laffont, 1987.

Id., *Sodome et Gomorrhe*, (1921-1922), Paris, Gallimard, 1988.

ROWLING, J. K., *Harry Potter*, Londres, Bloomsbury Publishing, 1997 – 2007.

SARCQ, André, *Aux hommes tués deux fois*, Paris, Actes sud, 1995.

TAGAME, Gengoroh, *Le mari de mon frère*, Akata, 2016.

TAIA, Abdellah, *Celui qui est digne d'être aimé*, Paris, Éditions du Seuil, 2017.

TREMBLAY, Michel, *Hosanna*, Montréal, Leméac, 1971-1972.

Id., *La duchesse de Langeais*, 1968.

Id., *Le cœur découvert*, Paris, Éditions Grasset, 1987.

VERLAINE, Paul, *Poèmes érotiques*, Paris Librio, 1891.

YOURCENAR, Marguerite, *Alexis ou le Traité du Vain Combat*, (1929), Paris, Gallimard, 1971.

Id., *Mémoires d'Hadrien* (1951) suivi de *Carnets de notes de Mémoires d'Hadrien*, Paris, Gallimard, 1974.

Id., *Œuvres romanesques*, (1982) Paris, Gallimard, 1991.

ZOLA, Émile, *Nana*, Paris, G. Charpentier Éditions, 1880.

Sitographie.

<http://altersexualite.com/> [consulté en ligne le 22/02/2023].

<https://www.aides.org/> [consulté le 02/02/2022].

<https://le-refuge.org/> [consulté le 06/05/2021].

<https://queereducation.fr/> [consulté le 13/01/2023].

<https://www.santepubliquefrance.fr/> [consulté en ligne le 06/01/2022].

<https://www.sos-homophobie.org/> [consulté en ligne le 22/02/2023].

https://ressource.sos-homophobie.org/Rapport_LGBTIphobies_2021_interactif.pdf
[consulté en ligne le 16/06/2022].

<http://archive.wikiwix.com/cache/?url=https%3A%2F%2Fwww.revuepolitique.be%2F1a-condition-homosexuelle-a-lepreuve-du-code-penal-belge%2F> [consulté en ligne le 22/02/2023].

https://www.unia.be/files/Documenten/Publicaties_docs/1210_UNIA_Barometer_2017_-_FR_AS.pdf [consulté en ligne le 29/08/2021].

Filmographie éclairant l'analyse.

BINISTI, Thierry, 2008, *On ne choisit pas ses parents* [téléfilm], France télévision.

BONNIN, Arnaud, HOUHOU, Lyès, 2021 *Faut qu'on parle* [documentaire], Okeille production.

CAMPILLO, Robin, 2017, *120 battements par minute* [film], Les films de Pierre.

FONTAINE, Anne, 2017, *Marvin ou la Belle Éducation* [film], Ciné@.

GUADAGNINO, Luca, 2017, *Call me by your name* [film], Frenesy Film Company.

HOGAN, P.J., 1997, *My Best Friend's Wedding* [film], TriStar.

ROHRBAUGH, Michael, 2016, *American Male* [court-métrage], MTV Networks, <https://www.youtube.com/watch?v=zJ-Pyhk7GQA> [consulté en ligne le 15/11/2021].

VAN SANT, Gus, 2008, *Milk* [film], Axon Films.

WATEL, Sébastien, 2010, *Le baiser de la Lune* [court métrage d'animation], JPL Films.

Index des noms

A

ALBERTALLI, Becky : 393, 395, 399, 433, 444
ALIRE SALIEZ, Benjamin : 398
ANDRIAT, Frank : 13, 131, 133, 136, 138, 139, 163, 165, 168, 169, 182, 183, 187, 197, 201, 257, 267, 268, 272, 273, 275, 276, 281, 285, 289, 300, 360, 361, 366, 393, 396, 397, 409, 412, 421, 427, 430, 434
ARIÈS, Philippe : 241
ARSAND, Daniel : 90-92
ARTIÈRES, Philippe : 83
AYMON, Gaël : 366

B

BARRATTINI, Anaïs : 282
BALZAC, Honoré de : 43-45
BECK, François : 263
BÉHOTÉGUY, Gilles : 107, 303, 304, 341, 342, 350, 419
BELAND, André : 72, 73
BENERT, Britta : 133, 147, 198, 324
BERENI, Laurence : 78
BERNIER, Michaël : 206
BERTHIER, Philippe : 45, 46, 49-53
BERTRAND, Jean-Pierre : 35
BERTRAND, Mickaël : 21
BINET-VALMER, Jean : 46
BINISTI, Thierry : 397
BIRON, Michel : 35
BLAIS, Marie-Claire : 47, 53-55, 58, 61, 63, 64, 69, 74, 75
BONNIN, Arnaud : 223
BORY, Jean-Louis : 78, 79, 188
BOULERICE, Simon : 393, 394, 396, 399, 434, 436
BOURDET-LOUBÈRE, Sylvie : 282
BOURGAULT, Guillaume : 162, 163, 166, 168, 208, 212, 213, 217, 218, 236, 393, 396, 421, 426, 436,
BOZON, Michel : 260
BREUREC, Joël : 129, 130, 134, 201, 212, 249, 421, 428

C

CADIER, Florence : 129, 135, 137, 191-193, 198, 202, 214, 229, 230, 421, 430
CAMPILLO, Robin : 156
CARNAC, Romain : 78
CARON, David : 116
CHAGNON, Gaétan : 149, 150, 173, 203, 206, 224, 225, 246, 269, 270, 273-275, 421, 424,
CHAMBERLAND, Line : 169, 170, 206, 224, 363
CHAMPAGNE, Samuel : 139, 164, 166, 201, 202, 206-208, 212-214, 219-224, 236, 239, 242, 244, 248, 249, 251, 252, 281, 296, 303-343, 396, 426, 445, 447,
CHARTRAIN, Cécile : 362, 364

CHAUVIN, Sébastien : 78
CHICHEPORTICHE, Josette : 149, 150, 174-176, 366, 394, 396, 421, 425, 442,
CLÉMENT, Pierre : 356
CLERC-FLORIMOND, Adeline : 398
CLERMONT, Philippe : 133, 147, 198, 200, 324, 340
COCTEAU, Jean : 56, 69-72, 93
COHEN-SCALI, Sarah : 13, 196, 197, 257, 421, 428
COMBE, Dominique : 20, 30, 41
COMBES, Patrick : 76, 77
COMBLEZ, Samuel : 243
CONNAN-PINTADO, Christiane : 169, 170, 172, 350
CORREA MOLINA, Enrique : 388, 391, 392
CORRIVEAU, Patrice : 21, 22, 26-28, 44, 45
COTTAIS, Camille : 387
COURTY, Daniel : 43, 44
CUGNON, Gilles : 83
CYR, Francine : 310-312
CYR, Mario : 137, 250, 252, 431

D

DARRAULT-HARRIS, Ivan : 233, 234, 238, 241
DEAN, Tim : 301
DELBRASSINE, Daniel : 10, 96-98, 102, 126-128, 131-133, 135, 139, 141, 142, 152,
160, 194, 205-207, 232, 233, 243, 245-247, 251, 252, 254, 255, 262, 332, 333, 350
DELPHY, Christine : 78
DEMANZE, Laurent : 325, 326
DENIS, Benoît : 31-38, 42
DÉOM, Laurent : 241, 242, 244-246, 249, 251, 260
DEUTSCH, Xavier : 103-109
DEVRIESERE, Viviane : 171, 173, 176
DIONNE, Anne-Marie : 177
DONNER, Chris : 98-102,
DORAIS, Michel : 267, 269, 285
DROUAR, Juliet : 334, 335
DUBUIS, Patrick : 56, 68-72, 74
DUQUET, Francine : 384
DUSTAN, Guillaume : 77, 79-82, 86-89, 94, 103, 249, 257, 271, 416
DUVE, Pascal de: 85, 88, 89

E

EEKHOUD, Georges : 36, 47-61
ÉMERY-BRUNEAU, Judith : 357, 358
EMMANUELLI, Michèle : 337
ÉRARD, Cédric : 129, 246, 421, 428
ÉRIBON, Didier : 8, 22, 23, 105, 136, 147, 161, 166, 167, 185, 196-199, 208-210, 215,
258
ESPOSITO, Tony : 95, 102, 106, 108, 116, 122

F

FERNANDEZ, Dominique : 10, 46, 47, 52, 60-63, 84-86, 91, 93, 148, 219
FIRDION, Jean-Marie : 13, 136, 193, 262, 269, 422, 430
FONTAINE, Anne : 398

FORTIN, Christian : 266, 280, 282
FOUCAULT, Michel : 78, 91
FRADETTE, Marie : 102, 359, 389
FRANCO MORALES, Freddy : 388, 391, 392
FRÉLING, Philippe : 14, 259-261, 429
FRIER, Raphaëlle : 133, 138, 162, 186-188, 192, 201, 202, 209, 227, 248, 257, 258, 393, 396, 422, 427, 435

G

GAREL, Patricia : 276, 277
GAUTHIER, Éric : 72, 73
GENET, Jean : 20, 21, 40, 56, 68, 70-72, 74, 396
GERVAIS, Lisa-Marie : 359
GHALI, Sorayai : 25
GIDE, André : 56, 60-68, 70-74, 77, 93, 396, 450
GLOWCZEWSKI, Barbara : 96, 252
GOETZMANN, Stéphanie : 219
GORNET, Thomas : 132, 139-141, 162, 177, 198, 235-237, 239, 294, 303-343, 361, 422, 427
GOUDEAU, Emmanuelle : 184, 185
GRANIER, Caroline : 57-59
GRATTON, Emmanuel : 189, 191
GRENIER, Noémie : 314
GRUTNAM, R : 35
GUADAGNINO, Luca : 398
GUDULE : 394, 397, 443
GUIBERT, Hervé : 84-91, 103, 158, 271, 396

H

HADERBACHE, Ahmed : 82
HAMON, Philippe : 171
HASQUIN, Hervé : 20
HEFEZ, Serge : 272-275, 278
HÉRON, Pierre-Marie : 71
HOGAN, Paul John : 204
HONORÉ, Christophe : 103-109, 394, 396, 416, 441
HOUHOU, Lyès : 223
HYNYNEN, Andrea : 49-51, 61, 62

J

JAUNAIT, Alexandre : 78
JEANNEROT, Claude : 293
JOUVE, Vincent : 14, 15, 98, 126-130, 134, 135, 140, 141, 150, 173, 176, 179, 181, 182, 334

K

KLÉMENT, Gaël : 188, 189
KLINKENBERG, Jean-Marie : 31-38, 41, 42

L

LACÖTE-GABRYSIAK, Lyllette : 398

LAGABRIELLE, Renaud : 12, 97, 99-105, 109, 126, 127, 129, 130, 136-138, 143-145, 162, 165, 174, 192, 194-196, 200, 204, 210-212, 215, 216, 220, 225, 228, 229, 237, 238, 264, 266, 269, 270, 272, 276, 278-281, 284, 288, 289, 330, 335, 419
LAGORGETTE, Dominique : 201
LAMBERT, Jérémy : 90, 92
LAMBERT, Jérôme : 133, 165, 178, 211, 226-231, 238, 245, 365, 422
LAPRADE, Bruno : 321, 322, 329
LARCHER, Jérôme : 131, 140, 141, 163, 164, 188, 190-192, 202, 203, 205, 208, 209, 211, 215-218, 239, 244, 254, 365, 422, 431
LAUZON, Vincent : 121, 122
LE BOURHIS, Michel : 130, 144, 230, 231, 422, 430
LE CLOIREC, Morgane : 239
LE MAT, Aurore : 346
LEBLEU, Olivier : 14, 158, 159, 170, 171, 191, 199, 214, 253, 256, 266, 271, 280, 422, 424, 425
LECERF MAULPOIX, Cy : 407
LEGLEYE, Stéphane : 263
LEMONNIER, Camille : 36
LENTILLON, Vanessa : 323, 324
LÉON, Christophe : 14, 134, 144, 152-154, 218, 219, 422, 429
LEROY, Jean-Claude : 204
LETOURNEAU, Jocelyn : 26
LETOURNEUX, Matthieu : 412
LÉVY, Joseph : 83-86, 88, 89, 148, 266, 280, 282
LOU, Virginie : 135, 170, 201, 422, 427
LOUIS, Édouard : 105, 188, 204, 395, 396, 398, 448, 450,

M

MANGEREL, Philippe : 80, 81, 87
MARDON, Aurélia : 234, 235
MARGUIER, Claire-Lise : 129, 132, 142, 189, 190, 214, 245, 254, 276, 277, 283-285, 366, 422, 430
MAROT Patrick : 43
MARTEL, Frédéric : 23, 24, 56, 77, 280, 287
MAURIÈS, Patrick : 92
MAZARD, Claire : 394, 441
MAZETTI, Katarina : 394, 398, 440
MAZOYER, Anne-Valérie : 282
McCUTCHEON, Shaw : 27, 28
McKAY, Alexander : 252
MELLINI, Laura : 294, 295, 334, 341, 387
MEURET, Denis : 351, 352
MICHEL, Raymond : 355
MIESSEROFF, Lola : 204
MONTEMONT, Véronique : 79, 80
MONTHERLANT, Henry de : 61-69, 73, 74
MURAIL, Marie-Aude : 141, 187, 189, 194, 195, 196, 300, 360, 393, 394, 396, 397, 412, 422, 424, 425, 433, 441

N

NAVARRÉ, Yves : 79, 80, 82, 84-86, 88, 89, 199, 271, 396
NAVARRO, Félix : 184, 185

NEMER, Monique : 65-67
NIÈRES-CHEVREL, Isabelle : 94, 95, 411, 419
NOËL, Raphaële : 310-312
NOUSS, Alexis : 83-86, 88, 89, 148

O

OSEMAN, Alice : 394, 399, 437
OUTERS, Pierre : 351-355

P

PARE, Étienne : 399
PASTORELLO, Thierry : 55
PATERNOTTE, David : 23
PERCIN, Anne : 135, 137, 143, 239, 240, 242, 247, 267-269, 271, 272, 283, 284, 422, 429
PEYREFITTE Roger : 61-66, 73, 74, 77
PLANTE, Raymond : 103-109, 416
PLISSENNEAU, Gersende : 350
PONT-HUMBERT, Catherine : 32, 38-41
POULET-RENEY, Erik : 148, 149, 151, 152, 291-293, 422, 425
POULIN-DUBOIS, Diane : 174, 175
PRAETORIUS, Numa : 60
PRINCE, Nathalie : 11, 123, 138, 157, 159, 172
PROUST, Marcel : 15, 45-61, 73, 76, 77, 93, 100
PROVOST, Véronique : 266, 280, 282

Q

QUEFFELEC, Derwell : 172
QUEIROZ, Paulo : 213, 214

R

RANSKALAINEN, Mikko : 14, 129, 145, 201, 231, 423, 429
RAUGLAUDRE, Timothée de : 197
REEB, Laurence : 335
REVILLARD, Anne : 78
RICHARD, Gabrielle : 206, 321, 322, 380-382, 384, 388, 407,
ROCHON, François : 75
ROHRBAUGH, Michael : 167
ROTERRMANN, Michelle : 252
ROWLING, Joanne Kathleen : 172
RUSSO, Albert : 110-155, 416

S

SARCQ, André : 148
SCHILTZ, Marie-Ange : 263
SECKA, Frank : 135, 136, 144, 161, 243, 244, 366, 423, 428
SERBIN, Lisa : 174, 175
SIPRIOT, Pierre : 64
SMADJA, Brigitte : 129, 263-266, 270, 271, 279, 288, 289, 293, 423, 431
SOUVIRAA, Bernard : 14, 149-151, 179-182, 203-205, 208, 250, 259-261, 423, 424,

T

TAGAME, Gengoroh : 394, 398, 443

TAIA, Abdellah : 13

TARABAY, Maroun : 29

TERRET, Thierry : 296

TEYCHENNE, Michel : 320

TIN, Louis-Georges : 237

TORRÈS MARINO, Vicente : 47, 48, 50-53

TREMBLAY, Michel : 40, 87, 106, 115-124, 252, 359, 396

V

VAN BELLE, Anita : 107, 108

VAN SANT, Gus : 160

VAN WILDER, Cindy : 130, 131, 139, 154, 159, 160, 163, 168, 178, 183, 184, 201, 235, 236, 303-343, 360, 423, 427

VENET, Michèle : 388, 391, 392

VIARD, Dominique : 90, 263

VIGNES, Céline : 184, 185

W

WATEL, Sébastien : 346

Y

YOURCENAR, Marguerite : 47-63, 69-71, 73, 75, 76, 80, 98, 99, 357, 416

YTAK, Cathy : 136, 154, 155-159, 183, 226, 227, 255, 263-266, 271, 278, 279, 286-288, 293, 303-343, 394, 396, 423, 425, 426, 437

Z

ZAFFRAN, Joël : 142-143

ZOLA, Émile : 83

Titre : *Portrait de l'homosexualité masculine dans le roman francophone contemporain pour adolescents et jeunes adultes. France, Belgique et Québec*

Mots clés : Roman pour adolescents – littérature de jeunesse – homosexualité masculine – personnage – francophonie – enseignement secondaire

Résumé : Depuis le début des années 2000, un nombre de plus en plus important de romans pour adolescents représente l'homosexualité et font du héros homosexuel un personnage de fiction. Faut-il en conclure que les mentalités progressent en faisant de la diversité sexuelle une thématique de la littérature de jeunesse ou au contraire que ces représentations évoquées perpétuent en réalité une image stéréotypée de l'homosexualité masculine ? Notre étude s'attache à la représentation de l'homosexualité, notamment à travers le personnage homosexuel masculin dans le roman francophone contemporain pour adolescents. Elle l'appréhende dans le contexte social ainsi que géographique qui l'accompagne. Les limites spatiales ont été fixées à trois pays représentatifs de la francophonie : la France, la Belgique et le Québec.

The French-language novel for teenagers anchors in the fiction of aesthetic and cultural norms that invite the reader to a reflection on homosexuality. It is through recurring themes that these works manifest the contemporary concerns of a homosexual character, an adolescent in most cases. So how do the authors tackle this topic? And how can these novels fall into the hands of French-speaking adolescents? Our study deals with these questions and addresses one central issue: what representations of male homosexuality and of the male homosexual character do these French-language novels offer to the adolescent reader?

Title : *Portrait of male homosexuality in contemporary French-language novels for adolescents and young adults – France, Belgium and Québec*

Keywords : Teenage novels – young literature – homosexuality – French-language – Character – Secondary school

Abstract : Since the early 2000s, an increasing number of teenage novels represents homosexuality and makes the homosexual hero a fictional character. Should we conclude that mentalities are progressing by making sexual diversity a theme in children's literature or, on the contrary, that these representations actually perpetuate a stereotyped image of male homosexuality? Our study focuses on the representation of homosexuality, particularly through the homosexual male character, in contemporary French-language novels for adolescents. It approaches the topic in its social and geographical context. The spatial limits have been set in three countries representative of the French-speaking world: France, Belgium and Quebec.

The French-language novel for teenagers anchors fiction in aesthetic and cultural norms that invite the reader to reflect on homosexuality. It is through recurring themes that these works manifest the contemporary concerns of a homosexual character, an adolescent in most cases. So how do the authors tackle this topic? And how can these novels fall into the hands of French-speaking adolescents? Our study deals with these questions and addresses one central issue: what representations of male homosexuality and of the male homosexual character do these French-language novels offer to the adolescent reader?